HISTOIRE
DE
L'ISLE ESPAGNOLE
OU DE
S. DOMINGUE.

ECRITE PARTICULIEREMENT SUR des Memoires Manuſcrits du P. JEAN-BAPTISTE LE PERS, *Jeſuite, Miſſionnaire à Saint Domingue, & ſur les Pieces Originales, qui ſe conſervent au Dépôt de la Marine.*

Par le P. PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de Jeſus.

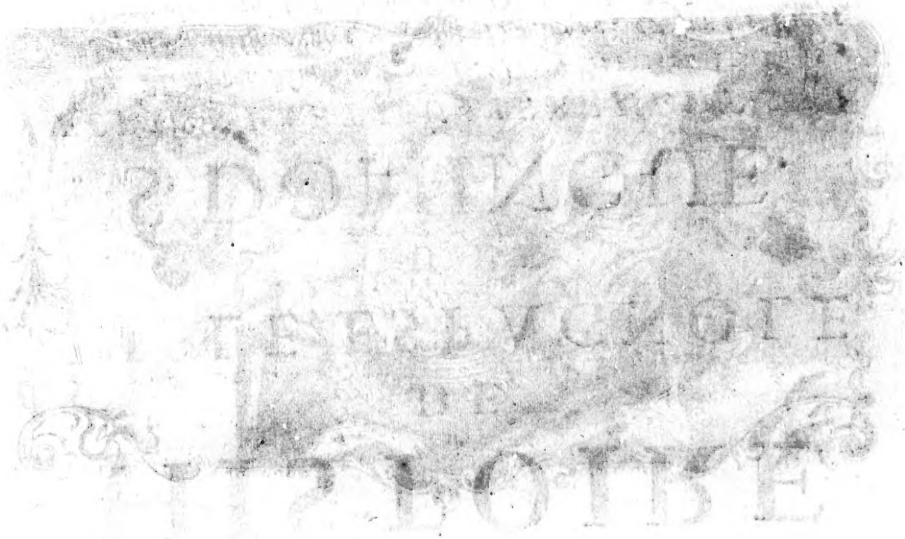
TOME PREMIER.

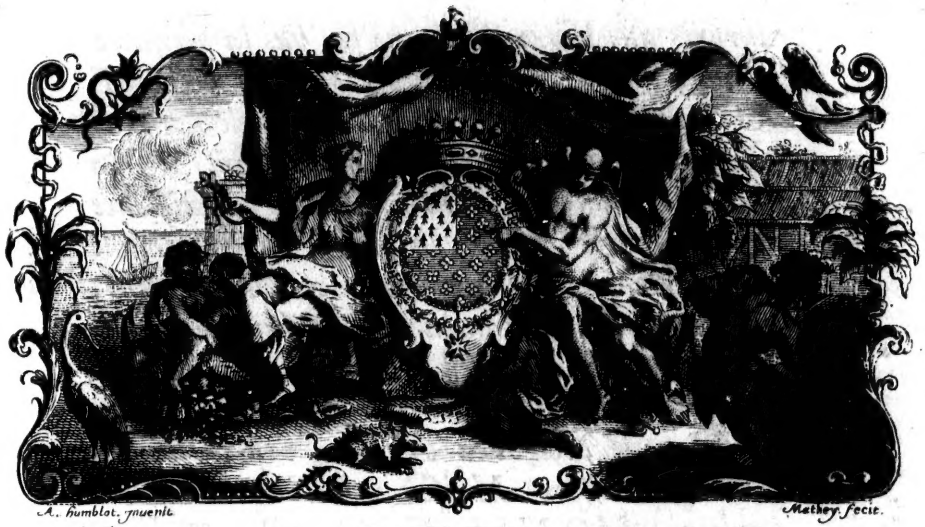
A PARIS,

Chez FRANÇOIS DIDOT, Quay des Auguſtins, près le Pont S. Michel, à la Bible d'Or.

M. DCC. XXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





A
MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE MAUREPAS,
MINISTRE ET SECRETAIRE D'ÉTAT.

MONSEIGNEUR,

L'Hiſtoire de Saint Domingue Vous appartient par toutes ſortes d'endroits, & l'on ſeroit

ſurpris que Votre Nom ne fût pas la premiere choſe, qu'on y apperçût. C'eſt à VOTRE GRANDEUR, *que je ſuis redevable de ce qu'elle contient de plus interreſſant, & la Colonie Françoiſe, dont on y verra la naiſſance & le progrès, étoit bien peu de choſe, lorſque Feu Monſeigneur le Chancelier Votre Ayeul, prit en main le Timon de la Marine. Si depuis ce têms-là elle eſt devenuë le plus riche, & le plus bel Etabliſſement, que notre Nation ait dans le Nouveau Monde, c'eſt l'Ouvrage de Votre Illuſtre Maiſon : le Vôtre en particulier,* MONSEIGNEUR, *& Votre coup d'Eſſai dans un âge, où les Hommes ordinaires ne ſçavent pas encore ſe gouverner eux-mêmes, c'eſt d'y avoir parfaitement rétabli l'ordre & la tranquillité, & de l'avoir miſe en état de ne plus rien craindre, ni au-dedans, ni au-dehors. Et que ne ſe promet-elle pas pour l'avenir d'un ſi heureux début, & de la conſtante application d'un tel Miniſtre, à qui elle ſçait qu'elle eſt chere & précieuſe ?*

Mais comment les Colonies, qui Vous ſont confiées, ne proſpereroient-elles pas entre vos mains, tandis que votre premier & principal Objet, eſt d'y étendre partout le Culte du

vrai Dieu, & que c'eſt ſur le fondement inébranlable de la Religion, que Vous y établiſſés l'Authorité du Grand Roy, qui Vous en a chargé ? C'eſt une juſtice, MONSEIGNEUR, que vous doivent ceux, qui ſçavent comme nous, ce qui ſe paſſe dans ces Contrées éloignées, & en même têms un Tribut de Reconnoiſſance, que je Vous rends au nom de mes Freres, qui ſont répandus dans toutes les parties de l'Amérique Françoiſe. Nous apprenons d'eux tous les jours qu'ils ne ſçauroient faire un pas, ſans rencontrer des traces de Vos Bienfaits, & leurs ſouhaits les plus empreſſés ſont de pouvoir publier partout que, ſi leurs Travaux Apoſtoliques ont dans tous les lieux commis à Votre Miniſtere des ſuccès, qu'ils n'auroient jamais oſé eſperer, c'eſt encore plus à Votre Zéle & à Vos Attentions, qu'ils en ſont redevables, qu'à leurs ſoins & à leurs fatigues.

Ainſi, MONSEIGNEUR, en Vous préſentant ce Fruit de mes veilles, & de celles d'un de mes Confreres, qui m'avoit dévancé, & m'a beaucoup ſervi dans ce Travail, je Vous fais Hommage de ce que je tiens de Vous : je m'acquitte pour ceux, qui m'y ont engagé,

d'un devoir, que l'Equité & la gratitude leur impoſent, & je profite d'une occaſion ſi long-têms déſirée de faire connoître le ſincere & reſpectueux Attachement avec lequel je ſuis ;

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéïſſant Serviteur,
PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, D. L. C. D. J.

AVERTISSEMENT.

IL y a plusieurs années, que le Pere Jean-Baptiste le Pers, Jesuite Vvalon, avec qui j'avois eu de grandes liaisons d'amitié à Paris, lorsqu'il y faisoit ses Etudes de Theologie, m'envoya des Mémoires pour écrire l'Histoire de l'Isle de S. Domingue, où depuis vingt-cinq ans il travaille à la Vigne du Seigneur avec un zéle, que le Ciel a favorisé de ses plus abondantes Bénédictions. Trois mille Negres adultes, & un plus grand nombre encore d'Enfans baptisés de sa main, & neuf ou dix Eglises bâties par ses soins dans les dépendances du Cap François & du Port de Paix, en sont la preuve. Comme ces Mémoires se trouverent imparfaits, une partie en ayant été égarée par la négligence de ceux, à qui l'Autheur les avoit addressés pour me les rendre; je ne me pressai point de les examiner; & cependant je fus obligé de partir pour l'Italie, où je restai trois ans. Je ne doutois point que le P. le Pers, me voyant hors d'état de faire ce qu'il avoit souhaité de moi, n'en eût chargé quelque autre; mais je fus fort surpris, lorsque de retour à Paris, après une si longue absence, j'y retrouvai ses Mémoires, dont il avoit réparé les bréches, & des Lettres fort pres-

ſantes de ſa part, pour m'engager à ne plus différer de les mettre en œuvre.

Dans la vérité, ces empreſſemens me firent quelque peine. Tout en arrivant de l'Amérique, & avant que de partir pour Rome, j'avois annoncé le Journal du Voyage, que je venois de faire par Ordre du Roi, avec une Hiſtoire générale des Découvertes & des Etabliſſemens des François dans l'Amérique Septentrionnale, dont j'avois parcouru la meilleure partie; & je me croyois obligé d'employer les premiers momens du loiſir, dont je commençois à joüir, à remplir l'engagement, que j'avois avec le Public; mais ce n'étoit pourtant pas encore-là ce qui cauſoit ma plus grande répugnance, pour ce que mon Confrere & mon ancien Ami deſiroit de moi : elle avoit un autre principe, dont je n'oſois pas trop m'ouvrir à lui. C'eſt que véritablement l'idée, que je m'étois formée, & que je ne m'étois pas encore donné le loiſir de bien développer, d'une Hiſtoire particuliere de l'Iſle de S. Domingue, ne me préſentoit rien de fort interreſſant, & il me fâchoit d'être obligé d'y ſacrifier un têms, que j'avois deſtiné à des Ouvrages, qui me paroiſſoient devoir être plus du goût du Public : quoique j'en jugeaſſe peut-être ainſi, parce qu'ils étoient beaucoup du mien. Enfin, la complaiſance & l'amitié l'emporterent ſur toute autre conſidération; je quittai tout pour me livrer à ce qu'exigeoit de moi une perſonne, à qui je ne pouvois rien refuſer. Je

Je commençai donc à parcourir les Mémoires, ſur leſquels je devois travailler, & j'avouë que cette premiere lecture me fit bien changer de ſentiment par rapport à mon ſujet. Je compris même que je ſerois bien plus embarraſſé de ſon abondance, que je n'avois appréhendé de l'être de ſa ſtérilité. Et en effet, les deux parties, qui diviſent naturellement cette Hiſtoire, pouroient fournir chacune la matiere d'un Ouvrage très-curieux, & d'une étenduë raiſonnable. Car enfin, l'une renferme ce qui s'eſt paſſé de plus merveilleux à la Découverte du Nouveau Monde, le plus grand Evenement de ces derniers Siecles; & non ſeulement un Autheur peut, ſans craindre qu'on ne l'accuſe de s'être écarté, mais doit même, s'il ne veut pas s'expoſer aux reproches de n'avoir pas rempli tout ſon ſujet, y raconter, ou du moins y indiquer par quels moyens, & par quels dégrés les Eſpagnols ſe ſont formé dans l'Amérique un Empire, auſſi vaſte, & plus riche que celui des premiers Céſars. L'autre comprend toute l'Hiſtoire de la plus puiſſante de nos Colonies, & de celle de toutes les Indes Occidentales, dont la naiſſance & les progrès ſont marqués par des traits plus capables de plaire, & d'inſtruire.

Etant donc ainſi raſſûré ſur le fond de mon Ouvrage, je ne penſai plus qu'à tenir la parole, que j'avois donnée, & je me diſpoſai à commencer. Mais en examinant de plus près mes Ma-

teriaux, je m'apperçus que j'avois entrepris un bien plus grand travail, que je n'avois penſé d'abord. Effectivement, quelque perſuadé que je fuſſe, que le P. le Pers avoit puiſé dans les meilleures ſources, je ne me crus pourtant pas diſpenſé de les conſulter, ſurtout dans la premiere Partie, pour laquelle je pouvois craindre, qu'il n'eût pas eu tous les ſecours, dont il avoit beſoin. Cette recherche ayant juſtifié mes ſoupçons, j'écrivis au Miſſionnaire, & lui propoſai mes doutes; ils lui parurent raiſonnables, & il me laiſſa une liberté entiere de faire à ſes Ecrits tous les changemens, que je jugerois néceſſaires: liberté, dont j'ai uſé fort ſobrement, & jamais que dans le cas d'une évidente néceſſité. Mais on concevra aiſément que cette diſcretion même, bien loin de diminuer mon travail, n'a fait que l'augmenter.

Pour ce qui eſt de la ſeconde Partie, ſur laquelle nous n'avons encore d'imprimé, que quelques morceaux détachés, fort ſuperficiels, & ſur leſquels on ne doit pas même beaucoup compter; je me flattois encore, que je n'y aurois qu'à ſuivre aveuglément mon Guide, ne voyant point d'authorité, que je puſſe oppoſer à celle d'un Homme d'eſprit, lequel eſt depuis vingt-cinq ans ſur les lieux, où il a pû conſulter pluſieurs de ceux, qui ont vû la Colonie dans ſon enfance. Je n'étois pourtant pas tout-à-fait ſans inquiétude, je ſentois dans mes Memoires des vuides, qui me faiſoient peine: je ne voyois pas

aſſés de liaiſon entre la plûpart des faits, & l'attente des Lecteurs ne me ſembloit pas devoir être ſatisfaite ſur pluſieurs articles. Je trouvois bien en cela une preuve convainquante de la ſincerité de mon Autheur, qui ſe contentant de dire les choſes, dont il ſe croyoit bien informé, n'avoit pas jugé qu'il lui fût permis de ſuppléer d'imagination à ce qu'il ne ſçavoit pas, ainſi que font tous les jours tant d'autres : mais il falloit pourtant y ſuppléer, des vuides ne ſe pouvant gueres pardonner dans une Hiſtoire auſſi récente que celle-ci. La difficulté étoit d'avoir dequoi les remplir.

Dans cette perplexité, je pris la liberté de m'addreſſer à M. le Comte de Maurepas, lequel eut la bonté de permettre qu'on me communiquât les Pieces, qui ſont au Dépôt de la Marine. Ce Dépôt, que depuis quelques années on a partagé en deux, contient tous les Plans, qui dépendent de la Marine ; toutes les Lettres de nos Rois, des Miniſtres, des Gouverneurs, des Intendans, & autres Perſonnes en place ; les Relations, les Inſtructions, les Procès verbaux, & généralement tout ce qui émane de la Cour, & tout ce qu'on y addreſſe, qui a rapport à ce Département. Les Plans, & les Memoires relatifs aux Plans, ſont confiés à la garde du Chevalier de la Blandiniere, Capitaine de Vaiſſeau, Officier de mérite, & actuellement chargé d'une Négociation importante. Tout le reſte eſt ſous

la direction de M. de Clairambault, Genealogiſte des Ordres de Sa Majeſté, lequel a commencé cette prodigieuſe Collection ſous le Miniſtere de M. Colbert, & y a établi un ordre, qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer. Mais ce bel ordre n'empêche pas qu'il n'en coûte infiniment pour profiter d'un tel ſecours. En effet, l'exactitude ſi néceſſaire dans un pareil Receüil y a produit une abondance bien onéreuſe à ceux, qui ſont obligés d'en parcourir les Pieces; parce que ſouvent ce qu'ils cherchent ſe trouve enveloppé dans un grand nombre de choſes, qui leur ſont tout-à-fait inutiles. Auſſi ceux, qui ont été témoins des fatigues, que j'ai euës à eſſuyer, pour profiter de la grace, qu'on m'avoit faite; ſont-ils convenus qu'il falloit un grand amour de la vérité, pour me les rendre ſupportables : mais j'en avois reconnu la néceſſité.

Une Hiſtoire de la nature de celle ci, reçoit ſon principal agrément d'un détail, qui ſe ſoûtient par la nouveauté des faits, & qui interreſſe un trop grand nombre de Particuliers de tous Etats, pour ne pas picquer la curioſité du Public : mais ſi les Memoires, qu'on tire de ceux, qui ont été témoins, ou preſque contemporains des évenemens, dont ce détail eſt compoſé, ſont pour ainſi parler, le Corps de l'Hiſtoire; on peut dire que les Pieces, que j'ai trouvées au Dépôt de la Marine, en ſont comme l'Ame, puiſque c'eſt par elles qu'on découvre les reſſorts cachés des mou-

vemens, que ceux mêmes, qui les ont vûs de plus près, ne comprenoient pas toûjours. Un autre avantage, qui réſulte de la confrontation de ces deux ſortes de monumens ; c'eſt qu'en les rapprochant ainſi, on les peut corriger les uns par les autres. Car il ne faut pas s'imaginer que tout ce qui eſt au Dépôt de la Marine, ſoit également déciſif. On y trouve bien des Ecrits, qu'il faut lire avec une grande précaution, & ce n'eſt pas même toûjours une choſe fort aiſée, que d'y démêler la vérité des artifices, dont l'interêt, la paſſion, la malignité, l'envie de ſupplanter un Rival, ou de ſe faire valoir, & la néceſſité de ſe diſculper, ont cherché à l'embroüiller. Le meilleur moyen pour y réüſſir, eſt de leur oppoſer les ſuffrages non ſuſpects d'un Public déſinterreſſé, incorruptible, ſans paſſion, & qui ne fait grace à perſonne aux dépens de la Verité.

Mais ce Public n'eſt pas exactement inſtruit de tout ; d'ailleurs, il n'eſt pas auſſi aiſé, qu'on le penſe, d'en receüillir les véritables ſuffrages, & de les diſtinguer de certaines Traditions vulgaires, qui ſe forment de bruits incertains, où préſident ordinairement la précipitation, les préjugés, la malignité d'un petit Peuple, toûjours diſpoſé à ſe ſoulever contre la ſéverité des Loix, & facile à ſe prévenir contre ceux, qui veulent en maintenir la Sainteté, conſerver l'ordre, & reprimer les abus ; ſource de jugemens iniques, dont cette Hiſtoire nous fournira plus d'un exemple.

Or ſi quelque choſe peut ſervir de regle pour faire ce diſcernement, ce ſont quantité d'Actes contenus au Receüil, où l'on m'a permis de puiſer : car, outre qu'il s'y en trouve d'une authenticité, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, que rien ne peut affoiblir ; on peut encore juger par le parti, que le Prince & ſes Miniſtres ont pris, après une diſcuſſion exacte, & une mûre délibération, à quoi il faut s'en tenir ſur les faits les plus conteſtés. Ou ſi la Juſtice du Souverain, & la Sageſſe de ſon Conſeil ont été ſurpriſes, la force de la Verité trouve une reſſource dans un témoignage univerſel, qui reclame, & porte avec ſoi un caractere d'évidence, lequel diſſipe juſqu'à l'ombre même de l'erreur.

Ces réflexions repréſentées au Miſſionnaire de Saint Domingue le convainquirent de nouveau que, s'il eſt avantageux d'avoir long-têms demeuré dans une Colonie, quand on en veut écrire l'Hiſtoire, cela ne ſuffit pas ; & il connut d'abord tout le prix des Memoires, dont j'avois fortifié les ſiens. De mon côté j'étois perſuadé, que des Materiaux ſi précieux, & ſi complets, ſeroient beaucoup mieux entre ſes mains, qu'entre les miennes, n'y eût-il que parce qu'il étoit encore plus en état que moi d'appliquer le correctif aux endroits des uns & des autres, qui en auroient beſoin. De cette ſorte, s'il n'avoit pas la ſatisfaction d'avoir fourni toute la matiere d'un Ouvrage, qu'il a extrêmement à cœur, & pour lequel il s'eſt donné bien des ſoins, le Public

lui ſeroit redevable de la forme, en quoi peu de perſonnes étoient plus capables de réüſſir que lui, ſi l'on en juge par le tour, qu'il a donné à ſes Memoires, & par le ſtile, dans lequel ils ſont écrits.

De cette maniere nous aurions partagé le Travail, ainſi qu'il l'avoit prétendu, avec cette différence, que s'étant flatté d'abord d'en avoir préparé toute la matiere, & ſa modeſtie lui faiſant regarder, comme fort au-deſſus de lui, d'y ajoûter la forme; après s'être rendu juſtice ſur le premier Article, il conſentiroit qu'on la lui rendît ſur le ſecond. Mais on me fit obſerver qu'inutilement je ferois cette propoſition à un Miſſionnaire du caractere du P. le Pers, & qui chargé d'un nombreux Troupeau, n'a pas beaucoup de têms à donner à de pareilles occupations, fort au-deſſous de celles, qui ſont propres de ſon Miniſtere. Il fallut donc me charger de tout le travail, & je m'y ſuis livré avec toute l'application, que demandoient le mérite de mon Sujet, & la confiance, dont on m'avoit honoré.

TABLE
DES SOMMAIRES
DU TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

Diviſion des Antilles. Origine de ce nom. Iſle Eſpagnole, & ſes differens noms : ſa ſituation, & ſon étenduë. Ses environs. Obſervations ſur les Cotes de l'Iſle Eſpagnole, & ſur les Marées. De la Briſe. Des Pluyes. Différence des Climats & ſes cauſes. Cauſes de la fraîcheur & de la clarté des nuits. Des Roſées & des Brouillards. Différence des Saiſons. Incommodités du Climat de notre Iſle. De la différence des Terroirs. De la maniere, dont les Arbres jettent leurs racines. Des Rivieres. Des Lacs. Du Lac Xaragua. De l'Etang du Cul-de-Sac, & de l'Etang Salé, ſelon Oviedo & ſelon divers Auteurs, qui paroiſſent lui être contraires. Des Mines, Minieres, & Carrieres. Des Tempêtes de ces Mers. Des Poiſſons. Des Cancres. Des Crabes & du Soldat. Sargaſſes, Prairies Marines, Tortuës. Des Pilotes, du Remora, des Dorades, & des Bonites. Des Galeres. Du Lamentin. Des Crocodiles. De l'Ivana. Des Canards, des Oyes, des Pintades, des Paons, & des Faiſans. Des Tourterelles, des Picvers, des Roſſignols, & des Linottes. Des Grands Goziers, des Perroquets, du Flamand, du Colibry, des Mouches luiſantes. Des Inſectes venimeux, de l'Eſcarbot Rhinoceros. Des Chiques & des Poux de bois. Des Quadrupedes. Nombre & figure des Habitans. Leur complexion, & leur caractere. Leur Tradition. Conjectures ſur leur Origine. Leurs Danſes & leurs Chanſons. Tambours au

ſon

ſon duquel ils danſoient. Jeu de Batos. Yvreſſe de Tabac. Origine du mot de Tabac. Differens noms que cette Plante a eus en France. Mœurs des Inſulaires. Origine du mal de Naples. De leur Mariage. Des Obſeques. Leurs occupations. Leur maniere de ſe diſpoſer à chercher de l'Or. Leur maniere de cultiver la Terre, & de faire du feu. Leurs Canots ou Pirogues. Leur Gouvernement. Supplice des Voleurs. Déſinterreſſement & hoſpitalité. Ordre de la ſucceſſion aux Principautés. Leurs Guerres. Leur nourriture. Leurs Maiſons. Leur Langue, leur Religion, & leurs Divinités. Zemés, Divinités ſubalternes. Fourberie au ſujet des Zemés. Proceſſion ſolemnelle en l'honneur des Dieux. Des Prêtres & Medecins. Danger qu'ils couroient quand un Malade mouroit. Leur maniere de traitter les Malades. Leurs différentes opinions. Cavernes ſacrées. Origine des Femmes. Diviſion de l'Iſle, telle qu'elle étoit au têms de ſa découverte. Quel étoit Chriſtophle Colomb. Sentimens des Anciens ſur l'exiſtence d'un Nouveau Monde. Conjectures de Colomb. Colomb fait ſon Plan, & le propoſe à diverſes Puiſſances. Supercherie qu'on lui fait en Portugal. Il envoye ſon Frere en Angleterre, & s'en va en Eſpagne. Barthelemi Colomb en Angleterre, Chriſtophle Colomb arrive en Eſpagne. Ses premieres tentatives auprès des Rois Catholiques. Son projet eſt rejetté. Ce qu'on lui oppoſe. Lenteur qu'il eut à eſſuyer de la Cour d'Eſpagne. Il ſe diſpoſe à paſſer en France. Derniers efforts auprès de la Reine. Elle accepte les conditions propoſées par Colomb. Quelles furent ces conditions. Le Traitté eſt ſigné du Roi & de la Reine, mais au nom de la ſeule Couronne de Caſtille. Embarquement de Colomb. Il arrive aux Canaries. Mutinerie des Equipages. Conduite de Colomb en cette occaſion. Propoſition hardie qu'il fait à ſes gens. Indices de la Terre. Colomb la découvre le premier. Il eſt ſalué Amiral & Vice-Roi. Colomb deſcend à terre, & prend poſſeſſion de l'Iſle Guanahani au nom de la Couronne de Caſtille. Etonnement réciproque des Sauvages & des Européens. Découverte de l'Iſle Hayti. Une Caravelle quitte Colomb. Colomb arrive à l'Iſle Hayti.

LIVRE SECOND.

Isle de la Tortuë. L'Iſle Hayti, nommée Iſle Eſpagnole. Les Inſulaires ſe défient d'abord des Eſpagnols, & ſe familiariſent enſuite avec eux. L'Amiral continuë la Découverte de l'Iſle. La Capitane ſe briſe contre un écueil. Conduite du Roi de Marien à cette occaſion. Les Européens reçoivent de l'Or pour les plus viles Marchandiſes. L'Amiral ſonge à bâtir une Forteresſe à Puerto Real. Il viſite le Roi de Marien, & la réception que ce Prince lui fait L'Amiral reçoit des avis de la Pinta. Il laiſſe trente-huit Hommes dans Puerto Real. Il part pour l'Eſpagne. Il découvre toute la Côte du Nord. La Pinta rejoint l'Amiral. Suite de la découverte de la Côte de l'Iſle. Ce qui ſe paſſa dans la Baye de Samana. L'Amiral fait route pour l'Eſpagne, & il eſſuye une grande Tempête. Ce qui lui arrive aux Açorres & en Portugal. Honneurs qu'il reçoit du Roi de Portugal. Son arrivée en Eſpagne. La Pinta arrive en même têms que lui, après en avoir été ſeparé par la premiere Tempête. Réception qu'on lui fait à Palos. Pourquoi l'Amérique porte le nom d'Inde Occidentale. Colomb ſe rend à Barcelone; honneurs qu'il reçoit ſur la route. Son entrée à Barcelonne. Son Audience du Roi & de la Reine. Nouveaux honneurs qu'il reçoit. Ligne de Démarcation. Les Privileges de l'Amiral ſont confirmés. Baptême des premiers Indiens. On fait un grand Armement pour les Indes. Départ de la Flotte. Découverte de pluſieurs des petites Antilles. La Dominique, la Deſſeada, Marie Galante, la Guadeloupe, Montſerrat, Antigoa, Saint Chriſtophle. Colomb trouve ſa Colonie ruinée & tous ſes gens morts. Diſcours du Frere de Goacanaric à l'Amiral. Conduite de Colomb à l'égard du Roi de Marien. Il lui rend viſite. Il cherche un lieu commode pour y faire un Etabliſſement. Il bâtit une Ville ſous le nom d'Iſabelle. Il envoye viſiter les Mines de Cibao. Caractere d'Ojeda. Deſcription de Cibao. Conſpiration découverte & punie. L'Amiral va lui-même à Cibao. Il y bâtit une Forteresſe. Mutinerie dans Iſabelle. L'Amiral part pour de nouvelles Découvertes. Son retour à Iſabelle,

où il trouve ſon Frere D. Barthélemi. Les Gens de Guerre ſe comportent mal, & ce qui en arrive. Belle action, & mauvaiſe conduite de D. Pedro Margarit. Il repaſſe en Eſpagne, & y fait de grandes plaintes contre les Colombs. L'Amiral fait ſon Frere Adélantade. Stratagême d'Ojeda, pour ſe ſaiſir de la perſonne de Caonabo. Fierté du Cacique, priſonnier, & ſa mort. L'Amiral reçoit du ſecours d'Eſpagne. Il marche contre une nombreuſe Armée d'Indiens, & la met en déroute. Mort de Goacanaric. Tribut impoſé à toute l'Iſle. Déſeſpoir des Indiens, & les ſuites qu'il eut. Le Roi & la Reine envoyent un Commiſſaire dans les Indes. Conduite de ce Commiſſaire. Toute la Colonie ſe déclare contre les Colombs. Conduite de l'Amiral à cette occaſion. Il ſe diſpoſe à paſſer en Eſpagne. Découverte des Mines de Saint Chriſtophle. Départ de l'Amiral pour l'Eſpagne. Ce qui lui arrive à la Guadeloupe. Son arrivée en Eſpagne. Sa réception à la Cour. Reglement pour l'Etabliſſement des Indes, tant pour le ſpirituel que le temporel. Avis pernicieux de Colomb pour peupler les Indes. Les ſeuls Sujets de la Couronne de Caſtille ont droit d'aller aux Indes. L'Armement ordonné pour le troiſiéme Voyage de Colomb ſe fait lentement. L'Amiral ordonne de placer ailleurs la Colonie d'Iſabelle. Avanture d'un jeune Eſpagnol avec une Dame Indienne. Fondation de San-Domingo, Voyage de l'Adélantade à Xaragua. Limites de ce Royaume. Réception des Eſpagnols à Xaragua. Behechio ſe ſoumet au Tribut. Révolte de Guarionex. Priſe de ce Cacique. L'Adélantade va recevoir le premier Tribut du Roi de Xaragua.

LIVRE TROISIE'ME.

Revolte de l'Alcaïde Major. Il fait ſoulever les Indiens. Entrepriſes hardies de ce Rebelle. Progrès de la Révolte. Entrevuë de Roldan avec D. Barthélemi ſans ſuccès. Celui-ci reçoit du ſecours d'Eſpagne. Fuite de Guarionex. L'Adélantade marche contre lui, & fait la guerre aux Ciguayos, chés qui il s'étoit retiré. Les Indiens ſont défaits. Priſe de Mayobanex. Belle action d'un Seigneur Indien. Supplice de Mayobanex. Ce qui avoit ſi fort

retardé le troiſiéme Voyage de l'Amiral. Il part d'Eſpagne. Il fait un grand détour, & pourquoi. Il découvre l'Iſle de la Trinité. Il apperçoit la Terre Ferme ſans la reconnoître pour telle. Froid extraordinaire que les Eſpagnols reſſentent ſous la Zone Torride. Imaginations de Colomb. Decouverte de la Pêche des Perles. Il arrive à San-Domingo. Progrès de la Révolte de l'Alcaïde Major. L'Alcaïde Major débauche pluſieurs Eſpagnols nouvellement débarqués. L'Amiral eſſaye de les gagner. Negociation de Balleſter avec Roldan, ſans fruit. L'Amiral entre en défiance de Carvajal. Il ne laiſſe pas de ſe ſervir de lui pour négocier avec Roldan. Lettre de l'Amiral à Roldan. Quel en fut le ſuccès. Embarras de l'Amiral. Déclaration de l'Amiral, portant amniſtie pour les Rebelles. Il écrit aux Rois Catholiques toute la ſuite de cette affaire. Roldan écrit de ſon côté, & trouve de l'appui à la Cour. Entrevûë de Roldan avec l'Amiral, ſans fruit. Carvajal conclut un accommodement avec les Rebelles. Nouveaux incidens qui le rompent. Nouvel accord conclu & executé. L'Amiral balance s'il n'ira pas en Eſpagne. Il rend compte aux Rois Catholiques de tout ce qui regarde les Séditieux. Origine des Départemens des Indiens. Ojeda & Amerique Veſpuce partent pour les Indes. Infidelité d'Americ Veſpuce. Succès de ce Voyage. Conduite d'Ojeda avec l'Amiral. Mouvement à Grenade contre les Colombs. La Reine s'irrite contre l'Amiral, & le dépoſe de la Vice-Royauté. Prétexte qu'on prend pour le rappeller. François de Bovadilla envoyé Gouverneur Général dans les Indes. Son arrivée à San-Domingo. Il force la Citadelle. Conduite de Colomb à cette nouvelle. Il ſe met à la diſcretion de Bovadilla, qui lui fait mettre les fers aux pieds, auſſi bien qu'à ſon Frere D. Diegue. Il engage ſon Frere D. Barthelemi à ſe rendre Priſonnier. Conduite irréguliere du Commandeur. Chefs d'accuſation contre les Priſonniers. Les Réponſes de l'Amiral. Bovadilla ſe réſout à l'envoyer en Eſpagne. L'Amiral arrive en Eſpagne. Réception de l'Amiral à la Cour. Audience particuliere obtenuë de la Reine par l'Amiral, & ce qui s'y paſſe. Nouvelle propoſition de l'Amiral à la Reine. Conduite de Bovadilla dans ſon Gouvernement. Il rend les Inſulaires eſclaves. Grain d'Or extraordire. Bovadilla révoqué, Ovando envoye à ſa place; ſon

caractere. On change beaucoup d'Habitans de l'Iſle Eſpagnole. Inſtructions données à Ovando. Attention de la Cour pour la converſion des Indiens. Ovando arrive à l'Iſle Eſpagnole. Sa conduite à l'égard de tout le monde. Le travail des Mines ceſſe entierement. Reglement pour les nouvelles Villes. Lettres de Ferdinand à l'Amiral. Il part de Cadix. Il n'eſt pas reçu à l'Iſle Eſpagnole, & pourquoi. Naufrage de la Flotte. Le plus petit Navire, où étoit tout le bien de l'Amiral, ſe ſauve. Découverte de Rodrigue de Baſtidas dans le Continent. Second Voyage d'Americ Veſpuce avec Ojeda. La Ville de San-Domingo renverſée par l'Ouragan. On oblige les Indiens à travailler aux Mines en les payant. Ovando ſonge à établir Puerto di Plata. Action cruelle d'un Eſpagnol. La Province de Higuey prend les armes. Belle action d'un Indien, qui ſe bat contre deux Eſpagnols. Les Indiens ſont défaits, & on leur donne la Paix. San-Domingo rebâti dans une ſituation moins avantageuſe. Situation de cette Ville. Son Port. Qualités de ſon Terroir, & de ſon Climat. Maladies auſquelles on y eſt ſujet. Mines dans la Ville; Pluyes abondantes.

LIVRE QUATRIE'ME.

NOuveaux Ordres donnés au Grand Commandeur, conformes à ce qu'il avoit repréſenté. Les Départemens d'Indiens établis. Bonnes qualités d'Ovando. Meſures que prend la Cour pour policer les Indiens. Etat où ſe trouvoit alors la Province de Xaragua. Ovando s'y tranſporte. La réception qu'on lui fait. Il ſe perſuade que la Reine de Xaragua a formé de mauvais deſſeins contre les Eſpagnols. De quelle maniere Ovando ſe rend Maître de la Reine de Xaragua, & ce qu'elle devint. Horrible maſſacre des Habitans de Xaragua. Révolte de quelques Provinces aſſoupie ſur le champ. Etat de l'Iſle Eſpagnole en 1504. Nouvelles Découvertes de Chriſtophle Colomb. Il découvre la Province de Honduras. Il prend le change, & manque la Découverte du Mexique. Il découvre Portobelo, & pluſieurs autres Ports. Il ſonge à s'en retour-

ner en Eſpagne. Il eſſuye une rude Tempête. Pompe d'eau, ou Trompe Marine. Il entre dans la Riviere de Bethléem, puis dans celle de Veragua. Montagnes de Saint Chriſtophle. Mines d'Urira. Bourgade bâtie ſur le Veragua, & brûlée par les Indiens. Colomb arrive à la Jamaïque. Précaution qu'il prend pour ne point s'attirer les Inſulaires. Un Eſpagnol & un Genois entreprennent de traverſer en Canot à l'Iſle Eſpagnole. Ils y arrivent après bien des riſques. Embarras où ſe trouve l'Amiral. Soulevement contre lui. Les Séditieux ſe retirent. Ils font pluſieurs tentatives pour paſſer à l'Iſle Eſpagnole, mais ſans fruit. Violences qu'ils exercent ſur les Inſulaires. Conduite toute oppoſée de l'Amiral. Stratagême dont il uſe pour avoir des vivres. Il reçoit des nouvelles de l'Iſle Eſpagnole. Mauvaiſes manieres du Grand Commandeur à ſon égard. Il tente inutilement de ſe réunir avec les Porras. L'Adelantade les défait. Les Rebelles ſe ſoumettent. L'Amiral arrive à San-Domingo. Conduite haute du Gouverneur avec lui. Son arrivée en Eſpagne ; il apprend la mort de la Reine. Caractere de cette Princeſſe. L'Amiral fait d'inutiles efforts pour être rétabli dans ſa Charge de Vice-Roi. Apologue, dont il ſe ſert pour fermer la bouche à ſes envieux. On cherche à l'amuſer, & il s'addreſſe au Roi Philippe d'Autriche. Mort de Colomb & ſon caractere. Ses défauts. Nouvelle Révolte dans le Higuey. Eſquibel marche contre les Indiens. Effets du déſeſpoir des Indiens. La priſe du Cacique met fin à la Guerre. Les Indiens ſont plus maltraittés que jamais. Richeſſes immenſes, qui ſortent de l'Iſle Eſpagnole. Départemens donnés aux Seigneurs de la Cour. Entrepriſe odieuſe du Grand Commandeur pour augmenter les revenus du Roi. Cannes de Sucre plantées dans l'Eſpagnole. Mine de Cuivre. Reglement pour les Mariages. Habitans des Lucayes tranſportés à l'Iſle Eſpagnole, & avec quel ſuccès. Violences commiſes en cette occaſion. La Juſtice & les Finances ſont ôtées aux Gouverneurs Generaux. D. Diegue Colomb épouſe la Niéce du Duc d'Albe, & rentre dans ſes droits ſur le Gouvernement des Indes. La Charge de Vice-Roi eſt ſupprimée. Cauſes du rappel d'Ovando. Ce qu'on penſa d'Ovando à ſon rappel. Départ de l'Amiral, & ſon arrivée à San-Domingo. Il ſe brouille d'abord avec le Miniſtre. La Colonie de l'Eſpagnole prend une nouvelle face. Ouragans, & leurs ef-

fets. Sources de la décadence de l'Iſle Eſpagnole. Etabliſſement dans l'Iſle des Perles. Il dure peu, & quelles en furent les ſuites. Deſcription de Portoric. Ponce de Leon paſſe dans cette Iſle, & y trouve des Mines d'Or. Il eſt fait Gouverneur de l'Iſle. Révolte des Indiens de Portoric. Comment ils s'aſſûrent que les Eſpagnols ne ſont pas immortels. Pluſieurs Eſpagnols ſont maſſacrés. Hiſtoire d'un Chien fameux. Ce qui porte les Indiens à ſe ſoumettre. Etabliſſement dans la Jamaïque, dans la Caſtille d'Or, & dans la nouvelle Andalouſie. Mécontentemens donnés à l'Amiral, & quelles en furent les ſources. Sa conduite peu politique. L'Audience Royale établie à San-Domingo. Les Negres introduits dans l'Iſle Eſpagnole. Arrivée des Peres Dominiquains. Leur zéle, & le ſuccès qu'il eut. Avantures d'Ojeda. Sa mort & ſon caractere. Ce qui arriva à ſes gens après ſon départ de Saint Sebaſtien. Rencontre d'Enciſo & de Pizarre. Ils retournent tous enſemble à Saint Sebaſtien. Ils trouvent cette Ville brûlée: extrêmité où eſt réduite la Colonie. Caractere de Vaſco Nugnez de Balboa. De quelle maniere il paſſe en Terre Ferme. La Colonie paſſe de l'autre côté du Fleuve Darien. Fondation de Sainte Marie l'Ancienne du Darien. Enciſo dépoüillé du Commandement; forme du Gouvernement établi à Sainte Marie. La nouvelle Colonie accepte Nicueſſa pour Gouverneur, & l'envoye chercher. Avantures de Nicueſſa. Sa mauvaiſe conduite. Sa mort. On rejette ſes malheurs, & ceux d'Ojeda ſur l'Amiral. Le peu de fondement de cette accuſation.

LIVRE CINQUIE'ME.

Création d'Evêchés dans l'Iſle Eſpagnole. Les Inſulaires preſque entierement exterminés. Sermon d'un Pere Dominiquain, & les ſuites qu'il eut. On examine au Conſeil la Cauſe des Indiens. Ordonnance en faveur des Indiens. Préparatifs pour la Conquête de Cuba. Préparatifs des Inſulaires pour ſe défendre. Dieu des Eſpagnols ſelon les Indiens. Ils le jettent à la Mer, croyant ſe garantir par là de l'invaſion des Caſtillans. Défaite & ſupplice d'un Cacique, & pourquoi il ne veut pas être baptiſé à la mort. Toute l'Iſle ſe

ſoumet. Croyance des Indiens de Cuba. D. Barthélemi Colomb eſt envoyé à l'Iſle Eſpagnole, & pourquoi. Las Caſas travaille à la converſion des Peuples de Cuba. Ponce de Leon cherche la Fontaine de Jouvence. Sur quoi il ſe fondoit. Il découvre la Floride par hazard. En quoi cette découverte fut préjudiciable à l'Iſle Eſpagnole. Les Départemens d'Indiens confirmés de nouveau. Les PP. Dominiquains demandent la permiſſion de faire une Miſſion dans le Continent de l'Amérique. Ils commencent la Miſſion avec ſuccès. Trahiſon faite aux Indiens par les Eſpagnols. Elle retombe ſur les PP. Dominiquains. L'Audience Royale refuſe de rendre juſtice aux Indiens, qui maſſacrent les deux Miſſionnaires. Ceux de l'Eſpagnole ſe convertiſſent. Le Roi y envoye des Diſtributeurs d'Indiens. L'Amiral repaſſe en Eſpagne. Mort de D. Barthélemi. Nouveau Diſtributeur des Indiens, mort en arrivant, & non ſans ſoupçon de poiſon. Alliance des Eſpagnols avec les Indiens. D. Barthélemi de Las Caſas dans l'Iſle Eſpagnole. Son caractere. Il paſſe en Eſpagne pour y plaider la Cauſe des Indiens. Mort du Roy Ferdinand. Le Cardinal Ximenés cherche les moyens de remedier aux abus des Indes. Il envoye des PP. Hyeronymites à l'Iſle Eſpagnole en qualité de Commiſſaires. Reglement arrêté entre Las Caſas, & Rubios. Ce qu'on oppoſe à ce Reglement. Inſtructions données aux Commiſſaires. Reglement touchant les Mines. Les Commiſſaires ont un plein pouvoir touchant l'execution de ce Plan. Adminiſtrateur nommé pour accompagner les Commiſſaires, & quelle étoit ſon authorité. Las Caſas eſt nommé Protecteur des Indiens. Arrivée des Commiſſaires aux Indes, & leur conduite. Arrivée de l'Adminiſtrateur, & la conduite qu'il tint. Les Commiſſaires ne paroiſſent pas diſpoſés à remettre les Indiens en liberté. Las Caſas ſe brouille avec eux, & repaſſe en Eſpagne. Raiſons pourquoi les Commiſſaires ne touchent point aux Départemens. Nouvelle mortalité parmi les Indiens : un des Commiſſaires paſſe en Eſpagne. Las Caſas & Zuazo reçoivent quelque mortification de la Cour. On envoye des Negres aux Indes. Les Commiſſaires & l'Adminiſtrateur ſont révoqués. Zuazo eſt rappellé, & Figueroa envoyé à ſa place. Ordre donné à cet Adminiſtrateur. Conduite des PP. de Saint Jerôme avant leur rappel. La petite Verole déſole les grandes Antilles. Les Fourmis font un terrible dégat dans

les

les Iſles. Comment on fit mourir ces Inſectes. Arrivée du nouvel Adminiſtrateur. Départ des PP. de Saint Jerôme. Las Caſas ſollicite l'envoy des Laboureurs dans lés Iſles. Il propoſe le Plan d'une Colonie. Entrepriſe hardie de Las Caſas. Junte extraordinaire pour examiner la Cauſe des Indiens. Cri public contre la déliberation de la Junte. Las Caſas répond à tout ce qu'on lui objecte d'une maniere à contenter tout le monde. Il obtient tout ce qu'il ſouhaite. Ce qui ſe paſſe entre l'Evêque de Darien & Las Caſas. La Cauſe des Indiens eſt diſcutée en préſence du Roi. Diſcours de l'Evêque du Darien. Réponſe de Las Caſas. Diſcours d'un Pere Franciſquain. Sentiment de l'Amiral. On ne conclut rien, & pourquoi. Etat floriſſant de l'Iſle de Cuba. Velaſquez s'y rend indépendant de l'Amiral. Découverte de l'Yucatan. Pointe ou Cap de Cotoche. Ce qui ſe paſſe à Campeche; & à Potonchan. Retour de Fernandez à l'Iſle de Cuba. Velaſquez fait un nouvel Armement pour continuer les découvertes. Caractere de Grijalva. Son départ. Il arrive à l'Iſle de Cozumel. Culte de la Croix dans l'Yucatan, & ſon origine. Grijalva eſt bleſſé à Potonchan, & découvre la nouvelle Eſpagne. Il entre dans la Riviere de Tabaſco; étonnement des Indiens. Grijalva prend poſſeſſion du Pays, & propoſe aux Habitans de ſe ſoumettre au Roi d'Eſpagne. Réponſe des Indiens. Entrevûë du General & du Cacique de Tabaſco. Pourquoi Grijalva ne fait point d'Etabliſſement dans ce lieu-là. Premiere connoiſſance de Motezuma. Grijalva envoye demander de nouveaux ordres à Velaſquez, qui s'emporte mal-à-propos contre lui. Grijalva continuë la découverte de la nouvelle Eſpagne. Il retourne à l'Iſle de Cuba: réception que lui fait Velaſquez. Fernand Cortez, nommé Capitaine General de la Flotte deſtinée à la Conquête de la nouvelle Eſpagne. Quel il étoit. Ses Avantures. Son Caractere. Velaſquez obtient pluſieurs graces de la Cour. Ses diſgraces. Conduite de Cortez à ſon égard. Velaſquez tâche en vain d'ôter à Cortez le Commandement de la Flotte. Cortez ſe hâte de partir. Etat de la Flotte. Elle met à la voile. Velaſquez manque un Navire de Cortez, qui alloit en Eſpagne. Conſeil établi dans l'armée. Cortez ſe démet entre ſes mains du Generalat. Le Conſeil le choiſit de nouveau pour Capitaine General. Fondation de la Vera-Cruz. Cortez reçoit du ſecours, & apprend des nouvelles de Cuba, &

envoïe des dépêches en Cour. Velaſquez fait un grand Armement contre Cortez, & le confie à Narvaez.

LIVRE SIXIE'ME.

CAcique Chrétien, nommé Henry, donné en commande. Le Cacique Henry eſt maltraité par ſon Maître. Il n'en peut avoir juſtice. Il ſe retire & forme un parti, avec lequel il ſe cantonne dans les Montagnes de Baoruco. Les Eſpagnols ſont défaits en pluſieurs rencontres. Il diſcipline ſes Troupes, & ſe tient ſur la défenſive. Sa moderation dans ſes Victoires. Sa vigilance, & de quelle maniere il gouverne ſa République; ſes meſures pour mettre ſa perſonne en ſureté. La terreur de ſon nom ſe répand partout, & les effets qu'elle produit. Un P. Franciſquain va traitter avec le Cacique. De quelle maniere il eſt reçû des Indiens. Ce qui ſe paſſe entre lui & le Cacique. Il n'obtient rien: extrêmité où la Colonie ſe trouve réduite. Voyage & Avanture d'un Navire Anglois. Etat de l'Iſle Eſpagnole en cette année; & de l'Iſle de Cuba. L'Amiral retourne aux Indes: mauvaiſe conduite de Figueroa. Nouveaux Reglemens. Conduite de l'Amiral à ſon arrivée. Expédition de Luc Vaſquez d'Ailon dans la Floride. Quel en fut le ſuccès. Las Caſas repaſſe aux Indes. Deux Dominiquains maſſacrés à la Côte de Cumana. Embarras de Las Caſas. Il s'oppoſe envain à une expédition contre les Indiens de Cumana. Succès de cette expédition. Difficultés qu'on fait à Las Caſas pour ſon entrepriſe. Il entre en accommodement avec l'Audience Royale. Il retourne à l'Iſle Eſpagnole, & pourquoi. Les Indiens pendant ſon abſence attaquent la nouvelle Tolede. Les Eſpagnols ſont obligés de ſe ſauver. Mort de Soto. L'Iſle de Cubagua évacuée. De quelle maniere Las Caſas apprend cette Révolution. Il ſe fait Dominiquain. Les Indiens de Cumana ſont punis & ſoumis. Les Negres ſe multiplient dans l'Iſle Eſpagnole. Ils ſe révoltent. Ils ſont défaits & punis. Mauvais ſervice rendu à l'Amiral par Paſſamonté. Il eſt rappellé en Eſpagne, & fait connoître ſon innocence. Nouveaux Reglemens pour les Indiens. Balboa s'empare de toute l'authorité dans la Province du Darien. Il envoye demander du ſe-

cours à l'Amiral. Il fait la guerre aux Indiens avec ſuccès. Premiers indices de la Mer du Sud, & du Perou. Balboa reçoit de fâcheuſes nouvelles de Caſtille. Il découvre la Mer du Sud. Il en prend poſſeſſion. Il retourne à Sainte Marie. D. Pedrarias Davila, Gouverneur de la Province du Darien. Son arrivée à Sainte Marie. Sa réception. Il fait faire le Procès à Balboa. Sa mauvaiſe foi en écrivant au Roi. Etat où ſe trouve la Colonie. Balboa eſt nommé Adélantade de la Mer du Sud. Pedrarias lui fait couper la tête. Cruautés exercées par Predarias dans la Caſtille d'Or. Sainte Marie l'Ancienne tranſportée à Panama. Il ſonge tout de bon à la découverte du Perou. Aſſociation entre Pizarre, Almagro, & Fernand de Luques, pour la Conquête du Perou. Etabliſſement de l'Iſle Marguerite & de Sainte Marthe. Mort de Paſſamonté, & de l'Amiral D. Diegue. Etat de ſa famille. L'Iſle Eſpagnole ſe dépeuple. Audience Royale du Mexique, diſtrict de celle de San-Domingo. Union des deux Evêchés de l'Iſle Eſpagnole. Nouvel Evêque de San-Domingo: ſa conduite. On tâche inutilement de gagner les Indiens révoltés. On ne réüſſit pas mieux par la force. Nouvelles tentatives pour ſurprendre le Cacique. On entre en accommodement. Ce qui le fait rompre. Colonie envoyée dans le Venezuela. La Ville de Coro bâtie par Jean d'Ampués. L'Empereur cede cette Province à des Allemands. Conditions de part & d'autre. Divers Reglemens. Arrivée des Allemands à Coro. Leur mauvaiſe conduite & leur cruauté. Mort du Commandant, & diſſipation de la Troupe. Un Gouverneur Eſpagnol envoyé dans cette Province y commet de grands excès. On examine de nouveau l'affaire de la liberté des Indiens. Délibération priſe ſur cela, ſans effet. Abus, qui s'étoient gliſſés parmi les Navigateurs Eſpagnols dans les Indes. Embarras du Preſident. Remede qu'il propoſe pour corriger ces abus. Réponſe aux objections contre ce projet. Il eſt ſans effet. Nouvelles Mines découvertes. La Guerre recommence avec les Indiens. Un Commiſſaire arrive de la part de l'Empereur pour la finir. On délibere ſur le parti qu'on doit prendre. Quel fut le réſultat de cette délibération. Marche de Barrio Nuevo pour chercher le Cacique. Courage de ce General à ſurmonter de grandes difficultés. Il découvre le lieu de la retraite du Cacique. Le Cacique envoye lui faire un compliment. Il arrive chés le Cacique.

Son Diſcours au Cacique. La Réponſe du Cacique. Conditions du Traité. Il eſt ratifié par les Indiens. Accident, qui penſe rallumer la guerre ; défiances du Cacique, & ſurquoi elles étoient fondées. Elles ſont levées, & la paix publiée. Le Pere de Las Caſas va trouver le Cacique. Ses Travaux Apoſtoliques parmi les Indiens. Nouvel Etabliſſement du côté de Monte Chriſto. D. Henry va à San-Domingo. De quelle maniere le Traitté fait avec lui eſt exécuté. Décadence de la Colonie Eſpagnole. L'Audience Royale fait monter la Monnoye, & l'Empereur le trouve mauvais. D. Loüis Colomb paſſe à l'Eſpagnole en qualité de Capitaine General. Extinction de cette Famille. San-Domingo érigé en Métropole. Quelle fut l'occaſion, qui engagea Las Caſas à écrire ſon Livre de la Tyrannie des Eſpagnols. Grand Commerce de l'Iſle Eſpagnole. Priſe de San-Domingo. Le Commerce défendu avec les Etrangers aux Habitans de l'Iſle Eſpagnole. Déperiſſement entier de la Colonie.

Fin de la Table des Sommaires.

HISTOIRE

FLORIDE
LOUISIANE
CAROLINE
Apalaches
Cahuitas
Abeikas
Nouv Orleans
Entrées du Mississipi
Baye de S.Bernard
Rio del Norte
Rio Bravo
NOUV.EAU ROY.ME DE LEON
Guxutxiles
GUASTECA
MEXICO
GOLFE DE MEXIQUE
Tropique du Cancer
Prael
Negrillos
la Bermeja
les Alacranes
Baye de Campeche
YUCATAN
Merida
Valladolid
Campeche
Bacalar
Cozumel
Isla de Mugeres
Cotoche
TABASCO
CHIAPA
GUAXACA
Antequera
Acapulco
Tutepec
Zoques
Zeldales
Lacandon
Acalan
Itza
Mopan
Chol
Coban
VERA PAZ
GOLFE DE HONDURAS
HONDURAS
Truxillo
Chontales
Mosquitos
Taguzgalpa
NICARAGUA
Lac de Nicaragua
Papaguai
Talamanca
COSTA RICA
VERAGUA
Panama
Baye de Panama
Porto Belo
PRESQU'ISLE DE LA FLORIDE
S.t Augustin
ISLES LUCAYES
Bahama
Canal de Bahama
Cabeças de los Martyres
Tortues seches
la Havane
I. de Pinos
C. de S.t Antoine
C. de Corrientes
CUBA
Caymanes
Cayman Grande
LA JAMAIQUE
Serranilla
Baxo Nuevo
Serrana
Roncador
S.te Catherine ou la Providence
S.t Andre
MER DU SUD
ECHELLE
Lieues Françoises, de 25 au Degré
10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 110 120
Lieues Marines de 20 au Degré
10 20 30 40 50 60 70 80 90 100
Lieues Espagnoles, de 17 ½ au Degré
10 20 30 40 50 60 70 80
280
285
290
295
300
30
25
20
15
10

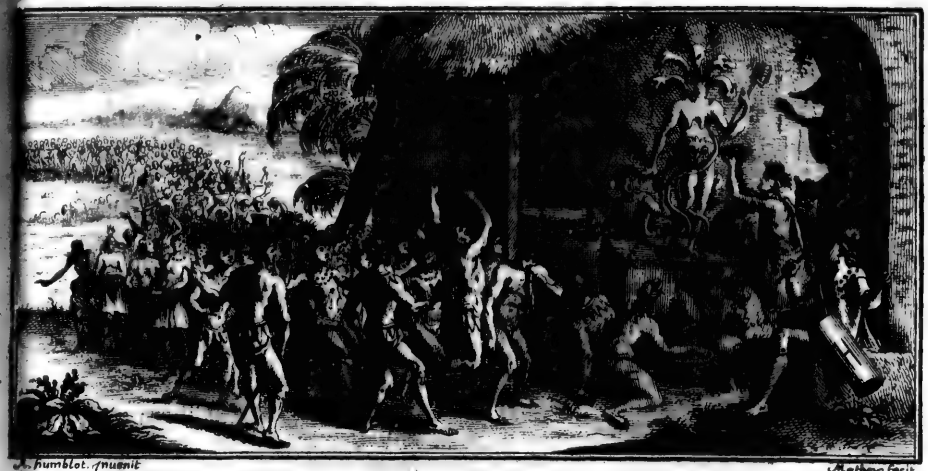
CARTE DES ISLES DE L'AMERIQUE ET DE PLUSIEURS PAYS DE TERRE FERME

situés au devant de ces Isles & autour du Golfe de Mexique.

DRESSÉE sur un grand nombre de Cartes particulières, sur les instructions des Navigateurs et Voyageurs, sur les récits des Historiens Espagnols, qui fournissent des détails qu'on n'a point fait entrer dans les Cartes.

Le tout réduit sous la Projection la plus favorable, et s'accordant avec des déterminations Astronomiques de Longitude de la Martinique, St Domingue, la Jamaique, Carthagene, et la Louysiane

PAR LE Sr D'ANVILLE
Geographe Ordre du Roi.
mars 1731.



HISTOIRE
DE
L'ISLE ESPAGNOLE
OU DE
S. DOMINGUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

DANS cette partie de la mer du Nord qui est renfermée entre les 8. & les 28. degrés d'élevation de Pole, & s'étend en longitude depuis les 293. juſqu'aux 316. degrés, on trouve une quantité prodigieuſe d'Iſles de toutes grandeurs qui portent communément le nom d'Antilles, & forment le plus nombreux Archipel, que nous connoiſſions dans l'Ocean. On les diviſe

Diviſion des Antilles.

quelquefois en grandes & petites Antilles : le nombre des grandes ſe reduit à cinq, qui ſont, la Trinité, S. Jean de Portoric, l'Eſpagnole, ou S. Domingue, Cuba, & la Jamaïque. Celui des petites eſt infini. Les vents, qui dans ces mers ſouflent preſque toûjours de la partie de l'Eſt, ont donné lieu à une autre diviſion, qui eſt beaucoup plus en uſage, ſur tout parmi les Eſpagnols, quoiqu'on ne ſoit pas bien d'accord ſur le partage. Selon cette diviſion, les Iſles, qui ſont plus à l'Orient, ſe nomment les Iſles du vent, & les autres, les Iſles de deſſous le vent. Ou pour me ſervir des termes Caſtillans à l'exemple de tous nos anciens auteurs; celles-ci ſont les Iſles de *Sotto vento*, & les autres, les Iſles de *Barlo vento*. Quelques anciennes cartes ne comprennent ſous le nom des premieres que celles, dont eſt compoſée une chaîne de petites Iſles qui ſont fort prés de la terre ferme entre l'embouchure du grand fleuve Orenoque, & l'entrée du lac Maracaïbo, & du nombre deſquelles ſont Cubagua, autrefois l'Iſle des perles, & Curaçao ou Coraçol; mais aujourd'hui il paroît que les Iſles de *Sotto vento* commencent à l'Iſle de Sainte Croix, & que toutes celles, qui ſont à ſon Orient & à ſon Midy, paſſent ſous le nom de *Barlo vento*. On auroit, ce ſemble, été mieux fondé à diviſer les Antilles ſuivant le caractere de leurs habitans naturels, dont les uns étoient les Caraïbes, ou Cannibales, peuple feroce & antropophage; & les autres, qui n'avoient point de nom particulier, étoient extrêmement doux & pacifiques, & avoient en horreur l'uſage de manger la chair humaine. Cette difference partageoit naturellement ce grand Archipel en deux portions aſſés égales; mais la choſe ne merite pas qu'on s'y arrête plus long-tems.

Origine de ce nom.

Le nom d'Antille, que j'ai dit être general à toutes ces Iſles, a exercé plus d'un écrivain, & donné lieu à bien des fables. Le Miniſtre Rochefort le fait venir de la particule Grecque *ἀντὶ*, le P. du Tertre de la Latine *ante*. Comme qui diroit, ſelon le premier, Iſles oppoſées au Continent, & ſelon le ſecond, Iſles, qu'on rencontre avant que d'arriver

à la terre ferme. Antoine Herrera, un des plus exacts & des plus judicieux écrivains, qui ayent parlé du nouveau monde, croit avec plus de fondement que ce nom a été donné aux premieres Iſles, qu'on a découvertes dans l'Amérique, à cauſe d'une Iſle imaginaire, qui ſe trouvoit marquée ſur d'anciennes cartes ſous ce même nom, & qui le devoit peut-être à la fameuſe Thulé des Poëtes. Les Géographes Portugais plaçoient l'Antille environ à deux cens lieuës des Açores vers l'Occident, & ils l'appelloient encore l'Iſle des ſept villes. Ce qu'il ya eu de plus facheux, c'eſt qu'un aſſés grand nombre de particuliers de cette nation, & peut-être auſſi quelques Caſtillans ſe ſont ruinés, ou ont peri en cherchant cette Iſle. Ce qui les engageoit dans cette recherche étoit une vieille tradition populaire, que dans le têms de l'invaſion des Eſpagnes par les Maures ſept Evêques s'étoient embarqués avec quantité de Chrétiens pour fuir la perſécution des Mahometans, & qu'après avoir long-têms erré au gré des ondes & des vents, ils avoient pris terre dans un port de l'Antille, qu'ils s'y étoient établis, après avoir mis le feu à leurs navires, & que chaque Evêque y avoit bati une ville. Des auteurs Portugais ajoûtent que vers le milieu du quinziéme ſiecle, dans le têms que l'Infant D. Henry Comte de Viſeo mettoit toute ſa nation en mouvement pour chercher un nouveau chemin aux Indes, un navire de Portugal fut jetté par la tempête ſur les côtes de l'Antille, que le Comte de Viſeo l'ayant ſçu, voulut y renvoyer le Pilote, mais que celui-ci n'oſant entreprendre un ſi long voyage, d'autant plus qu'il n'avoit pas obſervé fort exactement la route qu'il avoit tenuë à ſon retour en Portugal, & craignant qu'on ne le fit embarquer malgré lui, ſortit du royaume. Cependant quelques fabuleux que ces recits ayent paru à Herrera, cet auteur n'a pas laiſſé de croire, & il a cru ſans doute avec fondement, que le nom de l'Antille imaginaire avoit été donné aux Iſles, que Chriſtophle Colomb découvrit, par la raiſon qu'elles ſe trouvoient ſituées à peu près au même endroit, où celle-là avoit été placée par les Géographes.

Isle Espagnole & ses differens noms.

Quoi qu'il en soit parmi toutes les Antilles une seule attira d'abord, & fixa même assés long-têms presque toute l'attention des Espagnols, & c'est celle, dont j'ai entrepris d'écrire l'histoire. Elle n'est pas la plus grande, mais elle est sans contredit la plus riche de toutes: nulle autre ne pouvoit mettre les premiers conquérans de l'Amérique en état de s'établir solidement au delà des mers, & l'on peut dire qu'elle a enfanté toutes les Colonies Espagnoles du nouveau monde. Ses premiers habitans la nommoient *Quisqueia* & *Haïti*. Le premier de ces deux noms signifie une grande terre, & le second, une terre montagneuse, mais elle a perdu l'un & l'autre en changeant de maîtres. Si l'on en croit Dom Pierre Martyr d'Anglerie, cette Isle fut d'abord peuplée par des Sauvages venus de la Martinique, autrement dite *Matinino*, lesquels surpris de sa grandeur, crurent que c'étoit la plus grande terre du monde, & la nommerent *Quisqueia*, du mot *Quisquey*, qui en leur langue signifioit, *Tout*: puis ayant aperçu de longues chaînes de montagnes, qui occupent presque tout le milieu de l'Isle, & dont plusieurs la traversent d'un bout à l'autre, ils l'apellerent *Haïti*, c'est-à-dire, pays rude & montueux. Enfin comme parmi ces montagnes ils en eurent vû d'assés semblables à celles de leur Isle, dont le nom dans leur langue naturelle, étoit *Cipangi*, ils lui donnerent celui de *Cipanga*. Mais je crois devoir avertir ici, que j'ai trouvé quelquefois Pierre Martyr d'Anglerie peu exact dans ce qu'il a ecrit du nouveau monde. Son histoire n'est qu'une suite de lettres qu'il écrivoit à differentes personnes, & il paroît qu'il les écrivoit sur les premiers bruits, qui couroient à la Cour d'Espagne, où il étoit dans le têms des découvertes de Christophle Colomb.

Sa situation & son étenduë.

Le P. Pierre Boutin Jesuite.

Au reste il est surprenant qu'on soit encore aujourd'hui si peu d'accord sur la situation d'une Isle, que toutes les nations de l'Europe ont fréquentée depuis deux siecles plus qu'aucune autre de l'Amérique. Un Missionaire, qui y travaille depuis vingt-cinq ans, & qui a eu un très-grand soin d'observer toutes les Eclipses, prétend avoir toûjours constam-

ment trouvé 4. heures 43′. & 51″. de difference entre le meridien de l'Obſervatoire de Paris & celui du Cap François, d'où il s'enſuivroit que ce Port eſt au 308e. degré de longitude. D'un autre côté ſuivant l'obſervation, que le P. Feuillée a faite à la Caye S. Loüis des Satellites de Jupiter, ce Port eſt au 304. degré, & la difference de longitude entre la Caye S. Loüis & le Cap François n'eſt ſelon M. Frezier que d'un degré & environ 55. minutes. Pour ce qui regarde la latitude, il paroit certain que la pointe de S. Loüis auprès du Port de Paix, qui eſt l'endroit de l'Iſle le plus Septentrionnal, eſt par les 20. degrés deux ou trois minutes d'élévation de Pole, ſur quoi il faut réformer les Cartes Hollandoiſes, dont l'erreur en ce point a été cauſe de pluſieurs naufrages ſur le Mouchoir quarré, écueil, dont nous parlerons bientôt. Quant à ſon étenduë, ſa longueur eſt d'environ 160. lieuës du Levant au Couchant; ſa largeur moyenne du Nord au Sud eſt eſtimée de trente, & elle en a environ 350. de circuit; ceux qui lui en donnent 600. font le tour des anſes.

Ses environs.

La ſituation de cette Iſle par raport aux autres Antilles ne pouvoit être plus avantageuſe, elle en eſt preſque environnée, & l'on diroit qu'elle a été placée au centre de ce grand Archipel pour lui donner la loi. Les trois autres grandes Antilles de *Sottovento* paroiſſent ſur tout diſpoſées de maniere à faire ſentir ſa ſuperiorité, & leur dépendance; car elle a comme trois pointes avancées, à chacune deſquelles répond une de ces trois Iſles. Le Cap Tiburon, qui la termine au Sud-Oueſt, n'eſt qu'à 30. lieuës de la Jamaïque: entre celui de l'Eſpade, qui eſt ſa pointe Orientale, & Portoric, il n'y en a que 18. & 12. ſeulement du Cap ou Mole S. Nicolas, qui regarde le Nord-Oueſt, à l'Iſle de Cuba. Outre cela on trouve autour de l'Eſpagnole pluſieurs petites Iſles, qui en ſont comme des annexes, & dont elle peut encore tirer de grands avantages. Les plus conſiderables ſont la Saona, la Beata, Sainte Catherine, Altavela, l'Iſle à Vaches, la Gonave & la Tortuë; ſans compter la Navazza & la Mona, dont la premiere eſt à dix lieuës du

Cap Tiburon vers la Jamaïque, & la ſeconde à moitié chemin du Cap de l'Eſpade à l'Iſle de Portoric.

Mais la nature n'a pas moins pourvû à la ſureté de notre Iſle, qu'à ſa dignité & à ſa commodité. On voit tout au tour quantité de rochers qui en rendent l'abord aſſés difficile; la bande du Nord eſt ſur tout bordée d'écueils & de petites Iſles fort baſſes, entre leſquelles il n'y auroit pas de prudence à s'engager, avant que de les avoir bien connuës. On a cru longtêms que celui de ces écueils, que les Eſpagnols nomment *Abrojo*, & les François le Mouchoir quarré, étoit le plus reculé de tous à l'Orient; mais aux dépens d'un aſſés grand nombre de navires, on a reconnu qu'il y avoit encore d'autres briſans au Sud-Eſt, ce qui joint aux obſervations ſur leſquelles on a reculé l'Iſle de 20. minutes vers le Sud, en a rendu l'atterrage beaucoup plus ſûr. A l'Oueſt du Mouchoir quarré, & preſque ſur la même ligne ſont tout de ſuite pluſieurs grouppes de petites Iſles aſſés baſſes, entre leſquelles il n'y a de paſſage que pour des chaloupes, & quelquefois même pour des canots. Les unes ſont nommées Iſles Turques, & les autres ſont connuës ſous le nom de Caïques. Mais elles ne ſont pas toutes auſſi inhabitables, qu'on le croit communément, & il y en a même dont les côtes ſont fort ſaines, du moins en quelques endroits. J'en ai rangé une tout un jour de fort près ſur un navire de 400. tonneaux, & elle me parut avoir en pluſieurs endroits des terres aſſés élevées, & d'une bonne nature. Les Iſles Turques, qui ſont les plus Orientales, portent encore le nom d'*Amanas*, & elles ont des ſalines naturelles, dont les Anglois de la Bermude & de la Jamaïque tirent un grand profit.

Obſervations ſur les côtes de l'Iſle Eſpagnole & ſur les marées.

Les Lucayes ſont après les Caïques, & il n'y a entre les unes & les autres, qu'un débouquement aſſés étroit. C'eſt le paſſage de tous les navires, qui ſortent du Cap François pour retourner en France. Les plus Occidentales des Lucayes ne ſont ſéparées de la Floride, que par un canal, qui n'a nulle part plus de 20. lieuës de largeur, & auquel l'Iſle de *Bahama* la derniere de toutes a donné ſon nom. Ces Iſles ſont aujourd'hui

inhabitées, si l'on en excepte celle de la Providence, où les Anglois ont un assés petit établissement. La plûpart même n'ont jamais eu d'habitans fixes, & sont peu fertiles; mais on y voit une quantité prodigieuse de gibier à plumes, leurs côtes sont aussi beaucoup plus poissonneuses que celles des grandes Isles, celles de la nôtre sur tout, le sont très-peu, si ce n'est aux embouchures des rivieres, & par tout où monte la marée, c'est-à dire, l'espace d'un quart de lieuë au plus. Sur quoi il est bon d'observer en passant que le flux ne monte jamais en aucun endroit des Antilles plus haut de trois pieds.

De la Brise.

A juger du climat de cette Isle par sa situation, on pourroit croire que les chaleurs y sont excessives pendant les six mois de l'année, que le Soleil demeure entre la ligne équinoctiale & notre Tropique; & cela seroit sans doute, sans un vent d'Orient, que l'on appelle Brise, aparemment parce qu'il brise les rayons perpendiculaires du Soleil, & en ralentit la grande ardeur. On le nomme aussi vent Alisé du vieux mot François *Alis*, qui vouloit dire, uni. Effectivement il n'est point de vent plus égal, ni qui souffle plus uniment que celui-là. Cette étymologie est si naturelle, qu'il est étonnant qu'on ne s'en soit point encore avisé. Mais de tous ceux, qui ont entrepris d'expliquer la nature de ce vent, personne à mon avis n'a mieux rencontré que le P. Joseph de Acosta Jesuite dans son Histoire naturelle & morale des Indes. Cet auteur commence par observer qu'un effet permanent, universel & qui n'est point accidentel, doit avoir une cause, qui soit permanente, universelle, & naturelle. Or, ajoûte-t-il, la Brise regne toûjours dans la Zone torride, aux endroits, où la mer est assés large, pour donner aux vents la liberté de souffler: voilà un effet permanent, universel, & qui n'est point accidentel; il a donc une cause permanente, universelle, & qui lui est propre; cette cause n'est autre, selon lui, que le mouvement diurne, qui agite les globes celestes d'Orient en Occident; & ce mouvement il l'attribuë au premier mobile; mais il

ne faut pas incidenter ſur ce ſentiment, qui ne fait rien au fonds du ſyſtême, que cet auteur apuye ſur ces deux principes.

Le premier, que le mouvement, dont il s'agit, paſſe juſqu'aux élémens, tandis qu'il ne trouve pas une réſiſtance capable de l'arrêter, telle qu'il la rencontre dans le globe de la terre. Il ne la trouve certainement pas dans la region ſuperieure de l'air, qui ſuit ſon impreſſion, ce qui eſt démontré par les Cometes; à plus forte raiſon ne la trouve-t-il pas dans les élémens ſuperieurs, qui ſont encore plus aiſés à mouvoir. Le ſecond principe du P. de Acoſta eſt que ce mouvement diurne doit être plus rapide ſous la ligne Equinoxiale, que par tout ailleurs, & s'affoiblir à meſure qu'il s'en éloigne, puiſque ſon centre eſt directement ſous cette ligne. Or tout cela eſt parfaitement conforme à l'expérience, & à la bonne Phyſique, y ayant, dans les opinions mêmes, qui ne mettent point la terre au centre du monde, une difference, qui n'eſt pas aſſés grande, pour former ſur cela une difficulté conſiderable. Paſſé le Tropique ce mouvement de circulation n'eſt preſque plus ſenſible dans la region de l'air, que nous habitons, & alors les vapeurs de la terre, que la Briſe avoit entraînées avec elle, heurtant contre celles, que le Soleil attire ſous des climats plus froids, & dont le ſeul mouvement ſenſible eſt celui, que leur donne cet aſtre en les attirant, y trouvent une réſiſtance, qui les refléchit, auſſibien que l'air, qui les entraîne, comme il arrive en mer, quand deux courans oppoſés ſe rencontrent & ſe choquent. Et voilà pourquoi entre les 26. & les 36. degrés de latitude les vents ſouflent pour l'ordinaire de la partie de l'Oueſt; moins reguliérement néanmoins que la Briſe entre les Tropiques, parce qu'ils n'ont pas une cauſe auſſi forte, ni qui leur ſoit auſſi propre. Ils ſont auſſi bien plus ſujets à devenir orageux, parce que ſous ces climats l'air eſt beaucoup plus ſuſceptible de tous les divers mouvemens, que peuvent produire les cauſes accidentelles. Enſuite plus on aproche des Poles, & moins il y a de regles certaines pour les vents;

auſſi

auſſi voit-on qu'ils y ſont très-variables, ſoit ſur terre, ſoit ſur mer. Il y a même des pays entre les Tropiques, où ces variations ſe font ſentir ; mais on en voit d'abord la raiſon, c'eſt que la mer y eſt moins libre, car il ne faut qu'une terre un peu haute, ou une chaîne de montagnes, pour replier la Briſe ſur elle-même & en faire un vent d'Oueſt, ou bien la détourner vers le Nord, ou vers le Sud.

Il faut cependant convenir que ſi la Briſe n'avoit point d'autre cauſe, que celle, dont je viens de parler, elle n'auroit pas autant de force, qu'elle en a : mais il n'y a point de doute qu'elle ne ſoit aidée par la chaleur du Soleil, qui venant à paroître ſur l'horiſon, raréfie l'air & l'oblige de fluer vers l'Occident, où il en rencontre un, que la fraicheur de la nuit y a condenſé. Et voilà en même têms de quoi répondre à ceux, qui objecteroient contre l'opinion du P. de Acoſta la diſcontinuation d'un vent cauſé par un mouvement continuel & de ſoi toûjours égal ; car on leur dira, ce mouvement n'eſt pas aſſés ſenſible par lui-même pour produire ces fortes Briſes, que nous ſentons, & quand l'attraction du Soleil, qui le fortifioit, vient à ceſſer, il n'eſt pas en état de réſiſter à pluſieurs cauſes accidentelles, qui le détruiſent. Les petites variations, qui s'y remarquent, comme par exemple, qu'il prend tantôt un peu du Nord, & tantôt un peu du Sud, s'expliqueront aiſément par les principes, que je viens de poſer. Je reviens à notre Iſle.

Le vent d'Orient ne ſe fait gueres ſentir ſur ſes côtes, que vers les neuf ou dix heures du matin, parce que juſques-là l'air n'eſt pas ſuffiſamment dilaté par la chaleur du Soleil, pour produire un mouvement ſenſible. Auſſi les matinées y ſont-elles fort peſantes, quand la Briſe tarde un peu trop. Elle croît à meſure que le Soleil monte ſur l'horiſon, & décroît à meſure qu'il deſcend : elle tombe enfin tout-à-fait avec lui, mais le long des terres ſeulement, & non en pleine mer. Or voici la raiſon de cette difference. Après le coucher du Soleil l'air de la mer ſe condenſe plûtôt que celui de la terre, qui demeure plus long-têms raréfié à cauſe des exha-

laiſons chaudes, que la terre échauffée produit continuellement. D'où il arrive que l'air de terre refluë néceſſairement ſur celui de mer, & c'eſt ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il ſe fait ſentir la nuit, & continuë juſqu'à ce que l'air de la mer commençant à ſe rarefier par la chaleur du Soleil, refluë à ſon tour vers la terre, où l'air s'eſt enfin condenſé par la fraicheur de la nuit, ce qui forme un petit vent preſque inſenſible, dont bien des gens ne s'apperçoivent pas, lequel ſoufle de la mer vers la terre une heure ou deux avant le lever de la Briſe. La nature de ce vent ainſi developpée, on explique aiſément tous ſes effets. Par exemple, pourquoi dans l'Amérique il eſt plus fort en Eté qu'en Hyver, & ſous la Canicule, que ſous toute autre conſtellation. C'eſt qu'alors le Soleil agit avec plus de force ſur l'air: en quoi l'on ne peut ſe laſſer d'admirer la ſageſſe & la bonté du Créateur, d'avoir fait ſervir les plus grandes ardeurs du Soleil au rafraichiſſement de l'air dans les pays, où il en eſt plus embraſé.

Des Pluyes. Les pluyes contribuent auſſi beaucoup à temperer le climat de notre Iſle. Elles y ſont fréquentes, ſur tout dans les plus grandes chaleurs, & l'on a obſervé que dans la plûpart des pays renfermés ſous la Zone torride, les pluyes augmentent à meſure, que le Soleil avance vers le Zenith. Quelques perſonnes ont prétendu qu'il y a des ſemaines, pendant leſquelles il tombe autant de poulces cubiques de pluye dans la ſeule Iſle, qui fait le ſujet de cet Ouvrage, qu'il en tombe en toute une année à Paris, ce que M. Mariot fait monter à 18. l'un portant l'autre. Mais ces pluyes ſi abondantes en rafraichiſſant l'air cauſent une humidité, qui produit de facheux effets. La viande s'y conſerve à peine 24. heures ſans ſe corrompre; il y faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré; la plûpart des fruits murs ſe pourriſſent, dès qu'ils ſont ceüillis, & ceux même, qu'on ceüille avant leur maturité, ne durent pas long-têms ſans ſe gater; le pain, s'il n'eſt fait comme du biſcuit, ſe moiſit en deux ou trois jours; les vins ordinaires

y tournent & s'aigriſſent en peu de têms ; le fer s'y roüille du ſoir au matin ; & l'on a bien de la peine à conſerver le ris, le maïz, & les feves d'une année à l'autre pour les ſemer.

Difference des climats & ſes cauſes.

Une des choſes qui ſurprend davantage dans cette Iſle, c'eſt la varieté de climats, qu'on y trouve, & rien ne fait mieux voir combien la nature & les qualités du terroir mettent de difference dans l'air. De deux cantons, qui ſe touchent, l'un eſt continuellement inondé de pluyes, & l'autre n'en a preſque jamais. Les nuages s'arrêtent tout court au moment, qu'ils arrivent ſur ſes confins ; il s'en détache ſeulement quelquefois de petites vapeurs, qui répandent quelques gouttes de pluye, & ſe diſſipent d'abord. Il eſt moins ſurprenant que cette difference ſe rencontre entre la côte du Nord & celle du Sud, quoique leurs diſtances ſoient en quelques endroits aſſés peu conſiderables. En effet, ſi tandis qu'à la fin de Novembre la côte du Sud, & même celle de l'Oueſt ſouffrent de grandes ſechereſſes, celle du Nord eſt arroſée de pluyes continuelles, plus ou moins toutefois, ſelon que les pays Septentrionaux ont eu l'Hyver plus ou moins rude ; c'eſt que les vents, qui ont porté dans ces climats éloignés du Soleil les frimats & les neges, ne pouvant cauſer que des pluyes dans un climat plus chaud, s'y reſolvent en eaux, & ſe déchargent d'abord, deſorte qu'il n'y a ordinairement que les premieres terres, qui en profitent, & que les Iſles du vent, dont la plus Septentrionale eſt au 17e. degré, ne s'en reſſentent preſque point. Il eſt même rare que dans les autres elles aillent au delà des premieres montagnes. Il eſt vrai que le mois d'Avril paſſé, les terres, qui ſont demeurées à ſec pendant tout l'Hyver, ſont inondées à leur tour, & tandis qu'à la côte du Nord il ſe paſſe cinq ou ſix ſemaines de ſuite, ſans qu'il y tombe une goutte d'eau, par tout ailleurs ce ſont des déluges de pluyes accompagnées d'orages & de tonnerres. La cauſe de ceci eſt la Briſe, qui ſouffle alors avec beaucoup de force, & chaſſe les nuées à meſure qu'elles ſe forment ; car ces

nuées ainſi chaſſées vont crever dans les montagnes. Par la même raiſon il y a des cantons, où il ne pleut preſque jamais ; la Briſe y ayant un plus libre accès, il faut, pour qu'il y pleuve, que l'orage ſoit exceſſivement gros, & qu'il ſoit pouſſé par un vent d'Oueſt, ou de Sud aſſés fort, pour faire ceder celui d'Eſt. Il y a de ces vents de Sud extrêmement impetueux, mais ils ne durent point. Il paroit que ce ſont des Briſes réflechies par des vents plus forts, qui les rencontrent ſur mer.

Cauſes de la fraicheur & de la clarté des nuits.

Le tonnere ſe fait rarement entendre depuis le mois de Novembre juſqu'en Avril, parce que le Soleil ne demeure pas alors aſſés long-têms ſur l'horiſon, pour enflammer les exhalaiſons de la terre. Car quoi que l'élevation de cet aſtre ſoit là plus grande à l'Equinoxe de Mars, qu'elle n'eſt à Paris au ſolſtice d'Eté, les jours néanmoins y ſont plus courts de 4. heures & davantage, & en tout têms cet aſtre tombant perpendiculairement pendant ſix mois, le crepuſcule n'y ſçauroit être fort long. Les nuits ne ſont pourtant jamais ſi noires, qu'on ne voye aſſés pour ſe conduire, à moins que le ciel ne ſoit couvert ; & il y a deux raiſons de cela. L'une, que les planettes étant plus élevées ſur l'horiſon, envoyent une plus grande quantité de rayons, & qu'elles y ſont plus perpendiculaires. L'autre, que l'air y eſt plus pur & plus ſerein, les vapeurs, dont il ſe charge, ſe reſolvant plûtôt en pluyes & en roſées, que dans les pays froids. C'eſt encore par cette raiſon qu'il n'eſt point rare d'y voir des étoilles en plein midy vers le Zenith, & d'y lire des caracteres même aſſés menus à la clarté de la Lune, dont les rayons ont ſouvent aſſés de force pour produire de Arcs-en-ciel.

Des Roſées & des Brouillards.

Dès que les pluyes ont ceſſé dans un endroit, les roſées y deviennent très-abondantes, & l'on en voit d'abord la raiſon. Le Soleil élevant dans ce pays plus de vapeurs pendant le jour, que ſous un climat plus froid, & les nuits plus longues y ayant plus de têms pour les condenſer, il faut qu'elles ſe déchargent enfin d'une maniere ou d'une

autre ; & ſans cela toutes les plantes ſécheroient ſur pied. D'un autre côté les broüillards n'y ſont pas ſi communs, ou ſont plûtôt diſſipés, le Soleil par ſa maniere de s'élever perpendiculairement acquérant bientôt aſſés de force pour les réſoudre en roſées : auſſi eſt-il rare qu'on paſſe un jour ſans voir ce bel aſtre. Par la même raiſon peu de perſonnes ſe plaignent du ſerein : il n'en eſt pas de même de la fraicheur de la nuit, à laquelle pluſieurs attribuent une bonne partie de leurs maladies. Cette grande fraicheur ſe fait ſur tout ſentir, quand le têms eſt calme, & le ciel pur, ce qui eſt très ordinaire dans les provinces Méditerranées. La plûpart du têms il n'y fait pas un ſoufle de vent le matin, les roſées y ſont très-fortes, & les plaines en ſont toutes blanches : quelques-uns ont même aſſûré qu'ils en ont vû de gelées. Il eſt au moins certain que le froid y eſt quelquefois aſſés picquant, & qu'on eſt obligé de s'aprocher du feu, ou de chercher le Soleil. On en ſera moins ſurpris, ſi on fait réflexion que ces plaines étant environnées de montagnes très-hautes, le Soleil s'y couche plûtôt, & s'y leve plus tard qu'ailleurs ; par conſequent les nuits y ſont toûjours très-longues.

Cependant de ce peu de conformité, qui ſe rencontre dans l'air entre les differentes parties d'une même Iſle, il arrive que ſes habitans ne conviennent point de ce qu'ils doivent appeller l'Hyver & l'Eté. Ceux qui ſont à l'Oueſt & au Sud, & dans le milieu des terres, prennent pour l'Hyver le têms des orages, c'eſt-à-dire, depuis Avril juſqu'en Novembre. On ſe conforme davantage à notre maniere de compter les ſaiſons ſur la côte du Nord, mais nulle part on ne connoît communément ni Printêms, ni Automne. Ceux pourtant, qui obſervent les choſes de plus près, partagent ainſi l'année. L'Hyver, ſelon eux, commence au mois de Novembre, & finit en Février. Alors les nuits & les matinées ſont fraiches & même un peu froides, les plantes reçoivent peu d'accroiſſement, & les herbes prennent peu de nourriture, quoi que ce ſoit le têms des grandes pluyes. Difference des Saiſons.

Cela cauſe ſouvent des mortalités parmi les beſtiaux. Le Printêms ſuit, & dure juſqu'au mois de May : la nature ſemble renaître alors ; les prairies ſont revêtuës d'une herbe nouvelle ; la ſéve monte aux arbres ; les plantes ſont parées de leurs fleurs, & l'air en eſt tout embaumé. La ſéchereſſe, qui ſuit, & fait diſparoître tous ces agrémens, ne repreſente que trop bien l'Eté, car c'eſt un Eté de la Zone torride. Il dure juſqu'à la fin d'Août. Enfin les orages, qui après quelque interruption recommencent de nouveau à fondre ſur ces quartiers, depuis le décours de la Lune d'Août juſqu'au mois de Novembre, mettent aſſés de reſſemblance entre cette ſaiſon & notre Automne.

Incommodités du climat de notre Iſle.

De tout ce que je viens de dire il réſulte qu'il faut être bien fort & bien ſage, ou être naturaliſé à ce climat, pour y vivre longtêms. Auſſi voit-on peu d'Europeans, qui au bout de quelques années de ſejour dans notre Iſle ne s'aperçoivent d'une grande diminution de leurs forces. La chaleur mine inſenſiblement par ſa continuation les corps les plus robuſtes, qui n'y ſont pas accoûtumés, & y détruit peu-à-peu ce que les Medecins appellent l'humide radical, n'y ayant point d'Hyver pendant lequel la nature puiſſe réparer ſes forces perduës par une violente tranſpiration. Delà vient que toute la vivacité de la couleur du viſage ſe ternit, qu'on ſent dans l'eſtomach un grande diminution de la chaleur naturelle ; que le ſang, qu'on ſe fait tirer, même par précaution, eſt tout livide ; qu'une ſaignée faite indiſcretement ſuffit pour cauſer une hydropiſie ; que quand on eſt échauffé, on n'a point cette avidité, que nous ſentons pour les rafraichiſſemens, qu'au contraire on recherche avec empreſſement tout ce qui échauffe ; qu'on y vieillit de bonne heure ; & que les enfans nés de parens, qui ſont venus d'Europe, y ſont moins formés, moins forts, & qu'il en meurt beaucoup. Mais tout cela vient auſſi en partie du peu de ſoin qu'on a de ſe ménager, & de l'excès, ſoit de la débauche, ſoit du travail : d'ailleurs à meſure que les Creols s'éloignent de leur origine Européane, on les voit

beaucoup moins ſujets à ces inconveniens. Les anciens Inſulaires ſe portoient fort bien, & vivoient long-têms ; les Negres y ſont forts, & joüiſſent d'une ſanté inalterable, auſſi bien que les Eſpagnols, qui y ſont établis depuis deux ſiecles : il n'eſt point rare d'en voir, qui vivent juſqu'à 120. ans. Enfin, ſi l'on y vieillit plûtôt qu'ailleurs, on y demeure plus long-têms vieux ſans reſſentir les incommodités de l'extrême vieilleſſe.

De la difference des terroirs.

J'ai dit que la difference des climats, qu'on éprouve dans notre Iſle venoit, du moins en partie, de la diverſité de ſon terroir, il s'y en voit effectivement de toutes les ſortes & de toutes les couleurs. Celui, dont on fait plus de cas, eſt d'un noir tanné & mêlé d'un peu de ſable, qui ſert à le rendre leger, mouvant & poreux, mais il n'en eſt point, ou il en eſt peu, dont on ne puiſſe tirer quelque avantage. La moitié de l'Iſle eſt en montagnes, mais la plûpart ſe peuvent cultiver juſqu'à la cime, il n'y en a de ſteriles, que quelques-unes, qui ſont eſcarpées, & d'une hauteur extraordinaire, comme celles qu'on trouve vers le Cap Tiburon, d'où l'on découvre celles de Sainte Marthe, qui en ſont éloignées de 180. lieuës. Il y en a ſur les côtes qui ſervent de digues aux fureurs de la mer, & malheur aux navires, qu'un coup de vent jetteroit ſur ces côtes ſans rivages, où l'on ne voit que des rocs ſourcilleux, qui s'élevent tout droit, & que pour cette raiſon on appelle côtes de fer. Telle eſt en particulier celle, dont l'extremité Orientale aboutit au Cap François, qui en a pris ſon nom, & l'Occidentale, au Port de l'Acul.

De la maniere dont les arbres jettent leurs racines.

Dans quelques endroits, dès qu'on a creuſé quelques pieds on trouve le tuf, en d'autres l'argile, ou la terre glaiſe, ou de la terre à pot, ou enfin un lit de ſable ; mais ſouvent auſſi la bonne terre a beaucoup de profondeur ; & ce qui ſurprendra peut-être d'abord, c'eſt que ce dernier terrein eſt ſouvent le plus dégarni d'arbres. Il y a pourtant une raiſon ſenſible de cela : c'eſt la ſechereſſe, laquelle dure trois ou quatre mois de ſuite dans les trois quarts de l'Iſle, & empêche

ces terres de pouvoir fournir aux arbres un ſuc ſuffiſant pour les nourrir ; au lieu que dans les autres les pluyes & les roſées étant arrêtées par les fonds durs, dont j'ai parlé, entretiennent le peu de bonne terre, qui les couvre dans l'humidité néceſſaire pour cette production. Les habitans habiles ne laiſſent pourtant pas de préferer toûjours les terres les plus profondes aux autres, par la raiſon qu'elles ne ſont pas ſitôt épuiſées. Aureſte, qu'on ne concluë point de ce que je viens de dire du peu de profondeur de la plûpart des terres de ce pays, qu'elles ne peuvent porter que des arbres fort petits : elles en portent des plus hauts & des plus forts, & c'eſt ici une des merveilles de noſtre Iſle. Car les racines des arbres, quelques qu'ils ſoient, n'y ſont jamais enfoncées plus de deux pieds en terre, & la plûpart ne vont pas même à beaucoup près à cette profondeur, mais elles s'étendent en ſuperficie plus ou moins, ſuivant le poids qu'elles ont à ſoutenir : il faut excepter le Caſſier, qui pouſſe ſes racines à peu près comme nos arbres ſont en Europe, mais il eſt venu d'ailleurs. On prétend que Chriſtophle Colomb entretenant un jour la Reine Iſabelle de Caſtille de pluſieurs particularités des pays, qu'il avoit découverts, cette Princeſſe n'eut pas plûtôt entendu ce qui regardoit l'article, dont nous venons de parler, qu'elle lui dit d'un air chagrin : « J'ai grand'peur qu'il n'en ſoit des hommes, qui naî» tront dans ce pays-là, comme des arbres, & qu'ils ne » manquent de ſolidité, de conſtance, & de ſincerité. » Mais Colomb auroit pû lui répondre que les arbres regagnoient par l'étenduë horizontale, ou par le nombre de leurs racines, ce qu'ils perdoient en profondeur, & qu'aparemment il y auroit auſſi pour les habitans de l'Iſle un équivalent, qui les dédommageroit d'un côté de ce dont ils manqueroient de l'autre.

L'arbre, dont les racines s'étendent plus loin, eſt le Figuier. Il les pouſſe au delà de 70. pieds. Les Palmiers au contraire les ont fort courtes, mais en récompenſe elles ſont en ſi grand nombre, qu'encore que cet arbre ait ordinairement

rement plus de 100. pieds de haut, il n'en eſt pas plus ſujet que les autres à être abatu par les vents. Au reſte ſi ce peu de profondeur des racines n'avoit lieu que dans les endroits, où l'on rencontre d'abord le tuf, ou le roc, ou d'autres obſtacles ſemblables, on pourroit ſe perſuader que c'en eſt là l'unique raiſon: mais c'eſt la même choſe partout. Il il faut donc en chercher une autre cauſe, & je la trouve dans ce que j'ai dit de l'extrême ſéchereſſe de la terre, au-delà d'une certaine profondeur, où les pluyes les plus continuelles ne pénétrent pas ſuffiſamment, le Soleil ne leur en donnant point le têms. Ainſi les arbres, qui ont beſoin d'humidité, & qui n'en trouvent qu'à la ſuperficie, où elle manque rarement, n'en reçût-elle que des roſées, qui ſont toûjours très abondantes, font prendre à leurs racines le cours horizontal, au lieu du perpendiculaire; mais pour l'ordinaire ces terreins, ainſi que je l'ai deja remarqué, ne ſont pas les mieux boiſés.

Des Rivieres.

Notre Iſle eſt arroſée d'un nombre prodigieux de rivieres, mais la plûpart ne ſont que des torrens & des ruiſſeaux, dont pluſieurs ſont extrêmement rapides. Les eaux en ſont partout fort ſaines & même ſalutaires, mais ſi vives & ſi fraiches, qu'il n'en faut boire qu'avec diſcretion, & qu'il eſt dangereux de s'y baigner. On aſſûre qu'il y en a environ une quinzaine, qui ne ſont pas moins larges, que la Charente l'eſt à Rochefort; & dans ce nombre les ſix principales ne ſont pas compriſes. Ces ſix ſont l'*Ozama*, dont l'embouchure forme le Port de *San Domingo*; la *Neyva*, qui n'a de conſiderable que la quantité de bouches, par où elle ſe décharge dans la Mer, & qui a même cela d'incommode, qu'elle change ſouvent de lit; le *Macoris*, qui eſt le plus naviguable de tous les fleuves de l'Iſle, & le plus poiſſonneux, mais qui ne vient pas de fort loin. L'*Yaqué*, ou riviere de *Monte Chriſto*, à la ſource duquel on a trouvé une belle mine d'or, & qui charie partout des grains de ce précieux metal avec ſon ſable. L'*Yuna*, qui eſt extrêmement rapide, & à la ſource duquel il y a une très-abondante mine

de cuivre ; & l'*Hattibonite*, vulgairement *Artibonite*, qui eſt la plus longue & la plus large de toutes. De ces ſix rivieres, les trois premieres ont leur décharge au Sud, les deux ſuivantes au Nord & la derniere à l'Oueſt.

Ce mot paroit Eſpagnol & ſemble venir de Hato Budeno *ou* Hato Boniço.

Les anciens Auteurs nous ont parlé de deux Lacs, que je ne dois pas oublier ici. L'un eſt connu dans leurs ouvrages ſous le nom de Lac de Xaragua, & il n'eſt pas aiſé d'accorder ce qu'ils en diſent avec celles de nos Cartes & nos Relations modernes, qui ont été faites avec plus de ſoin. Oviedo, qui l'a viſité en 1515. aſſûre qu'il a 18. lieuës de long, qu'en quelques endroits il en a trois de large, en d'autres deux ſeulement, & quelquefois moins d'une ; qu'il reçoit pluſieurs rivieres, & que partout, excepté à la décharge de ces rivieres, il eſt ſalé comme la Mer, avec laquelle on ne ſçauroit douter qu'il ne communique ; qu'on y peſche de toutes ſortes de poiſſons de Mer, à l'exception des Baleines, & de quelques autres de la premiere grandeur ; qu'on y trouve ſurtout quantité de Turbots & & de Requins, & que les poiſſons de riviere n'y manquent point. D'un autre côté le P. le Pers dit qu'un Iſthme aſſés long le ſepare en deux parties inégales, & D. Pierre Martyr d'Anglerie ſemble parler de deux Lacs au lieu d'un.

Des Lacs. Du Lac Xaragua de l'Etang du Cul-de-Sac, & de l'Etang ſalé Selon Oviedo & divers Auteurs, qui paroiſſent lui être contraires.

M. Butet aujourd'hui Lieutenant de Roy, & Commandant à Bayaha, dans un Journal, qui m'eſt tombé entre les mains, & qui, outre le plan de San-Domingo, m'a fourni une notice très-exacte de l'état preſent de la Colonie Eſpagnole de Saint Domingue, qu'il a toute parcouruë en 1716. & en 1717. M. Butet, dis-je, éclaircit ce point de Geographie d'une maniere, qui fait voir que D. Pierre Martyr d'Anglerie & le P. le Pers, quoi qu'ils n'ayent point été ſur les lieux, ont parlé de ce Lac plus correctement qu'Oviedo, qui n'en a écrit qu'après l'avoir vû. Suivant ce Journal, le Cul-de-Sac, Bourgade Françoiſe ſituée à une lieuë de la Mer, dans un enfoncement aſſés profond, qui ſe trouve preſque au milieu de la Côte Occidentale de l'Iſle, & où l'on croit qu'étoit l'ancienne Xaragua, capitale d'un Royau-

me de même nom ; le Cul-de-Sac, dis-je, donne ſon nom à une eſpece de Lac, ou d'Etang de figure irreguliere, qui n'a que quatre lieuës dans ſa plus grande longueur, qui en a une & demie dans ſa plus grande largeur, & beaucoup moins en pluſieurs endroits ; qui court Nord-Oueſt & Sud-Eſt, & dont l'eau eſt douce, mais d'un goût très-fade.

A l'Eſt de cet Etang il y a une Plaine, qui eſt connuë ſous le nom de *Plaine des Verrettes*, dont la longueur, qui eſt de quatre lieuës, eſt bornée des deux côtez par des Montagnes ; & la largeur, qui eſt de trois ſeulement, ſépare l'Etang, dont je viens de parler, d'avec un autre plus grand, que les Eſpagnols nomment *Riquille*, & les François l'*Etang ſalé*. Ce ſecond Etang a huit lieuës de long Eſt-Sud-Eſt, & Oueſt-Nord-Oueſt, & il eſt à l'Eſt de la Plaine des Verrettes : il a deux lieuës dans ſa plus grande largeur ; ſes eaux ne ſont guéres que ſaumatres, & M. Butet, après les avoir bien obſervées par trois differentes fois pendant quatre ou cinq heures, ne s'eſt point apperçû qu'elles montaſſent, ni deſcendiſſent, non plus que celles de l'Etang du Cul-de-Sac. Il a auſſi vû dans l'une & dans l'autre quantité de Caymans, mais point de Requins, ni aucun autre poiſſon de Mer ; d'où il conclut que l'opinion commune, ſuivant laquelle l'Etang ſalé communique à la Mer, eſt ſans fondement, & que l'acreté de ſes eaux vient uniquement des mines de ſel, qui ſont en abondance dans les Montagnes voiſines.

Outre ces deux Etangs, à une lieuë de ce dernier, il y a un petit Lac d'une lieuë de circuit, lequel y regorge dans les grandes eaux par des ravines, qui occupent tout l'entre-deux. Ce petit Lac eſt, dit M. Butet, entre les Montagnes de la Beata, qui ſont connuës dans les Livres Eſpagnols ſous le nom de Montagnes du Baoruco, & dont une des extrêmitez ſe termine à la Côte du Sud, vis-à-vis la petite Iſle Beata. Or nous verrons dans la ſuite de cette Hiſtoire que le Cacique Henry, qui fit pendant treize ans une ſi

rude guerre aux Eſpagnols, s'étoit cantonné dans ces Montagnes, & ſe retiroit quelquefois au milieu d'une Lagune, qui ne ſçauroit être que le Lac Xaragua, où par conſéquent il y avoit terreins habitables. Ce qui étant ſuppoſé, il ne me paroît pas impoſſible de concilier Oviedo, dont l'autorité eſt après tout d'un grand poids, quand il parle comme témoin oculaire, avec les Auteurs, qui lui paroiſſent oppoſez, & le Journal de M. Butet, qui ſemble le contredire.

Effectivement en joignant les deux lieuës de largeur de l'Etang ſalé, qui ſort à peu près Nord & Sud, avec le petit Lac des Montagnes de la Beata, & la demie lieuë de diſtance, qu'il y a de l'un à l'autre, nous avons les trois lieuës de la plus grande largeur, qu'Oviedo donne au Lac Xaragua; puis ſuppoſant que dans les trois lieuës de la Plaine des Verettes, qui font la ſéparation de l'Etang du Cul de Sac, ou de l'Etang ſalé, il ſe rencontre dans les grandes eaux une ſuite de marécages, qui peut paſſer pour une continuation d'Etang, nous n'aurons guéres moins des 18. lieuës, que le même Oviedo donne de longueur à ſon Lac, qu'il viſita peut-être dans le têms de quelque inondation. Il ſe peut faire auſſi que ces Etangs ayent eu autrefois de Requins & des Turbots; (on ne ſçauroit au moins nier qu'on n'y ait trouvé de Lamentins dans le commencement); & que tous ces poiſſons ayent été exterminez avec le têms, ce qui ſeroit encore une preuve, que l'Etang ſalé ne communique point avec la Mer. D'ailleurs le terrein de la Plaine de Verettes eſt fort inégal: on y voit, ſelon M. Butet, de petites Collines, & de petites Savanes. Quand bien même ces Savanes ne ſeroient pas inondées aujourd'hui, elles ont pû l'être autrefois; on voit tous les jours des exemples de changemens plus conſiderables & en beaucoup moins de têms, qu'il ne s'en eſt écoulé depuis la découverte de l'Iſle Eſpagnole. Enfin il me paroît plus naturel d'expliquer ainſi la choſe, que de ſoupçonner un Auteur tel qu'Oviedo, d'avoir vû ce qui n'étoit point, & tous les Auteurs, qui ont écrit après lui, de l'avoir ſuivi à l'aveugle, & ſans examiner.

L'autre lac dont les Hiſtoriens Caſtillans ont fait mention, eſt ſur la cime d'une très-haute montagne. Dom Nicolas Ovando grand Commandeur d'Alcantara étant Gouverneur general des Indes, voulut faire viſiter ce Lac, dont on diſoit des choſes merveilleuſes, & il donna cette commiſſion à deux hommes de réſolution, dont l'un ſe nommoit Pierre de Lumbreros, & l'autre Rodrigue de Meſcia. La montagne, où eſt ſitué le Lac, eſt ſi roide d'un côté, qu'il ne leur fut pas poſſible d'y monter par là, il leur fallut prendre l'autre côté, qui étoit le plus long de beaucoup, & qui n'eſt pas encore fort aiſé. Auſſi Meſcia, & les Inſulaires, qu'on leur avoit donnés pour les accompagner, ne purent jamais aller juſqu'au bout. Ce ne fut pourtant pas la ſeule laſſitude, qui les arrêta, mais un fort grand bruit, qui les effraya à un point, qu'on ne ſçauroit croire; cependant Lumbreros, quoiqu'extrêmement fatigué & tranſi de froid, continua à marcher par des détours, qui le harraſſerent beaucoup. Le froid augmentoit, & le bruit devenoit toûjours plus terrible : Lumbreros ſe repoſa un peu, après quoi aïant fait un dernier effort, il arriva au ſommet de la montagne. Il y aperçut une maniere de lagune, qui lui parut avoir un trait d'arbaletre de large, & trois fois autant de long : c'eſt tout ce qu'il en put dire. Il n'en approcha pas de plus près, que de douze à quinze pas, & il n'eut point l'aſſûrance de le regarder plus longtêms que l'eſpace d'un *Miſerere*, le bruit, qui lui ſembloit croître toûjours, l'ayant ſi fort épouvanté, qu'il ne ſçavoit plus où il en étoit. Oviedo, à qui Lumbreros avoit raconté lui-même ſon avanture, ajoûte qu'on n'a jamais rien ſçu de plus poſitif touchant ce Lâc, quoi qu'on ait bien fait des contes à ce ſujet. C'eſt du pied de cette même montagne, que ſort une jolie riviere, qui ſe nomme *Nizao*. Et il y en a une autre, qui paroît ſortir du lac, & que Lumbreros cottoya quelque têms, après que ſes compagnons l'eurent quitté; elle ſe nomme *Pani*.

Il n'eſt point d'Iſle au monde où l'on ait juſqu'ici trou- Des Mines,

Minieres, & Carrieres.

vé de ſi belles, ni de ſi abondantes mines d'or, que celle-ci. Nous verrons dans la ſuite qu'on y en a auſſi découvert d'argent, de cuivre & de fer. On y voit encore des minieres de talc, de criſtal de roche, d'antimoine, d'Etain de glace, de ſouffre & de charbon de terre. Des carrieres d'un marbre blanc & jaſpé, & de bien de differentes ſortes de pierres. Les plus communes ſont des pierres à feu, parmi leſquelles il y en a de blanches comme du criſtal, taillées en pointes de diamant, qui coupent le verre, & ont beaucoup d'éclat. On y rencontre auſſi des pierres ponces, des pierres à raſoir, & ce qu'on appelle des pierres aux yeux, en Latin *umbilicus marinus*, leſquelles ont la vertu de chaſſer des yeux les ordures, qui y ſont entrées. Il y a des ſalines naturelles en pluſieurs endroits le long des côtes, & il y a du ſel mineral dans une montagne voiſine du lac Xaragua, lequel eſt plus dur & plus corroſif que le ſel marin & dont les breches ſe réparent, dit-on, en un an. Oviedo ajoûte que toute la montagne eſt d'un ſel fort bon, auſſi luiſant que le criſtal, & qui n'eſt point inferieur à celui de Catalogne. Si à tant d'avantages l'on joint ce dont tous les auteurs conviennent de la prodigieuſe multiplication des animaux utiles, qu'on y a tranſportés, & qui eſt telle, qu'on y a donné un mouton pour un réal, une vache pour un caſtillan, & le plus beau cheval pour trois ou quatre : ſi l'on fait attention à la quantité & à la diverſité des marchandiſes précieuſes, que cette Iſle ſeroit encore en état de fournir, ſi les hommes n'y manquoient pas, & dont nous parlerons dans l'occaſion : enfin que nul pays au monde ne produit des fruits plus délicieux, & de plus d'eſpeces differentes, ſoit en arbres, en arbriſſeaux, ou en legumes, on conviendra qu'il n'y a pas beaucoup d'exageration dans les éloges, que lui ont donnés les Eſpagnols, & ſur tout Oviedo, qui y a paſſé la meilleure partie de ſa vie.

Des Tempêtes de ces mers.

La mer des Iſles eſt ordinairement plus tranquille que les nôtres : on en peut voir la raiſon dans ce que j'ai dit des

vents qui y regnent. Mais semblables à certaines personnes difficiles à émouvoir, & dont les emportemens sont aussi furieux, qu'ils sont rares, quand elle s'irrite, elle est terrible. Elle franchit ses bornes, inonde tout le pays, emporte tout ce qui lui fait obstacle, & laisse sur tout son passage de tristes effets de sa fureur. C'est après ces tempêtes connuës sous les noms de coups de Sud, de Nords, & d'ouragans, que ses rivages se trouvent remplis de coquillages, qui surpassent beaucoup en lustre & en beauté tout ce que nos mers d'Europe fourniſſent en ce genre. Les plus curieux sont le Lambis, le Burgot, le Pourpre, la Porcelaine, les Cornets, les Pommes de mer, & d'autres semblables bijoux.

Des Poissons.

J'ai dit que les côtes de notre Isle n'étoient pas fort poissonneuses, mais il ne faut pas aller bien loin au large pour y pêcher d'excellens poissons, & en quantité. Les plus communs sont les Rayes, les Congres, les Anges, les Mulets, les Marsoüins, les Bonites, les Dorades, les Pilotes, les Lamentins, & les Crocodiles. On y prend aussi partout des Limaçons & des Ecrevisses de mer, des Moules, des Crabes, & des Cancres en quantité. On y a trouvé des Perles en plusieurs endroits; les rivages y sont couvers de coquillages de toutes les sortes; l'Ambre gris y est rare, toutefois il y a quelque têms qu'après une grande tempête des Matelots Anglois en ramassèrent environ une livre sur une des Cayes, dont j'ai parlé. On n'y voit point du tout de Coral, à moins qu'on ne veüille donner ce nom à ces Madrepores ou Panaches de mer [illegible] quels représentent si bien un éventail.

Des Cancres.

On pêche dans ces parages deux sortes de Cancres; la premiere se nomme Agama, & il s'en prend beaucoup dans les filets ou seines, qu'on jette à la mer. Cet animal a environ 7. poulces de long sur 4. de large. Son cerapouste, ou sa coque est de figure quarrée, veluë, chagri[illegible]e, un peu enflée, marquetée de plusieurs couleurs, terminée en bas par des pointes dentelées, ornée de poils. Ses yeux éloignés l'un de l'autre de deux poulces sont de la grosseur d'un pois, d'un noir luisant, enchassés dans deux orbicul[illegible] arrondis un

peu ſaillants. Son front eſt plat, & l'on y voit à droit & à gauche deux larges plaques crénelées, remplies de poils, ſurmontées de deux autres, toutes quatre mouvantes en divers ſens par lemoyen de deux jointures. Du milieu de ces plaques ſortent deux cornes, & quatre pointures, dont le bout eſt fendu en pincettes & velu. La gueule de l'animal eſt en deſſous dans un foſſette ovale, couverte de pluſieurs barbillons mobiles, qui ont differentes articulations.

La ſeconde eſpece de Cancre eſt le *Pagurus* des Anciens. Il s'en trouve beaucoup ſur les falaiſes, ou ſur les rochers eſcarpés, ſur leſquels il grimpe. Il fréquente auſſi les hauts fonds, les endroits, où il y a des Madrepores, des Panaches, des Lithophitons, ſur tout dans le voiſinage des Iſles Caraïbes. L'écaille de ce Cancre eſt preſque ronde, le fond en eſt rouſſeâtre, & elle eſt toute parſemée de piquants, auſſi-bien que ſes bords. Le muſeau de l'animal eſt armé de cornes peu ſaillantes, ſes yeux ſont enfoncés dans des cavités, couchés de travers, & défendus de pluſieurs pointes en guiſe de paupieres. Il ſort de ſes narines de longs filets pliants & mobiles en divers ſens. Sa gueule eſt comme celle des Crabes, auſquels il reſſemble encore par le plaſtron. Ses deux bras ſont fort grêles, & ſes mordans médiocres, eu égard au reſte du corps. Les quatre autres pieds, qu'il a de chaque côté rangés ſous le ventre, ſont groſſiers, & ont chacun une articulation, & un ardillon noirâtre à leur extremité. Sa chair eſt coriaſſe, d'un gout ſauvageon; & il n'y a gueres que les pauvres, qui en mangent.

Des Crabes & du Soldat.

Les Crabes, qu'on trouve en quantité ſur les côtes de toutes les Antilles, ſont une des plus riches mannes dont la nature ait pourvû leurs habitans. On en diſtingue ſurtout de trois ſortes; ceux de mer, ceux de montagnes, & ceux de rivieres. Les premiers ſont les plus communs. Ils ne ſe tiennent point à la mer, mais ils vont s'y rafraîchir de têms en têms, & c'eſt ſur ſes bords qu'on les trouve pour l'ordinaire. Nos Eſclaves les appellent leurs poulets, & ils leur ſont effectivement d'une grande reſſource pour la vie. Les

ſeconds ſont rouges, & s'arrêtent dans les lieux ſecs ; ils ſont encore plus eſtimés que les premiers. Mais ceux de rivieres ſont les meilleurs de tous, & il n'eſt point de bonne table, où ils ne puiſſent faire honneur. Ce qu'on appelle *Soldat* eſt, auſſi-bien que les Crabes, une eſpece d'Ecreviſſe, ou de ce qu'on appelle *Cancellus marinus*. On le trouve par tout le long de la mer, & il eſt bon à manger. Son nom vient de ce qu'il eſt armé par tout le corps, excepté à l'extremité d'en bas, où il eſt nud, & où il paroît être d'une ſenſibilité extrême ; auſſi ſe fourre-t-il, dès qu'il eſt né, dans la premiere coque, qu'il rencontre, mais pour l'en faire déloger, il ne faut qu'en approcher le feu.

Sargaſſes, Prairies marines, Tortuës.

Pour peu qu'on ait navigué dans cet Archipel, on a dû y apercevoir ces prairies naturelles couvertes d'une herbe appellée *Sargaſſe*. Il y en a, qui paroiſſent ſur la ſuperficie de la mer, mais le grand nombre eſt au fond de l'eau, & ſur les côtes. C'eſt là qu'entr'autres animaux marins ſe tiennent des Tortuës en très-grande quantité. Il y en a de deux eſpeces. Celles, qu'on appelle Tortuës franches, recherchent les paturages gras & bien fournies d'herbes. Les autres, qu'on connoit ſous le nom de Caret, & dont la dépoüille eſt cette écaille de Tortuë ſi eſtimée, reſtent pour l'ordinaire dans des endroits pierreux, couverts ſeulement d'un peu de mouſſe.

Des Pilotes, du Remora, des Dorades, & des Bonites.

Parmi les poiſſons particuliers à ces mers on remarque le Pilote, ainſi nommé, parce que, quand il rencontre un navire, il nage toûjours devant, juſqu'à ce qu'il l'ait conduit dans un port. C'eſt un aſſés petit poiſſon, je n'en ai pu rien ſçavoir de plus, ni du Remora, lequel doit ſon nom à une erreur populaire, dont tout le fondement eſt que ce petit animal s'attache aux vaiſſeaux, il s'attache auſſi aux grands poiſſons, pour ſe mettre à l'abri de la grande agitation des flots pendant la tempête. On connoit préſentement aſſés les Dorades & les Bonites, ou poiſſons volans, & tout le monde eſt inſtruit de la chaſſe que les premieres donnent aux ſecondes. On ſçait auſſi que par une double merveille

la Bonite vole, & ne le peut faire, que ſes aîles, ou pour parler plus juſte, ſes aîlerons ne ſoient moüillés. Mais bien des gens ignorent peut-être que ces pauvres animaux également pourſuivis dans l'air & dans l'eau, n'évitent ſouvent la gueule des Dorades, que pour être la proye de certains oiſeaux, qui ne leur font pas une guerre moins cruelle, deſorte que la liberté, qu'ils ont de paſſer d'un élément à l'autre, ne ſert qu'à multiplier leurs ennemis.

Des Galeres. Rien n'eſt plus joli qu'une autre eſpece de poiſſon, qu'on nomme Galeres. Ce n'eſt au fond qu'un inſecte, dont la peau enflée & pleine de vent, qu'il pouſſe hors de l'eau paroît ornée de toutes les couleurs, & lui ſert comme de voile, ou plûtôt, eſt cauſe qu'il eſt pouſſé de côté & d'autre au gré du vent. Mais il faut ſe contenter de le regarder. On n'y touche pas impunément. Pour peu qu'on mette la main deſſus, elle eſt infectée d'une certaine gluë mordicante, qui cauſe les plus vives douleurs. On a, dit-on, obſervé que cette douleur croît à meſure que le Soleil monte ſur l'horiſon. Mais quoiqu'Ariſtote ait avancé la même choſe des Etoiles de mer, dont les environs des Antilles ſont auſſi extrêmement peuplés, il paroît que ce fait n'eſt pas encore aſſés verifié pour l'aſſûrer. Outre la Dorade, dont je viens de parler, le Perroquet de mer, & d'autres poiſſons connus ſous le nom de Poiſſons de Roche, ont des couleurs d'or & d'azur ſi éclatantes, que leurs écailles paroiſſent comme autant de pierres précieuſes. Le Heriſſon, le Crapeau de mer, & une eſpece de petit Cochon marin aſſés ſingulier, ſont encore des productions de ces mêmes mers, & n'ont gueres d'autre uſage, que d'orner les cabinets des curieux.

Du Lamentin. On trouve dans le ſeul Lamentin, ſi on en croit quelques auteurs, la plûpart des choſes, que la Fable a miſes ſur le compte de la Sirene & du Dauphin. Mais il faut avoir pour cela des yeux, qui voyent les objets bien differemment des autres. Je ne ſçache point que le Lamentin ait jamais chanté, on dit ſeulement que quand on le tire à terre, il jette

des

des larmes & se plaint, & c'est de là qu'est venu le nom que lui ont donné les François. Quant à sa figure, elle n'a certainement rien de joli, ni même, qui approche de celle qu'on suppose au Dauphin, avec lequel toute la ressemblance, qu'il peut avoir, c'est qu'il paroît assés ami de l'homme. Les Espagnols l'ont nommé *Manati* à cause de deux nageoires qu'il a sous les épaules, lesquelles aprochent un peu de la figure d'une main, & dont il se sert également pour nager & pour porter ses petits. Le premier, qui s'est imaginé que ce poisson pouvoit bien être la Sirene des Anciens, fut Christophle Colomb, lequel donnoit volontiers dans tout le merveilleux, qui pouvoit rendre ses découvertes plus celebres. Mais cette imagination n'a point fait de fortune. La femelle du Lamentin met bas & allaite son petit à la façon des Vaches, ce qui l'a fait nommer Vache marine par quelques-uns. La figure de la tête de cet animal y a aussi contribué; car il l'a faite à peu près comme celle d'un Bœuf, mais il a le museau plus enfoncé, le menton plus charnu, & les yeux petits. Sa couleur est minime, & il s'en trouve de 20. pieds de long sur 10. de large vers les épaules: cette largeur va toûjours en diminuant vers la queuë. Sa chair a le goût de celle du Veau, quand elle est fraiche, & de celle du Thon, quand elle est salée; mais elle est plus exquise, & se conserve plus long-têms. La graisse, qu'on en tire, est aussi très-bonne & ne rancit point. Sa peau est un très bon cuir, & on en fait des souliers. Il s'engendre dans la tête de ces animaux des pierres, qui sont souveraines pour la colique & pour la pierre. On ne tuë gueres les grands qu'à terre, lorsqu'ils vont paître le long de la mer & des rivieres, les petits se prennent dans des filets. Ce poisson s'aprivoise, dit-on, fort aisément, surquoi Gomara raconte un fait arrivé, dit-il, dans notre Isle, auquel on donnera telle croyance, qu'on voudra. Le voici. Un Cacique nourrissoit un Lamentin dans un petit lac, ou étang des Gonaives, où effectivement ce poisson est plus commun, qu'en aucun autre endroit. Il l'avoit même rendu si familier, qu'en l'appellant il le faisoit

venir, lui chargeoit ſur le dos tout ce qu'il vouloit ; & le Lamentin le portoit à l'autre bord. Un Eſpagnol s'aviſa de l'appeller un jour, & le bleſſa d'un coup de fuſil, ce qui le rendit plus circonſpect, & depuis ce têms-là il n'aprochoit point, qu'il n'eut bien examiné, ſi celui, qui l'appelloit, étoit Indien ou non, ce qu'il reconnoiſſoit à la barbe. Enfin il diſparut tout à fait après une grande cruë d'eau, qui ſelon les apparences l'entraina à la mer, avec laquelle le Lac, où il étoit, communique. Herrera raconte une hiſtoire aſſés ſemblable, & qui eſt peut-être pour le fonds la même, que Gomara aura déguiſé à ſon ordinaire, quoique l'une ne ſoit pas plus croyable que l'autre. Le Lamentin d'Herrera venoit à terre, dès qu'on l'appelloit, mangeoit ce qu'on lui donnoit à la main, & ſuivoit ceux, qui le nourriſſoient ainſi, juſques dans les maiſons, il joüoit avec les enfans, & paroiſſoit prendre beaucoup de plaiſir à la Muſique. Il ſouffroit qu'on montât ſur ſon dos, & paſſoit, dit-on, juſqu'à dix hommes à la fois d'un bord du Lac à l'autre.

Des Crocodiles.

Les Crocodiles, que les Amériquains nomme Caymans, n'ont rien de moins ſingulier que les Lamentins. A la verité on ne les aprivoiſe point aux Iſles, comme on fait, dit-on, à la Chine, mais ils y ont, comme par tout ailleurs, un inſtinct admirable pour aller chercher leur proye, juſques dans les forêts, où ils dreſſent des embuches d'une maniere fort adroite aux Cochons marons, & à d'autres animaux, qu'ils ſurprennent preſque toûjours. Des Chaſſeurs même y ont été pris. On dit que ceux de Cuba ſont très-alertes & gagnent les hommes à la courſe. Pour cela ils picquent leur queuë en terre, puis s'élancent d'une grande viteſſe. Il eſt vrai que c'eſt toûjours en ligne droite, de ſorte qu'il ſuffit pour leur échaper de courir en ſerpentant. Ceux de notre Iſle quittent rarement les rivieres, où ils ſe tiennent en embuſcade à certains paſſages, & aux abreuvoirs. Ils ne s'attaquent pour l'ordinaire aux hommes, que quand ils en ont été bleſſés, ou qu'on les a irrités de quelque maniere que ce ſoit ; mais ils ne font aucun quartier

aux autres animaux, qu'ils saisissent toûjours par le museau pour leur ôter la respiration. Ils les entrainent ensuite au fond de l'eau, où ils les laissent pourrir, avant que d'en faire leur curée. Ils aiment les odeurs fortes, & ils en ont eux-même une, qui aproche de celle du musc. Les Corneilles du pays sont très friandes de leurs œufs; qu'elles éventent sous le sable, où cet amphibie les cache, & où la seule chaleur les fait éclore, comme il arrive à ceux des Tortuës. On prétend qu'il y a des Caymans de 25. pieds de long, & il n'est point rare d'en voir de la grosseur d'un Bœuf ordinaire. Quand on a à passer un Lac, ou une riviere, & que l'on craint d'y trouver de ces animaux, dont la rencontre n'est jamais fort agréable, on n'a qu'à jetter sur l'eau des vessies enflées, les Caymans courent après, & n'atrapent que du vent; on s'en divertit, & l'on passe en sureté.

De l'Ivana.

On a trouvé dans la même Isle une autre sorte d'amphibie, que les anciens habitans nommoient *Ivana*, ou *Iguana*, & qu'on voit aussi souvent dans l'eau, que sur le haut des arbres. Il tient du Lézard & du Crocodile, & a par dessus l'un & l'autre que sa chair est un manger délicieux; mais on dit qu'elle ne vaut rien pour ceux qui ont, ou qui ont eu le mal de Naples. Oviedo le met au nombre des Serpens: ce qui est certain, c'est que sa peau a les mêmes couleurs, & que sa figure est des plus horribles. Mais rien n'est plus trompeur que sa physionomie, car il n'est point d'animal plus doux & moins malfaisant. Les plus grands ont deux palmes & demie de long & un peu plus d'une palme de large. L'Ivana a des pates de Lezard, la tête plus grosse, & une queuë, qui est le double de son corps pour la longueur: ses dens sont fort aiguës, & il a un long & large jabot, qui lui pend jusques sur la poitrine. Ses pattes de devant sont plus longues que celles de derriere, & elles ont des doigts, dont les ongles sont comme des serres d'oiseaux de proye, mais elles sont incapables de rien serrer fortement. Enfin il a tout le long du dos comme une nageoire élevée & crêtée en forme de scie. On en rencontre souvent

de très-petits, qui ſont aparemment d'une eſpece particuliere. Cet animal eſt abſolument muet, & n'a aucune ſorte de cri. Sa douceur eſt extrême, & ſa patience a quelque choſe d'incroyable ; on le tiendra trois ſemaines de ſuite à l'attache, ſans lui donner, ni à boire, ni à manger, & ſans qu'il faſſe le moindre mouvement pour ſe dégager. Sa nourriture ordinaire eſt un peu de Caſſave, ou d'herbes, ou d'autres choſes ſemblables. Il ne peut nager, que quand il eſt petit, dès qu'il a toute ſa taille, il ne ſçauroit plus avoir ce mouvement des pattes, qui le ſoutenoit ſur l'eau. Il fait ſes œufs dans le ſable le long des rivieres & des ruiſſeaux, & l'on prétend qu'il en fait juſqu'à 40. ou 50. à la fois. Oviedo a obſervé que ces œufs ne cuiſent point dans l'huile, ni dans le beure, mais ſeulement dans l'eau. Ils ne ſont pas plus gros qu'une noix, & leur enveloppe n'eſt qu'une pellicule fort déliée. Comme cet animal ſe laiſſe aiſément aprocher, il n'eſt pas difficile de le prendre. On le chatoüille doucement ſur le dos avec un nœud coulant, il croit que ce chatoüillement vient de quelque inſecte, & demeure quelque têms ſans remuer. Mais tandis qu'il attend le moment de donner ſur ſa proye, il ſe trouve pris lui-même par le col.

Des Canards. On ne voit pas dans les Iſles autant de ſortes d'oiſeaux, qu'en Europe, mais il y en a d'une beauté, dont les nôtres n'aprochent point. Les Hirondelles, les Corneilles, les Tourterelles, les Ramiers, les Oyes & les Canards ſauvages, y ſont à peu près les mêmes. On y trouve auſſi des Canards tout blancs par le corps, & dont la tête eſt d'un très-beau rouge. Il y en a encore une eſpece de muſquée, qu'on prétend y avoir été aportée d'ailleurs ; c'eſt la ſeule qu'on éleve dans les baſſes-cours, non ſeulement pour la beauté de leurs plumages, mais encore à cauſe de leur groſſeur, & parce qu'ils font pluſieurs pontes par an. On a obſervé que les Cannetons, qui viennent de l'accouplement des uns avec les autres, n'en font point d'autres. Au reſte les anciens habitans des Iſles n'avoient aucune ſorte de volailles domeſtiques.

Des Oyes, des Pintades, des Paons, & des Faiſans.

Les Oyes des Antilles n'ont des petits qu'une fois l'année. Il n'en eſt pas de même de toutes les autres eſpeces de volailles, ſoit Indiennes, ſoit étrangeres. Toutes les ſaiſons ſont bonnes pour cela, & rien ne ſeroit plus aiſé que de les élever, ſi ces animaux n'étoient pas ſujets à une maladie, qu'on appelle les Pians, & dont il en meurt un très-grand nombre. Ce qu'on voit plus communément dans les baſſes-cours, ce ſont les Poules Pintades, qui y ſont venuës de Guinée; des Paons, qu'on a trouvés en quantité le long de la riviere *Neyva*; & des Faiſans. L'Iſle avoit des Pintades un peu differentes des autres, & plus petites, mais il ne fut jamais poſſible de les rendre domeſtiques. Juſques-là que, ſi on mettoit de leurs œufs ſous une Poule ordinaire, les petits pouſſins n'avoient pas plûtôt leurs aîles, qu'ils diſparoiſſoient. Cet animal a le bec & les pieds à peu près comme nos Poules: il eſt de la même groſſeur, mais ſes plumes ont toutes une tache blanche, qui leur fait comme un œil bien moins marqué que celui des Paons; le reſte eſt d'une couleur plus fonçée, & tire ſur le gris cendré. C'eſt cette varieté, qui lui a fait donner par les Eſpagnols le nom de Pintade, ou de Poule peinte, qui dans le fonds ne lui convient pas beaucoup. Il a la tête & le col preſque chauve, ce qui cauſe une petite difformité, laquelle eſt néanmoins un peu reparée par ſa crête, qui eſt courte, mais d'un rouge très-vif.

Des Tourterelles, des Pic-vers, des Roſſignols, & des Linottes.

On croit communément qu'il y a dans la même Iſle des Perdrix rouges, & des Ortolans; on ſe trompe; ce ſont differentes eſpeces de Tourterelles. Les nôtres y ſont ſur tout fort communes. Le Pic-vert y a toutes les proprietés de celui de France, mais il l'emporte beaucoup par la beauté de ſon plumage rouge & noir ſur un fond jaune. Les François après les Eſpagnols l'ont appellé Charpentier, parce que quand il picque le bois de ſon bec, il fait un très-grand bruit. Du reſte il ne peut porter ce nom, que par ironie, car bien loin de bâtir, il détruit, & l'on a vû de grands édifices, dont ces animaux avoient tellement criblé les poutres,

qu'on a été contraint de les abatre. Notre Iſle a auſſi ſon Roſſignol, dont la figure & le chant aprochent aſſés peu du nôtre. Il doit ſon nom au plaiſir, que reſſentit Chriſtophle Colomb en l'entendant chanter au mois de Decembre. Mais on y trouve une Eſpece de Linotte, dont le ramage a quelque choſe de fort agréable. Cet oiſeau eſt très-rare, & en general le gazoüillement des oiſeaux ne fait pas dans ce pays-là un des agrémens des bois & des campagnes: s'ils charment les yeux plus que les nôtres, ils flatent beaucoup moins les oreilles.

Des Grands-Goſiers, des Perroquets.

Les oiſeaux de proye ne manquent pas dans notre Iſle, & il s'y en voit d'un grand nombre d'eſpeces. On y trouve ſur tout des Grands-Goſiers en quantité. C'eſt un oiſeau, qui tient du Cormoran & du Pelican, mais il eſt trop different du dernier pour lui en donner abſolument le nom, comme a fait le P. Labat. Ce qu'il a de ſingulier, & ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte, c'eſt que de la partie inferieure de ſon bec, qu'il a fort long & fort large, il pend une eſpece de bourſe, qu'il étend prodigieuſement, & qui lui ſert de magaſin. Il ne ceſſe point de chaſſer, ou plûtôt de pêcher, juſqu'à ce qu'il l'ait rempli. Il digere enſuite à ſon aiſe, mais aſſés vite, ce qu'il a ainſi ramaſſé; & il eſt inconcevable combien il en coute aux curieux, pour le nourrir. Tout lui eſt bon, mais quand il eſt libre, il ne vit que de poiſſon, & on ne le trouve gueres, qu'au bord de la mer, où ſa couleur eſt toûjours d'un cendré obſcur, & le long des rivieres, où il eſt, au moins en quelques endroits, d'un très-beau blanc. Un autre oiſeau de proye aſſés commun aux Iſles, eſt le Malfenis, lequel aproche du Faucon & de l'Aigle. Quantité d'autres, qu'on appelle indifferemment Peſcheurs ou Aigrettes, ſont de vrais Hérons, & different très-peu des nôtres. Enfin les Perroquets ſont encore habitans naturels des Antilles, où l'on en voit de toutes les eſpeces & de toutes les couleurs. Mais les deux merveilles de l'Amérique en genre d'oiſeau, ſont le Flamand & le Colibry, un des plus grands, & le plus petit de tous

les animaux qui volent, & ne ſont point inſectes.

Le Flamand doit ſon nom aux Eſpagnols, mais la raiſon, qu'ils ont euë de le lui donner, n'eſt pas venuë juſqu'à nous. Ces oiſeaux ſe trouvent par grandes troupes dans les marais, & comme ils ont les pieds extrêmement hauts, on diroit de loin un eſcadron rangé en bataille. Ils ſont effectivement toûjours en garde contre la ſurpriſe de leurs ennemis, & l'on prétend qu'il y en a toûjours quelques-uns en ſentinelle, tandis que les autres ſont occupés à chercher leur vie. Avec cela on dit qu'ils éventent la poudre d'aſſés loin; ainſi on les aproche difficilement. Nos anciens Boucaniers ſe ſervoient pour les tuer d'un ſtratagême ſemblable à celui, dont on dit que les Floridiens uſent pour aprocher les Cerfs. Ils ſe couvroient d'une peau de Bœuf, & prenant le deſſous du vent, ils aprochoient leur proye, ſans que les Flamands accoûtumés à voir paître les Bœufs dans les campagnes, en fuſſent effarouchés; de ſorte qu'ils les tiroient à leur aiſe. Les plumes du Flamand ſont d'un très-bel incarnat, mêlé d'un peu de blanc & de noir. Il eſt de la groſſeur d'une Poule d'Inde ordinaire. Sa chair n'eſt pas bonne à manger, mais ſa langue eſt un morceau délicat. Quand on en peut avoir de jeunes, on les aprivoiſe aiſément, pourvû qu'on leur donne à boire de l'eau ſalée, mais à cet âge leur plumage n'a rien de beau. Du Flamand.

Le Colibry, qu'on appelle Oiſeau-Mouche en Canada, a été nommé par les Eſpagnols *Tominejo*, parce qu'avec ſon nid il ne peſe qu'environ deux de ces petits pois, qu'on appelle en Eſpagne *Tominos*. Il eſt encore plus petit en Canada, où ſon corps, y compris les plumes, n'eſt pas plus gros que celui d'un Hanneton. Ses couleurs ſont le rouge, le noir, le verd & le blanc, avec des nuances d'or ſur le verd & ſur le rouge. Il a ſur la tête une petite aigrette noire, ſa gorge eſt d'un rouge très-vif; ſon ventre eſt d'un beau blanc, & tout le reſte d'un verd de feüille de roſier. La femelle n'a de toutes ces couleurs que le blanc ſous le ventre, tout le reſte de ſon plumage eſt d'un cendré clair. Du Colibry.

Le bec, & les pattes de ce petit animal ſont fort longs ; le Colibry des Iſles a le bec un peu crochu, au lieu que l'Oiſeau-Mouche du Canada l'a tout droit. Le P. le Pers prétend que le Colibry ne fait point d'autre bruit, que celui du bruïſſement de ſes aîles, lequel eſt aſſés fort, parce qu'il a le vol très-rapide. Le P. Labat aſſûre au contraire qu'il a un chant fort mélodieux. Je ne déciderai point entre ces deux ſentimens, parceque je n'ai point vû de Colibry vivant. Pour ce qui eſt de l'Oiſeau-mouche du Canada, j'en ai entendu une femelle, qui ſiffloit d'une maniere très-forte, mais peu agréable. J'ai ſouvent vû des mâles, mais je n'en ai jamais entendu chanter un ſeul.

Inſectes.

Des Mouches luiſantes.

La Mouche luiſante, que les anciens habitans de nos Iſles nommoient *Locuyo*, & auquel les Eſpagnols ont conſervé ce nom, a bien auſſi ſon merite. C'eſt une eſpece d'Eſcarbot un peu plus petit qu'un Moineau. Il a deux yeux à la tête, & deux ſous les aîles, d'où il ſort un feu, qui jette une très-grande lumiere, & c'eſt peut-être le plus beau Phoſphore vivant, qui ſoit dans la nature. On voyage & on lit même à ſa clarté, & elle étoit d'une très-grande utilité aux Eſpagnols, qui s'en ſervoient la nuit pour la chaſſe & pour la pêche, en ſe les attachant aux pieds & aux mains. On ajoûte que c'eſt encore un excellent préſervatif contre les Mouſtiques, & autres ſemblables inſectes, dont on eſt ſans cela très-incommodé, & dont le jour même on ne ſçauroit ſe garantir, ſur tout dans les lieux un peu couverts de bois, qu'en s'expoſant à un Soleil toûjours brûlant. Les Mouches luiſantes ſe prenoient la nuit avec des tiſons ; dès qu'elles voyoient du feu elles y accouroient, & dès qu'on les avoit fait tomber, elles ne ſe relevoient point. Ce qui les faiſoit briller de la maniere, que j'ai dit, étoit une humeur, qui produiſoit le même effet ſur les mains & le viſage, quand on s'en étoit frotté. Herrera nous aſſûre qu'on les appelloit par leur nom, en leur montrant un tiſon allumé, & qu'elles venoient d'abord. Il y a bien de l'apparence que les Eſpagnols avoient pris cet uſage des Inſulaires.

Cependant

Cependant on peut bien croire que tant de beautés & la fraîcheur de la nuit, convioient fort à prendre ce têms pour ſe promener ou pour voyager. Mais il y a bien de l'apparence que les Locuyos ont tout-à-fait diſparu, ou du moins ſont à préſent très-rares. Nos Mouches ordinaires, qui ont paſſé dans les Iſles ſur nos vaiſſeaux, y ont extraordinairement peuplé, & l'on ne ſçauroit tuer une piece de gibier un peu loin des habitations, qu'en peu d'heures elle ne ſoit couverte de ces inſectes, qui la corrompent d'abord. Les mêmes vaiſſeaux ont fait aux Antilles un autre préſent, qui ne leur eſt pas moins dommageable, ce ſont les Rats & les Souris, qui s'y ſont fort répandus, & y font des ravages incroyables.

Des Inſectes venimeux.

Parmi les autres inſectes & reptiles, on remarque pluſieurs eſpeces de Scorpions, un Eſcarbot, nommé *Rhinoceros*, pluſieurs ſortes de petits Lezards, d'Araignées, de Fourmis, & de Couleuvres. Quelques-unes de ces dernieres ſont aſſés groſſes pour avaler des Poules entieres; mais nul de ces animaux n'eſt venimeux, ſi on en excepte certains Scorpions, qui naiſſent dans la Preſqu'iſle de *Samana*, & une Araignée à cul-rouge, la plus grande & la plus monſtrueuſe, qui ſoit au monde: encore n'eſt-on pas fort incommodé de la picqueure de celle-ci. Pour ce qui eſt de celui-là, on en parle d'une maniere fort generale, & le fait eſt même aſſés peu certain. Mais l'Eſcarbot Rhinoceros eſt un animal trop curieux, pour n'en pas donner ici la deſcription.

De l'Eſcarbot Rhinoceros.

Quelque têms après qu'on a coupé un Palmier, une eſpece d'Eſcarbot y produit une quantité de Vers cornus, que les habitans recherchent avec ſoin, & qui paſſent pour un mets très-délicat. Ce n'eſt en effet qu'une graiſſe douce & agréable, enveloppée d'une pellicule ondulée & en volute. Il eſt vrai que d'abord ſa figure rebute, & cauſe une certaine horreur, que quelques-uns ne peuvent jamais vaincre: mais la plûpart s'y font bientôt. L'eſcarbot, qui les enfante, eſt celui dont nous parlons; c'eſt une ſorte de Mouche

volante, qui a un nés fort alongé, & fait en façon de corne un peu cintrée ; d'où lui eſt venu le nom de Rhinoceros. Cette corne eſt ordinairement ornée d'une double épouſſette, l'une en deſſus, & l'autre en deſſous. De plus il ſort de ſes narines deux barbillons mobiles, qui ont pluſieurs articles terminés par de jolis ombeles veloutés, qui lui ſervent d'oculaires. Un caſque tirant ſur l'oval lui couvre la tête, il eſt tout d'une piece, un peu en boſſe, d'un noir luiſant très-poli, d'une conſiſtance ferme, bruſque & caſſante. Sa gueule fenduë horizontalement renferme deux machoires bien armées de bonnes dens. Son thorax eſt oſſeux, accompagné de deux bras, qui ont chacun trois nœuds, ou articulations. Ces bras ſont recoudés, & terminés par une patte fourchuë, ardillonée & veluë. Un peu au deſſous ils s'emboëtent dans une échancrure, qui ſe trouve dans la partie ſuperieure du ventre. De chaque côté il y a un pied tout ſemblable aux bras que je viens de décrire, enchaſſé dans un corſelet fait de pluſieurs pieces, qui s'uniſſent avec le plaſtron. Du bas-ventre il ſort pareillement deux pattes, qni ne different en rien des autres. Pluſieurs tuniques rangées les unes ſur les autres terminent en bas cet inſecte, lequel porte en deſſus quatre aîles, deux interieures, fines, & tiſſuës comme de la gaze, & deux exterieures, qui ſont rayées, noires, ovales, ſeches & raiſonnantes.

Des Chiques & des Poux de bois.

Les Gueſpes, les Bêtes à mille pieds, & une eſpece de Fourmi fort groſſe & toute noire appellée Flamand, laiſſent auſſi quelques marques ſur la peau, où elles ont mis leur aiguillon, mais ces piqueures n'ont aucune ſuite facheuſe. Il n'en eſt pas de même d'un autre petit inſecte, que les Inſulaires appelloient *Nigua*, & que les François ont appellé *Chique*, lequel ſe fourre dans la chair, particulierement aux pieds, où il ſe fait ſentir d'abord par un grand feu. Il faut même l'en tirer de bonne heure, ſans quoi il gagne toûjours, comme une eſpece de chancre, & multiplie, comme la vermine. Les Eſpagnols en reçûrent

beaucoup d'incommodités dans les commencemens, parce que ne ſçachant ce que c'étoit, ni la maniere de s'en délivrer, les pieds leur pourriſſoient avec les plus violentes douleurs. Une troiſiéme eſpece de Fourmi blanche, eſt encore plus pernicieuſe. Leur ſubſtance eſt très-molaſſe, & & leur bave, ou ſalive eſt un diſſolvant, qui fait impreſſion juſques ſur le fer. On les appelle *Poux de bois*, parce qu'elles s'attachent aux bois mous, dont elles ſe nourriſſent, & qu'elles ruinent entierement. Dès qu'elles ont gagné le comble d'une maiſon, c'eſt fait de la charpente, & en peu de têms. Elles commencent par dévorer les lattes, qui pour l'ordinaire ſont d'un bois fort tendre, puis elles s'inſinuent dans les mortaiſes, qu'elles rongent aſſés vite. On a découvert depuis peu que l'arſenic les fait mourir d'abord; & il ſuffit, pour en être bientôt délivré, de répandre un peu de ce poiſon ſur le chemin, que ſe fraye cet inſecte, & qui eſt une eſpece de boyau de terre, ou de chemin couvert. Le Poux de bois fait auſſi beaucoup de dégat dans le linge & dans les livres, & il n'eſt point de cofre, où il ne pénétre auſſi-bien qu'une ſorte de Hanneton appellé *Ravet*, un peu plus plat que les nôtres, & qui ne travaille que de nuit.

Des Quadrupedes.

Il y a beaucoup moins à dire ſur les Quadrupedes naturels de notre Iſle, que ſur les autres ſortes d'animaux. Il ne s'y en trouva que de cinq eſpeces, quand on la découvrit; & comme ils étoient tous ſans défenſes, les Chats & les Chiens Eſpagnols les eurent bientôt détruits. Les Inſulaires les nommoient *Utias*, *Chemis*, *Mohuis*, *Coris*, & *Goſchis*: mais je n'ai trouvé ce dernier nom, que dans les mémoires du P. le Pers. Les plus grands ne ſurpaſſoient point nos Lapins ordinaires, dont les trois premieres eſpeces tenoient beaucoup, & tous étoient bons à manger. Oviedo dit que l'Utias étoit comme une groſſe Souris, & le Cori comme un petit Lapin. Il y en avoit de tous blancs, & dans d'autres les couleurs étoient mêlées. Le Cori, ſelon d'autres auteurs, étoit blanc & noir, n'avoit point de queuë, & ſa

gueule étoit ſemblable à celle d'une Taupe. Les Goſchis étoient de petits Chiens muets, qui ſervoient d'amuſement aux Dames, leſquelles les portoient entre leurs bras. On s'en ſervoit auſſi à la chaſſe, pour éventer les autres animaux ; ils étoient pareillement bons à manger, & furent d'une grande reſſource aux Eſpagnols dans les premieres famines, qu'ils eſſuyerent. L'eſpece auroit même bientôt manqué dans l'Iſle, ſi on n'y en avoit apporté de pluſieurs endroits du continent. Il y en avoit de pluſieurs ſortes ; car les uns avoient la peau tout-à-fait liſſe ; d'autres avoient tout le corps couvert d'une laine fort douce ; le plus grand nombre n'avoit qu'une eſpece de duvet fort tendre & fort rare. La même varieté de couleur, qui ſe voit parmi nos Chiens, ſe rencontroit auſſi parmi ceux-là, & plus grande encore, parce que toutes les couleurs s'y trouvoient, & même les plus vives.

Nombre & figure des Habitans.

Je ne dirai rien ici des arbres & des plantes, ni de tout ce qui concerne la Botanique par raport à l'Iſle, dont je vais écrire l'hiſtoire. Cette matiere eſt d'une grande étenduë, & demande un ouvrage à part, auquel je ſçai que l'on travaille. Mais il eſt ſur tout néceſſaire de bien faire connoître les peuples, qui occupoient cette grande Iſle, lorſque les Europeans y parurent pour la premiere fois. Quelques auteurs ont prétendu qu'on y trouva trois millions d'ames. D'autres en retranchent les deux tiers ; peut-être ceux-ci en mettent-ils trop peu, mais il y a beaucoup d'apparence que ceux-là en mettoient trop, & qu'il faut prendre un milieu entre ces deux opinions. Ces Inſulaires étoient communément d'ue taille médiocre, mais bien proportionée. Ils avoient le teint extrêmement bazané, la peau rougeâtre, les traits du viſage hideux & groſſiers, les narines fort ouvertes, les cheveux longs, pas un poil dans tout le reſte du corps, preſque point de front, les dens ſales & mauvaiſes, & je ne ſçai quoi de trouble & de ſauvage dans les yeux. Mais tout cela n'étoit pas également naturel. La couleur de leur peau venoit en partie du *Rocou*, dont ils ſe frottoient

ſouvent : à quoi il faut joindre les ardeurs d'un Soleil brûlant, auſquelles ils étoient ſans ceſſe expoſés tout nuds. Ils ſe procuroient auſſi par artifice cette conformation de tête, qui leur ôtoit preſque tout le front, & dans laquelle ils trouvoient un grand agrément. Pour cela les meres avoient ſoin de tenir fort ſerré avec les mains, ou entre deux petits aix le haut de la tête de leurs enfans nouvellement nés, afin de l'applatir peu à peu : d'où il arrivoit que le crane replié en quelque ſorte ſur lui-même, devenoit ſi dur, que les Eſpagnols ont ſouvent caſſé leurs épées en voulant fraper de taille ſur la tête de ces malheureux. Or il eſt aiſé de juger que cette operation changeoit toute la phyſionomie, & contribuoit beaucoup à l'air farouche, qu'on remarquoit dans ce peuple.

Leur complexion & leur caractere.

Les hommes alloient tout nuds & cachoient aſſés mal, ce qui ne doit point être vû. Les femmes portoient une eſpece de jupon, qui dans les Dames deſcendoit juſqu'aux pieds, & dans les autres juſqu'aux genoux ſeulement. Les filles ne portoient abſolument rien. Ils étoient tous d'une complexion foible, d'un temperament flegmatique, un peu mélancoliques, & mangeoient fort peu. Un Crabe, un Burgot leur ſuffiſoit chaque jour pour ſe nourrir ; auſſi n'avoient-ils preſque pas de force. Ils ne travailloient point, ne s'inquietoient de rien, & paſſoient leur vie dans la plus grande indolence, qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Après s'être divertis à danſer une partie du jour, s'ils ne ſçavoient plus que faire, ils s'endormoient. Du reſte c'étoit les hommes du monde les plus ſimples, les plus doux, les plus humains, qui avoient, ou du moins, qui montroient moins d'eſprit & de mémoire, ſans fiel, ſans aigreur, ſans ambition, & preſque ſans paſſions : des enfans, plûtôt que des hommes. Ils ne ſçavoient rien & n'avoient nulle envie de ſçavoir ; ils ignoroient juſqu'à leur origine, & comme on n'a pû l'apprendre que d'eux, nous ne pouvons avoir ſur cela que des conjectures bien foibles.

Leurs Traditions.

D'ailleurs ils n'avoient ni écriture, ni rien qui ſupleât à

ce défaut, que des chanſons ; mais ces chanſons ſe changeoient à la mort du Prince regnant, ainſi elles n'établiſſoient pas une tradition fort ancienne, à quelques fables près, qui étoient fort mal digerées. On en peut juger par ce qu'ils diſoient de l'origine des hommes. Les premiers, ſelon eux étoient ſortis de deux cavernes de leur Iſle. Le Soleil irrité de cette ſortie, changea en pierres les gardiens de ces cavernes, & métamorphoſa ces hommes échapés de leurs priſons, en arbres, en grenoüilles, & en pluſieurs autres ſortes d'animaux. Cependant l'Univers ne laiſſa point de ſe peupler. Une autre tradition portoit que le Soleil & la Lune étoient auſſi ſortis d'une grotte de la même Iſle pour éclairer le monde, & l'on alloit en pélerinage à cette grotte, qui étoit ornée de peintures, & dont l'entrée étoit gardée par deux Démons, auſquels il falloit rendre ſes devoirs, avant que d'aller plus loin. Ces fables font voir que ces Inſulaires ne doutoient point que la terre n'eut commencé par leur Iſle à ſe peupler, & il eſt peu de nations dans l'Amérique, en qui l'on n'ait trouvé la même prévention pour leur pays.

Conjectures ſur leur Origine.

Il y a néanmoins bien de l'apparence que la terre ferme a eu des habitans avant les Iſles. Il s'agit de ſçavoir de quel côté ſont venus ceux, qui les ont peuplées, & c'eſt ſur quoi il ne me paroît pas poſſible de prendre parti. Il n'eſt pas non plus fort aiſé de dire pourquoi dans les grandes Antilles les habitans étoient ſi doux, & ſi peu agueris, & ceux des petites, ſi feroces, ſi belliqueux, ſi inhumains. D'ailleurs, & les Cannibales, qu'ils avoient au Sud pour voiſins, & les Floridiens, qui l'étoient au Nord, étoient également Anthropophages ; cependant on ne ſçauroit preſque douter qu'ils ne ſoient deſcendus, ou des uns, ou des autres, ou peut-être même de tous les deux peuples : & quelque ſentiment qu'on embraſſe, il reſtera toûjours à expliquer, d'où vient cette difference de mœurs & de caracteres dans les uns & dans les autres, & d'une partie de ces Inſulaires aux peuples, d'où ils tirent leur origine.

Pour revenir à leurs chanſons, qui ſeules leur tenoient lieu d'annales, ainſi que je l'ai déjà remarqué : elles étoient toûjours accompagnées de danſes en rond, où celui, qui menoit la bande, commençoit ſeul, & tous les autres répetoient après lui. Il reglоit auſſi les pas en danſant le premier. Il en faiſoit d'abord quelques-uns en avant, puis il en faiſoit autant en arriere : toute la troupe ſuivoit. On ne manquoit jamais à la meſure, & l'on ne ſortoit point de cadence. Quelquefois les hommes danſoient ſeuls d'un côté, & les femmes de l'autre ; d'autre fois les deux ſexes étoient mêlés, & alors c'étoit indifferemment, ou un homme, ou une femme, qui commençoit le branle. Mais dans les Fêtes publiques, & dans les occaſions importantes on chantoit & on danſoit au ſon d'un tambour, & c'étoit ordinairement le plus conſiderable de la bourgade, ou le *Cacique* même, qui touchoit cet inſtrument. *Cacique*, dans la langue du pays, ſignifioit Prince ou Seigneur, & les Eſpagnols en ont fait un mot générique, dont ils ſe ſont ſervis, non ſeulement à l'égard de tous les Souverains de l'Amérique, excepté les Empereurs du Mexique, & les Incas du Perou; mais encore pour marquer les Seigneurs particuliers, qui ſe trouvoient à la tête des plus petites bourgades.

Leurs Danſes & leurs Chanſons.

Le Tambour, dont je viens de parler, n'étoit autre choſe qu'un tronc d'arbre arrondi en Cylindre, auquel on faiſoit vers le milieu de ſa longueur une ouverture en quarré long, qui paſſant par le centre en diminuant toûjours, ſe terminoit vers l'extrémité oppoſée à deux lignes & une traverſe qui les uniſſoit par le milieu. Ce Tambour, dont le ſon ne pouvoit pas être fort agréable, ſe couchoit de ſon long ſur la plus grande ouverture & avec un baton on frapoit ſur celle, qui luy répondoit. Un autre divertiſſement, qu'on appelloit le jeu de Batos, n'étoit pas moins uſité parmi ces Inſulaires.

Tambour au ſon duquel ils danſoient.

Le *Batos* étoit une eſpece de Balon d'une matiere ſolide, mais extrêmement poreuſe & legere, de ſorte qu'il ne bondiſſoit gueres moins que les nôtres. Ce n'étoit jamais,

Jeu de Batos.

ni avec la main, ni avec le pied, qu'on le jettoit, mais avec la tête, les hanches, les coudes, & ſurtout les genoüils. Celui, qui le pouſſoit le dernier, comptoit un jeu, & la partie conſiſtoit dans le nombre de jeux, dont on étoit convenu. Les femmes aureſte y joüoient auſſi-bien que les hommes. Gonzale Fernand d'Oviedo, qui a paſſé la meilleure partie de ſa vie dans le nouveau monde, dont il a écrit l'hiſtoire, & qui a long-têms commandé dans la forteresſe de San Domingo, dit que le Batos étoit fait d'une compoſition de racines de certains arbres, qu'il ne nomme point, & de pluſieurs herbes, qu'on faiſoit boüillir enſemble, d'où il reſultoit une pâte noire, aſſés ſemblable à de la poix, mais qui ne s'attachoit pas à la main, quand elle étoit bien ſêche. Il ajoûte que ce Balon bondiſſoit de telle ſorte, qu'en le laiſſant ſeulement tomber, il ſautoit beaucoup plus haut, que l'endroit d'où il étoit parti. Le nombre des joueurs n'étoit point reglé, & il montoit quelquefois juſquà vingt de chaque côté. Une ligne ſéparoit les deux bandes, & il n'étoit pas permis de la paſſer. Il y avoit dans chaque bourgade une place deſtinée à cet exercice, & une autre plus grande en dehors pour les plus nombreuſes parties, comme quand toute une bourgade défioit une autre, ce qui arrivoit ſouvent.

Yvreſſe du Tabac.

La victoire ſe célébroit par une danſe generale, à la fin de laquelle on ne manquoit jamais de s'enyvrer de la fumée de tabac; & cela étoit bientôt fait : car en premier lieu, on ne ſe mettoit à fumer, que quand on étoit prêt à tomber de laſſitude; & puis de la maniere dont on fumoit, la plus forte tête devoit être étourdie d'abord. Sur des braiſes à moitié allumées on étendoit des feüilles de tabac, qui n'étoient pas tout-à-fait ſêches; puis on prenoit un tuyau fourchu en maniere d'Y, le pied de cette pipe ſe mettoit dans la fumée, que cauſoit la feüille de tabac, & ſes deux branches, dans les narines, par leſquelles on tiroit la fumée, qui montoit bientôt au cerveau. Chacun reſtoit, où l'yvreſſe l'avoit fait tomber, excepté le Cacique, que ſes femmes venoient

venoient enlever, & portoient ſur ſon lit. Si pendant cette yvreſſe il ſurvenoit quelque ſonge, on le prenoit pour un avertiſſement du Ciel. Cependant on peut juger que ces débauches, qui étoient fréquentes, ébranloient fort le cerveau de ces Barbares, & altéroient conſiderablement leur conſtitution.

Origine du mot de Tabac.

Aureſte le Tabac étoit naturel à l'Iſle Eſpagnole; les Inſulaires le nommoient *Cohiba*, & appelloient *Tabaco* l'inſtrument, dont ils ſe ſervoient pour fumer. On ne doute point aujourd'hui que ce ne ſoit là l'origine du mot de Tabac, & c'eſt une erreur populaire, que de l'attribuer à l'Iſle de Tabago. Le ſentiment du P. Labat, qui le fait venir de la ville de Tabaſco dans la nouvelle Eſpagne, ne paroît pas mieux fondé, & cet auteur auroit bien dû ce me ſemble, citer ſes preuves. Les Eſpagnols diſent, *Hazer un Tabaco*, pour ſignifier le divertiſſement, qu'on prend à fumer & à danſer en rond à la maniere des Amériquains; & il paroît que c'eſt de là qu'eſt venu le terme de *Tabagie* ſi uſité dans nos anciennes relations pour exprimer les fêtes des Sauvages. Les Braſiliens appelloient *Petun* ce que les Inſulaires de S. Domingue appelloient *Cohiba*, & il eſt étonnant que cela ait été ignoré de M. Lemery, qui a cru ce nom François, & l'a voulu faire dériver du verbe Grec πετάω j'étends. Car il n'y a gueres d'apparence de vouloir donner une racine Grecque à un terme Braſilien; à moins que ce πετάω ne ſe ſoit trouvé dans la langue du Breſil, comme ἀρέγω, & quelques autres mots Grecs ſe trouvent dans la langue Iroquoiſe.

Differens noms qu'elle a eû en France.

Ce qui eſt de certain, c'eſt que cette Plante, aujourd'hui ſi fameuſe, & dont la plûpart des hommes ont fait un de leurs plus indiſpenſables beſoins, a été parfaitement ignorée des Anciens. Comme elle vint d'abord en France par le Portugal, le mot Braſilien *Petun*, lui fut d'abord ſeul attribué. On l'appella enſuite l'*Herbe à la Reine*, & *la Nicotiane*, parce que la premiere connoiſſance nous en étoit venuë par M. Nicot Ambaſſadeur du Roi Charles IX. à Lisbonne,

lequel à ſon retour en France, la préſenta à la Reine Mere Catherine de Medicis. Le P. du Tertre, qui écrivoit aux Iſles de l'Amérique il y a près de 80. ans, le nomme toûjours Petun ; & Rochefort, qui écrivoit en même têms en Hollande, ne lui donne jamais d'autre nom, que celui de Tabac ; c'étoit effectivement celui, que lui donnoient les Hollandois, & ils l'avoient pris des Eſpagnols, avec leſquels ils en faiſoient alors un grand commerce. Dans la ſuite des têms les François établis dans le voiſinage de S. Domingue, & à S. Domingue même, s'accoûtumerent à ce terme, & inſenſiblement il a tellement pris le deſſus, que celui de Petun eſt devenu bas, & n'eſt plus reçû dans le bel uſage.

Leurs Mœurs. Oviedo, qui eſt entré dans un plus grand détail que perſonne ſur tout ce qui regarde les anciens habitans de notre Iſle, ſe plaint fort de ce qu'on ne s'eſt pas donné le têms de s'inſtruire de leurs mœurs, de leurs coûtumes, & de leur religion, & de ce qu'on n'y a penſé, qu'après qu'ils ont été preſque tous détruits. En effet tant qu'ils ont ſubſiſté, on s'eſt bien plus appliqué à en tirer des ſervices, qu'on ne s'étoit point aviſé juſques là de tirer des hommes, qu'à les interroger ſur une infinité de choſes capables de picquer la curioſité. D'un autre côté pluſieurs hiſtoriens ſe ſont plaints de cet auteur, qui a, diſent-ils, excedé beaucoup en parlant de la dépravation des mœurs de ces Inſulaires : ils ſe récrient ſur tout contre ce qu'il a avancé, que l'infâme peché de Sodome étoit commun parmi eux, & il y en a, qui n'ont point fait difficulté d'aſſûrer que cette abomination ne leur étoit pas même connuë.

J'avoüe que cette diverſité de ſentimens entre des auteurs contemporains, & des témoins oculaires, eſt quelque choſe de fort embarraſſant pour un hiſtorien, qui cherche à s'inſtruire ; mais je ne crois pas qu'il ſoit abſolument impoſſible de démêler le vrai à travers de l'obſcurité, qu'elle y reſpand. Il ne faut, ce me ſemble, pour cela que faire attention aux vûës differentes, que ces auteurs avoient en écrivant. Effectivement il paroît que l'amour de la nation

a un peu trop conduit la plume des uns, & les a porté à ne rien épargner pour diminuer l'indignation du Public & de la posterité contre leurs peres & leurs compatriotes; mais que le zele de la Religion a trop animé celle des autres, & leur a fait exagerer un peu tout ce qui pouvoit rendre odieux les auteurs des cruautés exercées contre des peuples, qu'on a mieux aimé exterminer, que de les amener au culte du vrai Dieu. Or rien ne pouvoit mieux produire l'effet, que chacun se proposoit, que de représenter d'une part ces peuples, comme n'ayant de l'homme que la figure, & plongés dans les plus infâmes dissolutions, & de l'autre, de les faire envisager au contraire comme des hommes sans vices & sans passions; on ne sçauroit donc gueres ici se tromper en prenant le milieu entre ces deux extremités. Le cri general depuis deux siecles charge trop la nation Castillane, pour la vouloir absoudre de toutes les cruautés, qu'on lui a reprochées, mais il est bien difficile aussi de contredire en tout un historien tel qu'Oviedo, lequel, après avoit dit en general que dans les Antilles, comme dans la terre ferme, les hommes & les femmes étoient également sujets au peché que la nature abhorre, ajoûte qu'il en faut excepter les femmes de l'Isle Espagnole, qui l'avoient en horreur, non par honte, ou par scrupule, étant les plus libertines de tout le nouveau monde, mais à cause du tort que ce détestable commerce leur causoit.

Origine du mal de Naples

Quoi qu'il en soit, quand bien même nos Insulaires auroient été exempts du crime de Sodome, il paroît indubitable qu'en d'autres genres d'impuretés, ils ne gardoient pas beaucoup de mesures. En effet la masse de leur sang en étoit tellement gâtée, que la plûpart étoient attaqués de cette infâme & cruelle maladie, dont la communication a fait à l'ancien monde, & sur tout à l'Espagne, un tort, que toutes les richesses du nouveau ne sçauroient compenser. A peine les Castillans eurent paru sur les côtes de l'Isle Espagnole, qu'ils en furent empestés, & plusieurs d'entr'eux, qui n'avoient gueres rapporté de leur voyage, que ce mal

honteux, s'étant engagés à leur retour pour la guerre de Naples, ils le donnerent aux femmes Napolitaines, qui furent aſſés malheureuſes pour s'abandonner à eux : celles-ci ne tarderent pas à le porter dans le camp des François, où il cauſa encore de plus grands ravages, que dans celui des Eſpagnols, ou du moins les premiers ne ſçurent pas diſſimuler, comme avoient fait les ſeconds. Les Italiens ſurpris de voir naître ce monſtre au milieu de leur pays, s'en prirent à ceux, ou qui en faiſoient plus de bruit, ou qu'ils haïſſoient davantage, & le nommerent *le Mal François*. Ceux ci de leur côté ne manquerent pas de le rejetter, ou ſur les femmes, de qui ils l'avoient effectivement reçû, ou ſur l'air du pays, & l'appellerent *le Mal de Naples*. Les Eſpagnols ſpectateurs d'un combat, auquel ils avoient donné lieu, n'eurent garde de s'y mêler ; encore moins chercherent ils à mettre d'accord deux nations, qu'ils avoient tant d'interêt à broüiller enſemble, d'autant plus qu'ils ne le pouvoient, qu'en ſe chargeant de la choſe du monde la plus odieuſe. Et quoi que dans la ſuite Oviedo & Guichardin, l'un Eſpagnol, & l'autre Italien, & après eux preſque tous les hiſtoriens des deux nations, qui ont eu occaſion de parler de ce mal, ayent fait juſtice aux deux parties intereſſées, les noms, qu'elles avoient donnés en dépit l'une de l'autre à la nouvelle maladie, ont paſſé dans l'uſage ordinaire, & ont été adoptés par les autres nations ſelon leur attachement aux François & aux Italiens. Ainſi on continuë en Italie à le nommer le mal François, & en France à l'appeller le mal de Naples, quoi que ſans conſequence pour les perſonnes inſtruites.

Mais ſi les Eſpagnols ont trouvé le ſecret de préſerver leur nom de cette infâmie, & d'éviter par là une partie de l'odieux de cette peſte, dont ils ont infecté l'Europe, ils en ont ſi peu garanti leur ſang, ſur tout dans l'Amérique, qu'il s'y trouve peu de familles de leur nation, qui ne s'en reſſente. Les Inſulaires guériſſoient ce mal, ou du moins y apportoient beaucoup de ſoulagement avec le bois de

Gayac : mais il revenoit d'abord, & l'experience a fait voir que pour le guerir radicalement il y faut employer le Mercure & les ſueurs les plus violentes. Mais revenons.

De leurs Mariages.

Il n'y avoit rien de reglé parmi nos Inſulaires pour le nombre des femmes : pluſieurs en avoient deux ou trois, les autres un peu plus. Un des Souverains, qui regnoient dans l'Iſle, quand elle fut découverte, en avoit juſqu'à trente, mais ces exemples étoient rares. Il paroît néanmoins que chacun avoit ſur cela une liberté entiere, & regloit le nombre de ſes femmes ſur ſes facultés, & comme la plûpart n'avoient gueres que le néceſſaire pour vivre, le commun ſe contentoit d'une femme. Quant aux degrés prohibés, il n'y avoit que le premier, ſur lequel on ne ſe relachoit jamais. Parmi les femmes d'un même mari il y en avoit ordinairement une plus diſtinguée que les autres, mais elle n'avoit aucune ſuperiorité ſur ſes compagnes. Toutes couchoient autour du mari, & nulle jalouſie ne troubloit la paix du ménage. A la mort du Cacique, dont je viens de parler, on obligea deux de ſes femmes à lui tenir compagnie, en ſe laiſſant enſevelir toutes vivantes, dans le tombeau, où on l'avoit mis ; on a vû en d'autres occaſions des épouſes faire d'elles-mêmes & avec joie, ce qu'on exigea de celles ci. Pour l'ordinaire la choſe étoit laiſſée à leur choix, & aſſés peu pratiquée.

Des Obſéques.

Les femmes étoient toûjours chargées des obſéques de leurs époux ; elles enveloppoient le corps de larges bandes de cotton, le mettoient dans une foſſe aſſés profonde avec tout ce que le défunt avoit eu de plus précieux. Le cadavre n'étoit pas couché de ſon long, mais aſſis ſur une eſpece de banc, & l'on faiſoit au ſepulchre une maniere de voute avec du bois, pour empêcher que la terre ne tombât ſur lui. Cette cérémonie étoit accompagnée de chants, & de beaucoup de ſuperſtitions, dont on ne nous a point appris le détail : mais les corps des Caciques ne ſe mettoient en terre, qu'après avoir été bien vuidés & ſechés au feu. C'étoit en ces occaſions que ſe compoſoient les chanſons, où avec les

loüanges du défunt, on marquoit tout ce qui étoit arrivé ſous ſon regne; & pendant la vie de ſon ſucceſſeur ces chanſons, ainſi que je l'ai déjà remarqué, ſe chantoient dans toutes les actions publiques. Les obſéques des Caciques duroient environ quinze ou vingt jours, & avant que l'aſſiſtance, qui étoit toûjours nombreuſe, ſe ſéparât, on partageoit entre les principaux conviés tout ce qui étoit reſté des meubles du mort.

Les occupations des Inſulaires.

La néceſſité tiroit quelquefois ces Barbares de leur inaction, & les obligeoit de s'occuper, ſur tout à la chaſſe, & à la pêche. Ils ſe ſervoient pour le premier de ces exercices de ces petits chiens muets, dont j'ai parlé ailleurs: mais ſouvent ils ſe contentoient de mettre le feu aux quatre coins d'une prairie, & en moins de rien ils la trouvoient toute pleine de gibier à moitié roti. Ils chaſſoient aſſez peu aux oiſeaux, & la plûpart ne ſçavoient pas manier un arc, ni une fleche. Ils ne laiſſoient pas de ſuppléer à ce défaut par quelque induſtrie. Ils prenoient ſur tout force Perroquets, & l'artifice, dont ils uſoient pour cela, eſt aſſez ſingulier. Ils faiſoient monter ſur un arbre un enfant de dix à douze ans, auquel ils mettoient ſur la tête un Perroquet privé. Les Chaſſeurs tout couverts de feuillages s'approchoient enſuite doucement, & faiſoient crier le Perroquet; à ce cri tous les Perroquets d'alentour s'attroupoient en criant de toutes leurs forces; alors l'enfant paſſoit au col du premier qu'il trouvoit à ſa main un nœud coulant, puis le tiroit à ſoi, achevoit de lui tordre le col, le jettoit par terre, & continuoit ce manege, juſqu'à ce qu'il n'en reſtât pas un. Ils avoient une autre invention pour prendre les Ramiers; ils imitoient aſſez bien le rocouëment de ces oiſeaux, & quand ils en avoient aſſemblé un grand nombre, ils les prenoient dans des filets fort bienfaits; les rets, dont ils ſe ſervoient pour la pêche, étoient auſſi très-bien travaillez.

Leur maniere de ſe diſpoſer à chercher de l'or.

Il s'en falloit beaucoup qu'avant l'arrivée des Eſpagnols, ces Peuples fiſſent de l'or le cas, que nous en faiſons. Ils ne

laiſſoient pourtant pas de l'eſtimer, & de le rechercher avec ſoin, mais ils ſe contentoient ordinairement des petits grains, qu'ils trouvoient aiſément, qu'ils applatiſſoient un peu, & dont ils ſe faiſoient des pendants aux narines. Il ſemble même qu'ils regardoient ce métal comme quelque choſe de ſacré, car ils ne l'alloient jamais receüillir, qu'après s'y être preparez par de longs jeunes & pluſieurs jours de continence. Ils diſoient que quand ils avoient manqué à cette pratique, ils ne trouvoient rien. Chriſtophle Colomb voulut dans le commencement engager les Eſpagnols à imiter un ſi bel exemple, & à ne point aller aux mines, ſans s'être auparavant approchés des Sacremens de Penitence & d'Euchariſtie. Mais il eut beau dire, il ne perſuada perſonne : & comme il eut entrepris d'agir d'autorité, on lui repréſenta que l'Egliſe n'ordonnant qu'une ſeule fois l'année la Confeſſion & la Communion, il ne lui appartenoit pas de faire ſur cela de nouveaux préceptes. Qu'au reſte les Eſpagnols ſe trouvoient condamnés, malgré qu'ils en euſſent, à une continence beaucoup plus longue, que celle des Inſulaires, puiſqu'ils avoient laiſſé leurs femmes en Eſpagne, & que vû le peu de mauvaiſe nourriture, à quoi ils étoient réduits, leur vie pouvoit paſſer pour un jeûne continuel & bien rigoureux. Colomb ne voulut pourtant pas en avoir le démenti, & ne permit jamais, autant qu'il pût, le voyage des mines, qu'à ceux, qui s'y étoient préparés de la maniere, qu'il ſouhaitoit.

Leur maniere de cultiver la terre, & de faire du feu.

Les anciens habitans de l'Iſle Eſpagnole travailloient peu à la terre, & on ne leur a trouvé aucune ſorte d'outils pour l'agriculture. Le feu étoit comme leur inſtrument univerſel. Ils brûloient les herbes de leurs ſavannes. (c'eſt un terme, que nous avons emprunté des Eſpagnols, & qui veut dire plaines, & en general tout lieu, où il ne croît que de l'herbe.) Ils brûloient, dis-je, les herbes de leurs ſavanes, quand elles étoient ſeches, & après avoir remué légerement la terre avec un bâton, ils plantoient leur Maïz. Pour faire du feu ils ne ſe ſervoient point de pierres, quoi

que leur Iſle n'en manque point de fort propres à cela: ils ne ſçavoient pas apparemment le ſecret de l'en tirer. Ils prenoient deux morceaux de bois, l'un extrêmement poreux & fort leger, l'autre plus denſe & plus dur; ils picquoient ce dernier dans le premier, & le tournoient avec beaucoup de viteſſe, à peu près comme on braſſe le Chocolat; cette violente colliſion lui faiſoit jetter du feu, & ce feu étant reçû dans l'autre bois, y prenoit, comme s'il fût tombé ſur de l'étoupe.

Leurs Canots ou Pirogues.

C'étoit encore avec le feu que ces Sauvages faiſoient leurs canots, ou pirogues. Ils choiſiſſoient un arbre, puis allumoient du feu tout autour, pour le faire mourir: enſuite ils le laiſſoient ſecher ſur pied. Cela fait, ils y mettoient le feu pour l'abbatre; & aprés avoir pris leurs dimenſions, ſuivant la grandeur, qu'ils vouloient donner à leur canot, ils le creuſoient lentement avec le feu, levant le charbon avec une eſpece de hache, ou de coignée d'une pierre verte très-dure. Il ne s'eſt jamais trouvé, ni dans l'Iſle, ni en aucun autre endroit, de carrieres de cette pierre, & l'opinion commune eſt qu'elles venoient de la riviere des Amazones, dont on prétend que le limon expoſé à l'air ſe pétrifie. La difficulté eſt d'imaginer par quelle voie nos Inſulaires, qui n'avoient commerce avec aucune autre nation, faiſoient venir ce limon pétrifié de ſi loin.

Leur Gouvernement. Supplice des Voleurs.

La forme du gouvernement établie parmi ce peuple étoit deſpotique; la vie, les biens, la religion même des ſujets étoient en la diſpoſition des Souverains, qui n'abuſoient pas de leur pouvoir. Les Sujets de leur côté étoient extrêmement ſoûmis, exécutoient ponctuellement les ordres de leurs Caciques, & s'en rapportoient ſans peine à ce que ces Princes leur diſoient ſur toutes ſortes de choſes. Ils avoient peu de loix, & elles n'étoient pas fort ſéveres, néanmoins le larcin étoit regardé comme un crime atroce, & ſe puniſſoit avec beaucoup de rigueur. Le voleur étoit empâlé, de quelque condition qu'il fut, & reſtoit expoſé en cet état à la vûë de tout le monde. Il n'étoit même permis à perſonne d'interceder

d'intercedet pour lui. Une ſi grande ſeverité avoit produit l'effet, qu'on en avoit prétendu, peu de gens s'attachoient à un métier ſi dangereux; & comme on ne ſçavoit d'ailleurs dans cette Iſle ce que c'étoit que d'attenter à la vie les uns des autres, on y vivoit dans une très-grande ſécurité.

Ce peuple avoit encore beaucoup d'éloignement de tout ce qui ſentoit l'avarice, & par conſequent rien n'étoit capable de troubler la paix de l'Iſle. Accoûtumé à ſe borner au pur beſoin pour la vie, on n'y ſongeoit point à théſauriſer, & ce que la terre produiſoit preſque ſans culture, étoit en quelque ſorte à tout le monde. Du moins les plus accommodés ne manquoient jamais de ſecourir ceux, qu'ils voyoient dans l'indigence. L'hoſpitalité étoit auſſi très-religieuſement obſervée à l'égard de tout le monde, il ne falloit pas être connu, pour être reçû dans une maiſon, & on l'étoit de quiconque, comme on l'auroit été de ſes meilleurs amis. Déſintereſſement & Hoſpitalité.

Les Principautés étoient hereditaires; mais ſi un Cacique mouroit ſans enfans, ſes Etats paſſoient à ceux de ſes ſœurs préferablement à ceux de ſes freres. La raiſon de cette coûtume étoit la même, qui l'a fait établir en tant d'autres pays, ſur tout dans l'Amérique, à ſçavoir que les enfans des ſœurs ſont bien plus certainement du ſang de leurs oncles, que ceux de leurs freres. La même raiſon auroit dû les faire encore paſſer par deſſus les enfans mêmes du Prince défunt, mais l'uſage étoit contraire. Dans quelques Provinces les femmes des Caciques devoient tenir compagnie à leurs maris défunts dans le tombeau, à moins que de vouloir paſſer pour leur avoir été infidelles pendant leur vie; ſi quelqu'une n'étoit pas aſſés jalouſe de la réputation d'honnête femme, pour l'acheter à ce prix, ſes enfans ne pouvoient prétendre à la ſucceſſion du pere, l'aveu tacite, que leurs meres faiſoient de leur infidélité, les faiſant regarder comme illégitimes. Ordre de la Succeſſion aux Principautés.

Quand il ſurvenoit quelque differend entre les Caciques, & il n'en naiſſoit gueres, qu'au ſujet de la pêche, il étoit Leurs Guerres.

bientôt terminé, & preſque toûjours ſans effuſion de ſang. Auſſi leurs armes n'étoient-elles pas fort meurtrieres ; c'étoit des bâtons, ou des eſpeces de maſſuës, qu'ils appelloient *Macanas*, larges d'environ deux doigts, pointuës par la tête, & ayant un manche en façon de garde, comme les épées. Ils avoient auſſi des javelots de la même matiere, c'eſt-à-dire, d'un bois très-dur, & ils les lançoient avec beaucoup d'adreſſe : dans le fond c'étoit aſſés pour des gens tout nuds, & qui n'avoient aucune arme défenſive. Ce qui les incommodoit davantage, quand ils étoient bleſſés, c'eſt lorſque les éclats de ce bois très-facile à éclater, leur étoient reſtés dans la playe. Ils n'avoient pas l'adreſſe de les en tirer, & il en arrivoit toûjours quelque accident. Les habitans des Provinces Orientales ſe ſervoient de l'arc & de la fleche, & ils avoient ſans doute pris cet uſage des Caraïbes, habitans des petites Antilles, leurs ennemis perpetuels.

Leur Nourriture.

La nourriture ordinaire de nos Inſulaires étoit le Maïz, que nous appellons en France Bled de Turquie, ou gros Mil, les Patates, & la Caſſave ; on traitera de toutes ces choſes fort au long dans un Ouvrage, qui ſuivra de près celui-ci, & qui demande de grandes recherches. La chaſſe & la pêche fourniſſoient encore une grande reſſource, mais ce qui s'y prenoit de meilleur, étoit reſervé pour la bouche du Cacique, & c'eut été un crime à un particulier, que de témoigner même la moindre envie d'en goûter. La feüille & la racine d'une eſpece d'*Arum*, ou de Pied de Veau, que les François ont nommé *Choux Caraïbes*, le Pourpier, l'Epinard ſauvage, les Bourgeons des Patates & des Mombins étoient leurs mets extraordinaires, ou plûtôt leur ſervoient de ragouts, ils mêloient tout cela enſemble, en relevoient le gout par leur *Axi*, ou Piment, & donnoient à cette compoſition le nom d'*Yracas*. Dans le beſoin, lorſque les vivres ordinaires leur manquoient, ils avoient recours aux fruits, dont leurs forêts étoient remplies ; d'ailleurs ils s'accoutumoient ſi bien à manger de tout, même des choſes,

qui nous feroient le plus d'horreur, comme des Vers, des Araignées, des Chauves-Souris, des Couleuvres, qu'il étoit impoſſible qu'ils mouruſſent de faim. Mais quoique ces animaux n'ayent point de venin dans les Iſles, une telle nourriture, & la légereté des vivres ordinaires étoient la veritable cauſe de cette foibleſſe de complexion, qui rendoit ces Inſulaires incapables de grands travaux. Ce n'étoit pourtant pas la faute de leur pays, mais il s'en falloit bien qu'ils en tiraſſent tout ce qu'il pouvoit leur fournir pour la vie. On peut même aſſûrer que cette Iſle, & en general une bonne partie de l'Amérique Méridionale a de grands avantages de ce côté là ſur l'Europe, où le néceſſaire roule de telle ſorte ſur le Bled, & les autres grains, dont on fait le pain, qu'ils ne ſçauroient manquer dans un Royaume, ſans y mettre le peuple en danger de périr de miſere, comme il arrive aſſés ſouvent. Au lieu que dans cette partie du nouveau monde il y a ſix ſortes de nourriture auſſi naturelles, que le pain, qui n'y manquent jamais, & multiplient extraordinairement. On y peut faire par an juſqu'à trois récoltes de Maïz & deux de Ris. Parmi les eſpeces de Patates, qui ſont toutes fort nourriſſantes & d'un très-bon goût, il y en a une, qu'on nomme Patate de ſix ſemaines, parce qu'on la peut manger ſix ſemaines, ou deux mois, au plus tard, après qu'elle a été ſemée. Dans une touffe de Bananier, qui eſt compoſée au moins d'une douzaine de pieds, il y en a toûjours quelqu'un chargé de fruit, & ce fruit eſt auſſi très-nourriſſant. Le Manioc & l'Igname ne ſe recueillent qu'une fois l'année, mais il arrive rarement que la récolte n'en ſoit pas très-abondante. Elle ne manque au moins jamais, & ces plantes ne demandent preſque aucun ſoin.

Leurs Maiſons.

La maniere, dont les habitans d'*Haïti* ſe logeoient, répondoit parfaitement à la ſimplicité d'une vie ſi frugale. Toutes leurs maiſons étoient bâties ſur deux deſſeins; on pouvoit choiſir, & il n'y avoit aucune regle pour cela, mais les plus pauvres choiſiſſoient celui-ci. Ils commençoient par planter aſſés profondément en terre des pieux, de la groſ-

ſeur à peu près de nos ſoliveaux, ils les plaçoient en rond à quatre ou cinq pas de diſtance les uns des autres: ils étendoient deſſus des pieces de bois plattes, mais fort épaiſſes, ſur leſquelles ils apuyoient de longues perches, qui ſe joignant toutes par la pointe formoient un toit en figure de Cône: ils attachoient des cannes en guiſe de lattes à ces perches, & pour les rendre plus ſolides, ils les mettoient deux à deux, & tout au plus à une palme de diſtance; ils couvroient le tout d'une paille fort déliée, ou de feüilles de Palmier, ou de l'extremité des cannes. Pour ce qui eſt du bas, les entredeux des pieux ſe garniſſoient de cannes fichées en terre, & très-bien liées enſemble avec une eſpece de filaſſe très-forte & incorruptible, qu'Oviedo nomme *Beſchiuchi*, qui croît ſur les arbres, & qu'on voit pendre des branches. Ces murailles avoient beaucoup de ſolidité, & elles étoient ſi bien fermées, qu'il n'y paſſoit pas un ſoufle de vent. Les cannes dont elles étoient compoſées viennent beaucoup plus groſſes dans l'Amérique, que celles qu'on voit en Eſpagne & en Italie; les liaſſes, dont je viens de parler, ſont de differentes groſſeurs, & toutes juſqu'aux plus petites ſe peuvent diviſer en deux, de ſorte qu'on s'en ſert à lier les choſes les plus fines. Outre cet uſage, elles ont encore plus d'une vertu pour la Medecine, ſuivant l'auteur, que je viens de citer, mais il ne les explique point.

Ces ſortes de maiſons, ou pour mieux dire, de caſes, ſont les plus capables de réſiſter aux vens, qui ſouflent quelquefois impétueuſement dans cette Iſle. Pour leur donner encore plus de ſolidité, au moins dans les endroits les plus expoſés, on plantoit au milieu un grand poteau, auquel étoient attachées par le haut les extremités des perches. Les autres maiſons avoient la même conſtruction & les mêmes materiaux, mais la forme étoit differente, & approchoit fort de celle de nos granges. Le toit en étoit ſoutenu par une longue piece de traverſe, qui l'étoit elle même par des fourches plantées dans le milieu de la maiſon, qu'elles ſéparoient ainſi en deux. Ces

maisons étoient plus grandes que les autres, mieux ornées, & plusieurs avoient des vestibules, en maniere de portiques, couverts de paille; ils étoient destinés à recevoir les visites, & Oviedo assûre que les couvertures en étoient mieux travaillées, que celles des maisons de Flandres de son têms.

Leur Langue.

Le langage n'étoit pas entierement uniforme dans toute l'Isle, chaque province avoit sa dialecte particuliere, mais on s'entendoit par tout. La langue, qu'on parloit dans le milieu de l'Isle, étoit la plus estimée; on la regardoit même en quelque façon comme une langue sacrée, & elle avoit cours dans les autres Provinces. Ces langues n'avoient rien de barbare, & s'aprenoient aisément. On peut juger de leur douceur par quelques mots, qui nous en restent, & que nous avons fait passer dans la nôtre à l'exemple des Espagnols. Notre Canot vient de leur *Canoa*, d'*Amacha*, nous avons fait Hamach, c'est un Branle de Cotton, ou de fil, maniere de lit suspendu par les deux extremités, qu'on attache avec une corde à deux arbres, ou à deux piliers, & dont on se sert assés communément dans tous les pays chauds. Nos Insulaires appelloient *Uracane* ces vens impétueux, qui excitent sur leurs côtes de si dangereuses tempêtes, & ausquels nous avons donné le nom d'Ouragan, en pronoçant l'u, comme le prononcent les Espagnols. Le P. le Pers ajoûte à ces termes celui de *Savana*; mais il se trompe; Mariana le met parmi ceux, que les Espagnols ont conservés de l'ancienne langue des Visigots, qui ont conquis l'Espagne.

Leur Religion.

On ne devoit pas attendre un systême de Religion bien sensé & bien suivi d'une nation si brutte, si peu accoutumée à réflechir, & si peu éclairée des lumieres même de la raison naturelle. Aussi n'y a-t-on trouvé qu'un tissu mal assorti des plus grossieres superstitions, ausquelles il n'est pas difficile de reconnoître que le Démon présidoit d'une maniere sensible. Veritablement il n'en devoit pas couter beaucoup à cet Esprit d'erreur, pour se faire rendre les honneurs divins,

par des hommes, qui trouvant en eux, comme tous les autres, l'idée d'un Eſtre ſuperieur, n'avoient, ni aſſés de pénétration, ni aſſés d'application, pour la développer. Si on en croit les auteurs contemporains, ou voiſins de la découverte du nouveau monde, le Démon apparoiſſoit aſſés ſouvent à nos Inſulaires, & leur rendoit des Oracles, ſur leſquels ce peuple ſéduit ſe regloit à l'aveugle. Il eſt même fort vray-ſemblable que les différentes figures, ſous leſquelles ils repréſentoient leurs Divinitez étoient celles, ſous leſquelles ils croyoient les avoir vûës. Elles étoient toutes hideuſes; les plus tolerables étoient celles de quelques animaux, comme des Crapaux, des Tortuës, des Couleuvres, & des Caymans. Mais la plûpart du têms c'étoit des figures humaines, horribles & monſtrueuſes, qui avoient tout enſemble quelque choſe de bizare & d'affreux.

Leurs Divinités.

De là il étoit arrivé deux choſes. La premiere, que cette varieté de figures avoit perſuadé à ces peuples qu'il y avoit pluſieurs Dieux. La ſeconde, que la laideur de ces Dieux les leur faiſoit regarder comme beaucoup plus capables de leur faire du mal, que de leur faire du bien. Auſſi ne ſongeoient ils gueres qu'à appaiſer leur fureur, & à les engager par des Sacrifices à les laiſſer en repos. Ils appelloient ces Idoles *Chemis* ou *Zemés*. Ils les faiſoient de craye, de pierre, ou de terre cuite; ils les plaçoient à tous les coins de leurs maiſons, ils en ornoient leurs principaux meubles, & ils s'en imprimoient l'image ſur le corps. Ainſi il ne faut pas s'étonner, ſi, les ayant ſans ceſſe devant les yeux, & les craignant beaucoup, ils les voyoient ſouvent en ſonge. Ils n'attribuoient pas à tous le même pouvoir; les uns, ſelon eux, préſidoient aux ſaiſons, d'autres à la ſanté, ceux-ci à la chaſſe, ceux-là à la pêche, & chacun avoit ſon culte & ſes offrandes particulieres.

Zemés Divinités ſubalternes.

Quelques auteurs, qui prétendent avoir étudié ces peuples plus à fond, aſſûrent qu'ils regardoient les Zemés comme des Divinitez ſubalternes, & les Miniſtres d'un Etre ſouverain, unique, éternel, infini, tout-puiſſant, in-

visible, mais non pas increé ; car ils lui donnoient une mere, laquelle avoit cinq noms differents ; à sçavoir *Attabeira*, *Mamona*, *Guacarapita*, *Tiella*, & *Guamaonocan*. Mais on ne rendoit à ce Dieu suprême aucun culte, du moins extérieur, non plus qu'à sa mere, à moins qu'on n'attribuë à celle-ci, ce qui est rapporté par D. Pierre Martyr, que parmi les Zemés il y en avoit un, qu'on adoroit sous la figure d'une femme, & qu'on voyoit à ses côtez ses deux principaux Ministres, toûjours prêts à exécuter ses ordres. L'un, disoit-on, étoit son Hérault, c'étoit à lui à convoquer les autres Zemés, quand la Déesse vouloit les envoyer, ou pour exciter les vens, ou pour faire tomber la pluye, en un mot pour procurer aux hommes les biens, qu'ils lui demandoient. Tout l'office de l'autre étoit de châtier par des inondations ceux, qui refuseroient de rendre à cette Divinité les hommages, qu'elle exigeoit de tous.

Fourberie au sujet des Zemés.

Dom Fernand Colomb dans la vie de son pere, qu'il a écrite avec moins d'exactitude, qu'on ne devoit l'attendre d'un homme de son merite, & qui pouvoit être beaucoup mieux instruit, qu'un autre du sujet qu'il traitoit ; dit que les Zemés étoient comme les esprits tutelaires des hommes, & que chacun avoit le sien, qu'il mettoit toûjours audessus de tous les autres. Il ajoûte qu'ils les plaçoient dans des endroits secrets, où ils ne laissoient entrer aucun Chrétien : que quand ils craignoient qu'on ne découvrit ces lieux secrets, ils couroient devant pour tirer leurs Dieux, & les aller cacher ; que des Espagnols étant un jour entrés dans la cabane d'un Cacique, ils y apperçurent un Zemés, qui faisoit grand bruit, & disoit dans la langue du Pays beaucoup de choses, qu'ils n'entendoient pas ; que se doutant qu'il y avoit de la supercherie, ils rompirent la Statuë à coups de pieds, & trouverent un long tuyau, dont une extrêmité donnoit dans la tête de l'Idole, & l'autre dans un petit coin tout couvert de feuillages, où un homme, qu'on ne voyoit point, faisoit dire au Dieu tout ce qu'il vouloit : que le Cacique pria les Espagnols de ne point parler de ce qu'ils

avoient vû, & leur avoüa qu'il ſe ſervoit de cette adreſſe pour ſe faire payer un tribut, & pour contenir tous ſes Sujets dans l'obéiſſance. Il dit encore que les Caciques avoient trois pierres, qu'ils conſervoient fort religieuſement; prétendant qu'elles avoient chacune leur vertu particuliere, l'une de faire croître les grains ſemez, l'autre de faire accoucher les femmes ſans douleur, & la troiſiéme de procurer la pluye & le beau têms ſelon les beſoins.

Proceſſion ſolemnelle en l'honneur des Dieux.

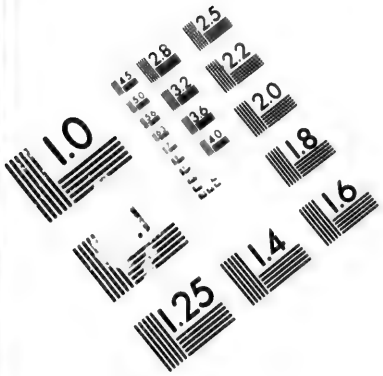
Enfin on trouve dans les plus anciens auteurs la deſcription d'une ſolemnité, qui eſt la ſeule cérémonie religieuſe de ces peuples, dont on ait eu ſoin de nous inſtruire. Le Cacique en marquoit le jour, & le faiſoit annoncer par des Crieurs publics. La Fête commençoit par une nombreuſe Proceſſion, où les hommes & les femmes mariées ſe trouvoient ornez de ce qu'ils avoient de plus précieux. Les filles y paroiſſoient toutes nuës à l'ordinaire : le Cacique, ou le plus conſiderable du lieu, marchoit à la tête, ayant un tambour, dont il joüoit ſans ceſſe, & l'on ſe rendoit ainſi dans un Temple tout rempli d'Idoles, dont les figures étoient bien plus propres à repréſenter des Diables, que des Dieux. On y trouvoit les Prêtres occupés à les ſervir, & qui en leur préſentant les offrandes du peuple, pouſſoient des cris & des hurlemens affreux. Une partie de ces offrandes conſiſtoit dans des gateaux, que des femmes apportoient dans des corbeilles ornées de fleurs; & l'offrande finie, ces mêmes femmes au ſignal, que leur en donnoit un Prêtre, danſoient & chantoient les loüanges des Zemés, à quoy elles ajoûtoient celles des anciens Caciques, & finiſſoient par des prieres pour la proſperité de la nation. Les Prêtres rompoient enſuite les gateaux conſacrés par l'offrande, qui en avoit été faite aux Dieux, & en diſtribuoient les morceaux aux chefs de famille. Il falloit conſerver toute l'année ces fragmens, & on les regardoit comme des préſervatifs, contre toutes ſortes d'accidens. Le Cacique n'entroit point dans le Temple, il ſe tenoit à la porte aſſis, & joüant ſans ceſſe de ſon tambour, il faiſoit paſſer devant lui toute la Proceſſion; chacun

cun entroit en chantant, puis alloit ſe préſenter à la principale Idole. Dès qu'il étoit en ſa préſence, il ceſſoit de chanter, & ſe fourroit dans la gorge un bâton pour ſe faire vomir. L'eſprit de cette ridicule cérémonie étoit de montrer, que pour paroître devant la Divinité d'une maniere religieuſe, il faut avoir le cœur net, & pour ainſi dire ſur les levres.

Les Zemés ſe communiquoient ſur tout aux *Butios*, ainſi appelloit-on les Prêtres du Pays, qui étoient en même-têms Médecins, Chirurgiens, & Droguiſtes. Et quoique le Démon eût, ſi l'on en croit les anciens auteurs, quelque part à ce qui ſe paſſoit dans l'exercice de ces differens miniſteres, il y entroit encore beaucoup plus de fourberie. Lorſque ces impoſteurs conſultoient les Zemés en public, jamais on n'entendoit la reponſe du Dieu, mais on jugeoit de l'Oracle par la contenance du Prêtre. S'il danſoit & chantoit, c'étoit un bon ſigne, & l'on en témoignoit auſſitôt ſa joye par toutes les démonſtrations, dont on pouvoit s'aviſer. Si au contraire le Miniſtre des Dieux avoit l'air triſte, on s'abandonnoit aux larmes, & on jeûnoit juſqu'à ce que la Divinité daignât faire connoître par quelque marque certaine, que ſon courroux étoit appaiſé.

Des Prêtres & des Medecins.

Les Butios n'avoient d'autres diſtinctions à l'exterieur, qu'une figure de Zemés, qu'ils portoient toûjours ſur eux: mais ils n'oublioient rien de tout ce qui étoit capable de leur concilier le reſpect des peuples; & ils avoient ſur tout grand ſoin de faire croire à la multitude qu'ils avoient de fréquens entretiens avec les Dieux, qu'ils étoient admis à leur plus intime confidence, & qu'ils aprenoient d'eux ce qu'il y avoit de plus caché dans l'avenir: ils perſuadoient ſans peine une nation crédule & groſſiere, dont la vénération pour eux alloit quelquefois juſqu'à leur donner le nom de Zemés, & à les regarder comme des hommes divins; car quoiqu'ils hazardaſſent ſouvent des prédictions, que l'événement ne vérifioit pas, il ne leur étoit pas bien difficile de pallier leur fourberie par quelque tour d'adreſſe.



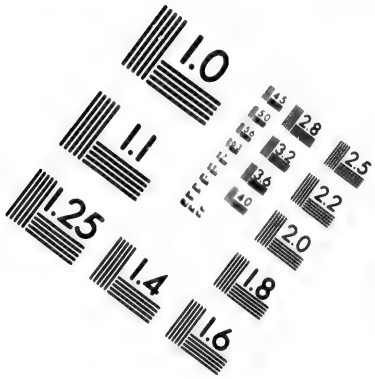
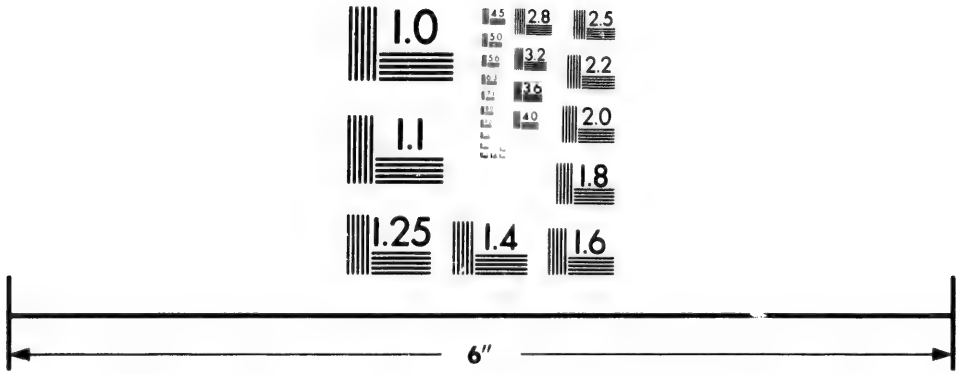
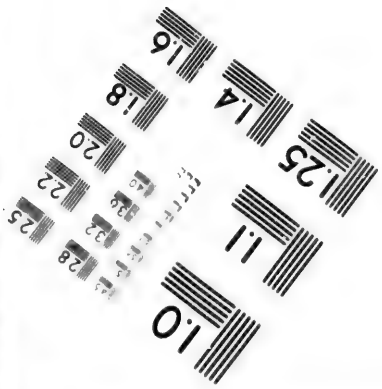
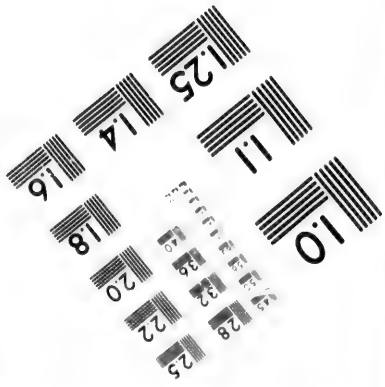


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4500

Dangers qu'ils couroient quand un malade mouroit.

Mais il s'en falloit bien qu'ils fuſſent toûjours autant reſpectés ſous la qualité de Medecins, que ſous celle de Prêtres, & nos Inſulaires n'étoient pas auſſi aiſés à duper au ſujet de leur ſanté, que quand il s'agiſſoit de Religion. Lorſqu'un malade, malgré les prédictions & les ſoins du Medecin, venoit à mourir entre ſes mains, on ne le regardoit plus que comme un fourbe & un ignorant, les plus proches parens du défunt s'aſſembloient autour du cadavre, lui coupoient les ongles & les cheveux, les mêloient avec le jus d'une certaine herbe, & lui verſoient de cette compoſition dans la bouche, en le priant de leur faire ſçavoir, ſi c'étoit par la faute du Medecin, qu'il étoit mort. On prétend qu'à force d'operations magiques, & d'invocations, dont on accompagnoit cette interrogation, on en tiroit une réponſe. Peut-être ne ſe paſſoit-il rien que de naturel, mais on ſçait que dans toutes les nations, on a prétendu connoitre les ſecrets reſervés à Dieu ſeul, par des ſignes d'eux-mêmes fort équivoques & fort indifférents. Quoi qu'il en ſoit, ſi la réponſe réelle ou imaginée chargeoit le Medecin, & qu'il n'eut pas eû la précaution de ſe retirer en lieu ſûr, on ſe jettoit ſur lui, & on le mettoit en pieces. Mais pour en venir à ces enquêtes, il falloit que le Medecin fut déjà ſuſpect, & ſouvent c'étoit les faux Prêtres eux-mêmes, qui par jalouſie s'accuſoient les uns les autres, ou d'avoir par négligence laiſſé périr leurs malades, ou d'avoir uſé de quelque maléfice, pour abreger les jours de quelqu'un, à qui ils ne vouloient pas de bien.

Leur maniere de traiter les malades.

Toutefois on convient que les Butios s'appliquoient aſſés à la connoiſſance des ſimples; mais quand ils étoient au bout de leur ſcience, ils payoient de hardieſſe & d'impoſture. D'ailleurs on ſe ſouvenoit toûjours qu'ils étoient les Miniſtres de ces Dieux, dont on redoutoit ſi fort la puiſſance; ainſi pour peu qu'on fût de ſang froid, on ne s'aviſoit gueres de les offenſer. Au reſte leur maniere de traiter les malades, avoit quelque choſe de fort bizarre. Après avoir fait mille ſimagrées autour du lit, ils ſuçoient la

partie, où étoit le mal, puis montrant une épine, ou quelqu'autre choſe ſemblable, qu'ils en avoient tirée, diſoient-ils, mais que dans la verité ils avoient eu ſoin de mettre auparavant dans leur bouche; » Voilà, s'écrioient-ils, ce qui vous » rendoit malade; c'eſt un tel, ajoûtoient-ils, qui vous l'a» voit fait entrer dans le corps: « & par là ces charlatans ſemoient la ziſanie entre les familles.

On rencontre encore en pluſieurs endroits de l'Iſle des figures de Zemés, & c'eſt par là qu'on connoit les lieux, où il y a eu autrefois des bourgades. On juge la même choſe ſur certain amas de coquillages qu'on trouve ſous terre, parce que ces Inſulaires mangeoient beaucoup de ces eſpeces de poiſſons, & pour peu qu'on y creuſe, on y fait des découvertes aſſés curieuſes; car on y voit generalement tout ce qui étoit à l'uſage de ces peuples; des pots de terre, des platines pour faire cuire la Caſſave, des haches & de ces petites lames d'or, qui leur pendoient des narines, & quelquefois des oreilles; mais ſur tout on y découvre quantité de Zemés de toutes les façons.

Leurs differentes Opinions.

Ce peuple avoit une très-legere idée de l'immortalité de l'ame & de l'autre vie. Ils diſoient néanmoins qu'il y avoit un lieu, où les ames des bons étoient récompenſées: mais on ne parloit point du ſupplice préparé pour les méchans. Chacun plaçoit ce Paradis dans ſa Province, & ils s'y figuroient une vie délicieuſe à leur maniere. Ils ſe faiſoient ſur tout beaucoup de fête d'y retrouver leurs parens & leurs amis, & d'y avoir des femmes à choiſir. Quelques-uns croyoient que le ſéjour des ames étoit vers le lac Tiburon, où il y a de grandes plaines toutes couvertes de *Mameys*, c'eſt une ſorte de Fruit, auquel on a donné le nom d'*Abricot de S. Domingue*. Ils prétendoient que les ames faiſoient leur nourriture ordinaire de ce fruit, ils ajoûtoient que pour en faire leur proviſion, elles prenoient le têms de la nuit, & que tout le jour elles ſe tenoient cachées dans des lieux montagneux & de difficile accès. Cette opinion conféroit je ne ſçai quoi de ſacré au Mamey, qui d'ailleurs

eſt excellent; & les vivans s'en abſtenoient par reſpect, & pour ne pas expoſer les morts à manquer de nourriture.

Cavernes ſacrées. J'ai déjà parlé de l'imaginarion de nos Inſulaires touchant l'origine des hommes & des aſtres; la Caverne, d'où étoient ſortis le Soleil & la Lune, & où j'ai dit qu'on alloit en pélérinage de tous les endroits de l'Iſle, renfermoit deux Idoles, auſquelles on ne manquoit pas d'apporter de riches offrandes. On conjecture que c'eſt la même, qu'on voit dans le quartier de Dondon, à ſix ou ſept lieuës du Cap François. Elle a 150. pieds de profondeur, & environ autant de hauteur, mais elle eſt fort étroite. Son entrée eſt plus haute & plus large que la plus grande porte cochere, qui ſoit à Paris, & la Grotte ne reçoit du jour que par là, & par une ouverture pratiquée dans la voute; cette ouverture paroît travaillée en façon de clocher: & on ajoûte que c'eſt par là que le Soleil & la Lune ſe ſont fait un paſſage, pour aller ſe placer dans le ciel. Toute la voute eſt ſi belle & ſi reguliere, qu'on a peine à ſe perſuader que ce ſoit l'ouvrage de la nature ſeule. On ne voit en ce lieu aucune ſtatuë, mais on y aperçoit par tout des Zemés gravés dans le roc, & toute la Caverne paroît comme partagée en pluſieurs niches hautes & baſſes, aſſés profondes, & qu'on croiroit y avoir été ménagées à deſſein.

Origine des Femmes. Les femmes, ſelon une autre tradition, ne ſont venuës au monde, que long-têms après les hommes, mais je ne trouve rien, à quoi je puiſſe me fixer pour leur origine, ni rien de fort intereſſant dans ce qu'on raconte de leurs autres fables. Voilà donc en peu de mots, autant qu'il a été poſſible de le connoître, quels étoient les peuples, qui habitoient l'Iſle Haïti, lorſqu'elle fut découverte par les Eſpagnols. Ils la trouverent diviſée preſque toute entiere en cinq Royaumes parfaitement indépendans les uns des autres; je dis preſque toute entiere, parce qu'il paroît qu'outre les cinq Rois, ou Caciques ſouverains, dont nous allons parler, il y avoit quelques Seigneurs, beaucoup moins puiſſans, mais qui ne relevoient de perſonne, & portoient auſſi le nom de Cacique.

L'ISLE ESPAGNOLE
SOUS LE NOM INDIEN D'HAYTI,

Ou comme elle étoit possédée par ses habitans naturels lors de la découverte,

Avec les prémiers Etablissemens des Espagnols.

PAR LE S^R D'ANVILLE
Geographe Ord.^re du Roi
Mai 1731.

Figure trouvée dans une Sépulture Indienne

Lieues Espagnoles pour l'étendue d'un Degré

5 10 15

Baraca

Mayzi

Marien

PAYS DU CACIQUE

Guahaba

PAYS DU CACIQUE DE BEHECHIO

Hani Gagia

Xaragua

Lac de

Cabo de San Miguel

Yaquimo

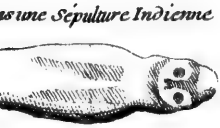
Baoruco

XAMAYCA

Leparmantier sculpsit.

Armes de Christophle Colomb

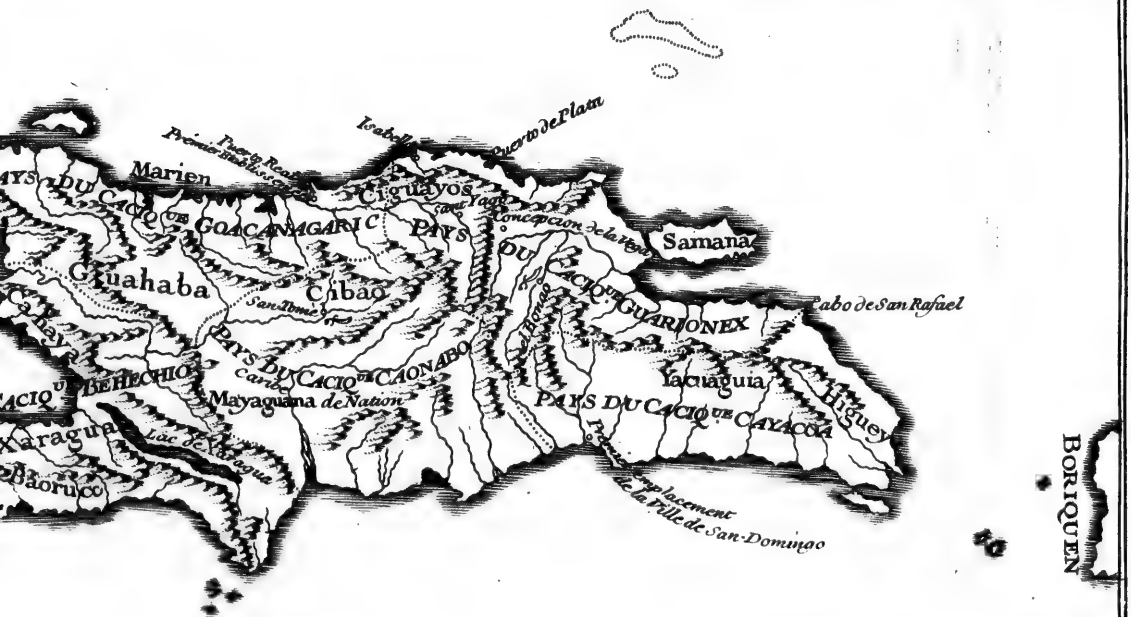
POR CASTILLA Y POR LEON



…s une Sépulture Indienne

Figures superstitieuses de **Zemi** *ou* **Mabouya** *de la façon des anciens Insulaires*

NUEVO MONDO HALLO COLON



ON

OLON

Des cinq Royaumes qu'on y trouva, l'un s'appelloit *Magua*, qui veut dire Royaume de la plaine. Il comprenoit ce qu'on a depuis appellé la *Vega Real*; ou du moins il en comprenoit le milieu & la meilleure partie. La Vega Real eſt un plaine de 80. lieuës de long, & qui en a 10. dans ſa plus grande largeur. Un auteur, qui a été long-têms ſur les lieux, aſſûre qu'il y coule plus de trente mille rivieres, parmi leſquelles il y en a douze auſſi larges, que l'Ebre & le Guadalquivir. Les autres ne ſont que des torrens & des petits ruiſſeaux. Elle en reçoit juſqu'à 25. mille, d'une longue chaîne de montagnes, qu'elle a à l'Occident, & la plûpart rouloient l'or avec leur ſable. Auſſi ce canton eſt-il voiſin des fameuſes mines de *Cibao*, dont nous aurons lieu de parler beaucoup dans la ſuite; mais ces mines n'étoient pas du Royaume de Magua, dont le Souverain au têms de la découverte ſe nommoit *Guarionex*. Ce Prince avoit ſa capitale dans un lieu, où les Eſpagnols ont eu depuis une ville fort celebre, qu'ils avoient appellée la *Conception de la Vega*.

Diviſion de l'Iſle telle qu'elle, étoit au têms de ſa Découverte.

Barthelemy de las Caſas.

Le ſecond Royaume étoit celui de *Marien*. Barthelemy de las Caſas ne fait point de difficulté de dire qu'il étoit plus grand & plus fertile que le Portugal. Il comprenoit toute cette partie de la côte du Nord, qui s'étend depuis l'extrémité Occidentale de l'Iſle, où eſt le Cap S. Nicolas, juſqu'à la riviere Yaqué, connuë aujourd'hui ſous le nom de Monte Chriſto, & comprenoit toute la partie Septentrionale de la Vega Real, qui s'appelle préſentement la plaine du Cap François. C'étoit au Cap même que *Goacanaric* Roi de Marien faiſoit ſa réſidence, & c'eſt de ſon nom abregé que les Eſpagnols appellent encore aujourd'hui ce Port, *el Guaric*.

Le troiſiéme portoit le nom de *Maguana*, & renfermoit la Province de Cibao, & preſque tout le cours de la riviere Hattibonito, ou l'Artibonite, qui eſt la plus grande de l'Iſle. *Caonabo*, qui y regnoit, étoit Caraïbe, il avoit paſſé dans l'Iſle en avanturier, qui cherche fortune; & comme il avoit de l'eſprit & du cœur, il ſe fit bientôt eſtimer & craindre de gens, qui n'étoient ni ſpirituels, ni braves; de ſorte

qu'il parvint assés aisément à se faire un Etat considerable au milieu d'eux. Sa demeure ordinaire étoit au bourg de Maguana, d'où son Royaume avoit tiré son nom. Les Espagnols en firent depuis une ville sous le nom de *San Juan de la Maguana*, laquelle ne subsiste plus. Le quartier, où elle étoit située, est ce que les François appellent aujourd'hui la Savane de *San Ouan*. Caonabo étoit le [illegible] puissant Monarque de l'Isle, & celui qui sentoit mieux [illegible] Souverain.

Ou *Suragua*. Le Royaume de *Xaragua* étoit le quat[illegible]e, & devoit son nom, ou le donnoit à un assés grand lac, [illegible]t nous parlerons ailleurs. C'étoit le plus peuple[illegible]e tous [illegible]e plus étendu. Il comprenoit toute la côte Occid[illegible]sle, & une bonne partie de la Meridionale. Sa capit[illegible]mmée aussi Xaragua, étoit à peu près où est aujourd'hui le bourg du Cul-de-Sac. Les hommes y étoient mieux faits qu'ailleurs; on y voyoit plus de noblesse, plus de politesse, plus d'aisance, & l'on y parloit aussi plus élegamment que dans les autres Roïaumes. Le Prince, à qui il appartenoit, se nommoit *Behechio*. Il avoit une sœur nommée *Anacoana*, laquelle avoit épousé Caonabo; après la mort de son époux elle se retira chés son frere, qui en mourant lui laissa son Royaume, ses trente-deux femmes ne lui ayant pas pû donner un seul fils, qui lui succedât.

Le cinquiéme étoit le *Higuey*. Il occupoit toute la partie Orientale de l'Isle, avoit pour borne à la côte du Nord la riviere d'Yaqué, & à celle du Sud le fleuve Ozama. Les peuples de ce canton étoient un peu plus aguerris que les autres, parce qu'ils avoient souvent à se défendre des Caraïbes, qui faisoient continuellement des descentes sur leurs côtes, pour en amener des prisonniers. Ces Barbares tuoient d'abord les hommes, en mangeoient les entrailles, & en saloient les chairs; ils châtroient les enfans mâles afin de les engraisser, & de s'en servir dans leurs festins; pour cela ils les enfermoient dans des parcs, comme nous faisons les troupeaux de bœufs & de moutons: ils gardoient les filles & les femmes, pour en avoir des enfans; les vieilles & les infirmes demeuroient esclaves.

Les Peuples du Higuey étoient armés de fleches à l'exemple de leurs ennemis, mais il s'en falloit beaucoup, qu'ils s'en ſerviſſent auſſi-bien qu'eux : auſſi la plupart du têms ne ſe défendoient-ils, que par la fuite. Ils avoient pour Souverain le Cacique *Cayacoa*, qui mourut peu de tems après l'arrivée des Eſpagnols ; ſa veuve ſe fit Chrétienne, & fut nommée *Agnez Cayacoa* : elle ne ſurvécut pas long-têms à ſon mari, auquel elle avoit ſuccedé dans la Principauté, & ſes Etats paſſerent à un Cacique nommé Cotubanama, dont le ſéjour ordinaire fut, au moins pendant quelque tems, à la preſqu'Iſle Samana, ou aux environs. Las Caſas donne à cette Province une Reine nommée *Hyguanama*, & ajoute que les Eſpagnols la firent pendre : les autres Hiſtoriens n'en parlent point, & peut-être que cette femme regna immédiatement après la mort d'Agnez Cayacoa, ou que c'étoit une Cacique particuliere de quelque canton du Higuey.

Telle étoit la ſituation de l'Iſle Haïti, lorſqu'elle vint à la connoiſſance des Eſpagnols ; mais ce grand événement, qui fut pour ces Inſulaires la ſource de bien des maux, ne les ſurprit pas autant, qu'on auroit pû croire. Ils avoient été avertis peu de tems auparavant que des Etrangers viendroient s'emparer de leur Pays, & voici ce que pluſieurs d'entr'eux en rapporterent à Chriſtophle Colomb. Le pere du Cacique Guarionex eut un jour la curioſité de ſçavoir ce qui arriveroit dans l'Iſle après ſa mort ; il conſulta les Zemés, après s'y être préparé par un jeûne de cinq jours. La réponſe fut que dans peu il y viendroit des hommes, qui auroient du poil au menton, & ſeroient vêtus depuis les pieds juſqu'à la tête : que ces Etrangers mettroient en pieces les Zemés, & qu'ils en aboliroient le culte ; qu'ils porteroient à leur ceinture de longs inſtrumens de fer, avec leſquels ils fendroient un homme en deux, & qu'ils dépeupleroient l'Iſle de ſes anciens Habitans. Cette prédiction remplit d'effroy tous ceux, qui l'entendirent, & ne tarda pas à ſe divulguer. On ne parloit plus d'autre choſe & l'on avoit compoſé ſur cela une chanſon, qui ſe chantoit dans de certains jours deſtinés à des cérémonies lugubres.

Si ce fait eſt vrai, & il eſt ſi unanimement rapporté par tous les auteurs de ce têms-là, qu'il eſt difficile d'en conteſter la verité, on ne peut douter que ce ne fût un avertiſſement que Dieu obligea l'Eſprit d'erreur de donner à un peuple, qu'il ſéduiſoit depuis tant de ſiecles : mais il y a bien de l'apparence que perſonne n'en profita. Il paroît même qu'on s'étoit déja un peu raſſûré ſur le malheur, dont on avoit été menacé, lorſque la prophétie commenca à s'accomplir de la maniere que je vais le raconter ; mais il eſt neceſſaire de reprendre la choſe d'un peu plus loin.

Tout le monde ſçait que les premiers efforts pour les nouvelles découvertes, qui ont rendu ſi celebre le XV. ſiecle, ſont dûs à la nation Portugaiſe, & en particulier à l'Infant D. Henry Comte de Viſeo, Grand-Maître de l'Ordre de Chriſt, & le quatriéme des fils de Jean Premier Roi de Portugal ; le but de ce Prince, un des plus vertueux & des plus accomplis de ſon têms, étoit de chercher un paſſage pour aller par mer aux Indes Orientales, en faiſant le tour de l'Afrique, mais l'émulation, qu'il mit dans la Marine, perfectionna en peu de têms cet art, demeuré juſques-là très inculte, joignit d'abord à la Couronne de Portugal les Açorres, les Iſles du Cap-Verd, une partie des Canaries, Madere & quantité de poſtes très-importans, ſur la côte Occidentale d'Afrique : & forma cette célébre Ecole de navigation, d'où ſont ſortis tous ceux, qui ont eu le plus de part à la découverte & à la conquête de l'Amérique.

Quel étoit Chriſtophle Colomb.

Le premier de tant d'habiles navigateurs, qui ceſſa de borner ſes vûës à l'Afrique, & au chemin des Indes Orientales par ce côté-là, fut un Pilote Genois, natif de Savone ſelon pluſieurs, d'un petit Bourg de la même riviere de Gênes, appellé Cugurco, ſelon quelques-uns, de Nervi, ſelon d'autres, & que la Capitale même de cette République, appuyée de l'autorité de D. Pierre Martyr d'Anglerie, a auſſi voulu revendiquer pour ſon Citoyen, peu contente de le compter au nombre de ſes ſujets. Il ſe nommoit Chriſtophle Colomb, & le même Martyr, que je viens de citer, aſſûre qu'il

qu'il étoit de fort baſſe naiſſance. Quelques-uns ont même avancé qu'il avoit appris le métier de Cardeur de laine ; mais d'autres le font originaire de Plaiſance en Lombardie, & iſſu de l'illuſtre Maiſon de Peleſtrello. Si toutefois ils n'ont pas confondu ce nom avec celui de ſa premiere femme Doña Philippa Muñiz de Pereſtrelo, fille du Gouverneur Portugais de Porto Santo. Herrera dit qu'on vouloit le faire deſcendre des anciens Seigneurs de Cucaro dans le Montferat, & il ajoûte que cette diſpute touchant ſon origine devoit ſe terminer dans le Conſeil ſouverain des Indes.

Ou Moniz.

Dom Fernand Colomb dans la vie, qu'il a écrite de ſon pere, & que j'ai déjà citée, s'en tient au ſentiment de ceux, qui font venir ſa famille de Plaiſance, où l'on voit, dit-il, des tombeaux avec le nom & les armes des Colombs. Il ajoûte que le malheur des têms, cauſé par les guerres d'Italie, avoit obligé Dominique Colomb, pere de Criſtophle, à ſe retirer dans l'Etat de Gênes. Il parle d'un Colomb ſurnommé le Jeune, fameux Armateur de ce têms-là, qui prit dans une occaſion quatre galeres ſur les Venitiens, & il cite le fragment d'une lettre de ſon pere à une Dame de la Cour d'Eſpagne, où il dit : » Je ne ſuis pas le premier Amiral de » ma famille ; qu'on me donne le nom qu'on voudra ; Da» vid a gardé les brebis, avant que d'être Roi, je ſuis le ſer» viteur de ce même Dieu, qui l'a placé ſur le trône.

Quoiqu'il en ſoit, la gloire de ce grand homme n'emprunte rien de ſes ancêtres, qui ne ſont point connus, & a immortaliſé ſon nom au deſſus de preſque tous ceux, qui ſe ſont rendus célébres dans ce ſiecle-là. Je ne ſçai même s'il n'eût pas été plus glorieux à un ſimple Cardeur de laine, qu'à un homme de condition, d'être monté, comme a fait Chriſtophle Colomb, aux premiers honneurs, & d'avoir élevé ſa famille aſſez haut, pour la mettre en état de s'allier à celle de ſon Souverain, & de ſe perdre, comme elle a fait cinquante ans après ſa mort, dans la Maiſon Royale de Portugal.

Ce que nous ſçavons de plus certain touchant ſes premie-

res années, c'eſt qu'il ſortit jeune de ſon pays, qu'il y avoit fait de fort bonnes études, qu'il s'appliqua enſuite à celle de la Coſmographie, de l'Aſtronomie, de la Géometrie & de la Navigation, & qu'il a excellé dans toutes ces Sciences. Il joignit auſſi toûjours, autant qu'il lui fut poſſible, la pratique à la théorie; & quoique nous ne ſoyons pas fort inſtruits du détail de ſes premiers voyages, on ſçait qu'il en a fait beaucoup & dans toutes les mers connuës de ſon têms, avant que de ſonger à la découverte du nouveau monde. Il dit dans un de ſes Memoires : » L'année 1477. au mois de Fe» vrier je naviguai cent lieuës au delà de l'Iſle de Tyle, dont » la partie Meridionale eſt à 73. degrés de la Ligne. Elle eſt » auſſi grande que l'Angleterre, & les Anglois y vont trafi» quer : ce n'eſt pas la Tyle, dont parle Ptolomée, qui eſt im» médiatement ſous la Ligne, mais celle, que nous appellons » aujourd'hui Friſlande.

Sentimens des Anciens ſur l'exiſtence d'un nouveau monde.

Toutes ces courſes ne l'avoient pas fort enrichi, mais elles le rendirent le plus habile navigateur de l'Europe, & lui donnerent le moyen de faire quantité d'obſervations, qui l'engagerent enfin à tourner toutes ſes penſées vers l'Occident, pour y chercher de nouvelles terres, tandis que la plûpart des autres ne ſongeoient encore, qu'à ſe frayer par le Midi un chemin à l'Orient. Il n'ignoroit pas la prétenduë prophétie de Seneque dans Medée, ni ce que Platon a écrit dans ſon Timée, qu'au delà des Colonnes d'Hercules, il y avoit eu une Iſle nommée Atlantide, plus grande qu'aucune de celles, qui étoient alors connuës, laquelle avoit été ſubmergée par un déluge accompagné d'effroyables tremblemens de terre. Il a parû même qu'il faiſoit beaucoup plus de fond, qu'il ne convenoit, ſur ces monumens équivoques de l'Antiquité. Il fit avec raiſon plus d'attention que perſonne à ce qui ſe publia peu de têms après la découverte des Açorres, des Canaries, & Madere, à ſçavoir qu'à la chute des grands vens d'Oueſt, on trouvoit aſſez ſouvent ſur la côte de ces Iſles des morceaux de bois étranger, des cannes d'une eſpece inconnuë, & même des corps morts, qu'on reconnoiſſoit à

plusieurs signes, n'être ni Europeans, ni Afriquains.

Ses conjectures sur l'existence d'un nouveau monde étoient encore appuyées sur des fondemens plus solides, que ces bruits populaires. La figure & l'étenduë du globe de la terre, dont il étoit évident par le cours des astres que la moitié n'étoit pas connuë, étoient pour lui depuis long-têms, & devoient, ce semble, être pour tous les Sçavans, une démonstration qu'il pouvoit y avoir à l'Occident des régions, que rien n'empêchoit d'être habitées. Il avoit ensuite remarqué que du même côté il soufloit certains vens, qui duroient assez également pendant plusieurs jours, & il se persuada qu'ils ne pouvoient être causés, que par des terres. Ces observations le rappelloient à ce que Platon, après avoir parlé de son Isle Atlantide, ajoûte, qu'au delà de cette grande Isle, il y en avoit un grand nombre de petites, qu'assez près de ces dernieres étoit un continent, plus grand que l'Europe & l'Asie jointes ensemble, & qu'ensuite étoit la vraie mer. Et il est assez surprenant que les choses se soient trouvées exactement, comme l'avoit écrit ce Philosophe deux mille ans auparavant. Car enfin, à son Atlantide près, qu'il disoit avoir disparu, on a découvert au delà de notre Ocean un fort grand Archipel, lequel borde un continent, qui seul fait presque la moitié de la terre, & au delà, une mer, qui est sans contredit la plus grande de toutes.

Conjectures de Colomb.

Il y a encore quelque chose de bien marqué dans ce qui a été rapporté par quelques anciens auteurs d'un navire Carthaginois, lequel l'an 356. de la fondation de Rome, cherchant à faire de nouvelles découvertes, prit sa route entre le Midi & le Couchant, osa bien s'enfoncer dans une mer inconnuë, sans autre Boussole que l'attention du Pilote à observer l'étoille du Nord, & aborda enfin à une Isle deserte, fort spatieuse, abondante en pâturages, coupée par tout de belles rivieres, & dont les grandes & épaisses forêts remplies d'arbres d'une hauteur extraordinaire, sembloient répondre de la fertilité du terroir; que tant d'avantages, joints à la douceur du climat, engagerent plusieurs de ces avanturiers

Theophile de Serraris des merveilles de la nature.

à y reſter, que les autres s'en retournerent à Carthage, où ayant rendu compte au Senat de leur découverte, le Senat, peut-être plus ſage, que ne l'ont été nos ayeux, crut devoir enſevelir dans un éternel oubli la connoiſſance de cet évenement, fit mourir ſecretement tous ceux, qui en pouvoient parler, & laiſſa ceux, qui étoient reſtés dans l'Iſle, ſans aucune reſſource pour en ſortir.

Jean de Barros rapporte dans ſon hiſtoire des Indes une choſe, qui pourroit bien avoir quelque liaiſon avec ce récit, & lui ſervir même de preuve, ou en recevoir quelque jour. Il dit que dans l'Iſle de Corve, la plus Occidentale des Açorres, on trouva, lorſqu'on la découvrit, une ſtatuë équeſtre de pierre, ou d'une eſpece de terre cuite, montée ſur un pied d'eſtal de même matiere; que ſur les côtés de ce pied-d'eſtal, il y avoit des inſcriptions, dont on ne put jamais déchifrer les caracteres, & que le cavalier, vétu comme la plupart des Americains, qui ne vont pas abſolument nuds, montroit du doigt le Couchant, comme pour avertir qu'il y avoit des terres & des hommes de ce côté-là. Or cette découverte étoit trop récente au têms que Chriſtophle Colomb alla en Portugal, pour qu'il n'eût pas entendu parler de cette circonſtance.

Mais on donna encore plus aux conjectures après le ſuccès de l'entrepriſe du Pilote Italien, qu'il n'y avoit donné lui-même, avant que d'avoir formé ſon projet. Ces mêmes Eſpagnols, qui avoient ſi long tems traité de viſion l'exiſtence d'une quatriéme partie du monde, par la raiſon qu'elle avoit été inconnuë juſques-là, prétendirent y retrouver des Provinces de leur Empire, que le malheur des têms leur avoit enleveés, & ſur leſquelles les droits de leurs Souverains étoient inconteſtables. Oviedo avance hardiment que les Antilles ſont les fameuſes Heſperides, ſi fort célébrées par les Poëtes, & ne craint point d'ajoûter que Dieu, en les faiſant paſſer ſous la domination des Rois Catholiques, n'a fait que reſtituer à leur Couronne, ce qui lui avoit appartenu 3150. ans auparavant, du têms du Roi Heſperus, de qui elles avoient pris

leur nom. Il ajoûte que S. Jacques & S. Paul y ont prêché l'Evangile, ſur quoi il cite S. Gregoire Pape dans ſes Morales.

Un autre auteur, qui n'avoit pas les mêmes engagemens à flatter la nation Eſpagnole, a écrit fort ſérieuſement que notre Iſle eſt l'Ophir, où Salomon envoyoit chercher de l'or, des Paons, & des dens d'Elephant, ce qu'il ſe ſeroit ſans doute bien donné de garde d'avancer, s'il avoit été inſtruit, que ni dans l'Iſle Eſpagnole, ni dans aucun autre endroit du nouveau monde, on n'a point trouvé d'Elephans. Quant à ce qu'on a reproché à ce même Ecrivain, ſi eſtimable d'ailleurs par ſa profonde érudition, qu'il avoit placé le Paradis terreſtre dans la même Iſle, on a eu tort apparemment de croire qu'il parlât ſérieuſement, & de ne pas regarder ce qu'il en dit comme un de ces jeux d'eſprits, dans leſquels les plus grands genies s'engagent quelquefois à vouloir prouver des paradoxes. Vatable.

Mais une opinion vulgaire, qui eut aſſez de cours du vivant de Colomb, auroit bien diminué la gloire de ce grand voyageur, ſi elle avoit trouvé créance dans les eſprits des perſonnes capables de lui donner quelque autorité. Une Caravelle, diſoit-on, qui portoit d'Eſpagne en Angleterre des vins, & des marchandiſes comeſtibles, après avoir été longtêms contrariée par les vens, n'y pouvant plus réſiſter, fut contrainte de courir au Sud, puis à l'Oueſt, & ſe trouva enfin à la vûë d'une Iſle, où elle alla prendre terre, & ou elle trouva des hommes tout nuds. D'autres diſent que c'étoit la côte de Fernambouc au Breſil. On ajoûte qu'il n'y eut que le Pilote, & quelques Matelots, qui repaſſerent en Europe, tout le reſte ayant péri des incommodités du voyage; que le Pilote étoit mort quelques années après chez Chriſtophle Colomb, dont il étoit ami, & auquel il laiſſa tous ſes papiers; & que c'étoit ſur ſes memoires, que le Pilote Genois avoit dreſſé ſon plan. Mais outre que Colomb s'eſt toûjours récrié hautement contre ces bruits, inventés, diſoit-il, par des perſonnes jalouſes de ſa gloire; tout ce qu'il y a eu d'auteurs ſenſés, même Eſpagnols, qui ont eu occaſion de parler de la découverte du nouveau monde, lui ont rendu juſtice; d'ailleurs on ne voit

point qu'il ait jamais ſongé à paſſer l'Equateur, ce qu'il auroit néanmoins dû faire, pour diriger ſa route ſuivant les memoires du Pilote Andalouſien, ou Portugais, ou Biſcayen, car on le fait de ces trois Provinces-là; enfin il eût parlé plus clairement, s'il eût été plus ſûr de ſon fait, & n'eût pas langui tant d'années à la ſuite des Cours d'Eſpagne & de Portugal, faute de vouloir s'expliquer: c'eſt la judicieuſe remarque d'un auteur Eſpagnol.

Herrera.

Colomb fait ſon plan & le propoſe à diverſes Puiſſances. Supercherie qu'on lui fait en Portugal.

Dans la verité Colomb, qui ſçavoit parfaitement l'art d'obſerver la latitude, oula hauteur du Pole par l'Aſtrolabe, ce que perſonne avant lui n'avoit pratiqué en haute mer, quoiqu'on l'enſeignât publiquement dans les Ecoles: Colomb, dis-je, ne riſquoit pas autant, qu'on s'imaginoit, à pénétrer dans l'Ocean beaucoup plus avant, qu'on n'avoit encore oſé faire, & de quelque côté qu'il entreprît de tourner, il ſçavoit que ſon pis aller ſeroit de s'en retourner ſur ſes pas, ſans avoir rien trouvé. Il ſe flattoit même de rencontrer à la fin les terres de l'Aſie; & nous verrons dans la ſuite qu'il les croyoit bien moins éloignées de ce côté-là, qu'elles ne le ſont en effet. Il avoit lu la Relation des voyages de Marc Paul de Veniſe, où il eſt parlé du Catay, qui eſt la partie Septentrionale de la Chine, & d'une Iſle appellée Cipango, abondante en or, & qu'on a cru depuis être le Japon; c'étoit même ſur cette relation qu'il avoit particulierement fait ſon ſyſtême: auſſi dans la plûpart de ſes expeditions, il eut ſur tout en vûë le Cipango de Marc Paul de Veniſe.

La Republique de Gênes, dont il étoit né ſujet, fut la premiere Puiſſance, à laquelle il propoſa ſon projet, mais il n'en fut pas même écouté; on le regarda dans ſa patrie comme un viſionnaire. Il alla enſuite offrir ſes ſervices à Jean II. Roi de Portugal, qui le reçût bien, & voulut que ſon deſſein fût examiné par D. Diego Ortiz, Evêque de Ceuta, connu auparavant ſous le nom du Docteur Calçadilla, du lieu de ſa naiſſance, & par deux Médecins Juifs, fort eſtimés pour leur habileté dans la Coſmographie. La premiere

choſe que firent ces Commiſſaires, fut de demander à Colomb un mémoire plus détaillé, il le donna; & dès qu'ils l'eurent entre les mains, ils firent ſecretement partir une Caravelle, avec ordre au Pilote de ſuivre exactement tout ce qui étoit marqué dans cet écrit, qu'on lui mit entre les mains. Mais la tête & le courage du Gênois manquoient également au Portugais; la Caravelle n'alla pas fort loin, & après avoir eſſuyé quelques coups de vent aſſés forts, elle retourna en Portugal, tout l'équipage déteſtant une entrepriſe, qui lui paroiſſoit auſſi inſenſée que perilleuſe.

Il envoye ſon frere en Angleterre, & s'en va en Eſpagne.

Colomb ne put apprendre ſans indignation la ſupercherie, qu'on lui avoit voulu faire, & ne fut pas moins choqué, qu'on rejettât ſur lui le peu de ſuccès d'une entrepriſe auſſi mal concertée. Il prit ſur le champ la réſolution de quitter ce Royaume, où depuis la mort de ſon épouſe, arrivée peu de têms auparavant, rien ne l'attachoit plus; & craignant que le Roi, qu'il ſçavoit imputer bien plus au manque d'habileté & d'experience de ſon Pilote, qu'aux mémoires, qu'on lui avoit donnés, l'inutilité de la tentative, ne le fît arrêter, il s'embarqua ſans rien dire ſur la fin de 1484. il alla prendre terre en Andalouſie avec Barthélemy Colomb ſon frere, & il envoya celui-ci en Angleterre, pour eſſayer de faire goûter ſon deſſein au Roi Henry VII. tandis qu'il iroit faire la même choſe à la Cour d'Eſpagne.

Barthélemy Colomb en Angleterre.

Barthélemy Colomb étoit un homme de bon eſprit, renommé pour les cartes marines & les ſpheres, qu'il faiſoit dans la perfection pour le têms: il avoit paſſé d'Italie en Portugal, avant ſon frere, dont même il avoit été le maître en Coſmographie. D. Fernand Colomb ſon neveu, dit que s'étant embarqué pour Londres, il fut pris par des Corſaires, qui le menerent dans un pays inconnu, où il fut réduit à la derniere miſere, qu'il s'en tira néanmoins en faiſant des cartes de navigation; qu'ayant amaſſé de ſes profits une ſomme d'argent, il paſſa en Angleterre, préſenta au Roi une Mappemonde de ſa façon, lui expliqua le projet de ſon frere, & le lui fit tellement goûter, que ce Prince le pria d'en faire venir l'au-

teur, promettant de fournir à tous les frais de l'entrepriſe, mais que Chriſtophle Colomb étoit déjà engagé avec la Cour de Caſtille, & n'étoit plus libre d'accepter ces offres. Il eſt aſſés difficile de concilier ce récit avec ce que nous dirons dans la ſuite du voyage de Barthélemy Colomb, ſur l'autorité d'Antoine Herrera, & de décider lequel de ces deux auteurs merite plus de créance ſur ce point. On trouvera auſſi peut-être un peu étrange que les deux freres s'adreſſaſſent en même-têms à deux Cours, qui ne devoient pas être éloignées d'accepter leurs ſervices, & dont la prompte acceptation pouvoit leur cauſer de l'embarras; mais il y a de l'apparence que Chriſtophle Colomb viſoit par-là au plus ſûr, & qu'il eſperoit que la jalouſie, que ces deux Puiſſances auroient l'une de l'autre, le feroit rechercher avec empreſſement de toutes les deux, & que par-là il ſeroit en état de faire ſes conditions meilleures; en quoi il ſe trompa.

Chriſtophle Colomb arrive en Eſpagne, ſes premieres tentatives auprès des Rois Catholiques.

La Cour d'Eſpagne étoit à Cordouë lorſque le Pilote Génois arriva en Andalouſie, il alla auſſi-tôt en Caſtille, & après avoir laiſſé dans un Couvent à Palos ſon fils unique, qu'il avoit eu de ſa premiere femme, & qui ſe nommoit Diegue, il ſe rendit auprès du Roi Catholique, auquel il fit préſenter un mémoire, dont voici la teneur: » Sereniſſime » Prince, j'ai navigué dès ma jeuneſſe, il y a quarante ans, » que je cours les mers, je les ai toutes examinées avec ſoin, » & j'ai converſé avec un très-grand nombre de gens ſages de » tous états, de toutes nations, & de toutes Religions; j'ai » acquis quelque connoiſſance dans la Navigation, dans » l'Aſtronomie & la Géometrie. Je ſuis en état de rendre » compte de toutes les villes, rivieres, montagnes, & de » les placer chacune, où elles doivent être dans les Cartes. » J'ai lû tous les livres qui traitent de la Coſmographie, de » l'Hiſtoire & de la Philoſophie. Je me ſens préſentement » porté à entreprendre la découverte des Indes, & je viens à » V. A. pour la ſupplier de favoriſer mon entrepriſe. Je ne » doute pas que pluſieurs ne ſe mocquent de mon projet, » mais ſi V. A. veut me donner les moyens de l'executer,

» quelque

» quelque obſtacle qu'on y trouve, j'eſpere de le faire réuſſir.

Colomb avoit deviné juſte, quand il avoit dit qu'on ſe mocqueroit de ſon deſſein. Il étoit fort mal équipé, & il fut regardé comme un homme, qui ne propoſoit des choſes nouvelles, que pour ſe tirer de la miſere, ou ſortir de l'obſcurité, où il avoit juſques-là vécu. Il y eut pourtant un homme en place, qui en jugea autrement que les autres; ce fut D. Alfonſe Quintaniglia grand Tréſorier de Caſtille; Colomb trouva en lui un protecteur, qui dans la ſuite lui en procura d'autres, & lui menagea des ſecours pour l'aider à ſubſiſter. Quintaniglia fit plus, il obtint de la Reine Iſabelle de Caſtille, que le plan du Pilote Gênois ſeroit examiné, & cette affaire fut miſe entre les mains du P. Fernand de Talavéra, Hieronimite, Confeſſeur de cette Princeſſe; ce Religieux fit une aſſemblée de Coſmographes, dont le réſultat ne fut point favorable à Colomb, & Herrera en attribuë la faute, en partie à l'ignorance de ceux, qui furent conſultés, & en partie à ce que le Gênois, craignant qu'on ne lui jouât le même tour, qu'on lui avoit joué en Portugal, ne s'étoit expliqué qu'à demi.

Son deſſein eſt rejetté.

On lui objecta donc qu'il préſumoit ſans fondement d'en ſçavoir plus lui ſeul, que n'en avoient ſçu juſques-là les plus habiles navigateurs, & les plus ſçavans Coſmographes du monde: qu'aſſûrément, s'il y avoit des pays habitables au Couchant, on ne ſeroit pas à en être informé; que pour gagner les Indes Orientales par la route, qu'il vouloit tenir, il faudroit au moins trois ans, & qu'une navigation de ſi longue durée n'étoit pas une choſe à tenter par des perſonnes raiſonnables. Que Seneque avoit mis en queſtion, par maniere de diſpute à la verité, ſi l'Ocean n'étoit pas infini, ce qui donnoit au moins lieu de croire qu'il étoit d'une étenduë ſi vaſte, qu'il y auroit de la temerité à s'engager à en faire le tour. Enfin qu'en allant à l'Occident, on deſcendoit toûjours, & que quand on voudroit retourner en Eſpagne, on ſe trouveroit dans l'impoſſibilité de remonter.

Ce qu'on lui oppoſe.

Lenteurs qu'il eut à eſſuyer de la Cour d'Eſpagne.

Colomb eût beau faire pour detruire des raiſons ſi peu ſolides. Plus elles étoient mauvaiſes, & moins ceux, de qui elles partoient, étoient capables de gouter ſes réponſes, & d'en ſentir la force. Il ſe vit donc réduit à attendre du têms & des conjonctures une occaſion plus favorable. Cinq années entieres ſe paſſerent de la ſorte, au bout deſquelles le Roy & la Reine lui firent dire que la guerre de Grenade, où ils ſe trouvoient engagés, ne leur permettoit pas de vacquer à d'autres affaires, ni de s'embarquer dans d'autres dépenſes; qu'il patientât encore un peu, & que quand la guerre ſeroit finie, on l'écoûteroit à loiſir. Il regarda cet avis comme une défaite, s'en alla à Seville, & s'adreſſa ſucceſſivement aux Ducs de Medina Sidonia, & de Medina Celi. Le premier ne voulut pas même l'entendre. Quelques-uns ont dit que le ſecond avoit reſolu de lui faire équiper des vaiſſeaux au Port de Sainte Marie, dont il étoit Seigneur, mais que la Cour refuſa d'y conſentir.

Ce qui eſt certain, c'eſt que dès lors il ſongea à paſſer en France, bien réſolu, ſi le Roi très-Chrétien ne l'écoutoit pas, d'aller juſques à Londres pour y rejoindre ſon frere, dont il n'avoit reçu aucune nouvelle, depuis qu'ils s'étoient ſéparés. Mais le P. Jean Perez de Marchena Franciſquain, ſon ami, l'en détourna, mit ſon projet entre les mains de quelques perſonnes d'une érudition connuë en ces matieres là; & ceux-ci l'ayant approuvé avec éloge, il en écrivit à la Reine Iſabelle, auprès de laquelle il avoit du crédit. Cette Princeſſe, qui étoit toûjours au camp de Sainte Foi devant Grenade, lui manda auſſitôt de la venir trouver: il y alla, & il ſçut ſi bien tourner ſon eſprit, qu'il l'engagea à donner une audiance à ſon ami. Ce voyage ne produiſit pourtant rien: à la verité tout ce que propoſoit Colomb fut trouvé fort ſenſé & fort vrai-ſemblable, mais il portoit ſes prétentions bien-haut; car il demandoit d'être déclaré Amiral, & Viceroi perpetuel & hereditaire de toutes les terres & de toutes les mers, qu'il découvriroit. On jugeoit que c'étoit trop, s'il réuſſiſſoit; & que s'il ne réuſſiſſoit

pas, on ſeroit taxé de legereté, pour avoir agi & tant promis ſur de foibles indices.

Ce fut alors, que Colomb ne voyant plus d'apparence de rien faire à cette Cour, ſongea tout de bon à paſſer en France. Mais le Grand Thréſorier, & Louis de Sant-Angel Receveur des Droits Eccleſiaſtiques de la Couronne d'Arragon, ne purent ſouffrir qu'on négligeât ainſi une affaire de cette conſéquence, & engagerent le Cardinal de Mendoza Archevêque de Tolede & Chef du Conſeil de la Reine à ne point laiſſer ſortir d'Eſpagne le Pilote Génois, ſans l'avoir vû. Colomb eut effectivement une longue audiance du Cardinal, qui fut très-content & du projet, & du caractere d'eſprit de ſon auteur, mais qui ne conclut rien. L'air de la Cour n'étoit point favorable aux découvertes, & l'on y diſoit publiquement qu'il ne falloit pas s'étonner qu'un Etranger ſans biens preſſât ſi fort l'execution d'une entrepriſe, où il ne mettoit rien du ſien, qui lui donneroit de l'emploi, & où ſon pis aller étoit de ſe retrouver ce qu'il étoit.

Il ſe diſpoſe à paſſer en France.

Colomb, à qui ces diſcours furent bientôt raportés, voulut les faire ceſſer, & lever tous les prétextes, qu'on pouvoit imaginer pour empêcher la réuſſite de ſon deſſein, il s'offrit à payer un huitiéme de la dépenſe & conſentit de ne partager les profits, que ſur le pied de ſes avances. Mais il avoit beau ſe prêter à tout, & parler raiſon, chaque jour voyoit naître de nouveaux obſtacles, & il deſeſpera entierement de les ſurmonter. Il étoit retourné au camp de Sainte Foy pour y faire les propoſitions, dont je viens de parler, il en partit fort chagrin au mois de Janvier 1492. pour ſe rendre à Cordouë, où étoit ſa famille, & il ſe diſpoſa ſérieuſement au voyage de France. Sur ces entrefaites Grenade ſe rendit, & Sant-Angel profitant de la joie qu'un ſi grand événement avoit répanduë dans toute la Cour, repréſenta vivement à la Reine le tort qu'on faiſoit à l'Eſpagne en éconduiſant un homme du mérite de Colomb.

1492.

1492.

Derniers efforts auprès de la Reine.

» Madame, lui dit-il, il n'eſt perſonne, qui ne ſoit ſurpris » que Votre Alteſſe, après avoir donné tant de preuves é- » clatantes de ſon grand cœur, manque, pour épargner une » bagatelle, une affaire, qui peut avoir des ſuites ſi avan- » tageuſes pour l'Etat. Vous ignorés peut-être, Madame, » que cet Italien eſt réſolu de porter ailleurs ſes memoires » & ſes projets. Et verriés-vous ſans chagrin un de vos voi- » ſins profiter de ce que vous auriés negligé ? Que craint » Votre Alteſſe ? Colomb eſt un homme ſage, habile, plein » de bon ſens & de prudence : c'eſt le témoignage unanime, » que lui rendent tous ceux, qui l'ont pratiqué ; il s'offre » à entrer dans la dépenſe, il y mettra tout ſon bien, il y » riſquera ſa vie, il faut qu'il ſe tienne abſolument ſûr de » réuſſir. Enfin de fort habiles gens ne trouvent rien d'im- » praticable dans ce qu'il propoſe, & quand même le ſuccès » ne répondroit pas à ſes eſperances, la choſe eſt de natu- » re à être tentée ſans imprudence. Il ſied bien, Madame, » à une grande Reine comme vous de connoître la vaſte » étenduë de l'Ocean, & rien n'eſt plus capable d'illuſtrer » votre regne, qu'une pareille entrepriſe. Je ne vois pas » même que cet Etranger demande beaucoup pour ce qu'il » promet ; tiendra-t-il à ſi peu de choſes, que vous n'é- » terniſiés votre nom par une découverte, que le ciel vous » a, ce ſemble, reſervée ?

Elle accepte les conditions propoſées par Colomb.

Ce diſcours fit ſur la Reine, déjà ébranlée par les raiſons du grand Threſorier, tout l'effet, qu'en avoit prétendu Sant-Angel, elle donna ſur le champ les mains à tout, voulut même que la choſe s'éxécuta au plûtôt, & parce que la guerre de Grenade avoit épuiſé ſes finances, elle vouloit engager de ſes pierreries, pour la ſomme que Colomb demandoit ; mais Sant-Angel lui dit que cela n'étoit pas néceſſaire, & qu'il avanceroit du ſien tout ce qu'il faudroit. Colomb cependant étoit déjà parti pour France, Iſabelle fit courir après lui un Huiſſier de la Cour, & celui-ci l'ayant joint ſans peine, il le conduiſit à Sainte Foy, où la réception, que lui fit Iſabelle, effaça de ſon eſprit juſqu'au ſou-

venir des chagrins, que la lenteur & les airs mépriſans des Eſpagnols lui avoient fait eſſuyer pendant huit ans. Il eut ordre enſuite de traiter avec le Secretaire d'Etat D. Juan de Coloma, & le 17. d'Avril on convint des Articles ſuivants. 1492. Ou Colonia.

I. Que les Rois Catholiques, comme Souverains Seigneurs de l'Ocean, nommeroient dès à préſent Chriſtophle Colomb leur Amiral & leur Viceroi perpetuel de toutes les Mers, Iſles & Terres fermes, qu'il découvriroit: qu'il joüiroit toute ſa vie de ces Charges avec les mêmes prérogatives, quant à la premiere, dont l'Amirante de Caſtille joüiſſoit dans l'étenduë de ſa juriſdiction; qu'il en ſeroit de même à proportion de la ſeconde, & qu'elles paſſeroient toutes deux ſur le même pied à ſa poſterité. II. Que pour les Gouvernemens particuliers de chaque Place, Iſle, Province, ou Royaume, les Rois Catholiques nommeroient un des trois Sujets, qu'il leur auroit préſenté. III. Que toutes les richeſſes ou marchandiſes, de quelque nature qu'elles fuſſent, qui ſeroient apportées des nouvelles Conquêtes, après que tous les frais auroient été rembourſés, l'Amiral Viceroi auroit un dixiéme à prendre ſur les droits du Prince. IV. Que tous les differens, qui ſurviendroient dans l'étenduë de la nouvelle Amirauté, au ſujet du Commerce & des ſuſdites richeſſes & marchandiſes, ſeroient jugés par l'Amiral, ou par ſes Lieutenans en ſon nom; comme il ſe pratiquoit à l'égard de l'Amirante de Caſtille. V. Que dans tous les navires, qui ſeroient armés pour faire le Commerce dans les nouvelles Découvertes, le même Amiral pourroit s'intéreſſer pour un huitiéme. Quelles furent ces conditions.

Les Rois Catholiques ſignerent cette fameuſe Capitulation, (c'eſt le nom qu'on lui donna,) qui leur acquit un nouveau monde, dans ce même camp de Sainte-Foy, où ils venoient d'achever la ruine entiere des Maures d'Eſpagne, après 800. ans de domination, & voici le Brevet, qui fut donné à Colomb, lequel, de la maniere, dont il fut conçû, quoique datté du têms auquel il fut livré, ne pouvoit Le Traité eſt ſigné du Roi & de la Reine, mais au nom de la ſeule Couronne de Caſtille.

1792. avoir lieu qu'après la découverte, qu'il ſuppoſe déja faite.

« FERDINAND & ISABELLE, par la grace de Dieu, » Roy & Reine de Caſtille, de Leon, d'Arragon, de » Sicile, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, » de Majorque, de Minorque, de Seville, de Sardaigne, » de Cordouë, de Corſique, de Murcie, de Jaën, des » Algarves, de Gibraltar, & des Iſles Canaries. Comte » & Comteſſe de Barcelonne, Seigneurs de Biſcaye & de » Molena, Ducs d'Athenes & de Neopatrie, Comtes de » Rouſſillon, Marquis d'Oriſtan & de Gociado, &c. Puiſ- » que vous, Chriſtophle Colomb, allés par notre com- » mandement, avec nos vaiſſeaux, & nos Sujets à la con- » quête des Iſles de l'Ocean, que vous avés découvertes, » & comme nous eſperons qu'avec l'aide de Dieu vous en » découvrirés d'autres, il eſt juſte que nous vous récom- » penſions des ſervices, que vous rendés à notre Etat. » Nous voulons donc que vous, Chriſtophle Colomb, ſoyés » Amiral, Gouverneur, & Vice-Roy des Iſles & de la » Terre ferme, que vous avés découvertes, & de toutes » celles que vous découvrirés. Que vous vous appelliés D. » Chriſtophle Colomb, que vos enfans après vous ſuccedent » à toutes vos Charges, que vous les puiſſiés exercer par » vous, ou par ceux, que vous choiſirés, pour être vos » Lieutenans, que vous jugiés toutes les affaires civiles » & criminelles, dont la connoiſſance apartient & a apar- » tenu à nos Vice-Rois & à nos Amiraux, & que vous » ayés les droits & prééminences des Charges que nous » vous donnons. Et par ces Préſentes Nous commandons » à notre très-cher Fils le Prince D. Juan, aux Infants, » Ducs, Prelats, Marquis, Grands-Maîtres, Prieurs & » Commandeurs de nos Ordres Militaires; à tous ceux de » notre Conſeil, & Juges en quelque Juſtice que ce ſoit, » Cours & Chancellerie de notre Royaume, aux Chate- » lains, Gouverneurs des Citadelles, des Places fortes, à » toutes les Communautés, Juges, Officiers de la Marine,

» aux vingt-quatre Cavaliers Jurés, Ecuyers, à toutes 1492.
» les Villes & Places de notre Etat, & à tous les Peuples,
» que vous découvrirés & subjuguerés; de vous reconnoî-
» tre, comme Nous vous reconnoissons, pour notre Amiral
» & Vice-Roi, vous & vos enfans en ligne directe, & pour
» toûjours. Ordonnons à tous les Officiers, que vous éta-
» blirés en quelque Charge que ce soit, de vous faire con-
» server vos privileges, immunités, honneurs, & de vous
» faire payer les droits & les émolumens, qui sont dûs à
» vos Charges, sans permettre que personne y mette au-
» cun obstacle. Car tel est notre volonté. Nous comman-
» dons à notre Chancelier & autres Officiers de notre Sceau,
» de vous expedier au plûtôt nos Lettres, & de les faire
» aussi amples & aussi avantageuses, que vous le souhai-
» terés, à peine de notre disgrace, & de trente ducats d'a-
» mende contre chacun des contrevenans; donné en notre
» ville de Grenade le 30. d'Avril l'an 1492. *Signé*, Moi
» LE ROI. Moi LA REINE. »

« *Moi* Jean de Coloma *Secretaire du Roi & de la Reine ai* » *fait expedier les Présentes Lettres par leur Commandement.* »

Au reste, quoique tout parut se faire également au nom du Roi & de la Reine. La Courone d'Arragon n'entra pour rien dans cette entreprise; la Castille en fit tous les frais, ce fut pour elle seule que le nouveau monde fut découvert & conquis; & tout le têms que vêcut Isabelle, il ne fut gueres permis qu'à des Castillans d'y passer & de s'y établir, ce qui n'empêcha point que le Roi ne parût toûjours le Souverain, & quelquefois même seul, comme représentant la Reine de Castille son épouse. Les ordres, qui furent remis à Colomb avant son départ de Grenade, portoient qu'il n'aprocheroit pas des côtes de Guinée à cent lieuës près des terres possédées par le Roi de Portugal, & nous verrons dans la suite les raisons & la nécessité de cette précaution.

Le 12. de Mai Colomb se mit en chemin pour *l'Estramadoure*, & il arriva en peu de jours à *Palos*, où se faisoit Embarquement de Colomb.

1492. l'armement qui lui avoit été accordé. Ce Port paſſoit pour avoir les meilleurs matelots d'Eſpagne, & c'eſt ce qui avoit fait ſouhaiter à Colomb d'y faire les préparatifs de ſon voïage. D'ailleurs, il avoit de bons amis dans le pays, & il comptoit particulierement beaucoup ſur le P. Jean Perez de Marchena, dont nous avons déjà parlé, & qui effectivement lui rendit de bons ſervices. Le plus conſiderable fut d'engager d'habiles mariniers, qui avoient quelque répugnance à ſuivre un étranger dans une mer inconnuë, à prendre parti avec lui. Mais la meilleure acquiſition que fit Colomb pour ſon entrepriſe, fut celle de trois freres des plus riches habitans & des plus habiles navigateurs de Palos; ils ſe nommoient Pinçon, & ils voulurent bien riſquer leurs perſonnes, & une partie de leur bien dans cet armement.

La ville de Palos étoit obligée de mettre tous les ans en mer pendant trois mois deux caravelles; il y eût ordre de les donner à Chriſtophle Colomb, & l'on y joignit un petit navire, ou une troiſiéme caravelle, qu'il monta lui-même. Il lui donna le nom de *Sainte-Marie*, quelques auteurs la nomment *la Gallega*, & c'étoit apparemment ſon premier nom. Les deux autres bâtimens étoient *la Pinta*, commandée par Martin-Alphonſe Pinçon, & *la Nina* que montoit Vincent-Yanez Pinçon François-Martin le plus jeune des trois freres, fut le pilote de la Pinta. Il y avoit ſur ces trois navires cent vingt hommes en tout, tant mariniers que volontaires, & des vivres pour un an. Chriſtophle Colomb mit à la voile un Vendredi troiſiéme d'Août, demie heure avant le lever du ſoleil, après avoir fait ſes devotions avec tous ſes gens. Dès le lendemain le timon de la Pinta ſortit de ſa place, & l'on ſoupçonna deux mariniers, qu'on avoit embarqués malgré eux, d'avoir cauſé ce déſordre, d'autant plus qu'ils avoient déjà fait la même choſe avant le départ. Pinçon fit attacher le timon avec des cordes, mais un coup de vent ou de mer le détacha peu de jours après, & ce bâtiment eût bien de la peine à ſuivre les autres.

L'onziéme

L'onziéme d'Août on apperçût la grande Canarie, & l'on alla y faire mettre un timon à la Pinta. Colomb fit auſſi changer la voile latine de la *Niña* en voile ronde, puis il gagna en quatre jours la *Gomera*, où il acheta des viandes fraîches, & fit de l'eau & du bois. Un avis, qu'il eût dans ce port, que trois caravelles Portugaiſes le cherchoient à deſſein de l'enlever, l'en fit ſortir plûtôt, qu'il n'auroit fait ſans cela, il appareilla le 6. Septembre & fit le *Sud Oueſt*. Dès le lendemain les terres diſparurent de toutes parts, & quelques paſſagers, qui ſe mirent dans l'eſprit qu'ils ne la reverroient jamais, commencerent à ſoupirer & à pleurer. L'onziéme, Colomb ſe faiſoit à 150. lieuës de l'Iſle de *Fer*, & il rencontra un mât de navire, qui paroiſſoit avoir été entraîné là par les courants. Un peu plus loin il s'aperçût que les courants portoient extrêmement fort vers le Nord, & le 14. au ſoir il obſerva que l'aiguille déclinoit d'un dégré vers le Nord-Oueſt. Le lendemain matin cette déclinaiſon avoit crû d'un demi degré; mais les jours ſuivants elle varia beaucoup; comme on n'avoit jamais rien oüi dire de pareil, on peut juger que cette nouveauté donna à penſer à nos navigateurs. La vûë d'un oiſeau aſſez petit, & de quantité d'herbes, qui couvroient la ſuperficie des eaux, & paroiſſoient nouvellement détachées de quelques terres, ou de quelque roche; jointe à pluſieurs obſervations, que Colomb avoit faites, le porterent à ne plus naviguer que la ſonde à la main, quoique ſuivant ſon eſtime, il ne fût qu'à 400. lieuës des Canaries. Le Commandant de la Pinta s'imagina même un jour avoir vû la terre environ à 15. lieuës au Nord, & vouloit tourner de ce côté-là; mais Colomb l'aſſûra qu'il ſe trompoit, & la prétenduë terre, qui n'étoit effectivement qu'un gros nuage à l'horiſon, ſe diſſipa bientôt.

1492. Il arrive aux Canaries.

Les jours ſuivants il parut beaucoup d'oiſeaux de différentes eſpeces, & l'eſperance, que cette vûë fit naître de découvrir bientôt la terre, ſoûtint un peu les Caſtillans qui commençoient à perdre courage. Mais ne ſe trouvant

Mutinerie des Equipages.

1492. pas plus avancés au bout de trois ſemaines que le premier jour, & craignant que le vent, qu'ils avoient toûjours eu favorable pour aller à l'Oueſt, ne leur fut contraire, quand ils voudroient retourner en Eſpagne; la plûpart furent ſaiſis de frayeur de ſe voir au milieu d'une vaſte mer, qu'ils regardoient comme un abîme ſans fonds & ſans bornes, & toûjours prêt à les engloutir. Déjà on ne parloit plus que de reprendre au plûtôt la route de Caſtille; la Cour, diſoit-on, ne ſçauroit trouver mauvais qu'après avoir navigué plus loin, que jamais perſonne n'a fait, nous n'ayons pas été plus avant ſans eſperance de rien trouver, & uniquement pour ſervir à l'ambition déreglée d'un avanturier, qui n'ayant rien à perdre, ſe mettoit fort peu en peine de nous voir tous perir. Il y en eût même, qui dirent aſſez haut, que le plus court étoit de jetter cet étranger à la mer, & qu'ils en ſeroient quittes pour dire qu'il y étoit tombé par accident en contemplant les aſtres.

Conduite de Colomb en cette occaſion.

Colomb comprit toute la grandeur du péril, où il ſe trouvoit engagé; mais il ne ſe perdit point, & tantôt par de bonnes manieres, tantôt par des raiſons plauſibles, quelquefois par des eſperances bien ménagées, & qu'il ſçavoit accompagner d'un certain air inſinuant, qui perſuade autant que les meilleures raiſons; d'autre fois, uſant ſagement de menaces, & faiſant valoir à propos toute l'autorité, dont il étoit revêtu, il vint à bout de calmer ces premieres ſaillies. Le premier d'Octobre il ſe faiſoit à 700. lieuës des Canaries, mais il ſe donna bien de garde de le dire à ſes gens, & par bonheur pour lui les deux caravelles ne ſe faiſoient pas ſi loin. Au bout de quelques jours les murmures recommencerent, & la mutinerie s'augmenta à un point, qu'il y avoit tout à craindre du deſeſpoir, où ſe trouvoient les trois équipages; les horreurs d'une mort prochaine, & qui paroiſſoit inévitable, ſoit par la faim, ſoit par le naufrage, ayant fait preſque tourner la tête à ceux-là même, ſur qui le Commandant avoit cru devoir plus compter. Il leur parla encore avec beaucoup de douceur, il leur

représenta qu'un peu de constance alloit infailliblement leur acquérir une gloire immortelle : enfin, voyant qu'ils ne se rassûroient point, il se hazarda à leur faire une proposition, qui suspendit d'abord toute la fureur, dont ils commençoient à être animés. 1492.

Il leur déclara, que si dans trois jours la terre ne paroissoit point, ils seroient les maîtres d'en user comme ils voudroient, & qu'il se mettroit à leur discretion. Cette conduite toucha les Pinçons, qui s'étoient mis à la tête des mutins; car on a toûjours regardé comme une fable, & comme une pure calomnie inventée par les ennemis de Colomb, ce que quelques-uns ont avancé, qu'ayant lui-même perdu courage, il avoit voulu retourner en Castille, & que les trois Pinçons l'avoient forcé à continuer sa route. Il est certain qu'on lui reprocha cette lâcheté dans le procès qu'il eût à soûtenir contre le fisc royal pour ses droits; mais on n'y insista pas, & cette ridicule accusation ne fut regardée de ses parties même, que comme un de ces faits hazardés sans preuve, dont les Avocats prennent souvent la liberté, quand ils n'ont rien de bon à dire, de remplir leurs factums, pour en imposer à la multitude, qui croit aisément tout sans examiner. Proposition hardie qu'il fait à ses gens.

La déclaration du Commandant fut donc prise au pied de la lettre, & on lui fit entendre que les trois jours expirés, on ne différeroit pas un moment à revirer de bord. Mais on prétend qu'il n'avoit rien risqué en prenant un terme si court; qu'il y avoit déjà quelque têms qu'il trouvoit fond avec la sonde, & que la nature du sable, ou de la vase qu'elle raportoit, lui faisoit juger qu'il étoit près de terre. Dès le deuxiéme jour il en parut des signes, qui rassûrerent les plus timides; c'étoit des morceaux de bois figuré, des cannes fraîchement coupées, une épine avec son fruit; d'ailleurs on commençoit, le matin sur-tout, à respirer un air plus frais, & ce qui plus, que toute autre chose, faisoit impression sur l'esprit de Colomb, les vents changeoient souvent pendant la nuit : car il ne pouvoit douter que cela Indice de la Terre.

1492. ne vint d'un combat du vent de terre, contre celui, qui ſouffloit ordinairement au large. Le ſoir de ce même jour qui fut un Jeudi 11. d'Octobre, la priere finie, il avertit ſes gens que cette nuit même il comptoit de voir la terre, qu'on fût ſur ſes gardes, & qu'à minuit les trois bâtimens cargueſſent toutes leurs voiles, ſe contentant de courir ſur la trinquette baſſe: & parce qu'un coup de vent pouvoit ſéparer les navires les uns des autres, il donna des ſignaux pour ſe réünir. Enfin il ajoûta, qu'outre les 10000. maravedis de rente, (ce qui revient à peu près à 800. livres de notre monnoye,) que le Roi Catholique avoit promis à celui, qui le premier verroit la terre, il ajoûteroit du ſien un pourpoint de velours.

Colomb la découvre le premier.

Sur les deux heures après minuit, un matelot, qui depuis quelque temps ſe tenoit au haut du grand mât, ſe mit à crier: *Lumiere, lumiere*; *terre, terre*; & crût ſa fortune faite, mais ſa joye fut courte; car un domeſtique de Colomb: nommé Salzedo, lui dit ſur le champ que ſon maître avoit déjà vû cette lumiere, & reconnu la terre. En effet, la veille ſur les dix heures du ſoir, Colomb étant au château de Pouppe, appella ſecretement un nommé Pierre Guttierez, valet de la garde-robe de la Reine, (Oviedo dit que ce fut un gentilhomme nommé Eſcovado,) & lui montra une lumiere, qu'il venoit d'apercevoir: tous deux enſuite appellerent Rodrigue Sanchez, qui faiſoit l'office de Contrôleur des Guerres, & la lui firent voir. Un moment après il leur fit voir diſtinctement la terre, & ce fut ſur le témoignage de ces deux hommes, que les 10000. maravedis de rente furent ajugés à Colomb, auquel ils furent exactement payés juſqu'à ſa mort ſur les Boucheries de Seville. On prétend que le matelot, qui le premier avoit crié *terre*, conçût un ſi grand dépit d'avoir été fruſtré d'une récompenſe, qu'il croyoit lui être dûë, qu'auſſitôt après ſon retour en Eſpagne, il paſſa en Afrique, & ſe fit Mahometan.

Il eſt ſalué Amiral & Vice-Roi.

Au point du jour la terre parut viſiblement, éloignée

d'environ deux lieuës. La Pinta, qui alloit toûjours devant, entonna la premiere le *Te Deum*, les deux autres bâtimens ſuivirent d'abord, après quoi tout l'équipage de la Capitane vint ſe jetter aux pieds de Colomb, lui demanda pardon, des chagrins qu'il lui avoit donnés, le ſalua en qualité d'Amiral & de Vice-Roi, & paſſant tout à coup ſans milieu d'une extrêmité à l'autre, comme c'eſt aſſez l'ordinaire du peuple ; cet inſenſé, cet avanturier, que peu d'heures auparavant on traitoit avec le dernier mépris, qu'on avoit voulu jetter à la mer, étoit un homme divin ; on ne pouvoit trouver de termes aſſés relevés pour exprimer l'eſtime, qu'on faiſoit de ſon génie, & de ſon courage, & la profonde vénération dont on ſe ſentoit pénétré pour ſa perſonne. Enfin Chriſtophle Colomb ſe trouva dans ce moment parvenu de la condition de ſimple Pilote étranger, aux deux plus grandes dignités de la Couronne d'Eſpagne, & par leur réünion en ſa perſonne, il ne vit plus parmi la nation la plus fiere de l'Europe, & la plus jalouſe de ne point partager ſa gloire avec les autres, que le Thrône au deſſus de lui. 1492.

La terre, que les Eſpagnols avoient devant les yeux, étoit une Iſle, qui paroiſſoit avoir 15. lieuës de long. L'Amiral, car nous l'appellerons déſormais ainſi avec les auteurs Eſpagnols ; l'Amiral, dis-je, lui donna ſur le champ le nom de *San-Salvador*, qu'elle n'a point gardé. Comme on en aprochoit toûjours, on ne tarda pas à en voir tout le rivage bordé d'hommes parfaitement nuds, dont la ſurpriſe paroiſſoit extrême. Mais l'empreſſement étoit bien égal de part & d'autre, pour ſe voir de près. On aborda enfin, & Colomb ſauta le premier à terre, portant l'épée nuë d'une main, & l'Etendart Royal de l'autre. Les Commandans des deux caravelles le ſuivirent de près, portant auſſi les Enſeignes de l'entrepriſe, où l'on voyoit d'un côté une croix verte, & une F. & de l'autre pluſieurs F F. couronnées en l'honneur de Ferdinand. Tous les trois équipages furent bientôt à terre, & la premiere choſe, qu'ils faiſoient en

Colomb deſcend à terre, & prend poſſeſſion de l'Iſle Guanahani au nom de la Couronne de Caſtille.

1492. débarquant, étoit de baiſer cette terre, ſi long-têms déſirée, & de remercier Dieu du ſuccès de leur voyage. Après cela tous vinrent renouveller aux pieds de Chriſtophle Colomb, ce qu'avoit fait l'équipage de la Capitane, & ils lui prêterent dans les formes le ſerment de fidelité, qu'ils lui devoient en qualité d'Amiral, & de Vice-Roi. La priſe de poſſeſſion ſe fit enſuite au nom de la Couronne de Caſtille, avec toutes les formalités requiſes, en préſence de Rodrigue Eſcovedo, Notaire Royal. On commença cette cérémonie par planter une Croix ſur le rivage, & après l'avoir adorée avec de grands ſentimens de religion, on y grava les armes de Caſtille. Tout étant fini, Colomb en requit acte du même Notaire de l'Eſcadre.

Etonnement reciproque des Sauvages & des Europeans.

Tout cela ſe paſſoit à la vûë des Sauvages, dont l'étonnement croiſſoit toûjours. Il parut même dans la ſuite, qu'ils avoient long-têms regardé les Europeans, comme des hommes d'une eſpece particuliere, & d'un ordre ſuperieur. En effet, la différence étoit grande entre les uns & les autres. Les Barbares n'avoient que des cheveux aſſés courts, noirs, épais, que pluſieurs lioient avec un cordon autour de leur tête, en maniere de treſſe; du reſte, ils n'avoient pas un poil ſur tout le corps; & ils voyoient les Caſtillans avec de longues barbes, & la poitrine toute veluë; ils étoient encore plus ſurpris de les voir habillés, que ceux-ci ne l'étoient de les voir nuds. Enfin, la couleur de la peau, & les traits du viſage étoient ſi différens dans les uns & dans les autres, que l'étonnement étoit réciproquement extrême, & qu'on ne ſe laſſoit point de ſe regarder. D'ailleurs, ce peuple paroiſſoit fort doux, ſans défiance, & ſans crainte. Tous étoient peints d'une maniere fort bigarrée, les uns ſeulement au viſage, ou autour des yeux, & au nez, les autres partout le corps, ce qui n'embelliſſoit pas leur face, déjà très-difforme par ſon extrême largeur. Peut-être portoient-ils un jugement tout ſemblable de celle des Europeans, dont la barbe cachoit une bonne partie; car il faut convenir que tout cela

dépend abſolument de l'opinion fondée ſur l'habitude. 1492.

Cependant les Inſulaires ayant remarqué dans la cérémonie de la priſe de poſſeſſion le Greffier, qui écrivoit, s'imaginerent qu'on jettoit un ſort ſur eux & ſur leur Iſle, & s'enfuïrent à toutes jambes, on courut après, & on en joignit quelques-uns, auſquels on fit amitié, qu'on chargea de preſens, & qu'on laiſſa enſuite aller, où ils voulurent. Cette conduite raſſura les autres, & tous ſe rendirent extrêmement familiers. Les moindres choſes qu'on leur donnoit leur paroiſſoient précieuſes, & les Caſtillans de leur côté ſe voyant tranſportés dans un monde nouveau, où ils n'apercevoient rien de ſemblable à ce qui ſe trouve dans celui, d'où ils venoient; ni arbres, ni plantes, ni oiſeaux, ni les hommes même, ne ſçavoient encore s'ils veilloient, ou ſi c'étoit un ſonge.

Dès le jour même l'Amiral ſe rembarqua avec tous ſes gens, & les Sauvages le ſuivirent en grand nombre juſqu'à ſon bord, les uns à la nage, & les autres dans leurs canots. On les queſtionna alors plus à loiſir, & l'on apprit d'eux que leur Iſle s'appelloit *Guanahani*, & que les habitans non ſeulement de cette Iſle, mais encore de pluſieurs autres, dont elle étoit environnée, ſe nommoient *Lucayos*, & c'eſt de-là qu'eſt venu le nom de *Lucayes*, que nous avons donné à toutes les Iſles, qui ſont au Nord & à l'Oueſt des grandes Antilles, & ſe terminent au canal de *Bahama*. La plûpart de ces bonnes gens, en venant à bord des trois navires, avoient apporté des Perroquets & du cotton, parce que c'étoit ce dont les Chrêtiens avoient paru faire plus de cas; on leur donna en échange de petites ſonnettes, qu'on leur attacha au cou, & aux jambes, des fragmens de pots de terre & de fayance, & d'autres pareilles babiolles, qu'ils recevoient avec des tranſports de joye incroyables: tous voulurent en avoir, & bientôt les trois bâtimens ſe trouverent remplis de cotton & de Perroquets, qui faiſoient un bruit extraordinaire.

Mais ce qui fit plus de plaiſir aux Caſtillans, c'eſt que

1492. la plûpart de ces Insulaires avoient de petites plaques d'or, qui leur pendoient des narines; on leur demanda d'où ils les avoient tirées, & ils firent entendre que c'étoit d'un pays, qu'ils montroient au Sud. Sur quoi l'Amiral se détermina à tirer de ce côté-là. Le lendemain 14. il rangea la côte, les Sauvages les suivant par terre : à mesure qu'ils rencontroient de leurs compatriotes, ils les appelloient pour voir, disoient-ils, des hommes extraordinaires & des machines, qui voloient sur l'eau. De têms en têms ils se tournoient vers les Europeans, & leur montrant le ciel, ils leur demandoient, s'ils n'en étoient pas descendus. Sur le soir l'Amiral leur fit quantité de présens & les renvoya. Le 15. il s'approcha d'une autre Isle éloignée de la premiere de sept lieuës, & il la nomma l'Isle de la *Conception*, mais il ne s'y arrêta point. Le 17. il moüilla l'ancre près d'une troisiéme, où il fit de l'eau; les peuples y parurent un peu plus civilisés qu'à San-Salvador, & les femmes y étoient couvertes depuis la ceinture jusqu'aux genoux, les unes de pieces de cotton, les autres de feüilles d'arbres, cette Isle fut appellée *Fernandine*.

L'Amiral passa de-là à une quatriéme, que les gens du pays appelloient *Saomoto* : il y descendit à terre, en prit possession avec les mêmes formalités, dont il avoit usé dans la premiere, & lui donna le nom d'*Isabelle*. Enfin le 28. il se trouva proche d'une grande terre, que les habitans des autres Isles, dont quelques-uns le suivoient toûjours, lui nommerent *Cuba*, & à laquelle il donna le nom de *Juana*, sans sçavoir encore si c'étoit une Isle, ou le continent; ce nom n'a pas été heureux, non plus que celui de Fernandine, qu'on lui a voulu substituer dans la suite. L'Isle a gardé jusqu'à présent celui, qu'elle avoit reçu de ses anciens habitans. Le Port, où l'Amiral entra, est celui, qu'on a depuis appellé *Baracoa*, du nom d'un cap, qui est à l'entrée du côté de l'Est. Comme son navire avoit besoin d'être radoubé, il profita de l'occasion, que lui présentoit la commodité d'un beau port, & il prit ce têms-là pour faire visiter le pays, où

où on l'avoit assûré qu'il trouveroit de l'or. 1492.

Il fit choix pour cette visite de deux hommes fort intelligens, lesquels, après avoir marché environ vingt lieuës, ne crurent pas devoir aller plus loin. A leur retour ils raporterent qu'ils avoient vû un grand nombre de villages & de hameaux, où ils avoient été reçûs comme des hommes descendus du ciel, que tous étoient venus leur baiser les pieds, les hommes d'abord & puis les femmes; que les uns & les autres étoient nuds; qu'entr'autres mets, qu'on leur avoit présentés, ils avoient mangé d'une racine, qui étant cuite, avoit le goût de marons. C'étoit des Patates, dont nous parlerons ailleurs. Que le pays étoit fort beau, mais qu'ils n'y avoient rien remarqué de singulier, si ce n'est du cotton en quantité, dont ces peuples ne faisoient gueres d'usage, que pour leurs lits ou hamacs; qu'ils avoient vû differentes sortes d'oiseaux, de petits chiens, qui ne jappoient point, & un autre animal, appellé *Utias*, qui tenoit beaucoup du lapin; qu'ils en avoient tué un plus grand, fait à peu près comme un sanglier, excepté qu'il avoit sur le dos un évent, par lequel il respiroit. Qu'ayant demandé s'il y avoit de l'or dans cette terre, on leur avoit répondu qu'ils en trouveroient dans un certain canton, dont on ne ne leur avoit pas bien marqué la position, & dans *Bohio* qu'on leur avoit montré à l'Est. On a sçû depuis que le canton, dont on leur avoit parlé, s'appelloit *Cubanacan*, & avoit effectivement de l'or, mais en petite quantité: quant à *Bohio*, ce n'étoit pas le nom d'un pays, mais cela vouloit dire, une terre, où il y avoit un grand nombre de villages & de maisons.

Découverte de l'Isle Hayti, une Caravelle quitte Colomb.

L'assûrance que l'on donna à l'Amiral, qu'il trouveroit de l'or dans cette région, l'engagea à la chercher: plusieurs habitans de Cuba s'offrirent à l'y conduire, & il accepta volontiers leur offre. Son dessein étoit de faire aprendre le Castillan à plusieurs de ces Insulaires, persuadé que faute de se bien entendre, on perdoit souvent des connoissances importantes, & l'on couroit même risque de tomber dans des

1492. erreurs, qui pouvoient avoir des ſuites fâcheuſes. Les vents l'ayant contrarié au ſortir de *Bacacoa*, il fut contraint de ſe réfugier dans un port voiſin, qu'il appella le port du Prince; d'où, après quelques excurſions, il alla moüiller dans un troiſiéme port, auquel il donna le nom de *Sainte-Catherine*, dont on célébroit la fête ce jour-là. Une choſe l'inquiétoit depuis quelques jours. La Pinta s'étoit ſéparée de lui le 21. & dès le lendemain elle avoit abſolument diſparu. Cette caravelle étoit très-bonne voilliere, & Martin-Alonſe Pinçon, qui la commandoit, avoit voulu profiter de cet avantage, pour arriver le premier à cette terre ſi abondante en or, dont on avoit parlé à l'Amiral, & y faire ſa main.

Les avis, que reçût l'Amiral au port Sainte-Catherine, le conſolerent un peu de cette diſgrace; il y rencontra des habitans de l'Iſle, dont on lui avoit parlé ſous le nom de Bohio, & que ces Inſulaires nommoient *Hayti*. Ils lui confirmerent que leur pays abondoit en or, & qu'il s'en trouveroit ſurtout une très-grande quantité dans une contrée appellée *Cibao*. Ce nom réveilla d'abord ſes premieres idées ſur le *Cipango* de Marc-Paul de Veniſe, & il ne douta preſque plus que ce ne fût le même pays. Il ſe hâta donc de s'y rendre, & il embarqua ſur ſon bord ces mêmes Inſulaires, qui lui avoient donné de ſi bonnes nouvelles, & qui lui promirent de le mener aux mines de Cibao. Il rangea la côte du Nord de Cuba, faiſant route à l'Eſt, & après avoir ainſi navigué 100. lieuës, il ſe trouva le 5. de Decembre à la pointe Orientale de la même Iſle.

Colomb arrive à l'Iſle Hayti. Il n'y a de cette pointe à l'Iſle Hayti que 18. lieuës, l'Amiral les fit en moins de 24. heures. Il prit terre le ſix à un gros cap, à côté duquel il trouva un port, où il entra; & en l'honneur du Saint, dont l'Egliſe honore la memoire en ce jour-là, il donna au port & au cap le nom de *Saint Nicolas*, que l'un & l'autre portent encore aujourd'hui.

Fin du Livre Premier.

HISTOIRE
DE
L'ISLE ESPAGNOLE
OU DE
S. DOMINGUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE SECOND.

L'Amiral eût bien voulu reſter quelque têms au Port S. Nicolas, pour y rafraîchir ſes Equipages, & profiter de ce ſejour, pour découvrir le pays; mais il étoit trop inquiet ſur ce qu'étoit devenuë la Pinta; d'ailleurs ſes guides lui diſoient, que pour gagner les mines de Cibao, il falloit avancer plus loin à l'Eſt. Il prit donc à gauche, & il n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin, qu'il aperçût devant lui une petite Iſle, laquelle paroiſſoit de loin avoir la figure d'une Tortuë, auſſi lui en donna-t-il le nom. Un gros têms qui ſurvint alors, l'obligea à chercher un abri, & il le trouva le huitiéme dans un petit port, qui fut nommé le port de la Conception, & que les François ont depuis appellé le port *de l'Ecu*. 1492.

Iſle de la Tortuë.

La mer continuant à être mauvaiſe, l'Amiral voulut reconnoître le dedans de l'Iſle, & il en donna la commiſſion à ſix Caſtillans, leſquels ayant marché tout un jour ſans rencontrer perſonne, retournerent au port & aſſûrerent qu'il n'étoit pas poſſible de voir un pays plus charmant, ni de meilleures terres. Colomb de ſon côté avoit

L'Iſle Hayti nommée Iſle Eſpagnole.

1492. entendu chanter un oiſeau, dont le ramage lui parut tenir de celui du Roſſignol, ſes pêcheurs avoient pris à la Seine des Rayes, & quantité d'autres poiſſons aſſés ſemblables à ceux, qu'on prend ſur la côte d'Eſpagne, il ne doutoit point que l'Iſle ne renfermât de grands tréſors; il ne lui en fallut pas davantage pour l'honorer du nom de *l'Iſle Eſpagnole*. On a voulu depuis en latiniſant ce nom, en faire un diminutif, d'où eſt venu celui d'*Hiſpaniola*, que lui donnent plus communément aujourd'hui les Caſtillans. Mais comme leurs auteurs ſe ſont toûjours ſervi de celui de *l'Iſle Eſpagnole*, ou même ſimplement du ſeul mot *Eſpagnola*, nous nous y conformerons dans la ſuite de cet ouvrage.

Les Inſulaires ſe défient d'abord des Eſpagnols, & ſe familiariſent enſuite avec eux.

Cependant les Inſulaires ne s'aprochoient point. Les premiers, qui avoient aperçu les navires, s'étoient enfuis, & avoient porté l'allarme par tout: ceux même, qui étoient venus de Cuba ſur la Capitane, s'étoient ſauvés; les Inſulaires s'étoient avertis par des feux d'être ſur leurs gardes, & quelque part qu'on allât, on ne trouvoit que des côtes & des campagnes déſertes. Enfin, on découvrit un jour dans un bois un grand nombre de perſonnes des deux ſexes, qui s'y étoient retirées, & qui ſe mirent à fuïr, dès qu'elles s'aperçurent qu'elles étoient découvertes. On courut après, & l'on joignit une femme, qui fut menée à Colomb; l'Amiral lui fit bien des amitiés, l'habilla fort proprement, & la fit reconduire chez elle accompagnée de trois Caſtillans & de trois Sauvages des Lucayes, qui entendoient ſa langue; il envoya le lendemain du même côté, neuf autres Caſtillans, & un Inſulaire de San-Salvador; ils trouverent cette femme à 4. lieuës de-là au Sud Eſt, dans une grande Bourgade, où il y avoit bien mille cabannes, mais fort éloignées les unes des autres. A leur vûë chacun commença à fuïr, mais le Sauvage les ayant atteint, leur dit beaucoup de bien des Caſtillans, & les fit revenir. Ils n'eurent pas lieu de s'en repentir: les Caſtillans firent beaucoup de préſens aux principaux d'entre-eux, & ceux-ci de leur côté engagerent les Caſtillans à paſſer la nuit dans leur bourgade.

1492.

L'Amiral continue la découverte de l'Iſle.

Le jour ſuivant, les Caſtillans s'en retournerent au port, où grand nombre d'Inſulaires s'étoient rendus la veille avec la femme, dont nous venons de parler. Elle étoit portée ſur les épaules de pluſieurs, & ſon mari l'avoit accompagnée pour remercier l'Amiral des préſens, qu'il avoit fait à ſon épouſe. Ce peuple parut à Colomb un peu plus blanc que les autres Inſulaires, plus petit, auſſi difforme de viſage, moins robuſte, plus doux, plus poli, & plus traitable. Tous lui confirmerent ce qu'on lui avoit déjà dit des mines de Cibao, & comme rien ne l'arrêtoit dans ce port, il en ſortit dès que la mer fut naviguable. En paſſant le canal, qui eſt entre la Tortuë, & l'Iſle Eſpagnole, il aperçut un autre port, qu'il voulut examiner: il y entra, & l'endroit lui ſembla ſi beau, qu'il le nomma *Valparayſo*. C'eſt ce que nous appellons aujourd'hui le port de *Paix*.

Le Cacique du lieu vint rendre viſite à l'Amiral, dès qu'il le ſçût à terre. Je ne trouve nulle part le nom de ce Seigneur, & il y a bien de l'apparence que c'étoit un Cacique particulier, ou du ſecond Ordre. Il ne laiſſoit pas d'avoir une ſuite fort nombreuſe, & lui & ſon fils ſe faiſoient porter ſur les épaules de quelques-uns de leurs ſujets. Quelque têms après leur arrivée, on vit venir de la Tortuë un canot, dans lequel il y avoit 40. hommes; le Cacique leur commanda avec menaces de ſe retirer, & ils obéïrent ſur le champ: ce Seigneur ne vouloit apparemment pas que ces Sauvages vinſſent partager avec ſes gens les liberalités des Etrangers. On lui en fit effectivement quelques unes, dont il fut très-ſatisfait, & tous s'en retournerent fort perſuadés, que ces hommes, ſi differens d'eux, & ſi bien faiſans, étoient deſcendus du ciel.

De Valparayſo, les deux navires continuant leur route, allerent moüiller le 21. dans un port qui fut nommé *Saint-Thomas*. C'eſt le même que les François ont depuis appellé *la Baye du Can de Louiſe*, & qui porte aujourd'hui plus communément le nom de l'*Acul*. Il ſe fit là aux navires Eſpagnols un concours extraordinaire de gens de tout âge & de

1492. tout ſexe, & l'Amiral avoit donné de ſi bons ordres à ſes équipages, que tous s'en retournerent charmés des bonnes manieres des Etrangers. Ceux-ci n'y perdoient rien; quelques-uns d'entre-eux étant allé viſiter les bourgades voiſines, ils furent reçus des habitans avec des démonſtrations de la joye la plus ſincere. Ces pauvres gens ne pouvoient ſe perſuader que les Eſpagnols fuſſent des hommes ordinaires; ils ne les aprochoient qu'avec reſpect, baiſoient la terre où ils avoient paſſé, & les mettoient à diſcretion de tous leurs biens.

La Capitane ſe briſe contre un Ecueil.

Goacanaric, Roi de Marien, avoit ſa demeure 4. lieuës plus à l'Eſt, dans le port du *Cap-François*, ainſi que je l'ai déjà remarqué; & ſa maiſon étoit vis-à-vis de l'endroit, où eſt préſentement la ville du Cap. Ce Prince charmé de tout ce qu'il entendoit dire des Etrangers nouvellement débarqués dans l'Iſle, envoya ſaluer l'Amiral, & le fit prier de vouloir bien ſe tranſporter chés lui. Il accompagna ſa priere de preſens conſiderables; à ſçavoir, d'une ceinture bordée d'os de poiſſons travaillés en façon de perles, & d'un maſque orné de plaques d'un or très-fin, & qui paroiſſoit frapé au marteau. Colomb répondit aux Députés du Roi, qu'il iroit inceſſamment voir leur Maître; mais il jugea à propos de ſe faire précéder par un Officier, qui eût ordre en même têms de viſiter le port, afin de voir ſi ſes navires y ſeroient en ſûreté. Le 24. il mit à la voile pour s'y rendre, & comme il ſe trouvoit extrêmement fatigué, ou incommodé, il s'alla d'abord jetter ſur ſon lit, après avoir bien recommandé au Pilote, de ne point quitter le gouvernail. Il fut mal obéi, le Pilote alla lui-même ſe repoſer, & confia le timon à un jeune homme ſans experience, qui ſe laiſſa engager dans des courans, leſquels l'entraînerent ſur des bans de ſable, où le navire échoüa. Le matelot, qui tenoit le gouvernail, ſentant le ſable ſe mit à crier: au bruit qu'il fit, Colomb s'éveilla, & fut fort ſurpris de trouver tous les pilotes endormis, il commanda ſur l'heure de décharger le navire dans une barque, qui y étoit attachée, & la plûpart des ma-

telots y sauterent, mais au lieu de faire ce qui leur avoit été prescrit, ils s'enfuïrent à une demie lieuë de-là, & laissérent l'Amiral dans un très-grand embarras. Il fit aussitôt couper le mât pour soulager le bâtiment, mais il ne pût réüssir à le remettre à flot, il s'ouvrit même d'abord, & il fallut songer à se sauver dans la chaloupe. Le banc sur lequel le navire avoit touché, étoit à l'entrée d'un port, qui est à moitié chemin de Saint-Thomas, ou de l'Acul au Cap-François; les Espagnols l'ont depuis établi sous le nom de *Puerto Real*, & nous le connoissons aujourd'hui sous celui *de Baye de Caracole*. 1492.

Conduite du Roi de Marien à cette occasion.

La caravele de Vincent Pinçon étoit une lieuë plus loin que l'Amiral, quand ce navire échoüa, dès qu'elle s'aperçut de ce malheur, elle revira de bord, fit force de voiles, & arriva fort à propos, pour sauver l'équipage, dont peu de gens auroient échapé, si la mer n'eût été extrêmement calme. Colomb fit aussi-tôt avertir Goacanaric du malheur, qui lui étoit arrivé, & ce Prince accourut sur le champ avec ses freres lui témoigner la part qu'il y prenoit : on assûre même que les larmes lui vinrent aux yeux, en voyant les tristes débris de ce naufrage; & il est certain qu'il rendit en cette occasion de grands services aux Espagnols : il les fit aider par ses sujets à retirer les effets du navire, qui se rempliſſoit d'eau, il leur donna une maison pour y transporter ces mêmes effets, & il y posa une sentinelle pour les garder, de sorte que rien ne fût perdu, de ce que l'eau de la mer n'avoit pas absolument gâté.

Les Europeans reçoivent de l'or pour les plus viles marchandises.

Quelques jours après il envoya encore faire compliment à l'Amiral, & l'inviter à venir chés lui, où il tâcheroit, ajouta-t-il, de lui faire oublier une perte, dont il se reprochoit d'avoir été l'occasion. Colomb répondit qu'il iroit dès que ses affaires le lui permettroient : mais le Cacique voyant qu'il tardoit trop, l'impatience le prit, il s'embarqua dans un canot, & l'alla trouver à son bord. Il lui renouvella ses offres de services, lui présenta de l'or, & se chargea d'en faire venir *de Cibao*, autant qu'il voudroit. A l'exemple du

1492. Souverain, les Sujets témoignerent toute la bonne volonté poſſible aux Caſtillans, & leur donnerent tout ce qu'ils avoient d'or pour des bonnets rouges, des ſonnettes, des épingles, de la raſſade, des chapelets de verre, & autres ſemblables bagatelles. Jamais on ne connut mieux qu'en cette rencontre, combien le prix des choſes eſt arbitraire, & juſqu'où va l'empire de l'opinion ſur les hommes. Les Caſtillans donnoient pour avoir de l'or, ce qu'en Europe les plus miſerables ne s'aviſeroient pas de ramaſſer; des pots de terre caſſés, des morceaux de verre & de fayance; & les Inſulaires croyoient avoir fait un ſi bon marché, qu'ils s'enfuyoient auſſi-tôt, craignant que les Eſpagnols ne ſe raviſaſſent.

L'Amiral ſonge à bâtir une Forteresſe à Puerto Real.

Enfin il n'eſt pas poſſible d'être plus content, qu'on l'étoit les uns des autres, & ce fut alors que Colomb forma le deſſein de faire un établiſſement dans les Etats de Goacanaric. Quelques-uns ſe ſont même imaginé qu'il avoit concerté avec ſon Pilote le naufrage de ſon navire, pour avoir un prétexte de laiſſer dans l'Iſle une partie de ſes gens. Car juſqu'où ne porte-t-on point la liberté des conjectures! Pour engager davantage le Cacique dans ſes interêts, & lui faire trouver bon qu'il bâtit une forteresſe ſur ſes terres, il s'attacha à lui faire plus de careſſes que jamais, & il le combla de préſens, qui, ſans être fort magnifiques, charmerent ce Prince. Mais il crut devoir auſſi lui inſpirer de la crainte & du reſpect. Pour cela il fit tirer pluſieurs coups de canon; ce qui ſaiſit de telle ſorte les Inſulaires, qu'à chaque coup ils tomboient par terre, comme ſi la foudre les eût frappés. Goacanaric n'étoit pas moins effrayé que les autres, mais Colomb le raſſûra, & lui dit qu'avec ces armes il vouloit le rendre victorieux de tous ſes ennemis. Pour l'en convaincre, il fit tirer un coup à boulet contre le navire échoüé; le boulet perça le navire, & alla tomber dans la mer; ce qui étonna ſi fort le Roi de Marien, qu'il s'en retourna chés lui un peu réveur, & perſuadé que ces Etrangers étoient les enfans du tonnerre.

Quelques

1793.

Quelques jours après l'Amiral, ſur les nouvelles inſtances, que le Cacique lui en avoit faites, lui rendit enfin viſite. A la deſcente de ſa chaloupe, il rencontra un des freres du Prince, lequel après l'avoir complimenté, le conduiſit dans une maiſon, qu'on lui avoit préparée. A peine y étoit-il entré, que Goacanaric l'y vint trouver, & en l'abordant il lui mit au cou une lame d'or. Ce preſent fut ſuivi de pluſieurs autres, & accompagné de toutes les marques d'honneur & d'amitié, dont ce Prince put s'aviſer. Il ſe retira enſuite, mais il revint bientôt, & Colomb profita de cette occaſion, pour lui faire part de ſon deſſein. Il lui dit donc qu'il penſoit à laiſſer dans ſes Etats, & ſous ſa protection une partie de ſes gens, tandis qu'il iroit en Europe chercher des marchandiſes. Le Cacique reçut cette propoſition avec un tranſport de joye, dont il ne fut pas le maître, & ôtant de deſſus ſa tête une eſpece de couronne d'or, qu'il portoit ordinairement, il la mit ſur celle de l'Amiral. Des manieres ſi bonnes, & une conduite ſi ſimple acheverent de perſuader Colomb qu'il pouvoit compter ſur le Roi Sauvage. Dès qu'il fut de retour à Puerto-Real, il fit travailler à une eſpece de Fort, qui fut bientôt achevé, & où il mit quelques pieces de canon. Il n'étoit que de bois des debris de la Capitane; mais on avoit creuſé un aſſez bon foſſé tout autour, & l'on ſe flatta que ç'en étoit aſſez pour tenir en reſpect des gens tout nuds, ſans armes, & fort peu aguerris. Ce Fort fut nommé *La Navedad*, parce qu'on étoit entré le jour de Noel dans le Port, où il étoit bâti.

Il viſite le Roi de Marien, & la réception que ce Prince lui fait.

Sur ces entrefaites des Inſulaires avertirent les Caſtillans qu'ils avoient vû roder un navire le long de la côte vers l'Eſt. L'Amiral ne douta point que ce ne fut la Pinta, dont la déſertion le chagrinoit bien plus depuis la perte de la Gallega. Il détacha auſſitôt une chaloupe pour aller voir, ſi cet avis étoit fondé, & il remit à l'Officier, qui la commandoit, un billet pour Pinçon, par lequel il lui accordoit une amniſtie en bonne forme, pourvû qu'il

L'Amiral reçoit des avis de la Pinta.

1493. le vint trouver ſans délai. La chaloupe fit plus de 20. lieuës ſans rien trouver ; ce qui donna lieu à l'Amiral de croire que la Caravelle avoit fait voile pour l'Eſpagne, & que Pinçon vouloit avoir l'honneur d'y porter les premieres nouvelles de la découverte de tant de beaux pays, s'en attribuer toute la gloire, & prévenir le Roi & la Reine contre lui. Ces ſoupçons le déterminerent à preſſer ſon départ, & à remettre à un autre voyage la viſite des mines de Cibao.

Il laiſſe 38. hommes dans Puerto Real. Cette réſolution priſe, il aſſembla tout ſon monde, expoſa la néceſſité, où il ſe trouvoit, de repaſſer au plûtôt en Eſpagne, & combien il importoit au ſervice de leurs Alteſſes, qu'on n'abandonnât point le beau pays, qu'ils avoient découvert : que c'étoit ce qui l'avoit engagé à y conſtruire un Fort. Il ne vouloit pourtant obliger perſonne d'y reſter ; mais que ceux, qui voudroient bien ſignaler en cela leur zele pour l'Etat, ne demeureroient pas ſans recompenſe, ſans parler des avantages, qu'ils pourroient ſe procurer par eux-mêmes au milieu de tant de richeſſes. Comme il vit que cette propoſition ne déplaiſoit à perſonne, il choiſit 38. hommes de ceux, qu'il crut les plus ſages, leur donna de très-bons conſeils ſur la maniere, dont ils devoient ſe conduire, leur recommanda ſurtout de ſe ſouvenir qu'ils étoient Chrétiens & Caſtillans, de ne point moleſter les Inſulaires, dont ils obtiendroient tout par amitié, de ne point ſe debander, d'apprendre la Langue de ces Peuples, & de ne rien négliger pour connoître le pays, afin de pouvoir l'inſtruire lui-même à ſon retour, qui ſeroit prompt. Il leur donna pour Commandant un Gentilhomme de Cordouë, nommé Rodrigue de Arana, leur laiſſa du vin, du biſcuit, toutes les autres proviſions néceſſaires pour un an, & afin qu'ils puſſent faire un peu de traitte avec les Habitans, il leur abandonna tout ce qui lui reſtoit de marchandiſes, avec la chaloupe de la Gallega.

Il part pour l'Eſpagne. Il alla enſuite prendre congé de Goacanaric, qui lui fit un preſent conſiderable de caſſave & de poiſſons ſalés, & conſen-

tit à ce que quelques-uns des ſes ſujets fiſſent le voyage d'Europe. Il confia même à Colomb un de ſes parens, & lui promit d'avoir ſoin des Eſpagnols, comme il feroit de ſes propres enfans. Le quatriéme de Janvier la Caravelle ſortit de Puerto-Real, emportant aſſez d'or, pour faire concevoir de grandes eſperances à la Cour d'Eſpagne, une quantité de balles de cotton, & beaucoup de piment. Il comptoit de faire un profit conſidérable ſur cette derniere marchandiſe : & en effet la ſeule jalouſie du Commerce, laquelle fut toûjours très grande, depuis ce premier voyage de Colomb, entre les Eſpagnols & les Portugais, donna d'abord quelque cours au poivre Ameriquain ; mais cela ne dura point ; on s'aperçut bientôt que le piment étoit trop cauſtique, & il fut enfin rélegué dans le lieu de ſa naiſſance, où il n'eſt pas même de miſe ſur les bonnes tables. 1493.

Il découvre toute la côte du Nord.

Colomb prit d'abord la route de l'Eſt, dans le deſſein de reconnoître toute la côte de l'Iſle Eſpagnole. Dès qu'il eût paſſé le Cap-François, il aperçût une montagne, qui lui paroiſſoit avoir le pied dans la mer, c'eſt une preſqu'Iſle fort élevée, qu'il appella *Monte-Criſto*. Nos Cartes Françoiſes lui ont conſervé ce nom ; mais les matelots la nomment *la Grange*, parce qu'en effet, à la regarder d'un certain côté, elle a la figure d'une grange. Le fleuve *Yaqué*, un des plus grands de l'Iſle, ſe décharge dans la mer au pied de cette montagne. L'Amiral, auquel on avoit dit qu'il tiroit ſa ſource des mines de Cibao, voulut le reconnoître ; il y entra, & il trouva que ſon ſable étoit mêlé d'un peu de pailles d'or, auſſi lui donna-t-il le nom de *Rio del Oro* ; mais dans la ſuite les Eſpagnols lui ont rendu ſon nom primitif, & les François lui ont donné celui *de Riviere de Monte-Criſto*. Ce fut alors, plus que jamais, que Chriſtophle Colomb ſe perſuada que ſon Iſle Eſpagnole étoit la veritable *Cipango* de Marc-Paul de Veniſe, & la ſuite fera voir combien il eût de peine à revenir de cette erreur, s'il en eſt même jamais bien revenu.

1493. La Pinta rejoint l'Amiral.

Le Dimanche ſixiéme il ſortit de Rio del Oro, & peu de têms après il découvrit la Pinta, qui venoit à lui. Le Capitaine en l'abordant, lui fit de grandes excuſes de l'avoir quitté, & proteſta qu'il y avoit été contraint par le mauvais têms. La fauſſeté de cette excuſe étoit de notorieté publique; mais la joye, dont fut pénétré l'Amiral, de ſe voir délivré des inquiétudes, que lui avoit cauſées cette ſeparation, parut l'emporter ſur ſon reſſentiment; il reçût les ſoûmiſſions du Capitaine, & lui demanda ce qu'il avoit fait, & où il étoit allé. Pinçon répondit qu'il étoit allé de Port en Port, qu'il avoit troqué ſes marchandiſes pour de l'or, dont il avoit pris une moitié pour lui, & avoit diſtribué l'autre à ſon équipage. C'étoit-là la matiere d'un procès, mais Colomb ne jugea pas à propos d'entrer pour lors dans cette diſcuſſion. Les deux caravelles firent route de conſerve, & entrerent dans un Port éloigné de 15. lieuës de Monte-Criſto, & où Pinçon avoit fait la traitte. Il en avoit même enlevé de force trois ou quatre Inſulaires, que l'Amiral l'obligea de remettre à terre: & c'eſt peut-être ce qui fit donner à ce Port le nom de *Puerto di Gracia*; mais la plûpart ont crû que c'étoit à cauſe du pardon accordé à Pinçon, qui fut ratifié en ce lieu là. Je ſçai qu'Oviedo raconte fort differemment la rencontre des deux caravelles, mais il eſt aiſé de reconnoître que cet auteur, auſſi bien que pluſieurs de ce têms-là, eſt aſſés peu ſûr dans les choſes, qu'il raporte ſur le témoignage d'autrui, & qu'il a trop donné dans les premiers bruits populaires, ſouvent peu fondés, & preſque toûjours mal circonſtanciés.

Suite de la découverte de la côte de l'Iſle.

Au ſortir du Port de Grace, une montagne fort haute ſe préſenta aux yeux des Eſpagnols, & ils crurent d'abord en voir le ſommet couvert de néges: mais ils reconnurent bientôt que la blancheur, qui les avoit trompés, venoit d'une Pierre, qui couvroit toute la cîme de la montagne, laquelle, pour cette raiſon, fut appellée *Monte di Plata*; il y a au bas de cette montagne un joli Port, qui fut auſſi nommé *Puerto di Plata*: les François le nomment par corruption

Portoplarte. De-là Colomb, continuant à ranger la côte, donna à tous les Caps, qu'il aperçût, des noms, dont la plûpart ne ſont point venus juſqu'à nous. On prétend néanmoins, que celui, qu'on appelle aujourd'hui le vieux Cap, & qui eſt à 55. lieuës du Cap-François, fut dès-lors nommé *Cabo-Francés* par Colomb. Trente lieuës plus loin les deux caravelles, après avoir tourné au Sud, ſe trouverent vis-à-vis une grande Baye, où elles entrerent, & que l'Amiral voulut faire viſiter par ſa chaloupe. Elle eſt formée par une preſqu'Iſle, que les Inſulaires appelloient *Samana*, & qui porte encore aujourd'hui ce nom, auſſi bien que la Baye. 1493.

Ce qui ſe paſſa dans la baye de Samana.

La chaloupe, en approchant de terre, aperçût quantité de Sauvages armés d'arcs & de fléches, ce qu'on n'avoit point encore vû dans aucun endroit des nouvelles découvertes. On alla à eux, & on échangea quelques-unes de ces armes contre des bagatelles. Pluſieurs de ces Barbares eurent la curioſité de voir les navires, & on les y reçût bien. Colomb les queſtionna beaucoup ſur les mines d'or de Cibao, & ſur les habitans des Iſles, qu'ils avoient à l'Eſt, dont le Roi de Marien avoit parlé aux Caſtillans, comme d'une nation féroce & anthropophage; ils ſatisfirent à ces queſtions d'une maniere, qui fit plaiſir, & ils aprirent aux Eſpagnols, qu'entre leur Iſle & celle de ces mangeurs de chair humaine, il y en avoit une autre appellée *Boriquen*, dont les habitans ne l'étoient point, & où il y avoit de l'or, mais moins beau que celui de Cibao. On leur fit quelques préſens, & on les renvoya.

Les Matelots, qui les remenoient dans la chaloupe, ou qui, pour quelque autre ſujet, les accompagnoient à terre, furent aſſez ſurpris en aprochant de voir une bande de Sauvages avec leurs fléches, cachés derriere des arbres. Ils appréhenderent quelque ſurpriſe, & en débarquant, ils ſe mirent ſous les armes. Les Indiens, qui étoient avec eux, s'aperçûrent de leur défiance, & coururent d'abord vers leurs compatriotes, à qui ils firent mettre les armes bas: ils les engagerent même par le recit des careſſes, qu'ils avoient

1493. reçûës des Caſtillans, à s'aprocher d'eux. Ceux-ci de leur côté n'étoient pas encore bien raſſûrés, lorſqu'ils virent les Inſulaires ſe parler tout bas. Leurs ſoupçons ſe réveillerent alors, & craignant d'être prévenus, ils ſe jetterent ſur les premiers, qu'ils rencontrerent ſous leurs mains, & les étendirent à leurs pieds, ſans toutefois leur avoir fait beaucoup de mal. Les autres ſe mirent auſſi-tôt à fuïr, & pour courir plus vîte, ils jetterent leurs armes. La paix ſe fit pourtant encore une fois, par l'entremiſe des mêmes Mediateurs, & la Baye, en memoire de ce qui venoit de ſe paſſer, fut nommée la *Baye des fléches*. Mais elle n'a point retenu ce nom.

L'Amiral fait route pour l'Eſpagne, & il eſſuye une grande tempête.

Le Cacique du lieu vint enſuite ſalüer l'Amiral ſur ſon bord, & il en fut très-bien reçu; quelques-uns de ſes Sujets voulurent même faire le voyage d'Eſpagne, & Colomb en fut ravi. Cependant les deux équipages Caſtillans s'ennuyoient d'une navigation, qui ne laiſſe pas d'avoir ſes riſques, & l'Amiral ne jugea pas à propos de la continuer plus long-têms. Le 16. de Janvier, il fit le Nord-Eſt, paſſa à la vûë de Boriquen, & découvrit même quelques unes des petites Antilles. Mais ſans en approcher: enſuite, après avoir fait, par le plus beau têms du monde, 4. à 500. lieuës en haute mer, il eſſuya une ſi longue & ſi furieuſe tourmente, qu'un Jeudy 14. de Fevrier, le naufrage parut inévitable. On fit coup ſur coup pluſieurs vœux, dont le dernier fut d'aller nuds pieds, & en chemiſe en Proceſſion à l'Egliſe de la Vierge, la plus proche de l'endroit, où les deux bâtimens prendroient terre. Colomb de ſon côté s'aviſa d'une invention aſſez ſinguliere, pour conſerver la mémoire de ſes découvertes, au cas qu'il périt par la tempête. Il fit en peu de lignes une relation de ſon voyage, l'écrivit ſur du parchemin, & l'enferma dans une barrique bien fermée, qu'il jetta à la mer. En quoi il me ſemble qu'il n'agit pas avec ſa prudence ordinaire, car toute autre Cour, que celle d'Eſpagne pouvoit par-là être informée, de ce qui ne devoit être ſçû que des Rois Catholiques, & en profiter à leur préjudice.

1493.

Mais enfin le Ciel, qui le réſervoit à de grandes choſes, le délivra de ce danger; la mer ſe calma, & le Lundy dix-huitiéme il ſe trouva aux aterrages de l'Iſle Sainte Marie, qui eſt une des Açorres. Dom Jean de Caſtañeda, qui commandoit dans cette Iſle; n'eut pas plûtôt appris l'arrivée de l'Amiral, qu'il l'envoya complimenter. Mais cette politeſſe n'empêcha point Colomb de ſe tenir ſur ſes gardes, & bien lui en prit. Il ſe croyoit obligé de s'acquitter de ſon vœu en ce lieu là, & ayant ſçû qu'aſſez près de la ville, il y avoit un Hermitage avec une Chapelle dediée à la Mere de Dieu, il y envoya une partie de ſes gens, réſolu d'y aller lui-même avec le reſte, après leur retour. Comme ils tardoient beaucoup à revenir, il voulut ſçavoir ce qui en étoit cauſe, & il apprit qu'ils avoient tous été arrêtés. Il en porta ſes plaintes au Gouverneur, qui lui fit une reponſe très-fiere, & ſi nous en croyons Dom Fernand Colomb, fort inſultante pour les Rois Catholiques. Il baiſſa néanmoins le ton, quand l'Amiral l'eut menacé de repreſailles; il lui renvoya même ſes gens, de qui Colomb apprit qu'il y avoit un ordre du Roi de Portugal de l'arrêter, & que Caſtañeda étoit fort chagrin de l'avoir manqué.

Ce qui lui arrive aux Açorres.

Dès le commencement de la tempête, qui avoit jetté l'Amiral ſur les côtes des Açorres, la Pinta avoit diſparu, & tout le monde la crut perduë. Le vingt quatre Colomb s'éloigna de Sainte Marie, & le ſecond de Mars n'étant gueres qu'à 100. lieuës des côtes d'Eſpagne, il fut aſſailli d'une ſeconde tourmente, qui ne fut, ni moins longue, ni moins rude que la premiere, & qui le jetta ſur les côtes de Portugal. Le vent étoit devenu aſſez bon pour continuer ſa route vers l'Eſpagne, mais la mer étoit ſi groſſe, qu'il fut obligé d'entrer dans la riviere de Lisbonne, d'où il dépêcha un courrier à la Cour d'Eſpagne; après quoi il envoya demander au Roi de Portugal la permiſſion de moüiller dans le Port de ſa Capitale. Il l'obtint, mais à peine eut-il jetté les ancres, qu'un Pilote vint lui ſignifier l'ordre d'al-

Et en Portugal.

1493. ler faire sa déclaration devant le Commandant du Port, & les autres Officiers du Roi. Il répondit qu'il étoit Amiral d'Espagne, & qu'en cette qualité il ne devoit rendre compte à personne. On voulut l'engager à envoyer au moins quelqu'un de sa part; il le refusa, en disant que ce seroit la même chose, d'y aller lui-même, ou d'y envoyer. On lui demanda à voir ses Patentes, il les montra, & le Pilote Portugais n'eut pas plûtôt fait son rapport, que Dom Alvare d'Acuña, qui étoit apparemment le Commandant du Port, vint au son des trompettes & des haut-bois le saluer à son bord, & lui faire offre de tout ce qui dépendoit de lui.

Honneurs qu'il reçoit du Roi de Portugal.

Cependant le bruit de son arrivée, ne se fut pas plûtôt répandu dans Lisbonne, que toute cette grande ville fut en rumeur, & le Port couvert de barques, chacun voulant voir des hommes venus d'un nouveau monde, & apprendre le détail d'un si grand évenement. Le lendemain 7. de Mars, Colomb reçût une lettre du Roi D. Jean, qui le prioit de ne point partir, qu'il ne l'eût vû, l'invitoit à aller se reposer à Sacaban, & lui donnoit sa parole Royale, qu'il ne lui seroit fait aucune violence. Colomb délibera quelque têms sur ce qu'il avoit à faire; il se détermina enfin à contenter le Roi, qui lui fit faire partout des réceptions magnifiques. Le jour suivant il alla trouver le Roi à Valparaïso : presque toute la Cour fût au-devant de lui par ordre de ce Prince, qui lui fit un acceüil très-gracieux, le fit asseoir & couvrir, s'entretint long-têms avec lui sur les particularités de son voyage, & lui dit que, suivant les conventions faites entre les Couronnes de Castille & de Portugal, les nouvelles découvertes devoient toutes lui appartenir. Colomb n'eût pas de peine à le détromper : tout le reste de l'Audiance se passa en politesse de la part du Prince, & l'on fut surpris de voir que ce Pilote, que, quelques années auparavant, on avoit regardé comme un homme de néant, & qui se repaissoit de chimeres, répondoit à tout avec la dignité d'un Amiral & d'un Vice-Roi, & parloit toûjours fort sensément.

Son arrivée en Espagne.

Ce fut alors, qu'on sentit tout le tort, qu'on avoit eû de ne point

point l'écouter, & le dépit de voir si heureusement exécuté, à l'avantage des Espagnols, un projet, qu'on avoit rejetté avec tant de mépris, fut si vif en quelques-uns, qu'ils s'offrirent au Roi d'en poignarder l'auteur, & de lui enlever ses papiers. Mais ce Prince eût horreur d'une telle proposition; il donna ordre au Prieur de Crato de loger l'Amiral, eût avec lui le 10. une seconde conversation très-longue, lui fit les offres de service les plus obligeans, & le congédia comblé d'honneurs. L'onziéme, Colomb vit encore le Roi, qui le fit reconduire jusqu'à Lisbonne, par D. Martin de Norogna, & quantité de Seigneurs lui firent escorte. Il vit la Reine en passant à Villa-Franca, & il étoit à peine arrivé à la Capitale, qu'un Officier vint lui dire de la part du Roi, que s'il vouloit faire le reste du voyage par terre, son Alteſſe le feroit escorter jusqu'à la frontiere, & lui fourniroit generalement toutes les choses, dont il auroit besoin. Il reçut ces offres comme il devoit, mais il ne les accepta point, & le 13. il fit voiles pour l'Espagne. Il eût le vent si favorable, que le 15. qui étoit un Vendredy, il entra dans la riviere de Saltes, dont l'embouchure forme le Port de Palos: il en étoit sorti sept mois & douze jours auparavant, & il avoit fait dans une espace de têms si court, le plus grand voyage, qui eût été entrepris en pleine mer, de mémoire d'homme. 1493.

Son arrivée fut annoncée par le son des cloches, & la joye, que causa un si prompt & si inespéré succès, fut dans les premiers momens tellement suspenduë par la surprise, qu'on avoit encore de la peine à croire possible un dessein, dont on voyoit l'heureux accomplissement. Selon quelques auteurs la Pinta, que la premiere tempête, dont nous avons parlé, avoit séparée de l'Amiral, ayant pris terre à Bayonne, & de là étant allé en Galice, Pinçon, qui la commandoit, se rendit en droiture à Barcelonne, dans le têms que Colomb étoit encore à Palos; mais le Roi, à qui il fit demander audiance, refusa de l'écouter, ce qui lui causa un si grand chagrin, que s'en étant allé chés lui, La Pinta arrive en même têms que lui, après en avoir été séparée par la premiere tempête.

1493. il y mourut en peu de jours. D'autres ont écrit que de Bayonne, il alla droit à Palos, où il arriva le même jour que l'Amiral, que cette rencontre, à laquelle il ne s'étoit pas attendu, le chagrina d'autant plus, que Colomb s'étoit plaint que sa désertion l'avoit empêché de visiter les mines de Cibao, d'où il auroit apporté en Espagne autant d'or, qu'il auroit voulu. Qu'ainsi, malgré le pardon, qu'il avoit obtenu, il craignit d'être arrêté dans Palos; qu'il en sortit sur le champs, & y revint, dès qu'il sçût que l'Amiral en étoit parti; mais si malade, qu'il mourut bientôt après.

Reception qu'on lui fait à Palos.

Quoiqu'il en soit, Colomb fut reçû à la descente de son navire, avec les mêmes honneurs, qu'on auroit faits au Roi même; les boutiques furent fermées, & les cloches recommencerent à sonner au moment, qu'il parut dans sa chaloupe. Il reçût ces marques de distinction, & les applaudissemens des peuples avec modestie & avec dignité, & la premiere chose, à quoi il pensa, quand il fut en liberté, fut d'écrire au Roi & à la Reine, qui étoient à Barcelonne, & de leur envoyer un mémoire exact & succinct de son voyage. Il partit ensuite pour Seville avec sept Insulaires, de dix qu'il avoit embarqués: deux étant restés malades à Palos, & un troisiéme étant mort sur mer. Il reçût à Seville une lettre de leurs Altesses, avec cette Inscription: A DOM CHRISTOPHLE COLOMB, NOTRE AMIRAL SUR LA MER OCEANE, VICE-ROY ET GOUVERNEUR DES ISLES, QUI ONT E'TE' DE'COUVERTES DANS LES INDES. La lettre étoit remplie des marques les plus flateuses, & des assûrances les plus sinceres de bienveillance, d'estime, & de reconnoissance; & après bien des complimens sur le succès d'une entreprise, qui n'avoit point encore eu de semblable, depuis la fondation de la Monarchie, Ferdinand & Isabelle lui recommandoient de se rendre auprès de leurs personnes, sitôt qu'il auroit reglé toutes choses à Seville, pour continuer ses découvertes.

Pourquoi l'Amérique porte le nom d'Indes Occidentales.

L'Amiral répondit à cette lettre d'une maniere très-modeste, & joignit à sa réponse un mémoire des choses, qu'il jugeoit

nécessaires pour un second voyage aux Indes. Car c'est ainsi, qu'on commença dès-lors à nommer le pays nouvellement découvert, non seulement par émulation contre les Portugais, qui s'étoient frayé depuis peu un chemin aux Indes Orientales, dont ils avoient commencé la Conquête ; mais encore parce que Christophle Colomb étoit toûjours convaincu, & avoit persuadé aux Espagnols, que les Isles, d'où il venoit, étoient l'extrêmité de ces mêmes Indes, où le grand Alexandre avoit porté ses armes victorieuses, & où les Portugais se faisoient à l'autre extrêmité, un si grand empire; qu'elles n'étoient pas fort éloignées du Gange, & que l'Isle Espagnole étoit le Cipango de Marc-Paul de Venise. 1493.

Colomb se rend à Barcelonne : honneurs qu'il reçoit sur la route.

Dès qu'il eût fait partir sa lettre, il se mit lui-même en chemin pour Barcelonne, & tout ce voyage fut pour lui un continuel triomphe. Les grands chemins & les campagnes retentissoient des acclamations des Peuples, qui quittoient tout pour le voir. On sortoit au devant de lui de toutes les villes, par où il devoit passer, & on ne se lassoit point de regarder cet homme rare, qui par des routes inconnues à toute l'antiquité, avoit sçû trouver un monde nouveau. Les Indiens, qui l'accompagnoient ; car je les appellerai désormais ainsi, pour me conformer à l'usage de tous les historiens ; les Indiens, dis-je, ne laissoient pas d'avoir beaucoup de part à la curiosité des Peuples. La différence de leur couleur, de leur traits, de leurs manieres, faisoit presque juger que c'étoit des hommes d'une autre nature, que la nôtre, & les gens de la suite de l'Amiral ne pouvoient suffire à répondre à toutes les questions, qu'on leur faisoit sur toutes les avantures de leur voyage.

Son Entrée à Barcelonne.

Christophle Colomb arriva à Barcelonne vers le milieu d'Avril, & il est vrai de dire qu'on n'avoit encore rien vû en Espagne, qui representât mieux le triomphe des anciens Romains, que son entrée dans cette grande ville. Tous les Courtisans suivis d'un peuple innombrable, allerent au-devant de lui fort loin dans la campagne; & après qu'il eut

1493. reçû les complimens, qui lui furent faits de la part du Roi & de la Reine, il marcha juſqu'au Palais en cet ordre. Les ſept Indiens paroiſſoient les premiers, & ornoient d'autant mieux ſon triomphe, qu'eux-mêmes ils y prenoient part; au lieu que les Triomphateurs Romains fondoient en partie la gloire du leur ſur la miſere de ceux, qu'ils traînoient après leur char. On voyoit enſuite des couronnes & des lames d'or, qui n'étoient pas le fruit de la violence & de la rapacité du ſoldat victorieux; des balles de cotton, des caiſſes remplies d'un poivre, qu'on croyoit au moins égal à celui de l'Orient; des Perroquets, qu'on portoit ſur des roſeaux de 25. pieds de haut, des dépoüilles de Caymans, & de Lamentins, qu'on publioit être les veritables Syrenes des anciens, des quadrupedes, & des oiſeaux de pluſieurs eſpeces inconnuës, & quantité d'autres raretés, que la nouveauté rendoit précieuſes. Tout cela étalé aux yeux d'un peuple, dont l'imagination & la vanité portent ordinairement les choſes au-delà du naturel, ſembloit le tranſporter dans ces nouvelles regions, d'où il ſe flattoit de voir bientôt couler des richeſſes inépuiſables dans le ſein de l'Eſpagne. Auſſi entendoit-on les acclamations redoubler à chaque inſtant, & jamais homme n'eut peut-être des momens plus flatteurs, ni un jour plus glorieux: ſur tout, s'il raprochoit, comme il ne pouvoit gueres manquer d'arriver, ſa ſituation préſente de celle, où il s'étoit vû quelques mois auparavant.

Son Audiance du Roy & de la Reine.

Il fut ainſi conduit à travers une bonne partie de la ville à l'audiance des Rois Catholiques, qui l'attendoient en dehors du Palais revêtus des Habits Royaux, ſous un dais magnifique, le Prince d'Eſpagne à leur côté, & au milieu de la plus brillante Cour, qu'on eût vû de longtêms dans ces Royaumes. Dès qu'il aperçut leurs Alteſſes, il courut ſe proſterner à leurs pieds, & leur baiſer la main; mais Ferdinand lui fit ſigne auſſitôt de ſe relever, & lui commanda de s'aſſeoir ſur une chaiſe, qui lui avoit été préparée; après quoi il reçut ordre de raconter à haute

voix, ce qui lui étoit arrivé de plus remarquable. Il obéit, & il parla avec tant de réſerve, & d'un air ſi noble, qu'il charma toute l'Aſſemblée, & que ceux même, qui commençoient à le regarder avec des yeux jaloux, ne purent lui refuſer leur eſtime, ni ſe diſpenſer de lui en donner des marques publiques. Tout le monde ſe mit enſuite à genoux, à l'exemple du Roi & de la Reine, & le *Te Deum* chanté par la Muſique de la Chapelle termina l'Audiance. 1493.

Nouveaux honneurs qu'il reçoit.

Les jours ſuivans le Roi ne parut point dans la ville, qu'il n'eut le Prince ſon fils à ſa droite, & Colomb à ſa gauche. A l'exemple du Souverain tous les Grands d'Eſpagne s'étudierent à l'envi à combler d'honneurs l'Amiral Vice-Roy, & le Cardinal de Mendoze l'ayant invité à manger, lui donna la premiere place, le fit ſervir à plats couverts, & fit eſſayer tous les mets, qu'on lui préſenta; ce que preſque tous les Grands imiterent dans la ſuite. Ses deux Freres Barthélemy & Diego, quoiqu'ils ne fuſſent pas alors dans le Royaume, eurent auſſi part aux liberalités du Roi. le titre de *Dom* leur fut accordé, & toute la Famille obtint des Armoiries magnifiques. Au premier de Caſtille. Au ſecond de Leon. Au troiſiéme, une mer d'azur ſemée d'Iſles d'argent, la moitié de la circonférence environnée de la terre ferme, des grains d'or répandus partout, les terres & les Iſles couvertes d'arbres toûjours verds; au quatriéme d'azur à quatre ancres d'or, & en-deſſous les armes des anciens Colombs de Plaiſance, & pour cimier un globe ſurmonté d'une croix, avec cette deviſe:

Voyés la premiere Carte de l'Iſle p. 60.

Por Caſtilla, y por Leon,
Nuevo mundo hallò Colon.

C'eſt à dire, Colomb a découvert un nouveau monde, pour les Couronnes de Caſtille & de Leon.

Ligne de Démarcation.

La principale attention des Rois Catholiques, fut enſuite de donner avis au Souverain Pontife de la découverte du nouveau monde; car on ne craignoit point d'appeller dès-lors ainſi une demie douzaine d'Iſles, qu'on avoit trouvées, & à ſupplier ſa Sainteté de leur en accorder le Domaine.

1493. Ce n'étoit pourtant qu'une cérémonie de bienſéance ; Ferdinand & Iſabelle étoient bien perſuadés, qu'ils n'avoient pas beſoin de la permiſſion du S. Pere, pour poſſéder legitimement les nouvelles acquiſitions, & l'hiſtorien Herrera, dit en termes formels, que des perſonnes éminentes en ſçavoir, qu'on avoit conſultées ſur ce point, l'avoient ainſi décidé. D'ailleurs, bien des gens en Eſpagne s'étoient déjà infatués de l'opinion, dont j'ai déjà parlé, que ces Iſles avoient autrefois appartenu aux Eſpagnols.

Mais on fut bien aiſe de donner cette marque de ſoûmiſſion au Saint Siege, occupé alors par un Sujet de la Couronne d'Arragon, & dont on ſe tenoit bien aſſûré. C'étoit Alexandre VI. lequel, après avoir rendu de ſolemnelles actions de graces à Dieu, pour un évenement ſi ſingulier, & qui ouvroit une ſi belle porte à la publication de l'Evangile, accorda tout ce qu'on lui demandoit. Et ce fut alors que pour prévenir tous les différens, qui pourroient naître tous les jours entre les Couronnes de Caſtille & de Portugal, au ſujet des nouvelles découvertes ; ce Pontife fit tracer cette célébre Ligne de Démarcation, qui partageoit entre ces deux Couronnes tous les pays découverts, & ceux qu'on découvriroit dans la ſuite, qui ne ſeroient poſſedés par aucun Prince Catholique.

Ce qu'on entendoit par Ligne de Démarcation, étoit une ligne imaginaire, tirée d'un Pole à l'autre, laquelle coupoit en deux parties égales, l'eſpace, qui ſe trouve entre les Iſles Açorres & celles du Cap-Verd. Tout ce qui étoit au Couchant de cette Ligne, devoit appartenir à la Couronne de Caſtille, & tout ce qu'on trouveroit à ſon Orient, étoit concedé au Roi de Portugal. Depuis, par un accord fait entre les deux Couronnes, cette Ligne fut reculée de 370. lieuës à l'Oueſt ; mais dans les Bulles du Pape, où étoit exprimée cette donation, il étoit formellement déclaré que cette liberalité du S. Siege n'auroit lieu, qu'autant que les deux Souverains auroient ſoin de faire inſtruire les habitans de ces nouvelles conquêtes des principes de notre ſainte Religion.

1493.

Les Privileges de l'Amiral ſont confirmés.

Les Decrets Apoſtoliques arriverent en Eſpagne dans le têms, que l'Amiral avoit déjà reçû ſes dépêches pour ſon retour aux Indes, avec un Brevet particulier, en vertu duquel il devoit commander la flotte juſqu'à l'Iſle Eſpagnole; car pour le retour, elle devoit être ſous les ordres d'Antoine de Torrés. On y avoit joint de nouvelles Patentes en confirmation de celles, que nous avons rapportées plus haut. Les voicy.

» FERDINAND & ISABELLE, &c. Puiſqu'il a plû » à Dieu, que vous, Chriſtophle Colomb ayiés dé» couvert les Iſles, que nous avons nommées dans nos Let» tres: nous vous confirmons les Priviléges, que nous vous » y avons accordés, vous reconnoiſſant Amiral de l'Ocean, » depuis les Iſles Açorres juſqu'à celles du Cap Verd, & du » Septentrion au Midy, Vice-Roy & Gouverneur perpetuel » de toutes les Terres, que vous avés découvertes, & que » vous découvrirés. Voulons que vos Charges paſſent pour » toûjours à vos enfans de l'un à l'autre, avec tous les hon» neurs, prérogatives, droits & émolumens, qui y ſont » attachés, & qui ont appartenu à nos Amiraux de Caſtille » & de Leon. Vous donnons pouvoir de mettre tels Offi» ciers, Juges & Capitaines, que vous jugerés à propos, » pour tel têms, que vous voudrés, & de les caſſer quand » il vous plaira; à condition néanmoins, que les proviſions, » que vous leur donnerés, ſeront en notre [illegible], & ſcellées » de notre Cachet. Voulons de plus qu'en la qualité que » nous vous donnons d'Amiral de l'Ocean, vous puiſſiés » commander à ceux de nos Vaiſſeaux, que vous trouve» rés dans l'étenduë de nos mers, que vous leur ordonniés » de vous obéïr, & de vous donner tout ce que vous leur » demanderés, ſous les peines que vous leur impoſerés, & » que nous tenons dès à préſent pour bien impoſées. En» joignons à tous ceux, qui ſont & ſeront dans les Indes, » d'y demeurer ou d'en ſortir, quand vous leur ordonnerés, » nonobſtant appellation, & ſans qu'il ſoit beſoin pour vous

1493. » faire obéïr, d'autres Lettres que des Préſentes. Nous com-
» mandons à notre Chancelier & à tous les Gens tenant
» notre Sceau, de vous expedier au plûtôt nos Lettres con-
» tenant la confirmation de vos Privileges, en telle forme
» que vous voudrés, à peine de notre diſgrace, & de trente
» ducats d'amende contre chacun des contrevenans. Car
» telle eſt notre volonté. DONNE' à Barcelonne le 28. de
» May 1493. *Signé* Moy LE ROY, Moy LA REINE. »

« *Moy* Fernand Alvarez de Tolede, *Secretaire d'Etat, ai*
» *fait expedier les Préſentes par le Commandement de leurs*
» *Alteſſes.* »

Baptême des premiers Indiens.

Les honneurs, dont toute la Cour s'empreſſoit à combler l'Amiral, ne le retinrent pas à Barcelonne un ſeul jour au-delà du têms, que ſes affaires demandoient, qu'il y reſtât; & on lui a toûjours rendu cette juſtice, que ſon devoir & le ſervice de ſon Prince l'ont uniquement occupé toute ſa vie; mais il ſouhaita pourtant de voir ſes Indiens baptiſés avant ſon départ. Il avoit eû un très-grand ſoin de les faire inſtruire, & la cérémonie de leur Batême ſe fit avec beaucoup d'apareil. Le Roi, la Reine, & le Prince d'Eſpagne voulurent offrir eux-mêmes à Dieu ces prémices de la Gentilité du Nouveau-monde. Le parent de Goacanaric fut nommé Dom Ferdinand d'Arragon, & eut le Roi pour Parrain. Un autre fut nommé Dom Jean de Caſtille par le Prince, à la Cour duquel il reſta, & mourut au bout de deux ans. Les autres retournerent dans leur pays. Le zele des Rois Catholiques les porta enſuite à prendre des meſures pour la publication de l'Evangile dans leurs nouvelles conquêtes, & ils firent choix d'un nombre de Religieux & d'Eccleſiaſtiques, qui eurent tous pour Superieur le P. Boyl Benedictin Catalan, auquel le Pape donna des Pouvoirs très-étendus, afin qu'il pût exercer avec plus de liberté, & de dignité les fonctions de ſon Miniſtere.

On fait un grand Armement pour les Indes.

Tout étant ainſi reglé, l'Amiral eut ſon Audiance de congé du Roi, de la Reine & du Prince d'Eſpagne, auprès

près duquel il laiſſa ſes deux fils en qualité de Pages, & ſe rendit à Seville, où il trouva la flotte, qu'il devoit commander, toute prête, bien fournie d'Artillerie, & de munitions de guerre & de bouche, non ſeulement pour le voyage, mais encore pour les colonies, qu'il jugeroit à propos d'établir. On y avoit auſſi embarqué grand nombre de chevaux d'Andalouſie, des ferremens de toute eſpece, des inſtrumens pour travailler aux mines, & pour purifier l'or, des marchandiſes pour la traite & pour les preſens, du froment, du ris, des graines de toutes ſortes de legumes; enfin généralement tout ce que l'on peut deſirer dans un nouvel établiſſement. Plus de 1500. volontaires, la plûpart Gentilshommes, & quelques-uns même d'une naiſſance diſtinguée, voulurent faire le voyage; & pluſieurs le firent à leurs frais. Le nombre en auroit même été plus grand, ſi la flotte, qui n'étoit que de 17. navires mediocres, avoit pû les porter. Ce fut la Reine, qui défraya la plûpart de ces paſſagers; & cette Princeſſe fit encore la dépenſe d'envoyer aux Indes un bon nombre d'Ouvriers. Enfin on peut dire que de la part des Princes & des ſujets, il n'y eut jamais plus d'ardeur pour aucune expedition: auſſi tous, juſqu'aux Matelots & aux Manœuvres, ſe croyoient aſſûrés de faire une fortune prompte, & des plus éclatantes. 1493.

Le vingt-cinquiéme de Septembre la flotte ſortit de grand matin de la Baye de Cadix, & le cinquiéme d'Octobre elle entra dans le Port de la Gomera, une des Canaries, où elle demeura deux jours pour faire de l'eau & du bois. L'Amiral y acheta auſſi des veaux, des chevres, des moutons, des pourceaux, & de toutes ſortes de volailles, pour les faire multiplier dans l'Iſle Eſpagnole, comme il eſt arrivé, au-delà même de ſes eſperances. Il ſe fournit encore de divers plans d'arbres, & de toutes les graines qu'il put trouver, & avant que d'apareiller, il donna à chaque Commandant de navire une inſtruction par écrit, mais cachetée, ſur ce qui ſe devoit faire au cas qu'une tempête, ou quelque accident pareil le ſeparât de la flotte, avec

Départ de la flotte.

1493. défenſe de l'ouvrir, s'il n'arrivoit rien de pareil. Les Hiſtoriens ne nous apprennent pas la raiſon de cette façon d'agir ſi myſterieuſe.

Découverte de pluſieurs des petites Antilles.

Le ſept d'Octobre on mit à la voile, l'Amiral prit un peu plus au Sud, qu'il n'avoit fait l'année précedente, & après une très-heureuſe navigation tous les vaiſſeaux ſe trouverent un Dimanche troiſiéme Novembre à la vûë d'une Iſle, que la circonſtance du jour fit nommer *la Dominique*. Oviedo & quelques autres prétendent avec aſſez de vrayſemblance, qu'on en avoit déjà découvert une autre que l'empreſſement où l'on étoit de voir la terre, avoit fait nommer *la Deſirée*. Une troiſiéme ayant paru un peu au large, l'Amiral l'appella *Marigalante*, du nom du navire, qu'il montoit, & envoya un Officier en prendre poſſeſſion. Le lendemain il en reconnut une quatriéme, qui fut nommée la *Guadaloupe*, en memoire d'une Egliſe de ce nom fort célébre en Catalogne. Il envoya auſſi la reconnoître de près, & l'on fut aſſez ſurpris de trouver ſur ſon rivage une piece de navire, qu'on jugea avoir été travaillée en Europe. On y rencontra auſſi quelques Indiens des deux ſexes, que les habitans avoient enlevés nouvellement de l'Iſle Boriquen, & qu'ils avoient abandonnés à la vûë de la chaloupe, pour ſe ſauver plus aiſément. Ces pauvres malheureux prierent les Eſpagnols de les embarquer avec eux, leur montrerent les triſtes reſtes de leurs compatriotes, que les Barbares avoient mangés, & les aſſûrerent qu'un pareil ſort ne leur pouvoit manquer, ſi on ne leur accordoit la grace, qu'ils demandoient, & qu'ils obtinrent.

La Dominique.

La Deſſeada.

Marigalante.

La Guadaloupe.

Montſerrat, Antigoa.

Montſerrat, *Antigoa* & pluſieurs autres Iſles furent découvertes les jours ſuivans. La premiere prit ſon nom de Notre-Dame de Mont-Serrat près de Barcelonne; & la ſeconde de Notre-Dame l'Antique de Seville. Chriſtophle Colomb n'oublia pas le Saint, dont il portoit le nom, & appella *Saint Chriſtophle* la belle Iſle, qui le conſerve encore aujourd'hui. Il rangea enſuite toute la côte de Boriquen, qu'il appella *l'Iſle de Saint Jean-Baptiſte*. On ajoûta depuis à

Saint Chriſtophle.

ce nom, celui de *Puerto Ricco*, & nous la connoiſſons en France ſous celui de *Portoric*. Colomb s'y arrêta quelque têms dans une Baye, où il trouva des maiſons mieux bâties, qu'il n'en avoit vû dans l'Iſle Eſpagnole. Enfin le 22. de Novembre il entra dans la Baye de Samana, où il moüilla l'ancre, & il y débarqua un de ſes Indiens, dont il n'a jamais entendu parler depuis, quelque diligence, qu'il ait faite pour en apprendre des nouvelles. Il s'avança juſqu'à Monte Chriſto, où ayant envoyé ſa chaloupe à terre, elle ne rencontra perſonne: on aperçut ſeulement ſur le rivage deux cadavres étendus, & tellement conſumés, qu'on ne put diſtinguer ſi c'étoit des Inſulaires ou des Caſtillans, ils avoient encore au cou des eſpeces de cordes, faites avec des herbes, ce qui fit juger qu'ils avoient été étranglés. 1493.

Il trouve ſa colonie ruinée, tous ſes gens morts.

Le 27. la flotte alla jetter un ancre à l'entrée de Puerto-Real, un peu plus bas que l'endroit, où avoit été la Fortereſſe. Et d'abord deux Indiens parurent dans un Canot, & s'aprocherent de la Capitane en criant, *Almirante*. On les invita à venir à bord, mais ils le refuſerent, juſqu'à ce qu'ils euſſent vû l'Amiral. Colomb ſe montra, & ils aborderent auſſitôt ſans aucune crainte. Ils le ſaluerent de la part de Goacanaric, & lui firent au nom de ce Prince un fort beau preſent en or. Il leur demanda des nouvelles de ſes gens, & ils répondirent, que quelques-uns étoient morts de maladie, & que les autres étoient entrés plus avant dans le pays avec des femmes. L'Amiral leur fit donner quelques bagatelles, les chargea d'un preſent plus conſiderable pour le Cacique leur maître, & les renvoya. Le lendemain toute la flotte entra plus avant dans le Port, & le premier ſpectacle, qui s'offrit aux yeux des Caſtillans, ce furent les ruines de la Fortereſſe. Colomb envoya ſur le champs viſiter cette maſure, & l'on n'y trouva perſonne. En avançant un peu plus dans les terres, on aperçut trois ou quatre Indiens, qui prirent d'abord la fuite; quelque têms après on vit de la terre tout fraîchement remuée, on y foüilla,

1493. & l'on y trouva des corps tout récemment enterrés. Ils étoient habillés, & ce fut la seule marque, à laquelle on reconnut qu'ils étoient Espagnols.

Discours du frere de Goacanaric à l'Amiral.

Tandis qu'on déliberoit sur le parti, qu'il y avoit à prendre dans une conjoncture, qui ne laissoit pas d'être embarassante, un frere du Roi de Marien arriva avec une assez nombreuse suite. Il salua d'abord l'Amiral d'un air triste, puis il lui parla en ces termes : Dom Fernand Colomb assûre que ce fut en Espagnol, ce qui ne paroît pas vraisemblable. « Vous êtes sans doute surpris, Seigneur, de voir » votre Fortereſſe en l'état, où elle est, & de ne retrou» ver aucun de vos gens, & peut être avez vous déjà soup» çonné mon frere de vous avoir trahi ; mais écoutés-moi » un moment, & vous avoüerez que Goacanaric a été de» puis votre départ le plus fidéle de vos amis, & le plus » malheureux de tous les hommes. A peine vos sujets » vous eurent perdu de vûë, que la dissention se mit parmi » eux. Tous vouloient commander, & personne ne vou» loit obéir. Chacun alloit, où bon lui sembloit, & par» tout, où ils portoient leurs pas, ils exerçoient sur les » habitans toutes sortes de violences, enlevoient de force » tout l'or, qu'ils trouvoient, ravissoient les femmes, qu'ils » rencontroient, & commettoient sans honte des dissolu» tions & des brigandages inouis. Tandis qu'ils ne s'atta» querent qu'aux peuples soumis à mon frere, il n'y eut » rien à craindre pour eux, nous ne songions qu'à éviter » leur rencontre, & nous esperions que vous reviendriez » bientôt faire cesser un desordre si criant ; mais quand une » fois ils furent entrés sur les terres des autres Caciques, » ils eurent à faire à des gens, qui ne les menagerent » point, & de tous ceux, qui furent trouvés à l'écart, pas un » seul n'échapa. Quelques-uns pénétrerent jusqu'aux mines » de Cibao, qui sont dans les Etats d'un Cacique, nommé » Caonabo, lequel après les avoir massacré tous, vint as» sieger la Fortereſſe. Il n'y restoit que quatre hommes » avec le Commandant : ils s'y défendirent quelque têms

» avec bien de la valeur ; mais vne nuit le Cacique s'é- 1493.
» tant aviſé de mettre le feu en pluſieurs endroits, il ne
» fut pas poſſible de l'éteindre. Les aſſiegés ſe ſauverent du
» côté de la mer, & ſe noyerent en voulant paſſer à la na-
» ge de l'autre côté du Port. Mon frere, au premier bruit du
» ſiege, arma en diligence pour ſecourir ſes amis & ſes alliés ;
» mais il arriva trop tard : il trouva Caonabo maître de tout.
» N'ayant pû délivrer les Eſpagnols, il voulut les venger. Il li-
» vra bataille au Cacique, & le défit ; mais il fut bleſſé, & il
» n'eſt pas encore guéri. C'eſt uniquement ce qui l'a empêché
» de venir vous témoigner lui-même combien vivement il
» a reſſenti le malheur arrivé à votre Nation. »

Conduite de Colomb à l'égard du Roi de Marien.

Quoique ce diſcours n'eut pas entierement perſuadé l'Amiral, il ne put néanmoins goûter l'avis de quelques-uns, & ſurtout du P. Boyl, qui vouloient qu'on commençât par s'aſſûrer de la perſonne du Cacique. Il paroît qu'il y avoit véritablement ſujet de le ſoupçonner d'avoir fait lui-même tout le mal, qu'il rejettoit ſur Caonabo : pluſieurs l'ont cru long-têms ſur des indices, qui n'étoient pourtant pas convainquants, & pouvoient autant venir de la timidité naturelle à ces peuples, que du témoignage d'une conſcience coupable. Pierre Martyr d'Anglerie, qui écrivoit quelque fois ſur les premiers bruits, qui ſe répandoient en Eſpagne après le retour des navires, (ainſi que je l'ai déjà obſervé,) a avancé comme une choſe certaine que le Roi de Marien fut convaincu d'avoir été le meurtrier des Caſtillans, que ſa bleſſure ne ſe trouva point réelle, & qu'il ſe mit par la fuite en ſureté contre la juſte vengeance, que l'Amiral ſe préparoit à tirer de ſa perfidie. Mais les Hiſtoriens mieux inſtruits ont parlé autrement, & la ſuite de l'Hiſtoire nous repréſente Goacanaric toûjours tellement attaché aux Eſpagnols, qu'il n'eſt pas poſſible de douter de ſa ſincerité & de ſon innocence dans l'occaſion, dont il s'agit.

Il eſt certain du moins que l'Amiral prit le parti le plus ſage, en n'écoutant ni ſes defiances, ni les conſeils violens qu'on lui donnoit. « Nous ne reſſuſciterons pas les

1493. » morts, leur dit-il, & puiſque nous pouvons nous établir ici du conſentement de celui, qui y commande, pourquoi nous expoſer au peril d'une guerre, dont nous ne ſçaurions dire quelle ſeroit l'iſſuë ? Soyons à la bonne heure ſur la defiance, prenons bien nos meſures pour n'être pas ſurpris, & lorſque nous nous ſerons fortifiés, le Cacique, s'il eſt coupable, ne nous échapera pas. » Colomb ne voulut pas même faire paroître qu'il ſoupçonnât la fidelité du Roi de Marien; mais il lui envoya un Officier, qui ſous prétexte de le complimenter de ſa part, eut ordre de s'aſſûrer, s'il étoit véritablement bleſſé; au cas qu'il le fût, d'examiner de quelle ſorte d'armes venoit ſa playe, & d'obſerver ſoigneuſement toutes choſes. L'Officier s'acquitta parfaitement de ſa commiſſion, & ne trouva rien qui pût charger le Prince Indien. Les Ecrivains Eſpagnols, tels que D. Fernand Colomb & Antoine Herrera, qui n'ont point balancé à le juger effectivement innocent, ſont en cela d'autant plus croyables, que l'interêt de leur Nation devoit, ce ſemble, leur faire ſouhaiter de trouver coupable un Souverain, qui n'a été payé par les Eſpagnols que d'ingratitude, pour tous les ſervices, qu'il a rendus à leur colonie naiſſante.

Il lui rend viſite. L'Amiral, après le retour de ſon Envoyé, ſe confirma de plus en plus dans la réſolution de cultiver l'amitié de Goacanaric, & ne voulut pas même différer à lui rendre viſite. Tout ſe paſſa fort tranquillement dans cette entrevûë : le Cacique fit preſent à Colomb de 800. petites coquilles d'un très-beau luſtre, du nombre de celles qu'on appelle *Cibas*, & qui ſont fort eſtimées de ces peuples. (Herrera dit que c'étoit des pierres fort menuës & fort recherchées.) Il y ajouta trois calebaſſes pleines de poudre & de petits grains d'or, une couronne, & plus de cent petites plaques du même métal. L'Amiral de ſon côté donna au Cacique de petits vaſes de verre, des couteaux, des miroirs, & une image de la Vierge, qu'il lui pendit au cou. Goacanaric fut extrémement ſatisfait de ce preſent, dont

il parut faire plus de cas, que de tout l'or de Cibao. Les moindres bagatelles lui ſembloient des choſes d'un prix ineſtimable; mais il n'admira rien tant, que les chevaux ſur leſquels Colomb & toute ſa ſuite étoient montés, & à qui on fit faire le manége en ſa préſence. 1493.

Il cherche un lieu commode pour s'y faire un établiſſement.

Toutes choſes paroiſſant donc ſûres du côté de ce Prince, l'Amiral ne penſa plus qu'à faire un établiſſement ſolide. Il eût bien ſouhaité de pouvoir ſe placer dans ce Royaume; mais il ne trouvoit pas le pays aſſez bon, parce qu'il en jugeoit ſur ce qu'il avoit vû en rangeant la côte. En effet les eaux y croupiſſoient alors en pluſieurs endroits, & en rendoient l'air malſain. Outre cela on y manquoit abſolument de pierres pour bâtir. On a depuis travaillé avec quelque ſuccès à faire écouler les eaux; mais les pierres propres à bâtir ne s'y ſont point encore trouvées. D'ailleurs l'Amiral vouloit s'approcher des mines de Cibao. Il réſolut donc de s'avancer plus à l'Eſt, & le ſeptiéme de Decembre il partit de Puerto-Real avec toute ſa flotte, dans le deſſein d'aller placer ſa colonie à Puerto di Plata, où le pays lui avoit paru beau, & le terroir fertile. Mais il fut acceüilli en chemin d'une de ces tourmentes, que les François ont depuis appellées *Nords*, parce qu'elles ſont cauſées par les vents, qui ſoufflent de la partie du Septentrion, & il ne pouvoit éviter d'être jetté à la côte, & d'y perir avec tous ſes navires, ſi à la faveur d'une éclaircie, il n'eût aperçû à deux lieuës à l'Eſt de Monte Criſto une riviere, où il entra.

Il bâtit une ville ſous le nom d'Iſabelle.

Elle avoit environ cent pas de large, & formoit un aſſez joli Port; mais un peu découvert du côté du Nord. Un platon fort élevé, bordé de rochers, & aſſez large, domine ce Port, & l'on découvre de là une très-grande étenduë de plaine. Colomb ayant fait viſiter ce pays, on l'aſſûra que les terres en étoient fort bonnes, & que l'on y trouvoit partout des pierres propres à bâtir, & d'autres pour faire de la chaux. Il parut bien dans la ſuite qu'on s'étoit trompé pour le premier article; mais tout le monde

1493. étoit extrémement fatigué de la mer. L'Amiral ſe détermina donc à bâtir une ville en ce lieu-là: il en traça le plan ſur le platon, dont je viens de parler; & comme chacun mit la main à l'œuvre, toute la Colonie fut bientôt logée, ou du moins à couvert; c'étoit-là le plus preſſé, & il ne falloit ni beaucoup de têms, ni beaucoup de travail, pour dreſſer une caſe, dont les ſeuls materiaux furent le bois, la paille, & les feuilles de palmier. L'Egliſe, l'Arſenal, le Magazin, la maiſon du Gouverneur, furent bâtis de pierres, & ne furent pas ſitôt achevés. Cette nouvelle ville, la premiere, qui ait été conſtruite par les Europeans dans le nouveau monde, fut nommée *Iſabelle*, en memoire de la Reine de Caſtille.

Il envoye viſiter les mines de Cibao.

Cependant on commençoit déjà à reſſentir les premieres atteintes de la famine, ſoit que les proviſions n'euſſent pas été bien faites, ſoit qu'on ne les eût pas aſſés menagées, ou que les vivres euſſent été gâtés: d'ailleurs, la continuité d'un travail, dont perſonne n'étoit exempt, & auquel la plûpart n'étoient point accoûtumés, les fatigues paſſées, le changement de climat, & les extrêmes chaleurs cauſerent de grandes maladies, dont l'Amiral, qui s'épargnoit encore moins que les autres, fut attaqué des premiers. Mais il n'y avoit point de difficultés, ni de miſeres, que ne fît dévorer l'eſpérance des tréſors, dont l'imagination d'un chacun lui repréſentoit l'acquiſition aſſûrée & prochaine. Colomb étoit trop habile homme, pour ne pas profiter de ces favorables diſpoſitions; & pour les entretenir, autant qu'il étoit poſſible, il ne jugea pas à propos de différer plus longtêms la découverte des mines de Cibao. Ne pouvant la faire par lui-même, il en chargea un brave Capitaine nommé Alphonſe de Ojeda, auquel il donna un détachement de 15. ſoldats bien armés.

Caractere d'Ojeda.

Ojeda étoit un Gentilhomme, qui avoit été au ſervice du Duc de Medina Sidonia, il étoit d'une très petite taille; mais on racontoit des choſes preſque incroyables de ſa force & de ſon adreſſe. Il eut été difficile de voir un homme plus hardi

hardi, plus entreprenant, plus ambitieux, moins intereſſé, un cœur plus haut, un eſprit plus fécond en reſſources ; rien ne rebutoit ſon courage, mais il n'étoit pas heureux, & nous le verrons échoüer dans les entrepriſes les mieux concertées & les mieux ſoutenuës. Au ſortir d'Iſabelle, il prit ſa route au Midi, & après avoir fait 8. ou 10. lieuës par un pays inhabité, & qui lui parut ſtérile ; il entra dans une gorge de montagne très-étroite, qui le conduiſit dans une grande & belle plaine, bien peuplée, cultivée partout, & entrecoupée d'un nombre infini de ruiſſeaux, dont la plûpart ſe rendent dans la riviere Yaqué. Il n'avoit plus que 10. à 12. lieuës à faire dans ce beau pays, pour gagner Cibao ; mais les réceptions, qu'on lui faiſoit dans toutes les bourgades, & la quantité de ruiſſeaux, qu'il lui falloit traverſer, lui firent employer cinq jours à les faire. Plus il avançoit, & plus il ſentoit qu'il approchoit d'un pays abondant en or. La plûpart des ruiſſeaux, qu'il rencontra après les deux premiers jours de marche, en roullent des pailles & des petits grains parmi le ſable ; enfin il ſe trouva au pied des montagnes de Cibao. 1493.

Ce mot ſignifie montagne pierreuſe, & il eſt dérivé de *Ciba*, qui veut dire, un Roc ou un Caillou. Rien n'eſt plus affreux à la vûë que l'entrée de ce canton, mais on y reſpire d'abord un air extrêmement doux & fort ſain ; il y coule partout des eaux pures & cordiales, & les Sauvages, qui accompagnoient les Caſtillans, leur faiſoient ramaſſer de l'or à chaque pas. Ojeda, content de cette découverte, qui répondoit ſi bien à tout ce qu'on avoit publié juſques-là des mines de Cibao, reprit avec quantité de monſtres d'or, la route d'Iſabelle, où le récit de ce qu'il avoit vû, & les preuves, qu'il en faiſoit briller aux yeux de ſes compatriotes, ſemblerent ranimer toute cette colonie, que la famine & le déſeſpoir commençoient de réduire à une langueur mortelle, & avoient même déjà conſidérablement diminuée. Deſcription de Cibao.

L'Amiral profita de cette heureuſe conjoncture, pour 1494.

1494. renvoyer sa flotte en Espagne, mais il en retint pour lui cinq bâtimens, deux Navires moyens & trois Caravelles. La flotte étoit sur le point d'appareiller, lorsqu'on eut avis que quelques-uns des habitans d'Isabelle, ayant à leur tête un certain Bernard de Pise, avoient complotté d'enlever un ou deux des bâtimens, que Colomb s'étoit reservés; & de s'en retourner en Espagne. L'Amiral ne crût pas devoir s'endormir un moment sur ce commencement de mutinerie; il fit saisir Bernard de Pise, il l'envoya en Espagne prisonnier avec le projet de sa révolte, qu'on lui avoit trouvé dans ses poches, & il fit pendre ses principaux complices. Cette conduite étoit sage, mais ce n'est pas toûjours la sagesse, qui regle le succès des évenemens. Cet acte de justice, en apparence si nécessaire, & où toutes les formalités furent exactement gardées, lui aliéna la multitude sans retour, & eut des suites bien funestes pour lui & pour toute sa famille.

Conspiration découverte & punie.

L'Amiral va lui-même à Cibao.

Cette sédition appaisée, & la flotte ayant mis à la voile, l'Amiral voulut visiter lui-même les mines de Cibao, y mener des ouvriers, & y construire une forteresse. Il nomma pour l'accompagner un bon nombre de volontaires, & tout ce qu'il avoit de meilleurs soldats, tous à cheval, & après avoir établi D. Diegue Colomb, le plus jeune de ses deux freres, Gouverneur d'Isabelle, il se mit en marche au son des trompettes & des tambours, & enseignes déployées. A l'entrée & au sortir des Bourgades Indiennes, il faisoit la même chose, mais il ne tira point de cet éclat tout le fruit, qu'il en avoit prétendu: il effraya même plus les Insulaires, qu'il ne leur inspira d'estime & de respect pour les Castillans, & au lieu qu'au passage d'Ojeda, on les avoit vû accourir avec empressement au devant de cet Officier, lui offrir toutes sortes de rafraîchissemens, & lui rendre tous les services, qui pouvoient dépendre d'eux, ils fuyoient de toutes parts, dès qu'ils entendoient ces instrumens militaires, & apercevoient cet équipage guerrier, qui les faisoit trembler de peur.

Ils ſe raſſûrerent néanmoins peu à peu, parce que Colomb n'eût pas plûtôt remarqué le mauvais effet de cette marche bruyante, qu'il s'appliqua à combler ce timide peuple de marques de la plus ſincere bienveillance. Après qu'il eût fait trois lieuës, il envoya ſous la conduite de quelques Gentilshommes des pionniers, pour aplanir cette gorge de montagnes, dont nous avons parlé, & par où il eût été ſans cela impoſſible à des gens de cheval de paſſer. C'eſt ce qui a fait donner à ce paſſage le nom *de Puerto de Los-Hidalgos*. En y arrivant, Colomb monta ſur une des plus hautes montagnes, d'où il découvrit cette vaſte plaine, qu'on rencontre au ſortir de ces détroits, & à laquelle il donna le nom *de Vega Real*, ainſi que je l'ai remarqué ailleurs. Il la traverſa enſuite dans ſa largeur, qui n'eſt en cet endroit-là que de cinq lieuës, & il ſe trouva au bord du fleuve *Yaqué* ou *Nicayagua*, car les Indiens lui donnoient ces deux noms. Il eſt large comme l'Ebre l'eſt à Tortoſe, dit Herrera; l'Amiral en trouva les bords tout couverts de Cannes, & le nomma *Rio de las Cañas*, ne ſçachant pas, ou ne faiſant pas réflexion, que c'étoit la même riviere qu'il avoit appellée *Rio del Oro*, à ſon premier voyage, & qui ſe décharge dans la mer à côté de Monte-Criſto, dont les François lui ont depuis donné le nom.

1494.

Ou *Porta de los Cavalleros.*

Aſſés près de ce fleuve, Colomb vit une groſſe Bourgade, & s'en étant approché, il remarqua que les habitans barricadoient leurs portes avec des cannes, il vit bien qu'ils avoient peur, il leur fit amitié, & il les eût bientôt raſſûrés. La même choſe lui arriva dans deux autres villages, au-delà d'une riviere, qu'il appella *Rio-Verde*, & dont il trouva les eaux extrêmement fraîches. Enfin, le 15. de Mars, il arriva à l'entrée de Cibao, car on nomme ainſi toute une Province, à laquelle Herrera donne autant d'étenduë, qu'en a le Portugal. L'Amiral eut encore la curioſité de monter ſur la plus haute des montagnes, qui ſont à l'entrée de ce beau pays, & il vit de-là preſque toute l'Iſle Eſpagnole. Il fut ſurtout charmé de la beauté de la Vega Real, qu'il

1494. découvroit aiſément toute entiere, parce qu'il étoit preſque au milieu de ſa longueur. Il s'imagina voir un jardin bien cultivé, tout coupé de canaux, qui paroiſſoient comme creuſés exprès, & dont la plûpart rouloient un or très-pur avec les plus belles eaux du monde. Outre cela, dans les 18. lieuës, qu'il avoit fait depuis Iſabelle, il avoit encore découvert une mine de cuivre, une carriere d'azur, & une d'ambre. On n'a pourtant pas entendu parler depuis ce têms-là, ni de l'une, ni de l'autre carriere. Quoiqu'il en ſoit, un pays, où à chaque pas on marchoit ſur l'or, meritoit bien que l'on penſât à s'en aſſûrer la poſſeſſion.

Il y bâtit une Forteresſe. L'Amiral réſolut donc d'y bâtir une fortereſſe, & il la traça lui-même dans une preſqu'Iſle, que forme la riviere *Xanique*. Elle ne fut conſtruite que de terre & de bois, mais un bon foſſé en défendoit l'entrée, que la riviere laiſſoit libre. L'incredulité de quelques-uns, qui s'étoient opiniâtrés à ne point croire ce qui ſe diſoit des mines de Cibao, juſqu'à ce qu'ils euſſent vû de leurs yeux ce qui en étoit, fit donner à ce fort le nom *de Saint-Thomas*; Colomb en confia le gouvernement à un Seigneur Catalan, nommé D. Pedro Margarit, auquel Oviedo donne quelquefois le titre de Commandeur. Il lui laiſſa 96. hommes, partie ſoldats, partie ouvriers, & il s'en retourna à Iſabelle, où il arriva le 29. de Mars. Il trouva cette ville dans l'état du monde le plus triſte. Les munitions de bouche étoient ſur le point d'y manquer tout à fait, & perſonne n'étoit fort en état de ſe donner tous les ſoins néceſſaires pour s'empêcher d'en être abſolument dépourvû.

Mutinerie dans Iſabelle. Cette extrême diſette, la mauvaiſe qualité de ce qui reſtoit de vivres, que l'humidité & la chaleur du pays avoient preſque entierement corrompu, le chagrin & l'intemperie de l'air, eûrent bientôt cauſé des maladies plus fâcheuſes encore que les premieres. D'ailleurs, on manquoit abſolument de remedes, & il falloit que certains travaux néceſſaires ſe fiſſent. L'Amiral, dans cette extrémité, eût recours aux volontaires, leſquels ſe voyant mal nourris, & con-

traints même par la force à des travaux pénibles & humiliants, commencerent à crier bien haut, & furent soûtenus. Un de ceux, qui prit plus ouvertement leur parti, fut le P. Boyl; quelques-uns ont dit que l'Amiral n'avoit pas épargné ce Religieux dans le retranchement, qu'il s'étoit vû obligé de faire des vivres; ce qui est certain, c'est que la séverité de Colomb à punir les plus légeres fautes, l'avoit souvent choqué, qu'il lui en avoit fait de grands reproches, & qu'il en étoit même quelquefois venu, jusqu'à mettre l'Eglise en interdit: l'Amiral n'en avoit rien rabattu d'une conduite, qu'il jugeoit nécessaire, & il faisoit d'abord cesser l'interdit, en retranchant absolument la Ration au Benedictin. Nous verrons bientôt les suites de cette broüillerie. 1494.

L'Amiral part pour de nouvelles découvertes.

Sur ces entrefaites on eut avis à Isabelle, que Caonabo paroissoit vouloir assieger le Fort de Saint Thomas: le Capitaine Ojeda fut aussitôt envoyé avec 400. hommes de ce côté là, & eut ordre de rester dans la place, tandis que Margarit feroit des courses sur les terres du Cacique, pour le retenir sur la défensive. L'Amiral établit ensuite à Isabelle un Conseil, composé du P. Boyl, de l'Alguazil Major, de Pero Fernandez Coronel, d'Alonse Sanchez de Carvajal, dont nous parlerons ailleurs; & de Jean de Luxan. D. Diegue, qui étoit toûjours le Gouverneur de la ville, fut nommé Président de ce Tribunal. Cela fait, l'Amiral partit avec un navire & deux caravelles, pour aller faire de nouvelles découvertes. Il ne fut gueres que cinq mois dans ce voyage, depuis le 24. d'Avril jusqu'au 27. Septembre. Il fit presque tout le tour de Cuba, & s'assûra enfin que c'étoit une Isle, quoique quelques-uns ayent soutenu qu'il en avoit douté toute sa vie. Il découvrit une autre grande Isle, à laquelle il donna le nom de *Sant-Yago*, mais celui de *Jamaica*, que lui donnoient ses habitans, a prévalu. Il souffrit extraordinairement par le defaut de vivres, par les tempêtes, par divers autres accidens: il échoüa plusieurs fois, & courut de grands risques. Enfin s'étant avancé à l'Est jusqu'à la Mona, petite Isle, dont j'ai déjà parlé, &

1494. qui eſt entre l'Eſpagnole & Portoric, il y tomba dangereuſement malade, & on fut obligé de le ramener à Iſabelle.

Son retour à Iſabelle, où il trouve ſon frere D. Barthélemy.

Il étoit encore fort mal quand il y arriva; mais la joie d'y trouver ſon frere D. Barthélemy lui rendit bientôt la ſanté. Il y avoit 13. ans qu'ils ne s'étoient vûs, & l'Amiral, qui pendant tout ce têms-là n'avoit reçû aucune nouvelle de ſon frere, le croyoit mort. J'ai dit ailleurs quelles avoient été les avantures de D. Barthélemy les premieres années après ſa ſéparation d'avec ſon frere; & quoique dans la ſuite du récit de D. Fernand Colomb, que j'ai rapporté, il y ait des choſes qui ne peuvent guere s'accorder avec la verité de l'Hiſtoire, il paroît certain que tout n'y eſt pas fabuleux: il eſt même hors de toute vraiſemblance, que ce voyageur ait paſſé huit ans de ſuite en Angleterre, ſans écrire une ſeule fois à ſon frere en Eſpagne. Enfin s'ennuyant de ne rien avancer avec le Roi Henry VII. il le quitta pour s'aller rejoindre à ce même frere, dont il étoit auſſi de ſon côté fort en peine. En paſſant par Paris, il voulut ſaluer Charles VIII. Ce Prince lui fit un acceüil fort gracieux, lui aprit la découverte du Nouveau Monde, & lui fit toucher cent écus pour achever ſon voyage. D. Barthélemy uſa de toute la diligence poſſible pour arriver en Eſpagne, avant que l'Amiral en partît; mais elle fut inutile. Il fut bien reçû des Rois Catholiques: il leur offrit ſes ſervices, & ils les agréerent. On lui donna trois navires pour porter des vivres à l'Iſle Eſpagnole, & il moüilla dans le Port d'Iſabelle, peu de jours après, que ſon frere en fût parti pour ſes nouvelles découvertes.

Les gens de guerre ſe comportent mal, & ce qui en arrive.

Le ſecours de vivres qu'il aportoit à la Colonie, ne pouvoit venir plus à propos; mais c'étoit peu de choſes pour tant de monde. La famine redevint bientôt extrême, & produiſit beaucoup de deſordres. Le plus grand mal vint des gens de guerre, qui étoient ſous la conduite de D. Pedro Margarit. Cet Officier avoit eû ordre d'aller avec un grand corps de troupes viſiter toutes les Provinces de l'Iſle; mais il lui avoit été très-particulierement recomman-

dé de retenir ſes gens dans une ſi exacte diſcipline, que les naturels du pays n'euſſent aucun ſujet de ſe plaindre. C'étoit demander beaucoup à des ſoldats, auſquels l'on ne fourniſſoit pas le néceſſaire pour la vie. Auſſi ne trouvant pas les Indiens diſpoſés à leur fournir des vivres, ils en prirent de force, ſe donnerent toutes ſortes de licences, & commirent partout de grandes violences. Alors les Indiens ſongerent à ſe réunir pour exterminer des gens, de qui ils commençoient à ſentir qu'ils avoient peu à eſperer, & beaucoup à craindre. Tous les Caciques, à la réſerve du Roi de Marien, ſe liguerent : tout autant de Caſtillans, qui tomberent entre leurs mains furent aſſommés, & il y en eut pluſieurs, qui s'étant ſauvés dans une maiſon, y furent brulés. 1494.

Belle action & mauvaiſe conduite de Dom Pedro Margarit.

Dom Diegue Gouverneur d'Iſabelle ne fut pas plûtôt informé de ce qui ſe paſſoit, qu'il fit faire par le Conſeil des remontrances à Margarit. Ce Commandant fier de ſa naiſſance les reçut mal, ſe retira dans le Fort Saint Thomas, & laiſſa à ſes gens une liberté entiere de ſe procurer par toutes ſortes de voyes des ſecours contre la faim qui les preſſoit. Il en ſouffroit lui-même autant que les autres : & l'on raconte à cette occaſion un trait bien noble de lui, & qui lui auroit encore fait plus d'honneur, s'il eût eû d'ailleurs une conduite plus moderée & plus reguliere. Un Indien lui aporta un jour deux tourterelles en vie ; il les reçut, les paya, & pria ſes Officiers de monter avec lui au plus haut de la Fortereſſe. Là tenant en ſa main les deux tourterelles : « Meſſieurs, leur dit-il, je ſuis bien fâ» ché qu'on ne m'ait pas aporté de quoi bien vous régaler » tous ; mais je ne puis me réſoudre à faire un bon repas, » tandis que vous mourrés de faim. » En achevant ces mots, il donna la liberté aux deux oiſeaux.

Il repaſſe en Eſpagne, & y fait de grandes plaintes contre les Colombs.

Mais la faim n'étoit pas le ſeul mal, qui le tourmentoit : il ſouffroit depuis quelque têms de grandes douleurs, qui ne lui laiſſoient prendre aucun repos, ni le jour, ni la nuit. C'étoit le mal de Naples, dont quelque femme Indienne

1494. lui avoit aparemment fait preſent. Il s'imagina que cela venoit du changement de climat, & de la mauvaiſe nourriture, & il réſolut enfin de repaſſer en Eſpagne. Il ſe rendit pour ce ſujet à Iſabelle, & comme il n'étoit pas content du Gouverneur, dont il mépriſoit la nouvelle Nobleſſe, il ne daigna pas même lui faire une viſite. Il ſe mit enſuite à parler fort mal des Colombs, & cette conduite lui acquit bien des partiſans, à la tête deſquels ſe mit le P. Boyl. Ce Religieux eut même l'imprudence de publier, qu'il vouloit aller détromper les Rois Catholiques de l'illuſion, que leur avoit fait l'Amiral avec ſes prétenduës mines d'or: & paſſant bientôt des menaces aux effets, Margarit & lui s'embarquerent ſur les navires, qui avoient amené D. Barthélemy. Arrivés à la Cour, ils y dirent tout le mal, qu'ils purent des Colombs. Ils ajoûterent qu'à la verité il y avoit un peu d'or dans l'Iſle Eſpagnole; mais qu'on en verroit bientôt la fin, & que cela ne meritoit point qu'on fit tant de dépenſes, ni qu'on ſacrifiât tant d'honnêtes gens: que ſi néanmoins on vouloit maintenir la colonie, il y falloit envoyer des Chefs plus capables de la gouverner, que les trois freres Gênois. Oviedo prétend que ce furent le Roi & la Reine, qui rappellerent ces deux hommes: & quelques autres perſonnes de conſidération, de qui ils vouloient être inſtruits de la conduite des Colombs, contre leſquels on leur avoit déjà fait de grandes plaintes; mais il y a bien de l'apparence qu'il ſe trompe. Herrera de ſon côté aſſûre que Margarit repaſſa en Eſpagne par la crainte du chatiment, qu'il avoit mérité, & que le P. Boyl & quelques autres de ſon parti l'accompagnerent. Quoiqu'il en ſoit, ce fut là où ſe termina l'Apoſtolat du P. Boyl, le premier, dit un Auteur de ſon Ordre, qui ait annoncé Jeſus-Chriſt dans le Nouveau Monde, & auquel il trouve fort mauvais que les Jeſuites ne donnent point le pas ſur Saint François Xavier.

L'Amiral fait ſon frere Adelantado.

Il ne faiſoit que de partir d'Iſabelle, lorſque l'Amiral y retourna: il prévit une partie des ſuites de ce voyage; mais il n'étoit plus têms d'y remedier. Peu de jours après il

il reçut une visite de Goacanaric, qui lui témoigna son chagrin de n'avoir pû empêcher les malheurs arrivés à plusieurs de ses soldats, & s'offrit à se joindre à lui pour en tirer vengeance. L'Amiral n'avoit garde de refuser un pareil offre; il se prépara à marcher en personne contre les Caciques ; mais avant que de quitter Isabelle, il voulut donner à Dom Barthélemy son frere, qu'il y laissoit en sa place, un titre, qui le fit respecter. Il le nomma *Adelantado*, (qui veut dire, Lieutenant Géneral, ou Préfet,) dans toute l'étenduë des Indes ; & quoique les Rois Catholiques eussent trouvé mauvais qu'il eût disposé d'une charge de cette consequence sans leur participation, ils ne laissérent pourtant pas de confirmer ce qui avoit été fait. Veritablement le sujet le méritoit : D. Barthélemy n'étoit gueres moins habile navigateur, que D. Christophle. J'ai même déjà remarqué qu'il avoit été son maître de Cosmographie & de Géographie : ce qui me feroit juger qu'il pouvoit bien être son aîné. Il avoit beaucoup de conduite & de sageſſe : il passa pour un des plus braves hommes de son têms ; il étoit franc & généreux, & il eût pu rendre de fort grands services à l'Espagne, si la jalousie des Espagnols, & son caractere un peu trop dur, n'eussent plus d'une fois rompu ses mesures & celles de son frere. 1494.

Rien n'arrêtoit plus l'Amiral à Isabelle, lorsqu'il fit réflexion, que s'il se mettoit en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit, il se pouvoit réünir contre lui assés d'Indiens pour l'accabler. Il jugea donc plus à propos d'attaquer ses ennemis les uns après les autres, & d'employer la surprise & la ruse avant la force ouverte. Caonabo Roi de Maguana étoit sans contredit le plus à craindre de tous les Caciques ; Colomb donna ses premiers soins à s'assûrer de sa personne. Il sçavoit que ce Prince Caraïbe faisoit beaucoup plus de cas du cuivre & de la fonte, que de l'or, & qu'il avoit souvent témoigné une grande envie d'avoir la cloche de l'Egliſe d'Isabelle, parce qu'il s'étoit imaginé qu'elle parloit. Il se servit de cette connoissance pour lui

Stratagême d'Ojeda pour se saisir de la personne de Caonabo.

1494. tendre un piege, & il chargea de l'execution Ojeda, qui commandoit toûjours dans la Forteresse de Saint Thomas.

Ce Capitaine, après avoir reçû les instructions de son Général, partit, avec neuf Cavaliers bien montés, pour se rendre à Maguana, lieu de la résidence ordinaire du Cacique, ayant fait auparavant courir le bruit qu'il étoit chargé de présens pour ce Prince, avec lequel les Castillans vouloient, disoit-il, par estime pour lui, établir une paix durable. Le peu de suite, qu'il avoit, empêcha Caonabo de soupçonner du mystere dans cette Ambassade, & il fit à l'Ambassadeur une réception magnifique. Ojeda commença par remettre au Roi les présens dont il étoit chargé, & il accompagna cette action de beaucoup de complimens de la part de l'Amiral, puis il fit de grandes plaintes des préparatifs de guerre, qui se faisoient partout contre une nation, qui ne demandoit qu'à vivre en bonne intelligence avec toutes les autres. Il proposa ensuite les conditions, sous lesquelles il avoit ordre de traiter : elles étoient très-raisonnables, très-avantageuses aux Sujets de Caonabo, & la cloche de l'Eglise d'Isabelle, devoit être le nœud d'une si belle union. « En attendant, dit Ojeda, mon Général m'a » ordonné, Seigneur, de vous remettre un présent rare, & » tel qu'il n'en a jamais fait de semblable à aucun Prince. »

En disant cela, il fit voir des fers semblables à ceux, qu'on met aux pieds des Criminels & des Forçats, & des menotes de même matiere. Le tout si bien travaillé, si poli, & si luisant, qu'on l'auroit pris pour de l'argent. Il fit entendre au Cacique que la coûtume étoit de porter ces marques d'honneur aux pieds & aux mains, & il s'offrit à les lui mettre en particulier, afin qu'il pût se montrer en cet équipage à ses Sujets. Le Prince Caraïbe donna sottement dans le piége, & se laissa conduire où étoient les gens d'Ojeda, qui le garotterent, puis cet Ambassadeur, qui avoit son cheval tout prêt, étant sauté brusquement dessus, y fit mettre en croupe le Cacique enchaîné, se le fit étroitement lier corps à corps, & gagna au galop Isabelle avec sa proye.

La joye de l'Amiral fut grande, quand il se vit maître du seul ennemi, qu'il appréhendât dans l'Isle. Le fier Caraïbe, de son côté, soûtint sa disgrace avec une hauteur, & une fermeté d'ame, que rien ne pût abattre : jamais il ne donna à Colomb aucune marque de respect & de soûmission, & un jour que l'Amiral lui en témoignoit sa surprise, il lui répondit : qu'il ne s'humilieroit jamais devant un traître, lequel n'avoit pas même osé exécuter en personne sa trahison, & qu'il faisoit beaucoup plus de cas de son Officier, que de lui. Effectivement il ne rencontroit jamais Ojeda, qu'il ne le saluât. Cette fierté coûta la vie au malheureux Caonabo ; l'Amiral ne crut pas devoir laisser dans l'Isle un homme de ce caractere, & dont la garde l'embarassoit Il n'osa pourtant pas prendre sur lui de le faire mourir, il l'embarqua sur un navire, qu'il envoyoit en Espagne, & ce navire ayant fait naufrage, le Cacique y périt avec tout l'équipage.

1494. Fierté du Cacique prisonnier, & sa mort.

Pierre Martyr d'Anglerie, qui paroît s'attacher à donner toûjours le tort aux Indiens, parce qu'apparemment ceux qui écrivoient en Cour, donnoient ce tour-là aux choses, qu'ils y mandoient ; cet auteur, dis-je, rapporte ce fait d'une maniere un peu différente. Il dit qu'Ojeda avoit d'abord voulu engager Caonabo à aller trouver l'Amiral pour traiter avec lui : que le Cacique y avoit consenti, mais dans le dessein de tuer Colomb, & que pour en venir à bout, il s'étoit mis en marche avec une nombreuse escorte ; qu'Ojeda, lui ayant demandé pourquoi il menoit tant de monde, il avoit répondu, qu'il ne lui convenoit pas de marcher moins accompagné : qu'alors Ojeda crut qu'il falloit le prévenir, & imagina pour se saisir de sa personne, ce que je viens de rapporter. Oviedo ajoûte, qu'un frere du Cacique, ayant apris sa disgrace, leva des trouppes, les partagea en cinq bandes, & les fit approcher le plus près qu'il fut possible du fort de Saint Thomas, à dessein d'y faire des prisonniers, avec lesquels il pût échanger son frere ; mais qu'Ojeda, après plusieurs petits combats, où il y eût quelques Espagnols, & plusieurs Indiens tués, fit le Prince même

1494. prisonnier, que celui ci, ayant sçû qu'on le vouloit envoyer en Espagne, en mourut peu de jours après de dépit.

L'Amiral reçoit du secours d'Espagne.

Il n'y avoit pas long-têms que le navire, sur lequel on avoit embarqué le Roi de Maguana, étoit parti d'Isabelle, lorsqu'il y en arriva quatre d'Espagne, bien fournis de tout ce qui étoit nécessaire pour ravitailler la Colonie réduite aux derniers abois par la famine : l'Amiral reçût par ces mêmes navires des Lettres, que les Rois Catholiques lui écrivoient, pour lui témoigner l'extrême contentement, qu'ils avoient de ses services. Ils l'exhortoient aussi à leur mander dans le plus grand détail ce qu'il avoit observé dans ses voyages, & dans les Indes, à leur marquer les noms des Isles découvertes, & à leur envoyer des oiseaux de toutes les especes rares, qu'il connoissoit. Enfin ils lui donnoient avis que tous les différens, qui étoient survenus de nouveau entre-eux & le Roi de Portugal, touchant la Ligne de Démarcation, étoient heureusement terminés, & que comme on étoit convenu de placer cette Ligne de concert, ils souhaitoient avoir sur cela son avis, & celui de D. Barthélemy son frere. Ces Lettres le consolerent un peu des chagrins, qu'on lui suscitoit tous les jours dans la Colonie, & lui donnerent plus d'autorité pour entreprendre ce qu'il jugeoit être du bien public.

Il marche contre une nombreuse armée d'Indiens & la met en déroute.

Sur la fin de cette année, il apprit que la prise de Caonabo avoit soulevé toute l'Isle, & qu'une nombreuse armée s'assembloit dans la Vega Real. Ces grands préparatifs ne l'étonnerent pas, mais il ne crut pourtant pas devoir rien négliger pour les rendre inutiles. Il fit avertir le Roi de Marien du dessein, où il étoit, de se mettre en campagne à la tête de ses troupes, & ce Prince vint aussitôt le trouver avec un bon nombre de ses Sujets ; l'Amiral avoit commandé pour cette expedition 200. hommes de pied, & 20. chevaux, auxquels il fit joindre 20. chiens d'attache, & tout étant prêt, il partit d'Isabelle le 24. de Mars de l'année 1495. accompagné de l'Adelantade, & de Goacanaric, lequel conduisoit ses propres troupes. A peine fut-il arri-

1495.

vé dans la Vega Real, qu'il eût des nouvelles certaines des ennemis. Leur Armée étoit forte de cent mille hommes, & commandée par Manicatex, un des freres de Caonabo, il l'alla chercher ſur le champs, & il la rencontra à l'endroit, où a été depuis bâtie la ville Sant-Yago. Il fit ſonner la charge tout en arrivant, & jamais armée ne rendit moins de combat. 1495.

Ces pauvres Inſulaires, accoûtumés la plûpart à ſe battre en ſe pouſſant à force de bras, ou tout au plus à coups de Macanas, furent étrangement ſurpris de voir les Eſpagnols abattre des lignes entieres avec leurs armes à feu, dont aucun coup ne portoit à faux ſur des corps tout nuds, & qu'on approchoit auſſi près qu'on vouloit : enfiler trois ou quatre hommes à la fois avec leurs longues épées, les fouler aux pieds des chevaux, & lâcher ſur eux de gros mâtins, qui leur ſautant à la gorge, les étrangloient d'abord, & les mettoient en pieces. En moins de rien pluſieurs milliers de ces Barbares demeurerent étendus ſur le Champs de Bataille, & un très-grand nombre furent faits priſonniers. On les condamna tous à des travaux publics, à la réſerve de 300. qui furent envoyés en Eſpagne, comme Eſclaves. Mais la Reine de Caſtille ne trouva nullement bon qu'on réduiſît en ſervitude des gens d'un eſprit ſi doux, elle les renvoya dans leurs pays, & donna de bons ordres pour empêcher que déſormais on n'attentât à leur liberté. Elle recommanda en même têms qu'on s'étudiât ſur tout à les réduire par la douceur ſous le joug de l'Evangile, & qu'on tâchât de les engager par de bonnes manieres, par la voye de la perſuaſion, & par le motif de leur interêt propre à rendre un hommage volontaire à la Couronne de Caſtille.

Mort de Goacanaric.

Le Roi de Marien l'avoit déjà fait, & tout le têms de la famine il s'étoit chargé de nourrir cent Eſpagnols. Ce n'étoit pas peu de choſes dans un pays, où l'on ne ſemoit gueres, que pour le pur beſoin, & ſi l'on conſidere qu'un Caſtillan mangeoit plus en un jour, qu'un Indien ne faiſoit en huit. Ce Prince, après le combat, dont nous venons de parler,

1495. & dont il ne fut guere que le ſpectateur, s'en étoit retourné chés lui, chargé de la haine de toute ſa nation. Son attachement pour les Eſpagnols ne le fit pourtant pas plus ménager que les autres, & l'on dit même que, pour ſe ſouſtraire aux avanies de ſes Alliés, il fut contraint de ſe retirer dans les montagnes, où il mourut miſérablement. Un auteur Eſpagnol a extrêmement noirci la réputation de ce malheureux Cacique, & l'accuſe d'avoir porté l'impureté à des excès, qui ont fait horreur aux Inſulaires mêmes. Mais il ne me paroit pas raiſonnable de le condamner ſur le témoignage trop juſtement ſuſpect de ſes compatriotes, qui n'ont pû lui pardonner de s'être ligué contre eux avec leurs ennemis, ni ſur celui des Caſtillans, qui n'ont payé ſon attachement à leurs interêts, que de la plus noire ingratitude.

Tribut impoſé à toute l'Iſle.

Pour revenir aux ordres de la Reine, ils arriverent trop tard. Les Caſtillans, après leur victoire, parcoururent toute l'Iſle en Conquérans, ou plûtôt en furieux, & la remplirent d'horreur & d'effroy. Manicatex, Guarionex, & Cotubanama ne laiſſerent pas de tenir bon encore quelque têms; mais il fallut enfin ceder, & ſe ſoûmettre. Behechio, dont les Etats étoient les plus éloignés d'Iſabelle, fut le ſeul, qui ne pût être réduit pour lors. Les autres furent condamnés à un tribut annuel, qui fut reglé en cette maniere. Dans les Pays, où il y avoit des mines, & dans les Provinces voiſines, chaque perſonne au-deſſus de l'âge de 14. ans, devoit payer tous les trois mois, une certaine meſure d'or: dans les Pays, où ce métal n'étoit pas commun, la Capitation étoit de 25. livres de cotton payables auſſi tous les trois mois. Manicatex, qui avoit été le principal chef de la révolte, fut obligé de fournir tous les mois une meſure d'or, qui montoit à la ſomme de 150. peſos. On fabriqua des médailles de cuivre, qu'on donnoit à ceux, qui apportoient leur tribut; ils étoient obligés de les porter penduës à leur col, & à chaque payement on les changeoit. Guarionex, dont le tribut étoit en or, parce qu'il étoit Seigneur de la

plus grande partie de la Vega Real, voiſine des mines de Cibao ; repréſenta bientôt, qu'il lui étoit impoſſible de ſatisfaire à ce qu'on exigeoit de lui, & offrit en échange de faire cultiver par ſes Sujets toute la longueur du chemin qu'il y a depuis Iſabelle, juqu'à la côte du Sud vers l'embouchure du fleuve *Ozama* ; c'eſt-à-dire, environ 55. lieuës de long, avec une largeur raiſonnable, & d'y ſemer du bled. Mais ſa propoſition fut rejettée : en quoi il n'eſt pas aiſé de comprendre la conduite de l'Amiral, qui ſçachant combien il étoit difficile de faire venir des vivres de Caſtille, négligeoit un moyen ſûr d'éviter les fâcheuſes extrémités, où la famine avoit déjà réduit plus d'une fois ſa Colonie naiſſante. 1495.

Deſeſpoir des Indiens, & les ſuites qu'il eut.

Ce fut alors que les Inſulaires ſentirent tout le poids du joug, qui venoit de leur être impoſé ; mais leur ſimplicité étoit encore ſi grande, qu'ils demandoient ſans ceſſe aux Caſtillans, s'ils ne s'en retourneroient pas bientôt chés eux. Il eſt vrai que, quand ils eurent perdu toute eſperance d'être délivrés de leurs impitoyables vainqueurs par une retraite volontaire, ils prirent la réſolution de s'en défaire en leur coupant les vivres. Pour cela, il convinrent de ne plus ſemer, & de ſe retirer dans les montagnes, perſuadés qu'ils y trouveroient toûjours dequoi ſubſiſter de ce que la terre produit d'elle même, & que les Caſtillans, ou périroient bientôt de miſere & d'épuiſement, ou ſortiroient de l'Iſle. Effectivement les Conquérans de l'Eſpagnole ſe virent bientôt à la veille d'y mourir de faim, & pendant quelque têms ne ſe ſoûtinrent qu'en ſe nourriſſant des choſes les plus dégoûtantes, & qui font le plus d'horreur ; mais le contrecoup en retomba à la fin ſur les Inſulaires mêmes ; pourſuivis de tous côtés par les faméliques Eſpagnols, & contraints d'errer ſans ceſſe, ou de ſe tenir cachés dans les antres, & dans les cavernes, ſans oſer s'en écarter pour trouver de quoi vivre ; ils tomberent dans un état beaucoup plus triſte, que celui, dont ils avoient voulu ſe délivrer, & l'on prétend qu'en peu de mois il en périt au moins la troiſiéme partie. On

1495. en trouva même que le déſeſpoir avoit porté à ſe donner la mort ; mais le nombre n'en fut pas conſiderable, le caractere de ce peuple n'étant pas ordinairement capable d'une telle réſolution.

Le Roi & la Reine envoient un Commiſſaire dans les Indes.

Tandis que l'Amiral ſoumettoit ainſi à la Couronne de Caſtille les divers Souverains, qui regnoient dans l'Iſle Eſpagnole, le P. Boyl & D. Pedre Margarit rempliſſoient la Cour des Rois Catholiques de plaintes contre lui & contre ſes freres. Quelque prévenus que le Roi & la Reine fuſſent en faveur des accuſés, il étoit difficile de les croire tout-à-fait innocens contre le témoignage de tels accuſateurs : le ſeul moyen de connoître la verité, étoit d'envoyer un Commiſſaire ſur les lieux : on le prit, mais pour rendre ce moyen efficace, il falloit faire un bon choix, & celui, qu'on fit, ne fut pas heureux. D. Jean Aguado, Maître d'Hôtel de la Reine, fut chargé de cette commiſſion, & leurs Alteſſes lui donnerent une Lettre de créance, conçuë en ces termes : « Chevaliers & Ecuyers, & autres Perſonnes, qui êtes dans » les Indes par Notre ordre, Nous vous envoyons Jean » Aguado, Notre Maître d'Hôtel, & vous mandons d'a- » jouter foi à ce qu'il vous dira de Notre part. A Madrid » le 19. Avril 1495. »

Conduite de ce Commiſſaire.

Le Commiſſaire arriva à Iſabelle au mois d'Octobre, dans le têms que l'Amiral étoit occupé à faire la guerre aux freres de Caonabo, leſquels avoient remué de nouveau. L'Adelantade commandoit dans la place, Aguado le traita avec beaucoup de hauteur, uſa même de menaces, & ſous prétexte d'écouter les plaintes, qu'on venoit lui faire de toutes parts contre le Gouvernement préſent, il paſſa de beaucoup ſes pouvoirs, & agit en Vice-Roi, plûtôt qu'en ſimple Informateur. D. Barthélemy fort ſurpris d'un procedé ſi étrange, demanda à voir ſa Commiſſion, dont Aguado avoit jugé à propos de lui faire myſtere, mais il répondit avec mépris qu'il ne la montreroit qu'à l'Amiral ; & qu'il l'alloit chercher, quelque part qu'il fût. Il ſe raviſa néanmoins, & avant que de ſortir d'Iſabelle, il

il fit proclamer à ſon de trompe ſa Lettre de créance. Il partit peu de jours après, & publia partout ſur ſa route, qu'il étoit venu pour faire le procès aux Colombs, & en délivrer la colonie. 1495.

Il n'en falloit pas davantage pour aſſembler autour de lui les mécontens, & preſque tout le monde l'étoit, parce que la famine étoit générale, & toûjours extrême : les ſeuls gens de guerre, qui étoient continuellement en campagne, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, trouvoient un peu plus de quoi vivre dans les bourgades Indiennes. Il y eut même des Caciques, qui crurent cette occaſion favorable, pour faire diminuer le tribut, auquel on les avoit taxé, & qui vinrent faire ſur cela leurs repréſentations au Commiſſaire, lequel ne fut pas obligé d'aller fort loin, parce que l'Amiral, à qui l'Adelantade avoit envoyé un exprès, pour lui donner avis de ce qui ſe paſſoit, vint en diligence à Iſabelle, Aguado fut donc obligé de rebrouſſer chemin pour l'y joindre. Toute la colonie ſe déclare contre les Colombs.

Il y fut reçû, comme s'il y eût fait ſa premiere entrée, & ſa Commiſſion y fut de nouveau proclamée au ſon des trompettes, & d'une maniere beaucoup plus autentique, qu'elle ne l'avoit été la premiere fois. Tout cela ſe faiſoit par l'ordre de l'Amiral, lequel aſſûra le Commiſſaire qu'il obéïroit ſans réplique à tout ce qui lui ſeroit intimé de la part de leurs Alteſſes. Alors Aguado commença d'informer juridiquement contre lui, & la plûpart ſaiſirent avec joye une occaſion, qu'ils crurent immanquable, de perdre des Etrangers, qu'ils n'aimoient pas, & que la Cour ſembloit abandonner. D'ailleurs les plaintes étoient favorablement reçûës, les charges parurent conſidérables, & le Commiſſaire ajoutoit foi à tout. L'Amiral de ſon côté ſe comporta avec une modération, dont bien des gens ne l'avoient pas cru capable : il affecta même un exterieur triſte & embaraſſé, il ſe revêtit de deüil, & ne releva aucune des fauſſes démarches d'Aguado, qui tranchoit toûjours du Vice-Roi, & parloit en toute rencontre d'une maniere fort imprudente. Conduite de l'Amiral à cette occaſion.

1495. Les Informations faites, le Commiſſaire ſe diſpoſoit à repaſſer en Eſpagne, lorſqu'un furieux ouragan briſa contre la côte les quatre navires, qui l'avoient aporté; mais comme la tourmente avoit épargné deux caravelles, que Colomb avoit fait conſtruire depuis peu, l'Amiral en offrit une à Aguado, & déclara qu'il monteroit l'autre, pour aller lui-même plaider ſa cauſe au Tribunal incorruptible de Leurs Alteſſes, les inſtruire plus en détail, qu'il n'avoit encore pû faire, de ce qui regardoit ſes nouvelles découvertes, & prendre avec la Cour de bonnes meſures pour l'affermiſſement de la Colonie. Car il n'y a nulle apparence à ce que dit Oviedo, que ce fut le Commiſſaire, qui lui donna ordre de s'embarquer avec lui : la préſence d'un homme du caractere de Chriſtophle Colomb ne pouvoit que gêner infiniment Aguado. Ce Commiſſaire n'eut rien à oppoſer au parti, que prenoit l'Amiral, qui laiſſant à la vanité de cet homme le petit éclat des honneurs, qu'il ſe faiſoit rendre, & les aplaudiſſemens, qu'il recevoit de la multitude; retint tout l'eſſentiel de ſon autorité. Il confia le Gouvernement de l'Iſle pendant ſon abſence à ſes deux freres, & eut grand ſoin de pourvoir de Commandans, dont il ſe croyoit ſûr, les différens poſtes de la Colonie; car il avoit bâti depuis peu de nouvelles Fortereſſes en quelques endroits, dont il avoit jugé à propos de s'aſſûrer. Les plus conſidérables étoient la Conception de la Vega, qui devint dans la ſuite une grande ville: les autres n'ont pas ſubſiſté long-têms.

Il ſe diſpoſe à paſſer en Eſpagne.

Découverte de mines de Saint Chriſtophle.

Sur ces entrefaites il reçut avis de quelques Caciques particuliers, que dans un certain endroit, vers la partie du Sud, il y avoit des mines d'or très-abondantes. Il voulut avant ſon départ éclaircir la verité de ce raport, & il envoya ſur les lieux François de Garay & Michel Diaz, avec une bonne eſcorte, à laquelle les mêmes Caciques joignirent des guides. Garay & Diaz ſe firent conduire juſqu'à une riviere nommée *Hayna*, dans laquelle on leur avoit dit qu'un grand nombre de ruiſſeaux déchargeoient

de l'or avec leurs eaux. Ils trouverent que la choſe étoit veritable, & ayant fait creuſer la terre en pluſieurs endroits, ils virent partout quantité de grains d'or, dont ils porterent des montres à l'Amiral. Colomb donna auſſitôt ſes ordres pour bâtir en ce lieu-là une forteresſe ſous le nom de Saint Chriſtophle, & ce nom s'étendit depuis aux mines, qu'on creuſa aux environs, & d'où l'on a tiré des tréſors immenſes. On peut juger de la joye, que cette découverte cauſa à l'Amiral, par la ſituation, où il ſe trouvoit; car ces mines lui fourniſſoient de quoi faire tomber la plus conſidérable des accuſations intentées contre lui; & quand bien même on auroit mieux prouvé, qu'on ne pouvoit faire, les autres griefs, dont on le chargeoit, il n'ignoroit pas qu'un ſujet, quelque coupable, qu'il puiſſe être, rentre aiſément en grace avec ſon Souverain, quand il a trouvé le ſecret d'accroître ſon Domaine & de remplir les cofres. 1495.

Enfin les deux Caravelles appareillerent le 10. de Mars 1496. & l'Amiral fit embarquer ſur la ſienne environ deux cens Eſpagnols, la plûpart malades & des plus pauvres de la Colonie, dont les femmes & les parens, qui étoient reſtés en Eſpagne, avoient obtenu de la Cour la permiſſion de les faire revenir. Il les traita fort bien pendant la traverſée, & la reconnoiſſance, autant que l'équité, en firent des Apologiſtes de ſa conduite, qui ne lui furent point inutiles, & des témoins de la maniere indigne, dont il avoit été traité par Aguado. L'Adelantade s'étoit auſſi embarqué avec ſon frere, pour viſiter Puerto di Plata, où l'on ſongeoit à faire un établiſſement. Les deux freres trouverent en effet l'endroit fort commode, & ils prirent enſemble des meſures pour l'execution de ce deſſein, qui n'eut pourtant point de lieu pour lors; après quoi Dom Barthélemy retourna par terre à Iſabelle, & l'Amiral fit voiles vers l'Eſpagne. 1496. Départ de l'Amiral pour l'Eſpagne

Le dixiéme d'Avril il reconnut la Guadeloupe, & s'en approcha à deſſein d'y faire de l'eau & du bois: ſa Chaloupe étant ſur le point d'aborder, le rivage parut tout bordé de Ce qui lui arrive à la Guadeloupe.

1496. femmes, lesquelles, armées d'arcs & de flêches, se mettoient en posture de disputer la descente. On détacha aussi-tôt deux Indiens de l'Espagnole, qui ayant gagné la terre à la nage, avertirent ces Amazones, qu'on étoit fort éloigné de leur vouloir faire aucun tort; qu'on demandoit seulement de l'eau & du bois, &, s'il se pouvoit, des vivres en payant. Elles répondirent que leurs maris étoient à la pêche de l'autre côté de l'Isle, & qu'elles ne pouvoient disposer de rien sans leur agrément. Comme cette réponse ne contentoit pas les Espagnols, & que la Chaloupe avançoit toûjours, nos Héroïnes déchocherent une grêle de flêches, dont personne ne fut blessé. Elles ne revinrent pas à la charge, & ne penserent plus qu'à fuir, épouventées du bruit de quelques arquebuses, qu'on avoit tiré au vent pour leur faire peur. On courut après, & l'on prit trois petits garçons & 40. femmes, parmi lesquelles étoit l'Epouse du Cacique. On leur fit à toutes bien des caresses & quantité de presens, & ce traitement, à quoi elles ne s'étoient point attenduës, produisit l'effet, qu'on avoit espéré. On n'eut plus aucune difficulté à se pourvoir de toutes les choses, dont on avoit besoin.

Son arrivée en Espagne, sa reception à la Cour.

De là Colomb continua de faire l'Est, l'expérience n'ayant point encore apris qu'il est & plus sûr & plus court de prendre au Nord, parce que les vents soufflent presque toûjours dans ces mers là de la bande de l'Est. Aussi la navigation fut elle rude & longue, & l'on y souffrit beaucoup de la disette des vivres. Enfin l'onziéme de Juin les deux caravelles, qui ne s'étoient presque point quittées, entrerent ensemble dans la baye de Cadix, où l'Amiral ayant rencontré trois navires tout prêts à partir pour l'Espagnole, il se servit de cette occasion pour faire sçavoir son arrivée à ses freres: après quoi il se rendit à Burgos, séjour ordinaire de la Cour en ce têms-là. Il n'y trouva ni le Roi, qui faisoit la guerre en Roussillon aux François, ni la Reine, qui s'étoit transportée à Loredo, où elle ordonnoit toutes choses pour le voyage de l'Infante Jeanne

ſa fille, laquelle alloit en Flandres épouſer l'Archiduc Philippe d'Autriche. Mais l'un & l'autre furent bientôt de retour à Burgos, & l'Amiral eut non ſeulement une Audiance favorable de tous les deux; mais il en reçut même de grands remerciemens pour ſes nouveaux ſervices. On ne lui parla en aucune maniere de ce qui étoit porté dans les Informations faites par Aguado, ni de tout ce que le Pere Boyl & D. Pedre Margarit avoient dépoſé contre lui; ſoit qu'on eût reconnu que la paſſion avoit eu beaucoup de part à ces accuſations; ou que Ferdinand & Iſabelle jugeaſſent qu'il falloit fermer les yeux ſur bien des choſes en faveur d'un homme de ce merite, qui avoit déjà rendu, & qui pouvoit rendre encore de grands ſervices à l'Etat, & de la fidelité duquel on n'avoit pas le moindre lieu de douter. 1496.

Reglement pour l'établiſſement des Indes, tant pour le ſpirituel, que pour le temporel.

L'Amiral répondit à un acceüil ſi peu eſperé, en propoſant la continuation de ſes découvertes, & il demanda ſix navires, dont trois ſeroient deſtinés à porter des munitions de guerre & de bouche à Iſabelle, & les trois autres reſteroient ſous ſes ordres. Cette demande parut raiſonnable; mais on lui remontra qu'il falloit avant toutes choſes faire un établiſſement ſolide, qui pût ſervir de modele pour les Colonies, qu'on fonderoit dans la ſuite. Il en convint, & il fut reglé de ſon avis, que le Roi & la Reine feroient paſſer à leurs dépens dans l'Eſpagnole 300. hommes, à ſçavoir 40. Cavaliers, 100. Fantaſſins, 60. Mariniers, 20. Ouvriers en or, 50. Laboureurs, 20. Artiſans de differents métiers, & qu'on y joindroit 30. femmes; que tous ces gens-là auroient pour leur ſolde 14. maravedis par jour, & tous les mois un hanegua de bled. Le maravedis revient à 12. deniers de notre monnoye, & l'hanegua contient ſix boiſſeaux, meſure ordinaire de France. L'Amiral demanda enſuite des Religieux de S. François, tant pour la conduite ſpirituelle des Eſpagnols, que pour l'inſtruction des Inſulaires, & il n'eût aucune peine à les obtenir. Il obtint auſſi des Medecins, des Chirurgiens, des joüeurs de toutes ſortes d'Inſtrumens, pour chaſſer la mélancolie, ſource ordinai-

1496. re de la plûpart des maladies, qui désolent les nouvelles peuplades ; & une entiere liberté à quiconque de s'établir dans les Indes, ou d'y passer quelque têms, pourvû qu'ils fissent le voyage à leur frais. Le nouveau monde fut ainsi ouvert à tous les Sujets de la Couronne de Castille, excepté aux Procureurs & aux Avocats, qui en furent formellement exclus, de crainte, ainsi qu'il fut exprimé dans l'Edit, que la chicane ne s'introduisît avec eux dans ces pays éloignés, où elle n'avoit point été connuë jusques-là, & où elle pouvoit retarder beaucoup les établissemens, qu'on y vouloit faire.

Avis pernicieux de Colomb pour peupler les Indes.

Rien n'étoit plus sagement pensé que la plûpart de ces reglemens, mais l'Amiral gâta tout par une demande, qu'il s'avisa de faire mal à propos, & dont il fût le premier à ressentir les dangereux effets. On avoit assés de peine à trouver des gens, qui vouluſſent se transporter aux Indes, pour y passer le reste de leurs jours. Ceux, qui en étoient revenus, n'en parloient pas avantageusement, & la couleur livide, que plusieurs en avoient rapportée, marquoit assez, & la misere, où l'on y avoit été réduit, & la malignité du climat. Pour suppléer à cette disette de sujets, Colomb proposa de commuer la peine de ceux, qui étoient détenus dans les prisons pour crimes, ou pour des dettes considerables, qu'ils ne pouvoient pas esperer d'acquitter, en un exil perpétuel dans les nouvelles Colonies. Cet avis, dont personne ne prévit alors les inconveniens, fut suivi sans aucune difficulté, on n'excepta que les crimes de Leze-Majesté Divine & humaine, & il fut statué que ceux, qui avoient mérité la mort, serviroient deux ans sans gages, & les autres une année seulement, moyennant quoi, ils seroient pour le passé à couvert de toutes les poursuites de la Justice, & de celles de leurs créanciers, pourvû qu'ils ne retournassent point en Europe.

Il fut encore enjoint à tous les Tribunaux d'Espagne de condamner aux mines une partie de ceux, qui avoient merité les Galeres, & lorsqu'ils condamneroient quelqu'un

à un ſimple exil dans les Indes, de marquer dans la Sentence le lieu du nouveau monde, où il ſeroit tranſporté. On ne peut nier que parmi les avantages, qu'on peut retirer des Colonies, ce n'eſt pas un des moindres, que d'y pouvoir envoyer de mauvais Sujets, qui incommodent l'Etat, & deshonorent les Familles, & qui, tranſplantés dans une terre étrangere, y peuvent changer de mœurs & de naturel; mais il faut pour cela que le pays ſoit déjà bien établi, & que la Juſtice, la Police, & la Religion y ſoient en vigueur, & il y a bien de l'apparence que jamais Chriſtophle Colomb n'eût ouvert un pareil avis, ni les Rois Catholiques ſouſcrit à ſa propoſition, s'ils euſſent fait réflexion que dans une peuplade toute nouvelle, & où l'authorité des loix n'eſt pas encore aſſés reſpectée, les bons ſont expoſés à ſe corrompre, & ce ſeroit un miracle, ſi les méchans devenoient meilleurs, ſur tout quand ils ſont le plus grand nombre. Ce qui ſurprend, c'eſt que de fréquentes & de fâcheuſes experiences, n'ayent pas encore redreſſé ſur cela les Fondateurs des Colonies. Un des plus ſages Hiſtoriens du nouveau monde avouë que l'Amiral fit en cela une grande faute, & que des Républiques doivent avoir d'autres fondemens que des mal-faiteurs. 1496. Herrera.

Enfin, Colomb eût permiſſion de concéder des terreins à ceux, qui en demanderoient, & ſeroient en état de les cultiver, à condition néanmoins que les métaux & le bois de Breſil, qui s'y trouveroient, appartiendroient au domaine, ou plûtôt ſeroient du droit public, ſauf celui Souverain: mais il fut en même têms fait de très-expreſſes défenſes de recevoir ſur les navires, qui partoient pour le nouveau monde, quiconque n'étoit pas né Sujet de la Couronne de Caſtille La Reine fit faire, ou plûtôt renouveller ce Reglement, mal obſervé juſqu'alors, à l'occaſion des diſcours & de la conduite de D. Pedre Margarit, & du P. Boyl, leſquels étoient Sujets de la Couronne d'Arragon, & parce qu'elle vouloit avoir droit de punir ceux, qui dans la ſuite s'émanciperoient à de pareils éclats. Les ſeuls ſujets de la Couronne de Caſtille ont droit d'aller aux Indes.

1496.

L'armement ordonné pour le troiſiéme voïage de Colomb ſe fait lentement.

Cependant, quelque empreſſés qu'euſſent paru les Rois Catholiques, pour le voyage, que, l'Amiral leur avoit propoſé, on ne ſe preſſoit pas d'équiper les navires, qui lui avoient été accordés, ſoit que dès lors D. Jean Rodrigue de Fonſéca, qui avoit toûjours été chargé de ces armemens, eût déjà conçû contre lui cette averſion, dont il lui donna dans la ſuite tant de marques, ou que les fonds lui manquaſſent. Colomb vit bien même que ſes repréſentations ſerviroient de peu, & qu'il falloit prendre patience; mais il demanda, & obtint que, du moins en attendant, on envoyât quelques bâtimens chargés de proviſions à Iſabelle, & il profita de la même voye pour envoyer ſes ordres à ſon frere ſur une choſe, qu'il avoit fort à cœur depuis quelque têms. Il ſentoit bien qu'il avoit mal placé ſa Colonie; l'air d'Iſabelle n'étoit pas mal ſain, les eaux y étoient bonnes, mais tout le terrein des environs étoit ſterile. On avoit beau y ſemer, rien n'y pouſſoit, & il falloit faire venir d'Europe juſqu'aux legumes. Il y avoit long-têms qu'il voyoit la néceſſité de s'établir ailleurs, mais il n'avoit oſé faire un changement de cette nature ſans l'agrément de la Cour; il le demanda, & le tout fut remis à ſa prudence.

L'Amiral ordonne de placer ailleurs la Colonie d'Iſabelle.

Dès qu'il ſe vit le maître de cette affaire, il manda à D. Barthélemy ſon frere de travailler inceſſamment à ce tranſport. Il ne lui marquoit pas préciſément le lieu, qu'il devoit choiſir, mais il inſinuoit en general la côte du Sud, où il avoit remarqué dans ſon dernier voyage de bons ports, d'excellens pâturages, & des terres, qui avoient toutes les apparences d'être fertiles. Il ajoûtoit que plus il pourroit s'approcher des mines de Saint Chriſtophle, ce ſeroit le mieux; mais il lui recommandoit ſurtout de ne s'en rapporter à perſonne pour ce choix, & de le faire lui-même après avoir bien examiné toutes choſes; ces ordres ne pouvoient venir plus à propos, l'Adelantade étoit ſur le point de les prévenir, & voici à quelle occaſion.

Avanture d'un jeune Eſpagnol avec une Dame Indienne.

Un jeune Arragonnois, nommé Michel Diaz, celui-là même apparemment, qui avoit été reconnoître les nouvelles mines

mines avec François de Garay, s'étoit battu contre un autre Eſpagnol, & l'avoit dangereuſement bleſſé. Craignant les ſuites de cet accident, il s'étoit éloigné, & accompagné de cinq ou ſix de ſes amis, il avoit pris ſa route vers la partie Orientale de l'Iſle; de-là, cottoyant toûjours le bord de la mer, il tourna au Sud, & arriva à l'embouchure du fleuve Ozama, où il s'arrêta. Il trouva ſur la rive Occidentale de cette riviere une Bourgade Indienne, où commandoit une femme, qui le reçut bien, & le prit tellement en affection, qu'elle réſolut de le retenir auprès d'elle. Pour l'engager plus aiſément, elle lui propoſa un établiſſement pour les Eſpagnols ſur ſes terres, lui fit remarquer la commodité du Port, que formoit naturellement l'entrée du fleuve, la beauté & la bonté du pays, & le voiſinage des mines. En effet celles de Buenaventura, dont il ſera parlé dans la ſuite, & dont on avoit eu depuis peu les premiers indices, n'en étoient qu'à huit lieuës. Enfin elle ajoûta, que ſi tous les habitans d'Iſabelle vouloient s'y tranſporter, elle ſe chargeoit de ne les laiſſer manquer de rien, & elle fit entrevoir à Diaz qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'épouſer. 1496.

La Dame Indienne n'eut pas de peine à perſuader le jeune Eſpagnol. S'il ne l'aimoit pas autant, qu'il en étoit aimé, il ne haïſſoit point ſa perſonne: & la fortune, qu'il pouvoit eſperer de faire en l'épouſant, flattoit agréablement ſon ambition. D'ailleurs l'établiſſement propoſé ne pouvoit gueres réuſſir, ſans lui fournir une occaſion de meriter ſa grace du côté de ſes Superieurs. Ainſi il entra avec joye dans les vûës de ſa Bienfactrice, & après lui avoir juré un éternel attachement, il prit par les terres le chemin d'Iſabelle, pour y négocier avec l'Adélantade ſur les offres de la Cacique. En aprochant de la ville, il ſçut que celui, dont la bleſſure l'avoit obligé à fuir, étoit parfaitement gueri: ce qui l'enhardit davantage à ſe préſenter devant D. Barthélemy, dont il avoit été Domeſtique, & de qui il reçut effectivement le plus favorable accüeil, qu'il pouvoit eſperer.

1496. Les offres, qu'on faiſoit à ce Commandant ſuffiſoient pour le déterminer à entreprendre un établiſſement à la côte du Sud; mais après qu'il eut reçû les ordres de ſon frere, il n'y eut plus à déliberer : ainſi ſans différer davantage, il ſe mit en marche avec Diaz. Il trouva, en arrivant chés la Dame Indienne, toutes choſes dans l'état, qu'on lui avoit dit : un Port ſûr & profond, un terrein propre à tout, & des Indiens fort prévenus en faveur des Eſpagnols. La Cacique en avoit trop bien uſé, pour qu'on ne lui laiſſât pas libre tout le côté du fleuve, où elle étoit placée; & la rive Orientale valoit encore mieux que l'Occidentale. Le plan de la nouvelle ville y fut tracé ſur le champs, & en aſſés peu de têms la plus grande partie des habitans d'Iſabelle vinrent s'y établir. On la nomma d'abord *la nouvelle Iſabelle*, & Chriſtophle Colomb ne l'a jamais appellée autrement; mais le nom de *San-Domingo* a inſenſiblement pris le deſſus, & l'on n'eſt pas trop d'accord ſur ſon origine. Les uns ont avancé que l'Adélantade le lui avoit donné en mémoire de ſon pere, qui s'appelloit Dominique : d'autres ont prétendu qu'il étoit arrivé en ce lieu-là le jour de la Fête du Saint Patriarche des Freres Prêcheurs, & que cette Fête tomboit un Dimanche cette année-là, ce qui n'eſt pas vrai, car elle tomboit un Jeudy. Mais l'opinion la plus vrayſemblable eſt, que la premiere Egliſe de la nouvelle ville ayant été conſacrée à Dieu ſous le nom de ce Saint Patriarche, qui eſt encore aujourd'hui le Patron du Dioceſe, ce nom a été donné avec le têms à toute la ville, comme de la ville même nos François l'ont étendu à toute l'Iſle. Quant à ce qui regarde Diaz & ſa Maîtreſſe, il paroît qu'ils ſe marierent, & que la Cacique fut bâtiſée, car toutes les fois qu'Oviedo en parle, il lui donne le nom de Catherine.

Fondation de San-Domingo.

Voyage de de l'Adélantade à Xaragua.

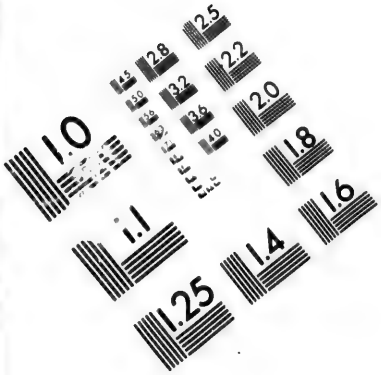
Quoiqu'il en ſoit, un des premiers ſoins de Dom Barthélemy en bâtiſſant la nouvelle ville, fut d'y conſtruire une bonne fortereſſe. Il en fit jetter les fondemens en ſa préſence, & ayant donné ſes ordres pour preſſer les tra-

vaux, il entreprit un autre voyage à la côte de l'Oueſt: dont voici le ſujet. Nous avons vû que tous les Caciques de l'Iſle s'étoient ſoumis au tribut, à la réſerve de Behechio Roi de Xaragua. Ce Prince ſe flattoit que ſon grand éloignement de tous les quartiers occupés par les Caſtillans le mettroit à couvert de leurs pourſuites; il ſe trompa, & la fondation de San-Domingo commença à lui donner de grandes inquietudes. Il faiſoit ſa réſidence dans une bourgade, qui donnoit le nom à tout ſon Royaume, le plus étendu de toute l'Iſle. J'ai parlé ailleurs de ſa ſituation; mais pour l'intelligence de ce que nous devons dire dans la ſuite, il eſt bon d'ajoûter, que toute cette côte Occidentale eſt une fort grande Baye, à laquelle les François ont donné le nom de *Cul-de-ſac*; & que les Etats de Behechio comprenoient non-ſeulement toute cette Baye, avec le Cap Tiburon & le Mole S. Nicolas, qui en ſont les deux pointes; mais encore toute cette partie de la côte du Sud, qui s'étend juſqu'à la petite Iſle *Beata*. Ce Cacique, ainſi que je l'ai déjà dit, avoit une ſœur nommée Anacoana, qui avoit été mariée avec Caonabo, & qui après la mort de ſon Epoux, s'étoit retirée chés ſon frere. C'étoit une femme d'un génie beaucoup au-deſſus de ſon ſexe & de ſa nation, & il s'en falloit bien qu'elle eût épouſé les ſentimens de ſon mari contre les Eſpagnols: elle les eſtimoit, & ſouhaitoit fort de les avoir pour voiſins, afin de pouvoir traiter avec eux. D. Barthélemy n'ignoroit pas les diſpoſitions de cette Princeſſe; mais il ſçavoit que celles de ſon frere y étoient bien oppoſées. Il ſe flatta pourtant de gagner l'un par l'autre. D'ailleurs il lui importoit trop, & pour ſa gloire, & pour l'avantage de la Colonie, de réduire de gré, ou de force ce puiſſant Cacique à ſuivre l'exemple des autres, pour y rien negliger.

1496.

Limites de ce Royaume

Il partit donc de San-Domingo à la tête de 300. hommes, tous bien équipés, & pluſieurs montés à l'avantage, enſeignes déployées, au ſon des trompettes & des tambours, & de pluſieurs autres inſtrumens, & marcha toû-



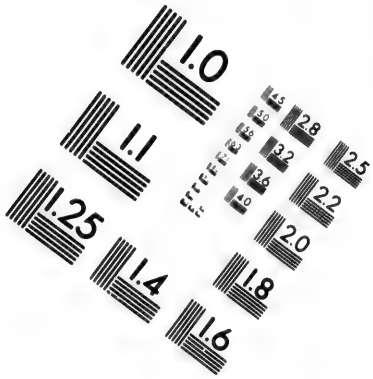
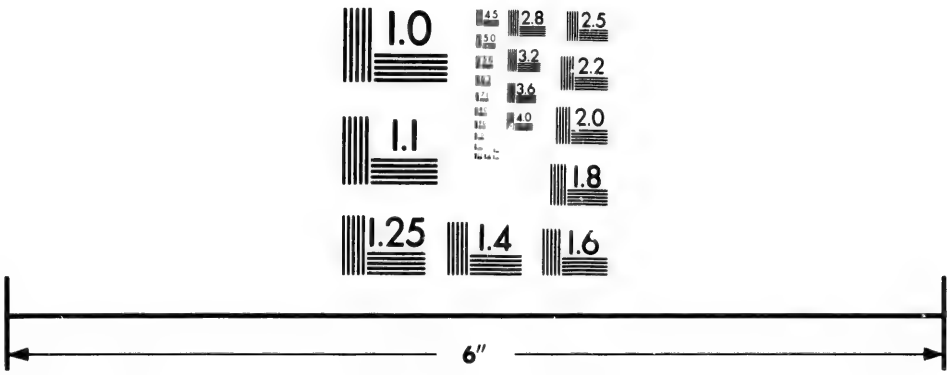
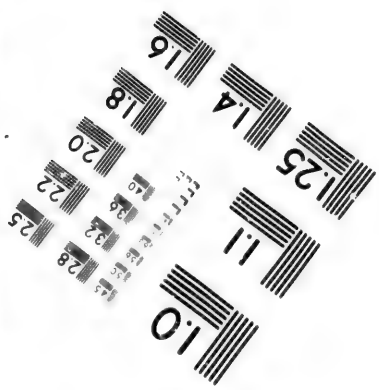
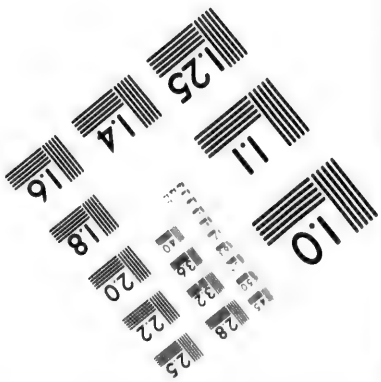


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

1496. jours en ordre de bataille, pendant les 70. lieuës, qu'on comptoit de San-Domingo à Xaragua. Behechio fut bientôt instruit de sa marche, & fit avancer quelques trouppes, pour lui disputer le passage de la Neyva. L'Adélantade en ayant eu avis par ses coureurs, envoya un exprès au Cacique, pour l'assûrer qu'il ne venoit point en ennemi, mais uniquement pour visiter un Prince & une Princesse, dont on lui avoit dit beaucoup de bien. Behechio fut charmé du compliment, tout son camp retentit de cris d'allegresse, & ces pauvres Insulaires, qu'on menoit bien malgré eux combattre des hommes, dont le nom seul les faisoit trembler, se persuaderent si bien qu'ils n'avoient plus rien à craindre, qu'on les vit dans le moment courir à l'envi au-devant des Espagnols.

Réception des Espagnols à Xaragua.

Ils les rencontrerent assés près de la Neyva, leur donnerent toutes les marques d'une parfaite cordialité ; se chargerent de leur bagage, leur rendirent pendant tout le reste du chemin, tous les services, dont ils étoient capables, & les porterent même sur leurs épaules à tous les passages des rivieres. Comme on approchoit de Xaragua, toute la Noblesse sortit à la campagne, en dansant & en chantant à la mode du pays. Les trente femmes du Cacique parurent ensuite portant chacune une branche de palmier à la main, marchant en cadence, & faisant retentir l'air de leurs chants. Elles s'approcherent ainsi du Général, lui présenterent leurs palmes, & se prosternerent à ses pieds. Quantité d'Indiens, qui étoient à leur suite, firent la même chose à tous les Espagnols, & l'armée fut ainsi conduite en cérémonie jusqu'au Palais de Behechio. Il étoit fort tard, quand elle y arriva, & elle y trouva un grand repas tout préparé Il étoit composé d'Utias, & d'autres animaux du pays, & de toutes sortes de poissons de riviere & de mer : la joye fut grande pendant tout le festin, après quoi on distribua à chacun des hamacs pour reposer.

Behechio se soumet au tribut.

Le lendemain, le soleil fut à peine levé, qu'on vit paroître deux trouppes d'Indiens, qui s'étant approchées l'une

de l'autre en ordre de bataille, commencerent à ſe mêler & à ſe pouſſer, comme ces peuples ont accoûtumé de faire dans leurs combats. Le jeu s'échauffant un peu, ils prirent leurs Macanas, & s'en donnerent de bons coups ſur la tête, ſans ſe faire beaucoup de mal. Ce divertiſſement fini, l'Adélantade prit le Cacique en particulier, & lui repréſenta que lui ſeul n'avoit pas encore rendu hommage aux Rois d'Eſpagne, qu'il pouvoit venir de leurs Alteſſes des ordres de l'y contraindre par la force, & qu'il devoit être convaincu par l'expérience des autres, qu'il n'étoit pas en état de réſiſter. Qu'il étoit de ſa ſageſſe de prévenir les malheurs, auſquels une guerre de cette nature l'expoſeroit, & qu'en ſe ſoûmettant de bonne grace à payer un tribut, qui ne l'apauvriroit pas, il ſe procureroit l'amitié & la protection du plus puiſſant Prince de la terre. Ce diſcours perſuada Behechio, que ſa ſœur y avoit apparemment préparé, mais il déclara qu'il ne pouvoit point donner d'or, n'y en ayant pas dans ſes terres. Le Général lui répondit que les Eſpagnols avoient trop d'équité, pour exiger de lui ce qu'il ne pouvoit pas fournir; on convint à l'amiable d'une certaine quantité de cotton & de vivres, & toutes choſes ſe paſſerent avec beaucoup de tranquilité. 1496.

Révolte de Guarionex.

Cette affaire terminée, l'Adélantade prit congé du Prince & de la Princeſſe, & ſe rendit par terre à Iſabelle, où il trouva qu'on manquoit abſolument de tout, & que, depuis ſon départ de cette ville, il étoit mort plus de 300. perſonnes de maladies & de miſeres. Comme il ne venoit aucun navire d'Eſpagne, il prit le parti d'en faire conſtruire, pour y envoyer chercher des vivres, & de diſperſer, en attendant, les Eſpagnols dans les Bourgades Indiennes voiſines des Fortereſſes; mais ces Barbares ſe laſſerent bientôt de pareils hôtes, qu'ils ne pouvoient raſſaſſier, & dont pour toute récompenſe, ils recevoient toutes ſortes de mauvais traitemens. Les Sujets de Guarionex étoient les plus vexés, ils perdirent auſſi plûtôt patience, & ils réſolurent de ſécoüer enfin un joug, qui de jour en jour leur devenoit plus

1496. insuportable. Ils obligerent même leur pacifique Roi de se mettre à leur tête, en le menaçant, s'il le refusoit, de se donner à un autre Souverain.

Prise de ce Cacique. L'Adélantade apprit cette nouvelle à San-Domingo, où il avoit fixé sa demeure; il ne crût pas devoir donner au Cacique le têms de grossir ses troupes, ni aux autres celui de suivre son exemple. Il marcha promptement contre lui, & l'ayant rencontré à la tête de 15000. hommes, il l'attaqua si brusquement pendant la nuit, qu'après lui avoir tué bien du monde, il le fit prisonnier. Il le relâcha néanmoins à la priere de ses Sujets, qui le lui redemanderent avec les dernieres instances, mais ce ne fut qu'après avoir fait justice de ceux, qui avoient le plus contribué à lui faire prendre les armes. Nous verrons bientôt que des Castillans même avoient eu grande part à cette rébellion. D. Barthélemy ne l'ignoroit pas, & croyoit devoir dissimuler; mais il jugea que le crime de ces traitres rendoit Guarionex moins coupable, & qu'il y eût eu de l'injustice à le traiter en toute rigueur.

Il punit alors un autre crime de quelques Sujets de ce Prince avec beaucoup de severité. Deux Religieux, un Hieronymite nommé le P. Romain, & un Franciscain appellé le P. Jean Bourguignon, avoient prêché la Foy dans ce Royaume, d'abord avec quelque succès, le Cacique s'étant lui-même fait instruire de nos Saints Mysteres, & paroissant vouloir tout de bon se faire Chrétien; mais la conduite des Espagnols effaça bientôt dans son cœur, tout ce qu'il avoit conçu d'affection pour le Christianisme; & les choses en vinrent à un tel point, que les deux Missionnaires se virent contraints de sortir de ses Etats. Quelque têms après, des Indiens étant entrés dans la maison, où ces bons Peres avoient logé, y trouverent des Images; ils les prirent, & les enterrerent dans un champs semé d'*Axi*, en disant : *Vos fruits viendront désormais en abondance.* Quelque têms après, la Mere de Guarionex arrachant quelques plantes d'*Axi*, s'aperçût que leurs racines avoient la figure d'une Croix : elle en fut surprise, & les montra

au Capitaine Ojeda, qui fit foüiller la terre au même endroit, y trouva les Images, & ayant découvert les auteurs du ſacrilege, en donna avis à l'Adélantade, lequel crut devoir faire un exemple de ces impies, & ordonna qu'ils fuſſent brulés vifs, ce qui fut executé. 1496.

Il reçut vers le même têms un Exprès de Behechio, qui lui mandoit que ſon tribut étoit prêt, & qu'il pourroit, quand il voudroit, envoyer un bâtiment au Port de Xaragua pour le charger. Sur cet avis il dépêcha un courier à D. Diegue ſon frere, qui commandoit toûjours à Iſabelle, pour le prier de faire paſſer une caravelle à la côte de Xaragua, & il voulut y aller lui-même par terre, pour recevoir les premiers hommages, que Behechio rendoit à la Couronne de Caſtille. Il fut encore reçû de ce Roy avec un apareil & une politeſſe, où il crut reconnoître l'eſprit & l'affection de la Princeſſe ſa ſœur. Le navire arriva peu de têms après à Xaragua, & fut chargé de cotton & de caſſave, au-delà même de ce qui avoit été ſtipulé. L'Adélantade invita enſuite le Prince & la Princeſſe à venir voir ſon vaiſſeau. C'étoit le premier bâtiment d'Europe, qui paroiſſoit ſur cette côte, & ce qu'on avoit dit au Cacique & à ſa ſœur de ces merveilleuſes machines, avoit fort piqué leur curioſité. Ils en viſiterent avec beaucoup d'attention tous les coins & les recoins, & virent avec bien du plaiſir toutes les manœuvres qu'on lui fit faire : à la fin on les ſalua d'une décharge d'Artillerie, qui d'abord leur cauſa une grande frayeur, mais ayant vû que les Caſtillans ne faiſoient qu'en rire, ils ſe raſſûrerent.

L'Andélantade va recevoir le premier tribut du Roi de Xaragua.

Ainſi ſe paſſa l'année 1496. avec beaucoup de gloire pour D. Barthélemy, qui en peu de mois avoit fondé une grande ville, obligé le plus puiſſant des Souverains de l'Iſle à ſe rendre tributaire des Rois Catholiques, & diſſipé une révolte, qui ne pouvoit manquer d'avoir de fâcheuſes ſuites, s'il ne l'eût étouffée dans ſa naiſſance. Il s'en faut bien qu'il ait eu autant de bonheur l'année ſuivante, &, ſi l'on en croit quelques auteurs, qui ne paroiſſent pas mê-

1496. me fort prévenus contre lui, un peu de hauteur, qu'on crût entrevoir en lui depuis ces derniers ſuccès; des manieres trop dures, qu'il ne ſçût pas aſſez adoucir; & une ſéverité outrée dans le gouvernement, contribuerent un peu à attirer ſur lui & ſur les ſiens cet enchaînement de malheurs, dont nous allons voir la naiſſance, & dont ſa famille ne s'eſt jamais bien relevée. Il eſt certain du moins, que ce furent là les prétextes, dont les ennemis des Colombs ſe ſervirent pour les rendre odieux à la multitude, & pour inſpirer contr'eux au Roi même des ſentimens peu favorables, dont ce Prince n'eſt jamais bien revenu. Ils alloient cependant au bien, & leurs intentions ont toûjours été droites. D. Barthélemy en particulier, ne paroît pas avoir eu d'autre paſſion, que celle de la gloire, & il mit toûjours la ſienne à faire ſon devoir. Mais il importe beaucoup plus qu'on ne penſe, de ne vouloir le bien, qu'autant, & de la maniere qu'il ſe peut faire, d'être en garde contre une certaine aigreur, en quoi dégénére aiſément le zéle, quand il n'eſt pas tout à fait exempt d'humeur; & de ſe ſouvenir, que quand l'autorité ſe trouve dans une perſonne, qui n'eſt pas agréable, comme dans un étranger, ou dans un homme nouveau, on ne peut trop s'étudier à en diminuer le poids, & à en adoucir la rigueur. La ſuite de cette Hiſtoire nous fournira plus d'une occaſion de ſentir la verité & la juſteſſe de ces réflexions.

Fin du Livre Second.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
L'ISLE ESPAGNOLE
OU DE
S. DOMINGUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE TROISIE'ME.

L'Amiral, en partant pour l'Eſpagne, avoit revêtu de la Charge d'Alcaïde Major, c'eſt-à-dire, de Juge ſuperieur, ou de Grand Sénéchal de l'Iſle, un certain François Roldan Ximenés, qui avoit été à ſon ſervice, & qui s'étoit acquitté pendant quelque têms avec réputation de l'emploi de Juge ordinaire à Iſabelle. C'étoit un homme peu lettré, mais de beaucoup d'eſprit, & d'un grand ſens naturel; ce qui avec un peu d'experience, ſuffiſoit pour adminiſtrer la Juſtice dans un pays, où il ne pouvoit gueres y avoir de procès bien épineux, ni embroüillés par la chicanne. Par malheur pour lui, pour la Colonie, dont il penſa cauſer la ruine entiere, & pour les Colombs, dont une bonne partie des diſgraces furent le fruit de ſes intrigues, ou occaſionées par ſa révolte, il étoit né le plus ambitieux, le plus hardi, & le plus violent de tous les hommes. On prétend que le Commiſſaire Jean Aguado avoit, du moins par ſon imprudence, & ſes mauvaiſes manieres avec Chriſtophle Colomb, jetté dans ſon eſprit des ſemences de rébellion; & il paroît certain que s'étant perſuadé que l'Amiral ne retourneroit point

1497. Révolte de l'Alcaïde Major.

1497. dans les Indes, & ne ſe juſtifieroit jamais des accuſations intentées contre lui, il forma le deſſein de ſe ſaiſir du Gouvernement. Il commença par s'aſſûrer des artiſans, qui lui étoient aſſés attachés, parce que c'étoit lui, qui les avoit commandés pendant la traverſée, au ſecond voyage de l'Amiral; il leur fit entendre que les Colombs penſoient à ſe rendre maîtres du pays; il leur fit remarquer qu'ils les traitoient déjà en eſclaves; & il les engagea à demander qu'une Caravelle toute deſagréée, qui ſe trouvoit au Port d'Iſabelle, fut remiſe en état, & envoyée en Eſpagne, pour repréſenter au Roy l'extrémité, où étoit réduite la Colonie.

Il fait ſoulever les Indiens.

Dom Diegue, à qui ils s'adreſſerent, pénétra d'autant mieux leur deſſein, qu'ils ne ſe cachoient pas trop de la réſolution, où ils étoient, de poignarder l'Adélantade ſon frere, dès qu'ils pourroient l'avoir entre leurs mains; mais comme il ignoroit tout le progrès, qu'avoit fait le mal, il crut y pouvoir remedier, en éloignant l'Alcaïde Major, ſous quelque prétexte honnête. Guarionex, qui ne ſe preſſoit pas de payer ſon tribut, lui en fournit un, qu'il ſaiſit d'abord; il propoſa à Roldan d'aller obliger ce Prince à ſatisfaire à ſes obligations, & il lui donna une eſcorte capable de l'en faire reſpecter. L'Alcaïde ſe voyant à la tête d'une troupe de ſoldats choiſis, ne ſongea qu'à les débaucher, & tous ceux, qui refuſerent de s'attacher à lui, il les deſarma & les congedia. Il fit plus, car pour ſuſciter des affaires aux Colombs, qui les occupaſſent, & les affoibliſſent, bien loin de travailler à remettre le Cacique dans le devoir, il fomenta ſa deſobéiſſance, & l'engagea à prendre les armes, comme nous avons vû que ce Prince fit; après quoy il revint à Iſabelle, & ne garda plus de meſures avec le Gouverneur.

Entrepriſes hardies de ce Rébelle.

Son premier acte d'hoſtilité fut de ſe ſaiſir par force des clefs du Magazin Royal: il en rompit toutes les ſerrures, & diſtribua à ceux de ſa ſuite une bonne partie de ce qu'il y trouva d'armes & de proviſions. Il fit la même choſe dans les troupeaux, qui appartenoient tous au Roy, il en emmena

les meilleures bêtes, & après avoir fait bien des insultes à Dom Diegue, qui pour sauver sa vie, fut obligé de se tenir enfermé dans le Château, il s'en alla avec environ 70. hommes bien armés du côté de la Conception, soulevant partout les Insulaires contre le Gouvernement. Son dessein étoit de s'emparer de cette Place, & il s'en aprocha de fort près; mais Balleſter, qui y commandoit, lui fit dire de se retirer, & l'Adélantade y étant accouru avec des troupes, Roldan, qui connoissoit la bravoure de son Général, ne voulut pas se commettre avec lui, & s'éloigna. 1497.

Dom Barthélemy de son côté fut effrayé du progrés, que cette révolte avoit fait en si peu de têms, car il apprit que quelques personnes de consideration, & en particulier Diego de Escobar, Commandant d'une Forteresse, appellé la Magdelaine, y étoient déjà tout ouvertement entrés; & ne sçachant pas trop à qui se fier, il se rendit en diligence à Isabelle, pour y conferer avec son frere sur le parti, qu'il y avoit à prendre dans une conjoncture si délicate. Il y étoit à peine arrivé, qu'il reçût avis par Balleſter que sa vie n'y étoit pas en sûreté : ce Commandant l'exhortoit à le venir trouver; il le fit, & dès qu'il fut à la Conception, il pensa aux moyens de regagner Roldan, qu'il desesperoit de réduire par la force. Il lui envoya un nommé Malaber, lequel n'oublia rien pour l'engager par la consideration du bien public à mettre bas les armes: mais tout ce que put gagner cet Envoyé, ce fut que les deux Chefs, aprés s'être donné mutuellement des otages, se verroient dans un lieu sûr pour l'un & pour l'autre. Progrés de la Révolte.

L'entrevûë se fit, mais les esprits s'y aigrirent encore davantage, & l'Alcaïde Major en sortit résolu à porter les choses à toute extremité. Il en vouloit toûjours à la Conception, mais comme il n'avoit pas encore des forces suffisantes pour s'en rendre le maitre, il se retira en attendant chés le Cacique Manicatex, dont il reçut le tribut; & la licence, qu'il donna à ses troupes, les ayant bientôt grossies, tandis que la faim faisoit tous les jours deserter des soldats de tou- Entrevûë de Roldan avec D. Barthélemy sans succès.

1497. tes les garniſons, Dom Barthélemy ſe trouvoit dans un embarras, qui croiſſoit à chaque inſtant, & dont il ne voyoit point d'iſſuë: il eut pourtant moyen de reſpirer un peu par l'arrivée de deux Caravelles chargées de vivres, qui moüillerent à San-Domingo le 3. Février 1498. C'étoit celles, dont j'ai parlé plus haut, que l'Amiral avoit obtenuës, en attendant que ſon armement fut prêt. Elles étoient commandées par le Sergent Major Pierre Fernan Coronel, homme de merite & fort attaché aux Colomb

1498.

Celui-cy reçoit du ſecours d'Eſpagne.

Au premier avis, qu'eut l'Adélantade de c cours, il ſe mit en chemin pour la Capitale, fut ſuiv l'Alcaïde Major, qui ſe voyant prévenu par ſ enn & ſçachant que tous les habitans de cette ville, uipages des deux Caravelles étoient fort peu diſpo entrer dans ſa rébellion, s'arrêta à cinq lieuës de la Place. Auſſitôt D. Barthélemy lui envoya faire de nouvelles propoſitions de paix, & il avoit d'autant plus lieu de s'attendre qu'elles ſeroient écoutées, que Coronel publioit partout que l'Amiral étoit plus en faveur que jamais, & ne tarderoit pas à arriver avec ſix Navires. Ce Capitaine avoit auſſi aporté à D. Barthélemy les Proviſions de la Charge d'Adélantade, ſignées du Roi & de la Reine, & il voulut bien ſe charger lui-même de la commiſſion d'aller trouver Roldan, mais du plus loin qu'il fut apperçu par les rebelles, on le coucha en jouë, en lui criant: « Demeures là, traitre, ſi tu avois encore tardé » huit jours, nous étions les maîtres. »

Fuite de Guarionex.

Coronel vit pourtant le Chef des révoltés & le pria d'avoir pitié d'une Colonie, qu'il déchiroit impitoyablement, ſans pouvoir eſperer d'en ſortir à ſon honneur; mais Roldan le prit ſur un ton ſi haut, que Coronel ne douta point qu'il n'eut des reſſources, qu'on ne ſçavoit pas. Peu de jours après on ſçut qu'il s'étoit retiré dans le Xaragua. Tout en arrivant dans cette Province il déclara au Cacique qu'il venoit le délivrer d'un tribut que l'Adélantade lui avoit impoſé ſans en avoir reçu l'ordre du Roi, lequel ne vouloit point avoir le bien, mais le cœur de ſes alliés. Il tenoit le même langage à tous

les autres Caciques, mais il n'étoit pas long-têms chés eux, sans en exiger beaucoup au delà du tribut, dont il les délivroit. Sur ces entrefaites on aprit à San-Domingo que les sujets de Guarionex, molestés plus que jamais par les Espagnols des deux partis, l'avoient extrêmement pressé de profiter de leur division pour se remettre en liberté, mais que le paisible Cacique, pour éviter également les malheurs, à quoy l'exposoit un nouveau soulevement, & les vexations de ses insatiables vainqueurs, avoit pris le parti de se retirer avec quantité de ses sujets chés les *Ciguayos*, peuple assés aguerri, qui habitoit vers le Cap Cabron; & qu'il y avoit été fort bien reçû de Mayobanex, qui en étoit le Souverain. 1498.

La retraite de ce Prince frustroit les Castillans du tribut, qu'il s'étoit engagé à leur payer, aussi lui en fit-on un crime, & l'Adélantade ne crut pas devoir différer un moment à l'en aller châtier. Il lui fallut passer des détroits de montagnes fort difficiles, & quand il fut descendu dans la plaine, il eut avis qu'une armée d'Indiens l'attendoit pour le combattre. Il marcha à elle, & après avoir essuyé une grêle de flêches, qui ne blessa personne, il la vit se disperser en un moment d'elle-même, & gagner les montagnes. Il ne jugea pas à propos de la poursuivre; mais quelques jours après, les Indiens s'étant aperçu que les Castillans n'étoient point sur leurs gardes, ils tomberent sur quelques-uns d'eux, qu'ils trouverent endormis à l'écart, & les massacrerent. Alors les troupes se réünirent, on donna vivement la chasse aux Barbares jusques dans leurs montagnes, & l'on en tua un assés grand nombre. Mayobanex n'étoit pas fort loin de là, & Dom Barthélemy ayant découvert le lieu de sa retraite, il y marcha avec toutes ses troupes. Il lui envoya ensuite offrir son amitié, à condition qu'il lui remettroit Guarionex entre les mains. Le fier Indien répondit que Guarionex étoit un homme d'honneur, qui n'avoit jamais fait de tort à personne; au lieu que les Espagnols étoient des voleurs & des assassins, qui usoient des moyens les plus indignes

L'Adélantade marche contre lui, & fait la guerre aux Ciguayos, chés qui il s'étoit retiré.

1498. pour envahir le bien d'autrui ; qu'il ne ſeroit jamais aſſés lâche pour abandonner un Prince malheureux, ſon bienfaiteur & ſon ami, qui s'étoit jetté entre ſes bras. Il fit la même réponſe à ſes Courtiſans, qui voyant les ravages, que faiſoient les Eſpagnols dans tout le pays, & touchés des cris du peuple, que cette guerre ruinoit, lui repréſenterent qu'il ne ſauveroit pas Guarionex, & qu'il ſe perdroit lui-même. « Il en arrivera, dit-il, ce qui pourra, mais je pé» rirai plûtôt, que de le livrer à ſes ennemis. » Il appella auſſitôt le Prince, & lui déclara ſa réſolution ; Guarionex en fut attendri, ils s'embraſſerent tendrement, & s'arroſerent l'un l'autre de leurs larmes. Mayobanex envoya enſuite occuper toutes les avenuës, & tous les paſſages des montagnes, & donna ordre de faire main-baſſe ſur tous les Caſtillans, ſi on les pouvoit attaquer avec avantage.

Les Indiens ſont défaits. Priſe de Mayobanex.

Dom Barthélemy, à qui, dans la ſituation préſente de ſes affaires, il importoit de gagner les Indiens, plûtôt que de les dompter, voulut encore faire une tentative, pour engager le Cacique à un accommodement ; il lui renvoya trois priſonniers, qu'il avoit fait depuis peu, & il s'avança lui-même avec dix hommes de pied & quatre chevaux ſeulement : mais pour toute réponſe, Mayobanex fit mourir les priſonniers, & ſe prépara au combat. Alors l'Adélantade vit bien qu'il n'y avoit plus rien à menager, & alla ſe préſenter en bataille devant l'armée ennemie, qui étoit aſſés nombreuſe, mais qui n'eût pas plûtôt vû la belle Ordonnance des Caſtillans, que ſaiſie de frayeur, elle ſe débanda, & laiſſa les deux Caciques preſque ſeuls à la merci de leurs vainqueurs. Le parti, qu'ils prirent, fut de fuïr dans les montagnes, où le Général ſe mit à leurs trouſſes avec 30. hommes choiſis, ayant auparavant congédié le reſte de ſes troupes. Il apprit deux jours après, par deux Ciguayos, le lieu, où Mayobanex étoit caché, il fit ſur le champs déguiſer douze de ſes gens, c'eſt-à-dire, qu'il les fit mettre tout nuds, & frotter de rocou à la maniere de ces Barbares, il leur donna les deux Ciguayos pour guides, & point d'autres armes

que leurs épées cachées dans des feüilles de palmier. Ils furent conduits en cet équipage juſqu'à la retraite de Mayobanex, qu'ils trouverent avec ſa femme & ſes enfans, & pluſieurs de ſes parens. Ils s'en ſaiſirent ſans réſiſtance, & les menerent à leur Général, qui ſur le champs reprit avec ſa proye la route de la Conception. 1498.

Belle action d'un Seigneur Indien.

Dans cette nombreuſe troupe de priſonniers, il y avoit une fille de Mayobanex, que ſon merite & ſa beauté avoient renduë extrêmement chere à tous les Ciguayos, & qui avoit épouſé un des principaux Seigneurs du pays. Son mary ayant appris ſa captivité, aſſembla ſes vaſſaux, prit avec eux le chemin de la Conception, & fit tant de diligence, qu'en peu de jours il joignit l'Adélantade. En l'abordant, il ſe jetta à ſes pieds, & le conjura les larmes aux yeux, de lui rendre ſon épouſe : D. Barthélemy fut touché du naturel de cet homme, il le releva, lui fit amitié, & lui remit ſa femme, ſans exiger même aucune rançon, mais il n'y perdit pas. La reconnoiſſance porta ce Seigneur à faire beaucoup plus, qu'on n'auroit pû lui demander. On fut aſſez ſurpris de le voir revenir quelque têms après, avec 4. à 500. hommes de ſes Sujets, qui portoient tous de certains bâtons brûlés, dont ces Peuples ſe ſervent pour remuer la terre ; il demanda qu'on leur marquât un terrein, pour le cultiver, & y ſemer du bled : ſon offre fut acceptée, & il fit faire en très-peu de têms un défriché, que des Laboureurs à gage n'euſſent pas fait, dit l'hiſtorien Eſpagnol, pour trente mille Ducats. Herrera.

Supplice de Mayobanex.

Les Sujets de Mayobanex, à la vûë de la généroſité du Général des Eſpagnols, envers la fille de leur Souverain, s'étoient flattés de quelque eſperance de le voir bientôt délivré lui-même ; ils n'épargnerent pour cela, ni larmes, ni prieres, ni préſens, mais tout fut inutile : D. Barthélemy voulut faire un exemple, qui retînt tous ces petits Princes dans la ſoumiſſion ; il rendit aux Ciguayos toute la famille du Cacique ; mais il fut inéxorable ſur ſa perſonne. Ce refus jetta ces pauvres Inſulaires dans la conſternation, ils

1498. déchargerent leur reſſentiment ſur l'infortuné Guarionex, qu'ils livrerent aux Caſtillans; mais ils ne ſauverent pas la vie à Mayobanex, qui fut conduit à la Capitale, où on lui fit ſon procès dans les formes, & où il fut pendu, comme convaincu du crime de Rébellion.

Ce qui avoit ſi fort retardé le troiſiéme voyage de l'Amiral.

Les choſes étoient en ces termes, lorſque l'Amiral entra pour la premiere fois dans le Port de San-Domingo. Mais il eſt bon de reprendre la ſuite de ſon voyage, qui fut le troiſiéme des quatre, qu'il a fait dans le nouveau monde. Nous avons vû avec quelle lenteur on travailloit en Eſpagne à ſon armement; tous les jours on lui faiſoit de nouvelles difficultés, & il ſembloit qu'on ne cherchât qu'à le laſſer. Cela pourtant ne venoit pas de la Cour: car le Roi & la Reine paroiſſoient uniquement appliqués à le combler d'honneurs & de biens. Non contents d'avoir de nouveau confirmé tout ce qu'ils avoient fait juſques-là en ſa faveur, ils lui offrirent dans l'Iſle Eſpagnole un terrein à ſon choix de 50. lieuës de long ſur 25. de large, avec le titre de Duc, ou de Marquis; mais il n'accepta point cette grace, pour ne pas augmenter la jalouſie des grands contre lui, & pour éviter les diſcuſſions, qu'elle ne pouvoit manquer de faire naître avec les Miniſtres, & les Officiers Royaux, leſquels lui reprocheroient ſans ceſſe d'avoir choiſi le meilleur pays, & ne manqueroient aucune occaſion de le chicanner. Enſuite, en conſidération de la découverte des Iſles de Cuba & de la Jamaïque, dont il n'avoit tiré aucun profit, on le déchargea de contribuer d'un huitiéme des avances, pour percevoir un huitiéme des profits de tous les navires, qui alloient aux Indes. Mais on ôta de ſes proviſions quelques termes trop généraux, & contre leſquels l'Amirante de Caſtille s'étoit récrié: on lui recommanda en même têms de préferer toûjours la douceur à la ſévérité, quand elle ne ſeroit préjudiciable, ni à la Juſtice, ni à ſon honneur, & ce fut la ſeule choſe, à quoi on lui fit connoître, qu'on avoit fait quelque attention aux dépoſitions du Commiſſaire Aguado, & de ſes autres ennemis contre lui.

Le

Le 20. d'Octobre 1496. les trois navires, qu'il avoit vû partir de Cadix à son arrivée dans ce Port, y furent de retour, & débarquerent trois cens Indiens, que l'Adélantade avoit fait prisonniers, & qu'il envoyoit comme esclaves en Espagne. Les Rois Catholiques témoignerent n'approuver pas cette conduite, & dirent tout haut que, si ces Insulaires avoient fait la guerre aux Castillans, ils y avoient sans doute été contraints par les mauvais traitemens de ceux-ci. Cet incident chagrina l'Amiral, & il n'eût point d'autre parti à prendre, que de blâmer & de désavoüer son frere. Quelque têms après, le Doyen de Seville, D. Jean Rodriguez de Fonseca, qui avoit toûjours la direction des Armemens pour les Indes, & qui n'aimoit pas l'Amiral, fut nommé à l'Evêché de Badajoz, où il alla résider, & sa place fut donnée à Antoine de Torrez, qui avoit accompagné Colomb à son second voyage, & avoit ramené sa flotte en Espagne. Ce changement accélera l'Armement de Colomb : mais il n'étoit pas encore fini, lorsque le Prince héréditaire d'Espagne étant venu à mourir, la Reine, qui avoit beaucoup de confiance dans l'Evêque de Badajoz, le rappella auprès de sa Personne, apparemment pour la consoler dans son extrême affliction, & le chargea de nouveau des affaires des Indes. Ce retour fut un contre-têms fâcheux pour Colomb, & retarda encore son départ. A la fin les ordres de la Cour ne souffrant plus de délai, les six Navires se trouverent en état de partir. 1498.

Il part d'Espagne.

Le 30. de May 1698. l'Amiral sortit du Port de San-Lucar; & pour éviter la rencontre d'une flotte Portugaise, qui l'attendoit, disoit-on; au Cap Saint-Vincent, à dessein de l'insulter, il tira droit à l'Isle de Porto-Santo, où il arriva le 7. de Juin. Il y fit de l'eau, & le 10. il toucha à Madere, où il se fournit encore de beaucoup de choses, le 19. il moüilla à la Gomera, d'où il passa à l'Isle de Fer. Là, il détacha trois de ses Navires, pour aller en droiture à l'Isle Espagnole; ils étoient montés par Alphonse Sanchez de Carvajal, Officier de merite & de naissance,

1498. dont nous avons déjà parlé, qui avoit accompagné l'Amiral à ſon ſecond voyage, & avoit même fait un aſſés long ſéjour à Iſabelle; par Pierre de Arana, proche parent de l'ancien Gouverneur de la Navedad, cette premiere Fortereſſe, qui avoit été bâtie dans les Etats de Goacanaric; & par Jean-Antoine Colomb, Génois, & de la même famille que l'Amiral. Ces trois Capitaines devoient commander tour à tour par ſemaine. Ils eurent ordre de faire l'Eſt quart Sud-Eſt, pendant l'eſpace d'environ 850. lieuës, enſuite de mettre le Cap à l'Oueſt-Nord-Oueſt, pour reconnoître l'Iſle de Portoric, d'où il eſt aiſé de gagner San-Domingo. Les trois autres Navires, que l'Amiral s'étoit réſervés, appareillerent en même têms que ceux-ci, prirent la route des Iſles du Cap Verd, y arriverent le 27. & reſterent moüillés auprès de celle de Belle-Veuë, juſqu'au 5. de Juillet; de-là Colomb tira au Sud-Eſt, & voici ce qui l'engageoit à faire ce circuit.

Il fait un grand détour, & pourquoi.

Des Inſulaires de l'Eſpagnole lui avoient dit qu'autrefois il étoit venu chés eux des hommes noirs, portant des eſpeces de lances armées d'un très-beau métal, qu'ils nommoient *Guanin*, ils lui avoient même donné de ces bouts de lances, qu'il avoit portés en Eſpagne, où l'on trouva, que de 32. parties, il y en avoit 18. d'or, 6. d'argent, & 8. de cuivre. Suppoſés la vérité du fait, on ne peut gueres douter que ces hommes noirs ne fuſſent venus, ou des Canaries, ou de la côte Occidentale d'Afrique, d'où quelque tempête les avoit portés ſur l'Iſle Eſpagnole: mais Colomb en jugea autrement; il ne pût croire, que des hommes fuſſent venus de ſi loin ſur des bâtimens auſſi plats, & auſſi fragiles, que ceux, dont ſe ſervoient les Afriquains, & les Canariens, & il ſe perſuada que les hommes Noirs, dont on lui avoit parlé, étoient d'un pays beaucoup plus proche des Antilles. C'étoit pour le découvrir, qu'il prenoit ſon point de partance des Iſles du Cap Verd, & il fit la route, que j'ai dite, juſqu'à ce qu'il ſe trouvât par cinq dégrés de Latitude Nord. Alors il eût à eſſuyer pendant huit jours un calme accompagné d'une chaleur ſi exceſſive, que le godron

ſe fondit, & que le navire fit eau de toutes parts, quoiqu'à l'exception du premier jour, le Soleil ne parût point, & qu'il y eût toûjours ou des pluyes, ou des broüillards, qui corrompirent les vivres, & gâterent le froment; ce qui joint à la perte de preſque tout le vin, parce que les tonneaux s'ouvrirent, & à l'accablement, où les équipages ſe virent réduits, ménaçoit l'Amiral des derniers malheurs. 1498.

Oviedo a peine à accorder ce récit, que je viens de faire d'après Herrera & D. Fernand Colomb, avec ce qu'il prétend avoir oüi de la bouche de Fernand Perez Matteos, qui étoit premier Pilote ſur le Navire, que montoit l'Amiral, lequel aſſûroit qu'après qu'on eut fait environ 150. lieuës, au Sud-Oueſt, en partant des Iſles du Cap Verd, on eſſuya une tempête ſi furieuſe, qu'il fallut couper les mats, & jetter à la Mer une partie des Marchandiſes; & ce qui fait l'embarras de l'hiſtorien, dont je parle, c'eſt que D. Fernand Colomb étoit, diſoit-il, avec ſon Pere dans cette expedition. Mais il ſe trompe aſſûrément: D. Fernand à la mort du Prince d'Eſpagne, dont il étoit Page, fût mis en la même qualité chez la Reine, & il y étoit encore pluſieurs années après, ainſi qu'il le dit lui même. Il eſt vrai que dans la vie de ſon Pere, il parle toûjours en premiere perſonne du pluriel, comme s'il eût été témoin de tout ce qu'il raconte, mais il le fait dès le premier Voyage de l'Amiral, & lorſqu'il étoit encore preſque au berceau; de ſorte que, s'il ſe trouvoit en contradiction avec Matteos, il faudroit ſans balancer s'en tenir au témoignage de ce Pilote, mais il me paroît qu'on les peut concilier tous deux, en diſant que les trois Navires eſſuyerent d'abord une violente tempête, qui incommoda fort les Navires, & que le calme joint à une extrême chaleur, étant ſurvenu immédiatement après, avoit mis les équipages déja épuiſés par de grandes fatigues, en grand danger de ſuccomber tout-à-fait, & produit tous les mauvais effets, que nous venons de rapporter.

Il découvre l'Iſle de la Trinité.

Quoiqu'il en ſoit, l'Amiral, quoique malade de la goute, & fatigué à l'excès, voulut encore avancer d'avantage

1498. au Sud, pour tourner enſuite à l'Oueſt, & tint bon juſqu'au 31. de Juillet; mais alors l'eau commençant à lui manquer, il changea de réſolution, & fit le Nord-quart-Nord-Eſt, dans le deſſein de gagner les Iſles Caraïbes. Il falloit que les courants l'euſſent porté au Nord & à l'Oueſt d'une maniere bien extraordinaire les derniers jours de cette Navigation, ou qu'il ſe fût étrangement trompé dans ſon eſtime, car ſur le midi du même jour 31. de Juillet, un Matelot nommé Perez, qui étoit à la hune, apperçût la Terre à 13. lieuës au Sud-Eſt. Colomb ne balança pas à porter ſur cette terre, laquelle paroiſſant d'abord comme une montagne à trois têtes, il lui donna le nom de la Trinité : quelques-uns ont écrit qu'il avoit fait vœu de nommer ainſi la premiere Terre qu'il découvriroit. Comme il approchoit de celle-ci il apperçût un Cap, à côté duquel il y avoit un port, formé en partie par un Rocher, qui de loin avoit la figure d'une Galere; il donna au Cap le nom *de Galera*, & voulut entrer dans le Port, qui paroiſſoit fort joli, mais il ne s'y trouva pas aſſez d'eau. Il tourna au Sud vers le premier Cap, qu'il avoit apperçû, mais il ne s'y rencontra point de Port. Il continua à ranger la côte, & le lendemain ayant fait environ cinq lieuës à l'Oueſt, il moüilla derriere une langue de terre, où il fit de l'eau & du bois, & qu'il nomma *Punta de le playa*, le 2. d'Août ayant appareillé de nouveau, & fait la même route, il aborda au Cap Occidental de la Trinité, qu'il appella *Punta del Arenal*. Il ne douta plus alors que la Trinité ne fut une Iſle; & comme il trouva ce moüillage aſſez ſûr, il permit à ſes équipages d'aller à terre. Il y fut lui-même pour viſiter cette terre, & il y étoit à peine arrivé, qu'il vit venir à lui un Indien de bonne mine, lequel avoit ſur ſa tête une eſpece de couronne d'or. Il l'aborda & remarquant que cet homme avoit envie d'une toque de velours cramoiſi, qu'il portoit, il la lui offrit : l'Inſulaire, qui étoit apparemment le Cacique du lieu, l'accepta, & lui donna en échange ſa couronne d'or.

Il apperçoit la terre ferme

Dès la veille il avoit apperçû vers le Sud une terre,

qu'il prit encore pour une Isle, & qu'il nomma *Isla santa*, & ce ne fut qu'au bout de quelques jours, qu'il reconnut que c'étoit le Continent. Tandis qu'il étoit moüillé à *la Punta del Arenal*, un grand canot rempli d'Indiens s'approcha des Navires; il venoit du côté de l'Orient, & il y avoit dedans 25. Indiens tous jeunes gens, de belle taille, plus blancs que tous les Insulaires des Antilles, ayant la tête enveloppée d'une toile de cotton ouvragée avec des figures mises en couleur: une autre toile toute semblable les couvroit depuis la ceinture jusqu'aux genoux; ils étoient armés de boucliers, d'arcs & de fleches, & avoient dans leur air & dans leur contenance quelque chose de bien moins sauvage, que tout ce qu'on avoit vû d'Indiens jusques-là. Deux ou trois coups de Mousquets, qu'on tira en l'air dès qu'on les eut apperçûs, leur firent tomber les rames des mains, & ils se mirent à parler assez haut, mais on ne conçût rien à ce qu'ils disoient; on voulut alors les attirer aux Navires, & on leur montra toutes les babioles, qui avoient si fort donné dans les yeux des Habitans des autres Isles. Cela ne les ayant pas rassûrés; l'Amiral fit joüer de tous les Instrumens, dont les Navires Espagnols ont accoûtumés d'être bien fournis; mais ces Barbares prenant cette simphonie pour un signal de combat, se couvrirent de leurs boucliers, & tirerent quantité de fleches. Les Espagnols y répondirent par deux coups d'arbalêtres, uniquement pour les intimider, & cela eut son effet. Le canot alla se ranger sous la poupe d'un des Navires, dont le Pilote sauta dedans, & fit à ces Indiens de grandes caresses, qu'il accompagna de quelques présens. Ils l'inviterent à venir à terre avec eux, mais cet homme ne l'ayant pas voulu faire sans la permission de l'Amiral, & les ayant quittés pour l'aller demander, ils s'imaginerent qu'il ne vouloit pas les suivre, & ils ne l'attendirent pas. 1498. sans la reconnoître pour telle.

Cependant une chose surprenoit infiniment l'Amiral, il se trouvoit à dix dégrez de la Ligne Equinoxiale, & on étoit aux jours Caniculaires; toutefois les nuits & les matinées étoient si froides, que tout le monde étoit obligé de Froid extraordinaire que les Espagnols ressentent sous la Zone torride.

1498. ſe couvrir comme en Hyver. C'eſt une experience, qui ſe fait en bien des endroits de la Zone Torride, ſur-tout quand les nuits ſont calmes, &, ce qui en eſt une ſuite ordinaire, les roſées abondantes; mais Colomb à qui cela étoit nouveau, ne ſçavoit trop qu'en penſer; il remarqua au même têms que les eaux couroient vers l'Oueſt avec une très-grande rapidité dans le Golphe, où il ſe trouvoit, & qu'il appella *le Golphe de la Baleine.* Il avoit devant lui au Nord quart-Nord-Eſt une Terre éloignée d'environ 15. lieuës, qu'il prit encore pour une troiſiéme Iſle, & à laquelle il donna le nom de *Gracia*; mais c'étoit une autre partie du continent. Il paſſa le Canal, où il eût aſſez de peine à ſe ſoûtenir, & où il obſerva que la Marée montoit & deſcendoit ſoixante pas plus, qu'à San-Lucar de Barameda. Etant arrivé à la Terre ferme, qu'il prenoit toûjours pour une Iſle, il donna à la Côte le nom de *Paria*, il la trouva fort agréable, & les Habitans, pour l'ordinaire, aſſez traitables, & tous fort bien faits. Pluſieurs avoient de l'Or, mais il étoit preſque tout de bas aloy; les femmes avoient des Coliers & des Bracelets de Perles, & elles indiquerent aux Eſpagnols l'endroit, d'où l'on tiroit & l'Or & les Perles.

L'Amiral eut bien voulu découvrir tout ce Pays; mais ſes Vaiſſeaux ne pouvoient plus tenir la Mer; d'ailleurs les vivres lui manquoient, & il étoit preſſé de ſe rendre à l'Iſle Eſpagnole; ainſi après avoir employé les dix premiers jours d'Août à viſiter le Golphe de la Baleine, qui eſt celui où ſe décharge l'Orénoque; l'onziéme il fit l'Eſt, & le treiziéme il entra dans un très beau Port, qu'il appella *le Port des Chats*; il eût dû l'appeller plûtôt *le Port des Singes*, car ce qu'il prit d'abord pour des Chats, étoient de très gros Singes, dont tout cet endroit étoit rempli; ce Port eſt proche d'une des bouches de l'Orénoque. Aſſez près de là, il entra dans un autre Port, où il y avoit quantité de Cabanes, & qu'il nomma *le Port des Cabanes*; le quatorziéme il paſſa au Cap *de Lapa*, à deſſein de ſor-

Les habitans du pays les nomment *Yuyapari.*

tir du Golphe en faiſant le Nord. De ce Cap qui eſt la pointe de la Côte de Paria, & le Cap *Boto*, qui eſt la pointe du Nord-Oueſt de la Trinité, il y a un peu moins de deux lieuës, & un peu au-deſſus, le Canal en a cinq de largeur; les Vaiſſeaux y entrerent avant midi, & quoiqu'il ne fît preſque point de vent, ils y trouverent la Mer ſi haute, ſi bruyante, & tellement couverte d'écumes, par le combat du courant avec la Marée, qu'ils ſe virent dans un très grand danger de périr. Quelques-uns ne pouvant ſe ſoûtenir, voulurent moüiller, mais les vagues enleverent les ancres, & peu s'en fallut que les trois Bâtimens n'allaſſent ſe briſer contre quelque terre, ou ne fuſſent engloutis par les vagues. Ils avoient bien éprouvé la même choſe, lorſqu'ils étoient entrées dans le Golphe par le Canal qu'ils nommoient de *la Sierpe* à côté de *la Punta del Arenal*, mais le vent les y avoit favoriſés, au lieu qu'ici, étant ſurpris du calme, ils ne pouvoient ni avancer, ni reculer, ni s'arrêter ſans danger. Auſſi l'Amiral ſe voyant engagé dans ce mauvais pas, dit que s'il en ſortoit, il pouroît bien dire qu'il ſeroit ſorti de la gueule du Dragon, & s'en étant enfin heureuſement tiré, il donna à ce détroit le nom de *la boca del Drago*, qu'il porte encore aujourd'hui. 1498.

Ce qui le ſauva, fut que la Marée commençant à perdre, le courant de l'Orénoque prit le deſſus, & les entraîna en pleine Mer. L'étonnement de l'Amiral fut alors extrême, en voyant de l'eau douce ſi avant en Mer; car il étoit environ à 10. lieuës du fond du Golphe, d'où ſortoit cette eau. La fraîcheur des matinées, qui continuoit toûjours, ne le ſurprenoit pas moins, & comme il avoit obſervé que ſe trouvant environ à 100. lieuës des Açorres, l'aiguille aimantée déclinoit d'un quart de vent au Nord-Oueſt, que plus il avançoit au Ponent, plus l'air étoit doux & ſerein, les peuples plus traitables & moins noirs, & le pays plus beau; il s'alla mettre dans l'eſprit, que la Mer montoit inſenſiblement de ce côté-là vers le Ciel, que la terre n'étoit pas ronde, & que s'il alloit plus loin, il arriveroit

Imaginations de Colomb.

1498. enfin à une éminence, où ſe terminoit ce bas monde ; & ſur laquelle étoit ſitué le Paradis terreſtre ; il s'imagina même que l'eau douce, qu'il avoit rencontrée ſi avant en mer, pouvoit bien être celle de cette fontaine, dont l'Ecriture dit, que le jardin de délices étoit arroſé, & d'où ſortoient, par deſſous la terre & le fond de la mer les quatre Fleuves, dont il eſt parlé dans la Geneſe. Il n'y avoit pourtant rien que de très-naturel dans ce qui cauſoit ſa ſurpriſe : la rapidité de l'Orénoque eſt extrême en tout têms, mais ſurtout dans les mois de Juillet & d'Août, que ce grand Fleuve eſt encore groſſi par quantité de Rivieres & de Torrens, qui s'y déchargent alors ; de ſorte qu'il n'eſt pas fort étonnant que ſes eaux demeurent long-têms ſéparées de celles de la mer, au milieu de laquelle on le voit paſſer impetueuſement, & franchir même les plus fortes Marées.

Découverte de la pêche des perles. L'Amiral ne fut pourtant pas long-têms dans l'erreur, dont je viens de parler ; qu'on peut regarder comme un de ces délires, auſquels les grands hommes ſont ſouvent encore plus ſujets, que les autres, & qui étoit d'autant plus excuſable dans Colomb, que le merveilleux de la découverte d'un monde inconnu à tous les ſiecles paſſés, l'ébloüiſſoit peut-être encore un peu. Pour revenir, dès qu'il ſe vit hors de la bouche du Dragon, il fit le Nord, pour entrer dans le Golphe où on lui avoit dit que ſe pêchoient les Perles, & dont il lui donna le nom. Il en fit le tour, & fut par tout charmé de la beauté du pays. Au bout de quelques jours, la curioſité l'ayant engagé à deſcendre à terre ; quantité de Sauvages vinrent à lui, portant au col de petites lames, qu'ils nommoient *Caracolis*, & qui avoient à peu près la figure des hauſſecols de nos Officiers. Ce nom de *Caracolis* étoit proprement celui du métal, dont ces lames étoient faites, ou plûtôt d'une compoſition de métaux, où l'or dominoit. Mais ce qui augmenta de beaucoup la joye des Caſtillans, c'eſt qu'ils apperçûrent quantité de femmes, qui avoient des colliers & des bracelets de perles, qu'elles leur donnerent preſque pour rien. On leur

leur demanda en quel endroit précisément ces perles se pêchoient, & elles firent entendre que c'étoit au voisinage d'une Isle, qu'elles montrerent à l'Occident. L'Amiral jugea que la chose valoit bien la peine de s'y transporter; il tourna donc de ce côté-là, & après avoir fait six ou sept lieuës, il aborda à une Isle fort peuplée, qu'il nomma *la Marguerite*, laquelle a 15. lieuës de long sur six de large; entre cette Isle & la grande terre, que Colomb avoit enfin reconnu être un Continent, il apperçût deux autres Isles plus petites, l'une se nommoit *Cochem*, qui veut dire, *Venaison*, apparemment parce que le gibier y abondoit; l'autre, qui n'est éloignée de la terre ferme, que de quatre lieuës, avoit nom *Cubagua*. 1498.

L'Amiral s'étant approché de celle-ci, vit au large des Indiens, qui pêchoient des perles: il leur envoya sa Chaloupe; mais dès qu'ils l'eurent apperçuë, ils s'approcherent de l'Isle. La Chaloupe les suivit, & un Matelot ayant remarqué parmi eux une femme, qui portoit au col une grande quantité de fils de perles, il prit un plat de terre de Valence, peints de differentes couleurs, sur un assés beau vernis, le mit en pieces, & en présenta les morçeaux à l'Indienne, qui lui donna en échange un bon nombre de ses perles. Il les porta à l'Amiral, qui le renvoya avec plusieurs autres bien fournis de plats de Valence, & de petites sonnettes; ils ne tarderent pas à revenir avec trois livres pesant de perles, la plûpart médiocres, quelqu'unes fort grosses; car, pour ce qu'on appelle la semence de perles, ce peuple n'en faisoit point de cas, & ignoroit même la maniere de la pêcher. Il est certain que, si Christophle Colomb eut voulu profiter de cette occasion, cette seule traitte eut pû dédommager l'Espagne des grandes avances, qu'elle avoit faites pour le nouveau monde; mais il rappella d'abord sa chaloupe, & appareilla sur le champ.

Il avoit apparemment de bonnes raisons pour en user ainsi; il fut pourtant accusé par ses ennemis d'avoir voulu tenir cette découverte secrette, afin d'en profiter tout

Il arrive à San-Domingo.

1498. seul ; mais il eſt certain, qu'encore qu'elle eut été publiée en Eſpagne par le retour des Vaiſſeaux, qui l'avoient faite, les Rois Catholiques en étoient déjà informés par des lettres de l'Amiral ; & peut-il en effet venir dans l'eſprit d'un homme ſenſé que Colomb, qui n'a jamais paſſé pour intereſſé, ait été pour cette ſeule fois aveuglé par la paſſion de s'enrichir au point, de ſe flatter qu'une choſe de cette nature, qui avoit pour témoins les équipages de trois Navires, ne ſe divulgueroit point ? Ce fut le 15. d'Août que l'Amiral partit de Cubagua, & ce jour-là il fit à la faveur des courans 63. lieuës entre le lever & le coucher du Soleil. Les jours ſuivans il eût encore les vents & les courans extrêmement favorables, & le 19. il fit 100. lieuës & ſe trouva par le travers de la Beata, ayant dépaſſé San-Domingo de 25. lieuës ; il en avoit pourtant été bien près, puiſque ſes navires furent apperçus de la ville. L'Adélantade ſe douta bien que c'étoit ſon frere, & envoya une Caravelle après lui : elle le trouva entre la Beata, & la grande Iſle, & le conduiſit le 22. à la Capitale, où il fût reçû avec des honneurs & des acclamations extraordinaires.

Progrès de la révolte de l'Alcaïde Major.

Mais la joye que devoit lui cauſer une telle réception, fut bien temperée par les fâcheuſes nouvelles, qu'il apprit en même têms. Nous avons vû qu'en partant des Canaries, il avoit envoyé en droiture à l'Iſle Eſpagnole trois de ſes navires ; ils n'y étoient pas encore arrivés, les vents & les courants les ayant portés ſur les Côtes de la Jamaïque, qu'aucun de leurs Pilotes ne connoiſſoit ; de ſorte qu'après avoir long-têms erré, ſans ſçavoir, où ils alloient, ils ſe trouverent à la côte de Xaragua, aſſez près de l'endroit, où Roldan, & ſa troupe vivoient à diſcretion ſans Dieu, & ſans loy, au milieu des Indiens, qu'un pareil voiſinage incommodoit beaucoup, & qu'une telle conduite ſcandaliſoit étrangement. Les Rebelles furent aſſés ſurpris de voir ſur cette côte trois Navires : ils craignoient d'abord que ce ne fuſſent des troupes, qu'on envoyoit contre eux, mais ils furent bien-tôt détrompés & raſſûrés : de leur côté ils

n'eurent garde de faire connoître leur ſituation ; les Chefs allerent viſiter les Capitaines ſur leurs bords, & en furent bien reçûs ; ils demanderent des nouvelles de l'Amiral, & ils avertirent Carvajal & ſes deux collegues, qu'il n'étoit pas aiſé de remonter à San-Domingo de l'endroit, où ils ſe trouvoient, les courants dans toutes ces Mers portant preſque toûjours à l'Oueſt, auſſi bien que les vents, qui en ſont une des principales cauſes ; juſques-là qu'on avoit vû des Navires mettre ſix mois à aller de la Beata à la Capitale ; il conclurent de là qu'ils feroient ſagement d'envoyer une partie de leur monde par terre, ſur-tout ceux, qui ſe trouvoient les plus incommodés de la Mer. 1498.

Ce Conſeil, dont on ne pouvoit pas pénétrer le motif, parut judicieux, & fut ſuivi ; on débarqua des Ouvriers, gens, qui pour la plûpart avoient été tirés des priſons, & Jean Antoine Colomb fut prié de les conduire. Roldan ne les vît pas plûtôt à terre, qu'il leur exaggera la longueur & les difficultez du chemin, qu'ils avoient à faire, & beaucoup plus encore les travaux, qui les attendoient au terme fatal de leur exil ; il leur parla enſuite de la hauteur & de la dureté des Colombs, & il leur ajoûta qu'ils pouvoient éviter tous ces malheurs, en s'attachant à lui, que dès ce moment ils ſeroient au bout de leurs travaux, qu'il ne tiendroit qu'à eux de mener une vie agréable, dans l'affluence de toutes ſortes de biens, dont cette Province regorgeoit. Il n'en falloit pas tant pour perſuader des gens du caractere de ceux, à qui l'Alcaïde s'étoit adreſſé ; toutefois, de 40. qu'ils étoient, il y en eut huit, qui déteſtant ſa perfidie, en allerent ſur le champs avertir leurs Officiers. La ſurpriſe fut grande ſur les Navires à cette nouvelle ; on aſſembla le Conſeil pour déliberer ſur ce qu'il y avoit à faire, & il fut réſolu que Carvajal iroit par terre à San-Domingo, avec une eſcorte capable de ſe faire reſpecter, & mettroit tout en uſage pour ramener les Rebelles à l'obéïſſance. Cette réſolution priſe, & Carvajal s'étant fait débarquer, les trois Navires, à qui l'Adélantade, averti par des Indiens,

L'Alcaïde Major débauche pluſieurs Eſpagnols nouvellement débarqués.

1498. qu'on les avoit vûs à la côte, avoit envoyé une Caravelle pour leur ſervir de guide, arriverent heureuſement à San-Domingo peu de jours après l'Amiral; mais comme la longueur du voyage leur avoit fait conſumer les proviſions, dont ils étoient chargés pour la Colonie, ils n'y porterent que de nouvelles bouches, qui firent bien-tôt croître la famine. On s'étonnera ſans doute de ces frequentes diſettes, dans un pays, où il y avoit ſi peu à faire pour ſe mettre en état de ſubſiſter indépendemment des ſecours d'Europe; mais on reviendra aiſément de ſa ſurpriſe, pour peu qu'on faſſe attention que les Caſtillans, qui naturellement ſont très-peu laborieux; l'étoient beaucoup moins dans un pays, où la chaleur extrême, la difference du climat, & ſouvent leurs débauches, les réduiſoient d'abord à une foibleſſe, qui leur rendoit preſque impoſſible la culture de la terre; outre qu'ils ſe voyoient environnés d'un peuple nombreux, ſur lequel ils ne pouvoient s'empêcher de compter pour avoir des vivres, quelque expérience qu'ils euſſent que c'étoit là une très-foible reſſource pour eux, les Indiens ſouvent par mauvaiſe volonté, & plus ſouvent encore par un effet de leur indolence & de leur pareſſe naturelle, leur manquant preſque toûjours au beſoin.

L'Amiral eſſaye de les gagner.

Carvajal ſuivit de près ſes deux collegues, & quoique ſur ſon rapport il y eût peu d'eſperance de regagner les Révoltés; Colomb, à qui il importoit qu'on n'apprît en Eſpagne ce ſoulévement, qu'après qu'il ſeroit appaiſé, voulut encore tenter la voye de la douceur, avant que de prendre celle de la force; mais avant toutes choſes, il crut devoir mettre dans ſes interêts tous ceux, dont la fidelité pouvoit être ſuſpecte, & comme il ſçavoit que pluſieurs ſouhaitoient avec paſſion de retourner en Eſpagne, & que le peu de liberté, qu'on avoit eu juſques-là ſur ce point, avoit fort contribué à former, ou du moins à groſſir le parti des mécontens, le 12. de Seprembre il fit publier que, non ſeulement il permettroit à quiconque de repaſſer la Mer, mais qu'il fourniroit même des bâtimens, & des vivres à ceux

qui voudroient s'embarquer. Pluſieurs accepterent l'offre, & l'Amiral tint parole. Roldan de ſon côté n'eut pas plûtôt apris l'arrivée de Colomb, qu'il s'approcha, bien accompagné, de Bonao, Bourgade, qui s'étoit formée auprès des Mines de S. Chriſtophle à 16. ou 17. lieuës de la Capitale. On fut quelque têms en doute du deſſein, qu'il avoit en faiſant cette démarche, & on eut tout lieu de connoître par la ſuite, qu'il étoit venu là également diſpoſé, & à ſe défendre, ſi on l'attaquoit, & à s'accommoder, ſi on lui faiſoit des propoſitions, qu'il pût accepter avec honneur & avec ſûreté. 1498.

Négociation de Balleſter avec Roldan ſans fruit.

Il ne tint pas à l'Amiral qu'il ne prît ce dernier parti. Balleſter qui étoit toûjours Commandant de la Conception, lui alla offrir de la part de Colomb une amniſtie en bonne forme, & lui repréſenta le préjudice, que ſa révolte cauſoit à la Colonie, au ſervice des Rois Catholiques, & à ſes propres interêts. Cet Officier eut auſſi ordre de l'aſſûrer, que l'amitié, dont l'Amiral lui avoit donné tant de marques, n'avoit rien perdu de ſa vivacité, qu'il le ſentoit au chagrin, qu'il avoit de voir un homme de ſon rang, dont il avoit répondu à leurs Alteſſes, ſe tenir à la tête d'une troupe de factieux & de bandits, mener avec des gens, qui avoient mérité la corde, une vie, qui deshonoroit également ſa religion & ſa patrie; détourner les tributs, qui ſe devoient payer à la Couronne de Caſtille, & mettre en péril une Colonie naiſſante, qui avoit tant coûté à l'Etat, & ſur laquelle les Rois leurs Maîtres avoient fondé de ſi grandes eſperances; que malgré tant d'excès criants, il oublieroit le paſſé, s'il vouloit rentrer dans ſon devoir, & que s'il ſouhaittoit d'autres garants, que ſa parole de Vice-Roi & d'Amiral, il étoit prêt, pour faciliter ſon retour à l'obéïſſance, d'entrer avec lui dans tous les engagemens, qui ne ſeroient pas contraires à la dignité de ſa perſonne & de ſon caractere.

Balleſter s'acquitta de ſa commiſſion, avec le même zele, qu'il avoit déja fait paroître dès le commencement de

1498. cette révolte, mais avec auſſi peu de ſuccès. Il trouva Roldan à Bonao avec Eſcobar & deux autres de ſes principaux Officiers, nommés Adrien de Moxica, & Pierre de Gamiz: il leur dit tout ce qu'il pût imaginer de plus fort, pour leur faire prendre des ſentimens plus raiſonnables, & il n'en reçût que des réponſes pleines de hauteur, & de mépris pour les Colombs, dont à les entendre parler, la vie étoit entre leurs mains; ils le chargerent même d'une lettre adreſſée à l'Amiral, dans laquelle ils lui marquoient que, s'ils n'eûſſent pas retenu leurs ſoldats, il y auroit long-têms que l'Adélantade auroit payé de ſa vie les torts, qu'il leur avoit faits. Après un long détail des griefs, qu'ils avoient contre D. Barthélemy & D. Diegue, ils ajoûtoient, qu'ils avoient long-têms ſoupiré après ſon retour, comme après la fin de leurs maux: qu'ils voyoient bien qu'ils s'étoient flattés d'une vaine eſperance, qu'ils ne pouvoient prendre aucune confiance en un ennemi, qu'ils ſçavoient être réſolu à les perdre, ni reconnoître pour leur Vice-Roi un homme, qui ne craignoit point de ſacrifier la Juſtice à ſes interêts particuliers, & à ceux de ſa famille. Qu'au reſte ils ne vouloient plus entendre parler d'accommodement, à moins qu'on ne leur envoyât D. Alonſe Sanchez de Carvajal.

L'amiral entre en défiance de Carvajal.

Cette lettre embarraſſa l'Amiral, en qui elle faiſoit naître contre la fidelité de Carvajal des ſoupçons aſſez bien fondés. Il ſçavoit que cet Officier avoit demandé à la Cour, & obtenu ſans ſa participation une patente, qui lui donnoit dans l'Iſle Eſpagnole une autorité peu inferieure à la ſienne, & qu'il avoit eu Roldan & pluſieurs de ſes complices ſur ſon Navire pendant deux jours, & ne les avoit pas arrêtés comme il le pouvoit; on aſſûroit même qu'il les avoit engagés à venir à Bonao, & avoit promis à l'Alcaïde Major, de l'aſſocier au gouvernement, dont il devoit, diſoit-on, ſe ſaiſir en dépit de l'Adélantade, & en vertu d'une commiſſion de la Cour, ſi l'Amiral ne revenoit pas. On ajoûtoit qu'il étoit en commerce d'amitié avec ce Chef de la rébellion, qu'il lui faiſoit des préſens, & qu'il en recevoit. On

faisoit réflexion qu'à l'arrivée de Coronel, la crainte avoit parû saisir ces factieux, & les disposer à se soûmettre, & que six autres navires étant venus depuis ce têms-là d'Espagne, ils avoient repris cœur, ce qui faisoit juger qu'ils comptoient d'être soûtenus. On publioit encore que Carvajal leur avoit vendu des armes, & il étoit certain qu'il s'étoit fait escorter par Pierre de Gamiz, jusqu'assés près de la Capitale, sous prétexte qu'il avoit à passer sur les terres de quelques Indiens, dont il craignoit d'être insulté; enfin les Rebelles disoient tout haut que, s'ils avoient à se choisir un Chef, ils n'en voudroient point d'autres, que lui. 1498.

Il ne laisse pas de se servir de lui pour négocier avec Roldan.

Néanmoins tout bien consideré, l'Amiral qui vouloit absolument la paix, par la raison qu'il ne se voyoit pas en état de faire la guerre, & que d'ailleurs la guerre civile la plus juste, pouvoit fournir à ses ennemis bien des prétextes pour lui nuire; l'Amiral, dis-je, se résolut à ne rien épargner pour mettre dans la plus grande évidence la sincerité de son procedé, & pour convaincre les moins prévenus en sa faveur qu'on avoit tort de l'accuser de prendre toûjours plus volontiers la voye de la severité, que celle de la douceur, il consentit à se servir de l'entremise de Carvajal. Il crut qu'après tout, cet Officier, qui étoit homme de condition, & passoit pour avoir de la droiture, ne feroit rien, qui pût le deshonnorer, & il se flatta qu'une marque de confiance si peu attenduë & si peu méritée, ou le lui gagneroit, ou l'engageroit du moins à le servir fidellement. La suite fera voir qu'il en avoit bien jugé, mais il lui donna Ballester pour associé, & le chargea de la lettre suivante pour l'Alcaïde Major.

Lettre de l'Amiral à Roldan.

« Cher ami, mon premier soin en arrivant dans cette » Capitale, après avoir embrassé mon frere, fut de demander de vos nouvelles. Vous ne sçauriés douter qu'après » ma famille, vous n'ayiés depuis long-têms occupé la prin» cipale place dans mon cœur, & j'ai toûjours tellement » compté sur le vôtre, qu'il n'est rien, dont je ne me fus-

1498. » ſe entierement repoſé ſur vous ; jugés par-là de ma dou-
» leur en apprenant que vous vous êtiés broüillé avec les
» perſonnes du monde, qui me touchent de plus près, &
» me doivent être les plus cheres. On me conſola néanmoins
» en me diſant que vous attendiés mon retour avec ar-
» deur ; je me flattai alors que vos premiers ſentimens à
» mon égard n'étoient point changés, & je m'attendois
» qu'auſſi-tôt que vous ſçauriés mon arrivée, vous ne tar-
» deriés pas à vous rendre auprès de moi ; ne vous voyant
» point paroître, & croyant que vous apprehendiés quel-
» que reſſentiment de ma part, je vous envoyai Balleſter,
» pour vous donner toutes les aſſûrances, que vous pouviés
» déſirer. Le peu de ſuccès de cette démarche a mis le
» comble à mon chagrin ; & d'où vous peuvent donc ve-
» nir ces défiances, que vous témoignés avoir de moi ? En-
» fin vous m'avés demandé Carvajal, je vous l'envoye,
» ouvrés lui votre cœur, & marqués lui ce que je puis
» faire pour regagner votre confiance ; mais au nom de
» Dieu ſongés à ce que vous devés à la patrie, aux Rois
» nos ſouverains Seigneurs, à Dieu, à vous même : pre-
» nés ſoin de votre réputation, & jugés plus ſainement de
» toutes choſes, que vous n'avés fait par le paſſé ; conſi-
» derés avec attention, l'abîme que vous creuſés ſous vos
» pieds, & ne perſiſtés pas plus long-tems dans une réſo-
» lution déſeſperée. Je vous ai repréſenté à leurs Alteſſes,
» comme un des hommes de la Colonie, ſur qui elles pou-
» voient plus ſûrement compter ; il y va de mon honneur
» & du vôtre, qu'un témoignage ſi avantageux ne ſoit
» pas démenti par votre conduite ; hâtés-vous donc de
» vous remontrer tel que je vous ai autrefois connu ;
» j'arrête les Navires, qui ſont tout prêts à partir, dans l'eſ-
» perance que par une prompte & parfaite ſoûmiſſion,
» vous me mettrés en liberté de confirmer tout le bien,
» que j'ai dit de vous. Je prie le Seigneur qu'il vous ait en
« ſa ſainte garde. Le 20. d'Octobre 1498.

Quel en fut le ſuccès.

Cette lettre ſecondée de la prudence de Carvajal, parut faire

faire impreſſion ſur Roldan, il ſe laiſſa enfin perſuader d'aller trouver l'Amiral, mais ſes gens, qui craignoient d'être ſacrifiés au reſſentiment des Colombs, & qui avoient de la peine à quitter leur vie libertine, s'oppoſerent à ce voyage, & s'obſtinerent à vouloir qu'on traitât par lettres & au nom de toute la troupe. L'Alcaïde Major parut mortifié de ce contre-têms, il écrivit une lettre aſſés meſurée à l'Amiral, dans laquelle néanmoins il rejettoit ſur l'Adélantade la faute de tout ce qui s'étoit paſſé, déclaroit qu'il n'avoit rien fait contre le ſervice du Roi, & demandoit un ſauf-conduit pour aller à la Capitale avec ſes principaux aſſociés, dès qu'il ſeroit en liberté de le faire. Carvajal ſe chargea de porter cette réponſe à l'Amiral, & laiſſa Balleſter à Bonao. Balleſter écrivit auſſi à Colomb, que ſon ſentiment étoit, qu'on ne refuſât rien aux Rébelles, de ce qu'on pouvoit honnêtement leur accorder, ſurtout, qu'on leur permît de retourner en Caſtille, comme pluſieurs d'entr'eux le ſouhaittoient avec paſſion; qu'au reſte il n'y avoit point de têms à perdre, que le parti des mutins croiſſoit tous les jours, que déjà huit ſoldats de ſon eſcorte s'étoient donnés à eux, qu'il étoit à craindre que les autres ne ſuiviſſent un ſi pernicieux exemple, & que bien-tôt ces gens-là, ſi on ne ſe hâtoit de les diſſiper, ſeroient en état de tout entreprendre. 1498.

Il eſt aſſés difficile d'exprimer l'embarras, où l'Amiral ſe trouva à la lecture de cette lettre; il ſentoit la néceſſité abſoluë de finir cette affaire: les tributs ne ſe payoient point, ou étoient détournés par les factieux; les Inſulaires, charmés de voir leurs vainqueurs occupés à s'entre-détruire les uns les autres, ne cultivoient point les terres dans le voiſinage des Eſpagnols, & eſperoient de les réduire par la famine, à évacuer leur Iſle; il y avoit même tout à craindre de ce peuple irrité, pour peu qu'on en vînt aux armes. Enfin Colomb ſe perſuada, que pour rétablir ſon autorité, & le bon ordre dans les Indes, il falloit pourſuivre les Rébelles par la voye de la rigueur; mais ayant voulu aſſembler ſes Embarras de l'Amiral.

1498. troupes pour marcher contre eux, preſque tous ſes ſoldats refuſerent de le ſuivre, d'abord ſous divers prétextes, & puis tout ouvertement, en diſant qu'ils ne vouloient point répandre le ſang de leurs Compatriotes.

Déclaration de l'Amiral portant Amniſtie pour les Rébelles.

Alors il fallut changer de ſiſtême ; l'Amiral fit publier une Déclaration dattée du 9. de Novembre, laquelle portoit que pour ceux, qui dans le terme de 16. jours, ou s'ils étoient trop éloignés, dans celui d'un mois, rendroient les armes ; il y auroit abolition entiere du paſſé, qu'ils ſeroient traités avec toute la douceur & l'humanité convenable à des Chrétiens, & des ſujets des mêmes Princes, qu'on envoyeroit en Eſpagne tous ceux, qui le ſouhaitteroient, & qu'on payeroit à chacun ce qui étoit dû de ſa ſolde. Outre cette créance generale dont la copie fut affichée à la porte de la Fortereſſe, l'Amiral envoya à Roldan, un ſauf-conduit dont voici la teneur : « D. Chriſtophle Colomb Amiral de l'Ocean, Vice-Roi & Gouverneur perpetuel des Iſles & Terre-Ferme des Indes, pour le Roi & la Reine, nos ſouverains Seigneurs, que Dieu conſerve, & Conſeiller dans leur Conſeil d'Etat, faiſons ſçavoir à qui il appartiendra, que déſirant faire ceſſer les maux cauſés par la diviſion, qui s'eſt miſe pendant notre abſence, entre l'Adélantade notre frere, & l'Alcaïde Major, François Roldan Ximenez, & remedier au préjudice, que le ſervice de leurs Alteſſes reçoit de ces troubles, nous avons jugé que ledit François Roldan devoit venir nous inſtruire par lui-même de ſes prétentions, & nous expoſer ſes griefs ; & en conſequence avons trouvé bon de lui donner, & lui donnons par ces Préſentes, au nom de leurs Alteſſes, toutes les aſſûrances, qu'il peut ſouhaitter, tant pour lui, que pour ceux, dont il voudra être accompagné de Bonao en cette Ville, promettant que, ni pendant le voyage, ni pendant leur ſéjour ici, ni juſqu'à leur retour à Bonao, il ne leur ſera fait aucun déplaiſir : dequoi nous donnons, ſuivant la coûtume d'Eſpagne, foy de Gentilhomme, & avons ſigné cet écrit de notre

» main. A la nouvelle Iſabelle ce 29. de Novembre » 1498.

1498.

Il écrit aux Rois Catholiques toute la ſuite de cette affaire.

Cependant les Navires ne pouvoient plus differer leur départ pour l'Eſpagne, le terme, qui leur avoit été preſcrit, étant paſſé depuis trois ſemaines; quantité d'eſclaves Indiens, qu'on y avoit embarqués, étoient déjà morts, & les équipages, qui apprehendoient de manquer de vivres, demandoient avec empreſſement qu'on les expediât. L'Amiral fut donc forcé de les faire partir, & il ne put ſe diſpenſer d'inſtruire par cette voye la Cour de ce qui ſe paſſoit dans l'Iſle. Il pria en même tems leurs Alteſſes de lui envoyer des Religieux, pour inſtruire les peuples dans la Religion Chrétienne, & quelque habile homme, pour adminiſtrer la juſtice, ſans quoi les Prédicateurs & Miſſionnaires ne ſeroient pas, diſoit-il, d'une grande utilité. Il mandoit encore, qu'à la verité le changement d'air, l'excès de la chaleur, & la crudité des eaux, avoient dans les commencemens cauſé quelques maladies, mais qu'elles avoient heureuſement ceſſé, que les Caſtillans ſe faiſoient au climat de l'Iſle, que le pays ſe fourniſſoit de vivres, & qu'aux vêtemens & au vin près, il ne ſeroit plus bien-tôt néceſſaire de rien faire venir d'Eſpagne pour la vie. Il parloit enſuite de la pêche des perles, ſur quoi il marquoit les meſures qu'il falloit prendre pour s'en aſſûrer. Au ſujet de Roldan, après avoir expoſé en peu de mots les commencemens & les progrès de ſa révolte, il ajoûtoit, que ce chef des Rébelles prétendoit n'avoir beſoin d'aucun pardon, diſant que tout ce qui s'étoit paſſé, n'étoit qu'un different perſonnel entre lui & l'Adélantade; qu'encore que cela ne fût pas vrai, il croyoit néanmoins devoir s'abſtenir d'être juge dans cette cauſe, & qu'il ſupplioit leurs Alteſſes, ou leur Conſeil de vouloir bien en connoître, de faire venir en Eſpagne les parties, comme l'Alcaïde Major le requeroit, & de s'en rapporter ſurtout à Carvajal & à Balleſter. Qu'il ne répondoit pourtant pas, ſi les factieux ne ſe mettoient inceſſamment en regle, & s'ils continuoient leurs brigan-

1498. dages, qu'il ne fût contraint d'employer pour les réduire, toutes les forces, qu'il avoit entre les mains, ſans quoi la Colonie ſeroit perduë; que ce ſoulévement étoit l'unique ſujet, qui l'avoit empêché d'envoyer D. Barthélemy ſon frere continuer la découverte de la Terre-Ferme, comme il en avoit eu la penſée, qu'il tenoit trois Bâtimens tout prêts pour cette expédition, mais qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à ſe priver d'un tel ſecours, & ſurtout d'un auſſi brave homme que l'Adélantade, tandis qu'il n'étoit pas en ſûreté dans la Capitale même. Enfin, comme il ſçavoit qu'on ne ceſſoit de repréſenter au Roi & à la Reine, que les Indes étoient à charge à l'état, il s'appliqua à faire voir que ces bruits n'avoient point d'autre fondement, que la jalouſie des Grands, qui par les mauvaiſes affaires, qu'ils lui ſuſcitoient, le mettoient hors d'état de profiter des découvertes, qu'il avoit déjà faites, & d'en faire de nouvelles. En effet, il n'y a aucun lieu de douter que, ſans la révolte de Roldan, qui étoit fomentée en Eſpagne par plus d'une perſonne en place, D. Barthélemy n'eût découvert la nouvelle Eſpagne; il eſt certain du moins, & Colomb le fit remarquer à leurs Alteſſes, que, ſi on n'eût pas ſi long-têms differé ſon armement, tous ces malheurs ne ſeroient pas arrivés, ou n'auroient pas eu les ſuites fâcheuſes, qui faiſoient le ſujet de ſon inquiétude.

Roldan écrit de ſon côté & trouve de l'appuy à la Cour.

L'Amiral ſe doutoit bien que Roldan ne manqueroit pas d'écrire de ſon côté: il ne fut pas trompé dans ſa conjecture, & ſon malheur fut que ce ſéditieux trouva des appuis parmi quantité de perſonnes puiſſantes, qui furent ravis d'avoir une occaſion de perdre les Colombs. L'Evêque de Badajoz étoit de ce nombre, du moins l'Amiral a toûjours crû que les plus rudes coups, qui lui furent portés dans la ſuite, partoient de ce Prélat. Les Rois Catholiques ne furent pourtant pas auſſi aiſés à ſurprendre, qu'on l'avoit eſperé, les derniers Vaiſſeaux avoient apporté une aſſés belle Cargaiſon en cotton, en or, en perles, en indigo, en bois de Breſil, & en pluſieurs autres marchandiſes précieuſes, ce qui faiſoit tomber

bien des discours, qu'on ne cessoit point de tenir contre l'Amiral, mais nous verrons bientôt que les batteries furent si bien dressées, si bien servies, & en si grand nombre, que l'innocence fut opprimée, & ne s'est jamais bien relevée. 1498.

Entrevûë de Roldan avec l'Amiral sans fruit.

Pour revenir à Roldan, il prit enfin le parti d'aller trouver L'Amiral à San-Domingo, mais son veritable dessein étoit de lui débaucher autant qu'il pourroit de ses gens. Et il fit bien connoître par la hauteur, avec laquelle il parla, & par les demandes, qu'il fit, qu'on ne devoit pas se flater de lui voir mettre les armes bas. L'Amiral ne voulut pourtant pas lui faire connoître toute l'indignation, que lui causoit une conduite si indigne, il lui fit même des propositions fort raisonnables, & comme Roldan lui eut répondu qu'il ne pouvoit rien résoudre sans en avoir conferé avec son conseil, Colomb le fit accompagner à son retour par Diego de Salamanca son Maître-d'Hôtel. A peine étoient-ils arrivés à Bonao, que Roldan, comme s'il se fut repenti des avances, qu'il avoit faites, en allant trouver son Général, lui écrivit une lettre fort insolente, lui proposa des conditions, qu'il sçavoit bien lui-même ne pouvoir être acceptées, & sans attendre de réponse, partit pour la Conception, dont il esperoit de s'emparer par surprise.

Carvajal conclut un accommodement avec les Rébelles.

L'Amiral ne se rebuta point, il commença par publier une nouvelle Amnistie accompagnée de toutes les promesses, qu'il avoit déjà faites à son arrivée, il mit ensuite Carvajal aux trousses des Rébelles, & lui donna un plein pouvoir pour agir suivant que sa prudence & les occurrences le demanderoient. Ballester étoit dans le Fort de la Conception lorsque Roldan se présenta devant la Place, elle étoit forte & défenduë par un brave homme, les Rébelles desesperant de l'emporter d'assaut, se préparoient à la prendre par famine, & en avoient déjà détourné les eaux, lorsque Carvajal les joignit. Ils s'éloignerent, dès qu'ils l'apperçurent, & peu de jours après les négociations recommencerent, entre cet Officier & Roldan. Elles furent condui-

1498. tes avec tant de dexterité de la part du premier, que l'on convint enfin de ces conditions. 1°. Que tous ceux, qui voudroient repaſſer en Caſtille, le pourroient en toute liberté, & que l'Amiral leur feroit préparer deux bâtimens au Port de Xaragua, où il étoit plus aiſé d'avoir les proviſions néceſſaires pour le voyage. 2°. Qu'au lieu des Eſclaves, qu'ils avoient d'abord demandés, on leur permettroit d'embarquer les jeunes Indiennes, qui ſe trouveroient groſſes, ou nouvellement accouchées de leur fait, mais qu'ils n'emmeneroient aucun Inſulaire malgré lui. 3°. Que L'Amiral leur donneroit à tous des certificats de leurs ſervices, & bonne conduite, & qu'on leur feroit reſtituer tout ce qu'on avoit ſaiſi ſur eux. 4°. Qu'on prendroit des meſures pour la ſûreté des effets, qu'ils laiſſeroient dans l'Iſle en partant pour l'Eſpagne.

Nouveaux incidens, qui le rompent.

Roldan ſigna ſur le champs ces articles le quatorziéme de Novembre, à condition, qu'ils ſeroient ratifiés dans dix jours par l'Amiral. Colomb les ſigna le 21. & mit à ſon tour une condition, à ſçavoir que les Rébelles partiroient dans cinquante jours pour l'Eſpagne. Il donna auſſitôt les ordres néceſſaires pour que les deux Navires ſe trouvaſſent à Xaragua au têms marqué. Les Rébelles s'étoient mis en chemin pour s'y rendre, mais comme pluſieurs témoignerent n'avoir nulle envie de paſſer en Eſpagne, il leur fit dire qu'il leur laiſſoit ſur cela une liberté entiere, & offrit même de mettre à la ſolde du Roy tous ceux, qui voudroient reſter dans l'Iſle, & s'y établir. Il partit enſuite pour aller viſiter Iſabelle, dont il confirma le Gouvernement à Dom Diegue ſon frere, en lui recommandant d'obliger les Caciques à payer exactement les tributs, & il envoya en même têms Carvajal à Xaragua, pour tenir la main à l'éxécution du Traité. Les Bâtimens, qu'on avoit promis aux Rébelles, étoient en chemin pour ce Port, mais ayant été battus d'une violente tempête, ils ne purent ſe rendre dans le têms, dont on étoit convenu, & Roldan prit ce prétexte pour refuſer de s'en tenir à ce qui avoit été

conclu. Carvajal au deſeſpoir de cet incident, fit faire aux Rébelles une ſommation dans les formes, mais ils s'en mocquerent. 1499.

L'Amiral averti de ce qui ſe paſſoit, en fut d'autant plus chagrin, qu'il avoit eu bien de la peine à ſe réſoudre de donner aux Mutins deux Navires, dont il avoit fort envie de ſe ſervir pour envoyer à l'Iſle des Perles, & pour continuer enſuite la découverte du Continent. Il prit néanmoins encore ſur lui d'écrire à Roldan & à Moxica, & il le fit de la maniere du monde la plus propre à les gagner. Il n'y réuſſit pas, & le premier lui fit une réponſe fort haute. Toutefois Carvajal ayant trouvé jour à reprendre encore une fois la négociation, on parut ſur le point de s'accorder. Il eſt vrai que Colomb eut beſoin de tout le flegme Italien, & de toute ſa modération, pour eſſuyer les incartades de Roldan, lequel ſembloit chercher à le laſſer par ſes inſultes, ou à l'engager à quelque coup violent, qui lui ſervît de prétexte pour reſter armé. Mais l'Amiral accorda tout, & de grandes raiſons l'y déterminerent. Le mal devenoit contagieux: les Indiens paroiſſoient en bien des endroits fort diſpoſés à ſe ſoulever: ceux des Caſtillans, qui juſques là étoient demeurés fideles, commençoient à dire tout haut, que s'ils ſe fuſſent joints à Roldan, ils ſe ſeroient enrichis, & auroient la liberté de retourner en Eſpagne. Pluſieurs même parloient de s'en aller dans la Province de Higuey, où ils croyoient trouver de l'or, & vivre dans l'indépendance, comme avoient fait les Révoltés à Xaragua. Ainſi c'étoit une néceſſité pour l'Amiral de finir, à quelque prix que ce dût être, & il ne fit difficulté ſur rien. Les Articles furent enfin ſignés & executés de bonne foy. Nouvel accord conclu & exécuté.

Les deux Caravelles ne tarderent pas beaucoup après cela à mettre à la voile. Colomb fut fort tenté de s'embarquer ſur une des deux, pour informer lui-même le Roi & la Reine de toute cette affaire, à laquelle il venoit d'apprendre qu'on donnoit en Eſpagne un tour, qui ne lui étoit point favorable; & il eut tout lieu dans la ſuite de ſe re- L'Amiral balance s'il n'ira pas en Eſpagne.

1499. pentir de n'avoir pas ſuivi ce mouvement. Mais le zele du bien public l'emporta ſur ſes propres interêts ; il crut ſa préſence néceſſaire dans l'Iſle, où quelques Ciguayos faiſoient mine de remuer, & il ſe contenta d'envoyer à ſa place Balleſter & Garcias de Barrantez, auſquels il donna un Mémoire très-circonſtancié de tout ce qui s'étoit paſſé, ſigné par Carvajal, par Coronel, & par pluſieurs autres perſonnes en place, pour être préſenté au Roy & à la Reine.

Il rend compte aux Rois Catholiques de tout ce qui regarde les Séditieux.

Après un détail exact de tous les brigandages & des excès en tout genre commis par les Séditieux, l'Amiral expoſoit dans cet écrit les funeſtes effets, que cette révolte avoit produits, la néceſſité, où il s'étoit trouvé, de conſentir à tout, pour ne pas mettre la Colonie en riſque, & combien il ſeroit dangereux que leurs Alteſſes ratifiaſſent un accord ſouſcrit par force, & indigne de la Majeſté Royale ; il inſinuoit même que depuis la conſommation du Traité les Rébelles s'étoient comportés d'une maniere, qui mettoit la Cour en liberté de ne rien tenir de ce qu'on leur avoit promis ; outre qu'ils étoient redevables de tous les tributs des Rois & des Seigneurs Indiens, qu'ils avoient détournés ; qu'il n'avoit pu leur donner un acquit de ces dettes, ni infirmer deux Sentences, par leſquelles ils avoient été déclarés traitres, convaincus du crime de Rébellion, & condamnés à toutes les peines encouruës par les criminels de Leze Majeſté. A la fin du Mémoire l'Amiral renouvelloit ſes inſtances pour avoir un Magiſtrat habile, demandoit qu'on y ajoûtât un Intendant des Finances, ou Thréſorier Royal ; repreſentoit que, ſi leurs Alteſſes vouloient être bien ſervies par les Gouverneurs & Commandans, qu'il établiſſoit dans les Indes ſous leurs Ordres, il falloit les honorer & les récompenſer à proportion de leurs ſervices ; ſans quoi on les expoſoit à la tentation de veiller plûtôt à leurs interêts, qu'à celui du Prince : il prioit auſſi qu'on lui envoyât ſon fils aîné D. Diegue, pour le former aux grandes affaires, puiſqu'il devoit heriter de ſes deux Charges d'Amiral & de Vice-Roi.

Les

Les deux Caravelles, qui portoient ces dépêches, mirent à la voile au commencement d'Octobre, & le 19. du même mois, Roldan, qui étoit rentré dans l'exercice de sa Charge, présenta à Colomb une Requête de la part de 102. de ses Compagnons, lesquels vouloient s'établir dans l'Isle, & demandoient des terres dans la Province de Xaragua. L'Amiral comprit que s'il laissoit un si grand nombre de ces gens-là ensemble, il étoit à craindre qu'ils ne perpétuassent la rébellion; il tira cette affaire en longueur, & les mécontens s'étant enfin divisés en plusieurs bandes, il ne fit plus aucune difficulté de leur accorder ce qu'ils souhaitoient. Le plus grand nombre s'arrêta à Bonao, d'autres se placerent au milieu de la Vega-Real, sur les bords de la Riviere verte; quelques-uns passerent six lieuës au delà de Sant-Yago, en tirant vers le Nord. On donna à chacun du terrein à discretion, avec mille pieds de Manioc, & on obligea les Caciques voisins de faire cultiver ces terreins par leurs Sujets; & c'est de là qu'on a pris l'idée de ces partages d'Indiens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, sous les noms de Départemens, de Distributions, de Commandes, & de Concessions.

1499. Origine des départemens d'Indiens.

Repartimientos.

Roldan continuoit cependant toûjours à se comporter avec l'Amiral, plûtôt en vainqueur, qui a donné la Loi, qu'en criminel, à qui on a fait grace. Colomb, de son côté, dissimuloit ses insultes, dont il esperoit que la Cour le vengeroit enfin: il se servit même de lui, comme s'il eût eu une entiere confiance en sa fidelité, & cela, dans une occasion délicate, où il semble qu'il risquoit beaucoup plus, que sa prudence ne le permettoit: voici de quoi il s'agissoit. La nouvelle de la découverte du Continent, & de la peſche des perles, avoit extrêmement réveillé la jalousie des rivaux, & des ennemis de l'Amiral-Vice-Roi; & comme les premiers avis de la révolte de l'Alcaïde Major, avoient causé de grandes inquiétudes à la Cour, ils profiterent de cette occasion, pour jetter dans l'esprit de Ferdinand & d'Isabelle la semence de bien des soupçons contre lui, &

Ojeda & Americ Vespuce partent pour les Indes.

1499. & contre ſa famille. Ils repréſenterent cette révolte comme le fruit de la dureté, & de l'incapacité des trois freres dans le gouvernement, & ils blâmerent ſurtout l'Amiral, de n'avoir pas éteint d'abord, comme il le pouvoit, un feu capable de cauſer dans les Indes un incendie général. Fonſeca, qui cette même année paſſa de l'Evêché de Badajoz à celui de Cordouë, entra même ſi bien dans ce dernier ſentiment, qu'il écrivit ſur cela des lettres aſſez dures à Colomb; mais celui-ci lui auroit ſans doute plus volontiers pardonné l'amertume de ſon ſtile, que l'infidelité, qu'il lui fit dans le même têms.

Alphonſe de Ojeda étoit retourné depuis peu en Eſpagne, & il ſe trouva à la Cour, lorſqu'on y reçut les Mémoires du dernier Voyage de l'Amiral. Il étoit bien venu chés le Prélat Miniſtre, & il ne pouvoit gueres ignorer que les Colombs ne lui étoient pas agréables. Cette connoiſſance lui fit naître la penſée de partager avec l'Amiral la gloire de ſes Découvertes; il demanda à l'Evêque de Cordouë la communication des Mémoires, dont je viens de parler, & il l'obtint ſans peine. Après les avoir examinés, il comprit qu'il lui ſeroit aiſé de continuer ce qui avoit été ſi heureuſement commencé; il fit ſon plan, le montra au Miniſtre, qui l'agréa, & il en reçût une permiſſion par écrit, mais qui ne fut point ſignée, & qui fut même apparemment ignorée des Rois Catholiques, de découvrir tout ce qu'il pourroit du Continent des Indes, à condition, qu'il n'entreroit pas ſur les terres du Roi de Portugal, ni ſur celles, qui avoient été découvertes par Chriſtophle Colomb, avant l'année 1495. c'eſt-à-dire, dans ſes deux premiers Voyages: par-là, nulle partie du Continent n'étoit excluë de cette commiſſion, non plus que l'Iſle des perles, ce qui étoit formellement contraire aux conventions faites entre l'Amiral & la Couronne de Caſtille.

Infidelité d'Americ Veſpuce.

Ojeda muni de cette piece, ſe rendit en diligence à Seville, où il eut bientôt trouvé des fonds pour l'Armement, qu'il projettoit. Jean de la Coſa, un des plus habiles Pilo-

tes, qui fuſſent alors en Europe, s'engagea à lui. Americ Veſpuce, riche Marchand Florentin, non ſeulement s'y intereſſa pour une ſomme conſiderable, mais voulut même être du voyage; & Ojeda en eût d'autant plus de joye, que cet Italien avoit la réputation d'être habile dans la Navigation, l'Aſtronomie & la Coſmographie. C'eſt ce même Americ Veſpuce, qui à ſon retour en Europe, publia une Relation de ſon Voyage, dont il ne fait aucune difficulté de s'attribuer tout l'honneur; il eut même la hardieſſe d'y avancer, qu'il avoit le premier de tous découvert le Continent du Nouveau Monde, & il en fut ſi bien crû ſur ſa parole, quoique démentie par la notorieté publique, que ſon nom eſt devenu celui de cette quatriéme partie de la terre, qui ſeule égale, ſi même elle ne ſurpaſſe pas les trois autres en grandeur, & en richeſſes. Exemple mémorable, & trop ſouvent renouvellé du peu de fondement de ce qu'on appelle grand Nom, & qui fait voir d'une maniere ſenſible que la hardieſſe & l'impudence emportent ſouvent la récompenſe dûë au mérite, & que l'ignorance & l'injuſtice préſident à la plûpart des jugemens des hommes. 1499.

On peut bien croire que Colomb ne fut pas inſenſible à tant, & de ſi injuſtes entrepriſes contre ſes droits, & contre ſa gloire; mais il eut bien d'autres plaintes à faire dans la ſuite, & qui ne furent pas mieux écoutées. Les Eſpagnols, de leur côté, ont bien de la peine à digérer, qu'un étranger ſans caractere, ait eu la gloire de donner ſon nom à un grand Continent, qui avoit déjà été découvert par leur Amiral, & préférablement à Ojeda, qui commandoit la flotte, où Americ Veſpuce n'étoit que paſſager, & à la Coſa qui la conduiſoit. Dans le vrai, aucun des trois ne méritoit cet honneur. La premiere terre, où ils aborderent, fut à 200. lieuës à l'Orient de l'Orénoque, & Veſpuce, pour perſuader au Public qu'il avoit le premier découvert ce Golphe, avança que ſon voyage avoit duré 25. mois; en quoi il fut démenti par le ſerment, que prêta juridiquement Ojeda pour atteſter le contraire. Ayant enſuite Succès de ce voyage.

1499. passé la Bouche du Dragon, ils continuerent encore leur route à l'Oueſt pendant 200. autres lieuës, juſqu'au Cap de *la Vela*, qui fut ainſi nommé par Ojeda. Ils découvrirent dans cette courſe le Golphe *de Venezuela* ou de la petite Veniſe, auquel ils donnerent ce nom à cauſe d'un Village, qu'ils y trouverent bâti ſur pilotis dans de petites Iſles, avec des ponts de communications de l'une à l'autre. D'autres diſent que ce n'étoit que des cabannes dreſſées ſur des arbres. Du Cap de la Vela, Ojeda revint à la Marguerite, & ſes Navires faiſant eau de toutes parts, il les mit en carene, à la côte *de Cumana*, auprès d'un Village nommé *Maracapana*, où les Indiens le reçurent avec de grandes démonſtrations d'amitié, & lui furent d'un très-grand ſecours dans l'embarras, où il ſe trouvoit. Il y fit même conſtruire un brigantin, & ayant enſuite pris au Nord, il mit pied à terre dans une des Iſles Caraïbes, où il ſe battit pendant pluſieurs jours contre les Inſulaires, dont il tua un très-grand nombre. Americ Veſpuce a encore avancé, que de cette Iſle ils étoient revenus tout droit en Caſtille, ſans paſſer par l'Iſle Eſpagnole; mais il fut prouvé au Fiſc Royal, ſur le ſerment d'Ojeda & d'André de Moralez, un de ſes Pilotes, que ce fut dans ce même têms qu'arriva tout ce que nous allons voir, qui ſe paſſa entre le même Ojeda & Chriſtophle Colomb. Il eſt donc certain que nos avanturiers s'étant remis en mer après avoir défait les Caraïbes, firent voiles vers l'Iſle Eſpagnole, & que le 5. de Septembre 1499. ils prirent terre au Port d'Yaquimo, où ils avoient deſſein de charger du bois de Breſil, qui ſe trouvoit alors en quantité dans tout ce quartier-là.

Conduite d'Ojeda avec l'Amiral.

L'Amiral en fut bientôt inſtruit, & envoya l'Alcaïde Major à Ojeda, pour lui commander de ſe retirer. Roldan trouva ce Capitaine aſſés mal accompagné dans un village d'Indiens, à ſix ou ſept lieuës de l'endroit, où ſes Navires étoient moüillés. Il pouvoit l'arrêter priſonnier, mais il ne le fit pas; il lui demanda ſeulement à voir ſes proviſions, & pourquoi il coupoit du bois de Breſil, ſans en avoir ob-

tenu la permiſſion de l'Amiral, & ſans lui avoir envoyé faire une civilité. Ojeda répondit qu'il avoit laiſſé ſes proviſions dans ſon Bord, qu'il comptoit bien d'aller rendre ſes devoirs à l'Amiral, & que s'il avoit differé juſques-là à s'acquitter de ce devoir, c'eſt qu'il n'en avoit pas encore eu la commodité. L'Alcaïde ſe contenta de cette réponſe, & après avoir viſité les Navires d'Ojeda, il reprit, ſans rien entreprendre, le chemin de San-Domingo. 1499.

Quelque têms après on ſçut qu'Ojeda étoit avec ſes vaiſſeaux à la côte de Xaragua : l'Alcaïde Major y fut encore envoyé, & en y arrivant, il aprit que pluſieurs des nouveaux habitans de ces quartiers-là s'étoient déclarés pour lui, avoient voulu contraindre par la force les autres à ſuivre leur exemple, & qu'il y avoit même eu de part & d'autre du ſang répandu. Il connut alors la faute, qu'il avoit faite, en ne s'aſſûrant pas de ce Capitaine auprès du Port d'Yaquimo, & il eût bien voulu la réparer, mais Ojeda étoit ſur ſon Bord. Il lui écrivit pour lui propoſer une entrevûë, elle ne fut pas acceptée, & après que ces deux hommes, qui ſe craignoient également l'un l'autre, & qui étoient tous deux gens d'eſprit & de réſolution, ſe furent quelque têms obſervés ; Ojeda s'éloigna, & alla faire quelques proviſions dans la province de *Cahay*, à 12. lieuës de Xaragua, c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui *l'Arcahay*. Roldan l'y ſuivit, & après bien des difficultés, qu'il ſurmonta par ſon adreſſe & par ſon courage, il l'engagea enfin à une conference, dont le fruit fut la retraite d'Ojeda. En quoi il faut convenir qu'il rendit un ſervice eſſentiel à l'Amiral, qui alloit ſe trouver replongé dans un abîme de troubles & de ſéditions, d'où il ne lui auroit pas été facile de ſe retirer. Il en fut quitte pour quelques inſultes, qui lui aprirent, ce qu'il ſçavoit déjà bien, qu'on étoit ſûr d'être appuyé en ſe déclarant ſon ennemi. Ojeda lui écrivit en partant que n'ayant pû venir à bout de le perdre dans ſon Iſle, il alloit le faire connoître au Conſeil d'Eſpagne, où l'on ſçauroit bien lui faire juſtice. Ce fut vers la fin de Fevrier 1500. qu'il ap- 1499. | 1500.

1499. pareilla pour retourner en Caſtille, d'où il étoit parti le 20. May de l'année précedente.

1500. Cependant l'Amiral ne connut bien le danger, qu'il avoit couru en cette occaſion, qu'après qu'il fut paſſé. Le feu de la ſédition mal éteint, ſe réveilloit déjà de toutes parts; & pour peu qu'Ojeda eût été inſtruit de la diſpoſition, où étoient les eſprits d'un grand nombre de perſonnes, il ſe fut apparemment donné bien de garde de quitter ſi aiſément la partie. Mais Colomb n'ayant plus rien à craindre de ce côté-là, n'eût pas beaucoup de peine à diſſiper ces commencemens d'une révolte renaiſſante; les plus coupables furent pendus, & entre autres Adrien de Moxica, & le calme fut rétabli partout. Ce calme, à la verité, ne fut pas de durée, & il cachoit même une horrible tempête, dont tout ce qui s'étoit paſſé juſques-là, n'étoit qu'un léger prélude. En effet, tandis que Chriſtophle Colomb, s'appuyant trop ſur ſon innocence, & ſur la protection de la Reine Iſabelle, ſe croyoit inacceſſible à tous les traits de ſes ennemis, ceux-ci firent joüer tant de reſſorts, les accuſations intentées contre lui, furent conduites avec tant d'art, & vinrent de tant d'endroits, qu'il ſe fit comme un cri général, contre lequel ſa protectrice même ne put tenir.

Mouvement à Grenade contre les Colombs.

La Cour ſe trouvoit alors à Grenade, où s'étoient rendus, comme de concert, environ 50. perſonnes revenus depuis peu de l'Iſle Eſpagnole, qui paroiſſoient avoir entrepris de ſoulever la populace contre les Colombs & contre la Cour, qui les ſoûtenoit. Ils publioient ſans ceſſe mille calomnies contre l'Amiral, & il n'eſt rien qu'ils n'imaginaſſent pour le rendre odieux au peuple, & ſuſpect au Roi, à qui l'on avoit déjà écrit des Indes, que cet étranger ſongeoit à ſe rendre Souverain de tous ces grands Pays; or on ſçait l'impreſſion, que pouvoit faire ſur l'eſprit ombrageux de Ferdinand, une accuſation de cette nature. Un jour les Séditieux, dont je viens de parler, ayant acheté une charge de raiſins, s'aſſirent à terre au milieu de la place pour la manger, & ſe mirent à crier, que le Roi & les Co-

lombs les avoient réduits à la miſere, où on les voyoit, en ne leur payant pas le ſalaire, qu'ils avoient mérité dans les pénibles travaux des mines. Ferdinand ne paroiſſoit preſque point dans les ruës de Grenade, que ces inſolens ne le pourſuiviſſent avec de grands cris, en lui demandant leur paye; & s'ils voyoient paſſer les enfans de l'Amiral, qui étoient encore Pages de la Reine: « Voilà, s'écrioient-ils, » les fils de ce traître, qui a découvert de nouvelles terres, » pour y faire périr toute la nobleſſe de Caſtille. » Le Roi, qui n'avoit pas, à beaucoup-près, la même affection pour l'Amiral, que la Reine, ſe rendit bien plûtôt à la vûë d'un ſoulévement ſi univerſel, Iſabelle tint bon plus long-têms; elle ſe laiſſa pourtant perſuader à la fin, & ce qui porta dans ſon eſprit le dernier coup au malheureux Colomb, ce fut une choſe, à quoi perſonne ne penſoit. 1499. | 1500.

La Reine s'irrite contre lui, & le dépoſe de la Vice-Royauté.

Nous avons vû qu'une des conditions du traité fait avec Roldan, portoit que ceux des Rébelles, qui voudroient repaſſer en Eſpagne, auroient la permiſſion d'emmener avec eux les filles, ou femmes Indiennes, qui s'étoient laiſſé abuſer, & ſe trouvoient, ou actuellement enceintes, ou nouvellement accouchées. Pluſieurs ne ſe contentant pas de ces créatures, dont ils ne pouvoient pas tirer de grands ſervices, avoient apparemment embarqué des hommes, ou à l'inſçû, ou par la connivence de l'Amiral, lequel étoit obligé de fermer les yeux ſur bien des choſes, qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir d'empêcher. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le nombre de ces Eſclaves montoit à 300. & la Reine, qui n'avoit rien tant recommandé, que de ne point attenter à la liberté des Indiens, ne pût voir arriver ceux-ci, ſans en être outrée; cette contravention à ſes ordres, dont perſonne ne s'étoit aviſé de faire un crime à Colomb, lui parut un attentat impardonnable; elle commença même à croire qu'il n'étoit peut-être pas tout à fait innocent ſur tout le reſte, & après avoir envoyé partout des ordres, ſous peine de la vie, de remettre en liberté tous les Eſclaves, qu'on tenoit de lui, elle prit ſur le champs la

1499. | 1500. résolution de lui ôter abſolument le gouvernement du Nouveau Monde. Elle n'en prit jamais aucune, dont elle ait eu plus lieu de ſe repentir : tant il eſt vrai que les Princes ne ſçauroient être trop en garde contre les premiers mouvemens, lors même qu'ils ont la vertu pour objet. Effectivement, elle eût jugé l'Amiral bien moins coupable, ſi elle avoit été inſtruite de la néceſſité, où il s'étoit vû réduit, & de la ſituation, où il ſe trouvoit alors ; car il étoit venu à bout d'extirper juſqu'aux moindres ſemences de rébellion ; il gouvernoit avec une autorité, qui ne rencontroit plus d'obſtacle, il voyoit les Caſtillans ſoûmis, les Inſulaires diſpoſés à recevoir le joug de l'Evangile, & celui de la domination de Caſtille ; ſes plus grands ennemis, preſque tous réconciliés ; & il [illegible] croit que dans trois ans au plus, il augmenteroit le revenu de la Couronne de 60. millions, en y comprenant la peſche des perles, dont il ſongeoit à s'aſſûrer par une bonne Forteresſe.

Prétexte qu'on prend pour le rappeller.

Ce que je viens de dire ſe paſſoit ſur la fin de cette année 1499. Cependant la dépoſition de l'Amiral ne fut ſignée qu'au mois de Juin de la ſuivante. Le tour, qu'on donna à une action d'un ſi grand éclat, fut que Colomb

1500. avoit demandé un premier Magiſtrat pour adminiſtrer la juſtice dans l'Iſle Eſpagnole, & prié leurs Alteſſes de faire juger ſon different avec l'Alcaïde Major par un homme, qui ne pût être ſoupçonné d'avoir favoriſé une partie au préjudice de l'autre. On publia donc que ces propoſitions avoient été jugées raiſonnables, mais qu'on ne croyoit pas devoir partager ces deux emplois, qui d'ailleurs demandoient une autorité abſoluë, & ne pouvoient être donnés, qu'à une perſonne de diſtinction, avec laquelle il ne convenoit pas de laiſſer un homme revêtu de deux auſſi grandes Charges que l'étoient celles d'Amiral & de Vice-Roy perpetuels.

François de Bovadiglia envoyé Gouverneur général

Une Commiſſion ſi importante & ſi délicate demandoit un homme bien ſage, bien impartial, bien déſintereſſé, & bien moderé. Le Roi & la Reine crûrent avoir trouvé toutes

tes ces qualitez dans la perſonne de Dom François de Bovadilla, Commandeur de l'ordre de Calatrava, mais ils ſe tromperent aſſûrément, & ils ne tarderent pas à le reconnoître. En effet Bovadilla étoit pauvre, il parut intereſſé, emporté, ambitieux : il gouverna pourtant, ſi on en croit Oviedo, avec aſſés de douceur ; mais ce ne fut qu'à l'égard de ceux, que ſa Commiſſion l'obligeoit le plus à châtier, & par une conduite ſi peu ſenſée & ſi peu excuſable ; non ſeulement il n'entra point dans les vûës de ſes Souverains, ſurtout par raport aux Inſulaires, & aux auteurs des troubles paſſés ; mais on fut aſſés ſurpris de le voir prendre avec ardeur les interêts des coupables, dans le têms, qu'il pourſuivoit à toute rigueur des gens, qui n'ont enfin été convaincus, que de quelques défauts d'humeur, ou d'excès de vertus. 1500. dans les Indes.

Le premier ordre, que lui donna la Reine, fut de déclarer les Indiens libres, & de les traitter comme tels ; mais il lui étoit ſurtout enjoint, de tenir ſecrettes ſes Proviſions de Gouverneur Général, juſqu'à ce qu'il eût été reçû à San-Domingo : précaution, qui fait voir que les Rois Catholiques avoient donné quelque croyance à ce qui s'étoit publié du prétendu deſſein, que formoit l'Amiral, de ſe rendre Souverain du nouveau Monde. Bovadilla mit à la voile ſur la fin de Juin avec deux Caravelles ſeulement, & le 23. d'Août on apperçût de San-Domingo ces deux Bâtimens, qui faiſoient effort pour entrer dans le Port, d'où le vent de terre les repouſſoit. L'Amiral n'y étoit pas, non plus que l'Adélantade : le premier étoit occupé à fortifier la Conception de la Vega, qui inſenſiblement devenoit une Ville, & le ſecond étoit à Xaragua avec Roldan, occupé à la recherche des complices d'une conſpiration, qui s'étoit formée depuis peu pour faire perir l'Alcaïde Major, & dont les principaux auteurs étoient déja dans les priſons de la Capitale.

Au premier avis, qu'il paroiſſoit deux Caravelles, Dom Diegue, qui commandoit dans la Place, envoya un Pilote dans une chaloupe pour les reconnoître, & les faire Son arrivée à San-Domingo.

1500. entrer dans le Port. Le Pilote, ſuivant l'ordre, qu'il en avoit, commença, en abordant une des Caravelles, par demander, ſi le fils aîné de l'Amiral n'étoit pas dans une des deux; on lui dit que le jeune Colomb étoit reſté en Eſpagne, & que le Navire portoit un Intendant de Juſtice, & ſur le ſoir les deux Caravelles entrerent dans le Port, mais Bovadilla voulut encore paſſer la nuit dans ſon Bord. Le lendemain il débarqua de bon matin, & alla droit à l'Egliſe, où il entendit la Meſſe, au ſortir de laquelle, étant accompagné de D. Diegue, du Sergent Major Rodrigue Perez, & d'un grand nombre d'Officiers; il s'arrêta à la vûë de tout le peuple, & donna ſa Commiſſion d'Intendant de Juſtice à lire à un Notaire Royal, qu'il avoit amené d'Eſpagne; il demanda enſuite à D. Diegue, qu'il lui remît tous les priſonniers détenus pour cauſe de révolte. Il entendoit celle de l'Alcaïde Major, dont il croyoit qu'il y avoit encore des complices en priſon, & il prétendoit en vertu de ſes proviſions, qu'ils ne devoient pas être réputés criminels, qu'ils n'euſſent été déclarés tels à ſon Tribunal: comme il ne s'expliqua point, on ne s'entendit pas d'abord, il ſe picqua, & n'en voulut pas avoir le démenti. D. Diegue répondit que tous les priſonniers lui avoient été confiés & conſignés par l'Amiral, & qu'il n'en pouvoit diſpoſer, que par ſon ordre: « Je vous ferai bientôt connoître, reprit le Commandeur, » que vous devés m'obéïr, & que votre frere même eſt » ſoûmis à mon autorité. » Il n'en dit pas davantage pour lors, mais le jour ſuivant au ſortir de l'Egliſe, toute la Ville étant accouruë à la Place, il fit lire les Patentes, qui le conſtituoient Gouverneur Général des Iſles & Terre-Ferme du nouveau monde, pendant le têms qu'il plairoit à leurs Alteſſes, avec un pouvoir abſolu & ſans limitation.

Il force la Citadelle. Cette lecture finie, il prêta le ſerment accoûtumé, & ſur le champ il requit de nouveau D. Diegue, & Rodrigue Perez, de lui donner les clefs de la priſon; il en reçut la même réponſe, que la veille, & cette fermeté l'embarraſſa. Il fit lire deux

autres Mandemens des Rois Catholiques, dans l'un desquels il étoit ordonné à l'Amiral, & à tous les Commandans des Forteresses, & des Navires, aux Tréſoriers, & aux Gardes Magasins de reconnoître pour leur Superieur le Commandeur D. François de Bovadilla. L'autre regardoit la paye des Soldats, & la solde des Artisans & des Engagés. Après cette lecture, qui mit dans ses interêts tous les gens de guerre, il somma pour la troisiéme fois Dom Diegue de lui livrer les prisonniers, & sur son refus, il alla droit à la Citadelle, fit appeller Michel Diaz, qui y commandoit en qualité d'Alcaïde, lui signifia ses Patentes, & lui ordonna de faire sortir à l'heure même tous les prisonniers. Diaz demanda du têms pour se résoudre, mais le Commandeur, qui sçavoit que l'ordre étoit venu de faire pendre D. Fernand de Guevare, un des Chefs de la derniere conspiration, & plusieurs de ses complices, craignit que ce délai ne fut employé à les exécuter; il fit donc mettre à l'instant sous les armes toutes les troupes, & les équipages des deux Caravelles, & paroissant à leur tête, il leur ordonna d'enfoncer les portes de la Citadelle. Cette Place n'avoit pas encore d'autres défenses, & quoique Diaz, & un autre Officier nommé Diego de Alvarado se fussent montrés l'épée à la main sur les Crenaux, le Commandeur y entra sans beaucoup de réſistance. 1500.

Il se fit aussi-tôt conduire à la prison, & ayant fait subir un leger interrogatoire à ceux, qu'il y trouva les fers aux pieds, il les laissa à la garde d'un Sergent, nommé Jean de Espinosa. On eut ensuite grand soin de répandre dans le public, qu'on ne devoit pas être surpris, si les Rois Catholiques avoient ôté le Gouvernement des Indes à Christophle Colomb, leurs Alteſses ayant été informées par des personnes sûres, qu'il en étoit le tyran, plûtôt que le Gouverneur, qu'il se plaisoit à répandre le sang Espagnol; que pour enrichir sa famille, il privoit les Soldats & les Artisans de leur paye, qu'il visoit à s'y ériger en Souverain, qu'il empêchoit qu'on ne tirât de l'or des mînes, & qu'on n'al-

1500. lât à la pêche des perles, dont il vouloit faire le fondement de ſa Principauté ; on concluoit que perſiſter à le reconnoître pour Vice-Roi, c'étoit ſe déclarer complice des mêmes crimes, dont il étoit chargé.

Conduite de Colomb à cette nouvelle.

L'Amiral reçut avec aſſés de tranquilité les premieres nouvelles de ce qui venoit de ſe paſſer ; il ſe perſuada que Bovadilla étoit quelque avanturier ſemblable à Ojeda, & dont il viendroit auſſi aiſément à bout ; ou du moins que ſes pouvoirs ne s'étendroient pas plus loin, que ceux de Jean Aguado ; mais quand on lui eut rapporté que le Commandeur s'étoit déjà rendu maître de la Forteresſe, & que toutes les troupes lui obéïſſoient, l'affaire lui parut ſérieuſe, & il crut ne devoir rien négliger pour ſe mettre en état de n'être point opprimé. Il prit donc le chemin de Bonao, après y avoir donné rendés-vous à pluſieurs Caſtillans, qu'il croyoit dans ſes interêts, & envoyé ordre à quelques Caciques de l'y venir joindre, avec ce qu'ils pourroient aſſembler de Troupes. En arrivant dans cette Place, il y trouva un Huiſſier à Baguette, qui l'attendoit de la part du Commandeur, & qui lui remit des copies legaliſées de toutes les Commiſſions de ce nouveau Gouverneur Il les prit, & après les avoir lûës, il dit qu'il n'y avoit rien dans la premiere, que de conforme à ce qu'il avoit demandé lui-même, mais que pour les autres, il les croyoit ſubreptices, étant hors de toute vrai-ſemblance que leurs Alteſſes l'eûſſent dépoüillé d'une Charge, dont elles lui avoient donné des Patentes perpetuelles & irrévocables, & cela, ſans lui avoir fait ſon procès, & ſans l'avoir même entendu dans ſes défenſes ; qu'ainſi, avant que de ſe ſoûmettre à des ordres, qui lui étoient juſtement ſuſpects, il vouloit voir quelque choſe de plus clair & de plus précis ; qu'il alloit en écrire en Cour, & qu'il ſommoit tous les ſujets des Rois Catholiques de continuer à lui rendre obéïſſance, comme à leur Vice-Roi, & de lui prêter main-forte contre quiconque attenteroit à ſon autorité.

Il ſe met à la diſcretion de

Il n'y eût alors perſonne, qui ne crût que cette affaire

alloit dégénérer en une guerre civile, mais on fut bientôt détrompé. Jean Velaſquez Tréſorier Royal, & le P. Jean de Traſſierra Franciſcain, arriverent peu de jours après à Bonao, & remirent à l'Amiral une lettre, dont le Roi & la Reine avoient chargé le Religieux, & qui étoit conçûë en ces termes. « D. Chriſtophle Colomb, notre Amiral dans l'Océan, nous avons ordonné au Commandeur D. François » de Bovadilla de vous dire de notre part bien des choſes, & nous vous enjoignons d'y ajoûter foy, & d'exécuter ce qu'il vous déclarera en notre nom, à Madrid » ce 26. May 1499. MOI LE ROI, MOI LA REINE. L'Amiral réflechit long têms ſur cette lettre, où il remarqua que le titre de Vice-Roi ne lui étoit point donné ſelon l'uſage, & après en avoir déliberé avec ſes amis, il ſe réſolut enfin à reconnoître Bovadilla en qualité de Gouverneur Général, & à l'aller trouver au plûtôt. Il partit donc pour la Capitale, & fut extrêmement ſurpris en arrivant, d'apprendre que le Commandeur s'étoit logé dans ſa maiſon, avoit ſaiſi ſes papiers, confiſqué ſes meubles, ſes armes, ſes chevaux, & tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, ſous prétexte de payer tous ceux, à qui il étoit redevable, & transferé ſon frere dans une des Caravelles qui l'avoient amené, après lui avoir fait mettre les fers aux pieds, & cela ſans lui en avoir dit la raiſon, & ſans garder aucune formalité de Juſtice. Enfin qu'on venoit de publier une Ordonnance, par laquelle il étoit permis à tout le monde d'aller chercher de l'or, en payant au Roi l'onziéme ſeulement de ce qu'on en tireroit, au lieu du tiers, qu'on avoit payé juſques-là.

1500.

Bovadilla, qui lui fait mettre les fers aux pieds, auſſi-bien qu'à ſon frere D. Diegue.

Il n'avoit pas encore eu le têms de faire ſes réflexions ſur une ſi étrange conduite, que Bovadilla, ſans lui vouloir permettre de le voir, ni ſouffrir que perſonne lui parlât, le fit enlever lui-même & enfermer dans la Citadelle, les fers aux pieds. Une maniere d'agir ſi violente & ſi irréguliere, eut peut-être encore quelque choſe de moins ſurprenant, que l'applaudiſſement, qu'on lui donna: ceux même

1500. qui devoient leur fortune aux Colombs, & ne subsistoient que par leur faveur, furent les premiers à leur insulter, & le propre Cuisinier de l'Amiral s'offrit à lui mettre les fers aux pieds, ce qu'aucun de ses Ennemis n'avoit osé faire.

Il engage son frere D. Barthélemy à se rendre prisonnier.

C'est dans les grands revers, qu'on connoit les Grands Hommes: Colomb souffrit sa disgrace & toutes les indignités, dont elle fut accompagnée, avec une fermeté d'ame, qui lui fit bien autant d'honneur, que ce qui lui avoit mérité la grande élevation, d'où il se voyoit tombé dans la plus profonde humiliation. Il fit plus: l'Adélantade étoit encore en liberté, & il étoit à présumer qu'il alloit tout entreprendre pour tirer ses freres des mains d'un homme, qui lui paroissoit capable de se porter aux dernieres violences, & qui passant visiblement ses pouvoirs, ne pouvoit manquer d'être désavoüé: car quoi qu'Oviedo, & même Herrera, semblent laisser en doute, si Bovadilla avoit le pouvoir de toucher à la personne de l'Amiral, & de le traiter en criminel, supposé qu'il se trouvât tel, il parût dans la suite par toute la conduite de Ferdinand & d'Isabelle, qu'il n'avoit ordre, que d'informer. Aussi fut-il accusé de n'avoir poussé les choses si loin, que pour plaire à l'Evêque de Badajoz. Quoiqu'il en soit, l'Amiral écrivit à son frere par ordre de Bovadilla de ne faire mourir aucun des prisonniers, qu'il tenoit dans les fers; il ajoûta de lui-même qu'il le chagrineroit extrêmement, s'il n'obéïssoit pas, & il le conjura au nom du Seigneur, des Rois leurs Maîtres, & de la tendre amitié, qui avoit toûjours été entr'eux, de venir se rendre prisonnier avec lui; « toute notre ressource, » lui disoit-il, est dans notre innocence, & rien n'est plus » à désirer pour nous, que d'être menés tous ensemble en » Espagne, où il nous sera aisé de nous justifier. » C'étoit demander beaucoup à un brave homme, & du caractere de D. Barthélemy, il défera néanmoins à l'avis de son frere, il vint à San-Domingo, où il étoit à peine arrivé; qu'il fut conduit enchaîné dans la même Caravelle, où étoit D. Diegue.

Mais ce qui mit le comble à l'iniquité de Bovadilla, & acheva de lui ôter tout moyen d'excuſer ſon procedé, c'eſt que tandis qu'il traitoit avec tant d'indignité des perſonnes de ce rang, il combloit d'honnêtetez l'Alcaïde Major, Roldan Ximenez, & Guevara, leur donnoit de grandes marques de diſtinction, & faiſoit mille amitiés à tous ceux, qui avoient été leurs complices. Sa premiere attention, ainſi que nous avons vû, s'étoit tournée à ſauver une bande de brigands & de ſéditieux, qui étoient ſur le point d'expier leurs crimes par le dernier ſupplice : on s'attendoit qu'il feroit au moins des informations, pour voir, s'ils étoient coupables, ou non, mais il n'en fut nullement queſtion, & il n'eût pas même le ſoin de garder ſur cela les bienſéances. Tant de violence & ſi peu de conduite firent craindre pour la vie des trois freres priſonniers ; effectivement Bovadilla en avoit trop fait, pour ne pas donner à penſer qu'il avoit deſſein d'en venir aux dernieres extrêmités. Le procès des prétendus criminels s'inſtruiſoit, & tout concouroit à confirmer le public dans l'opinion, où il étoit, que la perte de leur vie ſuivroit de près celle de leur liberté. 1500. Conduite irréguliere du Commandeur.

Le principal chef d'accuſation contre l'Amiral, étoit, qu'il avoit differé à donner avis aux Rois Catholiques de la pêche des perles, & cela ajoûtoit-t'on, à deſſein d'exiger de leurs Alteſſes, en vertu d'une ſi précieuſe découverte, de nouveaux droits, & de nouvelles prérogatives : car on n'oſa inſerer dans le procès, ce qui ſe publioit néanmoins avec affectation, qu'il avoit eu deſſein de s'approprier ce riche commerce ; encore moins qu'il eut formé le projet de ſe faire une Souveraineté dans les Indes. Les autres dépoſitions, dans la plûpart deſquelles on impliquoit ſes freres, étoient, ſa dûreté dans le gouvernement, ſa cruauté dans l'adminiſtration de la juſtice criminelle, d'avoir retenu la ſolde des gens de guerre & des ouvriers, & d'avoir empêché de travailler aux mînes, de s'oppoſer à ce qu'on batiſât les Inſulaires, & de leur faire la guerre ſans aucun ſujet légitime, uniquement pour les rendre Eſclaves, & Chefs d'accuſation contre les priſonniers.

1500. les envoyer en Caſtille : de maltraiter les ſerviteurs du Roi, & de n'obéïr aux ordres de la Cour, qu'autant qu'il le jugeoit à propos. On lui communiqua ces articles par écrit, & il répondit à tous d'une maniere, qui ne laiſſa pas d'embarraſſer ſes accuſateurs ; elle donna encore plus à penſer au Gouverneur Général, qui avoit commencé par le traiter en criminel, avant que de ſçavoir, s'il l'étoit, & qui, ſans un caractere ſuffiſant, s'étoit fait le Juge d'un Grand Officier de la Couronne, n'ayant eu commiſſion, que d'informer ſur ſa conduite, & de l'envoyer en Eſpagne en rendre compte au Roi & à la Reine.

Les réponſes de l'Amiral.

Dans le vrai, rien n'étoit plus aiſé aux accuſés, que de répondre à tout ce qui leur étoit objecté. J'ai déjà dit que ce fût par l'Amiral, que la Cour eut les premieres nouvelles de la découverte des perles. Les autres accuſations n'avoient rien que de vague, & l'Amiral diſoit bien, qu'étant homme il ne prétendoit pas être impeccable, mais il ajoûtoit qu'on ne pouvoit le convaincre que de ces fautes, qu'on devoit pardonner aux grands embarras, où il s'étoit trouvé ; & au défaut d'experience : il proteſta que ſes intentions avoient toûjours été droites, il aſſûra qu'on ne le convainqueroit jamais de la moindre infidelité envers les Rois ſes Souverains Seigneurs ; au reſte il déclara que, s'il avoit bien voulu répondre, c'étoit uniquement pour empêcher qu'on ne tirât aucun avantage de ſon ſilence, qu'il ne prétendoit le faire juridiquement qu'au Tribunal de leurs Alteſſes, auquel il appelloit des procédures, qu'on pourroit faire, & du jugement qu'on pourroit porter contre lui, & auquel il demandoit d'être renvoyé.

Bovadilla ſe réſout à l'envoyer en Eſpagne.

L'embarras du Commandeur augmentoit ; il eut apparemment bien voulu pouvoir aller plus loin, & ſe défaire de ſes priſonniers, mais il n'oſoit le prendre ſur ſoi ; tout bien conſideré, il crut devoir ſe contenter de faire rendre contre eux un Arrêt de mort, & de les envoyer en Eſpagne avec leur procès tout inſtruit : & il ſe flatta que le nombre & l'uniformité des dépoſitions, la grieveté des charges, & la qualité

qualité des accuſateurs, dont pluſieurs avoient été liés d'interêt avec les accuſés, feroient confirmer la Sentence. Les Priſonniers de leur côté attendoient avec quelque ſorte d'inquiétude quelle ſeroit la déciſion de leur ſort, quand Alphonſe de Vallejo, Capitaine de la Caravelle, où étoient les deux freres de l'Amiral, vint tirer celui-ci de priſon pour le conduire à ſon Bord. A la vûë de cet Officier, Colomb fût un peu troublé, & jettant quelques larmes, Vallejo, lui dit-il : « Ou vas-tu me mener ? en Eſpagne, Monſeigneur, » répondit le Capitaine. Eſt-il bien vrai, reprit l'Amiral, » ne me caches-tu rien ? Je vous jure, Monſeigneur, repar- » tit Vallejo, que j'ai ordre de conduire votre Excellence » en Eſpagne. Ces aſſûrances & les manieres reſpectueuſes de cet officier, calmerent le Priſonnier, & il ne douta plus du retour de ſa fortune. Mais Bovadilla ne voulut pas qu'il manquât rien à ſon humiliation. Il fit avant ſon départ publier une amniſtie, en faveur de tous ceux, qui avoient eu plus de part aux rébellions paſſées, & remplit pluſieurs brevets, qui lui avoient été donnés en blanc, des noms de Roldan, de Guevara, & de tous ceux, qui étoient plus décriés par leur mauvaiſe conduite, & qui avoient plus ouvertement perſecuté les Colombs ; puis il ordonna à Vallejo d'aller prendre terre à Cadix, & de mettre les Priſonniers avec toutes les Procédures, entre les mains de l'Evêque de Cordouë, & de Gonzalo Gomez de Cervantez, parent du Commandeur, tous deux ennemis déclarés des trois freres. 1500.

Vallejo mit à la voile au commencement d'Octobre, & dès qu'il fut ſorti du Port, il voulut ôter les fers à ſes Priſonniers : mais l'Amiral s'y oppoſa, & proteſta qu'il ne les quitteroit point, que par l'ordre du Roi & de la Reine, & il ordonna même dans la ſuite par ſon teſtament, qu'après ſa mort on les mît avec lui dans ſon cercüeil, pour conſerver juſques dans le tombeau ce gage de la reconnoiſſance, dont le monde paye les ſervices, qu'on lui rend. Il n'en parût pas moins ſenſible à la bonne volonté du Capi- L'Amiral arrive en Eſpagne.

1500. taine, qui, auſſi bien que tous ſes Officiers, lui, fit & à ſes freres toutes les politeſſes poſſibles. La traverſée fut courte & heureuſe, & Vallejo moüilla devant Cadix le 25. de Novembre.

Réception de l'Amiral à la Cour.

Le bruit ne ne ſe fut pas plûtôt répandu dans ce Port, & de-là à Seville, qui n'en eſt pas éloigné, que Chriſtophle Colomb & ſes deux freres venoient d'arriver chargés de fers, & condamnés à la mort; qu'il s'y excita une très-grande rumeur, & qu'on y donna des marques éclatantes de l'indignation publique. Ferdinand & Iſabelle, qui furent bientôt inſtruits de toutes choſes, par un exprès, que l'Amiral leur avoit ſecrettement dépêché, au moment que les ancres furent jettés, enchérirent encore ſur ces démonſtrations populaires, & furent extrêmement offenſés qu'on eût ainſi abuſé de leur nom & de leur autorité, pour commettre des violences qui les deshonnoroient. Ils donnerent ſur l'heure de bons ordres pour mettre en liberté les Priſonniers, & pour leur faire rendre les honneurs, qui leur étoient dûs, ils leur firent tenir mille écus, pour ſe rendre inceſſamment à Grenade, où la Cour ſe trouvoit pour lors: ils les y acceüillirent avec des marques extraordinaires de diſtinction, ils déſavoüerent, & annullerent ſans rien examiner tout ce qui avoit été fait contre eux, & ils promirent de les dédommager & de les venger.

Audience particuliere obtenuë de la Reine par l'Amiral, & ce qui s'y paſſe.

L'Amiral parla peu en préſence du Roi, qu'il ſçavoit bien n'être pas dans ſes interêts. Mais ayant été admis quelques jours après à une audience particuliere de la Reine, il commença par ſe jetter à ſes pieds, & en cette poſture, où il voulut demeurer quelque têms, il dit les choſes du monde les plus touchantes, & toucha effectivement juſqu'aux larmes le cœur de cette bonne Princeſſe. Il la ſupplia enſuite de ne point ſouffrir qu'on eût impunément opprimé ſon innocence, & de lui accorder ſa protection Royale contre ceux, qui jaloux de ſon élévation vouloient à toutes forces le trouver criminel; peu contents de le perdre, s'ils ne le deshonnoroient. Ses ſoupirs & ſes larmes l'inter-

rompirent dans ce moment, & dirent le reſte. Alors Iſabelle, en qui l'indignation prit la place de la douleur, le releva, & fut auſſi quelque têms ſans pouvoir parler; elle ſe remit enfin, & lui dit avec beaucoup de douceur: « Vous » voyés combien je ſuis touchée du traittement qui vous » a été fait, je n'omettrai aſſûrément rien pour vous le faire oublier. Je n'ignore pas les ſervices, que vous m'avés » rendus, & je continuerai à les récompenſer, comme ils méritent de l'être. Je connois vos ennemis, & j'ai pénétré » les artifices, dont ils ſe ſervent pour vous détruire: mais » comptés ſur moi. Cependant pour ne vous rien diſſimuler, j'ai peine à me perſuader que vous n'ayiés pas donné lieu à quelques plaintes, trop univerſelles, pour n'être pas fondées. La voix publique vous taxe d'une ſéverité peu convenable dans une Colonie naiſſante, & » capable d'y exciter des révoltes, qui ébranlent ſes fondemens encore mal affermis; mais il y a ſurtout une » choſe, que j'ai pû encore moins vous pardonner; c'eſt » d'avoir de votre chef, & malgré mes défenſes ôté la liberté à un grand nombre d'Indiens, qui n'avoient pas mérité un châtiment ſi ſévere. Votre malheur a voulu qu'au » moment que j'ai appris cette déſobéïſſance; tout le monde ſe plaignoit de vous; & perſonne ne parloit en votre faveur. Je n'ai donc pû me diſpenſer d'envoyer aux » Indes un Commiſſaire, qui s'inſtruiſît, & m'informât de » la verité de toutes choſes, ou moderât une autorité, qu'on » vous accuſoit porter trop loin, & qui, ſuppoſé que vous fuſſiés coupable des crimes, dont on vous accuſoit, prît le » Gouvernement Général, & vous envoyât en Eſpagne rendre compte de votre conduite; ſes inſtructions ne portoient rien de plus. Je reconnois que j'ai fait un mauvais » choix, j'y mettrai ordre, & ferai de Bovadilla un exemple, qui apprendra aux autres à ne point paſſer leurs pouvoirs: mais je ne puis vous promettre de vous rétablir » ſi-tôt dans votre Gouvernement; les eſprits y ſont trop » aigris contre vous, il faut leur donner le têms de reve-

1500.

1500. » nir ; quant à votre Charge d'Amiral, mon intention n'a » jamais été de vous en ôter ni la poſſeſſion, ni l'exerci- » ce, laiſſés faire le reſte au têms, & fiés vous à moi.

Nouvelles propoſitions de l'Amiral à la Reine.

Colomb comprit par ce diſcours d'Iſabelle, plus, que cette Princeſſe n'avoit voulu lui faire connoître. Il jugea que ſon rétabliſſement n'étoit pas ſelon les regles de la bonne politique, que le Roi étoit par rapport à cela ſa partie ſecrette, qu'on ſe repentoit de l'avoir fait ſi Grand, & qu'il ne devoit pas ſe flatter de faire changer la Cour en ſa faveur. C'eſt pourquoi, ſans s'arrêter à d'inutiles inſtances, après avoir remercié la Reine des nouvelles marques de bonté, qu'elle venoit de lui donner, il la pria d'agréer qu'il ne demeurât pas dans l'inaction, inutile à ſon ſervice & à l'Etat ; mais qu'il lui fut permis de continuer la découverte du Continent du nouveau monde, & de chercher quelque détroit, qui pût le conduire aux Moluques. Ces Iſles étoient alors extrêmement célébres par le grand Trafic d'Epiceries, que les Portugais y faiſoient, & les Eſpagnols ſouhaittoient paſſionnément de partager avec eux un commerce ſi lucratif. Auſſi Iſabelle approuva-t'elle avec de grands éloges ce projet de l'Amiral : elle lui promit de lui faire équipper au plûtôt autant de Navires, qu'il en demanderoit, & l'aſſûra que, ſi la mort le ſurprenoit dans le cours de cette expedition, elle rétabliroit ſon fils aîné dans toutes ſes Charges.

Conduite de Bovadilla dans ſon Gouvernement.

Mais rien ne juſtifia d'avantage Chriſtophle Colomb dans l'eſprit de tous ceux, qui étoient ſans paſſion, que la conduite de Bovadilla ; ſa principale attention fut d'abord, à augmenter de plus en plus la haine, qu'on portoit dans les Indes aux Colombs, & il ne fit pas réflexion que cette animoſité leur faiſoit honneur dans l'eſprit de ceux, qui connoiſſoient les habitans du nouveau monde. En effet, excepté quelques Officiers, le reſte n'étoit gueres que des gens ramaſſés parmi la plus vile canaille, ou ſortis des priſons de Caſtille, & par conſequent ſans mœurs, ſans religion, ſans conſcience, ou, qui n'étant venus ſi loin, que pour s'en-

richir, ſe perſuadoient, que les loix n'étoient point faites pour eux, & que perſonne n'avoit droit de s'oppoſer, ni à la vie licentieuſe, qu'ils vouloient mener, ni aux moyens, qu'ils imaginoient d'augmenter leurs richeſſes. Outre que malgré les précautions de la Reine, il s'en trouvoit de toutes les Provinces d'Eſpagne, entre leſquelles on ſçait qu'il y a des antipathies inſurmontables, ſources intariſſables de querelles, & de diviſions, d'autant plus funeſtes dans un nouvel établiſſement, qu'il s'y rencontre toûjours des mécontens, & que les loix y ſont moins en vigueur. 1500.

De tout ceci, on peut juger que le nouveau Gouverneur en voulant prendre le contre-pied de l'Amiral, ne pouvoit éviter de faire de grandes fautes. Car comme il n'y avoit dans le fond rien de reprehenſible dans celui-ci par rapport aux Eſpagnols, qu'un peu de trop de ſéverité, & que d'ailleurs lui & ſes freres s'étoient aſſés étudiés à rendre juſtice à un chacun; entreprendre de faire en tout le contraire de ce qu'ils avoient fait, c'étoit s'expoſer à donner dans les plus grands travers, & ne s'attacher que des brigands; comme fit effectivement Bovadilla: il le fit même d'une maniere ſi marquée, & avec ſi peu de ménagement, qu'on entendoit tous les jours les plus honnêtes gens s'écrier qu'ils étoient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, & de s'être tenus inviolablement attachés au ſervice du Prince, puiſque c'étoit un Titre pour être exclus des graces.

Le Commandeur ne ſe comporta pas p[illegible]quitablement à l'égard des Inſulaires, qu'à l'égard des Eſpagnol[illegible] car ayant réduit à l'onziéme les Droits du Prince, & donné, ainſi que nous l'avons vû, la liberté de faire travailler aux Mines, il falloit, pour empêcher que le Domaine ne perdît rien à ce changement, que les particuliers tiraſſent une quantité d'or prodigieuſe. Pour les mettre en état d'en venir à bout, il contraignit les Caciques de fournir à chaque Eſpagnol un certain nombre de ſes ſujets, dont ceux-ci ſe ſervoient, comme ils auroient pû faire des Bêtes de Charge; & pour empêcher ces malheureux de pouvoir ſe

Il rend les Inſulaires Eſclaves.

1500. ſouſtraire au joug, qu'il venoit de leur impoſer, il commença par faire un dénombrement de tous les Inſulaires, puis il les rédigea par claſſes, enſuite il les diſtribua aux habitans, plus ou moins, ſuivant qu'il vouloit gratifier un chacun. De cette ſorte toute l'Iſle ſe trouva réduite ſous le plus dur eſclavage, qui fut jamais. Ce n'étoit pas le moyen d'affectionner ces malheureux Indiens, ni à la Religion Chrétienne, ni à la Domination Caſtillane; mais le Commandeur ne ſongeoit qu'à gagner ceux, avec qui il avoit à vivre, & il étoit aſſûré d'en venir à bout, en leur procurant les moyens de s'enrichir promptement & ſans beaucoup de riſque. D'ailleurs il ſe flattoit qu'en faiſant de gros envoys d'or en Eſpagne, il ſe rendroit néceſſaire, & confirmeroit d'autant plus les ſoupçons, qu'il avoit tâché d'inſpirer à la Cour de la fidelité de l'Amiral, & comme il avoit pris un très-bon moyen d'engager tout le monde à travailler aux Mines, il comptoit que malgré la réduction des Droits du Souverain, il les feroit encore monter de beaucoup plus haut, que ne les avoit portés le tiers établi par Colomb.

Il ſe tira effectivement en peu de mois, une ſi prodigieuſe quantité d'or de toutes les mines de l'Iſle Eſpagnole, que, ſans le malheur, dont nous parlerons bientôt, l'arrivée d'une ſeule flotte, pouvoit dédommager l'Eſpagne de toutes ſes avances, & les payer même au centuple. On ſe preſſoit d'autant plus de profiter du têms, qu'on ſe doutoit bien qu'il dureroit peu; & il en coûta la vie à un ſi grand nombre d'Indiens, qu'en peu d'années l'Iſle Eſpagnole parut deſerte. Il eſt aiſé de juger avec quelle inhumanité, la paſſion d'amaſſer l'or faiſoit traiter ces infortunés, par les traitemens barbares, auſquels les a expoſés la ſeule cruauté, & dont on ne ſçauroit lire ſans horreur le récit qu'en ont fait des Eſpagnols même qui en ont été les témoins oculaires.

Grain d'or extraordinaire. Il eſt vrai, qu'on n'a point trouvé ailleurs, ni des mines plus abondantes, ni un or ſi pur. Michel Diaz & François de Garay, dont nous avons déjà parlé plus d'une fois, s'é-

toient associés pour faire travailler aux mines de Saint Christophle. Un jour, que leurs Esclaves déjeûnoient sur le bord de la riviere Hayna, une femme s'étant avisée de frapper la terre d'un bâton, qu'elle avoit à la main, elle sentit quelque chose de fort dur, elle regarda, & vit que c'étoit de l'or, elle le découvrit entierement, & surprise de la grosseur de ce Grain, elle jetta un cri, qui fit bientôt accourir François de Garay, lequel n'étoit pas fort loin. Il ne fut pas moins surpris, que l'avoit été l'Indienne, & dans le premier transport de sa joye, il fit tuer un cochon, le fit servir à ses amis sur ce Grain, assés grand pour tenir la Bête toute entiere, & il leur dit qu'il pouvoit bien se vanter que les Rois Catholiques n'étoient pas servis en vaisselle plus riche que lui. Bovadilla achetta ce Grain pour leurs Alteſſes, il pesoit 3600. écus d'or, & les Orfévres, après l'avoir examiné, jugerent qu'il n'y en auroit pas plus de 300. de déchet à la fonte. On y voyoit bien encore quelques petites veines de pierres, mais ce n'étoit gueres que des taches, qui avoient peu de profondeur; enfin, il ne s'en est jamais vû nulle part un pareil, & l'on peut juger combien cette découverte anima les esperances de ceux, qui s'occupoient à la même recherche. 1500.

Cependant on apprit à la Cour la maniere, dont les habitans de l'Isle Espagnole étoient traittés, & il n'est pas possible d'exprimer l'indignation, qu'en conçûrent Ferdinand & Isabelle. Le rapel de Bovadilla étoit déjà résolu, cette nouvelle le hâta, & sur le champs, on nomma pour son successeur, Dom Nicolas Ovando, Commandeur de Larez, de l'Ordre d'Alcantara, & qui fut peu de têms après Grand Commandeur de tout l'Ordre; mais ses Provisions ne portoient qu'une Commission pour deux ans, apparemment, parce qu'Isabelle vouloit au bout de ce têms-là, rétablir Christophle Colomb dans sa Charge de Vice-Roi. Ovando étoit un homme de mérite, fort sensé, d'un abord gracieux, & qui inspiroit en même-têms un grand respect pour sa personne: modeste, jusqu'à ne pouvoir souffrir les mar- 1501. Bovadilla revoqué, Ovando envoyé à sa place. Son caractere.

1501. ques de distinction, ni les titres, qui lui étoient dûs, grand amateur de la Justice, & fort désinteressé. Le Nouveau Monde eût été heureux d'être gouverné par un homme de ce caractere, s'il l'eût soûtenu tout entier jusqu'au bout. Mais il sembloit que l'emploi, dont on le revêtit, fût contagieux, & transformât d'abord les hommes les plus doux & les plus moderés en tyrans, suscités pour la destruction des malheureux Indiens : à l'égard même des Espagnols, il ne parut pas se comporter toûjours avec ce désinteressement & cette équité, qu'on lui avoit connus, ni être assés en garde contre les rapports de gens mal intentionnés ; ce qui le fit quelquefois donner dans de grands travers. On lui fit équiper en diligence, une flotte de 32. voiles, sur laquelle, outre les équigages ordinaires, on embarqua 2500. hommes, pour remplacer dans l'Isle Espagnole quantité de personnes, que la Reine voulut qu'on en fît sortir, afin de purger la Colonie de tout ce qui pouvoit y causer du trouble. Parmi ces nouveaux habitans, il y avoit plusieurs Gentilshommes, tous Sujets de la Couronne de Castille ; Isabelle se confirmant de plus en plus dans la résolution d'exclure du Nouveau Monde tous ceux, qui n'étoient pas ses Sujets naturels. Il est vrai qu'après sa mort, il n'y eût plus de distinction sur cela entre les Castillans & les Aragonnois, & que sous Charles V. tous les Sujets des differens Etats, que possedoit ce Prince, eurent la même liberté.

On change beaucoup d'habitans de l'Isle Espagnole.

Instructions données à Ovando.

Comme la Cour étoit résoluë à rappeller en Espagne l'Alcaïde Major, François Roldan Ximenés, & que la Justice ne pouvoit gueres être administrée par un homme de guerre, chargé d'ailleurs du Gouvernement général ; elle nomma à cette importante Charge, un habile Jurisconsulte, nommé Alphonse Maldonado, dont les Provisions furent expediées à Grenade le 3. Septembre 1501. On travailla ensuite aux Instructions du Commandeur de Larez, & elles portoient en substance, qu'après avoir examiné les comptes du Commandeur François de Bovadilla, il le renvoyât en Espagne sur la même flotte, qui l'alloit porter lui-même

aux

aux Indes. Qu'il revît auſſi ceux de l'Amiral, mais qu'il ne les ſignât point : qu'il déclarât à tous les Caciques dans une Aſſemblée Générale, que les Rois Catholiques les prenoient ſous leur protection Royale, eux & tous leurs Sujets. Qu'il ne traitât point ces Inſulaires autrement que les Eſpagnols, qu'il tînt ſeulement la main à en exiger le tribut, qu'on leur avoit impoſé. Surtout, qu'il ne ſouffrît point qu'on employât perſonne au travail des mines, que ſur le pied d'ouvriers libres, & en les payant exactement. Qu'il fît bâtir des Villes & des Forteresſes aux endroits, qu'il jugeroit convenables, qu'il les fît joüir des mêmes privileges, dont joüiſſoient celles d'Eſpagne, & ne permît point aux Eſpagnols, ſurtout aux Soldats, de s'établir ailleurs ; qu'il remît le droit du Prince au tiers pour le paſſé, & à la moitié pour l'avenir. Qu'il prît bien garde, dans la coupe du bois de Breſil, de ne point laiſſer arracher le pied des arbres. Qu'il ne permît à aucun étranger, ſurtout aux Juifs & aux Maures, de s'établir dans les Indes, ni d'aller à de nouvelles découvertes. Qu'il ne ſouffrît point que Bovadilla vendît aucun des biens immeubles ou heritages, qu'il pourroit avoir acquis dans l'Iſle Eſpagnole ; mais ſeulement ceux, qu'il avoit reçûs des liberalités de leurs Alteſſes. Qu'il apportât tous ſes ſoins à faire enſorte, que l'Amiral & ſes freres fuſſent parfaitement dédommagés de tous les torts, qu'ils avoient ſoufferts : & ſur cela l'inſtruction entroit dans un détail, qui faiſoit voir combien le Roi & la Reine avoient à cœur cet article. Carvajal eût même ordre de reſter dans l'Iſle, en partie pour avoir ſoin des interêts des Colombs, avec leſquels il étoit demeuré très-uni pendant leur diſgrace. 1501.

Il y avoit encore quelques autres articles, qui comprenoient pluſieurs Reglemens particuliers, pour le détail de la conduite du nouveau Gouverneur ; mais il lui étoit ſurtout recommandé d'avoir l'œil à ce que l'on travaillât ſérieuſement à la converſion des Inſulaires. On en avoit déjà baptiſé un aſſés grand nombre, mais la plûpart avoient reçû le Sacrement ſans trop ſçavoir ce que c'étoit, & en avoient

Attention de la Cour pour la converſion des Indiens.

1501. d'abord profané la ſainteté par leur Apoſtaſie. D'ailleurs, les cruautés, qu'on exerçoit contre-eux, & les exemples des anciens Chrétiens ne les prévenoient pas en faveur d'une Religion, dont on ne leur donnoit gueres, ni le têms, ni les moyens de s'inſtruire ; outre que le petit nombre des Prêtres, qui étoient dans l'Iſle, ſuffiſoit à peine pour les Eſpagnols. Une bonne recruë de Religieux Franciſquains, qui les premiers, ont eu un établiſſement fixe dans les Indes ; & les ordres, dont je viens de parler, devoient lever tous les obſtacles, & l'on s'attendit bientôt, à voir toute l'Iſle Eſpagnole adorer Jeſus-Chriſt.

1502. Ovando arrive à l'Iſle Eſpagnole.

Tout étant prêt pour le départ de la flotte, Ovando alla recevoir les derniers ordres des Rois Catholiques, & ayant été admis à leur Audiance, Antoine de Fonſeca, Seigneur de Coca, Conſeiller d'Etat, lui fit de la part de leurs Alteſſes, un diſcours fort long & fort touchant, ſur la maniere, dont il devoit ſe comporter dans l'exercice de ſa Charge ; & il lui recommanda ſur tout la Religion, la bonté & la juſtice. Peu de jours après le Commandeur ſe rendit à San-Lucar, où il s'embarqua le 13. Fevrier 1502. Une tempête, qu'il eſſuya aſſés près des Canaries, diſſipa ſa flotte, & fit périr un de ſes plus grands Navires avec 150. hommes, qui étoient deſſus. Tous les autres ſe retrouverent à la Gomera, où étoit le rendés-vous général, & où l'on achepta un Navire, pour remplacer celui, qui avoit péri. Quantité d'Eſpagnols habitans des Canaries, s'offrirent à en former l'équipage, & leur offre fut acceptée. Ovando partagea enſuite ſa flotte en deux bandes, prit avec lui les Navires, qui alloient mieux à la voile, laiſſa les autres ſous les ordres d'Antoine de Torrez, qui devoit tout commander au retour, & arriva le 15. d'Avril au Port de San-Domingo.

Sa conduite à l'égard de tout le monde.

Bovadilla ne s'attendoit à rien moins, qu'à être relevé ; il vint néanmoins recevoir ſon ſucceſſeur ſur le rivage, & le conduiſit à la Fortereſſe, où les proviſions d'Ovando furent luës en préſence de tous les Officiers Royaux & de

Juſtice. Il fut auſſi-tôt reconnu & ſalué en qualité de Gouverneur Général, & Bovadilla ſe trouva tout à coup abſolument abandonné. Quelques-uns ont écrit qu'il avoit été fait priſonnier, mais ceux, qui paroiſſent le mieux inſtruits, ne le diſent pas, & il paroît même qu'il fut toûjours honorablement traité. Il n'en fut pas de même de Roldan, le nouveau Gouverneur informa contre lui, & contre ce qui reſtoit de ſes principaux complices, & les ayant tous fait arrêter, il les repartit ſur la flotte, pour être conduits en Eſpagne avec les pieces de leur procès. Les Indiens furent enſuite déclarés libres, & l'on publia en même-têms l'Ordonnance du Roi & de la Reine, qui portoit, que déſormais on payeroit au Domaine la moitié de l'or qu'on tireroit des mines, & que pour le paſſé, on s'en tiendroit au tiers, ainſi qu'il avoit été reglé par l'Amiral. 1502.

Il eſt vrai, que cette Ordonnance ne fut pas plûtôt miſe en exécution, que le travail des mines ceſſa tout à coup. Quoiqu'on pût offrir aux Inſulaires, ils n'en voulurent plus entendre parler, dès qu'ils virent qu'on ne pouvoit plus les y forcer, & ils aimerent mieux vivre tranquillement dans leur premiere ſimplicité, que de ſe conſumer de fatigues, pour gagner des biens, dont ils ne faiſoient aucun cas. D'ailleurs, il parut exorbitant, qu'on obligeât de payer au Prince la moitié de ce qui ſe gagnoit avec tant de peine & de dépenſe, & la plûpart vendirent leurs outils, & ſe retirerent. Pluſieurs de ceux, qui étoient venus ſur la flotte, demanderent à être mis à leur place, mais ils ne tarderent pas à s'en repentir. Le plus aiſé étoit fait, & il falloit déjà creuſer bien avant pour trouver de l'or. De plus, ces nouveaux débarqués manquoient tout à la fois d'expérience & de bons ouvriers; la maladie ſe mit parmi eux, & en emporta juſqu'à mille en aſſés peu de têms; enfin tous renoncerent à un travail, qui les accabloit, & ne les enrichiſſoit pas. Le mauvais ſuccès des nouvelles Ordonnances, fit juger au Grand Commandeur, qu'il falloit y apporter quelque moderation, (j'appellerai déſormais ainſi Ovando, par- Le travail des Mines ceſſe entierement.

1502. ce que fort peu de têms après ſon arrivée aux Indes, il parvint à cette grande dignité par la mort d'Alphonſe de Santigliano, qui en étoit revêtu,) il fit dire aux habitans, qu'il alloit écrire à leurs Alteſſes, pour les engager à ſe contenter du tiers, & ſur cette aſſûrance, quelques-uns reprirent cœur. Il leur tint parole, & fut écouté; il fallut même dans la ſuite ſe relâcher encore, & l'on en eſt venu enfin à ſe contenter du quint des métaux, des perles, & des pierres précieuſes : & ce Reglement a toûjours ſubſiſté depuis.

Reglemens pour les nouvelles Villes. Le Gouverneur Général ſongea enſuite à bâtir des villes & des bourgades, comme on le lui avoit recommandé, & pour cela il fit un traité avec un nommé Loüis Arriaga, par lequel celui-ci s'obligeoit à lever 200. Familles, pour commencer quatre peuplades aux conditions ſuivantes. 1°. Que ces Familles ſeroient ttanſportées aux frais du Roi, juſques ſur le lieu de leur deſtination. 2°. Qu'il ſeroit donné à chacune une étenduë de terrein ſuffiſante, pour la faire ſubſiſter, en payant au Prince les Dixmes & les Prémices, qui lui avoient été accordées par le Saint Siege. 3°. Que les nouveaux habitans ne payeroient aucuns droits, & ne ſeroient ſujets à aucune impoſition pendant cinq ans, à l'exception des Mines, de quelque matiere qu'elles fuſſent, du bois de Breſil, des Salines, des Ports de mer; en un mot, de tout ce qui appartient aux Souverains par un droit inaliénable. 4°. Qu'ils ne pourroient achetter, ni troquer de l'or des Indiens. 5°. Que de tout ce qu'ils négocieroient avec les mêmes Indiens, hors des limites de leurs Villes, ils en payeroient le tiers au Tréſor Royal, à l'exception des proviſions de bouche. 6°. Que ſi parmi eux il y avoit des Mineurs, qui travaillaſſent eux-mêmes, & à leurs dépens aux Mines, de tout l'or, qu'ils recüeilleroient, la moitié ſeroit au Roi; mais que leurs frais ſeroient pris ſur cette moitié. 7°. Que s'ils faiſoient quelque nouvelle découverte, ils payeroient pareillement la moitié de l'or & des perles, qu'ils en tireroient, & le quint ſeulement des autres marchandiſes.

8°. Enfin, que dans ces quatre Villes, on ne recevroit aucun Banni, aucun Maure, ni aucun Juif; que les habitans y ſeroient toûjours prêts à exécuter tous les ordres, que les Gouverneurs leur envoyeroient de la part du Roi, ſans pouvoir exiger de ſolde, & que ceux, qui avant cinq ans voudroient retourner en Caſtille, ne pourroient vendre aucune des choſes, qu'on leur auroit avancées des Magazins du Roi pour leur établiſſement. Ces Reglemens ne furent pourtant d'aucun uſage pour lors, Arriaga n'ayant pû ramaſſer à beaucoup près le nombre de familles, dont on étoit convenu; mais on les trouva ſi ſages, que dans la ſuite on les prit pour modéles, dans la fondation des nouvelles Villes, dont nous parlerons bientôt. 1502.

Les choſes étoient en ces termes, & la flotte, qui avoit amené le Grand Commandeur, étoit ſur ſon départ, lorſqu'on vit arriver une Chaloupe envoyée par l'Amiral, qui demandoit la permiſſion d'entrer dans le Port, pour y changer un de ſes Navires, lequel ne pouvoit plus tenir la mer. Mais l'ordre de l'Hiſtoire demande que je reprenne les choſes de plus haut. Le Roi Ferdinand avoit fort goûté, à l'exemple de la Reine, le projet, dont ce Seigneur avoit parlé à cette Princeſſe; mais les Miniſtres ne s'étoient point preſſés de lui fournir les vaiſſeaux, qu'il demandoit, & il aprit même que l'on travailloit ſous main à faire de nouvelles informations contre lui. Tant de délais, & un ſi grand acharnement à le perdre, le rébuterent enfin, & il dit aſſés haut, qu'il étoit las de lutter contre la fortune, qu'il avoit montré le chemin des Indes, qu'on pouvoit y aller déſormais ſans lui, & qu'il alloit prendre le parti de ſe retirer. Ces diſcours furent rapportés à Ferdinand; qui en devina aiſément le ſujet, & y remedia. Ce Prince écrivit enſuite à l'Amiral, & acheva de le regagner. « Vous devés » être perſuadé, lui manda-t-il, du déplaiſir, que nous avons » eu de votre priſon, puiſque nous n'avons pas differé un mo» ment à vous mettre en liberté. Tout le monde connoît » votre innocence, vous ſçavés avec quel honneur & quelle Lettre de Ferdinand à l'Amiral.

1502. » amitié nous vous avons traité ; les graces, que vous avés » reçûës, ne ſeront pas les dernieres, que vous recevrés de » nous ; nous vous confirmons vos priviléges, & voulons » que vous & vos enfans en joüiſſiés. Nous vous offrons de » les confirmer de nouveau, & de mettre votre fils aîné en » poſſeſſion de toutes vos charges, quand vous le ſouhaite- » rés. Soyés aſſûré que nous aurons ſoin des autres. Nous » vous prions donc de partir au plûtôt. A Valence le 14. de » Mars l'an 1502. »

Il part de Cadix. De bons ordres accompagnerent cette Lettre, & tout fut bientôt prêt pour le départ des quatre vaiſſeaux, qu'on avoit accordés à l'Amiral, de ſorte que le 9. de May il ſortit du Port de Cadix, ayant avec lui Dom Barthélemy ſon frere, & Dom Fernand le ſecond de ſes fils, âgé d'environ 13. ans. Comme il ſçavoit que la Forteresſe d'Arzilla, ſur la côte d'Afrique, poſſedée alors par les Portugais, étoit aſſiegée par les Maures, il s'en approcha pour la ſecourir ; mais il trouva le ſiege levé. Il envoya ſon frere & ſon fils au Gouverneur, qui avoit été bleſſé, pour lui faire compliment, & lui offrir ſes ſervices, & le 20. de May il moüilla devant la grande Canarie. Il eût enſuite les vents ſi favorables, que ſans changer ſes voiles, il arriva le 13. de Juin à la vûë de l'Iſle *Matinino*, aujourd'hui la *Martinique*, où il reſta trois jours. Ayant appareillé de nouveau, il fut aſſés ſurpris de voir que ſon plus grand Navire, qui étoit de 70. tonneaux, ne ſoûtenoit plus la voile, & donnoit du nez dans l'eau ; c'eſt ce qui lui fit prendre le deſſein d'aller à l'Iſle Eſpagnole pour le changer, perſuadé que la défenſe, qu'on lui avoit faite de toucher à cette Iſle, devoit ceder à la néceſſité, où il ſe trouvoit.

Il n'y eſt pas reçû, & pourquoi. Le Grand Commandeur n'en jugea pas ainſi ; car faiſant réflexion que, s'il lui donnoit entrée dans la ville, tandis que Bovadilla, & quantité d'autres perſonnes, de qui il avoit reçu tant de chagrin, y étoient encore, il en pourroit arriver quelque déſordre ; ayant d'ailleurs une défenſe expreſſe de l'y recevoir, & n'étant pas trop de ſes amis, com-

Naufrage de la flotte.

me il parut aſſés dans la ſuite, il le fit prier de trouver bon qu'il ne paſſât point pardeſſus les ordres, qu'ils avoient tous deux. Cette réponſe, à laquelle il devoit aſſés s'attendre, ne laiſſa pas de le mortifier ; mais apprenant que la Flotte étoit ſur le point de lever les ancres, il fit avertir Ovando, qu'il voyoit des ſignes certains d'une tempête prochaine, & qu'il lui conſeilloit d'engager Torrez à differer ſon départ. On ſe mocqua de ſon avis, & la Flotte appareilla. Elle étoit encore à la vûë de la pointe Orientale de l'Iſle, qu'un des plus terribles ouragans, qu'on eut encore vûs dans ces Mers, en fit périr 21. Navires tous chargés d'or, & les meilleurs de la Flotte, ſans qu'on en pût ſauver un ſeul homme. Ce beau Grain d'or, dont j'ai parlé plus haut, périt en cette occaſion, & l'Ocean n'avoit peut-être jamais reçu tout à la fois tant de richeſſes dans ſon ſein. Mais c'étoit le prix de l'iniquité, & de la cruauté, & le Ciel voulut ſans doute venger par la perte de tant de tréſors le ſang de tant de malheureux, qu'on avoit ſacrifiés pour les amaſſer. Le Capitaine Général Antoine de Torrez, le Commandeur François de Bovadilla, Roldan, un Cacique Chrétien, dont je n'ai pu ſçavoir le nom, qui avoit eu la curioſité de voir l'Europe, & l'infortuné Guarionex, qu'on envoyoit en Eſpagne, je ne ſçai à quel deſſein, finirent leurs jours en cette occaſion. Guarionex, ainſi que je l'ai dit ailleurs, avoit été ſur le point de ſe faire bâtiſer ; mais le procedé tyrannique des Caſtillans, & l'action brutale d'un ſcelerat, qui enleva ſon épouſe favorite, & en abuſa par force, le dégouterent d'une Religion, qui avoit de tels Sectateurs, & qu'il s'imagina peut-être authoriſer de ſi grands excès. 1502.

Mais ce qui fit ſur-tout juger que ce grand malheur étoit un effet de la Juſtice divine, c'eſt que les onze Navires, que la tourmente épargna, étoient les plus foibles, & les plus mal équippés de la flotte, & que le plus petit, & le plus mauvais de tous, ſur lequel on avoit chargé tout le bien de l'Amiral, fut le premier, qui arriva en Eſpagne. On remarqua auſſi que la ſeule perſonne de diſtinction, Le plus petit Navire de la flotte, ou étoit tout le bien de l'Amiral ſe ſauve.

Découverte de Baſtidas dans le Continent.

1502. qui ſe ſauva, fut un nommé Rodrigue de Baſtidas. C'étoit un fort honnête homme, riche, & habile navigateur, qui l'année précédente s'étant aſſocié avec le célébre Pilote, Jean de la Coſa, avoit obtenu une Commiſſion du Roi, & avoit armé deux Navires à Cadix. Il ſuivit la même route, que l'Amiral avoit faite dans ſon troiſiéme voyage, & navigua fort heureuſement. Il traita de l'or & des perles, pouſſa les découvertes cent lieuës au delà de ce qui étoit déja connu, donna le nom de *Carthagene* au Port, où l'on a depuis bâti cette fameuſe Ville, dont nous aurons plus d'une occaſion de parler dans la ſuite de cette hiſtoire, & après s'être avancé juſques par-delà l'endroit, qui fut depuis appellé *Nombre de Dios*, ſes Navires ne pouvant plus tenir la Mer, il gagna avec beaucoup de peine le Golphe de Xaragua; où il fut obligé de les échoüer. De-là, il ſe rendit par terre avec tout ſon monde à San-Domingo, où Bovadilla, ſous prétexte qu'il avoit traité de l'or à Xaragua, l'arrêta priſonnier. Mais dans la ſuite la Cour informée de la verité de toutes choſes, & de la bonne conduite, que Baſtidas avoit tenuë avec les Indiens dans tous les pays, où il avoit paſſé, non-ſeulement le dédommagea de ſes pertes; mais lui donna encore une récompenſe proportionnée à ſes ſervices.

Second voyage d'Americ Veſpuce avec Ojeda.

Ojeda étoit auſſi parti de Cadix, à peu près dans le même têms que Baſtidas; mais comme il ne ſçavoit pas de quel côté ce Capitaine avoit tourné, il ne fit autre choſe choſe, que le ſuivre. Il étoit encore accompagné d'Americ Veſpuce, avec lequel il ſe broüilla au ſujet des vivres, dont il étoit extrêmement ménager. L'Equipage, ſe voyant ſoutenu de Veſpuce, ſe révolta, & mit ſon Commandant aux fers. Herrera prétend que la même choſe lui étoit arrivée dès le voyage précédent. Quoiqu'il en ſoit, le terme de celui-ci fut le même, que de celui de Baſtidas, d'où Veſpuce ſe rendit au Port *d'Yaquimo*, ou du Breſil, dans l'Iſle Eſpagnole. Là Ojeda, qui étoit toûjours enchaîné, voyant que ſon Navire n'étoit moüillé qu'à un jet de pierre de la terre, s'aviſa

la Cie
de
LACI
D
CART

PLAN DE LA BAYE DE CA
Le quel differe de ceux qui ont pa
Tiré d'une Carte Espagnole manuscrite, vérifié s
et assujetti à la détermination
PAR LE Sr D'ANVILLE Géogr
Avril 1730
Estancias
Isla
la Cienega de Tesca
LA MADRE DE POPA
ou Nuestra Señora de la Candelaria
Mar Caribe
el Fuerte de Ste Cruz
Lazaret
LA CIUDAD DE CARTAGENA
Tierra Bomba
Lieue Marine, à 20 au Degré
1/4
1/2
1
500
1000
2000
3000
Toises
Au large de cette
Il y a une Basse
15
13
12
9
10
5
16
30
25

E DE CARTHAGENE DES INDES
de ceux qui ont paru jusqu'à présent.
manuscrite, vérifié sur des Descriptions particulieres,
à la détermination Astronomique.
D'ANVILLE Geographe Ord.re du Roi.
Avril 1730
Cette ouverture ne paroit pas dans les Plans précedens
Estancias
Isla de Brugas
Paso a Caballos
Bayaire
Estero
ISLA DE VARU
Portuguito
F. de Bocachica
BOCA CHICA
Au large de cette Pointe
Il y a une Basse nommée Salmedina
9
12
13
12
12
14
15
16
4
5
5
18
23
35
46
25
20

viſa de
nuit. I
dinaire
geant,
noyé, s
Cepe
te l'Eſp
des ; il
te de l'
perſuad
malheu
qu'on fu
do, la
pas eû
ſe reſſen
mingo,
paille, e
ſion de
tôt. Le
Ovando
remettre
ment, r
précis d
vivacité
laiſſant à
berté, le
yage.
Ce fu
Caſtillan
te différ
texte, d
on n'en
gés, la p
ſatisfaire
raiſon de
n'étoit p
To

visa de se couler tout doucement dans la Mer pendant la nuit. Il se fioit sur sa force, qui étoit effectivement extraordinaire, & il comptoit bien de gagner le rivage en nageant, mais il s'étoit trompé, & il se seroit infailliblement noyé, s'il n'eut été promptement secourû. 1502.

Cependant on peut juger de la consternation, où fut toute l'Espagne, à la nouvelle du naufrage de la flotte des Indes; il ne fut personne, qui ne la regardât comme une suite de l'injustice, qu'on avoit faite aux Colombs; chacun se persuadant avec beaucoup de vrai-semblance, qu'un si grand malheur ne fut pas arrivé, s'ils eussent été en place: & lors qu'on fut instruit de l'avis que l'Amiral avoit donné à Ovando, la Cour fit à celui-ci de grands reproches de n'y avoir pas eû d'égard. Mais ce ne fut pas seulement la Flotte, qui se ressentit d'une si furieuse tourmente. La Ville de San-Domingo, dont les maisons n'étoient encore que de bois & de paille, en fut presque toute renversée, ce qui donna occasion de la rebâtir ailleurs, comme nous le dirons bientôt. Le travail des Mines alloit toûjours fort lentement, & Ovando ne voyoit point d'autre remede à ce mal, que de remettre les Insulaires sous le joug. Il y pensoit sérieusement, mais n'osant pas encore heurter de front les ordres précis de la Reine, qu'il sçavoit être inflexible, & d'une vivacité extrême sur ce point, il imagina un moyen, qui laissant à ces malheureux toutes les apparences de la liberté, les exposoit à toutes les rigueurs d'un veritable esclavage.

La Ville de San-Domingo renversée par l'Ouragan.

Ce fut de les obliger à travailler aux Mines pour les Castillans, comme ils avoient fait par le passé, avec cette différence, qu'ils seroient payés de leur travail; & le prétexte, dont on couvrit cette violence, c'est que sans cela on n'en pourroit pas tirer le tribut, dont ils étoient chargés, la plûpart se mettant par leur paresse hors d'état d'y satisfaire. Le grand Commandeur apporta encore une autre raison de cette conduite, en écrivant au Conseil; c'est qu'il n'étoit pas possible de fixer l'inconstance naturelle des In-

On oblige les Indiens à travailler aux Mines en les payant.

1502. diens, ni de faire ceſſer leurs autres déſordres, qu'en les occupant par un travail moderé. Auſſi fut-il fort applaudi, d'autant plus que, ſur la ſeule eſperance, qu'il avoit donnée aux habitans, de faire réduire le droit du Prince au Tiers de l'or, & au Quatriéme des autres marchandiſes, tous s'étoient remis avec tant d'ardeur à creuſer les Mines, qu'en peu de têms la perte cauſée par le dernier naufrage avoit été réparée.

Ovando ſonge à établir Puerto-di-Plata.

Ovando ne ſongeoit qu'à faire ainſi fleurir le commerce dans l'Iſle Eſpagnole, lorſqu'il ſe trouva tout à coup ſur les bras une guerre, dont les commencemens ne laiſſerent pas de l'inquietter: voici quelle en fut l'occaſion. Iſabelle, la ſeule Place, que les Caſtillans euſſent à la côte du Nord, ſe dépeuplant tous les jours; & bien des raiſons, que j'ai touchées ailleurs, concourant à la faire abandonner tout-à-fait, le Gouverneur Général ſongea à l'établiſſement d'un autre Port de cette côte, ſur laquelle il étoit d'une extrême conſequence d'en avoir un, qui pût ſervir d'abry en cas de beſoin, & il ſe détermina enfin à Puerto-di-Plata. Ce Port avoit encore d'autres avantages très-conſiderables ſur celui de San-Domingo, il abrégeoit de beaucoup le chemin des Navires, qui étoient encore plus aſſûrés d'y trouver toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Il n'eſt qu'à dix ou douze lieuës au plus des Mines de Cibao; qui étoient toûjours regardées comme les plus abondantes de toutes, & celles dont l'or étoit le plus pur. Sant-Yago n'en eſt gueres plus éloigné, la Conception de la Vega n'en eſt qu'à dix lieuës, & il pouvoit ſervir d'Echelle à ces deux Villes, à la premiere deſquelles il ne manquoit que cette commodité pour être la plus riche & la plus commerçante de toute l'Iſle. D'ailleurs il falloit s'aſſûrer des Habitans de ces quartiers-là, qui étoient encore aſſés peuplés, & dont on pouvoit ſe ſervir pour profiter du voiſinage des Mines. Je ne ſçai, ſi dès-lors on ſçavoit que les Montagnes, qui ſont voiſines de ce Port, renferment une Mine d'Argent très-abondante, mais la choſe eſt aujourd'hui certaine.

Ou Porto-Plaſte.

Enfin il étoit aiſé de tenir de-là en bride les Provinces Orientales dont les Peuples, qui n'avoient jamais été bien domptées ; & paſſoient avec raiſon pour les plus aguéris de l'Iſle ; ainſi Ovando n'avoit rien de mieux à faire, qu'un établiſſement ſolide dans un lieu ſi avantageux, & nous avons vû que l'Amiral avoit eu deſſein quelques années auparavant d'y bâtir une Ville. Il ne differa donc point à prendre de bonnes meſures pour cela : il arma une Caravelle à San-Domingo, y fit embarquer tous ceux, qu'il deſtinoit à peupler la nouvelle Ville, & comme il ne put leur donner des vivres pour long-têms, il leur recommanda de paſſer par la Saona, où il les aſſûra qu'ils en trouveroient en quantité. 1502.

Action cruelle d'un Eſpagnol.

J'ai dit ailleurs que la Saona eſt une petite Iſle fort proche de la Province de Higuey, la plus Orientale de l'Eſpagnole : elle eſt extrêmement fertile, & les habitans de San-Domingo en tiroient beaucoup de proviſions de toutes les ſortes ; les Indiens trouvant leur compte dans ce commerce, & le profit, qu'il leur apportoit, les engageant à cultiver leur Iſle avec ſoin. Mais il venoit d'arriver une choſe, qui avoit rompu cette bonne intelligence, & il eſt aſſés ſurprenant qu'Ovando n'eût pas averti ſes gens d'être ſur leurs gardes. Ceux, qui étoient dans la Caravelle deſtinée pour Puerto-di-Plata, furent donc fort ſurpris, qu'ayant moüillé l'ancre auprès de la Saona, & ayant envoyé la chaloupe à terre avec huit hommes ; elle fut ſaluée, en abordant, d'une grêle de fléches, & que des huit hommes pas un n'échappa. Or voici quel étoit le ſujet de cette hoſtilité. Peu de têms avant l'arrivée d'Ovando, une Caravelle étant venuë à la Saona pour y charger de la Caſſave, tandis que le Cacique du lieu ſe donnoit de grands mouvemens pour l'expedier, un Caſtillan ayant apperçû un chien d'attache, qu'un autre tenoit par ſa chaîne, eut l'indiſcretion de dire à ce Dogue, en lui montrant le Cacique, ce qu'on a coûtume de dire à ces Animaux pour les agaçer, *pille, pille.* Il ne vouloit que badiner, dit Herrera, & l'autre tenoit toûjours le bout de la

1502. corde, ou de la chaîne, qui étoit fort longue, mais il n'en fut pas le maître. D'autres disent qu'il lâcha le chien, & le laissa faire. Ce qui est certain, c'est que le Dogue éventra le Cacique, lui dévora les intestins, & que ce malheureux en mourut sur l'heure. Quelques-uns ajoûtent que les Sujets de ce Seigneur allerent sur le champ trouver le Gouverneur Général Bovadilla, & lui demanderent justice d'une action si brutale, mais qu'ils ne furent pas même écoutés; ce qui les mit en fureur; ils sçurent néanmoins dissimuler, jusqu'à ce qu'ils eussent eu le têms d'avertir tous leurs voisins, & de les engager dans leur querelle. Cela fut bientôt fait, & le Cacique Cotubanama Souverain de la Province de Higuey s'étant mis à leur tête, ils leverent le masque à l'occasion, & de la maniere, que je viens de raconter.

La Province de Higuey prend les armes.

On étoit alors si persuadé que ces Insulaires n'étoient plus en état de se soulever, qu'on ne pensa point qu'ils voulussent porter leur ressentiment au-delà de ce qui venoit de se passer. On se trompoit, & le massacre des huit Espagnols, étoit la déclaration d'une guerre, que les Barbares étoient déterminés à pousser à toute outrance. Le Grand Commandeur ne tarda pas d'en être informé, & ne crut pas devoir négliger une affaire, qui lui parut sérieuse. Jean de Esquibel, Officier de mérite, eut ordre de partir avec 400. hommes pour la Province de Higuey, & d'y faire repentir les Indiens, d'avoir osé se venger. Il n'y trouva pas autant de facilité, qu'il l'avoit espéré, & quelques-uns de ses détachemens furent bien battus. Ovando lui avoit ordonné de tâcher, s'il trouvoit les ennemis trop forts, de les amener à un accommodement, qui sauvât l'honneur de la nation, & rétablît la tranquilité dans cette Province. Elle étoit veritablement toute en armes, & Cotubanama fit très-bonne contenance à l'approche des troupes Espagnoles. Esquibel, suivant ses ordres, lui offrit des conditions assés raisonnables; il les rejetta avec hauteur, & continua quelque-têms à faire la guerre avec succès.

Belle action.

On commença dès-lors à rencontrer des braves parmi

ces Insulaires, & il y en eut un qui fit une action, laquelle ne seroit pas vrai-semblable, si elle n'avoit pour garants des Auteurs Espagnols. Deux Castillans, dont l'un se nommoit Valdenebro & l'autre Pontevedra, étant tous deux à cheval, apperçûrent cet Indien, qui passoit son chemin, & Valdedenebro se détachant aussi-tôt de son Camarade, courut sur lui la lance haute. L'Indien voulut le prévenir, & lui tira une fleche, mais il le manqua, & dans le moment le Cavalier lui passa sa lance au travers du corps. L'Indien l'arracha aussi-tôt, saisit la bride du cheval de son ennemi, & l'alloit percer, lorsque celui-ci lui enfonça son épée jusqu'à la garde dans le ventre; il la retira, comme il avoit fait la lance, & quoique le Castillan la tînt encore par le pommeau, il la lui fit lâcher: Valdenebro prend son poignard, & le plonge encore tout entier dans le corps de l'Indien, qui s'en délivra avec la même facilité, qu'il avoit fait de l'épée & de la lance. Pontevedra, qui voit son compagnon désarmé & en danger, picque aussi-tôt des deux pour le secourir. Le brave Indien l'attend de pied ferme; quoique perdant tout son sang par les trois larges playes, que lui avoit fait Valdenebro. Pontevedra lui en fait successivement trois autres de la même maniere, & avec le même succès, & nos deux Cavaliers se trouvent désarmés & mis en fuite, par un seul de ces hommes, qu'ils jugeoient à peine digne de la colere de leurs Chiens. Un moment après l'Indien tomba mort saisi de deux lances, de deux épées, & de deux poignards, & l'on peut dire que jamais Guerrier ne mourut plus glorieusement les armes à la main.

1502. d'un Indien qui se bat contre deux Espagnols.

Il s'en fallut bien que tous les autres Insulaires fissent paroître la même valeur, que ce brave homme. Esquibel vint enfin à bout de leur faire quitter la Campagne, & les poursuivit vivement dans les Montagnes, où ils s'étoient retirés, ils n'y firent pas même grande résistance, & il en fut tué un si grand nombre, que cette Province assés peuplée jusqu'alors, parut toute déserte. Cotubanama demanda la paix, qu'il avoit refusée; Esquibel la lui accorda de bonne grace,

Les Indiens sont défaits & on leur donne la paix.

1502. & le Cacique fut ſi charmé des manieres de ce Capitaine, qu'il ſe fit toûjours appeller depuis *Jean de Eſquibel*. Ce n'eſt pas qu'il ſe fît Chrétien, mais l'uſage de ces peuples eſt de prendre les noms de ceux, pour qui ils ont conçû de l'eſtime & de l'affection. Eſquibel crut pourtant devoir s'aſſûrer de la fidelité de ce Prince autrement, que par de ſimples proteſtations d'un dévouëment entier; il bâtit une Citadelle dans ſes Etats, & y laiſſa neuf Eſpagnols en garniſon ſous les ordres d'un Capitaine nommé Martin de Villaman.

San-Domingo rebâti dans une ſituation peu avantageuſe.

Ce fut pendant cette guerre, que le grand Commandeur ſongea à rebâtir San-Domingo, renverſé preſque entierement par l'Ouragan, dont nous avons parlé plus haut. Véritablement il lui donna un air de ſplendeur digne de la premiere Métropole du nouveau Monde, mais il lui fit grand tort en la changeant de place. Elle étoit, comme je l'ai déjà remarqué, ſituée à l'Orient du Fleuve Ozama, & par la ſeule raiſon, qu'il y avoit de l'autre côté des habitations Eſpagnoles, le Grand Commandeur la tranſporta ſur la Rive Occidentale, ſans faire réflexion que pour la commodité de quelques Particuliers, il en faiſoit perdre à la Ville deux beaucoup plus conſiderables, dont l'une ne ſe pouvoit abſolument remplacer, l'autre ne ſe peut encore ſuppléer, ſans qu'il en coûte beaucoup. Car en premier lieu la Ville étant au Couchant, ſe trouve continuellement enveloppée des vapeurs du Fleuve, que le Soleil chaſſe toûjours devant lui; ce qui n'eſt pas peu de choſe dans un pays auſſi chaud & auſſi humide, que celui-là; en ſecond lieu, elle eſt privée d'une Source d'une eau excellente, dont elle joüiſſoit auparavant, & comme l'eau des puits & celle du Fleuve ſont ſaumatres, on a été obligé d'y ſuppléer par des Ciſternes, qui ne ſont pas bonnes. Ceux, qui en vouloient boire de la ſource, étoient obligés d'avoir des Eſclaves, qui ne fuſſent occupés, qu'à en aller chercher. Un Mémoire particulier, qui m'a été remis depuis peu, & qui me vient de bonne main, marque qu'on a découvert une autre ſource à une portée

PLAN DE LA VILLE DE SAN-DOMINGO

ECHELLE.

50 100 200 300
Toises

1. le Môteau.
2. l'Eglise Métropolitaine.
3. l'Hôtel de Ville.
4. L'Archevêché.
5. Place d'Armes.
6. Presidence.
7. Palais de Dom Diegue Colomb.
8. les Peres de la Merci.
9. les Jacobins.
10. les Jacobines.
11. les Cordeliers.
12. Religieuses de S.te Claire.
13. les Jesuites.
14. S.t Antoine.
15. S.te Barbe.
16. le College.
17. l'Hôpital.
18. Hôpital des Incurables.
19. Boucheries.
20. Prison.

Fontaine d'Eau douce
Chemin de Bayaguana
Riv.re d'Ozama
Hermitage
Chemin de Sabo et Aqua
Bourg des Ileignes
Chemin de traverse qui va vers de Sant Yago
Grande Savane
Barre
Chemin Royal du bord de la Mer qui conduit a Acua et qu'on prend même pour aller à Sant Yago
Il y a de ce côté-cy un Fort nomé San Geronimo

de fusil, au Nord de la Ville, & que tous les Navires y font leur provision d'eau : mais que les Habitans de cette Capitale trouvent qu'elle est encore trop loin, & aiment mieux s'en tenir à celle de leurs Citernes, quelque mauvaise qu'elle soit, que de se donner un peu de peine pour en avoir de meilleure. Le dessein du Grand Commandeur étoit de faire un Réservoir avec une magnifique Fontaine au milieu de la Ville, pour y recevoir les eaux de la Riviere Hayna, qui sont excellentes, & qu'il ne falloit faire venir, que de trois lieuës, mais il n'a pas eu le têms d'exécuter son projet. 1502.

Oviedo, qui a vû cette Capitale dans tout son lustre, assûre qu'il ne lui manquoit que cet ouvrage, pour être une des plus belles Villes du monde. Elle est située sur un terrein parfaitement uni, & s'étend du Nord au Sud le long du Fleuve, dont le rivage bordé de jardins bien cultivés, fait un très-bel aspect. La Mer borne la vûë au Midi, le Fleuve, & ses bords si bien ornés, la terminent à l'Orient, & ces deux côtés occupent plus de la moitié de son Orizon, parce que le Fleuve tourne un peu à l'Oueſt. La Campagne des deux autres côtés est des plus belles, & bien diversifiée. Le dedans répondoit parfaitement à de si beaux dehors, les ruës étoient larges & bien percées, & les Maisons exactement allignées. Elles étoient bâties pour la plûpart d'une sorte de Marbre, qu'on a trouvé dans le voisinage. Les autres étoient d'une espece de terre extrêmement liante, qui durcit à l'air, & qui dure presque autant que la Brique. Le pied des murs est baigné par la Mer, & lui fait une digue assés forte, pour la mettre à l'abri de ses fureurs. Les Vaisseaux passent le long de la Ville, & le mouillage y est bon par tout, même pour les Navires de Guerre, s'ils pouvoient venir jusques-là ; mais à l'entrée du Fleuve il y a une Barre, laquelle n'a ordinairement qu'onze pieds d'eau, treize à quatorze, quand la Marée est haute, & quinze au plus dans les grandes Marées : il est vrai que la Rade exterieure est assés sûre, si ce n'est depuis la mi-Juil- Situation de cette Ville. Son Port.

1502. let juſqu'à la mi-Octobre, qu'il regne ſur cette côte du Sud des Ouragans d'une violence extraordinaire; mais, cette ſaiſon paſſée, il n'y a rien à craindre, & il eſt ſans exemple qu'aucun Navire y ait échoüé, à moins que ce n'ait été par l'ignorance des Pilotes.

Des qualités de ſon terroir & de ſon climat. Maladies, auſquelles on y eſt ſujet.

Le terrein des environs de cette Ville, n'eſt pas le meilleur de l'Iſle, il eſt raboteux, inégal, ſemé de petites collines, & d'un fond de pur argile; auſſi y fait-on beaucoup de Briques & de très-belles Poteries. Elles ſont d'une terre beaucoup plus fine, & d'un rouge plus vif, que celles de la Havane, d'ailleurs ſi eſtimées, & l'eau s'y conſerve extrêmement fraîche. Mais ſi San-Domingo n'eſt pas ſitué ſur un terroir fertile, en récompenſe il joüit d'un air aſſés frais; ce qu'on attribuë en partie à la Riviere & à la Mer, dont la meilleure partie de la Ville eſt environnée, & en partie au ſalpêtre, qui s'y trouve en abondance: les vents du Nord, qui y regnent toutes les nuits, & les Briſes de l'Eſt & de l'Eſt-Sud-Eſt, qui y ſoufflent ordinairement tous les jours, contribuent auſſi beaucoup à cette fraîcheur. Les Eſpagnols y ſont néanmoins ſujets à une maladie, qui leur eſt particuliere, & qu'ils appellent *Paſmo*; elle attaque les nerfs, qui ſe roidiſſent & ſe retirent, le ſang ſe congéle dans les veines, les Malades ſouffrent beaucoup du défaut de reſpiration, & il eſt rare qu'ils en guériſſent. On a vû dans nos habitations quelques Negres mourir de ce mal; mais jamais aucun François n'en a été attaqué. La Lépre eſt auſſi aſſés commune dans cette Capitale, & on prétend qu'elle a ſa principale ſource dans les eaux de Ciſternes, qu'on y boit. En effet, dans les Campagnes, où l'on a des Sources & des Rivieres en abondance, on ne voit pas un ſeul Lépreux. Les habitans de San-Domingo devroient bien, ce ſemble, s'aſſûrer aux prix de la peine, qu'il y auroit d'aller puiſer de bonne eau à la Fontaine, dont j'ai parlé, s'il ne tient qu'à cela, qu'une maladie auſſi horrible ne ceſſe parmi eux.

Mines dans la Ville. Pluye abondante

Il y avoit autrefois dans l'enceinte de la Ville, une Mine de vif-argent d'une abondance merveilleuſe, mais la Cour

a ordonné qu'on la fermât, on y avoit auſſi trouvé, dit-on, une Mine d'or, mais on ajoûte qu'elle rapportoit très-peu. Les débordemens du fleuve Ozama, ne ſont ni fréquens, ni dangereux, parce que ſes bords ſont fort élevés; du reſte il pleut beaucoup dans ce quartier-là, & il eſt rare que les Séchereſſes y durent plus d'un mois. Les pluyes, qui viennent pour l'ordinaire du Nord-Eſt, & du Sud-Eſt, s'arrêtent à quatre lieuës ſous le Vent aux environs de la Riviere Yuna; & l'on a obſervé que tous les quartiers, qui ſont à l'Oueſt de la Capitale juſques-aux habitations Françoiſes, ſont ſi ſouvent expoſés aux Séchereſſes, que tous les Beſtiaux y périroient de ſoif, ſi on n'avoit pas la précaution de les mener dans les doubles Montagnes, où on les nourrit des feüilles des arbres, encore n'en ſauve-t'on par-là qu'une partie. Or on ne voit rien de ſemblable dans les Provinces, qui ſont au Vent de San-Domingo. Enfin on aſſûre que les Tremblemens de Terre ſont aſſés frequens aux environs du fleuve Ozama, mais on ajoûte qu'ils n'y ont preſque jamais aucune ſuite fâcheuſe. 1502.

Pour revenir, Ovando, outre la Fortereſſe, qui eſt ſon ouvrage, & ſa Maiſon, qui étoit magnifique, y fit conſtruire un Couvent pour les PP. de S. François, & un Hopital, ſous le titre de S. Nicolas, dont il portoit le nom. Quelques années après les Religieux de S. Dominique & de la Merci, vinrent auſſi s'établir dans cette Capitale, & le Tréſorier Michel de Paſſamonté, dont nous parlerons bientôt, y ajoûta un ſecond Hôpital ſous le nom de S. Michel ſon Patron. Enfin on y a bâti une ſuperbe Cathédrale, & toutes ſes Egliſes ſont fort belles. Jamais Ville ne fut plus promptement achevée avec cette magnificence, où on l'a vûë: quelques Particuliers, qui ſe trouvoient en fonds, entreprirent d'abord de bâtir des ruës entieres, dont ils ne tarderent pas à retirer leur argent avec de gros profits. D'autres ſuivirent leur exemple, & s'en trouverent également bien. San-Domingo devint ainſi preſque tout à coup une ſi grande, & une ſi belle Ville, qu'Oviedo ne craignit point

1502. d'assûrer l'Empereur Charles Quint, que l'Espagne n'en avoit pas une seule, qui lui pût être préférée, ni pour l'avantage du terrein, ni pour l'agrément de la situation, ni pour la beauté & la disposition des Places, & des Ruës, ni pour l'amenité des environs, & que sa Majesté Imperiale logeoit assés souvent dans des Palais, qui n'avoient ni les commodités, ni l'étenduë, ni les richesses de quelques-uns de ceux de San-Domingo. Puerto di-Plata fut aussi achevé dans le même têms. Ce Port a été quelques années assés florissant, mais il s'en faut bien que les Espagnols en ayent tiré tous les avantages, dont ils s'étoient flattés, & qu'ils pouvoient s'en promettre avec fondement; nous verrons dans la suite qu'ils ne purent s'en prendre qu'à eux, si leurs esperances furent trompées; il ne falloit que conserver les Insulaires.

Fin du Livre troisiéme.

HISTOIRE
DE
L'ISLE ESPAGNOLE
OU DE
S. DOMINGUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE QUATRIE'ME.

LE ſuccès de la derniere guerre de Higuey ayant mis le Grand Commandeur en état de donner la loy à toute l'Iſle, la bonne Politique demandoit, ce ſemble, qu'il s'appliquât à conſerver un Peuple ſoumis, qui pouvoit être d'une grande utilité à la Colonie Eſpagnole, & dont on avoit même abſolument beſoin, ſi on vouloit tirer du ſein de cette terre les tréſors, qu'elle renfermoit. Il faut rendre à la Cour d'Eſpagne la juſtice de dire que tel a toûjours été ſon plan, & qu'elle n'a jamais rien tant recommandé aux Gouverneurs du nouveau Monde, que d'en bien traiter les anciens Habitans. Mais ſes ordres ont preſque toûjours été fort mal executés; on lui en a même fait donner quelques-uns, dont elle ne voyoit pas les conſequences pernicieuſes, & dont on a abuſé, pour exercer une Tyrannie, que rien ne pourra jamais excuſer, & qui a dépeuplé les plus belles, & les plus vaſtes Regions de l'Amerique. 1503.

Nouveaux ordres donnés au Grand Commandeur

Ainſi ſur les repréſentations que le Grand Commandeur fit alors aux Rois Catholiques, que la liberté renduë aux Habitans de l'Iſle Eſpagnole alloit produire immanquable-

1503. conformes à ce qu'il avoit représenté.

ment la ruine entiere de la Colonie; qu'on y ſouffroit déjà beaucoup de la diſette des vivres, qu'on n'y étoit plus en état de travailler aux Mines, que les Tributs ne ſe payoient point, & que les Indiens s'éloignant des habitations Eſpagnoles, il n'étoit pas poſſible de les inſtruire des principes du Chriſtianiſme: ſur ces repréſentations, dis-je, on lui preſcrivit les choſes ſuivantes, par une lettre écrite de Medina-del-Campo: De ne rien négliger pour gagner les Inſulaires, & les affectionner à la Nation Eſpagnole, & à la Religion Catholique: Que, s'il étoit néceſſaire d'uſer envers eux de quelque violence, pour les obliger à travailler, de le faire avec toute la diſcretion poſſible, & de ménager ſi ſagement l'autorité & la perſuaſion, que les Caciques ne puſſent ſe défendre de mener leurs ſujets au travail, les uns après les autres: D'avoir un grand ſoin que tous aſſiſtaſſent aux Inſtructions, qu'on leur feroit régulierement à certains jours: De faire enſorte qu'ils fuſſent ſoumis à ceux, à qui on les auroit donnés, pour les faire travailler, mais de tenir la main à ce que ceux-ci les traitaſſent bien, & leur payaſſent exactement le ſalaire, qui auroit été reglé ſelon la qualité des perſonnes, & la nature du travail: Enfin de ſe ſouvenir que ce peuple étoit libre, & ne devoit pour aucune raiſon être réduit en Eſclavage, de le gouverner avec bonté, & de s'attacher ſurtout à faire amitié à ceux, qui embraſſeroient la Religion Chrétienne.

Les départemens d'Indiens établis.

Repartimientos.

Quoique ces Inſtructions ne continſſent rien, que de fort ſage, elles ne laiſſoient pas d'être ſuſceptibles d'un mauvais ſens, & on ne manqua point de le leur donner. Effectivement ce fut en faiſant ſemblant de s'y conformer, que le Grand Commandeur établit ces Départemens d'Indiens ſi odieux, dont j'ai déjà parlé, & voici de quelle maniere il le fit. Il aſſigna à chaque Caſtillan un certain nombre d'Indiens, plus ou moins, ſuivant la qualité des Perſonnes, ou l'inclination, qu'il avoit à leur faire plaiſir. La Conceſſion étoit conçûë en ces termes. « Je recommande à Tel

» tant d'Indiens, ſujets de tel Cacique, & il aura ſoin de les » faire inſtruire des Principes de notre Sainte Foy.» Et comme ces malheureux demeuroient les ſix & les huit mois de ſuite dans les Mines, & qu'il en mouroit beaucoup, ceux, que le Gouverneur Général vouloit favoriſer, faiſoient aiſément remplacer les morts des débris des autres Départemens, qu'on étoit obligé d'abandonner, quand ils étoient trop délabrés, & qu'on n'étoit pas en faveur; ou de ceux, dont les Maîtres, après le terme expiré, n'avoient pas le crédit de ſe faire continuer le ſervice: cette diſpoſition a depuis été ſuivie dans tout le nouveau Monde. 1503.

Bonnes qualités d'Ovando.

Ce qu'il y eut de plus ſurprenant, ſi néanmoins on doit être ſurpris que la cupidité & l'avarice aveuglent les hommes, juſqu'à leur faire perdre de vûë leurs plus véritables interêts, & même leurs plus preſſants beſoins; c'eſt qu'avant que de mener aux Mines les Indiens nouvellement aſſervis, on ne les occupa point à cultiver la terre, pour faire ceſſer une famine, qui duroit depuis ſi long-têms. Du reſte, pour tout ce qui regarde le Gouvernement de l'Iſle, les Hiſtoriens s'accordent à donner ſur cela de grands éloges à Ovando. Tous ont extrêmement loüé ſa ſageſſe, ſon attention au bien public, & ſon zele pour les interêts du Prince, & pour l'Etabliſſement de la Religion. Non content d'avoir donné un aſſés beau Couvent aux PP. de S. François dans la Capitale, il leur en fit encore bâtir un dans la Ville de la Conception, & il les engagea à élever un bon nombre de jeunes Indiens, à qui ils apprenoient la Doctrine Chrétienne, à lire & à écrire en Caſtillan, & même à quelques-uns, en qui il ſe trouvoit plus d'ouverture d'eſprit, un peu de Latin. Il purgea auſſi la Colonie de pluſieurs perſonnes de mauvaiſe vie, & il s'oppoſa autant qu'il pût, à ce qu'on envoyât des Negres dans les Indes, ayant remarqué que les premiers, qui paſſerent à l'Iſle Eſpagnole, ſe réfugioient chés les Inſulaires, à qui ils apprenoient tout le mal, dont ils étoient capables, & qu'ils rendirent beaucoup plus difficiles à conduire.

1503. Mesures que prend la Cour pour policer les Indiens.

Peu de têms après l'arrivée des ordres de la Cour, dont je viens de parler, le Grand Commandeur en reçût un, qui auroit rompu toutes ſes meſures, par rapport aux Départemens, s'il n'eut pas trouvé le moyen de l'éluder. On lui enjoignoit de raſſembler tous les Indiens, & d'en former de grandes Peuplades, dans le voiſinage des Villes Eſpagnoles, d'établir parmi eux toute la meilleure police, qu'il ſeroit poſſible, de les accoûtumer à cultiver les terres, & à vivre en ſocieté, d'établir en chaque Bourgade une Perſonne de probité, qui la gouvernât en paix, & ne permît pas aux Caſtillans de les employer malgré eux à aucune corvée, ſous quelque prétexte que ce fût, & eût ſoin de faire payer exactement le ſalaire à ceux, qui de leur plein gré s'engageroient, ſoit pour les Mines, ſoit pour d'autres travaux; de les accoûtumer à ſe vêtir honnêtement, de faire conſtruire par tout des Egliſes, & d'avoir ſoin qu'elles fuſſent tenuës proprement, & déſſervies par des Prêtres aſſidus, exemplaires & zélés; d'empêcher les Caciques de continuer leurs extorſions ordinaires contre leurs Sujets; d'exécuter ſur eux, & ſur tous les Indiens en général, les ordonnances, qui avoient été faites contre les Blaſphémateurs; d'abolir ce qu'il y avoit dans leurs fêtes, & dans leurs réjoüiſſances de contraire aux bonnes mœurs & à la Religion; de bâtir des Hôpitaux pour eux, de les engager par douceur à payer les dixmes, & de procurer par tous les moyens poſſibles que les deux Nations ſe réuniſſent par des alliances réciproques. On ne dit point ce qui avoit donné lieu à ce beau plan, qui fut plus d'une fois propoſé dans la ſuite, & appuyé de toute l'autorité de la Cour, ſans avoir eu ſon exécution, que pendant très-peu de têms. Nous verrons en ſon lieu les inconveniens, qui s'y rencontrerent: le plus réel, & qui ſeul étoit capable de le faire échoüer, c'eſt que les Caſtillans n'y trouvoient pas leur compte, puiſqu'il faiſoit tomber les départemens, ſur leſquels étoit fondée toute l'eſperance, qu'ils avoient conçûë de s'enrichir.

1503.

C'eſt ainſi que le Gouverneur Général ſacrifioit aux interêts des Particuliers, & comme il le croyoit mal-à-propos, à ceux du Prince, un Peuple innocent, & duquel on pouvoit tirer des ſervices bien plus conſiderables, que ceux qu'on en exigeoit ; mais il n'eſt pas aiſé de ſçavoir au juſte ce qui le porta à dépeupler preſque entierement une des plus grandes Provinces de l'Iſle, de la maniere que je vais dire. Depuis le ſoulévement de l'Alcaïde Major, François Roldan Ximenez, il étoit reſté dans le Xaragua un aſſés grand nombre de ſes complices, qui y vivoient ſans Dieu & ſans Foy, & ſur leſquels on croyoit avoir beaucoup gagné en les empêchant de remuer, & de faire des aſſemblées contre le Gouvernement. Behechio étoit mort depuis peu, & comme aucun de ſes Enfans ne lui avoit ſurvêcu, ſon Royaume avoit paſſé à ſa Sœur Anacoana. Cette Princeſſe, par un pur effet de l'inclination, qu'elle avoit toûjours euë pour la Nation Caſtillane, s'étoit d'abord appliquée à bien traitter ceux de cette Nation, qu'elle avoit trouvés dans ſes Etats, mais elle n'en avoit été payée, que d'ingratitude, & l'on prétend que ſon affection s'étoit changée en une haine mortelle. Les Caſtillans s'en apperçûrent bientôt, ou peut-être même ſe perſuaderent-ils que la choſe étoit ainſi, parce que naturellement ils devoient s'y attendre. Il eſt au moins certain qu'il y eut quelques hoſtilités de part & d'autre. Elles ceſſerent à la vérité bientôt, mais les Caſtillans manderent au Gouverneur Général, que la Reine de Xaragua méditoit quelque mauvais deſſein, & qu'il n'y avoit pas de têms à perdre, ſi on ne vouloit pas en être prévenu.

Etat où ſe trouvoit alors la Province de Xaragua.

Ovando ne crut pas devoir rien réſoudre ſur un avis de cette nature, il connoiſſoit aſſés le caractere de ceux, qui le lui donnoient, pour être perſuadé que leur querelle particuliere ne devoit pas être regardée comme une affaire d'Etat. Mais il jugea qu'un voyage dans cette Province reculée ne ſervit pas hors de propos, ne ſervit il qu'à remettre les Caſtillans dans l'ordre, & à faire ceſſer le ſcandale,

Ovando s'y tranſporte.

1503. que leur vie débordée cauſoit depuis ſi long-têms aux Chrétiens & aux Infideles. Il partit donc de San-Domingo, à la tête de 300. hommes de pied, & de 70. chevaux, après avoir publié que le ſujet de ſon voyage étoit de recevoir le Tribut, que la Reine de Xaragua devoit à la Couronne de Caſtille, & de voir une Princeſſe, qui s'étoit dans tous les têms déclarée en faveur de la Nation Eſpagnole. Sur le premier avis de ſa marche, Anacoana parut fort joyeuſe, ſoit qu'elle fût véritablement innocente de ce qu'on lui avoit imputé, ou que n'ayant communiqué ſon deſſein à perſonne, elle ne craignît point qu'on l'eût pénétré. Elle fit enſuite avertir tous ſes Vaſſaux de la venir trouver pour groſſir ſa Cour, faire honneur au Général Eſpagnol, & lui donner une grande idée de ſa Puiſſance.

La Réception qu'on lui fait.

Il en vint juſqu'à 300. à qui les Ecrivains Eſpagnols donnent le nom de Caciques, & la Princeſſe n'eut pas plûtôt appris que le Grand Commandeur approchoit, qu'elle ſe mit en marche pour aller au devant de lui, accompagnée de toute cette Nobleſſe, & d'un Peuple infini, tous danſant à la maniere du Pays, & faiſant retentir l'air de leurs chants. La rencontre ſe fit aſſés près de la Ville de Xaragua, on parut de part & d'autre charmé de ſe voir, & jamais on ne vit des marques d'une joye plus ſincere, & d'une plus parfaite confiance. Après les premiers complimens, Ovando fut conduit parmi des acclamations continuelles au Palais de la Reine, où il trouva dans une ſalle très-ſpatieuſe, un grand Feſtin tout préparé; tous ſes gens furent auſſi régalés avec profuſion, & après le repas il y eût des danſes & des jeux de toutes les ſortes. La Fête dura pluſieurs jours, avec une grande magnificence, & beaucoup de varieté, & l'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer le bon goût, qui regnoit dans cette Cour ſauvage.

Il ſe perſuade que cette Princeſſe a forme de mauvais deſſeins contre les Eſ-

Les Caſtillans établis dans ce pays ne voyoient pas avec plaiſir cette bonne intelligence entre le Grand Commandeur & la Cacique, & avertirent le premier de ne pas ſe fier aux démonſtrations d'amitié de cette Princeſſe; mais il n'étoit

n'étoit pas néceſſaire de lui donner ſur cela des leçons. Herrera dit qu'il fut enfin convaincu que la Princeſſe Indienne avoit formé de mauvais deſſeins contre les Eſpagnols, mais il ne nous apprend pas quelles preuves il en eut. Oviedo prétend qu'il le ſçut par la confeſſion des 300. Caciques vaſſaux d'Anacoana, dont il tira cet aveu par les tourmens, il paroît même vouloir juſtifier en tout la conduite, que tint Ovando en cette rencontre: mais les autres Hiſtoriens, & Herrera lui-même, en ont parlé comme d'une barbarie ſans exemple, & l'on en porta le même jugement à la Cour d'Eſpagne. Soit donc qu'en effet ce Gouverneur fût perſuadé de ce qu'on lui avoit dit contre cette Princeſſe, ou que ſuivant les Maximes de cette déteſtable Politique, qui devint dans la ſuite comme une regle générale de Conduite pour les Eſpagnols dans le nouveau Monde; il réſolut de ne pas manquer l'occaſion qu'il avoit entre les mains d'abatre tout d'un coup les derniers Chefs d'un Peuple, qui lui paroiſſoit encore trop puiſſant. Voici les meſures, qu'il prit pour empêcher qu'aucune des victimes, qu'il croyoit devoir immoler à la ſûreté de la Colonie, ne lui échappât. 1503. pagnols.

De quelle maniere Ovando ſe rend maître de la Reine de Xaragua, & ce qu'elle devint.

Il invita pour le Dimanche ſuivant la Reine de Xaragua à une Fête, qu'il vouloit, diſoit-il, lui donner à la maniere d'Eſpagne, & il lui fit inſinuer qu'il étoit de ſa Grandeur d'y paroître avec toute ſa Nobleſſe. Elle donna donc à dîner à tous ſes Vaſſaux, & un Peuple infini accoûrut à un ſpectacle, qu'il ſuppoſoit devoir être quelque choſe de fort curieux. La ſalle, où toute la Cour Indienne étoit aſſemblée, donnoit ſur la Place, où la Fête ſe devoit célébrer, & c'étoit une eſpece d'Auvent, dont le Toit étoit ſoûtenu d'un très-grand nombre de piliers. Les Eſpagnols, après s'être fait un peu attendre, parurent enfin en ordre de Bataille. L'Infanterie marchoit la premiere, & à meſure qu'elle arriva ſur la Place, elle en occupa toutes les avenuës. La Cavalerie vint enſuite ayant le Grand Commandeur à ſa tête, & s'avança juſqu'à la maiſon de la Reine, qu'elle inveſtit. Cela fait tous les Cavaliers mirent le ſabre à la main; ce qui commen-

1503. ça d'exciter un peu de frémiſſement dans le cœur de la Princeſſe. Quelques momens après, Ovando ayant mis la main ſur ſa Croix d'Alcantara, ce qui étoit le ſignal, dont il étoit convenu avec ſes gens; les Fantaſſins firent main-baſſe ſur la multitude, qui rempliſſoit la Place, en même têms que les Cavaliers mirent pied à terre, & entrerent dans la ſalle où l'infortunée Anacoana étoit plus morte que vive, auſſi-bien que toute ſa Cour. Les Caciques furent auſſitôt attachés à des Poteaux, & ce fut alors, ſi on en croit Oviedo, qu'ils avoüerent le crime de Rébellion, dont on les accuſoit. On mit enſuite le feu à la maiſon, & tous ces malheureux y furent bientôt réduits en cendres. La Reine réſervée à un ſupplice plus honteux, fut préſentée liée & garottée, au Grand Commandeur, qui la fit conduire en cet état à San-Domingo, où ſon Procès lui ayant été fait dans toutes les formes de la Juſtice, elle fut déclarée atteinte & convaincuë d'avoir conſpiré contre les Eſpagnols, condamnée comme telle à être penduë, & executée publiquement. Oviedo nous repréſente cette Princeſſe comme débordée à l'excès; mais j'ai deja averti que cet Ecrivain à toujours grand ſoin de faire paroître fort criminels tous ceux, qui ont éprouvé les plus triſtes effets de la cruauté de ſa Nation.

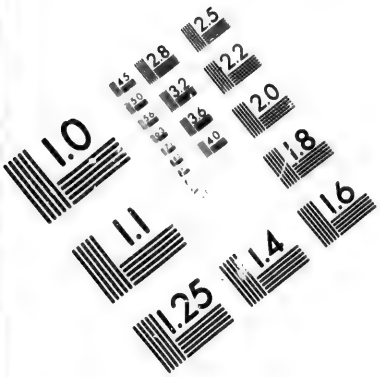
Horrible maſſacre des Habitans de Xaragua.

Révolte de quelques Provinces aſſoupie ſur le champ.

Au reſte, il ne ſe peut dire combien il périt d'Indiens, dans cette funeſte journée. On ne vit jamais une plus horrible boucherie: tout fut confondu, grands & petits, hommes & femmes, les innocens, & ceux qu'on croyoit coupables. On dit même que quelques Cavaliers, par une piété, où il entroit un peu d'interêt, ayant réſervée de jeunes enfans, dont ils vouloient faire des Eſclaves, & les menant en croupe, d'autres venoient percer derriere eux ces petits Innocens, ou ſi quelqu'un tomboit par terre, ils lui coupoient les jambes, & les laiſſoient en cet état ſans aucun ſecours. Du petit nombre de ceux, qui échapperent à la fureur du Soldat, quelques-uns ſe ſauverent dans des Canots, que le hazard leur fit trouver ſur le bord de

la Mer, & passerent à la Gonave, mais ils y furent poursuivis, & on ne leur fit grace de la vie, que pour les condamner à une servitude beaucoup plus dure, que la mort. D'autres passerent dans les Provinces limitrophes, & les souleverent par le récit, qu'ils y firent, de ce qui venoit de se passer chés eux. Un des parens d'Anacoana se cantonna dans les montagnes de *Baoruco*, les plus hautes & les plus inaccessibles de l'Isle, qui s'étendent en dedans des terres, par une ligne parabolique, depuis le milieu du grand Cul-de-Sac, où étoit Xaragua, jusqu'à la côte du Sud, & dont les Habitans étoient extrêmement Sauvages. Plusieurs pénétrerent dans le milieu de l'Isle. Le Grand Commandeur fit marcher contre les uns, Diego Velasquez, & contre les autres, Rodrigue de Mescia, avec de bonnes Troupes. Les Indiens se défendirent pendant quelque têms, mais leurs Chefs ayant été pris & punis; le reste se dissipa, de sorte qu'au bout de six mois il ne restoit plus personne dans l'Isle, qui n'eût subi le joug des Castillans. 1503.

Cette guerre finie, Ovando donna toute son attention à la fondation des Villes ou des Bourgades, qu'on lui avoit recommandé de bâtir aux endroits les plus avantageux, pour l'affermissement de la Colonie. Il obligea les Espagnols, qui restoient dans la province de Xaragua, de se réünir, & il en forma une Ville, qui fut nommée *Sancta-Maria de la Vera-Paz*. Elle étoit placée assés près du Lac Xaragua, à deux lieuës de la Mer, dont on l'approcha dans la suite, sous le nom de *Sancta Maria del Puerto*. Mais le nom d'*Yaguana*, que les Insulaires donnoient à ce lieu là, a pris le dessus dans l'usage ordinaire, & les François en ont formé celui de *Leogane*. Cette Ville étoit éloignée de 70. lieuës de la Capitale. A huit lieuës au Nord de San-Domingo, le Grand Commandeur fonda la ville de *Buenaventura*, & dans le milieu de l'Isle, entre les deux grandes rivieres Yaqué & Neyva, il fonda celle de *San-Juan de la Maguana*. A 24. lieuës de San-Domingo, un Commandeur de Galice, dont on n'a pas eu soin de nous apprendre le nom, avoit fait une habitation, 1504.



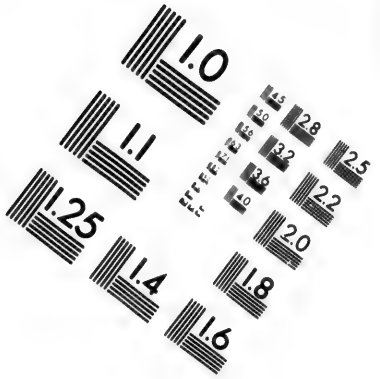
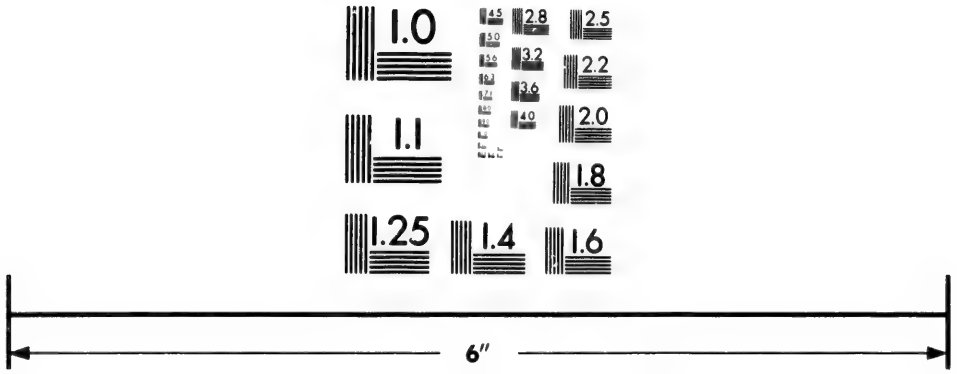
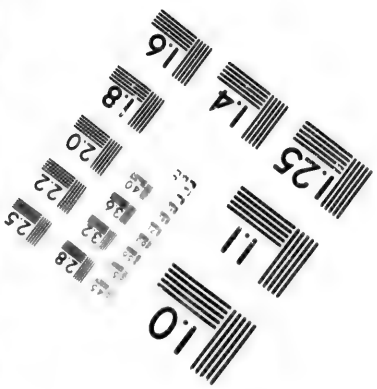
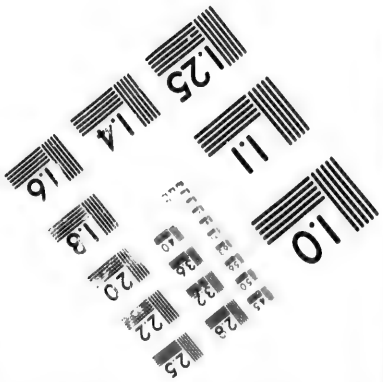


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1504. près d'un Port, nommé *Azua*, où il y avoit eu une Bourgade de Sauvages. Cette habitation devint bientôt une Ville

Villa Nueva d'Yaquimo. sous le nom *d'Azua de Compoſtella*. Le Port d'*Yaquimo*, autrement appellée le Port de Breſil, & *Salvatierra de la Savana*, furent établis peu de têms après, & Velaſquez fut déclaré Lieutenant Général pour tous ces nouveaux établiſſemens. Rodrigue de Meſcia fut chargé en même têms d'en faire un à *Puerto Real*, un ſecond dans les Terres à 16. lieuës de San-Domingo vers le Septentrion, qui fut nommé *el Cotuy*; & un troiſiéme ſur la même Côte du Nord, dans un canton que les Naturels du Pays nommoient *Guahana*. Ovando lui donna le nom de ſon ancienne Commanderie, & cette Ville fut appellée *Larez de Guahana*.

Etat de l'Iſle Eſpagnole en 1504. De cette ſorte on comptoit en 1504. dans l'Iſle Eſpagnole 15. Villes, ou Bourgades toutes peuplées de Caſtillans, à ſçavoir, San-Domingo, Azua de Compoſtella, Villa-Nueva de Yaquimo, que les François nomment aujourd'hui Aquin; & Salva-Tierra de la Savana, ſur la Côte du Sud. Sancta-Maria de la Vera-Paz, ſur celle de l'Oueſt; Puerto di Plata, Puerto Real, & Larez de Guahana, ſur celle du Nord. Sant-Yago, Bonao, el Cotuy, Buenaventura, la Conception de la Vega, Bonica, & Gohava près des Mines, & dans le milieu des terres. Outre deux Fortereſſes dans le Higuey, à la place deſquelles on bâtit deux nouvelles Villes ſur la fin de cette année, comme nous le verrons bientôt. Iſabelle, & pluſieurs Fortereſſes, qu'on avoit bâties d'abord, pour s'aſſûrer des Mines de Cibao & de Saint Chriſtophle, étoient abandonnées depuis quelque têms. Le Grand Commandeur obtint dans la ſuite du Roi Ferdinand des Armoiries pour toutes ces Places, & pour l'Iſle en général, & le Brevet en fut expedié le 6. Decembre 1508. L'Hiſtorien Antoine Herrera a eu grand ſoin de nous les tranſmettre fort exactement blaſonnées, & je les ai fait graver ſur la Carte, que je donne ici de l'Iſle Eſpagnole, telle qu'elle étoit au têms dont je parle.

Nouvelles Cependant il y avoit plus d'un an, que Criſtophle

302
23
22
21
20
19
18
302
Arm
E
Puerto
GUB
Sant Yag
Ciudad de Cub
las Hormi
JAMAICA
Pun

Armes de l'Isle Espagnole.

Azua.

S.anjuan.

Puerto de Plata.

Buenaventura.

Bonao.

Sant Yago

la Conception

San D

Larez de Guahaba

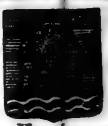
Puerto Real.

Salvatierra de la Savana

Santa Crux de Icayagua

Salvaleon de Higuey

Vera Paz



Yaquimo.

Caycos

Ama

Hinagua

Puerto del Principe

Cayo de Moa

CUBA ou FERNANDINA

Baracoa

Mata

Punta de Mayzi

Guantanabo

S.ant Yago de Cuba

Puerto Escondido

Baya de Tequa

la Tortuga

Pt.e de los Mosquitos

Cabo de San Nicolas

Pt.e de Guanivo

Guahaba

Guamaba

las Hormigas

Cabo de Doña Maria

Caymito

Cabo del Tiburon

la Navaza

Punta de Moranta

Yaquimos

Mgre

de Baoruco

Cabo de Bacco

Abaque

los Frayles

la Beata

Alta vela

307 308 309 310

la Conception SanDomingo

VeraPaz Yaquimo.

Armes de Christophle Colomb.

L'ISLE ESPAGNOLE ou DE SAINT-DOMINGUE

Représentée suivant les anciens Etablissemens des *ESPAGNOLS*

Drassée sur Oviedo *et* Herrera.

PAR LE S^R D'ANVILLE
Geographe Ord^re du Roi.
Fevrier 1731.

ECHELLE

Lieues Espagnoles pour l'étendue d'un Dégré.

5 10 15 17½

Lieues Françoises de même

5 10 15 20 25

Lieues Marines de même

5 10 15 20

Caycos

Amana

Abre-ojo

Bajo de Plata

Cabo Frances

Cabo del Cabron

Samana

Golfe de Samana

Cabo de San Rafael

Cibao

Guahaba

Concepcion de la Vega

Bonao

Yaque

Yuque R.

Neybe R.

San Juan de la Maguana

Rio de Nizao

Rio Haina

Rio Ozama

Bayaguana

el Zorbo

Sabaloon de Higuey

Cabo del Engaño

Punta de Aguada

Punta dela Spada

Zacheo

Monica

Mona

Cabo Roxo

PORTO RICO

San Domingo

Casa real

Puerto Hermoso

Punta de Nizao

Puerto Escondido

Colongia

Beata

Alta vela

los Frayles

23 22 21 20 19 18

Colomb
vons vû
Eſpagn
cune n
lorſqu'
gradé d
ſes ave
nous l'
L'Ou
inquiet
ſon Bie
prendre
paramn
tain qu'
bien de
ſeul, a
fin ils s
gagner
& où il
Jamaïq
fit enfui
les Ven
rans pe
au Sud
la prem
trouva
ſes Nav
ſorte, c
lâcher,
lui l'eu
perſonn
cles; il
rable, c
La p
accomp
najos, à

Colomb étoit parti de la rade de San-Domingo, où nous l'avons vû paroître peu de têms avant le naufrage de la Flotte Eſpagnole, & comme depuis ce têms-là on n'avoit appris aucune nouvelle de lui, l'on commençoit à le croire perdu, lorſqu'on ſçût par une voye aſſés ſinguliere, qu'il étoit dégradé dans l'Iſle de la Jamaïque. Mais pour raconter les choſes avec ordre, il faut reprendre la ſuite de ſon voyage, où nous l'avons interrompu. 1504. découvertes de Chriſtophle Colomb.

L'Ouragan, qu'il n'avoit que trop bien preſſenti, l'avoit fort inquietté ſur le ſort de la Flotte, où nous avons vû que tout ſon Bien ſe trouvoit embarqué. Il eut fort déſiré d'en apprendre des nouvelles, avant que de s'éloigner; & c'eſt apparamment ce qui le mit lui-même en riſque; car il eſt certain qu'il fut long-têms battu de la Tempête, & qu'il eut bien de la peine à gagner le Port d'Azua. Il y entra même ſeul, ayant perdu de vûë ſes trois autres Navires; mais enfin ils s'y rendirent tous, & l'Amiral ne tarda pas enſuite à gagner le Port d'Yaquimo, qui eſt à 76. lieuës de la Capitale, & où il reſta juſqu'au 14. de Juillet 1502. De-là il paſſa à la Jamaïque, d'où il vouloit prendre ſon point de partance. Il fit enſuite l'Oueſt, pour gagner plûtôt la Terre Ferme, mais les Vents contraires, les Calmes, pendant leſquels les Courans penſerent le jetter ſur les Jardins de la Reine, qui ſont au Sud de Cuba, & une ſeconde Tempête, auſſi forte que la premiere, le retinrent 70. jours pour faire 60. lieuës. Il trouva après cela, que la Tourmente avoit fort endommagé ſes Navires, & les vivres commençoient à lui manquer, de ſorte, que ſes Equipages, perdant cœur demandoient à relâcher, ou à la Jamaïque, ou à l'Eſpagnole. Tout autre que lui l'eut fait, ſans attendre même, qu'on l'en priât, mais perſonne ne ſçavoit mieux que lui ſe roidir contre les obſtacles; il tint bon, ranima ſes gens, & attendit le vent favorable, qui vint enfin, & dont il profita. 1502. | 1504.

La premiere terre qu'il aperçût, ce fut une petite Iſle, accompagnée de pluſieurs; il leur donna le nom de *los Guanajos*, à cauſe de la premiere, que les habitans nommoient Il découvre la Province de Honduras.

1502. | 1504. *Guanaja.* L'Adélantade Dom Barthélemy Colomb eut envie de viſiter celle-ci, & y ayant trouvé une grande quantité de Pins, l'Amiral l'appella l'Iſle *des Pins* : elle eſt à 12. lieuës du Cap *de Honduras*, & de la ville *de Truxillo.* Quelques-uns ont voulu s'attribuer la gloire de cette découverte ; mais il a été prouvé par le Procureur du Fiſc Royal, que perſonne n'avoit navigué de ce côté-là avant l'Amiral Dom Chriſtophle Colomb. L'Adélantade étant ſur le point d'aborder dans l'Iſle, dont je viens de parler, rencontra un Canot, qui avoit à peu près la forme d'une Galere, ſa largeur étoit de 8. pieds, ſa longueur proportionnée, & il portoit 25. hommes, avec un grand attirail de femmes & d'enfans. D. Barthélemy ſe rendit maître de ce petit Bâtiment, & le conduiſit à ſon Frere, à qui cette heureuſe rencontre fit beaucoup de plaiſir. Il ſe trouva dans ce Bâtiment des marchandiſes de pluſieurs ſortes, & dont quelques-unes venoient de l'Yucatan. C'étoit des couvertures & des tapis ouvragés de Cotton, des épées d'un bois fort dur, des coûteaux de cailloux, de petites haches de Cuivre, & d'un fruit, que ces Peuples nommoient Cacao, & dont ils faiſoient grand cas. Auſſi s'en ſervoient-ils à compoſer un breuvage, qui leur tenoit lieu de nourriture & de boiſſon, & c'étoit encore leur Monnoye ordinaire. L'Amiral leur fit beaucoup de careſſes, & les renvoya chargés de préſens, à la réſerve d'un vieillard, qui lui parut avoir plus d'eſprit que les autres, & de qui il eſpera de tirer pluſieurs connoiſſances utiles à ſes deſſeins.

La premiere demande qu'il lui fit, & c'étoit toûjours celle, que l'on faiſoit d'abord en ſemblables rencontres ; fut, s'il y avoit de l'Or dans ſon Pays : auſſi-tôt l'Indien ſe tourna vers l'Orient, & fit entendre qu'il y avoit de ce côté-là des Pays, où ce Métal étoit en ſi grande quantité, que tous les meubles en étoient couverts. On lui fit voir du Corail, des Epiceries, & d'autres Marchandiſes précieuſes ; & il ſembla aux Caſtillans, qu'il leur donnoit ſur tout cela les mêmes eſpérances, ſoit qu'il le fît pour leur complaire, ou qu'on ne s'entendit pas bien. Il donna encore à connoître que dans le Pays,

dont il parloit, il y avoit des Navires, de l'Artillerie, toutes ſortes d'Armes offenſives, & deffenſives, en un mot, de tout ce qu'il voyoit aux Eſpagnols, & ce rapport étoit ſi conforme aux anciens préjugés de l'Amiral, qu'il ne lui vint pas même à l'eſprit de douter de la verité de ces indices, tout équivoques qu'ils étoient. 1502. | 1504.

Il ne pouvoit encore s'ôter de l'eſprit, que le Catay & la Chine ne fuſſent très-proches de l'endroit, où il ſe trouvoit, & il lui échappa un jour de dire publiquement, qu'il ne ſe faiſoit qu'à 10. journées, de l'embouchure du Gange; car il croyoit ce fleuve attenant à la Chine. Ce Pays ſi riche en Or, dont l'Indien lui parloit, étoit vrai-ſemblablement le Perou; Colomb ſe perſuada que le Royaume *du Grand-Can*, & le Catay, étoient ſitués à ſon égard, comme *Tortoſe* l'eſt à l'égard de Fontarabie, ſur deux Mers différentes à la vérité, mais peu éloignées l'une de l'autre. Cette imagination & la créance, qu'il donna aux prétendus ſignes du vieux Sauvage, lui firent grand tort; car pour peu qu'il eut continué ſa route à l'Oueſt, il eut bien-tôt trouvé l'Yucatan, dont il n'étoit qu'à 30. lieuës, & apparemment toute la Côte du Mexique: mais après avoir renvoyé cet homme, & l'avoir bien payé de ſes bonnes nouvelles, il prit ſa route au Levant, doubla le Cap *de Gracias à Dios* le 12. Septembre, & lui donna ce nom, parce que ces mêmes Vents d'Eſt, qui l'avoient ſi fort contrarié juſques-là, commençoient à lui être favorables. Le 17. il moüilla vis-à-vis une groſſe Bourgade, nommée *Cariari*, où il fit travailler à ſes Navires, qui faiſoient beaucoup d'eau. Il continua enſuite à ranger la Côte, envoyant de têms en têms ſa Chaloupe à terre, d'où elle ne revenoit jamais, ſans lui rapporter de nouvelles aſſûrances, qu'en avançant à l'Eſt, il trouveroit des régions abondantes en Or. Il prend le change & manque la découverte du Mexique.

Il découvre Porto-Belo & pluſieurs autres Ports.

Il alla de cette ſorte juſqu'à un Port, qui lui parut ſi beau, qu'il lui en donna le nom; & c'eſt celui qu'on appelle encore aujourd'hui vulgairement *Portobelo*. Il y entra le 2. de

1502. | 1504. Novembre, & en sortit le 9. Quatre ou cinq lieuës plus loin, il en rencontra un autre, qu'il appella *Puerto di Baſtimentos*, parce qu'il en trouva tous les environs cultivés, & couverts de fruits & de Maïz. Il y demeura juſqu'au 23. & il y fit encore travailler à ſes Navires. Le 26. il entra dans un troiſiéme Port fort étroit, mais extrêmement profond; il le nomma *el Retrete*. La facilité d'y approcher les Vaiſſeaux de terre, penſa être funeſte aux Caſtillans; car pluſieurs étant allés à l'inſcu de l'Amiral dans les maiſons des Indiens Barbares, qui les avoient d'abord aſſés bien reçus, & qui voulurent apparemment maltraitter, prirent les armes & eurent même l'aſſûrance de venir attaquer les Espagnols. Colomb crut les intimider en faiſant gronder ſon artillerie, mais comme il n'avoit fait mettre que de la poudre dans ſes Canons, les Indiens, les plus hauts & les plus puiſſants, qu'on eut encore vû, s'étonnerent aſſés peu du bruit, ils s'en mocquerent même, & ajoûterent les menaces aux railleries. Quelques boulets qu'on leur envoya, & qui abbatirent quelques-uns des plus hardis, les firent pourtant fuir bien loin, & ils n'oſerent plus s'approcher.

Il ſonge à s'en retourner en Eſpagne.

Ce fut là, que l'Amiral, ne voyant plus aucune apparence de trouver, ni l'Or, dont on l'avoit flatté, ni un Détroit, qui le conduiſît aux grandes Indes; ou plûtôt, ne pouvant plus tenir la Mer avec ſes Vaiſſeaux, qui s'ouvroient de toutes parts, il réſolut de s'en retourner en Eſpagne. Et bien lui en prit, de ne pas trouver ce Détroit ſi déſiré; car dans la perſuaſion, où il étoit, que le Gange n'étoit pas loin, il n'eut pas manqué de s'engager ſans vivres, & avec des Navires tout délabrés dans cette vaſte Mer du Sud, qui par le travers, où il ſe rencontroit, à plus de 2000. lieuës d'étenduë, & où il lui étoit inévitable de périr. Il retourna donc à Portobelo, où il arriva le 5. de Decembre, & pour ne pas perdre tout le fruit d'un ſi long & ſi pénible voyage; il voulut avant que de quitter la Terre Ferme y faire un Etabliſſement, ce que perſonne n'avoit encore entrepris, & il jugea qu'outre l'honneur, qui lui en reviendroit, il confirmeroit

meroit encore par là les droits de ſa Charge ſur toutes les Mers & les Terres du Nouveau Monde. 1502.

Il s'informa donc, d'où l'on tiroit l'or, que la plûpart des Indiens, qu'il rencontroit, venoient traiter avec lui, & il apprit que c'étoit des Terres d'un Cacique, appellé Quibia, & que ſes Navires pourroient remonter un grand Fleuve, nommé *Veragua*, au haut duquel ce Seigneur faiſoit ſa Réſidence. Sur cet avis il tourna de ce côté-là, & il n'eut pas fait beaucoup de chemin, qu'il fut accueilli de la plus horrible Tempête, qu'il eût jamais eſſuyée. Elle étoit formée par pluſieurs Vents contraires, ce qui cauſoit des vagues ſi exceſſivement hautes, que d'un moment à l'autre, les Navires ſembloient s'élever juſqu'aux nuës, & ſe précipiter dans un abîme ſans fond. Avec cela, il tomboit ſans ceſſe un déluge de Pluye, le Ciel étoit en feu, le Tonnerre ne diſcontinuoit point, & les coups ſe ſuivoient de ſi près, que comme les Navires ne ſe voyoient point l'un l'autre, on s'imaginoit toûjours que c'étoit quelqu'un d'eux, qui déchargeoit toute ſon Artillerie, pour demander du ſecours. Ce qui ſurprenoit d'avantage, c'eſt que ces Bâtimens, ſur leſquels on ne ſe croyoit point en ſûreté dans une Mer tranquille, réſiſtaſſent ſi long-têms à une ſi étrange agitation, & qui dura 8. jours entiers. 1504. Il eſſuye une rude tempête.

On n'étoit pas loin du Port, & l'on n'oſoit en approcher, parce qu'on ne le connoiſſoit pas; mais il n'y eut perſonne, qui ne crût toucher à ſon dernier moment, à la vûë d'une de ces Pompes d'eaux, ou Trompes Marines, que les gens de Mer appellent *Fronks*, que l'on connoiſſoit alors ſi peu, & qui ont depuis ſubmergé tant de Navires. C'eſt un Nuage agité d'un mouvement de Tourbillon, qui deſcend dans la Mer, en tire l'eau, la fait monter fort haut, en forme de Colonne, & chaſſé enſuite par le Vent, crêve enfin quand il eſt trop plein; & malheur au Navire, qui ſe rencontreroit en ſon chemin. Le ſeul remede eſt de tirer deſſus pour le couper. L'Amiral, qui n'avoit aucune connoiſſance de ce Phénomene, n'y en trouva point d'autres, que de faire Pompe d'eau ou Trompe Marine.

1502. | 1504. réciter le commencement de l'Evangile de S. Jean ; la Pompe passa assés près de son Navire, sans l'endommager, & la même piété, qui l'avoit fait recourir à Dieu, pour être préservé de ce danger, l'empêcha de douter, qu'il ne fut redevable à sa bonté d'y avoir échappé, & lui en fit rendre de sinceres actions de graces à celui, qui commande à la Mer & aux Vents.

Il entre dans la Riviere de Béthléem, puis dans celle de Veragua.

Deux jours de calme, qui succederent à une si longue & si fâcheuse Bourrasque, donnerent lieu aux Equipages de respirer, mais ils mouroient de faim ; il y avoit huit mois qu'ils étoient en Mer, & sous la Zone Torride : le peu de vivres, qui leur restoit, s'étoit gâté, & le biscuit même fourmilloit de Vers. Une abondante pêche de ces Poissons, qu'on nomme Tiburons, & qui sont gros comme des Chiens d'attache, vint fort à propos pour y suppléer. L'Amiral s'approcha enfin de terre, environ à 30. lieuës de Portobelo, & il appella cette Côte, *la Costa de los Contrastes.* Ce n'étoit pas sans fondement ; car outre ce qu'il avoit souffert de la Tourmente, lui, qui ne fermoit jamais l'œil, quand il y avoit le moins du monde à craindre pour ses Vaisseaux ; la mauvaise Nourriture, en quoi il ne se traittoit pas mieux que le dernier des Matelots, & les Maladies, qui avoient mis presque tous ses gens hors de service, la Goutte ne le quitta point pendant tout ce têms-là, & lui causa des douleurs incroyables. Il prit d'abord pour le Veragua une Riviere, que les Naturels du Pays nommoient *Yebra*, & que Colomb, quand il eut reconnu son erreur, appella Bethléem, parce qu'il y étoit entré le jour de l'Epiphanie, auquel les Mages entrerent dans l'Etable de Bethléem. Le lendemain, sur les indices, que lui donnoient les habitans du Pays, il passa dans le Veragua, dont il n'étoit éloigné, que d'une lieuë. Il y trouva un Village, dont tous les habitans prirent d'abord les armes, comme avoient fait la veille, ceux qu'il avoit rencontrés dans la Riviere de Bethléem, mais il les appaisa bientôt par des présens, & ils lui apporterent de l'or ; il est vrai, qu'ils le lui firent extrêmement valoir, non seulement, par-

ce qu'ils l'alloient chercher fort loin dans des Montagnes escarpées ; mais encore parce qu'ils étoient obligés de se préparer à cette recherche, par le jeûne & la continence. 1502. | 1504.

Montagnes de S. Christophle. Mines d'Urira.

L'Amiral s'amusa peu avec ces Indiens, & comme il avoit trouvé la riviere de Bethléem plus profonde, que celle de Veragua, il y retourna. Ses Navires n'auroient pourtant pû y entrer, si la Mer n'eut encore été gonflée à son embouchure, par la Tempête, qu'il venoit d'essuyer, & il eût toutes les peines du monde à en sortir, quand il voulut retourner aux Isles. Il envoya ensuite D. Barthélemy son frere au Cacique Quibia, lequel se laissa aisément persuader de rendre une visite au Général des Espagnols ; mais comme on ne s'entendoit point de part ni d'autre, la visite fut courte, & n'aboutit qu'à se faire mutuellement des présens, où chacun crut trouver son compte ; car ce Seigneur étoit véritablement très-riche en or. Le 24. de Janvier, la Riviere de Bethléem déborda si prodigieusement, que la Capitane fut jettée avec impétuosité sur un autre Bâtiment, ce qui les endommagea considérablement tous deux. On jugea que ce gonflement des eaux du Fleuve avoit été causé par une nouvelle Tempête, & ce Parage est effectivement fort sujet aux Orages, ce qu'on attribuë principalement à de hautes Montagnes, qu'on rencontre en remontant le Veragua, & auxquels Colomb donna le nom de Saint Christophle. Le 6. de Fevrier l'Adélantade retourna chés Quibia, avec 68. hommes, & le Cacique lui donna des Guides pour le conduire aux Mines. Il les trouva fort abondantes, mais il sçut peu de têms après que ce n'étoit pas celles de Veragua, dont Quibia n'avoit pas voulu donner connoissance aux Castillans ; mais celles d'Urira, dont le Seigneur étoit son ennemi.

Bourgade bâtie sur le Veragua, & brûlée par les Indiens.

Le 16. Colomb s'embarqua dans ses Chaloupes avec 58. hommes, & alla dans la riviere d'Urira, éloignée de 7. lieuës de Bethléem, il y fut bien reçu par les Sauvages, qui lui donnerent de l'or pour des Curiosités d'Europe. D. Barthélémy poussa encore plus loin, & partout il trouva de l'or en quantité. Il n'en fallut pas davantage, pour déterminer

1502. 1504. l'Amiral à faire un Etabliſſement ſur les bords du Bethléem, aſſés près de ſon embouchure dans la mer : il en chargea ſon Frere, auquel il laiſſa 80. hommes avec un Navire, pour lui ſervir au beſoin, après quoi, il ne ſongea plus qu'à faire voiles pour l'Eſpagne. D. Barthélemy fit travailler avec tant de diligence tout ſon monde, qu'en très-peu de têms la Bourgade fut achevée, c'eſt-à-dire, que chacun eut une Caſe pour ſe mettre à couvert. Mais on ne fut pas long-têms ſans s'appercevoir que les Indiens ne voyoient pas volontiers ce nouvel Etabliſſement dans leurs Pays; on crut même avoir de juſtes ſujets de ſoupçonner qu'ils n'attendoient que le départ des Navires, pour attaquer la Bourgade, & l'Adélantade jugea à propos de les prévenir. Il partit le 30. de Mars à la tête de 74. hommes pour le Veragua, entra lui cinquiéme dans la maiſon de Quibia, ayant donné ordre à ſes gens de le ſuivre à la file, & d'environner cette maiſon. Il ſe ſaiſit ſans peine de la perſonne du Cacique, & de tous ceux, qu'il trouva chés lui, au nombre de 50. & en emporta la valeur de 300. écus d'or : mais Quibia ſe ſauva des mains de celui, à qui on l'avoit donné en garde, & vint quelques jours après brûler la nouvelle habitation avec des fléches embraſées.

Ce malheur fut ſuivi de pluſieurs hoſtilités, que je paſſe ſous ſilence, & qui obligerent enfin les Eſpagnols de ſonger à la retraite; mais ils avoient perdu leur Navire, qui s'étoit échoüé dans la Riviere. L'Amiral, qu'un Vent contraire retenoit dans la Rade, avoit auſſi perdu ſa Chaloupe, dont tout l'Equipage avoit été tué par les Barbares, en allant faire de l'eau; il ſe trouvoit même en danger d'être jetté ſur la Côte, & l'on vit le moment, que les deux Troupes ſéparées alloient périr; l'une, par un triſte naufrage; & l'autre, par le fer des Barbares. L'Amiral ignoroit ce qui ſe paſſoit à terre, & faute de Chaloupe, il ne pouvoit en être inſtruit, ce qui l'inquiétoit beaucoup; d'autant plus, que les 50. Priſonniers, que l'Adélantade avoient fait chés Quibia, & qui avoient été embarqués dans ſon Bord, s'étoient tous ſauvés à la na-

ge, à l'exception de quelques-uns, qui s'étranglerent de déſeſpoir, de n'avoir pas pû ſuivre les autres. Enfin pluſieurs Braves s'offrirent à faire pour tirer l'Amiral d'inquiétude, ce que les Barbares venoient de faire pour ſe ſauver, & le Pilote Pierre de Ledeſma eut ſeul la permiſſion de tenter une entrepriſe ſi hardie. Il l'exécuta heureuſement, & ce fut le ſalut de l'Adélantade & de toute ſa troupe; ils avoient eſſuyé avec une valeur incroyable les efforts redoublés d'un Peuple ennemi, qui croiſſoit tous les jours, & ils repréſenterent que, ſi l'Amiral ne trouvoit le moyen de les emmener, ils ne pouvoient manquer d'y ſuccomber. Enfin la Mer ſe calma, & avec les Chaloupes des deux autres Vaiſſeaux on embarqua tout le monde. L'Amiral tira droit à Porto-belo, où il fut encore obligé d'échoüer un de ſes Navires, qui ne pouvoit plus tenir la Mer. Il ſuivit encore quelque têms la Côte, mais après avoir fait environ dix lieuës au-delà de ce qu'on appelle aujourd'hui le Cap Saint-Blaiſe; le dernier jour de May il fit le Nord à deſſein de gagner l'Iſle Eſpagnole; les deux Bâtimens, qui lui reſtoient, n'étant pas en état d'entreprendre un plus grand voyage. Ils ne purent même aller juſques-là, ils étoient tout ouverts, & tout vermoulus, & quoiqu'on travaillât jour & nuit à vuider l'eau, elle gagnoit toûjours à vûë d'œil. 1502. | 1504.

Un travail ſi rude & ſi continuel, ne pouvoit pas être long-têms ſoûtenu par des gens épuiſés de fatigues, qui n'avoient pour toute nourriture qu'un peu d'huile & de vinaigre, avec du biſcuit pourri. Pour comble de malheur, une nuit il s'éleva tout à coup un Vent ſi furieux, que les deux Navires ne pouvant gouverner, & s'étant choqués, la Poupe de l'un & la Proüe de l'autre en furent conſiderablement endommagés. Echappés de ce danger contre toute apparence; ils gagnerent l'Iſle de Cuba, où ils prirent quelques rafraîchiſſemens, que les Indiens leur apporterent d'eux-mêmes, & ayant enſuite voulu tourner du côté de l'Eſpagnole, les Vents & les Courants les contraignirent de relâcher à la Jamaïque. Ils entrerent la veille de la S. Jean dans un Port, Il arrive à la Jamaïque.

1502. | 1504. que les Eſpagnols ſe hâterent trop de nommer *Puerto-Bueno*; car ils n'y trouverent ni eau douce, ni vivres, ni habitans. Ils firent un effort pour paſſer à un autre, auquel on donna le nom de *Santa-Gloria*, & ils y étoient à peine entrés, que les deux Navires ayant de l'eau juſques ſur le Tillac, il n'y eût point d'autre parti à prendre, que de les faire échoüer : l'Amiral les fit enſuite amarrer enſemble avec de bons cables, & conſtruire ſur les deux extrêmités de chacun des eſpeces de Barraques, pour y loger tout ſon monde, en attendant qu'il pût recevoir du ſecours de l'Iſle Eſpagnole.

Précaution qu'il prend pour ne point s'attirer les Inſulaires.

Ce qui preſſoit le plus, c'étoit d'avoir des vivres ; les Indiens en apporterent d'abord en quantité, & on les leur paya avec des Marchandiſes d'Europe. Auſſi de peur que, ſi les Caſtillans avoient la liberté d'aller, où bon leur ſembleroit, ils ne maltraitaſſent ces Peuples, & ne fiſſent ceſſer par là cette bonne intelligence, ſi néceſſaire dans la ſituation, où l'on ſe trouvoit; l'Amiral crut ne devoir permettre à perſonne de ſortir des Navires, & il fit ſur cela des Reglemens très-ſeveres. Il ſongea enſuite aux moyens de donner de ſes nouvelles au Grand Commandeur, mais ce n'étoit pas une choſe aiſée. De l'endroit où il étoit, il y avoit 200. lieuës à la Capitale de l'Eſpagnole, on n'en comptoit, à la vérité, que 30. de traverſe ; mais il les falloit faire dans de petits Canots, qui n'ont preſque point de bord, & que la moindre vague peut remplir, ou renverſer. D'ailleurs, on va bien ordinairement en 24. heures de l'Iſle Eſpagnole à la Jamaïque; mais il faut quelquefois plus d'un mois, pour aller de la Jamaïque à l'Iſle Eſpagnole, à cauſe des Vents. L'Amiral ne laiſſa pourtant pas de trouver deux hommes, qui oſerent l'entreprendre, & qui en vinrent heureuſement à bout.

Un Eſpagnol & un Genois entreprennent de traverſer en Canot à

L'un ſe nommoit Diego Mendez, & l'autre Barthélemy Fieſchi. Le premier faiſoit l'office de Commiſſaire ſur l'Eſcadre ; l'autre étoit un Gentilhomme Génois, fort attaché à la perſonne de l'Amiral, qui l'eſtimoit beaucoup. On leur

donna à chacun un Canot, où l'on mit ſix Caſtillans & dix Indiens, de l'eau & des vivres, autant qu'ils en pouvoient porter. Mendez eut ordre de paſſer en Eſpagne, le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible, & l'Amiral lui remit des Lettres pour le Roi & la Reine, avec un Mémoire détaillé de ſon Voyage. Il marquoit à leurs Alteſſes, qu'après 20. ans de fatigues, & de dangers eſſuyés pour leur ſervice, & tels, que perſonne au Monde n'en pouvoit citer de pareils, il ne ſçavoit pas, s'il poſſedoit un ſol; il n'avoit pas une Maiſon à lui; il ne lui reſtoit de bien aſſûré, que les Chaînes, qu'il avoit portées, & l'infamie dont elles avoient couvert ſon Front. Fieſchi fut chargé de revenir d'abord pour tirer tout le monde d'inquiétude, ſur le ſuccès de leur voyage.

1502. | 1504. l'Iſle Eſpagnole.

Le 7. de Juillet les deux Canots partirent pour aller gagner la pointe Orientale de la Jamaïque, d'où ils devoient traverſer. L'Adélantade les y eſcorta & retourna par terre. Il leur falloit du calme, & ils ne l'attendirent pas long-têms; cependant ils n'arriverent au Cap Tiburon, qu'au commencement du quatriéme jour, en ayant paſſé un tout entier ſur la petite Iſle de la Navazza, à ſe délaſſer & à ſe rafraîchir. Ils y perdirent même quelques Indiens, dont un mourut de ſoif & de chaud, dès le premier jour, & les autres pour avoir bû trop d'eau en arrivant. Ils apprirent en débarquant à l'Eſpagnole, que le Gouverneur Général étoit à Xaragua, & Mendez l'y alla trouver, lui expoſa d'une maniere fort touchante, l'extrêmité où étoit réduit l'Amiral avec tous ſes Equipages, & n'oublia rien pour l'engager à le ſoulager au plûtôt. Ovando ne parut pas fort ſenſible à tout ce qu'il put lui dire, & ſoupçonna Chriſtophle Colomb, d'avoir ménagé cet accident, pour avoir un prétexte de venir à l'Iſle Eſpagnole. Il retint long-têms Mendez auprès de lui, ſans rien réſoudre; & ce ne fut qu'à force d'importunités, que celui-ci obtint la permiſſion d'aller à la Capitale. En y arrivant il acheta un Navire, qu'il chargea Fieschi de conduire à la Jamaïque, & il ſe diſpoſa à paſſer en Eſpagne, ſuivant l'ordre, qu'il en avoit; mais ce ne fut pas ſitôt, qu'il l'auroit déſiré, & Fieſchi

Ils y arrivent après bien des riſques.

1502. | 1504. ne put non plus retourner à la Jamaïque ; comme l'Amiral le lui avoit recommandé, parce qu'il ne trouva personne qui voulût l'y accompagner, ni encore moins risquer un second voyage en Canot.

Embarras, où se trouve l'Amiral.

On peut juger à quelle extrêmité réduisit Colomb & ses Equipages le délai du secours, qu'ils attendoient ; le changement de nourriture, & les fatigues d'une des plus rudes navigations, qu'il soit gueres possible d'imaginer, avoient causé parmi eux un grand nombre de maladies ; la crainte d'un sort pareil, & la gêne, où l'on étoit retenu, exciterent bientôt de grands mouvemens contre l'Amiral. » Il n'ose, disoit-on, retourner à l'Isle Espagnole, d'où il » a été chassé. Mendez & Fieschi sont allés, ajoûtoit on, » faire sa paix à la Cour, ou l'on ne veut plus entendre » parler de lui ; c'est pour cela qu'il a échoué ses Navires » à la Jamaïque, s'embarrassant fort peu de ce que de- » viendront ceux, qui sont avec lui. » La conclusion, que l'on tiroit de là, fut qu'il falloit que chacun pensât bien-tôt à soi, & ne pas attendre que les maux fussent sans remede ; que le Grand Commandeur, qui n'étoit pas bien avec Colomb, ne leur sçauroit pas mauvais gré de l'avoir quitté, que l'Evêque de Cordouë, son Ennemi, les en recevroit mieux, quand ils arriveroient en Espagne, & que la Cour, voyant que personne ne pouvoit vivre avec cet Etranger, en délivreroit enfin la Nation Espagnole.

Jean Fonseca.

Soulevement contre lui.

Ces discours ne se tenoient d'abord qu'en secret ; mais le nombre des Mécontens s'étant accrû, on commença à ne plus garder de mesures. Enfin on en vint à une Sédition formée, le jour fut pris pour sortir des Navires, & ce jour venu, qui fut le second de Janvier 1504. les Séditieux se mirent sous les armes, ayant à leur tête François de Porras, qui avoit commandé un des quatre Vaisseaux de l'Escadre. L'Amiral étoit au lit avec la Goutte, Porras vint le trouver, & lui dit insolemment ; » Nous voyons bien Mon- » sieur, que votre dessein n'est pas de retourner sitôt en » Castille, & que vous avés résolu de nous faire périr ici.

1504.

Je

« Je ne comprends pas, répondit l'Amiral, qui a pû » vous faire naître une telle penſée : vous ſçavés auſſi » bien que moi, que ſi nous avons relâché dans cette Iſ- » le, ſi nous y ſommes encore, c'eſt qu'il ne m'a pas été » poſſible de faire autrement. J'ai envoyé demander des » Navires au Gouverneur de l'Iſle Eſpagnole, que pouvoi- » je faire de plus? & n'y va-t'il pas encore plus de mon in- » terêt, que du vôtre, de paſſer en Caſtille? D'ailleurs ai- » je rien fait, ſans avoir demandé l'avis de tout le monde? » ſi vous jugés qu'il y ait encore quelque choſe de mieux » à faire, voyés entre vous ce qui convient à notre ſitua- » tion préſente, & vous me trouverés toûjours très-diſ- « poſé à tout ce qui dépendra de moi pour votre ſatisfac- » tion. 1504.

Il n'eſt point de perſonnes raiſonnables, que ce diſcours n'eut contenté, mais on n'écoute plus gueres la Raiſon, quand on a une fois levé l'étendart de la Rébellion. Porras, dont une ſœur étoit Maîtreſſe du Tréſorier Moralez, fort puiſſant à la Cour, reprit bruſquement la parole, & dit qu'il ne s'agiſſoit plus de diſcourir, mais de s'embarquer ſur l'heure; qu'il vouloit aller en Caſtille, & que ceux, qui ne voudroient pas le ſuivre, pouvoient reſter à la garde de Dieu. Il s'éleva dans le moment un bruit confus de gens, qui crioient; *nous vous ſuivrons.* Alors chacun ſe déclara, & tous ſe mirent à crier, les uns, *Caſtille, Caſtille*; les autres, *Seigneur Capitaine, que ferons nous?* Quelques-uns même répondirent à ces dernieres paroles, *qu'ils meurent.* L'Amiral voulut ſe lever, mais il ne put ſe ſoutenir, & l'on fut obligé de le remettre ſur ſon lit. L'Adélantade parut avec un Eſponton à la main, mais on le fit rentrer dans ſa Chambre, & l'on obligea Porras à ſe retirer, puiſqu'on ne l'empêchoit pas d'aller, où bon lui ſembloit. Il ſe ſaiſit alors de dix Canots, que l'Amiral avoit achettés des Indiens, & il y eut tant de preſſe à le ſuivre, qu'il ne reſta gueres auprès des Colombs, que les Malades. Les Séditieux ſe retirent.

Dès le jour même, les Séditieux s'embarquerent, & pri- Ils font plu-

1504. Plusieurs tentatives pour passer à l'Isle Espagnole, mais sans fruit.

rent le chemin de la Pointe Orientale de l'Isle. Ils commirent par tout de grandes violences sur leur route, prenant de force tout ce qu'ils trouvoient chés les Indiens, & leur disant d'aller se faire payer par l'Amiral, ou de le tuer, s'il refusoit de les satisfaire. « Aussi-bien, ajoûterent-ils, vous » n'avés gueres que ce moyen de sauver votre vie, car » cet homme est bien résolu de vous exterminer tous, com- » me il a fait les Peuples, qu'il a rencontrés sur le Ve- » ragua. » Arrivés à l'extrêmité de l'Isle, ils entreprirent d'abord de traverser, sans faire réflexion que la Mer étoit fort agitée. Aussi à peine avoient-ils fait quelques lieuës, que leurs Canots s'emplirent d'eau: ils voulurent les alléger, & ils jetterent tous leurs hardes à la Mer: cela ne suffisant pas encore, ils se déterminerent de se défaire des Indiens, qu'ils avoient embarqués pour ramer. Ces malheureux voyant des épées nuës, & quelques-uns de leurs Compagnons déjà étendus à leurs pieds, sauterent dans l'eau, mais après avoir nâgé quelques têms, ils demanderent en grace qu'on les laissât se délasser de têms en têms, en tenant le bord du Canot. On ne leur répondit qu'à coups de Sabre, qu'on déchargeoit sur ceux qui s'approcherent de trop près, & plusieurs se noyerent. Le Vent augmentoit toûjours, & la Mer devint si grosse, qu'enfin, nos Avanturiers furent contraints de regagner la Terre au plus vite.

Violences qu'ils exercent sur les Insulaires.

Ils délibererent ensuite sur le parti, qu'ils avoient à prendre, & après en avoir proposé plusieurs, qui ne pouvoient venir dans l'esprit, que de gens aveuglés par le Désespoir & la Rébellion, ils s'en tinrent à tenter une seconde fois le passage; mais comme la Mer ne se calmoit point, ils se répandirent, en attendant qu'elle fut traitable, dans les Bourgades voisines, où pendant six semaines ils commirent des excès, qu'on auroit peine à croire. Ils se rembarquerent enfin, mais ils n'allerent pas plus loin, que la premiere fois. Quelque-têms après ils firent un troisiéme essay, qui ne réüssit pas mieux, que les deux premiers. Alors ils renoncerent tout-à-fait à un dessein, qui leur parut chimerique, & ils

ne douterent plus que Mendez & Fieſchi n'euſſent péri. Ils ſe mirent auſſitôt à courir toute l'Iſle, comme des Bandits, & il n'eſt point de maux, qu'ils ne firent aux Inſulaires, pour en avoir des vivres. 1504.

Conduite toute oppoſée de l'Amiral.

L'Amiral tenoit avec ces Peuples une conduite bien differente; il faiſoit garder à ſes gens une très-exacte diſcipline, qu'il adouciſſoit par des attentions infinies ſur leurs beſoins, & par des manieres fort ſimples & fort aimables. D'ailleurs il ne prenoit jamais rien des Indiens, qu'en payant, auſſi conſerva-t'il long-têms leur amitié; mais comme ces Barbares n'étoient pas accoûtumés à faire de grandes proviſions, ils ſe laſſerent bientôt de nourrir des Fameliques, qui les expoſoient à manquer eux mêmes du néceſſaire. Les diſcours, que les Mutins avoient tenus des prétendus deſſeins de l'Amiral, avoient auſſi fait quelque impreſſion ſur leur eſprit, de ſorte qu'ils commencerent à s'éloigner, & que les Caſtillans ſe virent à la veille de mourir de faim. Pour ſe tirer d'un auſſi mauvais pas, Colomb s'aviſa d'un ſtratagême, qui lui réüſſit.

Stratagême de Colomb pour avoir des vivres.

Il devoit y avoir bientôt un Eclipſe de Lune; l'Amiral envoya dire à tous les Caciques des environs qu'il avoit une choſe de grande conſequence à leur communiquer. Ils vinrent, & il commença par leur faire de grands reproches ſur leur dûreté à ſon égard, puis prenant un ton aſſuré: « Vous en ſerés bientôt rudement punis, ajoûta-t'il, » je ſuis ſous la protection d'un Dieu puiſſant, qui me venge: & n'avés vous pas vû ce qu'il en a coûté à ceux » de mes Soldats, qui ont voulu ſecouer le joug de mon » obéïſſance? Quels dangers n'ont-ils pas couru en voulant » paſſer à l'Iſle Hayti, tandis que ceux, que j'y ai envoyés, » ont traverſé ſans peine? Bientôt vous ſerés un exemple » bien plus terrible de la vengeance du Dieu des Eſpagnols, & pour preuve de ce que je vous dis, vous allés » voir dès ce ſoir la Lune rougir, puis s'obſcurcir, & vous » refuſer ſa lumiere; mais ce ne ſera là que le prélude de » vos malheurs, ſi vous ne profités de l'avis que je vous » donne.

1504. L'Eclipſe commença effectivement quelques heures après, & les Barbares épouvantés, pouſſerent des cris effroyables : ils allerent ſur le champ ſe jetter aux pieds de Colomb, & le conjurerent de détourner de deſſus leur tête les maux, dont ils étoient ménacés. Il lui fut aiſé alors de faire ſes Conditions, on lui jura de ne plus lui laiſſer manquer de rien, & on le mit ſur le champ à diſcretion de tout. Il ſe fit un peu prier pour mieux cacher ſon jeu, puis paroiſſant tout à coup ſe radoucir, « Vous en ſerés quitte cette fois-ci, pour la » peur, leur dit-il, je vais prier mon Dieu de faire reparoître la » Lune, » & en diſant cela, il s'enferma, & les Indiens recommencerent à jetter des cris épouvantables. Au bout de quelques momens, l'Eclipſe commença à perdre, & les Infidéles demeurerent perſuadés, que cet Etranger diſpoſoit à ſon gré de toute la nature. Ils eurent toûjours grand ſoin depuis ce têms-là, non ſeulement de ne lui rien refuſer, mais encore d'éviter de lui donner le moindre ſujet de mécontentement.

Il reçoit des nouvelles de l'Iſle Eſpagnole.

Il étoit têms que ce ſecours vint à l'Amiral : il ſe formoit une nouvelle mutinerie parmi ceux, qui étoient reſtés avec lui, & il ſe trouvoit dans un grand embarras. L'abondance des vivres rétablie dans ſon camp, en ſuſpendit pour quelque têms les effets ; mais il y a bien de l'apparence qu'ils n'euſſent pas tardé à ſe faire ſentir d'une maniere bien funeſte, s'il n'eut enfin reçu au bout de huit mois des nouvelles du Grand Commandeur. Diego de Eſcobar arriva dans une Barque, & ayant moüillé l'ancre à quelque diſtance des Navires, il deſcendit ſeul à terre, fit débarquer un baril de vin, & un Cochon, rendit à l'Amiral une Lettre d'Ovando, & s'étant un peu éloigné, éleva la voix, & lui dit, que le Gouverneur Général avoit été fort ſenſible au récit de ſes malheurs, qu'il étoit mortifié de ne pouvoir pas encore le tirer de la triſte ſituation, où il ſe trouvoit, & qu'il le prioit d'être aſſûré qu'il feroit pour cela toutes les diligences poſſibles, qu'en attendant, il le prioit d'agréer cette legere marque de ſon amitié. En achevant ces mots, il ſe retira, & ſe rembarqua ſur le champ.

Herrera fait tout ſon poſſible pour juſtifier un procedé ſi étrange ; il dit, que le Grand Commandeur craignoit avec raiſon que, ſi la Barque ſe fut acoſtée des Navires, on ne l'eut chargée de Lettres pour l'Iſle Eſpagnole, où l'Amiral avoit pluſieurs Créatures, & un plus grand nombre encore d'Ennemis, qui chacun de leur côté auroient pû cauſer du trouble, que le choix d'Eſcobar, qui avoit été complice de la Révolte de l'Alcaïde Roldan, avoit été fait fort judicieuſement, puiſque le Gouverneur ne pouvoit mieux s'aſſûrer que les ordres, qu'il donnoit de ne parler à perſonne, ſeroient exécutés, qu'en les confiant à un homme, qui n'avoit évité la potence, à laquelle Colomb l'avoit condamné, que par la faveur de Bovadilla : enfin, qu'il ne s'imaginoit pas que les vivres manquaſſent aux Eſpagnols de la Jamaïque. Mais le Public n'en jugea pas de même : on regarda comme une inſulte faite à Colomb le choix d'un tel Envoyé, qui d'ailleurs ne devoit plus être dans les Indes, ſuivant les ordres de la Cour, & la modicité du préſent fait à un homme de ce rang, qu'on pouvoit bien croire n'avoir pas des vivres en abondance. L'Amiral s'apperçut même du mauvais effet, qu'alloit produire cette conduite d'Ovando parmi ſes gens, & pour le prévenir, il feignit d'être fort content de ce Gouverneur, & de s'entendre avec lui. Il fit à ſa Lettre & à ſon Compliment, une Réponſe fort honnête, le pria de favoriſer en tout Mendez & Fieſchi, lui donna avis de la Révolte de Porras, & lui expoſa d'une maniere très-touchante, la triſte ſituation, où il ſe trouvoit. Cela fait, il aſſembla tous ſes gens, & les aſſûra qu'ils ne tarderoient pas à être ſecourus.

1504. Mauvaiſes manieres du Grand Commandeur à ſon égard.

Il ne perſuada pas les plus clairvoyants ; mais il ne laiſſa point de calmer la multitude. Il ſe flatta auſſi d'engager par la même voye, les mutins à rentrer dans le devoir. Il leur communiqua les bonnes nouvelles, qu'il venoit de recevoir, & leur fit porter un quartier de la Bête, dont on lui avoit fait préſent : mais jamais honnêteté ne fut plus mal reçûë : Porras jura qu'il ne ſe fieroit de ſa vie à Colomb,

Il tente inutilement de ſe réunir avec les Porras.

1504. qu'il continueroit à vivre, comme il faiſoit, juſqu'à l'arrivée du ſecours, qu'on lui annonçoit; il ajoûta qu'alors, s'il y avoit deux Vaiſſeaux, il en prendroit un pour lui & pour ſa Troupe; que s'il n'y en avoit qu'un, il ſe contenteroit de la moitié; qu'au reſte ſes gens ayant été obligés de jetter à la Mer toutes leurs hardes, & toutes leurs marchandiſes, il convenoit que l'Amiral partageât avec eux ce qui lui reſtoit des unes & des autres. Les Envoyés de l'Amiral lui ayant repréſenté, que ce n'étoit pas là des propoſitions à faire à un Général; il entra de nouveau en fureur, & dit que, ſi on ne vouloit pas lui donner de bonne grace ce qu'il demandoit, il iroit le prendre de force. Il s'en retourna enſuite vers ſes Complices, à qui il fit entendre tout ce qu'il voulut, leur dit même qu'il falloit que Colomb fût Magicien, & que cette Barque, qui avoit paru & diſparu comme un éclair, étoit ſans doute un pur effet de ſes preſtiges: mais qu'il iroit bientôt le viſiter l'épée à la main, & qu'on verroit, ſi ſes charmes étoient aſſés puiſſants, pour en émouſſer la pointe.

L'Adélantade les défait. Il s'avança en effet, peu de têms après, juſqu'à un quart de lieuë des Navires, réſolu à ſe ſaiſir de tout ce qu'il y trouveroit à ſa bienſéance: on ajoûte même qu'il envoya défier l'Amiral. Colomb étoit malade, & ne quittoit point le lit: il frémit d'indignation, lorſqu'il apprit que les Rébelles étoient ſur le point de le venir attaquer; cependant quelque outré qu'il fût de leur inſolence, il recommanda expreſſément à l'Adélantade, qu'il envoya contre eux, avec 50. hommes, d'offrir d'abord la paix, & une amniſtie à tous ceux, qui mettroient bas les armes; mais les Mutins ne lui en donnerent pas le têms. A peine Porras eut-il apperçu la Troupe de D. Barthélemy, qu'il vint fondre ſur elle avec plus de fureur, que d'ordre. Une décharge, qui fut faite fort à propos ſur les Séditieux, en jetta quelques-uns par terre, & arrêta la fougue des autres, le ſeul Porras n'en parut pas étonné, & ayant reconnu l'Adélantade, il courut à lui, & d'un coup de ſabre, il lui fendit ſon bouclier en deux.

il le bleſſa même un peu à la main, ce qui n'empêcha point D. Barthélemy de le ſaiſir par le corps, & de le faire ſon Priſonnier. Il tourna enſuite ſes armes contre ceux, qui paroiſſoient vouloir encore faire réſiſtance, & il en tua pluſieurs. Cette victoire ne lui coûta qu'un ſeul homme, & l'on peut dire que ſa valeur ſauva l'Amiral d'un des plus grands dangers, qu'il eût encore couru ; car pour peu que Porras eut eu d'avantage ſur lui, ou même eu laiſſé faire le têms, la Révolte devenoit générale. 1504.

Les Rébelles ſe ſoumettent.

Cependant les Inſulaires furent bien étonnés, quand ils virent étendus par terre, & ſans mouvement, ces hommes, qu'ils croyoient immortels. Ils s'approcherent des cadavres, & comme ils eurent par hazard touché la playe d'un des gens de l'Amiral, qui n'étoit que bleſſé ; celui-ci ſe leva tout à coup en criant d'une maniere terrible ; ce qui cauſa un ſi grand ſaiſiſſement dans l'ame de ces Barbares, qu'ils ſe mirent à fuïr, comme ſi tous ces Morts euſſent été à leurs trouſſes. Ceux des Rébelles, qui avoient pris la fuite, ſe trouvant ſans Chef, & ne ſçachant plus que devenir, prirent le parti d'aller ſe jetter aux pieds de l'Amiral, & lui promirent avec ſerment de lui être déſormais plus fidéles ; il les reçut avec bonté, mais il ne jugea pas à propos de les garder ſur ſes Navires, ni de leur permettre aucun Commerce avec les autres ; il leur donna un Commandant, ſur la ſageſſe duquel il crut pouvoir ſe repoſer ; leur fit délivrer quelques Marchandiſes pour les aider à ſubſiſter, & leur permit de s'établir, où bon leur ſembleroit, en attendant qu'on vînt les chercher pour les conduire à l'Eſpagnole.

L'Amiral arrive à San-Domingo.

Enfin, après une année entiere de délais affectés, Ovando, contre lequel on commençoit à murmurer publiquement, fit partir pour la Jamaïque une Caravelle ſous la conduite de Diego de Salzedo, ancien ſerviteur des Colombs, & le Navire, que Diego Mendez avoit fretté aux dépens de l'Amiral. Le 28. Juin ces deux Bâtimens arriverent heureuſement au Port, où étoit l'Amiral, qui s'embarqua auſſi-tôt avec tout ſon monde, & le 28. de Juin appa-

1504. reilla pour l'Iſle Eſpagnole ; mais il eut bien de la peine, à cauſe des Vents contraires, à gagner la Beata, qui eſt à 20. lieuës d'Yaquimo. Il ne voulut pas aller plus loin, ſans en avoir eu l'agrément du Grand Commandeur, & non ſeulement il l'obtint, mais Ovando, ayant ſçû qu'il paroiſſoit à la vûë du Port, vint lui-même à la tête de toute la Nobleſſe le recevoir à la deſcente de ſon Navire, le logea chés lui, & le régala ſplendidement. Ce fut le 13. d'Août que l'Amiral entra dans cette Capitale.

Mauvaiſe maniere du Gouverneur à ſon égard.

Les politeſſes du Gouverneur Général ſurprirent un peu Colomb, qui ne s'y attendoit pas, mais il devoit, ce ſemble, encore moins s'attendre à ce qui arriva peu de jours après. Il avoit laiſſé ſur ſon Bord François Porras, & il prétendoit le mener en Eſpagne les fers aux pieds ; Ovando l'obligea à le lui livrer, diſant que c'étoit à lui de connoître de ſon crime, & il ne l'eut pas plûtôt entre les mains, qu'il lui donna la liberté. Il fit plus, car il déclara qu'il vouloit informer ſur tout ce qui s'étoit paſſé à la Jamaïque, & voir qui avoit tort, ou de ceux qui s'étoient ſoulevés, ou de ceux, qui étoient demeurés fidéles à l'Amiral, lequel diſſimula ſagement un auſſi grand affront, & une injuſtice ſi criante, à laquelle il n'étoit pas en état de s'oppoſer. Il ſe contenta de dire avec aſſés de modération, que les droits de ſon Amirauté ſeroient réduits à bien peu de choſe, s'il ne pouvoit pas juger un de ſes Officiers, qui s'étoit révolté contre lui ſur ſon propre Bord, & il ſe hâta de ſortir d'une Iſle, qui après avoir été le fondement de toute ſa gloire, & le commencement de ſa grandeur, étoit devenuë le Théatre funeſte, où il avoit reçu les plus ſanglans affronts. Il fretta deux Navires, dont il partagea le Commandement avec ſon frere, & le 12. de Septembre il appareilla pour l'Eſpagne.

Son arrivée en Eſpagne. Il apprend la mort de la Reine.

Comme il ſortoit du Port, le Navire, qu'il montoit fut démâté de ſon grand mât, lequel ſe fendit juſqu'au tillac. Il ne voulut pas rentrer, pour réparer ce dommage, il renvoya le Bâtiment à San-Domingo, & il paſſa dans celui de ſon frere, où étoit auſſi D. Fernand ſon fils. Le 9. d'Octobre, après qu'il

qu'il eût eſſuyé une très-rude tempête, le Vent ayant tout à coup ceſſé, & la Mer étant extrêmement groſſe, le roulis caſſa le grand mât de ce ſecond Navire. Il y remedia de ſon mieux, & peu de jours après, un coup de Vent lui enleva ſa Contre-Miſene. Il avoit encore près de 700. lieuës à faire, & il ſe trouva fort embaraſſé avec un Navire en ſi mauvais ordre. Il arriva toutefois heureuſement à San-Lucar à la fin de l'année, & s'étant auſſi-tôt rendu à Seville, la premiere nouvelle, qu'il y apprit, fut la mort de la Reine Iſabelle de Caſtille. Il ne falloit rien moins qu'un tel coup, pour mettre le comble à toutes les traverſes, qu'il avoit eſſuyées ſans interruption depuis trois ou quatre ans, & que ce dernier malheur lui fit preſqu'abſolument oublier, dans l'accablement où il le jetta. 1504.

Iſabelle mourut à Medina del Campo le 9. de Novembre 1504. & toute l'Eſpagne pleura long-têms une Princeſſe, qui avoit égalé les plus grands Rois par ſes qualités perſonnelles, & dont la ruine des Maures en Eſpagne, par la Conquête de Grenade; & la Découverte du Nouveau Monde, ont relevé la gloire audeſſus de celle de tous les Souverains de ſon ſiecle. On lui doit encore la juſtice de croire, qu'il n'a pas tenu à elle que cette Découverte n'ait été pour les Habitans de ces vaſtes Pays la ſource d'autant de biens, qu'elle leur a cauſé de maux. Elle n'eut point d'autre vûë en les aſſujettiſſant à ſa Couronne, que d'en faire des Chrétiens: elle ne recommanda rien tant à ceux, qu'elle leur envoya, que de les traiter, comme les Caſtillans mêmes, & elle n'a jamais fait paroître plus de ſéverité, que contre ceux, qui avoient contrevenus à ſes ordres ſur cet article. Nous avons vû ce qu'il en a coûté à Colomb, pour avoir ôté la liberté à quelques Indiens; cependant elle l'aimoit, elle connoiſſoit tout ſon mérite, & ſçavoit priſer ſes ſervices. On ne douta point en Eſpagne, que ſa mort ſeule n'eut épargné à Ovando un châtiment exemplaire, pour le cruel maſſacre de Xaragua, dont elle avoit appris la nouvelle avec un extrême chagrin; & dans ſon teſtament, le bon traittement des

Caractere de cette Princeſſe.

Indiens fut la choſe, ſur quoi elle inſiſta davantage.

1505. L'Amiral fait d'inutiles efforts pour être rétabli dans ſa charge de Vice-Roi.

Mais perſonne en particulier ne perdit plus à la mort de l'illuſtre Iſabelle, que Chriſtophle Colomb : il comprit d'abord qu'il feroit d'inutiles démarches, pour ſe faire rétablir dans ſa Charge de Vice-Roy ; néanmoins, pour n'avoir point à ſe reprocher de s'être manqué à lui même, il alla trouver le Roi à Segovie, lui rendit compte de ſes dernieres Découvertes, lui fit un récit fort touchant de toutes les avantures de ſon Voyage, & le pria de ne point oublier ſes ſervices; les fers, qu'il avoit portés ; les injuſtices, qu'on lui avoit faites ; les fatigues, qu'il avoit eſſuyées ; & la promeſſe, que lui & la feuë Reine lui avoient ſi ſouvent renouvellée de lui rendre juſtice, & de le remettre en poſſeſſion de toutes ſes Charges. Ferdinand lui donna de belles paroles ; mais il s'apperçut bientôt qu'il ne devoit pas s'y fier, & qu'on cherchoit à le laſſer. Toute la Cour étoit aſſés partagée ſur ce qui le regardoit ; les uns étoient d'avis qu'on lui tînt tout ce qu'on lui avoit promis, & de ce nombre étoient D. Diego de Deza, Archevêque de Seville, qui avoit été Dominiquain, & Précepteur du Prince D. Jean ; & D. François Ximenés de Ciſneros Franciſcain, Archevêque de Tolede. L'autorité de ces deux Prélats entraîna bien du monde dans leur ſentiment ; mais le plus grand nombre étoit de ceux, qui diſoient hautement, que les prétentions de Colomb étoient au-deſſus de ſes ſervices, & qu'il ne convenoit pas de rendre un Particulier, & ſur-tout un Etranger ſi puiſſant. Son malheur fut que le Roi penſoit comme ces derniers, & ne l'aimoit pas.

Apologue, dont il ſe ſert pour fermer la bouche à ſes Envieux.

Ce fut à peu près dans ce têms-là, que pour confondre ſes Envieux, qui réduiſoient preſque à rien la gloire de ſes Découvertes ; il s'aviſa de ce petit ſtratagême, dont on a tant parlé. Un jour, qu'il étoit à table avec une grande Compagnie, le diſcours tomba ſur le Nouveau Monde, & quelqu'un eût l'impoliteſſe de dire qu'il ne voyoit pas trop le merveilleux d'une telle Entrepriſe, qu'un peu de hardieſſe, & beaucoup de bonheur en avoient fait tout le mérite. Ce diſcours fut

applaudi, & chacun jetta les yeux ſur Colomb, qui ſans répondre un mot, ſe fit apporter un œuf, & demanda, ſi quelqu'un ſçavoit le ſecret de le faire tenir tout droit ſur ſa pointe. On lui en donna à lui même le défi; il l'accepta, caſſa un peu la pointe de l'œuf, & le fit tenir droit. Tous s'écrierent qu'ils en auroient bien fait autant. « Je n'en doute » point, reprit-il, mais aucun de vous ne s'en eſt aviſé; & » c'eſt ainſi que j'ai découvert les Indes. Je me ſuis aviſé le » premier de naviguer de ce côté-là, & il n'eſt aujourd'hui ſi » miſérable Pilote, qui n'y puiſſe aller. Bien des choſes » paroiſſent aiſées après le ſuccès, qu'on a cru impratiqua- » bles, avant qu'elles euſſent été entrepriſes. Vous pouvés » vous ſouvenir des railleries, qui ont été faites de mon » Projet, avant que je l'euſſe exécuté. C'étoit alors une Chi- » mere, une folie: ſi on veut vous en croire aujourd'hui, » rien n'étoit plus aiſé. » Cette ingénieuſe réponſe rendit muets les Jaloux de l'Amiral, & ayant été rapportée au Roi, elle le divertit beaucoup. Ce Prince donna enſuite bien des éloges à ſon auteur; mais c'eſt tout le fruit, que celui-ci en retira. 1505.

Quelque têms après, on lui fit de la part de Ferdinand des Propoſitions ſi peu raiſonnables, qu'il en fut outré de dépit; mais ayant appris ſur ces entrefaites, que le Roi Philippe d'Autriche, & la Reine Jeanne d'Arragon ſon Epouſe, arrivoient inceſſamment en Caſtille, pour prendre poſſeſſion de cette Couronne; il eſpera que la Fille & le Gendre d'Iſabelle, entreroient dans les vûës de ſon Auguſte Protectrice, & dégageroient ſa Parole. Dès qu'il les ſçut en Eſpagne, il leur écrivit, parce que ſes incommodités ne lui permirent pas d'aller lui-même leur rendre ſes hommages, & il chargea D. Barthélemy ſon Frere de leur préſenter ſa Lettre. L'Adélantade fut parfaitement bien reçû de leurs Alteſſes, qui lui promirent de donner contentement à ſon Frere, & il crut pouvoir compter ſur cette promeſſe. 1506. On cherche à l'amuſer & il s'adreſſe au Roi Philippe d'Autriche.

Je n'ai pû ſçavoir ſi cette favorable réponſe parvint juſqu'à l'Amiral; car il mourut avant le retour de D. Barthélemy. Ce fut le 20. de May, jour de l'Aſcenſion, que Chriſtophle Sa Mort & ſon caractere.

1506. Colomb termina à Valladolid, par une mort très-Chrétienne, une vie raiſonnablement longue, puiſqu'il étoit dans ſa 65. année, mais plus qu'aucune autre mêlée de bonheur & d'adverſités, d'opprobres & d'applaudiſſemens ; de ce que la fortune peut procurer de Grandeurs à un Particulier, & de ce qu'elle peut lui faire eſſuyer de revers. Il joüit peu de ſa gloire, & des dignités, dont il fut revêtu ; au contraire, il ne fut preſque pas un jour ſans avoir à ſouffrir, ou les douleurs les plus aiguës, ou les contre-têms les plus fâcheux, ou les chagrins les plus cuiſans. Il étoit d'une taille mediocre, mais bien proportionnée, ſon regard & toute ſa perſonne marquoient quelque choſe de noble, il avoit le viſage long, le nez aquilin, les yeux bleus & vifs, le teint fin & un peu enflammé, les cheveux blonds, tirant ſur le roux, ce qui n'eſt pas un déſagrément dans ſon Pays ; le corps bien conſtitué, & une grande force dans les membres. Son abord étoit facile & prévenant, ſes mœurs douces & aiſées. Il étoit affable envers les Etrangers, humain à l'égard de ſes domeſtiques, enjoüé avec ſes amis, & d'une humeur fort égale envers tout le monde. Il avoit l'ame grande, un génie élevé & vaſte, l'eſprit toûjours préſent & fécond en reſſources, un cœur à l'épreuve de tous les contre-têms, beaucoup de circonſpection & de prudence dans toute ſa conduite. Quoiqu'il eut paſſé les deux tiers de ſa vie dans une fortune des plus médiocres, il ne fut pas plûtôt en Place, qu'il prit naturellement toutes les manieres de Grand Seigneur, & qu'il parut né pour commander. Perſonne ne ſçavoit mieux que lui ſe donner cette gravité bienſéante, ni ne poſſedoit plus parfaitement cette éloquence inſinuante & ſenſée, qui rendent preſque toûjours le Commandement efficace. Enfin il avoit de la grace à tout, parloit peu & toûjours bien, il étoit éloigné de toute oſtentation, il avoit du zéle pour le Bien Public, & ſurtout pour la Religion ; une pieté ſolide, beaucoup de probité, & l'eſprit fort orné par les ſciences, qu'il avoit étudiées avec ſoin dans l'Univerſité de Padouë : on aſſûre qu'il ne paſſoit pas

un jour ſans réciter les Heures Canoniales ; en un mot, il ne lui manqua pour être l'Idole des Caſtillans, & dans leur eſprit un des plus Grands Hommes de ſon ſiecle, que d'être né parmi eux : il eſt même certain qu'il eut fait beaucoup plus en faveur de cette Couronne, s'il n'eût pas eu le malheur d'y être regardé comme Etranger. Il faut pourtant avoüer, que les plus illuſtres Hiſtoriens Eſpagnols lui ont rendu toute la juſtice, qui lui étoit dûë. Oviedo ne craignit point de dire à Charles Quint, que ſi on lui eut érigé une Statuë d'or, on n'eut rien fait de trop ; & d'autres ſuivant le génie extrême de leur Nation, l'ont comparé à ces Heros du premier Age du Monde, dont l'Antiquité Profane a fait des Demi-Dieux. Dans le vrai, peu d'hommes ſe ſont fait un auſſi grand nom, & à plus juſte titre. 1506.

Mais tant de qualités éminentes, ne furent point ſans quelques défauts, & tout ſage, que fut Chriſtophle Colomb, il n'a pas laiſſé de faire des fautes. Comme il avoit paſſé ſans milieu de l'état de ſimple Pilote, à une condition, où il n'avoit au-deſſus de lui, que le Sceptre, & de la plus profonde obſcurité, à une gloire, qu'il ne partageoit qu'avec ſa Souveraine ; il fut trop jaloux de ſon autorité. Il étoit naturellement colere, mais la raiſon & la réflexion en réprimoient d'abord les ſaillies. Il ne fit peut-être pas aſſés d'attention, qu'il avoit à commander à une Nation haute, & qui n'obéït pas volontiers à un Etranger, quoiqu'elle ait été plus long-têms, qu'aucune autre, ſous le joug. Il fut un peu dur à l'égard des Indiens, & quoiqu'il fût bien éloigné de les moleſter de gayeté de cœur, il parut trop perſuadé, qu'ils étoient nés pour être les Eſclaves de leurs Conquerants. Du reſte, il ne négligea point leur Inſtruction, & il ne tint pas à lui qu'ils ne devinſſent tous Chrétiens. Son amour de l'Ordre & de la Diſcipline, lui fit porter la ſéverité plus loin, qu'il ne convenoit dans de nouvelles Colonies. Il devoit ſçavoir que dans ces nouveaux Etabliſſemens, il y a moins à craindre d'une ſage condeſcendance, qui porte à adoucir le joug, pour le faire gouter, que d'une du- Ses défauts.

1506. reté inflexible, qui conduit aisément au désespoir des Esprits déjà aigris, par les incommodités inséparables d'un genre de vie aussi nouveau, & auquel il est si mal aisé de s'accoûtumer.

Il fut marié deux fois, comme je l'ai remarqué ailleurs. De Donna Philippa Moñiz Perestrello, il eut D. Diegue, qui lui succeda dans ses Charges; & de Donna Beatrix Henriquez, qu'il épousa en secondes Noces en Espagne, il eût D. Fernand ou Ferdinand, qui a écrit la Vie de son Pere, & qui se fit Prêtre. Il fut d'abord inhumé dans l'Eglise des Chartreux de Seville, puis transporté dans la Grande Eglise de San-Domingo, ainsi qu'il l'avoit ordonné par son Testament. Mais il est têms de revenir à l'Isle Espagnole.

Nouvelle Révolte dans le Higuey.

Assés peu de têms avant le départ des Vaisseaux, qu'on envoya au secours de l'Amiral à la Jamaïque; la Province de Higuey, qu'on se flattoit d'avoir pacifiée de maniere, à n'y plus appréhender aucun mouvement, se retrouva subitement toute en Armes. Nous avons vû que Jean de Esquibel avoit forcé Cotubanama à recevoir la loy, & bâti deux Forteresses dans cette Province; on y avoit ajoûté depuis des Etablissemens plus considerables, & l'on croyoit avoir par-là ôté aux Insulaires de ces quartiers-là, jusqu'à l'envie de remuer; mais on se trouve quelquefois réduit à des extrêmités, où une Mort presque certaine ne paroît plus un mal, ou en paroît un plus supportable, que celui qu'on souffre: & c'est ce qui arriva aux Habitans du Higuey. Une des Conditions du Traité, que Jean de Esquibel avoit fait avec eux, étoit qu'ils laboureroient une certaine étenduë de terrein au profit du Domaine; mais, qu'on ne pourroit pas les contraindre à porter eux-mêmes à San-Domingo les Grains, qu'ils receüilleroient; qu'ils les livreroient sur les lieux à ceux, qui seroient commis pour les recevoir. Villeman, qui commandoit dans un des Forts bâtis par Esquibel, voulut malgré cette clause, qui étoit expresse, les obliger à charrier leurs Grains jusqu'à la Capitale, & comme

d'ailleurs ſes Soldats vivoient d'une maniere fort licencieuſe, ſans qu'il ſongeât à y mettre ordre, les malheureux Indiens, après bien des plaintes inutiles, ne conſultant plus que leur deſeſpoir, allerent tumultuairement attaquer la Fortereſſe, la brûlerent, & maſſacrerent la Garniſon, dont il ne ſe ſauva qu'un Soldat. 1506.

Eſquibel marche contre les Indiens.

Le Grand Commandeur n'eût pas plûtôt appris ce ſoulevement, que réſolu à mettre pour toûjours ces Indiens hors d'état de lui cauſer de pareilles inquiétudes, il fit aſſembler toutes les Milices, qui ſe trouvoient répanduës dans les principales Villes. Diego de Eſcobar, fut chargé de conduire celles de la Conception, Jean Ponce de Leon fut mis à la tête de celles de la Capitale; un autre Capitaine, dont je n'ai pas trouvé le nom, amena celles de Bonao, & Jean de Eſquibel eut le Commandement général de l'Armée, qui ſe trouva forte de 400. hommes. Il l'amena dans la Province d'Ycayagua, qui confine à celle de Higuey, où il leva un grand nombre d'Indiens aguerris, & fort fidéles, qui lui furent d'un très-grand ſecours. Il s'agiſſoit d'aller attaquer l'Ennemi ſur les plus hautes Montagnes du Higuey, où il s'étoit cantonné, & où il ne manquoit de rien; car ces Montagnes, dont pluſieurs ont le ſommet en Terraſſe, ont pour la plûpart un terrein rouge, d'une merveilleuſe fertilité. Les routes, qui y conduiſent, ne ſont pas aiſées à connoître, & il ne fut jamais poſſible d'obliger, même à force de tourmens, aucun des Priſonniers, que firent les Caſtillans, à leur ſervir de Guides. Eſquibel rencontra néanmoins un jour un Corps de Troupes aſſés conſidérable, qu'il mit aiſément en déroute; mais outre qu'il étoit aiſé aux Barbares de ſe ſauver dans des lieux inacceſſibles, on en trouva pluſieurs, qui firent paroître un courage, ou plûtôt une fureur, dont les Caſtillans ne laiſſerent pas d'être effrayés.

Effets du déſeſpoir des Indiens.

On en vit, qui bleſſés à mort par les Arbalêtres de leurs Ennemis, s'enfonçoient de rage leurs Fléches dans le corps, & après les avoir retirées, les prenoient avec les dents, &

1504. | 1506. les mettoient en morceaux, qu'ils jettoient contre les Chrétiens, dont ils croyoient s'être bien vangés par cette espece d'insulte. D'autres ayant été faits Prisonniers, & leurs Vainqueurs les obligeant de courir devant eux, pour leur montrer les chemins, se précipitoient sur des pointes de Rochers, pour n'être point forcés à trahir leurs Compatriotes. Il y en eût un, qui s'étant avancé à la tête de l'Armée, osa bien y défier un Espagnol, nommé Alexis Gomez, qui ne pût jamais lui porter un seul coup; ce fut un spectacle assés singulier de voir un homme tout nud, avec un Arc & une Fléche à la main, voltiger autour d'un Soldat bien armé, & se mocquer des vains efforts, que faisoit celui-ci pour le percer. Ce Combat, où il n'y eut point de sang répandu, réjoüit long-têms les Spectateurs; enfin l'Indien se lassa, & se réjoignit à ses gens, qui le reçûrent avec de grandes acclamations.

La prise du Cacique met fin à la guerre.

Il y eut plusieurs autres actions, où les Insulaires firent paroître de la résolution & de la conduite. On comprit alors qu'il falloit désormais peu de choses pour les aguerrir tout à fait. Mais enfin, la prise de Cotubanama mit fin à la Guerre. Ce malheureux Cacique se croyoit fort en sûreté dans l'Isle *Saona*, où il s'étoit fait un espece de Labyrinthe. On ne laissa pas de l'y découvrir : il fut mené à San-Domingo, où le Grand Commandeur le fit pendre. Tel fut le sort du dernier Roi de l'Isle Espagnole; la plûpart des autres Souverains, & des Seigneurs particuliers, n'en avoient pas eu un plus heureux. Mais quoique les Espagnols semblassent vouloir témoigner le mépris, qu'ils en faisoient, en les soûmettant à un supplice aussi infamant; il y a pourtant lieu de croire qu'ils leur eussent laissé la vie, s'ils les avoient moins craints. Le Higuey étant de nouveau pacifié, Ovando y fit construire deux Bourgades, *Salvaleon* sur le bord de la Mer, & *Santa-Cruz de Ycayagua* dans le milieu des Terres. Cette derniere fut détruite au bout de quelques années, & de ses débris s'est formée celle qu'on appelle aujourd'hui *Scibo* ou *Zeibo*. Elle est à 20. lieuës de la Capitale, Salvaleon de Higuey à 28.

Ou *Aycayagua.*

Les

Le ſuccès de cette guerre, & la nouvelle de la mort d'Iſabelle, mirent le comble à l'infortune des Habitans naturels de l'Iſle Eſpagnole. Il eſt vrai, comme nous l'avons rapporté plus haut, que la Reine de Caſtille avoit accordé aux preſſantes ſollicitations d'Ovando, que chaque Cacique fût tenu d'envoyer ſes Sujets travailler aux Mines tour à tour, à la charge néanmoins qu'ils ſeroient payés de leur travail. Le Gouverneur Général avoit reglé ce ſalaire à un Blanc & demi par jour, ce qui montoit à peine à une demie Piaſtre par mois; mais il n'eut pas plûtôt appris la mort de ſa Maîtreſſe, que ce payement, tout modique qu'il étoit, lui parut une charge trop peſante, & qu'il le retrancha tout-à-fait. Il ſemble même que dès-lors le têms du travail ne fut plus limité, & bientôt tous les Indiens, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, de condition y furent condamnés, ſans que ceux, à qui on les abandonnoit, fuſſent tenus à rien, qu'à les inſtruire des Principes du Chriſtianiſme, condition que la plûpart remplirent fort mal. Le Grand Commandeur, qui ſelon Barthélemy de las Caſas, n'avoit pas plus de zéle pour le ſalut de ces malheureux, que s'ils euſſent été des Animaux entierement dépourvûs de raiſon, vouloit néanmoins perſuader le Roi qu'il n'avoit rien plus à cœur: Ferdinand de ſon côté ne ceſſoit de lui recommander cet article, & ſur les réponſes, qu'il en recevoit, il ne doutoit point que toute l'Iſle ne devînt bientôt Chrétienne.

1506. Les Indiens ſont plus maltraités que jamais.

Cette belle oſtentation de zéle, ſoûtenuë de grands envoys d'Or, faiſoit regarder Ovando comme un homme néceſſaire, & le maintenoit en place contre les efforts des Colombs, qui mettoient tout en uſage, pour être rétablis dans leurs droits. D'ailleurs rien n'étoit mieux reglé, que la Colonie, le Gouverneur Général y avoit établi la Police; la Juſtice s'y adminiſtroit avec exactitude, & l'on n'y ſouffroit aucun déſordre, tout le monde étoit occupé, & perſonne ne ſe plaignoit. Il ſe faiſoit en ce têms-là dans l'Iſle Eſpagnole, quatre fontes d'or chaque année; deux dans la Ville de Buena-Ventura, pour les vieilles & les nouvel-

Richeſſes immenſes, qui ſortent de l'Iſle Eſpagnole.

1506. les Mines de S. Christophle; & deux à la Conception, qu'on appelloit communément la Ville de la Vega, pour les Mines de Cibao, & les autres, qui se trouvoient plus à portée de cette Place. Chaque fonte fournissoit dans la premiere de ces deux Villes, cent dix, ou six-vingt mille Pesos, & le Peso Castillan faisoit il y a 80. ans, quatre livres dix sols de notre monnoye. Celles de la Vega donnoient ordinairement 125. ou 130. & quelquefois 140000. Pesos; de sorte que l'or, qui se tiroit tous les ans des Mines de toute l'Isle, montoit à 460000. Pesos. Aussi sur le bruit, qui se répandit en Espagne, qu'on faisoit en très-peu de têms, & sans rien risquer des fortunes considerables dans cette Colonie, pour peu qu'on fût des amis du Gouverneur Général, il ne se trouva plus bientôt assés de Navires, pour y porter tous ceux, qui vouloient y aller.

Départemens donnés aux Seigneurs de la Cour.

Mais il ne fut pas long-têms nécessaire de passer la Mer, pour profiter des richesses de l'Isle Espagnole. La plûpart des Grands Seigneurs & des Ministres, s'aviserent de demander des Départemens au Roi, à qui les Indes étoient restées en propre, par un traité fait entre lui, & le feu Roi de Castille; & ils les obtinrent sans aucune difficulté. Le Grand Commandeur, qui prévit toutes les suites de cette liberalité du Prince, s'y opposa en vain; & ses représentations furent même assés mal reçûës. Les Concessionaires établirent des Procureurs sur les lieux, pour agir en leur nom. Ces Procureurs avoient leur fortune à faire, & à pousser les interêts de leurs Maîtres. Les Insulaires en furent la victime, on ne ménagea en rien ces malheureux, & on se soucioit fort peu qu'ils succombassent sous le travail, parce qu'en vertu des Provisions du Roi, on se les faisoit remplacer sur le champ. Le Gouverneur Général n'osant rien refuser, encore moins châtier la cruauté de ces impitoyables Maîtres; on ne peut dire combien en peu de mois il périt de ces malheureux, qui furent sacrifiés à la cupidité des Grands & à celle de leurs Intendans.

Entreprises

Ferdinand avoit alors à soûtenir la guerre dans le Royau-

me de Naples. Cinq cens mille Ecus d'or, qui ſe tirerent chacune des années ſuivantes de l'Eſpagnole, lui fournirent une grande reſſource, pour en ſoutenir les frais, & comme il n'étoit pas inſtruit des moyens, dont on ſe ſervoit pour remplir ainſi ſes Coffres, il combloit d'éloges le Grand Commandeur. Ovando encouragé par les aſſûrances de la ſatisfaction, que ce Prince avoit de ſa conduite, voulut encore faire un pas en avant. Il publia une Ordonnance, par laquelle il affermoit la Pêche, la Chaſſe, & les Salines naturelles; mais les cris de toute la Colonie contre une ſi odieuſe innovation, étant parvenus juſqu'aux oreilles du Roi, ce Prince caſſa l'Ordonnance, & en fit une autre, qui fut dans la ſuite d'une bien plus grande utilité à ſes Sujets, que les Mines même.

1506. odieuſes du Grand Commandeur pour augmenter les Revenus du Roi.

Ce fut au ſujet des Cannes de Sucre, que l'on commençoit à cultiver dans l'Iſle Eſpagnole. Ferdinand avoit extrêmement à cœur qu'on les y multipliât, & ſes ſoins ne furent pas inutiles. Les premiers Roſeaux avoient été apportés des Canaries, par un nommé Pierre d'Atença, & Gonzalés de Veloſa fut le premier, qui fit bâtir dans l'Iſle un Moulin à Sucre. On ne peut dire avec quelle promptitude & quel ſuccès l'exemple de ces deux Habitans fut ſuivi de tous ceux, qui étoient en état de faire les avances néceſſaires pour de pareilles Manufactures. On crut auſſi avoir découvert une Mine de Cuivre du côté de Puerto-Real, & le Roi donna ſes ordres pour y faire travailler; mais Ovando négligea, ou ne fut point en état de fournir aux Entrepreneurs le nombre d'Indiens, qu'ils demandoient: d'autres diſent que la Mine ne ſe trouva pas aſſés abondante, ce qui eſt certain, c'eſt que l'ouvrage, à peine commencé, fut abandonné. On croit que cette Mine eſt ce qu'on appelle aujourd'hui le Morne rouge dans la Plaine du Cap François. On y voit des indices de cuivre, & quelques-uns aſſûrent y en avoir ramaſſé.

Cannes de Sucre plantées dans l'Eſpagnole, Mine de Cuivre.

Cependant il n'étoit encore venu que très-peu de Femmes Caſtillanes dans l'Iſle Eſpagnole, & une bonne partie

Reglement pour les Mariages.

1506. | 1507. des nouveaux Colons s'étoient attachés à des filles du Pays; les Gentilshommes ayant eu ſoin de choiſir les plus qualifiées. Mais ni les unes, ni les autres n'étoient tenuës à titre de Femmes légitimes, & pluſieurs même de ces Concubinaires avoient leurs Femmes en Caſtille. Pour remedier à ce déſordre, Ovando chaſſa de l'Iſle tous ceux, qui étoient mariés, & ne vouloient point faire venir leurs Femmes; & obligea les autres ſous la même peine à épouſer leurs Concubines, ou à s'en défaire. Preſque tous prirent le premier parti, & l'on peut dire que plus des trois quarts des Eſpagnols, qui compoſent aujourd'hui cette Colonie, deſcendent par les Femmes des premiers Habitans de l'Iſle. Mais comme les Troubles paſſés avoient fait connoître le penchant, qu'avoient les Eſpagnols à la révolte; Ovando jugea néceſſaire d'ôter aux Gentilshommes, qui avoient épouſé des Indiennes, les Départemens, qu'il leur avoit donnés, en les dédommageant d'ailleurs; & cela pour les mettre hors d'état de cabaler, & d'entreprendre de faire valoir leurs droits ſur la Succeſſion de leurs Beau-peres.

1507. | 1508. L'année 1507. il ne reſtoit déjà plus dans l'Iſle Eſpagnole, que 60000. Indiens, c'eſt-à-dire, la vingtiéme partie de ce qu'on y en avoit trouvé 15. ans auparavant, ſelon ceux, qui en mettent le moins. Et comme il s'en falloit bien que ce nombre ne fût ſuffiſant, pour ſatisfaire l'avarice des Conceſſionnaires; le Grand Commandeur propoſa de tranſporter les Habitans des Iſles Lucayes dans celle-ci; ajoûtant que c'étoit l'unique moyen d'inſtruire dans la Religion ces Peuples abandonnés, auſquels il n'étoit pas poſſible de fournir des Miſſionnaires, en tant de lieux differens. Ferdinand donna dans le Piege, & la permiſſion ne fut pas plûtôt publiée, que pluſieurs Particuliers équiperent à leurs frais des Bâtimens pour aller faire des recruës aux Lucayes. On n'imagineroit pas les fourberies, qui furent miſes en uſage, pour engager ces pauvres Inſulaires à ſuivre leurs Tyrans. La plûpart les aſſûrerent qu'ils venoient d'une Région délicieuſe, où étoient les Ames de leurs Parents, & de leurs Amis

Habitans des Lucayes tranſportés à l'Iſle Eſpagnole & avec quel ſuccès.

défunts, qui les invitoient à les venir joindre. 40000. de ces Barbares furent assés simples pour se laisser séduire ; mais quand ils virent, en arrivant à l'Espagnole, qu'on les avoit abusés, ils en conçûrent un chagrin, qui en fit périr un grand nombre, & porta plusieurs à entreprendre des choses incroyables pour se sauver. Un Navire Espagnol fut assés surpris d'en rencontrer une Troupe, à 50. lieuës en Mer dans une Pirogue, autour de laquelle ils avoient attaché des Callebasses pleines d'eau douce. Ils touchoient presque à leur Isle, lorsqu'il firent cette malheureuse rencontre, car les Espagnols ne manquerent pas de les reconduire au lieu de leur Esclavage. 1507. | 1508.

Violences commises en cette occasion.

Au défaut de l'artifice, dont il y a bien de l'apparence, que ces Sauvages ne furent pas long-têms les Dupes, on usa sans doute plusieurs fois de violence, pour les arracher à leur Terre Natale ; au moins est-il bien certain, qu'au bout de quelques années les Isles Lucayes étoient absolument désertes, & comme elles sont la plûpart assés steriles, elles n'ont jusqu'ici fait envie à personne ; les Anglois prétendent néanmoins qu'elles leur appartiennent, & ils ont un établissement dans celle de la Providence, sur le nouveau Canal de Bahama. J'ai lû dans des Mémoires, qui me paroissent assés sûrs, que s'étant formé en France, on ne marque pas précisément le têms, une Compagnie pour établir ces Isles, elle y envoya un Navire chargé de toutes sortes de munitions, & d'un nombre suffisant d'Habitans, mais qu'ayant trop differé d'en envoyer un second, on n'y trouva plus personne. Ces mêmes Mémoires ajoûtent qu'il y a dans ces Isles de très-bons Ports, & des Havres fort sûrs, quantité de Cochons, des Salines, beaucoup de Sources de bonne eau, des Rivieres, & toutes sortes de Materiaux pour bâtir.

La Justice & les Finances sont ôtées aux Gouverneurs Généraux.

L'année suivante 1508. le Roi Catholique fit un changement dans le Gouvernement des Indes, qui diminua beaucoup le pouvoir des Gouverneurs Généraux. Jusques-là les Finances & la Justice avoient toûjours été administrées en

1507. | 1508. leur nom, par des Officiers, dont l'autorité trop ſubordonnée à la leur, étoit avilie par une ſi grande dépendance, & quelquefois opprimée, lorſqu'elle entreprenoit de s'oppoſer à leurs volontés. Ceux, qui ſçavoient s'accommoder au têms, en recevoient pour récompenſe le privilege de tout oſer; & quelques-uns acquirent dans ces Employs des richeſſes immenſes. On a ſurtout parlé d'un certain Bernardin de Sainte Claire, qui avoit été fait Tréſorier par Ovando, & qui s'étoit ſervi des deniers de la Caiſſe Royale pour achetter de grands héritages. Sa Table étoit ſomptueuſe, & un jour, qu'il donnoit à manger au Grand Commandeur, on ſervit en guiſe de ſel, de l'or en poudre; Il fit enfin tant de folies, & ſes malverſations allerent ſi loin, que ſon propre Protecteur fut obligé d'en avertir la Cour. Le Roi envoya un nommé Davila pour lui faire rendre ſes Comptes, & il ſe trouva redevable de 60000. Peſos d'or. Tout ſon bien fut ſaiſi & vendu à l'Encan, mais Ovando fit enſorte par ſon crédit, que tout y fût porté à un prix exorbitant, de ſorte que Sainte Claire, après avoir payé le Roi, ſe trouva encore beaucoup de reſte; mais il perdit ſa Charge, qui fut alors réunie à celle d'Intendant de Juſtice, ſous le Titre de Tréſorier Général. Le premier, qui en fut revêtu, fut un Officier de la Maiſon du Roi, nommé D. Miguel de Paſſamonté, lequel arriva au mois de Novembre à San-Domingo, bien muni de Brevets en bonne forme, & d'un ordre au Gouverneur Général de lui donner un Département d'Indiens.

D. Diegue Colomb épouſe la Niéce du Duc d'Albe, & rentre dans ſes droits ſur le Gouvernement des Indes.

Ce changement fut bientôt ſuivi du rappel du Grand Commandeur. D. Diegue Colomb, l'aîné des fils du feu Amiral des Indes, pourſuivoit avec chaleur les Droits, qu'il avoit hérités de ſon Pere, ſur la Vice-Royauté des Indes; & quoiqu'il rencontrât en ſon chemin les mêmes difficultés, que D. Chriſtophle y avoit rencontrées, & de plus grandes encore, il ne ſe rebuta point. Les plus fortes oppoſitions venoient de la part du Roi même; mais après que le jeune Amiral eut long-têms eſſuyé les lenteurs de ce Prin-

ce, il le conjura enfin de trouver bon, qu'il ſe pourvût en Juſtice. Ferdinand ne put lui refuſer une demande ſi raiſonnable; & Colomb préſenta auſſi-tôt au Conſeil un Mémoire contenant 42. Articles, tous conformes à ce qui avoit été arrêté entre le même Ferdinand & Iſabelle d'une part, & Chriſtophle Colomb de l'autre, avant & depuis la découverte des Indes. L'affaire fut diſcutée avec toute l'exactitude poſſible, & comme le droit de l'Amiral étoit inconteſtable, il gagna ſon Procès tout d'une voix; mais il n'en auroit été gueres plus avancé malgré cela, (le Roi ne manquant ni de moyens, ni de prétextes pour traîner en longueur l'éxécution de l'Arrêt,) s'il ne ſe fût procuré une Protection capable de lui faire ſurmonter tous les obſtacles. Il épouſa Marie de Tolede, fille de Ferdinand de Tolede, Grand Commandeur de Leon, Grand Veneur de Caſtille, Frere du Duc d'Albe, & Couſin Germain du Roi Catholique, dont le Duc d'Albe étoit d'ailleurs le Favori, depuis qu'il l'avoit très-utilement ſervi dans la guerre de Naples, & contribué plus que perſonne à le faire rappeller en Caſtille. Le premier effet de cette alliance fut, que les deux Freres ſe mirent d'abord à ſolliciter fortement en faveur, l'un de ſon Neveu, & l'autre de ſon Gendre. Ferdinand voulut leur donner de belles paroles à ſon ordinaire, mais ils ne s'en contenterent pas, & ils parlerent ſi haut, qu'ils obtinrent enfin une partie de ce qu'ils demandoient. 1507. | 1508.

Ovando fut révoqué, & l'Amiral fut nommé pour le remplacer, mais il n'eut que le titre de Gouverneur Général, avec la même autorité, les mêmes Privileges, & les mêmes appointemens, qu'avoient eû ſes deux Prédéceſſeurs. Je le trouve néanmoins quelquefois nommé Vice-Roi, & Donna Maria de Tolede ſon Epouſe n'eſt jamais appellée que Vice-Reine, dans les Auteurs, que j'ai lus, mais il paroît que c'étoit des Titres d'Honneur, qu'on leur donnoit ſans conſequence, en faveur ſans doute d'une alliance, qui l'uniſſoit de ſi près à la Maiſon Royale. Dès que cette affaire eut été concluë, l'Amiral repréſenta au Roi, que ſon

Mais la Charge de Vice-Roi eſt ſupprimée.

1508. Alteſſe pourroit ſur de fauſſes informations, faire quelquefois des Réglemens, qui tourneroient au préjudice de ſa Charge, & qu'il convenoit au bon ordre, & au bien du ſervice, que le Gouverneur Général eût la liberté de faire des Remontrances, avant que d'être obligé d'éxécuter. Cela lui fut accordé: mais comme cette précaution étoit particulierement contre les Favoris, qui rendent ſouvent les Souverains mêmes les Miniſtres de leurs paſſions; une telle demande, & plus encore l'uſage, que l'Amiral fit de la permiſſion, qu'il obtint, lui ſuſciterent des ennemis puiſſants, qui lui cauſerent dans la ſuite bien des chagrins.

Cauſes du rappel d'Ovando.

Quant à Ovando, ſa diſgrace ne fut pas ſeulement le fruit du crédit des Protecteurs de D. Diegue; elle venoit de plus loin, & l'on prétend que la feuë Reine Iſabelle, avoit prié Ferdinand de le rappeller, ne voulant pas mourir ſans aſſûrer la punition du Maſſacre de Xaragua. Mais le Grand Commandeur avoit fait une faute bien moins excuſable encore dans un homme, qui devoit connoître la Cour & les Miniſtres; il s'étoit broüillé avec Fonſeca, qui avoit encore changé ſon Evêché de Cordouë pour celui de Palencia; & voici à quelle occaſion. Fonſeca avoit fait donner le Gouvernement de la Citadelle de San-Domingo à une de ſes Créatures, nommé Chriſtophle de Tapia: cet Officier en arrivant à la Capitale, trouva la Place priſe, le Grand Commandeur l'avoit donné à Diego Lopez de Salzedo ſon neveu. Tapia ne laiſſa pas de préſenter ſes Proviſions au Gouverneur Général, qui les mit par reſpect ſur ſa tête, & en les lui rendant, lui dit: « J'informerai le Roi de cette » affaire, & je ne ferai rien que ce qui me paroîtra le mieux » pour le ſervice de ſon Alteſſe.

Il écrivit effectivement au Roi, & lui repréſenta que Tapia étant pourvû de la Charge de Fondeur d'or, qui étoit très-lucrative, elle devoit lui ſuffire; d'ailleurs que la Citadelle de San-Domingo étoit ſon Ouvrage, & qu'il étoit bien naturel qu'il pût diſpoſer de ſon Gouvernement, d'autant

tant plus qu'on ne lui avoit jamais disputé le droit de nommer à ces sortes de Places. Quelque têms après, Tapia ayant mal parlé du Grand Commandeur, il fut mis en Prison dans la Forteresse même, par ordre d'Alphonse Maldonat, qui en qualité d'Alcaïde Major, étoit encore à la tête de la Justice. Mais comme on l'eût envoyé Prisonnier en Espagne, l'Evêque de Palencia le fit déclarer innocent, & engagea le Roi à nommer François de Tapia son Frere au Gouvernement de la Forteresse de San-Domingo. Ovando ressentit vivement cette mortification, mais il n'en devint pas plus souple à l'égard du Ministre, contre lequel il fut même soutenu dans une occasion; ce fut ce qui acheva de le perdre, & peut-être que sans cela tout le crédit de la Maison de Tolede eut cedé à la haine de Fonseca contre les Colombs. Ovando le crut ainsi, mais il fut, ou du moins affecta de paroître assés peu sensible à sa révocation. 1508.

Un Historien, qui a trop voulu le justifier, pour être toûjours cru sur ce qui le regarde, assûre qu'il fut extrêmement regretté dans les Indes, & que l'Isle Espagnole en particulier le pleura long-têms. Il ajoûte qu'on ne vit jamais un homme moins intereſſé, qu'il dépensa en ouvrages publics tous ses Revenus, & que quand il partit pour retourner en Espagne, il fut obligé d'emprunter 500. Castillans pour les frais de son voyage. Après tout, ces grandes marques d'affection & d'attachement, qu'on lui donna au moment, qu'on apprit son rappel, ou ne furent pas générales, ou ne durerent pas long-têms; car il est certain que, peu de têms après son arrivée en Castille, divers Particuliers lui intenterent Procès, & lui demanderent des sommes très-considérables. Toute sa ressource fut que, ces demandes n'ayant pas été faites dans les 30. jours, qui lui avoient été donnés pour la reddition de ses Comptes, il n'étoit plus obligé d'y répondre; ce que le Roi voulut bien autoriser par un rescrit. Il paroît aussi qu'il avoit acquis du Bien en fonds dans les Indes, puisqu'une des Instructions, qui furent données à l'Amiral, fût d'avoir soin qu'on lui conservât

Ce qu'on pensa d'Ovando à son rappel.

1508. tout ce qui se trouveroit lui appartenir légitimement. Une autre Instruction portoit que la Flotte, que D. Diegue commanderoit en allant d'Espagne aux Indes, seroit au retour des Indes en Espagne sous les ordres du Grand Commandeur, lequel fut très-bien reçû du Roi Catholique, & ne parut point du tout à la Cour comme un homme disgracié.

1509. Départ de l'Amiral, & son arrivée à San-Domingo. Il se brouille d'abord avec le Ministre.

Mais pour revenir, l'Amiral s'étant rendu à Seville sur la fin de l'année 1508. pour y mettre ordre à son embarquement, le Roi l'y suivit de près, & lui donna plusieurs Audiences particulieres, où il entra dans un fort grand détail de tout ce qui concernoit les Indes. Mais il ne lui recommanda rien tant, que d'établir la Religion, & surtout d'attirer par les voyes les plus éfficaces les Peuples au Christianisme. De Seville D. Diegue passa à San-Lucar, où il s'embarqua le 9. de Juin avec sa Femme, son Frere D. Fernand, ses deux Oncles, quantité de Noblesse, beaucoup d'Officiers, & un bon nombre de Demoiselles, qui étoient à la suite de la Vice-Reine. Le Voyage fut heureux, & la Flotte moüilla dans le Port de San-Domingo le 10. de Juillet. Comme il n'y avoit point encore de Maison affectée au Gouverneur Général, l'Amiral jugea à propos de se loger dans la Forteresse, laissant à François de Tapia, qui étoit venu avec lui pour prendre possession de cette Place, le soin de chercher un autre logement. Il refusa même de le faire recevoir en qualité de Gouverneur, mais il eut bientôt tout lieu de se repentir d'une démarche, qui parut peu mesurée à ses meilleurs amis. Tapia prit le parti de repasser en Espagne, pour y faire ses plaintes, elles y furent écoutées, on fit expedier sur le champ un Ordre à l'Amiral d'évacuer la Citadelle, & de la remettre au Trésorier Général Passamonté. Tapia revint peu de têms après, & Passamonté le mit en possession de son Gouvernement & de son logement, il avoit encore gagné à son voyage un département d'Indiens, que l'Amiral eut ordre de lui donner.

1509. La Colonie de l'Eſpagnole prend une nouvelle face.

Cependant l'arrivée du nouveau Gouverneur Général & de ſa nombreuſe famille, avoit donné à l'Iſle Eſpagnole un luſtre, qu'elle n'avoit pas encore eu. J'ai dit que la Vice-Reine avoit amené avec elle un bon nombre de Demoiſelles; on les maria d'abord aux plus riches Habitans, & elles contribuerent extrêmement à adoucir les mœurs de ces anciens Colons, devenus déjà preſque à moitié Sauvages. Divers accidens arrivés coup ſur coup, & dans leſquels les Eſpagnols furent aſſés heureux pour reconnoître la main de Dieu, qui les frappoit, ne ſervirent pas peu non plus à les faire rentrer en eux mêmes, & à leur faire reprendre leurs premiers ſentimens de Religion, dont il ne reſtoit plus dans leur cœur, que de legeres traces.

Ouragans & leurs effets

Au mois d'Août de l'année précédente 1508. un Ouragan avoit fait périr à la Côte juſqu'à 20. Navires: au mois de Juillet de celle-ci, il en ſurvint un autre très-violent, qui fit de grands dégats incroyables, & renverſa une grande partie des Maiſons de la Capitale; & ce qui fit ſurtout regarder ces accidens funeſtes, comme des effets de la colere du Ciel, c'eſt ce que les Indiens publierent alors, & aſſûrerent unanimement, à ſçavoir, qu'avant l'arrivée des Caſtillans, ces Ouragans étoient très-rares ſur leurs Côtes. Ce qu'il y eut de fâcheux, c'eſt que pluſieurs reconnoiſſant que c'étoit Dieu, qui les frappoit, ne ſe rendirent point juſtice ſur leurs cruautés, & n'ouvrirent point les yeux, ni ſur leur avarice, ni ſur leurs diſſolutions, ni ſur quantité d'autres déſordres criants, mais s'imaginerent que le Seigneur les puniſſoit uniquement à cauſe de leur peu de reſpect pour le S. Sacrement de l'Autel, qui étoit en bien des endroits gardé avec trop peu de décence. Ils firent donc bâtir par tout de belles Egliſes, & l'Hiſtorien Oviedo, qui fut quelques années après Gouverneur de la Citadelle de San-Domingo, aſſûre que depuis 1520. juſqu'en 1535. qu'il écrivoit ſes Mémoires, aucun Ouragan ne ſe fit ſentir ſur les Côtes de l'Iſle Eſpagnole. Auſſi y continuë-t'on encore aujourd'hui d'avoir un ſoin particulier des Egliſes, qui ſont tou-

1509. tes très-belles, fort riches, & fort ornées, tandis que la plûpart des Habitans n'ont pas dequoi ſe couvrir ; mais l'Ennemi du ſalut des Hommes, qui fit ainſi prendre le change aux Eſpagnols des Indes, n'avoient garde de les inquieter ſur ces Temples materiels, qu'ils érigeoient en l'honneur de Jeſus-Chriſt, tandis que, s'abandonnant ſans honte à toutes ſortes d'excès, ils profanoient d'une maniere criante les véritables Temples du S. Eſprit ; & l'on doit peut-être regarder la ceſſation du Fleau, qui les affligeoit, moins comme une récompenſe de leur pieté mal entenduë, que comme le comble & la punition de leur aveuglement.

Sources de la décadence de l'Iſle Eſpagnole.

Quoiqu'il en ſoit, il n'y avoit pas 18. ans, que l'Iſle Eſpagnole étoit découverte, & la Colonie Caſtillane étoit déjà parvenuë au terme de ſa grandeur. S. Domingo, qui fut bientôt remis de ſes dernieres pertes, paroiſſoit devoir dès-lors aller de pair avec les plus belles Villes d'Eſpagne, & les ſurpaſſoit toutes en richeſſes & en magnificence : mais tout cela commença bientôt à décliner, & la décadence fut preſque auſſi précipitée, que l'élevation avoit été rapide ; bien des choſes y ont contribué, mais ſurtout le grand nombre de Colonies, qui ſont ſorties de celle-ci, car on peut dire qu'elle eſt la Mere de toutes celles, qui compoſent le Vaſte Empire des Eſpagnols dans l'Amérique, & c'eſt, dis-je, en bonne partie ce qui l'a réduite dans l'état d'épuiſement, où nous la voyons aujourd'hui.

Etabliſſement dans l'Iſle des Perles. Il dure peu & quelles en furent les ſuites.

D. Diegue à ſon départ d'Eſpagne avoit reçu un ordre exprès de faire un établiſſement dans l'Iſle de Cubagua, que l'on appelloit communément, l'Iſle des Perles. Au premier bruit de cette entrepriſe, pluſieurs Habitans de l'Eſpagnole s'offrirent à l'Amiral, & ſurtout ceux, qui avoient à leur ſervice des Eſclaves Lucayes. On avoit reconnu que ces Inſulaires avoient tous une très-grande facilité à demeurer long-têms ſous l'eau, & l'experience avoit montré qu'ils étoient peu propres au travail des Mines. L'Amiral eut effectivement égard à cela dans le choix, qu'il fit des nou-

veaux Colons de Cubagua, & pendant plusieurs années; il se fit dans cette Isle des fortunes immenses par la pêche des Perles. Des Historiens assûrent que le Quint du Roi y montoit tous les ans à 15000. Ducats, mais bientôt les Plongeurs, qu'on ménagea encore moins, qu'on ne faisoit les Mineurs dans l'Espagnole, périrent tous, & les Perles disparurent presque en même têms des Côtes de Cubagua. Alors cette Isle, dont les terres ne sont absolument bonnes à rien, qui n'a ni bois, ni eau douce, & qui n'étoit plus recommandable, que par un excellent Port, où l'on avoit bâti une jolie Ville, sous le nom de nouvelle Cadix, & une Fontaine, dont l'eau Odoriferante & Medecinale surnâge sur celle de la Mer, lorsqu'elle s'y décharge; cette Isle, dis-je, fut entierement abandonnée; & à peine la connoit-t'on aujourd'hui: ses Habitans passerent à la Marguerite, qui s'est soutenuë un peu plus long têms; on y voit même encore quelques Habitations, qui s'entretiennent par le Commerce du Tabac, qu'ils font avec les Hollandois de Coraçol; mais il n'y est plus du tout question de Perles. On en trouve encore de têms en têms quelques-unes dans ces Mers, à 150. lieuës à l'Oueſt de la Marguerite. Il y en a une pêche dans le Gouvernement de *Rio de la Hacha*, près d'une Bourgade, appellée *la Rancheria*, mais les Perles en sont d'une couleur matte, & n'ont pas l'eau fort belle. 1509.

La même année, qui avoit vû commencer l'établissement de l'Isle des Perles, vit prendre une forme plus solide à celui, dont un an auparavant on avoit jetté les fondemens dans celle de Boriquen, ou de Portoric. Cette Isle est située par les 17. & 18. dégrés de Latitude-Nord, & n'a pas 20. lieuës dans sa plus grande largeur, qui se prend du Nord au Sud; mais sa longueur de l'Est à l'Oueſt est de 40. Elle a peu de Plaines, beaucoup de Collines, des Montagnes très-hautes, des Vallées extrêmement fertiles, & d'assés belles Rivierres. Il paroît que ses Habitans, ainsi que je l'ai déjà observé, & ceux de l'Isle Espagnole, avoient une même origine; on remarquoit dans les uns & dans les Description de Portoric.

1509. autres la même douceur ; mais comme ceux de Portoric étoient ſans ceſſe aux Priſes avec les Caraïbes des petites Antilles, ils étoient encore moins policés, & un peu plus aguerris.

Ponce de Leon paſſe dans cette Iſle & y trouve des Mines d'or.

J'ai dit en parlant de la derniere guerre du Higuey, que Jean Ponce de Leon y avoit conduit les Milices de San-Domingo. Il avoit été fait depuis Gouverneur de la nouvelle Ville de Salvaleon, & comme les Indiens de ces quartiers-là avoient grande relation avec ceux de Portoric, il ſçut de ceux-ci, qu'il y avoit beaucoup d'or dans leur Pays. Il en donna auſſi-tôt avis à Ovando, & lui demanda la permiſſion d'aller voir de ſes yeux ce qui en étoit ; il l'obtint, arma une Caravelle, & s'embarqua avec quelques Caſtillans, & des Inſulaires du Pays, qui s'offrirent à lui ſervir de guides. Il aborda ſur les Terres d'un Cacique nommé *Agueynaba*, qui le reçut bien, le logea chés lui ; & ayant ſçu que les Eſpagnols ſouhaittoient fort de ſçavoir, s'il y avoit des Mines dans l'Iſle, après leur avoir donné tout le têms de ſe repoſer ; non ſeulement il les aſſûra qu'ils en trouveroient en quantité, mais il voulut les conduire lui-même à celles, qui dépendoient de lui. Il pouſſa même la généroſité juſqu'au bout, car il déclara qu'il les leur abandonnoit avec plaiſir, ſi le Commandant vouloit bien lui accorder ſes bonnes graces. Celui-ci n'avoit garde de rejetter une offre ſi avantageuſe, il combla de careſſes & de préſens le Cacique Indien, qui depuis ce têms-là ne voulut plus être appellé, que Jean Ponce de Leon. Enfin le Gouverneur de Salvaleon ayant pris des Montres de toutes les Mines, qu'il avoit viſitées, ſe rendit en diligence à San-Domingo, pour inſtruire le Grand Commandeur du ſuccès de ſon voyage.

Il eſt fait Gouverneur de l'Iſle.

Ovando fit mettre au Creuſet l'or de Portoric, lequel fut eſtimé moins pur, que celui de l'Iſle Eſpagnole, mais c'étoit de l'or, & la Conquête de l'Iſle fut réſoluë. Ponce de Leon en fut chargé, & ne tarda pas à y aller rejoindre ſes gens, qu'il avoit laiſſés auprès d'Agueynaba. Il les trouva tous en parfaite ſanté, & qui ſe loüoient fort des bonnes ma-

nieres du Cacique, & de toute ſa famille ; il vit bien d'abord qu'il ne faudroit point faire la guerre à ces Peuples, pour les ſoûmettre, & il ſe flatta d'obtenir le Gouvernement de l'Iſle : mais il ſe trouva bien loin de ſon compte, lorſqu'étant retourné peu de têms après à San-Domingo, pour y prendre quelques arrangemens avec Ovando, il le trouva rappellé, l'Amiral D. Diegue Colomb à ſa place, & un Gouverneur nommé par le Roi pour l'Iſle de Portoric. Ce Gouverneur étoit D. Chriſtophle de Sotomayor, Frere du Comte de Camiña, qui avoit été Secretaire du Roi Philippe I. Un homme de cette conſideration ne devoit pas s'attendre à trouver de l'oppoſition à ſon entrée dans un Gouvernement, qu'il tenoit immédiatement du Souverain ; il ne put néanmoins obtenir de l'Amiral, qu'il l'en mît en poſſeſſion. D. Diegue fit plus, il nomma de ſon autorité pour Gouverneur de Portoric un certain Michel Cerron, & lui donna Michel Diaz pour ſon Lieutenant. Ce qu'il y eut de plus ſuprenant, c'eſt que la Cour ne ſoutint point Sotomayor, & que le Grand Commandeur, ayant appris ce qui s'étoit paſſé à ce ſujet dans les Indes, demanda & obtint le Gouvernement de Portoric, pour Jean Ponce de Leon, qui en alla prendre poſſeſſion dès la même année, trouva moyen de faire une querelle d'Allemand à Cerron & à Diaz, & les envoya Priſonniers en Eſpagne. 1509.

Au milieu de ces Révolutions, le Gouverneur, qui avoit d'abord été nommé par la Cour, étoit demeuré ſans emploi. Ponce de Leon lui offrit de le faire ſon Lieutenant & ſon Alcaïde Major, & il accepta cet offre ; mais ayant reçû de grands reproches, de ce qu'il s'étoit abaiſſé juſqu'à ſe faire le ſubalterne d'un ſimple Gentilhomme, & dans une Iſle, dont il avoit eu le Gouvernement, il quitta cet emploi & demeura ſimple particulier dans l'Iſle, où le nouveau Gouverneur ne trouva pas les facilités à s'établir, dont il s'étoit flatté. Agueynaba étoit mort, & ſon frere, qui lui avoit ſuccedé, n'avoit pas hérité de ſon affection pour les

Révolte des Indiens de Portoric.

1509. Eſpagnols. Le nouveau Gouverneur, qui avoit joint ſes Troupes à celles de Cerron, s'étoit imaginé pouvoir diſpoſer de toute l'Iſle, comme d'un Pays de Conquête : il avoit commencé par bâtir une Bourgade, il avoit enſuite voulu faire des Départemens d'Indiens, comme il ſe pratiquoit dans l'Iſle Eſpagnole, mais il s'apperçut bientôt qu'il avoit été trop vite. Les Inſulaires, qui, ſur le bruit de ce qui s'étoit paſſé dans leur voiſinage, ſe figuroient les Eſpagnols comme autant de Dieux deſcendus du Ciel, ſubirent d'abord le joug, ſans oſer faire la moindre réſiſtance ; mais ils n'en eurent pas ſi-tôt reſſenti la peſanteur, qu'ils penſerent aux moyens de le ſecoüer. Ils s'aſſemblerent, & la premiere choſe, dont ils convinrent, fut qu'on commenceroit par éclaircir le point de l'immortalité de ces cruels Etrangers. La Commiſſion en fut donnée à un Cacique nommé *Brayau*, qui s'en acquitta en cette maniere.

Comment ils s'aſſûrent que les Eſpagnols ne ſont pas immortels.

Un jeune Eſpagnol nommé Salzedo faiſant voyage, paſſa chés ce Seigneur ; Brayau le reçut, comme ſi c'eut été le meilleur de ſes amis, & le régala de ſon mieux pendant pluſieurs jours. Salzedo, après s'être bien repoſé, prit enfin congé de ſon Hôte, qui le voyant ſe charger de ſon pacquet, l'obligea de prendre quelques-uns de ſes gens, pour le porter, & pour l'aider lui-méme à paſſer quelques endroits difficiles, qui ſe rencontroient ſur ſa route. Après qu'il eut marché quelque têms, il ſe trouva au bord d'une riviere, qu'il falloit traverſer : un de ſes Guides, à qui Brayau avoit donné en ſecret ſes ordres, ſe preſenta pour le charger ſur ſes épaules ; & le jeune Eſpagnol accepta ſon offre avec joye. Quand il fut au milieu de la riviere, ſon porteur le laiſſa tomber, & avec l'aide de ſes Camarades, qui le ſuivoient, il le tint dans l'eau, juſqu'à ce qu'il ne remuât plus. Alors ces Sauvages tirerent le corps à terre, & ne pouvant encore s'aſſûrer qu'il fût mort, ils ſe mirent à lui demander pardon de lui avoir laiſſé avaler tant d'eau, lui proteſtant que c'étoit par mégarde, qu'ils l'avoient laiſſé tomber, & qu'on n'avoit pu faire plus de diligence pour le tirer.

En

En disant cela ils pleuroient, comme s'ils eussent été les hommes du monde les plus affligés, & ne cessoient de tourner le Cadavre & de le retourner, pour voir, s'il ne donneroit pas quelque signe de vie. 1509. | 1510.

Ce jeu dura trois jours, au bout desquels la puanteur, qui exhaloit de ce corps, les rassûra, & ils donnerent avis à leur Cacique de ce qui s'étoit passé. Brayau ne voulut s'en raporter qu'à ses yeux; il vint, & fut convaincu. Il fit son raport aux autres Caciques, & tous, absolument détrompés de la prétenduë immortalité de leurs Conquérans, résolurent de s'en délivrer à quelque prix que ce fût. L'affaire fut conduite avec beaucoup de secret, & comme les Castillans ne se défioient de rien, il y en eut une centaine de massacrés, avant qu'on se fût apperçu de la moindre altération dans les Indiens. Sotomayor périt en cette rencontre : il avoit eu dans son Département le Cacique, frere d'Agueynaba avec tous ses Sujets: la Sœur du Prince Indien, qui l'aimoit, l'avertit d'être sur ses gardes; il reçut encore le même avis d'un Castillan, il s'en mocqua, & le lendemain il fut assassiné avec quatre de ses gens. Tout le reste des Espagnols, qui se trouvoient reduits à la moitié de ce qu'ils avoient été, auroit subi le même sort, sans la diligence & l'intrepidité du Gouverneur. Plusieurs Espagnols sont Massacrés.

Au premier bruit de la révolte, Ponce de Leon se mit en campagne, & il vengea d'un maniere si terrible la mort des Espagnols, qu'il ôta pour toûjours aux Insulaires l'envie de remuër. Il n'avoit avec lui que des Braves, mais aucun d'eux ne contribua plus à lui soûmettre les Habitans de Portoric, qu'un grand Chien, qu'on appelloit Berezillo. Cet animal avoit plûtôt étranglé un homme, qu'il ne l'avoit regardé, & dans les rencontres, qu'il y eut entre les deux Nations, il faisoit plus de besogne qu'aucun Soldat. Aussi avoit-il la paye d'Arbalêtrier, qui étoit la plus grosse de toutes. Il fut, tant qu'il vêcut, la terreur des Ennemis, & il finit glorieusement sa carriere au lit d'honneur. Plusieurs années après la Conquête de Portoric, des Caraïbes ayant Histoire d'un Chien fameux.

1509. | 1510. fait à leur ordinaire une irruption dans cette Iſle, ils y trouverent les Caſtillans & leur Chien, qui après avoir étendu ſur la place un très-grand nombre de ces Barbares, obligerent le reſte à s'embarquer au plus vite. Le brave Berezillo, emporté par l'ardeur du Combat, ſe jetta à la nage & les pourſuivit aſſés loin ; mais s'étant approché trop près d'un Canot, on lui tira une flêche, dont il fut tué tout roide. Il fut extrêmement regreté, & ſa mémoire s'eſt long-têms conſervée dans les Indes, où le bruit de ſes exploits avoit pénetré partout. Cet animal paroiſſoit avoir du jugement, & ſçavoit fort bien diſcerner les ennemis d'avec les amis. On lui attribuë auſſi cette généroſité du Lion, dont par les prieres & la ſoûmiſſion on appaiſe, dit-on, la fureur ; & l'on en raporte un exemple aſſés ſingulier. Une vieille Indienne avoit eu le malheur de déplaire à quelques Eſpagnols, qui réſolurent de la faire dévorer par Berezillo : ils lui donnerent une lettre à porter dans un endroit, où ils ſçavoient bien qu'elle ne pouvoit aller, ſans rencontrer ce Chien. Elle le trouva en effet, qui vint d'abord à elle la gueule beante, elle ne ſe perdit point, elle montra la lettre à l'animal, & dans une poſture ſuppliante, elle lui dit : « Seigneur Chien, » je m'en vais porter cette lettre à des Chrétiens, je vous » prie de ne me point faire de mal. » A ces paroles Berezillo s'arrête, vient flairer quelque têms l'Indienne, qui étoit ſaiſie de frayeur, & s'en va, ſans lui faire aucun mal.

Ce qui porte les Indiens à ſe ſoumettre.

Il y a pourtant bien de l'apparence que les Habitans de Portoric ne ſe ſeroient pas tenus ſi aiſément pour ſubjugués, ſi, en voyant les Eſpagnols ſe multiplier de jour en jour dans leur Iſle, ils ne s'étoient pas ſottement perſuadés, que les nouveaux venus étoient ceux-là mêmes, qu'ils avoient fait mourir, & qui étoient reſuſcités. Dans cette penſée ils crurent que ce ſeroit folie à eux, de continuer à faire la guerre, & qu'il valoit mieux plier de bonne grace ſous l'autorité de gens, qui renaiſſoient de leurs cendres, que de les irriter de nouveau par une opiniâtre réſiſtance. Ils s'abandonnerent donc à la diſcretion de leurs Vainqueurs, qui

les envoyerent ſur le champ aux Mines, où en peu de têms ils perirent preſque tous. 1509.

Enfin la Jamaïque fut auſſi miſe ſous le joug la même année que Portoric & Cubagua; & voici ce qui détermina l'Amiral à cette entrepriſe. Le Roy Catholique avoit conçû de trop grandes eſperances des dernieres Découvertes de Chriſtophle Colomb, pour ne pas s'aſſûrer la poſſeſſion de tant de riches Pays; il ſouhaitoit fort pouvoir charger d'une entrepriſe auſſi difficile Alphonſe de Ojeda, dont la hardieſſe & la bravoure étoient à toute épreuve, mais Ojeda, après tant de voyages, n'en étoit pas devenu plus riche, & n'étoit nullement en état de faire les avances, que demandoit une Conquête de cette nature. D'ailleurs il étoit actuellement dans l'Iſle Eſpagnole, d'où il n'étoit aparemment pas ſorti depuis le ſecond voyage, qu'il avoit fait avec Americ Veſpuce, avec lequel nous avons vû qu'il s'étoit broüillé. Jean de la Coſa, quoiqu'il n'eût pas été de ce ſecond voyage, étoit toûjours de ſes amis; & ayant ſçû ce qui empêchoit qu'on ne le chargeât de l'entrepriſe, qu'on méditoit, il s'offrit à lui porter les ordres & les inſtructions de la Cour, & à l'aider de ſon bien, pour faire les frais, dont le Roy ne vouloit pas ſe charger. Comme Ojeda étoit toûjours bien auprès de l'Evêque de Palencia, & que d'ailleurs il étoit généralement eſtimé, & que Jean de la Coſa faiſoit entendre qu'il l'accompagneroit volontiers dans cette expédition, la propoſition de celui-ci fut acceptée.

Etabliſſemens dans la Jamaïque, dans la Caſtille d'Or, & dans la nouvelle Andalouſie.

Dans le même têms un autre Gentilhomme fort riche, nommé Diego de Nicueſſa, qui avoit été au ſervice de D. Henrique Henriquez Oncle maternel du Roy, & qui paſſoit pour homme de tête & de réſolution, arriva de l'Iſle Eſpagnole, & vint à la Cour, pour y traiter de quelques affaires, dont l'Amiral l'avoit chargé. Il entendit parler de ce qui ſe ménageoit en faveur d'Ojeda, & il repréſenta qu'un homme ſeul ne pouvoit pas établir une ſi grande étenduë de Pays, il propoſa de partager en deux cette Conceſſion, & il répondit de l'établiſſement des Provinces, dont on vou-

1509. droit bien le charger. On trouva qu'il avoit raiſon, on fit deux Gouvernemens de cette partie du Continent, qu'on vouloit peupler, on en regla les limites, & les Proviſions pour les deux Gouverneurs furent ſignées. Ojeda eut depuis le Cap, auquel il avoit donné le nom de la Vela, juſqu'à la moitié du Golphe d'Uraba, & tout ce Pays fut nommé *la Nouvelle Andalouſie.* Le partage de Nicueſſa fut depuis le même Golphe, juſqu'au Cap Gracias à Dios, & cette Province fut appellée *la Caſtille d'Or.* On abandonna auſſi la Jamaïque aux deux Gouverneurs en commun, pour en tirer des vivres, & les autres choſes, dont ils pouvoient avoir beſoin: Jean de la Coſa fut fait Sergent Major, & Lieutenant du Gouverneur de la Nouvelle Andalouſie, & les ordres furent donnés pour preſſer les armemens, que demandoient de pareilles entrepriſes.

La Coſa ne put freter qu'un Navire & deux Brigantins, ſur leſquels il embarqua environ 200. hommes. Nicueſſa arma quatre grands Vaiſſeaux & deux Brigantins, qu'il remplit d'une quantité prodigieuſe de proviſions. Ils arriverent tous deux à San-Domingo preſque en même têms, quoique Nicueſſa fût parti plus tard que la Coſa, & qu'il ſe fût arrêté à l'Iſle de Sainte Croix, une des petites Antilles, où il enleva 100. Caraïbes, qu'il vendit enſuite comme Eſclaves: on regardoit alors cet enlevement comme legitime, par la raiſon que ces Barbares étoient Anthropophages. Les deux Gouverneurs ne furent pas long-têms enſemble, ſans avoir de grands démêlés, au ſujet des limites de leurs Provinces. La Jamaïque fut la premiere pomme de diſcorde, qui les broüilla, & tous deux vouloient avoir le Golphe de Darien. Ojeda, qui n'avoit & ne connoiſſoit, que ſon épée, fit propoſer à Nicueſſa de vuider leur querelle en ſe battant: Nicueſſa lui fit réponſe qu'il y conſentoit, mais à condition que chacun d'eux mettroit en dépôt cinq mille Caſtillans, pour être donnés au vainqueur. Il ſçavoit bien qu'Ojeda ne trouveroit jamais cette ſomme, & il ne vouloit que l'obliger à ſe tenir en repos. Enfin la Coſa les mit

d'accord au ſujet du Darien, les ayant fait conſentir à prendre pour leur ligne de ſéparation la Riviere même, qui ſe décharge dans le Golphe, & qui en a pris le nom, ou lui a donné le ſien. 1509.

Quant à la Jamaïque, ce fut l'Amiral, qui les accorda, en ſe ſaiſiſſant de cette Iſle; il y envoya Jean de Eſquibel avec 70. hommes, pour y faire un Etabliſſement en ſon nom, & pour y commander ſous ſes ordres. Dom Diegue avoit vivement reſſenti qu'on eut diſpoſé ſans ſa participation de tant de riches Pays, que ſon pere avoit découverts, & qui, en vertu des Capitulations faites avec lui, & ſi ſouvent confirmées, devoient être de ſon Gouvernement. Ces abondantes Mines de Veragua, où Chriſtophle Colomb avoit eſſuyé tant de fatigues, & couru tant de dangers, lui tenoient ſurtout fort au cœur, mais il n'avoit pû digerer qu'on lui ôtât juſqu'à la Jamaïque, qui étoit, pour ainſi dire, à ſa porte; & comme il jugea qu'inutilement il feroit ſur cela des répréſentations, il crut que le plus court étoit de ſe faire juſtice à ſoi-même, & de prévenir les deux nouveaux Gouverneurs. Il mit enſuite tout en uſage pour traverſer leurs entrepriſes, mais ce fut envain. Ojeda de ſon côté dit tout haut que, s'il trouvoit Eſquibel à la Jamaïque, il lui feroit couper la tête. Il mit à la voile avec cette fanfaronade le 10. de Novembre, ayant avec lui 300. hommes ſur deux Navires & deux Brigantins. Nicueſſa avoit auſſi augmenté ſon Armement d'un Navire, & appareilla le 22. Eſquibel ne put être prêt à partir, qu'après eux; mais il paroit que ni l'un, ni l'autre ne toucha à la Jamaïque, peut-être pour ne s'y pas rencontrer.

Mécontentemens donnés à l'Amiral & quelles en furent les ſources.

L'Amiral ne devoit point douter que tous les coups, qu'on lui portoit, ne vinſſent, au moins en partie, de l'Evêque de Palencia, dont le credit étoit plus grand que jamais. Herrera raporte l'origine de cette indiſpoſition du Prélat contre les Colombs à quelques paroles du premier Amiral, au ſujet de ſes Armemens: car comme il avoit preſque toûjours été très-mal ſervi, il y a bien de

1509. l'apparence qu'il s'en plaignit ; & peut-être ne le fit-il pas toûjours avec aſſés de ménagement. D'ailleurs Fonſeca ne pouvoit ignorer que le Roy Catholique n'étoit point favorable à Chriſtophle Colomb, & pour l'ordinaire il ſuffit d'être dans la diſgrace du Prince, pour encourir celle des Miniſtres. Ce qui eſt certain, c'eſt que la famille des Colombs trouva toûjours l'Evêque en ſon chemin, qu'on lui attribua toûjours une bonne partie des chagrins & des malheurs du Pere & du Fils, & que tous ceux, qui ſe déclarerent contre eux, de quelque maniere que ce fût, ſe tinrent aſſûrés de ſa protection.

Conduite peu politique de cet Amiral.

Dom Diegue de ſon côté, quoi que les Hiſtoriens s'accordent à nous le repréſenter comme un fort honnête homme, plein de probité, de Religion, & de zele pour le bien public, paroît n'avoir pas été aſſés ſur ſes gardes, pour ne pas donner priſe à des gens attentifs à profiter de ſes moindres fautes, & capables même d'y ajoûter la calomnie, comme ils firent plus d'une fois. On s'étoit attendu qu'il ſeroit favorable aux Indiens, du moins autant que l'avoit été ſon Pere, & qu'il aboliroit ces injuſtes Départemens, imaginés par ſon Prédeceſſeur : par là il eût gagné ces Peuples, & mis tous les gens de bien de ſon côté. Il les deſaprouvoit veritablement, mais la Cour étoit intereſſée à leur conſervation, & il eut peut-être inutilement entrepris de les ſupprimer. Le moyen d'ailleurs de renoncer au plus beau privilege de ſa Charge, & aux profits immenſes qu'il en pouvoit tirer ? La choſe étoit certainement dangereuſe à tenter, & il y avoit peu d'eſpérance de réüſſir. Pour peu que l'interêt propre ſe joigne à ces conſiderations, ce qui n'étoit que difficile, devient bientôt impoſſible. L'Amiral laiſſa donc les choſes ſur le pied, où il les avoit trouvées, ſi ce n'eſt qu'il changea de main la plûpart des Départemens, les ôtant à ceux, dont il n'avoit pas lieu d'être content, pour en gratifier ſes Créatures. On peut bien juger que cette démarche fit crier contre lui beaucoup de perſonnes, & le bruit courut que ſi le Grand Comman-

deur d'Alcantara ne fut pas mort dans ces circonſtances, il eut été renvoyé dans les Indes pour le relever. 1509.

Mais Ferdinand lui donna alors une mortification, qui ne lui fut peut-être pas moins ſenſible, que lui auroit été ſon rappel; il établit à San-Domingo une Cour Souveraine, ſous le nom d'*Audiance Royale*, & déclara que deſormais, on pourroit interjetter appel à ce Tribunal des Sentences du Gouverneur, même dans les cas, qui lui avoient été reſervés juſques-là. Dom Diegue eut beau ſe récrier contre une innovation, qui dégradoit abſolument ſa Charge, & lui donnoit un Superieur dans ſon Gouvernement, la Cour ne parut pas faire grande attention à ſes plaintes, & le Tribunal a toûjours ſubſiſté depuis. L'Audience Royale établie à San-Domingo.

Les Inſulaires diminuoient cependant à vûë d'œil; d'ailleurs, il falloit être des amis de l'Amiral, ou avoir du crédit à la Cour, pour en obtenir. L'exemple de Nicueſſa fit naître à pluſieurs la penſée d'aller dans les petites Antilles, pour y enlever des Caraïbes; un habitant arma une Caravelle à ce deſſein, & fit deſcente dans la Guadeloupe; mais il y trouva les Barbares ſur leurs gardes, & fut obligé de ſe rembarquer avec perte, ſans avoir pû faire un ſeul Eſclave. D'autres furent un peu plus heureux, mais il s'en fallut bien qu'ils retiraſſent leurs frais, & la mortalité s'étant miſe parmi les Indiens de l'Eſpagnole, il fallut enfin avoir recours aux Noirs d'Afrique, ſans leſquels les Colonies les mieux établies dans le nouveau Monde, ſeroient aujourd'hui, pour la plûpart, très-peu de choſe. Les Negres introduits dans l'Iſle Eſpagnole.

Dès le têms du Grand Commandeur, on avoit commencé à introduire quelques Negres dans les Indes; mais ils n'y étoient que tolérés, & il y avoit même un Edit du Roi Catholique contre cette nouveauté, à laquelle Ovando avoit toûjours été contraire. Ce Gouverneur craignoit que cette Nation, qui paroiſſoit indocile & fiere, ne ſe révoltât, ſi elle ſe multiploit, & n'entraînât les Inſulaires dans ſa révolte; mais on changea bientôt de ſentiment. La néceſſité obligea de s'en ſervir, & l'uſage fit voir qu'on ne

1509. les avoit pas bien connus. Effectivement, outre qu'un Negre fait autant de besogne, que six Indiens, il s'accoûtume bien plûtôt à l'esclavage, pour lequel il paroît né; ne se chagrine pas si aisément, se contente de peu de choses pour vivre, & ne laisse pas, en le nourrissant mal, d'être fort & robuste. Il a bien naturellement un peu de fierté; mais il ne faut pour le dompter, que lui en montrer encore davantage, & lui faire sentir à coups de foüet qu'il a des Maîtres. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le châtiment, quoique pousſé quelquefois jusqu'à la cruauté, ne lui fait rien perdre de son embonpoint, & qu'il en conserve même assés peu de ressentiment pour l'ordinaire.

Arrivée des PP. Dominiquains; leur zele & le succès qu'il eut.

On remedia dans le même têms à un grand désordre, qui s'étoit glissé dans toute l'Isle, au sujet des Indiens. Ces malheureux, livrés à l'avarice des Habitans, n'étoient nullement instruits de nos Mysteres; quoique cette Instruction eut été l'unique prétexte de l'institution des Départemens. Mais les Concessionnaires avoient crû satisfaire à toutes leurs obligations sur ce point, en les faisant baptiser, comme si les Adultes, pouvoient recevoir ce Sacrement dans la Foy de l'Eglise, aussi bien que les Enfans. Les premiers, qui firent ouvrir les yeux sur une irréligion si criante, furent les PP. de S. Dominique. Il venoit d'arriver d'Espagne quatre de ces Religieux, & ils s'étoient acquis d'abord une grande réputation par leur zéle, & une austerité de vie surprenante. Ils s'éleverent encore avec beaucoup de force contre plusieurs autres abus, dont le principal étoit l'usure, & l'on peut dire, qu'en très-peu de têms, ils firent changer de face à toute la Colonie; en quoi ils furent merveilleusement secondés par l'Amiral. Ils établirent des Catéchismes reglés pour les Enfans des Colons, & pour les Insulaires, & ils trouverent dans ces derniers une docilité, qui les charma. Aussi après avoir travaillé avec un succès, qu'ils n'avoient osé se promettre, à les affranchir de l'esclavage du Démon, ils songerent à les soustraire à cette espece de servitude, où on les retenoit; ils se déclarerent hautement

tement contre les Départemens ; mais dès qu'ils voulurent toucher cette corde, la vénération, que leur avoient attirée l'éminence de leur Sainteté, leur déſintéreſſement, & leur zéle, ſe changea en une violente perſécution, ainſi que nous le verrons bientôt. 1510.

Avantures d'Ojeda.

Sur ces entrefaites, on apprit des Nouvelles bien triſtes des deux Gouverneurs, qui étoient partis l'année précédente pour le Continent. Ojeda avoit d'abord pris Terre dans le Port de Carthagene, découvert, & ainſi nommé en 1501. par Rodrigue de Baſtidas, ainſi que nous l'avons dit plus haut ; mais où il n'y avoit encore aucun Etabliſſement. Il y avoit là des Indiens d'une taille avantageuſe, extrêmement braves, & tous, les Femmes auſſi bien que les Hommes, fort adroits à tirer de l'Arc, & à lancer leurs Zaguayes, qui ſont des eſpeces de Lances. Outre cela, ils avoient l'uſage d'empoiſonner leurs Fléches, & le Poiſon, dont ils ſe ſervoient, étoit très-ſubtil. D'ailleurs, un certain Chriſtophle Guerra, & d'autres Eſpagnols après lui, étoient venus ſur leurs Côtes depuis Baſtidas, & les avoient fort maltraités. Ojeda avoit des ordres bien précis de tenir une conduite plus moderée, de prendre ces Peuples par la douceur, & de tâcher de les gagner à Jeſus-Chriſt, par le moyen des Religieux, qui l'accompagnoient ; avant que de leur parler de les ſoumettre à la Couronne de Caſtille. Ses Inſtructions portoient à la vérité que, s'ils refuſoient opiniâtrément de recevoir l'Evangile, il les pourſuivît ſans miſéricorde, en emmenât le plus, qu'il pourroit, pour les faire Eſclaves.

Ojeda voulut effectivement commencer par faire amitié à ces Barbares ; mais ils répondirent à ſes avances de maniere à lui faire comprendre que, s'il vouloit s'établir dans leur Pays, il falloit ſe préparer à la Guerre. La Coſa n'étoit pas de cet avis, & vouloit aller dans le Golphe d'Uraba, dont les Habitans étoient plus doux ; mais Ojeda ne crut pas qu'il fût de ſon honneur de fuïr devant des Hommes nuds ; il les attaqua, en tua beaucoup, fit environ 60. Priſonniers, qu'il envoya ſur ſes Navires, & pourſuivant ſa

1510. victoire, il s'avança juſqu'à un Village, qu'il trouva abandonné. Les Caſtillans, qui avoient perdu quelques-uns des leurs dans les premieres Charges, crurent alors n'avoir plus rien à craindre d'un Peuple battu & intimidé, & ſe débanderent pour piller. Les Indiens l'avoient prévû, & s'étoient mis en embuſcade dans tous les endroits, par où les Chrétiens pouvoient ſe retirer. Ils ne les virent pas plûtôt répandus ſans ordre & ſans défiance par la Campagne, qu'ils donnérent ſur eux de toutes parts: tous y périrent, & le ſeul Ojeda ſe ſauva, par ſon extrême agilité, dans l'épaiſſeur des Bois, laiſſant ſon fidéle Alcaïde Jean de la Coſa, & 70. de ſes Gens, étendus ſur la place.

Quelques jours s'etant enſuite paſſés, ſans que ceux, qui étoient reſtés ſur les Navires, entendiſſent parler de rien, ils envoyerent la Chaloupe à Terre. Elle y trouva Ojeda caché dans des Mangles, tenant ſon épée d'une main, ayant ſur ſes épaules ſon Bouclier percé de 300. coups de Fléches, & prêt à expirer de faim & de foibleſſe. Ils allumerent du feu, ils lui donnerent à manger, & revenu à ſoi, il leur raconta ſa triſte Avanture, & leur témoigna ſon chagrin de n'avoir pas ſuivi le conſeil de la Coſa, & ſon déſeſpoir d'avoir perdu le meilleur de ſes amis. Comme il s'entretenoit ainſi de ſes malheurs, il apperçut au large des Navires. C'étoit Nicueſſa, qui ſe trouvoit par hazard ſur cette Côte, & qui ayant appris le déſaſtre de ſon Rival, lui envoya dire, qu'il ne s'agiſſoit plus de leurs anciens démêlés, & qu'il pouvoit diſpoſer de lui & de tous ſes Gens, pour venger le ſang Eſpagnol, indignement répandu par des Barbares. Ojeda n'étoit pas dans une ſituation à rejetter une offre pareille; il répondit, comme il devoit à une honnêteté faite d'une maniere ſi noble: on débarqua 400. Hommes des deux Eſcadres; les deux Gouverneurs ſe mirent à leur tête, & l'on marcha vers le Village, où l'on ne doutoit point que les Indiens ne fuſſent rentrés.

Ils y étoient effectivement dans une très grande ſécurité, lorſque les cris des Perroquets les avertirent qu'on venoit

les attaquer ; ils n'en furent pas beaucoup émus ; mais les Eſpagnols tomberent ſi bruſquement ſur eux, que tout ce qui ne prit pas d'abord la fuite, fut paſſé au fil de l'Epée, ou tué à coups d'Arquebuſes. Les Vainqueurs entrerent enſuite dans le Village, y mirent le feu en pluſieurs endroits, & en peu d'heures tout ce qui voulut ſe ſouſtraire aux flammes, fut tiré, ou percé par les Eſpagnols, qui les attendoient au paſſage. On ne fit aucun Priſonnier ; mais dès qu'on ne vit plus d'Ennemis, on ſongea au Butin, il fut grand, & Nicueſſa eut pour ſa part la valeur de 7000. Caſtillans. Cette expedition ainſi terminée, les deux Chefs ſe ſéparerent fort contents l'un de l'autre : Nicueſſa prit la route de Veragua, & Ojeda celle du Golphe d'Uraba. Celui-ci, chemin faiſant, enleva quelques Indiens dans un endroit, où il fut obligé de relâcher ; il y trouva auſſi de l'Or, & ayant manqué la Riviere de Darien, il s'arrêta vis-à-vis de certaines hauteurs, qui ſont à la pointe Orientale du Golphe d'Uraba, & ſur leſquelles il jetta les fondemens d'une Ville, qu'il nomma Saint Sebaſtien. Il mit auſſi tout ſon Gouvernement ſous la protection de ce Saint Martyr, dans l'eſperance qu'il le garantiroit des Fléches empoiſonnées des Barbares. 1510.

Les Peuples de ces Quartiers-là étoient Cannibales, & Ojeda n'ayant pas aſſés de Monde pour leur réſiſter, s'il leur prenoit envie, de l'inquiéter, comme il arriva en effet peu de jours après, il envoya un de ſes Navires à l'Iſle Eſpagnole, avec tout ſon Or & tous ſes Priſonniers, & recommanda au Capitaine, qui ſe nommoit Enciſo, de lui amener le plus qu'il pourroit d'Hommes, d'Armes, & de Proviſions. Il travailla enſuite à des retranchemens, où il pût être en ſûreté contre les entrepriſes des Indiens ; mais les vivres lui ayant bientôt manqué, ce fut une néceſſité pour ſes Gens, d'en aller chercher dans les Campagnes & dans les Villages. Ils y trouverent partout les Barbares en fort grand nombre, très-peu traitables, & ſi bien armés, qu'ils furent contraints de ſe retirer au plus vîte dans leurs re-

1510. tranchemens, où ils ne tarderent pas à eſſuyer toutes les horreurs de la famine. Il en étoit déjà mort un grand nombre, & le reſte s'attendoit au même ſort, lorſqu'un Bâtiment parti de l'Iſle Eſpagnole, vint moüiller l'ancre au pied de Saint Sebaſtien. Il étoit commandé par un certain Bernardin de Talavera, qui fuyant les pourſuites de la Juſtice, & ayant trouvé auprès du Cap Tiburon un Navire appartenant à des Génois, s'en étoit emparé avec le ſecours d'une Troupe de Gens de même étoffe que lui, s'étoit embarqué deſſus avec eux, & avoit appareillé, ſans trop ſçavoir, où il vouloit aller. Enfin la Providence avoit dirigé ſa route vers Saint Sebaſtien, dont les Habitans étoient ſur le point de mourir de faim. Le Gouverneur acheta toute la Carguaiſon du Navire, & Talavera n'ayant rien de mieux à faire, s'engagea avec tout ſon Monde à demeurer avec lui.

Ojeda s'étoit flatté que les Indiens, voyant ſa Place ſi bien ravitaillée, prendroient enfin le parti de le laiſſer en repos; il ſe trompa, ces Barbares n'en parurent que plus acharnés à la perte des Eſpagnols; & comme ils ſe furent apperçus que leur Général leur tuoit lui ſeul plus de Monde, que tous les autres enſemble, ils crurent que, s'ils pouvoient ſe défaire de lui, ils auroient bon marché du reſte : ils mirent en Embuſcade quatre de leurs meilleurs Archers, avec ordre de ne tirer, que ſur le Chef. Ojeda parut bientôt, & attiré par un gros d'Indiens, qui faiſoient ſemblant de fuïr devant lui, il tomba dans l'Embuſcade : ſon Bouclier, qui le couvroit tout entier, le garantit pendant quelque têms; mais ayant fait un mouvement, pour venir fondre l'Epée à la main ſur ceux, qui l'attaquoient, il fut bleſſé à la cuiſſe d'une Fléche, qui la lui perça de part en part. Dès qu'il ſe ſentit frappé, il ſe retira, ſans que les Barbares oſaſſent le ſuivre, ou s'en miſſent en peine, parce que la Fléche qui l'avoit bleſſé, étoit empoiſonnée. Auſſi s'attendoit-t-on à Saint Sebaſtien de le voir bientôt mourir enragé, comme il étoit déjà arrivé à pluſieurs, lorſqu'il s'aviſa d'un Remede,

dont bien peu de Gens auroient le courage de ſe ſervir ; il fit rougir dans le feu deux Plaques de fer, & ordonna à ſon Chirurgien de les lui appliquer aux deux ouvertures de ſa playe ; le Chirurgien refuſa d'obéïr, diſant qu'il ne vouloit pas être le meurtrier de ſon Général ; mais Ojeda le ménaçant de le faire pendre, il ſe rendit. Le Malade ſoûtint cette cruelle opération, avec une conſtance de Héros, ſon remede opéra en conſumant l'humeur froide, que le poiſon avoit gliſſée dans ſa bleſſure ; mais il lui enflamma de telle ſorte toute la maſſe du ſang, qu'on employa une barrique entiere de Vinaigre à tremper des linges pour le rafraîchir, dans l'ardeur, qui le brûloit. 1510.

Cependant on étoit déjà au bout des proviſions, qu'on avoit achetées de Talavera, & Enciſo ne revenoit point. La vûë de l'extrême miſere, où l'on alloit retomber, effraya les Eſpagnols, & tous demanderent unanimement qu'on les remenât à San-Domingo. Ojeda eut beau leur répréſenter que leur ſalut dépendoit de leur union, & qu'avec un peu de patience ils ſe verroient bientôt en état de ne manquer de rien ; il ne perſuada perſonne. Il s'offrit enſuite d'aller lui-même à l'Iſle Eſpagnole hâter le ſecours, qu'il en attendoit, ajoûtant que, ſi dans 50. jours il ne paroiſſoit point, ils ſeroient libres de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos. Tous y conſentirent, il s'embarqua ſur le Navire Genois, laiſſant, pour commander à S. Sebaſtien, François Pizarre, qui s'eſt rendu depuis ſi fameux dans la Conquête du Perou. Dès qu'il fut en mer, il voulut agir en Maître, mais Talavera, à qui étoit le Bâtiment, & de qui l'Equipage dépendoit, commença par le mettre aux fers. C'étoit le ſort de ce Capitaine, de ne pas faire un voyage, ſans être ainſi enchaîné par ceux mêmes, qui étoient ſous ſes ordres : trait, ce me ſemble, trop bien marqué, pour n'y pas reconnoître la Juſtice Divine, qui lui remettoit ſans ceſſe devant les yeux la trahiſon, qu'il avoit faite au malheureux Caonabo. Mais ſa captivité dura peu, jamais navigation ne fut plus traverſée, Talavera fut bientôt

1510. obligé d'avoir recours à lui, & après avoir long-têms lutté contre les Courants & les Vents, le Navire ouvert de toutes parts alla ſe briſer ſur la Côte de Cuba.

Ojeda ainſi dégradé dans un Pays, qu'il ne connoiſſoit point, ne crut pas avoir d'autre parti à prendre, que de s'aprocher de la Jamaïque, où il eſperoit de pouvoir aiſément traverſer dans quelques Canots, qu'il acheteroit des Indiens. Il ne ſçavoit apparemment pas que ſon plus court de beaucoup étoit de paſſer à l'Iſle Eſpagnole. Il fit cent lieuës en ſuivant toûjours le rivage de la Mer, & ce qu'il eut à ſouffrir dans ce voyage eſt incroyable. Entre autres avantures il fut obligé de marcher 30. jours de ſuite, ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, perdant même quelquefois terre; heureux, quand il pouvoit rencontrer quelques Mangliers, où il ſe perchoit, pour y paſſer la nuit. Avec cela il ne trouvoit preſque rien à manger; ni d'autre eau pour boire, que celle, où il marchoit, laquelle étoit ſaumatre & fort boüeuſe. Il encourageoit tout ſon Monde par la confiance, qu'il avoit en la Mere de Dieu, à laquelle il ſe croyoit redevable d'être échapé d'une infinité de dangers; & comme il en portoit toûjours ſur ſoi une Image, il la ſuſpendoit à une branche d'arbre toutes les fois, qu'il étoit obligé de s'arrêter; il faiſoit mettre auſſi-tôt ſes Gens à genoux, & tous enſemble rendoient leurs hommages à celle, qui eſt le Refuge aſſûré des affligés. Il fut même alors ſi convaincu, qu'elle lui avoit ſauvée la vie, qu'avant que de quitter l'Iſle, il lui fit bâtir une petite Chapelle. Enfin, réduit à 35. Hommes de 70. qu'il en avoit, en débarquant à Cuba, & ne pouvant plus ſe traîner, il arriva avec bien de la peine, dans les Etats d'un Cacique, lequel ayant appris le triſte état, où ſe trouvoient les Eſpagnols, envoya au-devant d'eux pluſieurs de ſes Sujets, qui les chargerent ſur leurs épaules, & les conduiſirent chés leur Prince. Ils y furent très-bien reçus, & ils y eurent tout le têms & les moyens de ſe rétablir. De-là, ils paſſerent chés un autre Cacique, qui ne les traita pas moins bien; & ne ſe trouvant plus qu'à 20. lieuës de

la Jamaïque, un nommé Pierre de Ordas s'offrit à y paſſer dans un Canot, pour aller demander du ſecours à Eſquibel. 1510.

Ils n'eurent pas de peine à obtenir du Cacique un Canot bien équipé; de Ordas fit heureuſement le trajet, & préſenta au Gouverneur de la Jamaïque une Lettre de ſon Général, qui le conjuroit de ne le pas abandonner dans ſon malheur. C'étoit-là une belle occaſion pour Eſquibel, de ſe venger d'un homme, qui l'avoit ménacé avec tant de hauteur; mais il ſe picqua de généroſité, il fit armer en diligence un Bâtiment, & l'envoya à Ojeda ſous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'acceüil, qu'il lui fit à ſon arrivée à la Jamaïque, répondit à cette premiere démarche, & quand il l'eut bien régalé pendant pluſieurs jours, il le fit conduire à l'Iſle Eſpagnole ſur le même Bâtiment, qui l'étoit allé prendre à Cuba. Talavera n'eût garde de le ſuivre dans un lieu, où il ſçavoit qu'il ne pouvoit éviter le châtiment de ſes crimes; mais il s'arrêta mal à propos à la Jamaïque; l'Amiral ayant ſçu qu'il y étoit, envoya des Soldats pour le ſaiſir, & le fit pendre.

Ojeda aprit en arrivant à San-Domingo, qu'Enciſo en étoit parti, il y avoit déjà quelque têms, pour lui porter un grand convoi d'Hommes & de vivres à Saint Sebaſtien. Il ne douta preſque point qu'il n'eût péri, puiſqu'il n'en avoit eu aucunes nouvelles dans toute ſa route, & bien loin de perdre courage, il ſe flatta de réparer bientôt toutes ſes pertes avec le ſecours des amis, qu'il avoit laiſſés en grand nombre dans l'Iſle Eſpagnole. Mais il ne fut pas long-têms ſans éprouver que l'amitié eſt rarement aſſés forte, pour tenir contre la mauvaiſe fortune. Tout le Monde lui tourna le dos, quand on le vit malheureux, & ſans reſſource. Il fut donc obligé d'abandonner ſon Entrepriſe, & il en mourut peu de têms après de chagrin; ſi pauvre, qu'il fallut mandier un Linceul pour l'enſevelir. Jamais homme ne fut plus propre pour un coup de main, pour faire & pour ſouffrir de grandes choſes ſous les ordres, ou la direction d'un autre; Sa mort & ſon caractere.

1510. n'eût le cœur plus haut, ni plus d'ambition de ſe faire un grand nom, ne s'embaraſſa moins de la Fortune, ne montra plus de fermeté d'Ame, & ne trouva plus de reſſources dans ſon courage; mais ne fut moins fait pour être chargé en Chef d'une grande Entrepriſe, la conduite & le bonheur lui ayant toûjours manqué également.

Ce qui arriva à ſes gens après ſon départ de S. Sebaſtien.

Cependant les 50. jours, que les Habitans de Saint Sebaſtien avoient promis d'attendre leur Gouverneur, étoient expirés, avant même qu'Ojeda fût arrivé à l'Iſle Eſpagnole; & Pizarre avoit d'abord penſé à quitter un lieu, où il n'y avoit nulle eſpérance de s'établir; mais quand il fallut s'embarquer, les deux Brigantins, qui reſtoient aux Eſpagnols, ſe trouverent trop petits pour contenir tout le Monde, quoiqu'il n'y eût plus que 60. Perſonnes; on convint donc de différer juſqu'à que ce nombre fût encore un peu diminué, & il ne fallut pas attendre beaucoup. Alors on tua, & on fit ſaler quatre Cavales, auſquelles on n'avoit jamais voulu toucher, quoiqu'on eût été réduit à de grandes extrêmités, parce que ces Animaux épouvantoient les Indiens: on ſe partagea enſuite ſur les deux Brigantins: Pizarre en monta un, & donna le commandement de l'autre à un Flamand de Valenciennes, dont on ne nous a pas marqué le nom. Ils n'étoient pas encore bien loin en Mer, qu'il s'éleva un Vent des plus violents, & le Brigantin du Flamand reçut un coup de Mer ſi furieux, qu'il s'ouvrit dans le moment à la vûë de Pizarre, à qui il ne fut pas poſſible d'en ſauver un ſeul Homme.

Rencontre d'Enciſo, & de Pizarre.

Les Vents continuant à être contraires, ce Capitaine ſe vit contraint de tourner du côté, où Ojeda étoit allé débarquer d'abord, & où j'ai déjà remarqué qu'on bâtit depuis la Ville de Carthagene. Comme il s'approchoit de ce Port, il apperçut au large un Navire & un Brigantin, c'étoit Enciſo, qui conduiſoit à Saint Sebaſtien des Proviſions en quantité, des Chevaux, des Verats, des Armes; en un mot, tout ce qui eſt néceſſaire pour l'établiſſement d'une Colonie, & 150. Hommes, tous Gens d'élite. Il étoit parti de l'Iſle Eſpagnole,

Eſpagnole, avant qu'on y eût eu des nouvelles d'Ojeda, qu'il croyoit encore dans ſa Fortereſſe. Ainſi, il ne douta preſque point en voyant Pizarre & ſa Troupe, que ce ne fuſſent des transfuges, qui avoient abandonné leur Général, & il fallut, pour le détromper, lui montrer un Ecrit, par lequel Ojeda établiſſoit Pizarre ſon Lieutenant pendant ſon abſence, & conſentoit que, ſi dans cinquante jours, il ne les ſecouroit point, ils priſſent tel parti, qu'ils voudroient. 1510.

Il n'eut rien alors à repliquer; mais il leur déclara qu'en vertu de la convention faite avec leur Gouverneur, en partant de Saint Sebaſtien, il ſe croyoit dans l'obligation de l'y aller attendre, & qu'il falloit qu'ils l'y accompagnaſſent. Cette propoſition les fit frémir, & ils les conjurerent avec les dernieres inſtances de ne les point remener dans un lieu, dont l'idée ſeule leur faiſoit horreur, par le ſouvenir de ce qu'ils y avoient ſouffert. Ils ajoûterent que, s'il ne vouloit pas leur permettre de retourner à l'Iſle Eſpagnole, il conſentît au moins, qu'ils allaſſent joindre Nicueſſa dans la Caſtille d'Or. Enciſo n'avoit garde de donner les mains à une telle démarche, ni de permettre que la Caſtille d'Or ſe peuplât aux dépens de la nouvelle Andalouſie, & il fit ſi bien, partie par amitié, partie par autorité, qu'il les obligea de le ſuivre. Ce qu'ils avoient tant appréhendé leur arriva bientôt; comme ils entroient dans le Golphe, le Navire, que montoit Enciſo, toucha ſi rudement contre une Batture, par la négligence du Timonnier, qu'il fut briſé en un moment, & qu'on eut à peine le têms de ſauver les Hommes, avec un peu de Farine, de Biſcuit, & de Fromage. Toutes les Bêtes furent noyées, & la Colonie ſe trouva en peu de jours réduite à manger les extrêmités des Palmiers. Ils retournent tous enſemble à S. Sebaſtien.

Pour comble de diſgrace, ils ne trouverent plus que la Place de Saint Sebaſtien, les Indiens ayant réduit en cendres toutes leurs Caſes & la Fortereſſe. Un Troupeau d'une eſpece de Cochons fort petits, que la Providence fit deſcendre des Montagnes, les nourrit pendant quelques jours; mais cette reſſource épuiſée, il ne reſtoit d'eſpérance, que Il trouvent cette Ville brûlée. Extrêmité, où eſt réduite la Colonie.

1510. dans la Guerre. Auſſi Enciſo ne différa-t-il pas à ſe mettre en Campagne avec cent Hommes bien armés. Il n'alla pas loin; & trois Indiens l'arrêterent tout court d'une maniere, qui dut fort humilier les Eſpagnols. Ils vinrent à lui l'Arc bandé, & ils eurent vuidé leur Carquois, avant que leurs Ennemis ſe fuſſent reconnus. Aucune de leurs Fléches ne porta à faux, puis ils diſparurent comme un éclair, laiſſant Enciſo avec la plûpart de ſes Gens bleſſés, & dans l'impuiſſance d'avancer. Son retour en cet état jetta toute la Colonie dans un déſeſpoir affreux, & l'on fut quelque têms ſans ſçavoir quel parti prendre.

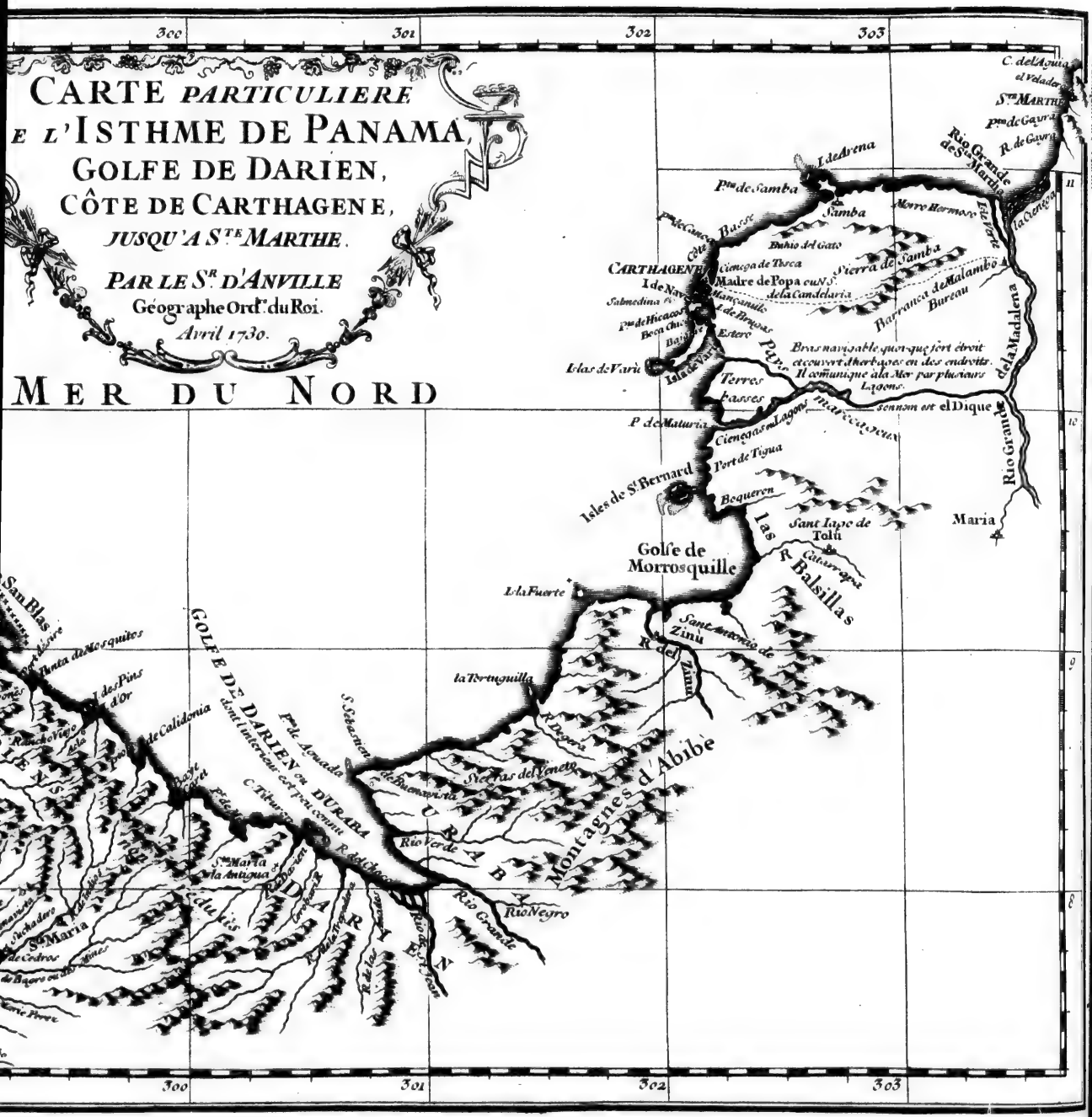
Caractere de Vaſco Nugnez de Balboa.

Enfin, un de ceux, qui étoient venus avec Enciſo, nommé Vaſco Nugnez de Balboa, donna un avis, dont le ſuccès, quoiqu'il n'y eût point d'autre part, que le ſouvenir de ce qu'il avoit vû quelques années auparavant, fut la premiere ſource du grand crédit, qu'il acquit bientôt après dans cette Colonie, & de la grande réputation, où il parvint dans la ſuite. Il eſt vrai qu'il étoit de caractere à aider la fortune, & à profiter des moindres occaſions de s'élever. C'étoit un Homme de 35. ans, qui étoit paſſé aux Indes fort jeune, & avoit eu un établiſſement conſidérable dans l'Iſle Eſpagnole à Salvatierra de la Savana. Quelques Auteurs ont aſſûré qu'il avoit accompagné Ojeda dans ſon Expedition, dont nous décrivons les ſuites; mais il me paroît difficile qu'un Homme tel, que nous l'allons bientôt voir, hardi, entreprenant, intrépide, infatigable, plein d'ambition, formant toûjours quelque nouveau Projet, & ne pouvant reſter en place, n'eût point fait parler de lui dans les différentes Avantures, dont nous avons parlé au ſujet de cette Expedition, s'il s'y étoit trouvé; & il me paroît plus de vraiſemblance dans ce que d'autres ont écrit, que ſes affaires étant fort dérangées, & craignant les pourſuites de ſes Créanciers, il s'étoit embarqué furtivement dans le Navire d'Enciſo.

De quelle maniere il

La maniere même, dont on dit qu'il s'y prit, toute extraordinaire qu'elle eſt, n'a rien d'incroyable, ni de ſur-

ECHELLE
Lieues Espagnoles, à 17½ au Degré.
5 10 15
Lieues Marines, à 20 au Degré.
5 10 15 20
Lieues communes de France, à 25 au Deg.
5 10 15 20 25
Villes qui n'existent plus.
CARTE P
DE L'ISTHM
GOLFE
CÔTE DE
JUSQU'A
PAR LE
Géogra
MER D
297
298
299
300
11
10
9
8
Forts de Porto Belo
1 Todo-hierro
2 San-Filipe
3 La Gloria
4 San Geronimo
Portobelo
Sierra de Capira
Chagre
Isles de San Blas
Isles des Perles
Isles Royales
BAYE DE PANAMA
Golfe de St. Michel
Punta Mala
MER DU SUD


CARTE PARTICULIERE
E L'ISTHME DE PANAMA,
GOLFE DE DARIEN,
CÔTE DE CARTHAGENE,
JUSQU'A STE MARTHE.
PAR LE SR D'ANVILLE
Géographe Ordre du Roi.
Avril 1730.
MER DU NORD
300
301
302
303
C. del Aguja
el Velador
Ste MARTHE
Pto de Gayra
R. de Gayra
Rio Grande de Ste Marthe
I. de Arena
Pto de Samba
Samba
Morro Hermoso
Ensenada
la Ciencga
Pto de Cauca
Basse
Bahio del Gato
CARTHAGENE
I. de Nav.
Ciencga de Tesca
Madre de Popa con N.S. de la Candelaria
Sierra de Samba
Barranca de Malambo
Bureau
Pto de Higacos
Boca Chica
Baxos
Estero
Papa
Islas de Varù
Isle de Varù
Terres basses
Brasnavigable quoyque fort étroit et couvert d'herbages en des endroits. Il communique à la Mer par plusieurs Lagons.
P. de Maturia
Cienegas ou Lagons
Port de Tigua
Isles de St Bernard
Bequeron
Rio Grande de la Madalena
Dique
Maria
Golfe de Morrosquille
Las
Sant Iago de Tolù
Catarroqua
R. Balsillas
I. la Fuerte
Sant Antonio de Zinù
R. del Zinù
la Tortuguilla
GOLFE DE DARIEN ou DURABA
dont l'interieur est peu connu
Pte Arenada
S. Sebastien de Buenavista
R. Degora
Sierras del Veneto
C. Tiburon
R. del Chicha
Rio Verde
Montagnes d'Abibè
Rio Negro
Rio Grande
Ste Maria la Antigua
Ste Maria
Rio Darien
R. de los Leones
San Blas
Punta de Mosquitos
I. des Pins d'Or
Nouvelle Calidonia
Rancho Viejo
Pto Escoces
Pte Escoces
Pte Escondida
Ste Maria de Cedros
Serie Perez

ECHELLE
Lieues Espagnoles, à 17½ au Degré.
5 10 15
Lieues Marines, à 20 au Degré.
5 10 15 20
Lieues communes de France, à 25 au Deg.
5 10 15 20 25
Villes qui n'existent plus.
297
298
303
11
10
9
8
Forts de Porto Belo
1 Todo-hierro
2 San Felipe
3 la Gloria
4 San Geronimo
Portobelo
Maria
Rio Grande de la Madalena
el Dique
Barranca de Malambo
Bureau
Sierra de Chagre
Chagre
PANAMA
Puerto Pavo
Chepillo
Taboga
Otoque
Pacheque
des Perles
Chuch
I. de S. Paul
BAYE DE PANAMA
Golfe
Punta Mala
Los Frayles
MER DU SUD

prenant, par rapport à lui. Comme le bruit eut couru, que quantité de Perſonnes chargées de dettes, avoient pris des méſures avec Enciſo, pour s'embarquer ſur ſon Navire, & paſſer en Terre Ferme, les Créanciers avoient obtenu de l'Amiral un Navire bien armé, lequel eut ordre de ne point perdre Enciſo de vûë, qu'il ne tût bien loin en Mer. Ce Navire n'eut pas plûtôt repris la route de San-Domingo, que Balboa, qui s'étoit fait porter à Bord dans un Tonneau, en ſortit, & parut tout à coup ſur le Pont. Enciſo, qui n'avoit point été prévenu, entra dans une fort groſſe colere, & menaça notre Avanturier de le dégrader ſur la premiere Iſle déſerte, qu'il rencontreroit; puiſqu'auſſi bien ſa déſertion, & la banqueroute qu'il faiſoit à ſes Créanciers, méritoient la mort; mais Balboa s'humilia tellement, & tant de Gens intercédérent pour lui, que le Commandant s'adoucit. Nous verrons bientôt que Balboa fut moins reconnoiſſant de cette grace, qu'il ne parut avoir de reſſentiment de la peur, & des menaces, qu'Enciſo lui avoient faites. 1510. paſſe en Terre-Ferme.

Ce qui eſt certain, c'eſt que voyant tout le Monde perdre courage, il dit qu'il ſe ſouvenoit, qu'étant dans ces parages avec Rodrigue de Baſtidas, dont nous avons parlé ailleurs, ils pénétrérent juſqu'au fond de ce même Golphe, où ils étoient; & qu'ayant mis pied à terre, ils apperçurent au Couchant d'une belle & large Riviere, une Bourgade ſituée ſur un Terrein fertile, & ſous un Ciel fort pur; & que les Habitans de ce beau Pays paſſoient pour ne point empoiſonner leurs Fléches. Tout le Monde ſembla revivre à ce récit, & ſans différer d'un moment, tout ce qui put tenir dans le Brigantin paſſa le Golphe, qui a ſix lieuës de large, & les choſes ſe trouverent préciſément, comme Balboa les avoit repréſentées. Mais il fallut tout en arrivant combattre 500. Braves Indiens, qui avoient à leur tête un Cacique nommé *Cemaco*, & qui, après avoir mis en ſûreté leurs Femmes & leurs Enfans, s'étoient avancés, bien réſolus, de ne pas permettre aux Eſpagnols de s'établir dans leur Pays. Quelque aſſûrance qu'eût donné Balboa, que La Colonie paſſe de l'autre côté du Fleuve Darien.

1510. ces Barbares n'empoiſonnoient point leurs Fléches ; on n'oſoit pas trop s'y fier. D'ailleurs, la réſolution qu'ils faiſoient paroître, & le ſoin qu'ils avoient eu d'occuper une petite Colline, qui dominoit toute la Plaine, donnoient à penſer aux plus hardis. Dans cette extrêmité, les Chrétiens eurent recours au Ciel, & firent vœu à Sainte Marie l'Ancienne de Seville, d'y envoyer faire un Pelerinage en leur nom, d'y offrir un Préſent conſidérable en Or & en Argent, & de donner à la premiere Ville, qu'ils bâtiroient, le nom de cette fameuſe Egliſe. Enciſo fit enſuite jurer tout ſes Gens, qu'ils mourroient plûtôt que de fuïr, après quoi il fit ſonner la Charge. Les Indiens s'ébranlerent en même têms, ne voulant pas attendre qu'on les vînt attaquer. Le premier choc fut vif ; mais les Barbares n'en ſoûtinrent pas un ſecond, & les Eſpagnols ſe virent bientôt ſans Ennemis, tous ayant été tués, ou étant en fuite.

Fondation de ſainte Marie l'Ancienne du Darien.

Ils marcherent auſſi-tôt vers la Bourgade, où ils ne trouverent perſonne, mais qui étoit remplie de vivres ; ils parcoururent tout le Pays ſans voir un ſeul Homme, ni dans les Campagnes, ni dans les Caſes, où ils firent un très-grand butin en Cotton & en Or. Ils peſerent cet Or, qui étoit très-fin, & il y en avoit le poids de dix mille Peſos, en petits Bijoux à l'uſage de ces Barbares. Une Expedition ſi heureuſe mit Balboa en grand crédit, & rendit la vie & la joye aux Eſpagnols, leſquels pour commencer à s'acquitter de leur Vœu, jetterent ſur le champ le fondement d'une Ville, qui fut nommée *Sainte Marie l'Ancienne du Darien*, parce qu'elle fut placée ſur le Bord du Darien, que j'ai dit ailleurs, ſe décharger dans le Golphe d'Uraba. Elle a été la premiere Ville, & le premier Siege Epiſcopal du Continent de l'Amérique, mais elle ne ſubſiſta pas long-têms, ainſi que nous le verrons dans la ſuite. Au reſte, il y a bien de l'apparence qu'Enciſo ne fit pas réflexion, qu'en tranſportant ſa Colonie ſur la Rive Occidentale du Darien, il la tiroit de la nouvelle Andalouſie, que ce Fleuve ſéparoit de la Caſtille d'Or ; & il n'eſt pas hors de vrai-ſemblance, que

Balboa avoit ſes vûës, en lui faiſant faire cette fauſſe démarche. Effectivement, l'affaire ne fut pas plûtôt engagée ſans retour, que celui-ci eut grand ſoin de faire obſerver, que la Colonie n'étant plus dans le Gouvernement d'Ojeda, Enciſo, qui tenoit toute ſon autorité de ce Gouverneur, n'avoit plus ſur elle aucune juriſdiction; & comme ce diſcours remuoit déjà tous les eſprits, Enciſo fit une ſeconde faute, qui précipita ſa dégradation, & dont Balboa fut peut-être encore l'Auteur. Il s'aviſa, je ne ſçai pourquoi, de défendre ſous peine de la vie aux particuliers la traitte de l'Or. 1510.

On ne manqua pas de dire que ſon deſſein étoit de profiter ſeul de cette Traitte, & ſur le champ on lui déclara, que n'étant plus dans la nouvelle Andalouſie, dont il avoit été déclaré Alcaïde Major par Ojeda; on ne le reconnoiſſoit plus en rien. On forma enſuite une eſpece de Gouvernement Républiquain, ſous l'autorité de deux Alcaïdes, pour adminiſtrer la Juſtice, & d'un Regidor, pour regler la Police. Vaſco Nugnez de Balboa, & Jean de Zamudio, furent choiſis pour remplir les deux premieres Places, & l'on donna la troiſiéme à François Valdivia. Ce changement ne fut pourtant pas univerſellement applaudi, ou du moins pluſieurs ſe repentirent bientôt d'y avoir donné les mains, & il ſe forma trois Partis dans cette République, leſquels penſerent l'étouffer dans ſa naiſſance. Les uns vouloient avoir un Commandant, & redemandoient Enciſo, au moins juſqu'à ce que le Roi leur eût donné un Gouverneur : d'autres étoient d'avis qu'on appellât Nicueſſa, & qu'on lui obéît, puiſqu'on étoit dans ſon Gouvernement. Pluſieurs enfin, prétendoient maintenir ce qui avoit été fait, & ajoûtoient que, ſi l'on jugeoit qu'abſolument la Colonie eût beſoin d'un Chef, il n'en falloit pas choiſir d'autre, que Vaſco Nugnez de Balboa, qui les avoit tirés de la miſere, où Enciſo les avoit mal à propos engagés.

Enciſo dépoüillé du Commandement. Forme du Gouvernement établie à Sainte Marie.

Sur ces entrefaites, environ la mi-Novembre, on fut aſſés ſurpris d'entendre tirer du Canon dans le Golphe, on

La nouvelle Colonie accepte Nicueſ-

1510. Ila pour Gouverneur & l'envoye chercher.

y répondit, & peu de têms après, on aperçut deux Navires; ils étoient commandés par Rodrigue Enriquez de Colmenarez, qui portoit des Proviſions, & 70. Hommes à Nicueſſa, dont il étoit intime ami, & duquel il parut fort inquiet de ne point apprendre de nouvelles. Il fut bientôt inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit dans cette Colonie, & voyant qu'il y avoit un nombre conſidérable de Gens, qui demandoient Nicueſſa pour Gouverneur, il travailla à groſſir ce parti, & à le mettre en état de prévaloir ſur les deux autres. Il commença par gagner l'affection de la multitude, en lui abandonnant la meilleure partie de ſes Proviſions; il repréſenta enſuite le droit inconteſtable de ſon ami; il fit obſerver l'avantage, qui reviendroit à la Colonie, de joindre ſes forces à celles de Nicueſſa, & il perſuada ſi bien tout le monde, qu'il fut chargé lui-même de lui en aller faire la propoſition. Il accepta cette commiſſion avec joye; mais avant que de voir quel fut le ſuccès de ſon Voyage, il eſt à propos de reprendre la ſuite des Avantures du Gouverneur de la Caſtille d'Or.

Avantures de Nicueſſa.

A peine s'étoit-il ſéparé d'Ojeda, qu'une très-violente Tempête diſperſa tous ſes Bâtimens. Lope de Olano ſon Lieutenant le quitta pendant la nuit, ſous prétexte qu'il ne pouvoit pas tenir la Mer, alla joindre le gros des Vaiſſeaux, qui étoient entrés dans le Chagre, s'y fit reconnoître pour Commandant, en diſant que la Caravelle, que montoit Nicueſſa, étoit ſans doute périe; & paſſa enſuite au Veragua, à deſſein d'y faire un établiſſement; mais le défaut de vivres, & pluſieurs contre-têms ſurvenus coup ſur coup, rendirent ſon projet impoſſible, & quantité de ſes gens moururent de miſere. Il paſſa dans la Riviere de Bethléem, croyant y trouver plus de facilité à s'établir, mais comme il ne ſe vit pas plus avancé de ce côté-là, il réſolut de retourner à l'Iſle Eſpagnole. D'autre part Nicueſſa dégradé ſur une Côte inconnuë, y perdit ſa Caravelle, & ſe vit contraint de chercher par terre le Veragua, où étoit le rendés vous général. Dans cette marche un très-grand nombre d'Eſpagnols périrent de miſere, ou par le fer

des Sauvages. D'autres l'abandonnerent, ſans trop ſçavoir, où ils alloient : tous ſouffrirent de la faim, de la ſoif, & de la chaleur au delà de l'imaginable. Enfin quatre Matelots arriverent dans une chaloupe à l'entrée de la Riviere de Bethléem, où ils rencontrerent Olano, auquel ils donnerent avis que Nicueſſa venoit par terre le long du rivage de la Mer. Olano crut cette occaſion favorable pour rentrer en grace auprès de ſon Général, & ſur le champ il envoya au devant de lui un Brigantin, avec quelques proviſions, & des fruits du pays. Le Brigantin n'alla pas bien loin ſans rencontrer Nicueſſa, qui tout charmé, qu'il devoit être d'un ſecours, auquel il devoit la vie, n'en changea pourtant rien à la réſolution qu'il avoit priſe de punir du dernier ſupplice ſon Lieutenant ; effectivement la trahiſon de cet Officier lui avoit déjà couté 400. hommes, & l'avoit réduit dans le plus triſte état du monde, il lui fit néanmoins grace de la vie, à la priere de ſes gens, qui ſe jetterent tous à ſes pieds, pour la lui demander, mais il le retint Priſonnier, réſolu de l'envoyer en Eſpagne à la premiere occaſion. 1510.

La joye de cette réünion ne fut pas longue, la plûpart des Bâtimens avoient été jettés à la Côte, & les vivres manquerent bientôt tout-à-fait ; on fut alors obligé de permettre à quiconque d'en aller chercher par tout, où il pourroit, & comme les Indiens étoient ſur leurs gardes, & bien armés ; il falloit tous les jours combattre, & on ne le faiſoit jamais ſans perdre du monde. Ces hoſtilités réciproques réduiſirent bientôt les Caſtillans aux dernieres extrêmités, & l'on aſſûre que pluſieurs d'entre eux ayant un jour trouvé le corps d'un Indien, qui avoit été tué dans une rencontre, & commençoit à ſentir mauvais, ils le mangerent & en creverent tous. Enfin Nicueſſa ne voyant nulle apparence de s'établir au milieu d'un Peuple ſi feroce, laiſſa une partie de ſes gens dans la Riviere de Béthléem ſous les ordres d'Alphonſe Nugnez & conduit par un Matelot, qui avoit été du dernier Voyage de Chriſtophle Colomb, il alla avec les autres à Portobelo. Il y trouva tout le ri-

1510. vage couvert d'une multitude infinie d'Indiens armés de Zaguayes, qui lui tuerent 20. hommes, qu'il avoit fait mettre à terre dans un endroit écarté. Il lui fallut donc aller plus loin, & à ſix ou ſept lieuës de là, ayant trouvé le Port, que Colomb avoit nommé *de Baſtimentos*, il y entra, en diſant: *Paremos aqui en el Nombre de Dios*, « Arrêtons-nous ici au nom de Dieu » : il en prit poſſeſſion pour le Roi Catholique, & il y commença une Fortereſſe, qui fut appellée *Nombre de Dios*.

Les Indiens ne paroiſſoient pas encore, mais on ne trouvoit rien pour vivre. La famine fut bientôt extrême, les maladies ſuivirent; les trois quarts des Eſpagnols en moururent, & le reſte fut réduit à une ſi grande foibleſſe, qu'ils ne pouvoient pas tenir leurs armes. Il falloit pourtant travailler, ſi on vouloit ſe mettre en ſûreté contre les Barbares, dont on pouvoit à toute heure être attaqué. Le Général fit un effort, mit le premier la main à l'œuvre, & quoiqu'il ne s'épargnât en rien, il ne put éviter, ni les murmures, ni les malédictions de ſes gens, à qui le déſeſpoir avoit ôté en même têms le courage & la raiſon. Ceux, qui étoient reſtés dans le Béthléem, n'étoient pas moins à plaindre; la faim les porta juſqu'à manger des Animaux venimeux : auſſi s'empoiſonnerent-ils pour la plûpart, & il n'en ſeroit pas demeuré un ſeul, ſi Nicueſſa ne les eût envoyé chercher: après quoi, il fit partir une Caravelle, pour aller demander du ſecours à l'Iſle Eſpagnole. Il voulut enſuite traiter des vivres avec les Indiens, dont il avoit découvert les Villages, mais on trouva par tout ces Barbares bien réſolus à ne ſe pas laiſſer approcher. On ſe mit en devoir de leur enlever de force, ce qu'ils refuſoient d'accorder de bonne amitié, & en payant; mais ils ſe défendirent bien, & obligerent les Eſpagnols à ſe retirer avec perte.

Sa mauvaiſe conduite. Nicueſſa ſe trouvoit dans cette fâcheuſe ſituation, lorſque Colmenarez arriva, pour lui faire une propoſition, qui auroit pû le dédommager de toutes ſes pertes, s'il avoit ſçu en profiter; mais ſes malheurs avoient aigri ſon naturel

rel, & peut-être même un peu troublé ſa raiſon, & ce qui devoit naturellement lui procurer un établiſſement capable de contenter ſon ambition, ne ſervit qu'à précipiter ſa ruine. Colmenarez ayant trouvé ſon ami avec 60. perſonnes dans l'état du monde le plus déplorable, nuds pieds, couverts de méchants haillons, décharnés, pouvant à peine ſe ſoutenir, il fut quelque têms ſans pouvoir lui parler autrement, que par ſes larmes. Il lui expliqua enſuite le ſujet de ſon Voyage, & l'on peut imaginer avec quels tranſports de joye il fut écouté; mais quelle fut la ſurpriſe de ce généreux ami, lors qu'ayant fait à Nicueſſa une deſcription des Richeſſes, qu'on avoit trouvées ſur les bords du Darien, il lui entendit dire en préſence de ceux, qui étoient venus avec lui, que cette nouvelle Ville avoit été bâtie ſur ſon terrein, que ſes Fondateurs méritoient d'être punis, & que quand il ſeroit ſur les lieux, il verroit de quelle maniere il en uſeroit à leur égard. Un diſcours ſi peu à ſa place ne tomba point à terre; mais par une ſeconde imprudence, qui mit le comble à la premiere, Nicueſſa envoya devant lui une Caravelle, tandis que ſans néceſſité il s'amuſoit à viſiter certaines Iſles, où il croyoit apparemment trouver de l'or. La Caravelle avec la nouvelle de ſon arrivée, apprit auſſi dans quelle diſpoſition il venoit, deſorte que comme il eut paru peu de jours après à la vûë du Port, l'Alcaïde Vaſco Nugnez de Balboa parut ſur le rivage, & lui fit crier, qu'il pouvoit s'en retourner à Nombre de Dios, & qu'on étoit fort réſolu à ne point le laiſſer débarquer dans aucun endroit de la Province de Darien. 1510.

Une déclaration ſi préciſe & ſi peu attenduë le frappa & l'interdit à un point, qu'il fut quelque têms ſans pouvoir proferer une parole; puis ayant un peu repris ſes ſens: « Vous » m'avez appellé, leur dit-il, pour vous gouverner, qui » vous a fait changer ſi-tôt de ſentiment? On vous a ſans » doute fait quelque mauvais rapport de moi, mais donnés » vous le têms de me connoître par vous mêmes, & ſi » vous me jugés indigne d'être votre Commandant, vous

1510. » ferés de moi ce que vous voudrés. » On ne répondit à ce discours, que par des menaces & des railleries; & comme il étoit fort tard, il prit le parti de moüiller l'ancre, & de passer la nuit dans sa Caravelle. Dès que le jour parut, on lui fit dire qu'il pouvoit débarquer, mais au moment qu'il mit pied à terre, il s'apperçut qu'on vouloit se saisir de sa personne. C'étoit effectivement le dessein de ses ennemis, mais comme il étoit extrêmement leger à la course, il leur échappa, & s'enfuit dans le Bois. Mais qu'y faire seul & sans vivres? il se rapprocha bientôt, & envoya dire aux Habitans de Sainte Marie que, s'ils lui assûroient la vie, il consentoit à être leur prisonnier, dussent-ils l'enchaîner. Une si étrange proposition ne servit qu'à le rendre mépriſable, & fut reçuë d'une maniere à lui faire tout craindre. Ses affaires n'étoient pourtant pas encore aussi désesperées qu'il le croyoit, & peut être même auroit-il pû les racommoder, s'il ne se fut pas encore ôté la seule ressource, qui lui restoit. Balboa s'étoit bientôt repenti de s'être opposé à sa Réception, il lui avoit même sauvé la vie le jour qu'il descendit à terre, en empêchant qu'on ne s'opiniâtrât à le poursuivre, & il entreprit de faire revenir en sa faveur son Collegue Zamudio, qui paroissoit le plus animé de tous contre lui; il poussa même si loin les choses, qu'un certain Francois Benitez, s'étant avisé de dire en sa présence, qu'il ne falloit pas recevoir dans la Ville un aussi méchant homme que Nicuessa, il lui fit donner sur le champ cent coups d'Etrivieres pour lui apprendre à parler. Il envoya ensuite avertir Nicuessa de se retirer dans son Brigantin, & de n'en point sortir, quelque invitation qu'on lui en fit, à moins que lui même ne fût du nombre de ceux qui l'inviteroient. Il parloit ainsi apparemment parce qu'il avoit connoissance de ce qui se tramoit contre lui.

Ce qui est certain, c'est que peu de têms après, trois Habitans de Sainte Marie, nommés Etienne Barrientos, Diego de Albitez, & Jean de Veginez, feignant d'être de ses amis, l'allerent trouver à son bord, & après lui avoir

bien fait des excuſes de tout ce qui s'étoit paſſé, lui dirent que c'étoit l'ouvrage de quelques mutins ſans aveu, que tous les honnêtes gens le ſouhaittoient véritablement pour Gouverneur, qu'il les ſuivît ſans rien craindre, & qu'il ne ſe repentiroit pas de s'être fié à eux. Les plus ſages ſont rarement en garde contre les diſcours, qui les flattent dans un point, ſur lequel ils ſe flattent eux-mêmes; & d'ailleurs la ſageſſe de Nicueſſa l'avoit déjà abandonné dans des occaſions, où il lui étoit encore moins pardonnable de n'avoir pas été en garde contre la ſurpriſe, & d'avoir ſuivi ſes premiers mouvemens. Il donna donc dans le piége qu'on lui tendoit, malgré tout ce que lui avoit fait dire Balboa pour l'en garantir, & il ſe mit à la diſcretion de ſes Ennemis. Ceux-ci le livrerent ſur le champ à Zamudio, qui lui ordonna de partir ſans délai, de ne s'arrêter nulle part, qu'il ne fût arrivé en Caſtille, & d'aller rendre compte au Roi & au Conſeil de la perte de tant de Caſtillans, qu'il avoit ſacrifiés à ſon ambition, ou qu'il avoit fait périr par ſa mauvaiſe conduite. Lui de ſon côté prit le Ciel à témoin de la cruauté, qu'on exerçoit envers lui, & de l'injuſtice, qu'on lui faiſoit dans ſon propre Gouvernement, il cita ſes Ennemis au Jugement de Dieu, & ajoûta, qu'il les attendoit à ce Tribunal redoutable, d'autant qu'il voyoit bien qu'il ne lui ſeroit jamais poſſible de porter ſes plaintes à celui du Roi. 1510.

Il eut beau dire, il ne gagna rien, & peu de jours après, on l'embarqua avec 17. Hommes ſur un méchant Brigantin, en lui diſant qu'il pouvoit aller, où bon lui ſembleroit. Depuis ce têms-là, on n'a jamais oüi parler de lui, & Antoine Herrera regarde comme une Fable ce que quelques-uns ont écrit, que dans l'Iſle de Cuba on avoit trouvé cette Inſcription ſur un Arbre: *Ici l'infortuné Nicueſſa a fini ſes malheurs & ſa vie.* Au reſte trop de gens étoient intereſſés dans l'Iſle Eſpagnole aux deux Armemens, dont nous venons de voir la triſte cataſtrophe, pour qu'on ne recherchât point les cauſes de tant de malheurs; chacun en raiſonna

Sa Mort. On rejette ſes malheurs, & ceux d'Ojeda ſur l'Amiral.

1510. ſuivant ſa paſſion, & les Ennemis de l'Amiral ne manquerent point de lui faire un crime de n'avoir pas ſécouru les deux Gouverneurs, comme il le pouvoit ſelon eux.

Le peu de fondement de cette accuſation.

Cependant rien n'étoit, ce ſemble, plus injuſte qu'une pareille accuſation. Pour montrer qu'elle étoit fondée, il falloit faire voir que ce fut D. Diegue, qui empêcha Enciſo d'être de retour à S. Sebaſtien avant qu'Ojeda en partît, & qui retarda le ſecours, que Nicueſſa avoit envoyé chercher à l'Iſle Eſpagnole. Or non ſeulement, il n'y a aucune apparence que ces retardemens ayent pu être imputés à ce Seigneur, & je n'ai vû aucun Hiſtorien, qui les ait mis ſur ſon compte; mais il eſt évident que la Caravelle dépêchée à San-Domingo par Nicueſſa, étoit à peine partie de Nombre de Dios, lorſque ce Gouverneur fut appellé à Sainte Marie l'Ancienne. Enfin on ne peut diſconvenir que ces deux hommes n'ayent paru dans toute leur conduite très-peu capables des entrepriſes, dont ils s'étoient chargés; que le premier étoit un brave homme, très-propre pour un coup de main, mais qu'il avoit beſoin d'être dirigé par gens, qui euſſent plus d'habileté, & de ſang froid que lui; & que les premiers malheurs, qui accueillirent le ſecond, lui firent tourner la tête, & le rendirent méconnoiſſable à ſes meilleurs amis.

Après tout, l'Amiral, qui avoit des prétentions aſſés légitimes ſur la partie du Continent, qu'on avoit abandonnée à Ojeda, & à Nicueſſa, & qui pouvoit eſperer d'y faire un jour valoir ſes droits, ne fut apparemment pas trop fâché que les choſes y euſſent auſſi mal tourné. Mais pour charger un homme de ce rang, & dont la probité n'a jamais été douteuſe, d'un trait auſſi odieux, que ſeroit celui d'avoir laiſſé périr exprès tant de braves gens, & rendu inutiles tant de dépenſes; il ne ſuffit pas de ſimples conjectures, fondées ſur l'eſperance d'un avantage éloigné, il faut des preuves, & l'on n'en produit aucune.

Fin du Quatriéme Livre.

HISTOIRE
DE
L'ISLE ESPAGNOLE
OU DE
S. DOMINGUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE CINQUIE'ME.

LES triſtes avantures, dont j'ai fait le récit dans le Livre précédent, rendirent mémorable dans les Indes l'année 1510 : la ſuivante plus heureuſe, y vit enfin la conſommation d'une affaire, que la feuë Reine Iſabelle avoit euë extrêmement à cœur, mais que pluſieurs contre-têms avoient toûjours retardée. A peine le Pape Jules II. étoit monté ſur le Thrône Pontifical, que les Rois Catholiques, perſuadés de ce qu'on leur mandoit ſans ceſſe de l'Iſle Eſpagnole, que les Indiens y multiplioient à vûë d'œil, & que le Chriſtianiſme faiſoit parmi eux de très-grands progrès, prierent ce Pontife d'en ériger quelques Villes en Evêchés. Ils demanderent d'abord qu'on établît un Archevêché dans la Province de Xaragua, & qu'on lui donnât pour Suffragans, Larez de Guahaba; & la Conception de la Vega. Le Pape n'eut aucune peine à conſentir à cette demande; l'érection fut faite, & trois ſujets furent propoſés & acceptés pour remplir les trois nouveaux Sieges; à ſçavoir, le Docteur Pierre de Deza, Neveu de l'Archevêque de Seville, pour l'Archevêché de Xaragua, le P. Garcias de Padilla Franciſ-

1511. Création d'Evêchés dans l'Iſle Eſpagnole.

1511. quain, pour l'Evêché de Larez, & le Licentié Alonſe Manſa Chanoine de Salamanque, pour celui de la Conception.

Les choſes en demeurerent pourtant là, & je n'ai pu en ſçavoir la raiſon : les Bulles ne furent point expediées ; Iſabelle mourut : les Villes propoſées perdirent beaucoup de leur luſtre, ſi on en excepte la derniere, & le Roi Ferdinand, lorſque dans la ſuite il reprit cette affaire, propoſa un nouvel arrangement, que le Pape approuva. Il conſiſtoit à ſupprimer la Métropole de Xaragua, & à ériger San-Domingo, la Conception, & S Jean de Portoric, en Evêchés Suffragans de Seville, & cela fut accordé. Les trois mêmes Sujets, qui avoient déjà été nommés, le furent de nouveau, le Docteur Deza à l'Evêché de la Conception, le P. de Padilla, à celui de San-Domingo, & le Licentié Manſa, à celui de S. Jean. Les Prémices & les Dixmes de toutes choſes, à l'exception des Métaux, des Perles, & des Pierres précieuſes ; la Juriſdiction Spirituelle & Temporelle, & les mêmes Droits & Prééminence, dont joüiſſoient les Evêques de Caſtille furent attribués par le Pape aux trois nouveaux Siéges. Le Roi agréa cette diſpoſition, & fit avec les trois Evêques un Concordat, dont les principales conditions furent, qu'ils s'engageoient pour eux, & pour leurs Succeſſeurs à diſtribuer les Dixmes au Clergé, aux Hôpitaux, & aux Fabriques, & que les Bénéfices & les Dignitez ſeroient à ſa nomination.

Les Inſulaires preſque entierement exterminés.

Le premier Evêque de la Capitale n'eut pas la conſolation de voir ſon Egliſe, il mourut en Eſpagne peu de têms après ſon Sacre. Pluſieurs accidens retarderent auſſi le départ de celui de la Conception, & cependant il arriva une choſe qui fit bien du bruit, & que l'autorité Epiſcopale auroit ſans doute aſſoupie dans ſa naiſſance. L'Iſle Eſpagnole perdoit inſenſiblement tous ſes Habitans naturels ; & quoiqu'on eût eu tout le têms de reconnoître le tort, que ce dépeuplement cauſoit à la Colonie, bien loin d'en profiter pour conſerver au moins ce qui reſtoit de ces Inſulaires, il ſembloit qu'on prît à tâche, d'en exterми-

ner toute la race. Le Roi même, qui juſques-là avoit fait de ſi ſages Ordonnances en leur faveur, trompé par des perſonnes, dont les derniers Réglemens gênoient la cupidité, ſembla les abandonner à la diſcretion de leurs Tyrans, & permit que déſormais on ne leur donnât point d'autre ſalaire, que la vie & l'entretien, à condition de payer d'abord à ſon Domaine un *Paros*, c'eſt-à-dire, environ une demie Piſtole de notre monnoye pour chaque tête d'Indien. Les PP. de S. Dominique eurent beau ſe récrier contre cette nouveauté, qui devoit naturellement apporter un obſtacle inſurmontable à la converſion de ces Peuples, & repréſenter qu'il y alloit même de l'interêt du Roi, & de la Nation de les traiter avec plus de douceur & de ménagement; on n'eut aucun égard à leurs remontrances, ce qui détermina enfin ces zelés Miniſtres à s'armer de toute la vigueur Apoſtolique, pour réprimer par les armes Spirituelles un ſcandale, qui faiſoit blaſphêmer le nom du Seigneur parmi les Infidelles. 1511.

Sermon d'un P. Dominiquain, & les ſuites qu'il eut.

Cette réſolution priſe, le P. Antoine Monteſino Prédicateur, qui avoit une grande réputation d'éloquence & de ſainteté, monta en Chaire à San-Domingo, & en préſence de l'Amiral, du Tréſorier Royal, de tout ce qu'il y avoit dans cette Capitale de perſonnes en place, & d'un très nombreux Auditoire, il déclara les Départemens d'Indiens illicites; il ajoûta que le terme de Tutelle, dont on uſoit pour colorer cette tyranie, cachoit une véritable ſervitude, à laquelle contre toutes les Loix Divines & Humaines, on aſſujettiſſoit des Innocens; que cette conduite ſi contraire à l'eſprit du Chriſtianiſme, avoit déja fait périr des millions d'hommes, dont on répondroit à Dieu, & dépeupleroit infailliblement tant de vaſtes Provinces, dont le Maître des Nations n'avoit pu donner l'Empire aux Rois Catholiques, qu'afin qu'ils en engageaſſent tous les Habitans ſous le joug aimable de ſon Evangile.

C'étoit là toucher les aſſiſtans par leur endroit ſenſible, auſſi murmura-t-on beaucoup contre le Prédicateur.

1511. Il fut même arrêté qu'il ſeroit réprimendé, comme s'il eût manqué au reſpect, qu'il devoit au Roi, & à ceux, qui gouvernoient ſous ſes Ordres. Mais ceux, qui s'étoient chargés de cette commiſſion, furent bien ſurpris, lorſque le P. de Cordouë, auquel ils s'étoient adreſſés d'abord, comme au Superieur de la Maiſon, leur déclara que le P. de Monteſino n'avoit rien dit, qui ne fût vrai, & qu'il ne fût néceſſaire de dire: que tous tant qu'ils étoient de Religieux de leur Ordre penſoient comme lui & que le Sermon, dont ils faiſoient tant de bruit, étoit une choſe concertée entre eux. Ceux, à qui il parloit, furent extrêmement choqués de ce diſcours, & le prenant ſur un ton fort haut, il lui dirent qu'il étoit bien étrange que de ſimples Particuliers ſans caractere ſe donnaſſent la hardieſſe de blâmer publiquement des choſes établies par le conſeil de Perſonnes ſages, & par l'autorité du Souverain; en un mot qu'il falloit néceſſairement que le P. de Monteſino ſe retractât en Chaire, ou que tous les Dominiquains ſortiſſent de l'Iſle. Le Superieur les écouta fort paiſiblement juſqu'au bout, & feignant d'être ébranlé par leurs menaces, il les aſſûra que dès le Dimanche prochain le P. de Monteſino feroit ſon poſſible pour les contenter.

Le jour marqué, il ſe fit à l'Egliſe un concours extraordinaire. Le Prédicateur parut, & commença par dire que, ſi l'ardeur de ſon zéle dans la cauſe du monde la plus juſte, l'avoit empêché de meſurer aſſés ſes expreſſions, il prioit ceux, qui avoient pû s'en tenir offenſés, de les lui pardonner; qu'il ſçavoit le reſpect, qui étoit dû aux Perſonnes, que le Prince avoit fait dépoſitaires de ſon autorité; mais qu'on ſe trompoit fort, ſi on prétendoit lui faire un crime, de s'être élevé contre les Départemens d'Indiens. Il dit ſur cela des choſes plus fortes encore que la premiere fois; car après être entré dans un détail extrêmement pathétique des abus, qui ſe commettoient tous les jours en cette matiere, il demanda quel droit des gens, qui étoient ſortis d'Eſpagne, parce qu'ils n'y avoient pas de pain, avoient de s'engraiſſer de la ſubſtance d'un Peuple né auſſi libre qu'eux? Sur quoi fon-

dé ils diſpoſoient de la vie de ces malheureux, comme d'un bien, qui leur fût propre? qui avoit pû les autoriſer à exercer ſur eux un empire tyranique? s'il n'étoit pas têms déſormais de mettre des bornes à une cupidité, qui enfantoit tant de crimes, & ſi on vouloit encore lui ſacrifier 15. à 20000. Indiens, qui reſtoient à peine de plus d'un million d'ames, qu'on avoit trouvé dans l'Iſle Eſpagnole en y abordant? 1511.

Une démarche ſi hardie fit concevoir aux Officiers Royaux qu'ils gagneroient peu à traiter cette affaire ſur les lieux; ils en écrivirent au Roi, & Paſſamonté ſurtout le fit d'une maniere très-forte, & chargea de ſa lettre un Religieux Franciſquain, nommé le P. Alphonſe de Eſpinar; ſur quoi Oviedo remarque fort judicieuſement, que ce qui fit en tout ceci un plus mauvais effet dans l'eſprit des Peuples, ce fut de voir une ſi grande diverſité d'opinions entre les deux Ordres Réguliers, qui étoient alors ſeuls établis dans l'Iſle, ſur un point, qui intereſſoit ſi fort la conſcience; les uns permettant ſans aucune difficulté, ce qui paroiſſoit aux autres un crime irrémiſſible & digne de toutes les cenſures de l'égliſe.

On examine au Conſeil la cauſe des Indiens.

Les PP. Dominiquains n'ignoroient pas ce qui ſe tramoit contre eux, & comme ils ſçavoient auſſi que pluſieurs perſonnes puiſſantes à la Cour, & les Miniſtres même, étoient intereſſés à ſoutenir les Départemens; ils prirent le parti d'envoyer le P. de Monteſino plaider lui-même ſa cauſe auprès du Roi. Le Miſſionnaire trouva, ainſi qu'il l'avoit prévû, toute la Cour & Ferdinand même fort prévenu contre lui. Mais comme il étoit extrêmement éloquent, il n'eut pas beaucoup de peine à faire revenir le Roi en ſa faveur. Ce Prince commença d'entrevoir qu'on lui avoit déguiſé la vérité; toutefois ne voulant rien décider ſur ſes propres lumieres; il aſſembla un Conſeil extraordinaire, où ce grand procès fut plaidé avec beaucoup de vehémence de part & d'autre. Ceux qui parlerent en faveur des Indiens, inſiſterent beaucoup ſur ce principe, que tous les Peuples ſont

1511. nés libres, & qu'il n'eſt jamais permi à une Nation d'attenter à la liberté d'une autre, dont elle n'a reçû aucun tort.

Les autres oppoſerent à cette vérité des raiſons plus ſpecieuſes que ſolides, & dont pluſieurs perſonnes ſages ne laiſſerent pourtant pas d'être ébloüis. « Les Indiens, dirent-» ils, doivent être regardés comme des Enfans incapables de » ſe conduire, puiſqu'ils ont à cinquante ans l'eſprit moins » avancé, que les Eſpagnols ne l'ont ordinairement à dix : on » ſçait que les choſes les plus aiſées à concevoir, ne peuvent » leur entrer dans la tête ; que dès qu'on ceſſe de leur par-» ler, ils oublient dans le moment les vérités, qu'on » leur avoit le plus inculquées dans la mémoire ; qu'on ne » peut même s'aſſûrer qu'ils retiendroient les plus courtes » prieres, ſi l'on manquoit un ſeul jour à les leur faire réci-» ter ; qu'on a beau les vêtir, & leur faire ſentir l'indé-» cence de leur nudité, dès qu'ils ſont hors de la vuë de » leurs Maîtres, ils dechirent leurs habits en mille pieces, » & courent tout nuds dans les Bois, où ils s'abandonnent » ſans honte à toutes ſortes d'infamies ; que la ſouveraine fé-» licité ſelon eux eſt de ne rien faire, & que cette conti-» nuelle oiſiveté, outre les autres vices qu'elle enfante, pro-» duit cette extrême indolence, qu'on remarque en eux » pour les choſes de la Religion ; enfin il paroît certain qu'ils » ſont d'autant moins capables d'uſer bien de la liberté, qu'on » leur laiſſeroit, qu'aux défauts & à l'incapacité des En-» fans, ils joignent les vices des Hommes les plus corrom-» pus. »

Il étoit véritablement quelque choſe de tout cela, mais il n'y avoit aucun article, qui ne fût extrêmement exaggeré ; c'eſt ce que le P. de Monteſino s'appliqua ſurtout à faire ſentir. Il y réüſſit parfaitement, après quoi il ne lui fut pas difficile de renverſer toutes les conſequences, qu'on en tiroit ; mais ſans parler de l'interêt des Miniſtres & des Favoris, rendre abſolument la liberté aux Indiens, & réduire la meilleure partie des Habitans des Colonies Eſpagno-

ſes à l'état d'indigence, d'où ils étoient ſortis, c'étoit preſque la même choſe. Or c'eſt là un de ces inconveniens, contre leſquels en matiere de Politique, l'évidence même du droit tient rarement. Il fallut pourtant accorder quelque choſe à l'équité de la cauſe, que défendoient les PP. de S. Dominique; le Roi vouloit mettre ſa conſcience en ſûreté, & avoir égard à la clauſe du Teſtament de la feuë Reine Iſabelle, qui étoit préciſe en faveur des Indiens; & voici ce qu'on imagina pour concilier des interêts & des ſentimens ſi oppoſés. 1511.

Ordonnance en faveur des Indiens.

Il fut déclaré que par proviſion, & en attendant un plus ample examen, les Indiens ſeroient réputés libres, & traités comme tels, mais que les Départemens à cela près reſteroient ſur le pied, où ils étoient. C'étoit reconnoître le droit de ces Peuples à la liberté, en même têms qu'on les retenoit réellement dans un dur eſclavage; de ſimples Réglemens du Prince ne ſuffiſant pas pour en adoucir le joug, & véritablement tous ceux, que le Roi fit alors, & qui étoient fort ſages, furent la plûpart ſans effet. Comme les Bêtes de charge s'étoient extrêmement multipliées dans l'Iſle Eſpagnole, il fut expreſſément défendu de faire porter aux Infideles aucun fardeau, ni de ſe ſervir du Bâton, ou du Foüet pour les punir; il fut auſſi ordonné de nommer des Viſiteurs, qui ſeroient comme les Protecteurs des Indiens, & ſans le conſentement deſquels il ne ſeroit pas permis de les mettre en priſon. Enfin on regla qu'outre les Dimanches & les Fêtes, ils auroient dans la ſemaine un jour de récréation; & que les Femmes enceintes ne ſeroient aſſujetties à aucune ſorte de travail. Nous verrons dans peu le cas que l'on fit de ces Ordonnances.

Préparatifs pour la Conquête de Cuba.

L'Amiral ſongeoit alors à s'aſſûrer de l'Iſle de Cuba, craignant que, s'il differoit d'y faire un établiſſement, la Cour n'en donnât la commiſſion à quelqu'un, & ne ſéparât encore cette Iſle de ſon Gouvernement. Il y envoya donc Diego Velaſquez, pour la conquerir, y bâtir une Ville, & la gouverner en qualité de ſon Lieutenant. Velaſquez étoit

1511. un des plus anciens Colons de l'Isle Espagnole, il y avoit eu les premiers Employs, & il s'en étoit toûjours acquité avec beaucoup de bonheur, & de conduite; il avoit d'ailleurs des qualités très-aimables, & passoit pour un homme plein d'honneur & de droiture. On n'eût pas plûtôt publié qu'il étoit chargé de l'Entreprise de Cuba, qu'il y eut un véritable empressement à l'y suivre, à quoi ne contribua pas peu le bruit, qui s'étoit répandu, que cette Isle avoit des Mines d'Or. Ainsi l'on vit arriver à Salvatierra de la Savana, où se faisoit l'armement, plus de 300. Volontaires de toutes les parties de l'Isle Espagnole, outre les Troupes réglées, qui furent envoyées par l'Amiral.

Préparatifs des Insulaires pour se défendre. Dieu des Espagnols selon les Indiens.

Tout étant prêt, Velasquez mit à la voile avec quatre Bâtimens, & alla débarquer vers l'extrêmité Orientale de Cuba, où est la pointe de Mayci, & où commandoit un Cacique nommé *Hatuey*. Ce Seigneur étoit né dans l'Isle Espagnole, il en étoit sorti pour éviter l'esclavage, où il voyoit tous ses Compatriotes condamnés, & avoit passé à l'Isle de Cuba, où avec le secours de ceux, qui l'avoient suivi en grand nombre, il s'étoit rendu Maître de ce Canton, & y regnoit paisiblement. Comme il craignoit toûjours que les Castillans ne fissent dans Cuba, ce qu'il avoient fait dans sa patrie, il avoit soin d'entretenir dans l'Isle Espagnole des Espions, afin d'être averti à têms, & de pouvoir se disposer à recevoir l'Ennemi, quand il viendroit l'attaquer; mais parce qu'il ne comptoit pas beaucoup sur ses forces, il avoit communiqué ses défiances à plusieurs autres Caciques, & il avoit un fort grand soin d'entretenir une étroite union avec eux. Un jour qu'il raisonnoit de toutes ces choses avec quelques-uns de ses Voisins, il leur dit, que toutes leurs précautions seroient inutiles, si avant toutes choses ils ne tâchoient de se rendre propice le Dieu des Espagnols. « Je le » connois, ajoûta-t'il, ce Dieu, le plus puissant de tous les » Dieux, je sçai le moyen de le gagner, & je vais vous l'ap» prendre ». Aussi-tôt il se fait apporter un panier, où il y avoit de l'or, & le montrant aux Caciques, « Le voilà, dit-

» il, le Dieu des Eſpagnols, célébrons une Fête en ſon hon- » neur, il nous regardera d'un œil favorable. » Tous à l'inſtant ſe mirent à fumer autour de ce panier, puis à chanter & à danſer, juſqu'à ce qu'ils tombaſſent d'yvreſſe & de fatigue. 1511.

Ils le jettent à la Mer croyant ſe garantir par-là de l'invaſion des Caſtillans.

Le lendemain matin Hatuey raſſembla les Caciques à leur réveil, & leur tint ce diſcours. « J'ai beaucoup refléchi ſur l'af- » faire, dont je vous ai parlé; mon eſprit n'eſt pas encore » tranquille, & tout bien conſideré, je ne penſe pas que nous » ſoyons en ſûreté, tandis que le Dieu des Eſpagnols ſera par- » mi nous. Par tout où ils le trouvent, ils s'y établiſſent pour le » poſſeder: il eſt inutile de le cacher, ils ont un ſecret merveil- » leux pour le découvrir; ſi vous l'aviés avalé, ils vous éven- » treroient pour l'avoir; je ne ſçache que le fond de la Mer, » où ils n'iront pas aſſurément le chercher, c'eſt-là, qu'il le » faut mettre; quand il ne ſera plus parmi nous, ils nous laiſ- » ſeront en repos, car c'eſt uniquemement ce qui les attire » hors de chés eux. » L'expedient fut trouvé admirable, les Caciques prennent auſſitôt tout l'or qu'ils avoient, le vont jetter à la Mer aſſés loin du Rivage, & s'en reviennent fort contents, comme ſi avec leur or ils avoient noyé toutes leurs craintes. Auſſi Hatuey fut-il fort ſurpris, lorſqu'au bout de quelque têms il vit paroître les Eſpagnols.

Défaite & ſupplice d'un Cacique, & pourquoi il ne veut pas être batiſé à la mort.

Il ne laiſſa pourtant pas de faire d'abord bonne contenance, & il ſe mit en devoir de s'oppoſer au débarquement, mais ſa réſiſtance ne fut pas longue. Aux premieres décharges, que les Caſtillans firent de leurs Arquebuſes, toute cette multitude d'Indiens, qui bordoient le Rivage, s'enfuit dans le bois, & l'on ne jugea pas à propos de les ſuivre pour lors. Après quelques jours de repos, Velaſquez voulut ſe délivrer d'un Ennemi, qui à la faveur de ſa retraite, pouvoit l'incommoder beaucoup; il fit chercher le Cacique avec ſoin, & l'ayant enfin trouvé, il lui fit expier par le feu, la faute, qu'il avoit faite de ne s'être pas ſoumis de bonne grace à des Conquerans, auſquels il n'étoit pas en état de reſiſter. C'eſt de lui, qu'on rapporte ce trait ſi célébre dans l'Hiſtoire du Nouveau Monde,

1511. & par où l'on peut juger à quel point les Eſpagnols s'étoient rendus odieux aux Indiens : il étoit déja attaché à ſon poteau, lorſqu'un P. de S. François voulut faire un dernier effort pour le gagner à J. C. après qu'il l'eut exhorté longtêms à avoir pitié de ſon ame, & à ne pas s'expoſer à brûler éternellement, tandis qu'il pouvoit lui procurer un bonheur ſans fin dans le Paradis, Hatuey s'aviſa de lui demander, s'il y avoit des Eſpagnols dans ce lieu de Délices, dont il lui parloit. « Il y en a, répondit le Pere, mais il n'y en » a que de bons. Le meilleur n'en vaut rien; reprit le Ca» cique, & je ne veux point aller, ou je puiſſe craindre » d'en rencontrer un ſeul. Le Miſſionnaire épuiſa en vain toute ſon éloquence, pour lui faire changer de penſée, Hatuey ne voulut plus l'écouter & ſe laiſſa brûler.

Toute l'Iſle ſe ſoumet. Après cette exécution, Velaſquez ne trouva plus d'Ennemis. Tous les Caciques vinrent les uns après les autres, lui rendre leurs hommages, & la Conquête de la plus grande, & d'une des plus belles Iſles du monde, ne couta pas un homme aux Eſpagnols, auſquels elle eſt d'un grand ſecours par ſa ſituation, & par la commodité de ſes Ports, les plus beaux de l'Amérique. Quelques Auteurs ont crû que Chriſtophle Colomb l'avoit nommée *Ferdinandine*, ils ſe trompent, il la nomma *la Juana*; & ce fut en 1514. que le Roi Catholique lui fit changer ce nom, pour lui donner le ſien, mais le nom Indien l'a emporté ſur les deux autres. Ce qui fit négliger ſi long-têms cette grande Iſle, c'eſt qu'elle paſſoit pour n'avoir pas, ou pour avoir bien peu d'or; effectivement, on n'y en a pas trouvé beaucoup, mais on a enfin ouvert les yeux ſur les autres avantages, qu'on en pouvoit tirer, & c'eſt encore aujourd'hui une des plus floriſſantes Colonies du Nouveau monde.

Créance des Indiens de Cuba. Les Peuples de Cuba étoient à peu près du même caractere, & avoient apparemment la même origine que ceux des trois autres grandes Antilles; mais on a cru trouver dans leurs traditions des preuves, qu'ils avoient eu autrefois quelque connoiſſance de la Création du Monde & du Déluge.

Ils disoient que l'Univers avoit été créé par trois personnes, que la Terre avoit été toute couverte par les Eaux, qu'il ne s'étoit sauvé de ce Déluge qu'un Vieillard, lequel avoit fabriqué un grand Batteau, où il s'étoit embarqué avec toute sa Famille, & des Animaux de toutes les especes. Ils ajoûtoient à cela l'Histoire du Corbeau & de la Colombe, celle de l'yvresse du Vieillard, & du crime d'un de ses Enfans, comme elles sont dans la Genese: excepté qu'ils ne donnoient au Pere que deux fils, dont l'un a été, disoient-ils, le Pere de tous ceux, qui sont vêtus, & l'autre, qui fut le Criminel, le Pere de ceux, qui vont nuds; ce fut un nommé Gabriel de Cabrera, qui le premier fit cette Découverte, & voici comment. Un jour, qu'il traittoit de Chien un vieux Sauvage. « Pourquoi, lui demanda ce Vieillard, m'appelles-» tu Chien? Ne sommes nous pas tous Freres, & descendus » des deux fils d'un homme, qui fit bâtir un grand Navire, » pour se sauver d'une grande innondation? Ce discours ayant fort surpris Cabrera, il fit plusieurs questions à l'Indien, & en tira tout ce que je viens de rapporter: mais comme la chose lui parut fort singuliere, il craignit de n'en être pas crû sur sa parole, il fit répeter les mêmes choses à l'Insulaire devant plusieurs personnes, elles furent bientôt publiées par tout, & l'on en tira toutes les consequences, qu'on voulut. Pour moi, en supposant la vérité de ce récit, dont il paroît qu'effectivement on ne sçauroit gueres douter, je n'y trouve rien de fort merveilleux. Il y avoit déjà bien des années, que les Espagnols connoissoient l'Isle de Cuba, Christophle Colomb y avoit débarqué à son premier voyage, & en avoit emmené des Habitans avec lui, lorsqu'il passa à l'Isle Espagnole: & dans plusieurs autres occasions on étoit allé chés eux: ce Vieillard pouvoit fort bien avoir appris de quelque Castillan, tout ce qu'il dit à Cabrera. 1511.

Il y a cependant bien de l'apparence, que les anciens Habitans de Cuba avoient quelques connoissances par rapport à l'autre vie, que ceux des autres Isles n'avoient pas, ou du moins ne développoient pas aussi bien qu'eux, & je

1511. fonde ma conjecture sur ce qui arriva au premier Amiral des Indes, Christophle Colomb, dans le second Voyage, qu'il fit à Cuba. Un jour qu'il entendoit la Messe dans cette Isle, un vieux Cacique arriva pour lui rendre visite, & lui faire un présent de Fruits du Pays; la nouveauté du Spectacle le surprit, & le respect, dont il voyoit les Castillans pénétrés, lui en inspira à lui-même; il n'osa interrompre le Sacrifice, mais la Messe finie, & ayant fait à l'Amiral son Compliment & son Présent, il s'assit par terre à côté de lui, & lui parla en ces termes, rapportés par Herrera, & par D. Pierre Martyr d'Anglerie. « Tu es venu avec de grandes forces dans » cette Terre, que tu ne connoissois point, & tu y as répan» du une grande terreur. Mais tu sçauras que nous croyons » ici qu'après cette vie, il en a une autre; & que toutes » les Ames, au sortir de leur Corps, ne vont pas au mê» me endroit. Que celles, qui ont bien vêcu, & surtout » & qui ont aimé la paix & le repos des Peuples, sont reçûës » dans un lieu de délices, où elles joüissent de l'abondance » de toutes sortes de biens: que les autres, qui n'ont pas » eu une conduite réguliere, qui ont aimé le désordre, » & qui ont troublé le repos des Peuples, sont précipitées » dans un lieu ténébreux, où il y a beaucoup à souffrir. Si » donc tu crois mourir un jour, & que Dieu rend à cha» cun le bien & le mal, qu'il aura fait, tu te donneras bien » de garde de nuire à ceux, qui ne t'offensent point. » Colomb fut assés étonné de ce Discours, & en profita pour donner au Cacique quelque teinture de Christianisme.

1512. D. Barthélemy Colomb est envoyé à l'Isle Espagnole, & pourquoi.

Quoiqu'il en soit, la nouvelle de la Conquête de l'Isle de Cuba, fit sans doute beaucoup de plaisir au Roi Catholique: mais ce Prince recevoit sans cesse des plaintes contre l'Amiral. Il est vrai que, malgré le peu d'affection, qu'il lui portoit, il ne laissoit pas d'entrevoir, que la plûpart de ses plaintes étoient uniquement fondées sur la jalousie de ses Ennemis. Il jugea néanmoins à propos de lui envoyer D. Barthélemy son Oncle, avec un Mémoire fort détaillé de toutes les choses, à quoi il l'avertissoit de prendre garde.

Dom

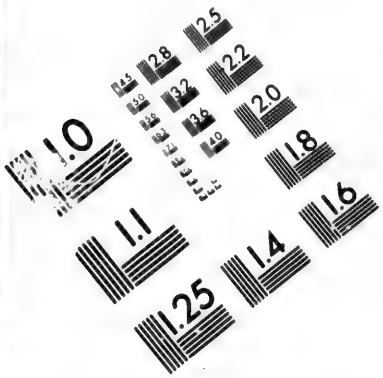
Dom Barthélemy avoit toûjours conſervé ſa Charge d'Adélantade ; le Roi y ajoûta le Gouvernement, & la proprieté ſa vie durant de la petite Iſle Mona, lui aſſigna un département de 200. Indiens, & lui donna encore la Charge de faire travailler aux Mines, qu'on pourroit trouver dans l'Iſle de Cuba : cette Charge étoit très-lucrative. 1512.

Las Caſas travaille à la converſion des Peuples de Cuba.

Les Peuples de Cuba, après qu'ils eurent paſſé ſous la domination des Caſtillans, ne demeurerent pas ſi long-têms privés des ſecours ſpirituels, que l'avoient été ceux de l'Iſle Eſpagnole. Le Licentié Barthélemy de las Caſas, qui s'eſt depuis rendu ſi célébre par ſon zéle & ſes travaux, pour le ſalut & la conſervation des Indiens, avoit ſuivi Velaſquez, dont il étoit ami, dans ſon Expedition. Il étoit paſſé jeune aux Indes, s'étoit fait Prêtre depuis peu, & cherchoit toutes les occaſions de ſe ſignaler dans l'exercice de ſon Miniſtere. Il travailla avec ſuccès à la converſion de ces pauvres Inſulaires, qu'on venoit de mettre ſous le joug. Il leur trouva un très-beau naturel, & une ſi grande docilité, qu'il ne craignoit point de publier, qu'il étoit ſans comparaiſon plus aiſé de faire embraſſer le Chriſtianiſme à ces Infidéles, que d'obliger les Eſpagnols à vivre chrétiennement. D'ailleurs, ſon zéle pur & déſintereſſé, ſa charité compatiſſante & toûjours active, la ſainteté de ſa Vie, ſa fermeté à empêcher les Vainqueurs d'abuſer de leur Victoire pour maltraitter les Vaincus ; tout cela charma de telle ſorte ces Peuples, qu'ils s'abandonnerent à lui avec une confiance ſans bornes. Par-là, non-ſeulement, il ſe vit en état d'en faire des Chrétiens ; mais il fut encore d'un grand ſecours à la Colonie Eſpagnole, qui courut plus d'une fois riſque d'être étouffée dans ſa naiſſance, & n'évita gueres ſa ruine, que par l'aſcendant qu'avoit pris ſur les Inſulaires l'Homme Apoſtolique, dont je parle.

Ponce de Leon cherche la Fontaine de Jouvence.

Ce fut alors que Jean Ponce de Leon, qui ſe trouvoit ſans emploi dans l'Iſle de Portoric, parce que Cerron & Diaz avoient eu le crédit de ſe faire rétablir dans les leurs, ne penſa plus qu'à tenter quelque Découverte. Il n'y avoit pas alors un



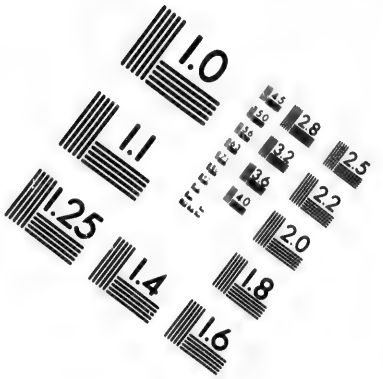
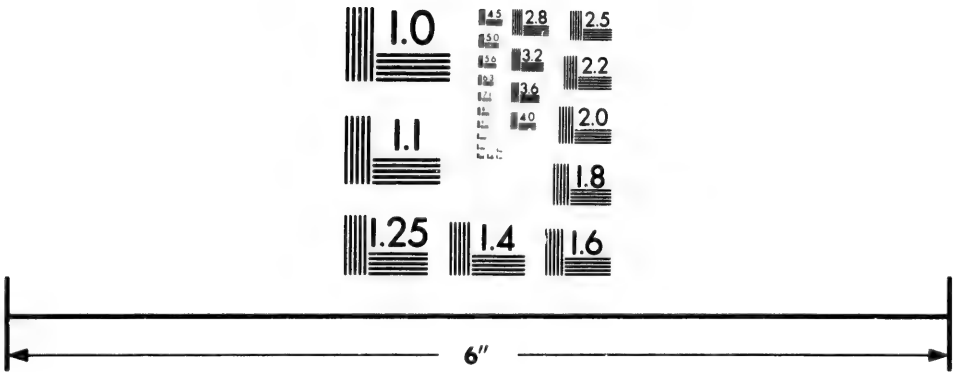
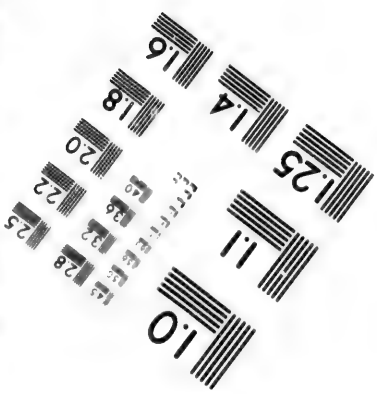
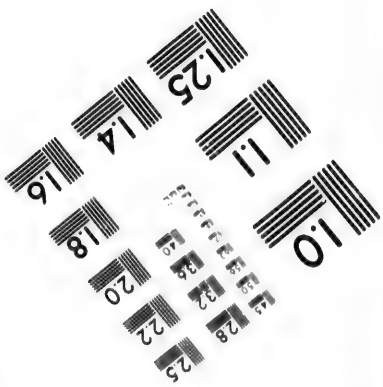


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.0

1512. seul Gentilhomme aux Indes, qui ne fût prêt à faire de ces tentatives, que Colomb avoit miſes ſi fort à la mode, & qui ne ſe flattât de ſe faire un grand Nom, & un grand Etabliſſement par cette voye. Ponce de Leon avoit amaſſé de grands Biens, pendant qu'il avoit été en place ; il avoit de l'expérience, du courage, & de l'eſprit ; tout cela lui répondoit du ſuccès de ſon projet, qui n'avoit rien d'ailleurs que de fort ſenſé ; mais une folie, qu'il s'étoit miſe dans la tête après pluſieurs autres Eſpagnols, n'eût gueres moins de part à ſon entrepriſe, & lui donna à lui-même un air d'Avanturier, & de Chevalier errant, qui a un peu terni ſa gloire.

Surquoi il ſe fondoit. Il couroit depuis long-têms parmi les Habitans des Antilles une opinion, que dans une Iſle appellée *Bimini*, (c'eſt une des Lucayes, aſſés près du Canal de Bahama) il ſe trouvoit une Fontaine, dont les eaux avoient la vertu de rajeunir les Vieillards, qui s'y baignoient. Les Inſulaires de Cuba, s'étoient ſurtout donné beaucoup de mouvement pour découvrir cette précieuſe Source, & au têms, dont je parle, il y avoit encore dans Bimini, quelques reſtes d'un Village, dont les Habitans étoient originaires de cette grande Iſle. Herrera place ces Inſulaires tranſplantés dans le Continent de la Floride, & ſans faire mention de la Fontaine de Bimini, dit qu'on donnoit la vertu de rajeûnir à un Fleuve de cette grande Province. Il eſt vrai que tous ces Peuples étoient naturellement fort crédules, & que ceux, qui les ont connus, n'ont point été ſurpris qu'ils ayent donné dans de ſemblables Chimeres ; on ſçait auſſi que les Eſpagnols naturellement portés au Grand & au Merveilleux, pouſſent aſſés loin la crédulité en tout genre, mais on aura pourtant quelque peine à croire, juſqu'où ils ſe laiſſerent infatuer en cette occaſion ; car ce fut au point de n'être pas même capables de ſe détromper. En effet, quoique pluſieurs euſſent avancé malheureuſement leurs jours en courant après cette prétenduë Fontaine de Jouvence, & que pluſieurs même ne fuſſent pas revenu de cette ridicule recherche ; on s'ima-

gina que la raiſon, pourquoi ceux-ci ne retournoient point, c'eſt qu'ils avoient trouvé ce qu'ils cherchoient, & ne vouloient plus ſortir de ce délicieux ſéjour, où ils joüiſſoient dans l'abondance de toutes choſes d'un Printêms perpétuel. 1512.

Il découvre la Floride par hazard.

Mais perſonne ne ſe laiſſa enchanter de ces douces réveries d'une maniere plus étonnante, que Ponce de Leon. Ce Capitaine ne ſe promettoit rien moins, que la découverte d'un troiſiéme Monde, & c'étoit trop peu pour une ſi vaſte entrepriſe, que les jours, qui lui reſtoient ſuivant le cours ordinaire de la nature. Il falloit commencer par recouvrer ceux, qui s'étoient écoulés, & s'aſſûrer pour toûjours la conſervation d'une verte & floriſſante jeuneſſe: il réſolut donc de ne rien négliger pour trouver la Fontaine rajeuniſſante. Il partit un Jeudi premier jour de Mars 1512. du Port de Saint Germain, dans l'Iſle de Portoric, avec deux Navires, qu'il avoit équipés à ſes frais, & après avoir rangé toute la Côte Septentrionnale de l'Iſle Eſpagnole, il ſe trouva au milieu des Lucayes. Il s'informa exactement partout de la Fontaine miraculeuſe, goûta de toutes les eaux, qu'il rencontra, même de celles des Marais les plus bourbeux; enfin, comme il alloit toûjours devant lui, il apperçut le Continent, où ayant abordé, non pas le jour, comme quelques-uns l'ont cru, mais dans la ſemaine de Pâques Fleuri, & y ayant vû, en mettant pied à terre, une Campagne toute ſemée de fleurs, il lui donna le nom de Floride.

En quoi cette découverte fut préjudiciable à l'Iſle Eſpagnole.

Cette découverte ineſpérée le conſola un peu de n'avoir pas trouvé la Fontaine de Jouvence; & c'eſt ce qui fait voir combien la réputation des Hommes a quelquefois des fondemens peu ſolides; car enfin une Découverte, où le ſeul hazard a eu part, a immortaliſé un Avanturier, qui l'a fait en courant après une Chimere. Au reſte, on ne ſçait pas bien au juſte en quel endroit Ponce de Leon débarqua. On ſçait ſeulement, qu'il reconnut une bonne partie de la Côte Occidentale de la preſqu'Iſle, & qu'il donna aux Iſles des Martyrs & des Tortuës les noms, qu'elles portent encore

1512. aujourd'hui : que partout, où il voulut faire deſcente, il trouva des Sauvages en grand nombre, & fort réſolus à ne pas ſouffrir qu'il s'établît chés-eux ; qu'il eut une connoiſſance aſſés diſtincte du Canal, qui porte aujourd'hui le nom de nouveau Canal de Bahama, par où quelques années après les Navires commencerent de prendre leur route pour retourner en Europe : que ce fut ce qui donna occaſion d'établir le Port de *la Havana*, lequel n'eſt qu'à deux petites journées du Canal, & cela, pour ſervir d'entrepôt à tous les Vaiſſeaux, qui venoient de la nouvelle Eſpagne, & que cet Etabliſſement a été une des principales cauſes de la décadence de l'Iſle Eſpagnole.

Ponce de Leon fut donc obligé de ſe contenter d'avoir vû le premier la Floride, il courut encore depuis aſſés longtêms après ſon Iſle enchantée, & il s'en retourna fort mal en ordre, & fort chagrin à Portoric, où il eut encore à eſſuyer bien des railleries, ſur ce qu'on le voyoit revenir plus vieux qu'il n'étoit parti. Il ne laiſſa pas d'aller en Cour donner avis de ſa découverte ; il fut bien reçu de Ferdinand, qui lui permit de bâtir des Forts, & de mener des Colonies dans la Floride, & dans l'Iſle de Bimini, lui promit le Gouvernement de tous les Pays, qu'il découvriroit, & conſentit même qu'il levât du Monde pour cela, ſoit en Eſpagne, ſoit dans les Indes. Je ne ſçai ce qui l'empêcha de profiter de ces permiſſions ; mais il eſt certain qu'il étoit encore en Eſpagne ſur la fin de 1514. qu'alors le Roi lui ordonna d'armer pour aller faire la Guerre aux Caraïbes, qui déſoloient l'Iſle de Portoric, & qu'il retourna peu de têms après dans cette Iſle, d'où il ne ſortit point avant l'année 1521.

Les Départemens d'Indiens confirmés de nouveau.

Cependant le P. Pierre de Cordouë avoit ſuivi de près le P. de Monteſino, ſon Inférieur, en Eſpagne, où l'on ne ceſſoit point de tenir des Conſeils, & de faire des Conſultations touchant la cauſe des Indiens, que ces Religieux avoient portée au Tribunal du Roi. Enfin ce Prince fit appeller le P. de Cordouë, & lui dit, qu'il étoit fort perſuadé de la pureté de ſon zéle ; mais que l'avis de preſque tous les Ju-

riſconſultes, & les Theologiens de ſon Royaume, étoit de ne rien changer à ce qui étoit établi, à quelques abus, & à quelques déſordres près, contre leſquels il alloit prendre toutes les plus juſtes meſures. Qu'il s'en retournât donc dans ſa Miſſion; mais que lui & ſes Religieux ceſſaſſent d'invectiver contre une choſe approuvée d'un ſi grand nombre de perſonnes ſages, & qu'ils continuaſſent à éclairer & à édifier les Indes par les lumieres de leur Doctrine, & par la ſainteté de leur vie, comme ils avoient fait juſques-là; ſans ſe mêler en aucune maniere de la Police, ni du Gouvernement, 1512.

Les PP. Dominiquains demandent la permiſſion de faire une Miſſion dans le Continent de l'Amerique.

Ce diſcours fit comprendre au P. de Cordouë & à ſes Religieux que du train, dont les choſes iroient à l'avenir, il leur ſeroit déſormais fort difficile d'être bien d'accord avec les Eſpagnols du Nouveau Monde, & que s'ils vouloient véritablement faire du bien parmi les Barbares, il falloit chercher des Contrées, où ils fuſſent ſeuls avec ces Peuples. Ils ſupplierent donc Ferdinand de trouver bon qu'ils allaſſent prêcher Jeſus-Chriſt dans quelqu'unes des Provinces de l'Amérique, où les Eſpagnols n'euſſent point encore d'Etabliſſement, & ils lui expliquerent le projet de celui, qu'ils y vouloient faire. Le Prince goûta leur deſſein, accorda les permiſſions, qu'on lui demandoit, & fit expedier des ordres pour l'Amiral, de fournir à ces Miſſionnaires toutes les choſes, dont ils auroient beſoin pour leur ſainte entrepriſe. Le P. de Cordouë & le P. de Monteſino s'embarquerent peu de têms après pour l'Iſle Eſpagnole, où l'Amiral leur fit armer un Vaiſſeau, y mit des vivres en abondance, leur fit délivrer avec profuſion tout ce qu'ils lui demanderent, & les fit tranſporter à la Côte de Cumana, qu'ils avoient choiſie, pour y commencer leurs travaux Apoſtoliques.

Ils commencent la Miſſion avec ſuccès.

Le P. Pierre de Cordouë n'y alla pas lui-même, ſa préſence étant plus néceſſaire dans l'Iſle Eſpagnole, où le Roi avoit envoyé de bons ordres pour établir ces Religieux mieux qu'ils n'étoient; mais il choiſit pour cette expedition

1512. le P. de Monteſino, avec les Peres François de Cordouë, & Jean Garcez. Le Pere de Monteſino tomba malade en paſſant à l'Iſle de Portoric, & ſa maladie tirant en longueur, ſes deux Compagnons furent obligés de continuer leur route ſans lui. L'endroit, où ils débarquerent fut aſſés près de celui, où l'on bâtit depuis la Ville de *Coro*, qu'on appelle autrement *Venezuela*, pour les raiſons que j'ai dit ailleurs, en parlant de la premiere expedition d'Alphonſe d'Ojeda, avec Americ Veſpuce, dans le Continent de l'Amérique; car ce fut ſur les ruines même de la Bourgade, à laquelle Ojeda donna le nom de petite *Veniſe*, que la Ville de Caro ou de Venezuela fut conſtruite. La Bourgade Indienne ſubſiſtoit encore au têms, dont je parle, & les Miſſionnaires y furent parfaitement bien reçus, logés & fournis de toutes les les choſes, dont ils pouvoient avoir beſoin. Ils profiterent de ces heureuſes diſpoſitions, pour engager ce bon Peuple à embraſſer le Chriſtianiſme, ils en furent écoutés, & ils avoient tout lieu de ſe promettre une abondante Moiſſon, lorſqu'un Navire Eſpagnol vint malheureuſement rompre toutes leurs meſures.

Trahiſons faites aux Indiens par les Eſpagnols.

Ce Navire cherchoit à ſurpendre les Indiens, & à les enlever pour les vendre. Commerce infâme, qui ſe faiſoit alors aſſés ouvertement, quoiqu'il ne fût pas autoriſé; mais on obligeoit les Officiers Royaux à fermer les yeux, en leur donnant part au Butin. On n'avoit pas même honte de colorer ce brigandage du titre d'expedition contre les Cannibales, & peu s'en falloit qu'on ne prétendît s'en faire un mérite devant Dieu, comme d'une Guerre ſainte. D'ailleurs, il y avoit une Déclaration du Roi, qui permettoit de réduire en captivité tous les Mangeurs de Chair humaine, & on ſuppoſoit, ſans examiner, tous les Habitans du Nouveau Monde coupables de ce crime. Comme ce n'étoit pas la premiere fois qu'on avoit fait de ſemblables tentatives à la Côte de Cumana, les Peuples y étoient ſur leurs gardes, mais cette fois-ci la préſence des Religieux les raſſûra, & loin de fuir à leur ordinaire, voyant les bons

Peres ſe faire une Fête de cette rencontre, ils prirent part à leur joye, & parurent très-diſpoſés à faire aux Eſpagnols, en leur conſidération, tous les plaiſirs, qui pourroient dépendre d'eux. Pluſieurs jours ſe paſſerent ainſi, pendant leſquels on ſe fit mutuellement bien des amitiés : enfin, le Patron du Navire invita le Cacique du lieu à venir dîner ſur ſon Bord : il y alla avec ſa Femme & 17. autres Indiens, & à peine furent-ils embarqués, que le Capitaine, qui ſe tenoit tout prêt, fit appareiller, & prit la route de l'Iſle Eſpagnole. 1513.

Elle retombe ſur les PP. Dominiquains.

A la premiere nouvelle de cet enlevement, les Miſſionnaires accoururent ſur le Rivage, & ils y trouverent toute la Bourgade dans un tranſport de colere, dont peut s'en fallut, qu'ils ne fuſſent ſur le champ la victime ; un reſte d'eſtime, pour leur vertu, & de vénération pour leurs perſonnes en arrêta les premieres ſaillies : ces Barbares ſe laiſſerent même perſuader par les proteſtations des deux Religieux, qu'ils n'avoient eu nulle part à une ſi noire trahiſon, & qu'ils en avoient abſolument ignoré le projet ; mais la vie des Serviteurs de Dieu n'étoit pas pour cela en ſûreté. Sur ces entrefaites il parut un autre Navire, dont le Capitaine étant deſcendu à terre, fut extrêmement touché de voir toute une Bourgade en pleurs, & des Religieux dans une ſituation à ne pouvoir pas ſe répondre d'un jour de vie. Les Miſſionnaires de leur côté, à qui cet Officier parut honnête homme, conçurent quelque eſpérance de ſortir du danger, où ils ſe trouvoient ; ils lui dirent que le Ciel, l'avoit ſans doute envoyé pour être leur Libérateur, qu'ils ne lui demandoient pour cela, que de vouloir bien porter une Lettre à l'Amiral. Ce Capitaine s'en chargea volontiers, & la rendit à Dom Diegue, que le P. François de Cordouë, après avoir expoſé en peu de mots le fait, conjuroit de renvoyer les Indiens chés-eux, n'y ayant que ce moyen-là de leur ſauver la vie.

L'Audience Royale refuſe de rendre

Effectivement, les Sauvages revenus bientôt à leur premiere fureur, ne purent être appaiſés, que par l'aſſûrance

1513. Justice aux Indiens qui massacrerent les deux Missionnaires.

qu'on leur donna du retour de leurs Gens, dans l'espace de quatre Lunes. Si ce terme expiré, rien ne paroissoit, les Peres consentoient d'être mis à mort. Ils avoient aussi écrit au P. Pierre de Cordouë, pour le prier de presser la conclusion de cette importante affaire; mais toutes leurs diligences furent inutiles. Les Captifs étoient vendus, lorsque les Lettres arriverent à San-Domingo, & l'on ajoûte même que c'étoit des Officiers de l'Audiance Royale, qui les avoient achetés. L'Amiral n'avoit point, ou très-peu d'autorité sur ces Magistrats, & ni la considération de deux Religieux, dont la vie dépendoit de la délivrance des Indiens injustement enlevés, ni les instances de leurs Confreres, ni l'infâmie, dont la Nation alloit se couvrir, ni le discredit de la Religion, ni l'interêt public; rien ne fut capable d'empêcher des personnes commises pour rendre la Justice à se noircir de la plus criante iniquité, qui fut jamais. Ainsi les quatre Lunes étant expirées, sans que les Missionnaires reçussent aucune nouvelle; les Barbares les massacrerent impitoyablement à la vûë l'un de l'autre.

Cependant, si ceux-mêmes, qui par le devoir de leurs Charges, & par la confiance, dont le Prince les honoroit, étoient plus obligés de tenir la main à l'exécution des Ordonnances, les transgressoient ainsi sans honte, & dans les points les plus essentiels; on peut juger de quelle maniere les autres se comportoient en toute occasion à l'égard des malheureux Indiens: & il est vray qu'on les traittoit avec une inhumanité, qui ne se peut imaginer. On les accouploit, comme on auroit fait des bêtes de somme, & après les avoir excessivement chargés, on les contraignoit à grands coups de foüet de marcher. S'ils tomboient sous la pesanteur du fardeau, on redoubloit les coups, & l'on ne cessoit point de frapper, qu'ils ne se fussent relevés. Un Habitant un peu à son aise ne sortoit jamais, qu'il ne se fît porter dans une espece de hamac par deux Indiens. On séparoit les Femmes d'avec leurs Maris; ceux-ci étoient pour la plûpart confinés dans les Mines, d'où ils ne sortoient point

point ; on occupoit celles-là à la Culture des Terres, & dans le têms même, que les uns & les autres étoient plus chargés de travail, on les nourriſſoit d'herbes & de racines. Auſſi rien n'étoit plus ordinaire, que de les voir expirer ſous les coups, ou de pure fatigue ; les Meres, dont le manque de nourriture avoit fait tarir ou corrompre le lait, tomboient mortes d'inanition & de chagrin ſur les corps de leurs Enfans morts, ou moribonds. On porta encore bientôt les choſes plus loin : quelques Inſulaires, pour ſe ſouſtraire à la tyrannie, s'étoient réfugiés dans les Montagnes, on créa un Officier, ſous le nom d'Alguazil del Campo, pour donner la chaſſe à ces transfuges, & cet Officier entra en Campagne avec une meute de Chiens, qui mirent en pieces un très-grand nombre de ces miſérables. Quantité d'autres, pour prévenir une Mort ſi cruelle, bûrent du jus de Manioc, qui eſt un poiſon très-préſent, ou ſe pendirent à des arbres, après avoir rendu ce triſte ſervice à leurs Femmes & à leurs Enfans. Voilà quels étoient dans la pratique ordinaire ces Départemens, qu'on avoit repréſentés à la Cour, comme abſolument néceſſaires pour la converſion de ces Peuples, & que les Docteurs d'Eſpagne avoient approuvés, faute d'être inſtruits. 1514.

Ceux même, qui en uſoient plus modérément, travailloient fort peu pour la plûpart à en faire des Chrétiens, & pluſieurs prétendirent qu'ils en étoient incapables. D'autres, par une raiſon toute contraire, ſoûtinrent qu'il n'étoit pas à propos de leur apprendre des vérités, qui en leur ouvrant & leur élevant l'eſprit, les rendroient plus clair-voyants, & moins traitables. On alla juſqu'à empêcher les Miſſionnaires de leur expliquer l'Evangile, & on ſe porta dans ces occaſions à des violences ſcandaleuſes, juſques dans les Egliſes. Il eſt vrai, que ces précautions étoient aſſés inutiles dans le commencement : la plûpart des Infidéles, jugeant du Dieu des Chrétiens par la maniere, dont ſes Adorateurs en uſoient avec eux, ne concevoient pas une idée fort avantageuſe de ſa bonté & de ſa ſainteté. Toutefois, comme l'Evangile porte avec ſoi une lumiere pénétrante : ſa clarté perça enfin Ils ſe convertiſſent.

1514. les ténébres, que la naiſſance, la prévention, la haine, les violences, & les ſcandales des Chrétiens lui oppoſoient dans le cœur des Inſulaires ; & on les vit avec étonnement, ſurtout depuis l'arrivée des Religieux de Saint Dominique, demander le Bâtême avec des empreſſemens, dont on ne les croyoit pas capables. Il eſt vrai que les bons exemples des Miſſionnaires des deux Ordres, & les ſoins qu'ils ſe donnoient pour l'inſtruction, & même pour le ſoulagement de ce Peuple, ne pouvoient pas manquer de produire ce bon effet; mais cela vint un peu tard. On ne comptoit plus dès-lors qu'environ 14000. Indiens dans l'Ile Eſpagnole, & cette même année 1514. de nouveaux Officiers de la Cour acheverent de les réduire preſque à rien. Voici quelle en fut l'occaſion.

Le Roi envoye dans l'Eſpagnole des Diſtributeurs d'Indiens.

On continuoit à rendre à l'Amiral auprès du Roi tous les mauvais Offices, dont on pouvoit s'aviſer ; & ce Prince ne paroiſſoit pas toûjours également en garde contre les impreſſions, qu'on vouloit lui donner ; d'ailleurs le Conſeil étoit fort oppoſé à Dom Diegue. Ce fut ce qui engagea un Gentilhomme nommé Rodrigue d'Albuquerque, parent du Docteur Zapata, Conſeiller d'Etat, & fort accrédité à la Cour, à demander qu'on créât en ſa faveur l'Emploi de Diſtributeur des Indiens. Il l'obtint, à condition d'agir de concert avec Paſſamonté, en qui le Roi avoit une très grande confiance, & qui étoit l'Ennemi déclaré de l'Amiral. Albuquerque muni d'un ſi beau Privilege, arriva tout triomphant à San-Domingo, & commença par révoquer tous les Départemens actuellement exiſtants, à l'exception de ceux, qui avoient été accordés par le Roi même ; enſuite, il ne diſſimula point qu'il avoit beſoin d'argent, & l'on comprit d'abord ce qu'il vouloit dire : l'enchere fut bientôt aux Départemens, & ils furent ajugés à ceux, qui en offrirent davantage. Voici en quels termes étoient conçuës les proviſions, que donnoit ce Diſtributeur. « Rodrigue d'Albuquer-» que, Diſtributeur des Caciques & des Indiens, au nom » du Roi & de la Reine, nos Souverains Seigneurs, en

» vertu des Patentes Royales, que je tiens de leurs Alteſſes, 1514.
» de l'avis & du conſentement du Seigneur Michel de Paſ-
» ſamonté, Thréſorier Général en ces Iſles & Terres Fermes,
» pour leurs dites Alteſſes ; je vous commets à vous, N.
» tel Cacique avec tant d'Indiens, & mon intention eſt que
» vous vous-en ſerviés pour le Labourage, pour les Mines,
» & pour le Ménage, tout le têms de votre vie, & d'un
» de vos Heritiers, Fils ou Fille, ſi vous en avés ; à con-
» dition que vous obſerverés à leur égard les Ordonnances :
» ſinon, les Indiens vous ſeront ôtés, & vous aurés encore
» à répondre devant Dieu de votre déſobéiſſance ; leurs Al-
» teſſes déchargeant leur conſcience ſur la vôtre : outre les
» peines, que vous encourrés, & qui ſont contenuës dans les
» ſuſdites Ordonnances. »

L'Amiral repaſſe en Eſpagne.

D'Albuquerque étoit trop intereſſé, pour ne pas commettre de grandes fautes dans l'exercice d'un pareil employ ; d'ailleurs il venoit de ſe faire autant d'Ennemis, qu'il avoit dépoüillé de gens de leurs Départemens, en quoi conſiſtoit tout leur bien. On écrivit donc fortement contre lui en Cour, mais bien loin que ces plaintes fuſſent écoutées, Zapata obtint pour ſon parent un Brevet du Roi, par lequel ce Prince approuvoit tout ce qu'il avoit fait au ſujet de ces partages, & ſuppléoit en vertu de ſa Puiſſance Royale à tous les défauts, qui pourroient y être intervenus ; défendant à quiconque de ſe mêler de cette affaire. Quant à l'Amiral, il ne put digerer le dernier coup, qu'on venoit de lui porter, & il crut ſa préſence néceſſaire en Eſpagne, pour empêcher que ſes Ennemis ne lui en portaſſent encore de plus violents ; il partit au grand contentement de Paſſamonté, & des autres Officiers Royaux, qui craignoient peu ſes mauvais offices en Cour, & qui étoient charmés de ſe voir par ſon abſence les ſeuls Maîtres du Gouvernement.

Mort de D. Barthélemy.

Vers ce même têms D. Barthélemy Colomb, Oncle de l'Amiral, mourut dans l'Iſle Eſpagnole, & le Roi réünit à ſon Domaine la petite Iſle Mona, dont l'Adélantade étoit Sei-

1513. gneur. Pour ce qui eſt des 200. Indiens, dont ce Prince l'avoit gratifié, ils furent donnés à la Vice-Reine, qui étoit reſtée dans les Indes. Ferdinand regretta veritablement D. Barthélemy, qu'il eſtimoit; il ne l'avoit pourtant pas voulu employer dans les Découvertes, quoique perſonne n'y fût plus propre que lui. Il trouvoit déjà cette Maiſon trop puiſſante, & l'Adélantade, s'il eut découvert le Mexique, étoit homme à faire ſes conditions auſſi bonnes, que les avoit faites l'Amiral ſon frere. Le Roi lui auroit donné plus volontiers de l'employ dans ſes Armées en Europe, & D. Barthélemy s'y ſeroit diſtingué; mais ſes ombrages l'emporterent apparemment ſur la conſideration des ſervices, qu'il pouroît tirer d'un auſſi bon ſujet.

Nouveau Diſtributeur des Indiens, mort en arrivant, & non ſans ſoupçon de poiſon.

Cependant le crédit du Docteur Zapata ne put ſoutenir long-têms Albuquerque dans ſon employ, trop envié pour tenir, & contre les gens de bien, que ſon avarice ſcandaliſoit, & contre ceux, qui cherchoient à profiter de ſes fautes, pour le perdre; il fut révoqué au commencement de l'année 1515. & le Licencié Ybarra envoyé à ſa place. Mais à

1515. peine ce nouveau Diſtributeur des Indiens fut-il arrivé, bien réſolu, à ce qu'il paroiſſoit, de faire ſa Charge ſans aucun reſpect humain, qu'il mourut, non ſans quelque ſoupçon d'avoir été empoiſonné. Il paſſoit pour un homme fort integre & ſans paſſion; mais il s'étoit broüillé tout en arrivant avec les Officiers Royaux, parce qu'il prétendoit qu'en vertu de ſes Proviſions il devoit avoir part au Gouvernement. Pour éviter de pareilles conteſtations à l'avenir, le Roi lui ayant donné pour Succeſſeur le Licencié Lebron, il marqua au juſte juſqu'ou s'étendoient les bornes de ſa Charge, & lui recommanda expreſſément de ne rien entreprendre au-delà. Quelque têms auparavant Paſſamonté, qui ſe croyoit peut-être coupable, & commençoit à craindre les ſuites du Voyage de l'Amiral, avoit demandé une permiſſion de paſſer en Eſpagne. Ferdinand, qui devina ſa penſée, lui écrivit de ne point s'inquietter, que ſes ſervices lui étoient agréables, & qu'il n'écouteroit perſonne à ſon préjudice.

La mortalité fut grande cette même année parmi les Insulaires, & l'on se crut à la veille d'en voir l'Isle Espagnole entierement dépeuplée. Surquoi on pria le Roi de permettre qu'on y transportât une partie des Habitans de Cuba. Ferdinand ne jugea pas à propos d'accorder cette permission, ce qui fut cause que plusieurs abandonnerent la Colonie, pour aller s'établir dans les Isles voisines & dans le Continent. Ce fut apparemment pour donner le moyen de remplir ce vuide, qu'il y eut de nouvelles défenses d'empêcher les Mariages des Espagnols avec les Indiennes. Le but du Conseil avoit toûjours été d'unir de telle sorte les deux Nations, qu'elles n'en fissent plus qu'une, mais ce projet n'eut pas d'abord tout le succès, qu'on en avoit esperé. Les Esprits étoient encore trop aigris de part & d'autre, pour s'unir de la maniere, que le Prince le souhaittoit : la seule passion, à laquelle toutes les autres cedent, formoit des liaisons, qui n'avoient point d'autre nœud, que le libertinage.

1515. Alliance des Espagnols avec les Indiens.

Les PP. Dominiquains voyoient tous ces désordres sans y pouvoir apporter de remede, & la continuation de la tyrannie, qu'on exerçoit sur les pauvres Indiens, sans oser même s'en plaindre, mais le Licencié Barthélemy de Las Casas, qui n'avoit pas les mêmes ménagemens à garder, entra en lice contre les fauteurs des Départemens. C'étoit un homme d'une érudition sûre, d'un esprit solide, d'un naturel ardent, d'un courage, que les difficultés faisoient croître, & d'une vertu héroïque; rien n'étoit capable de lui faire changer de sentiment, quand il étoit persuadé qu'il y alloit de la gloire de Dieu de le soutenir; & comme il avoit rendu à la Religion, & à l'Etat des services essentiels dans l'Isle de Cuba, son crédit étoit grand dans toutes les Indes. Son seul défaut étoit d'avoir l'imagination trop vive, & de s'en trop laisser dominer. Un homme de ce caractere ne pouvoit gueres manquer d'entrer dans les sentimens des PP. de S. Dominique, & personne n'étoit plus propre à pousser vivement cette affaire, comme il fit, sans se lasser jamais, jusqu'à la mort.

D. Barthélemy de Las Casas dans l'Isle Espagnole. Son caractere.

1515. Il passe en Espagne pour y plaider la cause des Indiens.

Il ne pouvoit se persuader que le Roi Catholique eût été bien informé de toutes choses, & il jugea qu'il étoit nécessaire de l'en bien instruire ; il passa donc en Espagne, arriva à Seville sur la fin de cette année 1515. & l'Archevêque Dom Diego de Deza lui ayant donné des Lettres de recommandation pour le Roi, il partit pour Placentia, où étoit la Cour. Il dit en deux mots au Prince, en lui rendant les lettres de l'Archevêque, qu'il étoit venu de l'Espagnole uniquement pour donner avis à son Alteſſe, qu'on tenoit dans les Indes, à l'égard des naturels du pays, une conduite, qui causoit une grande diminution de ses revenus, & chargeoit sa conscience ; que quand il lui plairoit de l'écouter plus au long, il lui en diroit d'avantage. La réponse du Roi fut, que ses affaires ne lui permettoient pas de lui donner beaucoup de têms, mais qu'il fît son Mémoire, & qu'il le liroit. Au sortir de cette Audiance le Licencié alla trouver le Pere de Matienço Dominiquain, Confesseur du Roi, à qui il dit qu'il sçavoit que Passamonté avoit écrit contre lui en Cour, que l'Evêque de Palencia, & le Commandeur Lopé de Conchillos lui seroient contraires, parce qu'ils avoient dans l'Isle Espagnole des Départemens d'Indiens, lesquels étoient les plus maltraités de tous, & qu'il ne pouvoit compter à la Cour, que sur lui, & sur la justice de la cause, qu'il défendoit : il lui exposa ensuite toutes les cruautés, qu'on exerçoit sur ces malheureux Insulaires, & le conjura au nom du Seigneur de prendre la défense de la Religion, de la Justice, & de l'Innocence.

Mort du Roi Ferdinand.

Le Confesseur rendit compte à Ferdinand de cet entretien, & ce Prince lui dit d'avertir Las Casas de l'aller attendre à Seville, où il l'écouteroit aussi long-têms, qu'il voudroit. Cette réponse donna de grandes esperances au Licencié, auquel le P. de Matienço conseilla de voir l'Evêque de Palencia, & le Commandeur Lopé de Conchillos, à qui il falloit s'attendre que le Roi communiqueroit tout ce qu'il lui diroit ; il suivit cet avis, le Commandeur le reçut bien, & lui fit esperer qu'il ne seroit pas contraire à ses desseins,

mais l'Evêque lui parla fort durement ; il se flatta que l'Archevêque de Seville, balanceroit en sa faveur le crédit de ce Prélat, & il partit pour se rendre auprès du Roi. La premiere chose qu'il apprit en arrivant à Seville, fut la mort de ce Prince, arrivée à Madrigalejos le 23. de Janvier 1516. il prit sur le champ le parti d'aller en Flandres, instruire le Prince Charles de ce qui se passoit dans les Indes, avant qu'on eût pensé à le prévenir ; mais il ne crut pas devoir faire une pareille démarche, sans en avoir eu l'agrément du Cardinal Ximenez, qui venoit d'être déclaré Régent du Royaume, il l'alla donc trouver à Madrit, il en fut bien reçu, mais son voyage de Flandres ne fut pas approuvé. Le Cardinal lui donna plusieurs Audiances particulieres, après quoi il voulut l'entendre dans une Assemblée, où se trouverent avec lui le Doyen de Louvain, qui fut depuis le Pape Adrien VI. Zapata, l'Evêque d'Avila & les Docteurs Carvajal, & Palecios Rubios. 1516.

Les mêmes personnes s'étant assemblées une autre fois pour déliberer sur ce que Las Casas avoit dit, le Cardinal se fit représenter les Instructions, qui avoient été dressées & envoyées à l'Isle Espagnole en 1512. au sujet du Voyage du P. de Montesino : puis il ordonna au Licencié de convenir avec Rubios d'un Reglement, où l'on menageât les interêts des Indiens, sans abandonner entierement ceux des Espagnols. Ce n'étoit pas une chose aisée ; Rubios & Las Casas en vinrent néanmoins à bout, & il ne fut plus question, que de trouver des sujets capables d'exécuter ce qu'ils avoient arrêté. Le Cardinal posa d'abord pour principe qu'il n'en trouveroit, qui eussent la droiture, le désintéressement, la prudence, & le zéle nécessaires, pour une Commission de cette nature, que dans l'Etat Régulier ; mais parce que les PP. de S. Dominique, & ceux de S. François avoient toûjours été opposés de sentiment dans l'affaire principale, dont il s'agissoit ; il jugea qu'il falloit exclure ces deux Religions, comme parties interessées, & après y avoir pensé quelque têms, il se détermina à choisir l'Ordre de S. Jerôme.

Le Cardinal Ximenez cherche les moyens de remedier aux abus des Indes.

1516. Il envoye des PP. Hieronymites à l'Iſle Eſpagnole en qualité de Commiſſaires.

Il écrivit donc au Général de cet Ordre, qu'il le prioit de lui choiſir un certain nombre de ſes Sujets, auſquels il pût confier une affaire de conſequence pour le ſervice de Dieu, & pour celui du Prince, & qui fuſſent en état de ſe tranſporter aux Indes. Le Général ſur cette lettre aſſembla le Chapitre de la Province de Caſtille, où les intentions du Cardinal Regent ayant été expoſées, on nomma 12. Religieux, dont on lui envoya les noms par quatre Prieurs, qui l'aſſûrerent que ſon choix dans ce nombre ne pouvoit tomber, que ſur des ſujets d'une prudence reconnuë, & d'une capacité à toute épreuve. Ximenez, qui connoiſſoit le Général, comme un homme d'un diſcernement ſûr, lui envoya Las Caſas, avec ordre de lui expoſer l'état des affaires des Indes, afin que cette connoiſſance le pût diriger dans le choix, dont il ſe remettoit à lui, de trois perſonnes, qu'il y vouloit envoyer avec une autorité preſque abſoluë. Le Général écouta le Licencié avec plaiſir, prit de lui toutes les inſtructions dont il avoit beſoin, & nomma enfin pour le Voyage des Indes le P. Louis de Figueroa, Prieur de la Mejorada d'Olmedo, lequel fut déclaré Chef de la Commiſſion, le P. Bernardin de Manzanedo, & le Prieur du Couvent de Seville, dont je n'ai pû trouver le nom; mais ce dernier n'ayant pas été en état de faire le Voyage, on lui ſubſtitua le P. Alphonſe de S. Dominique, Prieur du Couvent d'Ortega.

Reglement arrêté entre Las Caſas & Rubios.

Cette nouvelle s'étant auſſitôt répanduë dans Madrid, & le reglement dreſſé par Las Caſas, & par Rubios, étant devenu public, bien des gens ſe récrierent contre cette conduite du Cardinal. Le reglement ſe propoſoit trois choſes, d'inſtruire les Indiens dans la Foy, de les occuper, & de les mettre en état de payer à la Couronne de Caſtille le Tribut, qui leur avoit été impoſé. Pour parvenir à ces fins, il étoit ſtatué qu'on ſépareroit les Inſulaires des Eſpagnols, qu'on en formeroit pluſieurs Villages, que dans chacun de ces Villages, il y auroit un Miſſionnaire, auquel on procureroit ſur les Sauvages toute l'autorité, qui ſeroit jugée néceſſaire

ceſſaire pour rendre ſon miniſtere efficace, & ſa perſonne reſpectable, que l'on aſſigneroit à chaque Famille un héritage, qu'elle cultiveroit à ſon profit, & que le Tribut ſeroit taxé ſuivant la nature du terrein, où le Village ſeroit ſitué. 1516.

A cela on oppoſoit, 1°. Qu'il étoit étrange qu'on reglât une affaire de cette conſequence ſur le ſeul témoignage d'un homme, qui avoit à la vérité de bonnes intentions, mais dont on connoiſſoit aſſés le zéle turbulent, & dont l'imagination extrême groſſiſſoit les objets, & lui faiſoit même voir des choſes, qui n'étoient pas. 2°. Qu'après une expérience de tant d'années, on devoit être convaincu de l'incapacité des Indiens, pour ce qui regarde les choſes de la Religion, & cette ſorte de Police, qu'on vouloit introduire parmi eux: de leur indolence, que rien ne pouvoit réveiller, de leur légereté, & de leur inconſtance, que rien n'étoit capable de fixer. 3°. Que quand bien même on en pourroit faire des Chrétiens, le vrai moyen d'empêcher qu'ils n'appriſſent jamais rien de nos SS. Myſteres, étoit de les réünir, comme on ſe propoſoit de faire, dans des Villages, où Maîtres d'eux-mêmes, jamais ils ne pourroient ſe gêner, ni à écouter le Miſſionnaire, ni à réſiſter au penchant furieux, qui les entraînoit dans toutes ſortes de vices. Ce qu'on oppoſe à ce Réglement.

Le Cardinal fit aſſés peu d'attention à ces clameurs de gens, qu'il ſçavoit avoir leurs raiſons pour parler de la ſorte, il alla toûjours ſon chemin, & fit travailler aux Inſtructions des Commiſſaires. La premiere fut qu'en arrivant à l'Iſle Eſpagnole, ils commenceroient par licencier les Indiens, qui avoient été donnés à l'Evêque de Burgos; (c'étoit Fonſeca, qui venoit encore de changer ſon Egliſe de Palencia, pour celle de Burgos) au Commandeur Lopé de Conchillos, à Ferdinand de Vega, & généralement à tous ceux des Miniſtres & des Seigneurs de la Cour, qui avoient obtenu des Départemens du feu Roi Catholique. Par la ſeconde il leur étoit enjoint d'aſſembler les Eſpagnols, pour leur déclarer qu'ils étoient envoyés pour examiner leur con- Inſtructions données aux Commiſſaires.

1516. duite, dont on avoit fait de grandes plaintes, & remédier aux abus, s'il y en avoit. La troiſiéme leur ordonnoit de bien faire ſentir à tout le monde que dans cette recherche, ils auroient uniquement en vûë le bien public & celui des particuliers, puiſqu'il s'agiſſoit de prendre des meſures pour la conſervation d'un Peuple, qui faiſoit en quelque ſorte toute leur richeſſe; que pour les en convaincre ils les prioient de vouloir bien dire leur penſée ſur toute cette affaire, & qu'ils ſeroient charmés de trouver de concert avec eux un ſyſtême, qui accordât tous les interêts. La quatriéme portoit qu'ils appelleroient enſuite les principaux Caciques, & leurs parleroient en ces termes. « Le Conſeil des » Rois Catholiques, vous regardant comme un Peuple libre, » Sujet de leur Couronne, & Chrétien, nous a envoyé ici » pour oüir vos griefs; ne craignés point de déclarer les » torts, qu'on vous a faits, afin qu'on y remedie, & qu'on » en puniſſe les Auteurs; nous ſerons auſſi fort aiſes d'ap» prendre de vous-mêmes ce qui ſe peut faire pour votre » ſoulagement; car perſuadés-vous bien que leurs Alteſ» ſes ont à cœur vos interêts, autant que vous-mêmes, & » n'épargneront rien pour vous en donner des preuves ſen» ſibles. » En cinquiéme lieu, les Commiſſaires devoient envoyer des Religieux viſiter tous les quartiers de l'Iſle, où il y avoit des habitations, pour y bien examiner toutes choſes, & leur en faire un rapport fidele, ſurtout il leur étoit recommandé de ne rien négliger, pour ſçavoir au juſte de quelle maniere on avoit traitté juſques-là les Indiens, de s'informer exactement de l'état des Mines, de voir, s'il étoit à propos de réünir les Naturels du Pays, & d'en former des Bourgades, comme le propoſoit le Licencié de Las Caſas & au cas que ce projet leur parût convenir, de l'exécuter; de faire enſorte que les Bourgades fuſſent chacune de 300. Indiens, qu'elles euſſent toutes une Egliſe, un Hôpital, un Cacique; d'avoir ſoin que les Habitans des Bourgades éloignées des Mines s'appliquaſſent aux travaux de la terre, ſoit pour faire des vivres, ſoit pour cultiver le Cotton, le

Gingembre, la Caſſe, l'Indigo, les Cannes de Sucre, & les autres Plantes qui fourniſſoient dès-lors à un très-grand Commerce; de regler que les Caciques commandant des Bourgades, auroient quatre fois plus de terrein, que les autres, & que chacun de leurs Sujets ſeroit tenu de leur donner tous les ans quinze journées de ſon travail; de nommer des Viſiteurs Royaux, dont chacun auroit inſpection ſur un certain nombre de Bourgades; de ſtatuer qu'il ne s'entreprendroit jamais rien de conſiderable dans une Bourgade ſans le conſentement du Miſſionnaire, du Cacique, & du Viſiteur; de déclarer que ce Viſiteur ſeroit toûjours un Caſtillan nommé par le Roi, & que ſon principal ſoin ſeroit d'empêcher qu'on ne fît aucun tort aux Indiens de ſon diſtrict; d'avertir les Caciques, qu'ils pourroient, avec l'agrément du Viſiteur & du Miſſionnaire, condamner au Foüet; mais que pour les crimes, qui mériteroient d'autres peines, la connoiſſance en ſeroit reſervée aux Juſtices établies par le Roi; d'empêcher que les Indiens n'euſſent aucune ſorte d'armes; de ne ſouffrir pas qu'ils fuſſent nuds; de ne leur point permettre d'avoir plus d'une femme, ni de changer celle, qu'ils auroient une fois priſe; de décerner la peine du foüet contre les adulteres; d'aſſigner les appointemens des Viſiteurs, partie ſur le Domaine, & partie ſur les Villages de leur dépendance; ceux du Miſſionnaire ſur les Décimes, les Meſſes & les Offrandes, mais de leur défendre de rien recevoir, ni pour les Baptêmes, ni pour les Confeſſions, ni pour les Mariages, ni pour les Enterremens, & de tenir la main à ce qu'ils euſſent tous un Sacriſtain, qui apprît à lire aux Enfans, & leur enſeignât la langue Caſtillane. 1516.

Réglement touchant les Mines.

Le dernier article regardoit l'Or. Les Indiens n'étant plus ſous la puiſſance des Particuliers, il s'enſuivoit qu'ils travailleroient aux Mines pour leur compte, mais voici ce qui fut recommandé aux Commiſſaires à ce ſujet. 1°. Qu'ils fiſſent enſorte d'engager ces Inſulaires à y travailler. 2°. Que l'heure d'entrer au travail & d'en ſortir fût fixée. 3°. Que

1516. perſonne n'y fût employé avant l'âge de vingt ans, ni après cinquante. 4°. Qu'il n'y eût jamais à la fois plus du tiers du Village dans les Mines, & que les mêmes n'y reſtaſſent pas au-delà de deux mois de ſuite. 5°. Que les Femmes n'y fuſſent point admiſes, à moins qu'elles ne s'y offriſſent d'elles-mêmes, & avec l'agrément de leurs Maris. 6°. Que les Mineurs gardaſſent ce qu'ils auroient tiré des Mineraux, juſqu'au têms de la Fonte; qu'alors tout ce qui s'en trouveroit dans la Bourgade fût porté par les Mineurs, accompagnés du Viſiteur & du Cacique, au lieu, où ſe feroit la Fonte. 7°. Que de ce qui en proviendroit, on fît trois parts égales, dont la premiere ſeroit pour le Roi, & les deux autres ſeroient diſtribuées entre le Cacique, le Mineur, & la Bourgade, après néanmoins qu'on en auroit tiré dequoi payer les frais de la Fonte, les outils, & toutes les dépenſes communes. 8°. Que dans toute l'Iſle il y eût douze Mineurs Caſtillans, dont l'employ ſeroit de découvrir les Mines, & de les montrer aux Indiens, à qui ſeuls il ſeroit permis d'y travailler, & que les appointemens de ces Mineurs Généraux, fuſſent aſſûrés moitié ſur le Tréſor, & moitié ſur les Indiens. 9°. Que ceux des Eſpagnols, qui avoient, ou auroient dans la ſuite des Eſclaves Caraïbes, pourroient les faire travailler aux Mines pour leur compte, mais à condition de payer au Roi le dixiéme, s'ils étoient mariés, & le ſeptiéme, s'ils ne l'étoient pas; & pour leur donner moyen d'avoir des Eſclaves, le Roi s'engageoit à fournir des Caravelles toutes équipées, avec défenſe ſous peine de la vie de courir ſur d'autres, que ſur des Cannibales.

Les Commiſſaires ont un plein pouvoir touchant l'exécution de ce plan.

Il y avoit pluſieurs autres Articles d'une moindre conſéquence, & l'on étoit entré ſur toutes choſes dans un détail infini; mais comme il pouvoit ſe faire, que tout bien examiné, les Commiſſaires ne jugeaſſent pas qu'il convînt de rien changer aux Départemens; on leur marqua de quelle maniere ils en devoient uſer en ce cas, pour ſoulager les Inſulaires, moderer l'autorité de leurs Maîtres, & s'aſſûrer que leur Inſtruction ne ſeroit plus négligée, comme elle

l'avoit été jusques-là. C'étoit le point que le Régent d'Espagne, à l'exemple des feus Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle, avoit le plus à cœur, & qu'il recommanda plus particulierement aux Commissaires. 1516.

Administrateur nommé pour accompagner les Commissaires, & quelle étoit son autorité.

Cependant, comme une autorité désarmée couroit risque de n'être pas fort respectée, & que le maniement des armes, l'administration immédiate des Finances, & l'exercice de la Justice, du moins de la criminelle, ne convenoient pas à la profession des Commissaires, le Cardinal donna à ces Religieux un Adjoint sous le nom d'Administrateur. Ce fût le Licencié Alphonse Zuazo, qui fut choisi pour cet Emploi, & son autorité ne fut bornée, que par celle des Commissaires, parce qu'il devoit faire tout seul l'office des Auditeurs Royaux, lesquels furent interdits, pour avoir abusé de leur pouvoir. Les Provisions de Zuazo ayant été envoyées par le Cardinal à Zapata pour les signer, il refusa de le faire, disant, qu'il ne lui paroissoit pas convenable de donner un si grand crédit dans les Indes à un particulier sans caractere. Le Docteur Carvajal fut de son sentiment, & le Licencié, qui se soucioit assés peu de l'Emploi, qu'on lui avoit destiné, vouloit s'en retourner à Valladolid, d'où on l'avoit fait venir; mais le Cardinal ayant mandé Carvajal & Zapata, leur fit une verte reprimande de ce qu'ils avoient osé trouver à redire à sa conduite, & leur commanda de signer. Ils obéïrent, mais ce ne fut qu'après avoir pris leurs précautions, pour n'être point inquietés dans la suite.

Las Casas est nommé Protecteur des Indiens.

Barthélemy de las Casas, avoit paru au Régent d'Espagne un homme trop nécessaire dans les Indes, pour qu'il ne l'y renvoyât pas avec honneur. Il lui fit délivrer un Brevet de Protecteur Général des Indiens, avec cent pesos d'appointemens, & il lui ordonna d'accompagner les Commissaires, de les aider de son crédit auprès des Naturels du Pays, & de les instruire de tout ce qu'il étoit important qu'ils sçûssent. Il avoit fait armer à Seville un Navire, pour les porter tous à l'Isle Espagnole, & il défendit de laisser

1516. partir pour les Indes qui que ce fût avant eux, de peur que, si l'on étoit prévenu, avant leur arrivée, de ce que portoient leurs Instructions; on ne prît des mesures pour empêcher l'execution de ses ordres. Il profita aussi de la même occasion, pour envoyer en divers quartiers du Nouveau Monde plusieurs Religieux de S. Dominique & de S. François; & Herrera dit, que ces derniers étoient au nombre de 14. tous sortis des Couvens de Picardie, extrêmement estimables pour leur Doctrine, & pour leur vertu, & qui avoient à leur tête un Frere du Roi d'Ecosse, à qui la sainteté de sa vie donnoit encore plus de relief, que l'éclat d'une si haute naissance.

Arrivée des Commissaires aux Indes, & leur conduite.

Les Commissaires mirent à la voile le jour de la Saint Martin; mais Zuazo ne put être prêt pour faire le voyage avec eux, outre que le Navire se trouva si plein, qu'il fallut y en joindre un second, sur lequel Las Casas s'embarqua. Ces deux Bâtimens étant arrivés à Portoric, le Protecteur Général des Indiens souhaitta de faire le reste du Voyage sur celui, où étoient les Commissaires; mais ces Religieux, qui sçavoient que tout l'odieux de leur Commission étoit tombé sur cet Ecclésiastique, & qui ne vouloient pas partager avec lui la haine publique, s'y opposerent. Ils moüillerent à San-Domingo, le 20. de Decembre, & allerent descendre chés les PP. Franciscains, où ils ne demeurerent que trois jours. On leur demanda à voir leurs Provisions, & ils les montrerent; alors tout le monde se soûmit, & ils se transporterent aussi-tôt dans le Palais de l'Audiance Royale. Il commençoit pourtant à s'élever quelques murmures, sur ce que le bruit s'étoit répandu qu'ils alloient abolir les Départemens; mais ils les appaiserent promptement par un coup de vigueur, qui fit naître en même têms quelque lueur d'esperance à ceux, qui avoient des Indiens en leur pouvoir. Ils sçûrent que l'auteur du bruit, dont je viens de parler, étoit l'Alcaïde Tapia; ils le manderent, & lui firent une sévere correction; peu de têms après, ils furent informés que Tapia avoit maltraitté un particulier, qu'il soup-

çonnoit de lui avoir attiré cet affront, ſur quoi ils l'interdirent, & le condamnerent à une amende de 10. Peſos d'Or. 1516.

Ils firent enſuite publier, qu'il n'y avoit rien de décidé touchant les Indiens, qu'ils alloient s'inſtruire avec ſoin de l'état des choſes, & ne régleroient rien qu'après une mûre délibération. Ils déclarerent néanmoins libres tous les Indiens, qui appartenoient aux abſens; ils avoient ſur cela des ordres du Cardinal, qui ne ſouffroient point d'explication. Le 3. d'Avril 1517. Alphonſe Zuazo arriva, & après avoir communiqué ſes Pouvoirs aux Officiers Royaux, il commença par les citer, auſſi bien que les Juges d'Appellation, à comparoître devant lui, pour rendre compte de leur conduite. Il fit la même choſe à l'égard de tous les Gouverneurs, & généralement de tous ceux, qui étoient en place, ou y avoient été; après quoi il rendit pluſieurs Sentences, auſquelles il fallut ſe ſoûmettre, parce qu'il n'y avoit point d'appel. Il s'appliqua enſuite à régler la Police, il fit conſtruire pluſieurs Edifices publics, & il paroît qu'il gouverna aſſés paiſiblement tout le têms, que dura ſon adminiſtration. Il ne tarda pas même, ce ſemble, à rétablir l'Audiance Royale, que les Commiſſaires avoient interditte en arrivant, ainſi que je l'ai remarqué plus haut. 1517. Arrivée de l'Adminiſtrateur, & la conduite qu'il tint.

Les choſes procédoient dans le même eſprit de fermeté & de douceur de la part des PP. Hieronymites, & l'on étoit déjà tout revenu de la frayeur, qu'avoit cauſée d'abord la nouvelle de leur Commiſſion. Ils avoient même diſtribué dans la Ville & dans les Habitations Eſpagnoles les Indiens, qu'ils avoient ôtés aux abſens, & l'on fut entierement convaincu qu'ils n'avoient nulle envie de toucher aux Départemens, lorſqu'on les vit s'appliquer avec beaucoup de ſoin à corriger les abus, qui s'y étoient gliſſés. Las Caſas ne s'étoit point attendu à une conduite ſi contraire à ſes vûës, il fit ſes repréſentations d'abord, d'une maniere aſſés moderée; mais voyant qu'on n'y avoit aucun égard, il éclatta en invectives, & en menaces. Il fit ſonner bien haut ſa

Les Commiſſaires ne paroiſſent pas diſpoſés à remettre les Indiens en liberté. Las Caſas ſe brouille avec eux & repaſſe en Eſpagne.

1517. qualité de Protecteur des Indiens, qu'il voyoit, disoit-il; avec douleur dans l'oppression, malgré les ordres précis, qu'on avoit de les en tirer. Tout ce qu'il gagna par ce procedé, auquel le contraste de celui des Commissaires donnoit un air d'emportement, fut de s'attirer de telle sorte tout le Monde, qu'il crut sa vie en danger, & alla se renfermer dans le Couvent des PP. Dominiquains. Il écrivit en Cour contre les Commissaires, qui de leur côté écrivirent aussi contre lui, & furent plus écoutés, de sorte qu'il y eut ordre de faire repasser le Licencié en Espagne. Il l'avoit prévenu, outré de la derniere démarche des PP. de S. Jérôme, qui avoient enfin conclu à ne point toucher aux Départemens.

Raisons pourquoi les Commissaires ne touchent point aux Départemens.

Ce qui leur avoit fait prendre ce parti, étoit le danger véritable, ou prétendu, que les Indiens, rendus à eux-mêmes, ne voulussent plus entendre parler de se faire Chrétiens. D'un autre côté, quantité de personnes, des Religieux mêmes, continuoient d'assûrer que ces Peuples étoient absolument incapables de rien comprendre au Christianisme; & soutenant qu'ils avoient à peine assés de raison, pour être distingués des Brutes, ils en concluoient que le seul moyen de les faire vivre en hommes, étoit de les laisser sous le joug. On les y laissa donc; mais à cela près, on ne peut imaginer plus d'attention, qu'en eurent les Commissaires, à leur procurer tous les adoucissemens, dont leur captivité étoit susceptible. Ils mirent en vigueur toutes les Ordonnances de 1512. ils en firent de nouvelles, qui furent jugées fort sages, & ils prirent toutes les mesures possibles pour les faire exécuter. Mais il n'en est point contre la cupidité, surtout contre une cupidité aveugle, qui ne pense qu'au présent. Les Départemens pouvoient être bons; on auroit pû même les regarder comme nécessaires dans les commencemens, que les Indiens paroissoient véritablement bien peu hommes, si les Reglemens de la Cour eussent été observés; mais ç'eût été un miracle qu'ils le fussent: Las Casas & les Dominiquains avoient raison dans le fonds de

s'y

s'y oppoſer, & s'il y avoit de l'exagération dans ce qu'ils publioient des déſordres, qui s'y étoient introduits, il y en avoit certainement davantage dans ce que d'autres avançoient de l'incapacité, & du peu de jugement de ces Peuples. 1517.

Les ſoins des PP. de Saint Jérôme ne ſe bornerent pas à la ſeule Iſle Eſpagnole; ils s'étendirent à toutes les parties du Nouveau Monde, où l'Eſpagne avoit des Etabliſſemens. Ils envoyerent des Miſſionnaires en pluſieurs endroits, & ils confierent à des perſonnes ſûres le ſoin d'empêcher que les Indiens ne fuſſent maltraittés. Cette conduite leur gagna tous les cœurs dans l'Amérique; mais Las Caſas ne les ménageoit point en Cour, il ne craignit pas même de les accuſer d'avoir conſervé les Départemens, pour donner à pluſieurs de leurs proches, qui les avoient ſuivis dans les Indes, les moyens de s'enrichir promptement; & cette accuſation n'étoit pas ſans quelque fondement. Les bons Peres avoient envoyé dans l'Iſle de Cuba quelques Particuliers, qui ſe diſoient de leurs parens, & les y avoient fait pourvoir d'un bon nombre d'Indiens, que ces nouveaux venus ne traittoient pas mieux, que n'avoient fait de tout têms les autres Conceſſionnaires.

Nouvelle mortalité parmi les Indiens. Un des Commiſſaires paſſe en Eſpagne.

D'ailleurs, diverſes diſpoſitions, que ces Religieux avoient été contraints de faire, en changeant les Départemens de main, avoient été funeſtes aux Indiens : la Maladie s'étoit miſe parmi eux, comme il ne manquoit gueres d'arriver en ſemblable occaſion, & pour comble de malheur, la petite Vérole acheva peu de têms après, ainſi que nous le verrons en ſon lieu, de dépeupler preſque entierement les grandes Antilles; mais Las Caſas n'apprit ces nouveaux malheurs, que long-têms après : il étoit parti de San-Domingo au mois de May, & tout en débarquant, il s'étoit mis en chemin, pour aller trouver le Cardinal Ximenés à Aranda. Il ne put le voir, parce qu'il étoit malade, & il paſſa à Valladolid, où l'on publioit que le Prince Charles ſe rendroit inceſſamment. Il y fut ſuivi de près par le Pere de Mançanedo, un des trois Commiſſaires, que les deux au-

1517. tres avoient jugé à propos d'envoyer en Eſpagne, pour répondre aux accuſations du Protecteur des Indiens. Le Religieux fut d'abord mieux reçu, que ſon adverſaire, de tous ceux, qui compoſoient le Conſeil; mais il avoit affaire à un homme, en qui le courage tenoit lieu de flegme, contre l'éloquence duquel il n'étoit pas aiſé de tenir, & qui par ſa conſtance venoit à bout des plus grandes difficultés.

Las Caſas & Zuazo reçoivent quelque mortification de la Cour.

Le Licencié, avant que de partir de l'Iſle Eſpagnole, avoit intenté un Procès criminel aux Juges d'Appellation, pour avoir laiſſé périr à la Côte de Cumana, les deux Peres Dominiquains, dont nous avons parlé, plûtôt que de renvoyer les Indiens, qu'on en avoit enlevés. Zuazo, au Tribunal duquel cette affaire avoit été intentée, paſſoit pour être ſur cela dans les ſentimens du Protecteur des Indiens; mais il eut défenſe de la terminer ſans la participation des Commiſſaires, & il n'en fut plus parlé. Il reçut dans le même têms quelques autres mortifications de la Cour, & les pouvoirs des PP. Hieronymites, furent conſiderablement étendus aux dépens des ſiens. Sur ces entrefaites on apprit que le Roi Charles étoit arrivé à Villaviciosa, que de-là, il avoit pris la route de Tordeſillas, pour y viſiter la Reine ſa Mere, & que le Cardinal Ximenés étoit mort. On ſçut en même têms, que les Grands de la Cour avoient repréſenté au nouveau Roi le tort, que leur avoit fait le Cardinal, en leur ôtant leurs Départemens, que les Seigneurs Flamands, qui étoient tout puiſſants à la Cour, avoient demandé d'entrer en partage de cette grace, & que le jeune Prince, qui ne voyoit pas les conſéquences de ce qu'on lui propoſoit, avoit accordé tout ce qu'on lui avoit demandé. Ces nouvelles allarmerent extrêmement Las Caſas, lequel, quoiqu'appuyé du crédit de M. de Chiévres, avoit fait inutilement de très-vives repréſentations ſur cette liberalité du Roi. Enfin il imagina un moyen, qu'il crut infaillible, de procurer du ſoulagement à ſes chers Indiens. Il propoſa d'envoyer des Negres & des Laboureurs dans tous les lieux, où les Eſpagnols avoient commencé de s'établir. Il fit goû-

ter ce projet, d'abord à M. de Chiévres, enſuite au Cardinal Adrien, puis à d'autres Seigneurs Flamands; il paſſa au Conſeil des Indes, qui étoit alors compoſé de l'Evêque de Burgos, de Fernand de Vega Grand Commandeur de Caſtille, de D. Garcia de Padilla, du Licencié Zapata, de D. Pierre Martyr d'Anglerie, & de D. Franciſco de los Cobos, ſans parler de M. de Chiévres, qui entroit dans toutes les affaires, & du Doyen de Beſançon, qui depuis la mort du Grand Chancelier Sauvage, arrivée depuis peu, faiſoit les fonctions de cette Charge, & étoit de tous les Conſeils. Le Roi ſigna une Ordonnance, pour faire tranſporter quatre mille Negres aux quatre grandes Antilles: un Seigneur Flamand, Grand Maître de la Maiſon de ce Prince, en obtint le Privilege, & le vendit vingt-trois mille Ducats aux Génois, ce qui gâta tout : les Génois mirent leurs Negres à un prix extrême, & ils en vendirent très-peu.

1517. On envoye des Negres aux Indes.

Le P. de Mançanedo ne s'endormoit pas plus que Las Caſas, mais il fut moins bien ſervi, & quoiqu'il eût eu une Audiance favorable du Prince, il comprit bientôt que le regne des Commiſſaires étoit expiré, & ſe retira à ſon Couvent. La Commiſſion des PP. de S. Jérôme n'avoit pas dû être fort agréable à l'Evêque de Burgos; & ce Prélat ſe retrouvant par la mort du Cardinal Ximenés à la tête des affaires des Indes, ne fut pas long-têms ſans la faire révoquer; mais rien ne contribua peut-être plus à cette révocation, qu'un démêlé, ſurvenu entre les Commiſſaires & les Officiers Royaux, à la tête deſquels étoit Paſſamonté, & voici qu'elle en fut l'occaſion.

Les Commiſſaires & l'Adminiſtrateur ſont révoqués.

La nouvelle étant venuë à San-Domingo, que le Roi Charles d'Autriche avoit pris poſſeſſion de ſes Royaumes d'Eſpagne, Paſſamonté & les autres Créatures du feu Roi Ferdinand, qui avoient tenu les premieres places dans le Conſeil de l'Iſle, & dont le crédit avoit été réduit à peu de choſes, par l'arrivée des Commiſſaires & de l'Adminiſtrateur, crurent que le têms étoit venu de ſe relever, ils s'aſſem-

1518.

1518. blerent pour déliberer ſur le parti, qu'ils avoient à prendre, & réſolurent d'envoyer une ſolemnelle députation au nouveau Roi, pour le féliciter ſur ſon avénement à la Couronne; mais comme ils étoient ſur le point de procéder à l'Election d'un Député, ils furent aſſés ſurpris de recevoir de la part des Commiſſaires une défenſe de choiſir aucun Juge, ni Officier Royal. La raiſon de cette défenſe n'étoit apparemment pas celle qu'on alléguoit, à ſçavoir, que le ſervice du Roi ne permettoit pas à des perſonnes publiques de s'abſenter pour un têms ſi conſidérable. Ce qui eſt certain c'eſt qu'elle irrita étrangement ceux, à qui elle étoit faite, qu'elle ne ſervit qu'à hâter l'Election, & que le Licencié Luc Vaſquez d'Aillon, un des Juges de l'Audiance Royale, fut nommé.

Zuazo eſt rappellé, & Figueroa envoyé à ſa place.

Les Commiſſaires ne voulurent pourtant pas en avoir le démenti, ils prierent Zuazo de retenir ce Député, & de lui enlever tous ſes papiers: il le fit, & par cette démarche, il attira ſur ſoi tout le fort de l'orage; car quoique d'abord la la Cour lui eût fait juſtice, & donné abſolument le tort aux Officiers Royaux, ceux-ci firent joüer tant de reſſorts, qu'enfin il fut révoqué, & le Licencié Rodrigue de Figueroa nommé pour le relever. Les Commiſſaires furent en même têms rappellés; mais cette révocation n'eut point de lieu pour lors. Avant que de travailler aux Inſtructions de Figueroa, le Roi voulut avoir l'avis de ſon Conſeil, & les Flamands prévenus par Las Caſas furent d'avis qu'on lui donnât ordre de caſſer les Départemens. Les raiſons, dont ils appuyerent leurs ſentimens, firent d'autant plus d'impreſſion ſur l'eſprit du Prince, qu'ils parloient contre eux-mêmes; mais les Eſpagnols opinerent fortement au contraire, & le Roi ne ſe croyant pas encore en état de porter un Jugement définitif, jugea à propos de donner à Figueroa un plein pouvoir, pour agir ſuivant ce qui lui paroîtroit plus convenable, après qu'il auroit pris ſur les lieux l'avis des Gens ſages & déſintereſſés.

Ordres donnés à cet ad-

Las Caſas, dans une Audiance particuliere, que lui avoit donnée le Roi, s'étoit plaint à ce Prince, que ſous prétexte

d'aller enlever des Caraïbes, pour en faire des Eſclaves; on enlevoit indifféremment tous les Indiens, comme s'ils euſſent tous été Antropophages, quoique pluſieurs ne le fuſſent pas. Il avoit fait ſurtout mention de l'Iſle de la Trinité, dont les Habitans étoient, diſoit-il, fort doux, & qui couroit riſque d'être bientôt dépeuplée, ſi ſon Alteſſe ne faiſoit ceſſer ce déſordre. Charles profita de ces lumieres, & recommanda au nouvel Adminiſtrateur de tirer de captivité tous ces prétendus Cannibales. Les attentions du Prince, & les meſures qu'il prenoit pour faire ceſſer tous les abus, qui s'étoient introduits dans le Nouveau Monde, étoient le Triomphe de Las Caſas; mais la conduite, que tenoient dans les Indes les PP. de Saint Jérôme, ne lui faiſoit pas moins d'honneur. Ils avoient enfin reconnu, que le Syſtême de réünir les Indiens, & d'en compoſer des Bourgades, étoit non-ſeulement pratiquable, mais néceſſaire même, ſi on vouloit les conſerver, & lorſque ſur la fin de 1518. Figueroa leur porta la permiſſion, qu'ils avoient demandée, de repaſſer en Eſpagne, ils avoient déjà formé pluſieurs Bourgades ſur le Plan, dont nous avons parlé plus haut. Ils avoient auſſi réveillé l'aſſoupiſſement des Eſpagnols ſur les Cannes de Sucre, que pluſieurs ſe contentoient encore de cultiver dans leurs Jardins, comme une curioſité, au lieu de donner leurs principaux ſoins à un objet, ſi capable de faire fleurir la Colonie.

1518. miniſtrateur. Conduite de PP. de S. Jerôme avant leur rappel.

Enfin l'Iſle Eſpagnole commençoit par leurs ſoins à prendre une nouvelle face, lorſqu'un accident imprévû ruina de ſi belles eſpérances : ce fut la petite Vérole, dont j'ai parlé plus haut, laquelle enleva un ſi grand nombre d'Inſulaires dans les grandes Antilles, qu'à peine pouvoit-on croire, qu'elles euſſent été autrefois peuplées. Herrera ſe donne beaucoup de peine, pour prouver que cette Maladie étoit naturelle aux Peuples de l'Amérique, mais ſes preuves paroiſſent fort peu convainquantes. D'ailleurs, il eſt certain que ce ſont les Européans, qui ont porté ce mal dans les quartiers Septentrionnaux du Nouveau Monde, & il ne l'eſt

La petite Verole déſole les grandes Antilles.

1518. pas moins que les Insulaires des Antilles n'étoient pas plus sçavants dans l'art de le guérir, que les Sauvages du Canada & de la Floride. Effectivement, dès qu'ils se sentirent attaqués de ce mal, ils commencerent par s'aller jetter tous dans la Riviere, pour tempérer l'ardeur, qui les dévoroit; & le même Herrera convient qu'il ne faut point chercher d'autre cause de la mortalité, qui suivit. Or, il me paroît évident que, si la petite Vérole n'eût pas été quelque chose de nouveau pour ces Peuples, l'expérience leur auroit appris qu'ils trouveroient la mort, où ils cherchoient du soulagement; & que s'ils en eussent toûjours usé comme ils firent au têms, dont je parle, ces vastes Régions n'eussent été depuis long-têms, que de grands déserts.

Les Fourmis font un horrible dégât dans les Isles.

A ce triste Fléau, qui n'étoit tombé que sur les Indiens, mais dont le contre-coup fut la ruine de notre Isle; il en succeda un autre, qui pour avoir eu une cause fort legere en apparence, ne laissa pas de produire des effets très-funestes. Il parut tout à coup dans l'Isle Espagnole, & dans celle de Portoric, une quantité si prodigieuse de Fourmis, que la surface de la Terre en fut couverte. Celles de Portoric avoient des aiguillons, dont les picqueures causoient une douleur plus vive que celles des Abeilles; dans l'Espagnole elles n'avoient pas cette incommodité, mais elles y firent un dommage infini. Dans l'une & dans l'autre on étoit contraint, quand on vouloit prendre un peu de repos, de poser les quatre pieds du lit dans quatre grands bassins remplis d'eau. Tous les Orangers moururent dans l'Espagnole, aussi bien que les Cannes de Sucre, dont la Vega-Real étoit déjà tellement remplie, qu'elle pouvoit esperer d'être bientôt en état, dit un Auteur Espagnol, de fournir du Sucre à toute l'Europe, & à toute l'Asie; mais cet Historien n'a pas apparemment prétendu qu'on prît sa proposition à la lettre. La perte des Cassiers, ou Caneficiers fut encore plus considerable. C'étoit alors le plus grand Commerce de l'Isle, & il n'en resta pas un seul pied. On avoit beau noyer les Fourmis, dont on voyoit les arbres tout

Herrera.

noirs, un moment après c'étoit à recommencer. On auroit dit que tous les arbres avoient passé par le feu : quantité même sécherent par la racine, & il est arrivé plusieurs fois, qu'après avoir brûlé des monceaux d'œufs de ces Insectes, qu'on trouvoit dans la terre jusqu'à la hauteur de quatre palmes, le lendemain on voyoit sortir des mêmes endroits un aussi grand nombre de Fourmis, que si l'on n'avoit rien fait. 1518.

Comment on fait mourir ces Insectes.

Les PP. de Saint François firent en cette occasion une expérience, qui leur réüssit, mais que tout le monde n'étoit apparemment pas en état de faire. Ils mirent trois ou quatre livres de Mercure sublimé sur une terrasse de leur Couvent, toutes les Fourmis d'une demie lieuë à la ronde y accoururent, & moururent dans le moment, qu'elles toucherent à cette composition. On eut enfin recours au Ciel, après avoir tenté toutes les autres voyes de se délivrer d'un si terrible Fléau; il se fit partout des Processions générales, mais comme on ne pouvoit convenir du Mediateur, qu'on devoit se choisir auprès de Dieu, pour appaiser sa colere, on le tira au sort, & le sort tomba sur S. Saturnin : on lui fit des vœux, & les Fourmis disparurent peu à peu. La Fête du Saint Martyr fut pendant plusieurs années célébrée avec beaucoup de solemnité dans les deux Isles, & on y en fait encore aujourd'hui une mémoire particuliere, en reconnoissance d'un si grand bienfait, obtenu, à ce qu'on croit, par son interceſſion. Aux Fourmis succederent les Chiens, qui s'échapant des habitations, se mirent à donner la chasse aux Cochons sauvages. Ces Animaux avoient multipliés dans l'Isle Espagnole d'une maniere incroyable, & comme ils s'y nourrissoient de fruits & de racines d'un goût très-délicat, leur chair étoit exquise. Les Chiens en firent périr une quantité prodigieuse, & on eut bien de la peine à les empêcher de les détruire tout à fait.

Arrivée du nouvel Administrateur. Départ des PP. de S. Jerôme.

Sur ces entrefaites, le Licencié Rodrigue de Figueroa prit terre à San-Domingo pour y faire l'emploi, qu'avoit eu Zuazo. Cet Administrateur étoit toûjours demeuré fort uni

1518. avec les PP. de Saint Jérôme, & comme ſon inflexible équité lui avoit attiré de grands Ennemis à la Cour, parce qu'il avoit tenu la main à ce que les Courtiſans ne rentraſſent point en poſſeſſion des Départemens, que les Peres Commiſſaires leur avoient ôtés, ceux, que la ſéverité de ſon Gouvernement n'accommodoit pas, n'avoient eu aucune peine à le mettre mal dans l'eſprit du Prince & des Miniſtres. Il n'avoit pû oppoſer à ces batteries, que le ſuffrage des gens de biens, & les cris des pauvres, qui ne ſe font pas ordinairement entendre fort loin : auſſi avoit il ſuccombé, & il vivoit en particulier à San-Domingo ; mais les Peres de Saint Jérôme, à qui le Roi avoit fait dire qu'il étoit ſatisfait de leurs ſervices, & qu'ils pouvoient revenir en Eſpagne, quand ils voudroient, profiterent, au grand regret de tous ceux, qui vouloient le bien, des Navires, qui avoient amené Figueroa pour repaſſer la Mer. Ils apprirent en débarquant, que le Roi étoit à Barcelonne, & ils y allerent pour lui rendre compte de leur adminiſtration, & de l'état, où ils avoient laiſſé les Indes. Ils ſouhaittoient fort de pouvoir l'informer, que le grand mal des Colonies du Nouveau Monde, & en particulier de l'Iſle Eſpagnole, venoit du peu de ſubordination, & des partis, dont elles étoient déchirées : déſordres, qui étoient fomentés par ceux mêmes, qui auroient dû y apporter remede. Ils ſe plaignoient principalement du Tréſorier Général Paſſamonté, en qui ils prétendoient, que les eſprits factieux & inquiets trouvoient toûjours une protection ſûre contre les Superieurs ; & les Gens de bien, quand ils étoient en place, un ennemi déclaré, qui n'épargnoit pas la calomnie pour les perdre, ainſi qu'il venoit d'arriver à Zuazo, & qui s'attachoit ſurtout à perſécuter tous ceux, qu'il croyoit dans les interêts de l'Amiral, dont il avoit cauſé tous les chagrins. Les amis que Paſſamonté avoit en Cour, ſe douterent apparemment, ou découvrirent quelque choſe du deſſein de ces Religieux : ce qui eſt certain, c'eſt qu'après avoir long-têms ſollicité une Audiance, ſans la pouvoir obtenir, ils prirent enfin le parti

parti de s'en retourner dans leurs Couvents, comme avoit fait le P. de Mançanedo leur Collegue. 1519.

Las Casas sollicite l'envoy des Laboureurs dans les Isles.

Las Casas ne lâcha point si aisément prise, j'ai dit qu'il avoit proposé d'envoyer aux Indes des Negres & des Laboureurs, & que l'une & l'autre proposition avoit été agréée. J'ai ajoûté ce qui avoit fait échoüer l'envoi des Negres: celui des Laboureurs n'avoit gueres eu plus de succès, parce que le Licencié s'en étant fait charger lui-même, les Seigneurs de la Cour, qui ne le voyoient pas de bon œil, s'étoient opposés à ce que leurs Vassaux prissent parti avec lui. Il étoit cependant venu à bout d'en lever 200. qu'il fit embarquer à Cadix; mais le Vaisseau, qui les portoit, ayant relâché à Portoric, on les lui débaucha tous jusqu'au dernier. Quelque têms après la nouvelle de la grande mortalité des Insulaires, causée par la petite Vérole, étant parvenuë jusqu'à lui, il fit de nouveaux efforts pour réparer cette double perte, mais il ne put fléchir l'Evêque de Burgos, qui lui dit nettement, que le Roi n'étoit point d'humeur à entrer dans des projets, où l'on ne voyoit rien de certain, que beaucoup de dépense. Il vit bien qu'il ne franchiroit jamais cette barriere, & il résolut de ne plus traitter avec ce Prélat de ce qui concernoit les Indes.

Il propose le plan d'une Colonie.

Il s'adressa de nouveau aux Seigneurs Flamands, & au Grand Chancelier Gatinara. Il leur dit qu'il avoit un moyen sûr d'établir une Colonie, qui seroit d'un grand profit pour le Royaume, & qu'il répondoit du succès, si dans toute l'étenduë du Pays, qu'il choisiroit pour cela, on ne permettoit à personne de s'établir, que de son consentement. Il ajoûta que les cruautés des Espagnols ayant aliené tous les Indiens, il feroit prendre à ces nouveaux Colons un habit particulier, afin de faire croire aux naturels du Pays, qu'ils étoient d'une autre Nation. Cet habit devoit être blanc avec une Croix de la couleur, & à peu de chose près de la figure de celle de Calatrava, & Las Casas portoit même ses vûës jusqu'à fonder dans la suite un Ordre Militaire, qu'il se flattoit de faire approuver par le S. Siege, & par le Roi

1519. Catholique. Le plan détaillé, qu'il donna de ce projet à MM. de Chievres & de Lachaux, qui étoient ſes deux plus déclarés Protecteurs, portoit entre autres choſes, que dans l'eſpace de mille lieuës de côtes, qu'il demandoit, il apprivoiſeroit & civiliſeroit en deux années juſqu'à dix mille Indiens; que dans trois ans il leur impoſeroit un Tribut de 15000. Ducats, & qu'en dix ans il le feroit monter à 60000. qu'il bâtiroit trois Bourgades, dont chacune auroit ſa Citadelle, & cinquante de ſes Chevaliers de Garniſon; qu'il s'inſtruiroit avec ſoin de tous les endroits, ou il y auroit de l'Or, & en informeroit exactement le Roi; qu'il meneroit avec lui 12. Miſſionnaires des deux Ordres, de S. Dominique & de S. François: dix Inſulaires de l'Eſpagnole, & tous les Indiens, qui de la Terre-Ferme avoient été tranſportés dans cette Iſle. Pour l'entretien de ſes Chevaliers, il ſe contentoit du douxiéme de ce que le Roi retireroit du Pays, mais il demandoit que ce revenu fût continué à leur poſterité, juſqu'à la quatriéme génération, qu'ils fuſſent faits Chevaliers aux Eperons dorés, & que toute leur race fût à jamais exempte de Taxes & d'Impots; ſurtout il ne vouloit pas qu'on pût jamais établir des Départemens dans aucune de ſes Colonies.

Entrepriſe hardie de Las Caſas.

Ce deſſein fut fort approuvé de ceux, à qui il le communiqua, ils lui conſeillerent de le propoſer au Conſeil, mais M. de Chievres & le grand Chancellier, ayant été obligés ſur ces entrefaites d'aller ſur les Frontieres de France, pour négocier un accommodement avec cette Couronne, & le Conſeil ne paroiſſant pas écouter trop favorablement les propoſitions de Las Caſas, ce Licencié perdit patience, & prit une réſolution, où ſa prudence fut moins conſultée, que ſon zele. Il alla trouver tous ceux, qui avoient le titre de Prédicateurs & de Théologiens du Roi, & en engagea huit, partie Eccléſiaſtiques, & partie Religieux Dominiquains, à aller déclarer en plein Conſeil que tous ceux, qui le compoſoient répondroient à Dieu de tout le mal, qui ſe faiſoit dans les Indes, puiſqu'ils ne vouloient

pas y apporter le remede, qui étoit en leur pouvoir, après toutes les repréſentations, qu'on leur avoit faites ſur cela. Le P. Michel de Salamanque porta la parole, & ayant été admis au Conſeil, il dit tout ce que le vehement Licencié lui avoit inſpiré. On eut la patience de l'écouter juſqu'au bout, mais quand il eut fini, l'Evêque de Burgos le regardant d'un œil ſévere, lui demanda, qui l'avoit rendu ſi hardi, & depuis quand les Prédicateurs du Roi ſe mêloient du gouvernement de l'Etat? Le Docteur de la Fuente répondit au Prélat, qu'ils étoient chargés des interêts de la Maiſon de Dieu, pour leſquels ils devoient toûjours être prêts à donner leur vie; qu'il n'étoit pas ſurprenant que des Maîtres en Théologie, qui pouvoient, ſans qu'on y trouvât à redire, parler dans un Concile Général, donnaſſent aux Conſeillers & aux Miniſtres du Roi des avis ſur les fautes, qu'ils commettoient dans l'exercice de leur charge. Qu'ils venoient donc par office leur déclarer que, ſi l'on ne reformoit les abus, qui s'étoient introduits dans les Indes, ils monteroient en Chaire, & diroient publiquement tout ce dont ils les avoient inutilement avertis en particulier; qu'ils ne croiroient pas s'ils y manquoient, avoir ſatisfait à la plus eſſentielle de leurs obligations, qui étoit de prêcher l'Evangile; & de dire la vérité au Roi, & à ſes Miniſtres. 1519.

Dom Garcias de Padilla prit la parole, & dit que le Conſeil avoit dans toutes les occaſions fait tout ce qu'il devoit, qu'on le pouvoir prouver par les actes mêmes, qu'on vouloit bien leur communiquer, encore que leur témérité méritât des châtimens, plûtôt qu'une telle condeſcendance; mais qu'on vouloit une bonne fois leur faire ſentir à eux-mêmes toute l'irrégularité de leur conduite. La Fuente répartit qu'il feroit bien de leur montrer ces pieces, qu'ils les loüeroient, ſi elles étoient dignes de loüanges; mais que, ſi elles n'étoient pas ſelon Dieu, & la Juſtice, ils leur donneroient leur malediction, auſſi bien qu'à leurs Auteurs, « ce » qu'à Dieu ne plaiſe, ajoûta-t-il, qu'il tombe ſur vos Sei-

1519. » gneuries : » En disant cela, il sortit avec sa Troupe. Au bout de quelques jours, ils furent mandés au Conseil, & on leur fit lecture de toutes les Ordonnances, qui avoient été dressées au sujet des Indes ; elle occupa tout le têms, & ils sortirent sans rien dire. Après quelques autres jours, ils présenterent un écrit, où après un exposé pathétique de tous les désordres, qui se commettoient aux Indes, ils proposoient quelques moyens d'y rémedier. Leur écrit fut lû ; on leur parla avec beaucoup de douceur, & on leur assûra qu'on auroit égard à leurs bons avis.

Junte extraordinaire pour examiner la cause des Indiens.

Las Casas attendit ensuite quelque têms, pour voir ce que produiroit une démarche d'un si grand éclat, & où aboutiroient les promesses du Conseil ; mais ne voyant rien paroître, il fit une nouvelle tentative auprès des Seigneurs Flamands. Ceux-ci, qui profitoient de toutes les occasions d'entrer plus avant dans le ministere, & qui par cette raison étoient ravis de trouver les Ministres Espagnols en défaut, conseillerent au Licencié de récuser tout le Conseil des Indes, & en particulier l'Evêque de Burgos. Il le fit, demanda au Roi une Junte, & par le crédit de ceux, qui l'avoient poussé à faire cette démarche, il obtint ce qu'il souhaittoit. La Junte fut composée de Dom Juan Manuel qui avoit été le confident du feu Roi Philippe I. Pere de Charles, de D. Alphonse Tellez, frere du Marquis de Villena, tous deux du Conseil d'Etat, & de celui de la guerre : du Marquis d'Aguilard, Grand Veneur & Conseiller d'Etat ; du Licencié Vargas, qui avoit été Grand Trésorier du feu Roi Catholique, du Cardinal Adrien, Grand Inquisiteur d'Espagne, & de tous les Seigneurs Flamands, qui entroient au Conseil d'Etat. Le plan du Protecteur des Indiens fut mis sur le Bureau, examiné avec soin, & approuvé en son entier, excepté que les 1000. lieuës de côtes, qu'il demandoit, furent réduites à 300. depuis le Golphe de Paria, jusqu'à Sainte Marthe. C'étoit encore beaucoup pour un homme, dont les fonds & les ressources n'alloient pas fort loin.

Il est vrai, que cette Déliberation ne fut pas plûtôt ren-

duë publique, qu'il s'éleva contre elle un cri général; quantité de Perſonnes nouvellement arrivées des Indes, & tout le Conſeil récuſé, en parlerent comme d'une extravagance, qui ne pouvoit être ſortie, que du cerveau creux d'un Avanturier ambitieux, & ſans jugement, lequel ajoûtoit-on, feroit dépenſer au Roi bien de l'argent, & ſacrifieroit à ſes folles idées la vie de tous ceux, qui ſeroient aſſés mal aviſés pour le ſuivre; & le malheur de Las Caſas fut que l'événement le condamna dans l'eſprit de ceux, pour qui l'événement eſt la ſeule regle de juger. Cependant un ſoulevement ſi univerſel donna à penſer à pluſieurs de ceux, qui avoient opiné en faveur du projet, & ils demanderent qu'on en déliberât de nouveau. Mais les Flamands ayant obtenu que le Licencié fût oüi, il ſçut par ſon éloquence détruire abſolument toutes les objections, qu'on lui faiſoit.

1519. Cri public contre la déliberation de la Junte.

Celle, qui avoit le plus arrêté les perſonnes les plus indifferentes, regardoit les avantages, que la Couronne devoit tirer de la nouvelle Colonie; on ne voyoit pas même ſurquoi le Roi retireroit ſes avances; mais ce fut où triompha l'éloquence du Protecteur des Indiens. Il commenca par un grand lieu commun, où il fit voir combien il importoit au Prince que le nouvelles Colonies fuſſent adminiſtrées par des perſonnes, dont la probité, le déſintereſſement, le zele du bien public, ne puſſent être révoqués en doute, & fuſſent à l'épreuve de tout: il fit voir enſuite que tous les déſordres de ces ſortes d'Etabliſſemens, venoient uniquement du défaut de ces qualités, & après avoir rendu cette vérité très-ſenſible, il ſçut appliquer de telle ſorte à ſon ſujet tout ce qu'il avoit dit de plus plauſible, qu'il ne laiſſa aucun doute dans l'eſprit des aſſiſtans, que s'il étoit ſecondé, il n'eût un ſuccès complet. Il finit par un exemple, qu'il fit valoir beaucoup au-delà de ce qu'il valoit en effet, mais qu'on ne laiſſa pas de regarder comme une preuve ſans réplique: « Il y a ſix » ans, dit-il, que D. Pedrarias Davila commande dans la Caſ» tille d'Or, le Roi depuis ce têms-là, a dépenſé 54000. Du» cats dans cette Province, & n'en a retiré pour ſon Quint

Las Caſas répond à tout ce qu'on lui objecte, d'une maniere à contenter tout le monde.

1519. » que 3000. Pesos; mais je suis en état de prouver que le » Gouverneur & ses Officiers, en ont tiré un million d'or, » il est vrai qu'il en a couté la vie à une multitude innom- » brable d'Indiens.

Il obtient tout ce qu'il souhaite.

Cette derniere circonstance pouvoit donner lieu de répondre au Licencié que, si les richesses immenses, que Pedrarias avoit tirées de la Castille d'Or, étoient le prix du sang de tant de malheureux, son exemple ne prouvoit rien pour une Colonie, où l'on se proposoit de laisser la liberté aux Habitans naturels; mais on ne lui fit pas cette instance, de laquelle après tout il se seroit assés aisément débarassé, en disant que, pour ne point réduire les Indiens en Esclavage, il ne prétendoit pas pour cela n'en retirer aucun service, qu'il y avoit plusieurs moyens de les obliger à travailler aux Mines, quand ce ne seroit que pour être en état de satisfaire au Tribut, auquel on n'auroit aucune peine à les soumettre; qu'en les traitant bien, on les conserveroit; qu'en veillant à ce qu'ils ne fussent point armés, on les tiendroit toûjours dans l'obéïssance, & que si les profits, qu'on retireroit de leur travail, étoient moins prompts, ils seroient plus durables. Enfin la déliberation de la Junte fut confirmée, les Provisions du nouveau Gouverneur furent signées, & les ordres donnés pour l'armement des Vaisseaux, qui devoient porter la nouvelle Colonie au lieu de sa destination.

Ce qui se passe entre l'Evêque de Darien & Las Casas.

Mais la Victoire du Protecteur des Indiens demeuroit imparfaite, tant qu'on ne statuoit rien pour le soulagement des Habitans naturels de l'Isle Espagnole, & des autres Colonies actuellement existentes dans le Nouveau Monde: & non seulement il eut encore cette consolation avant son départ, mais ce fût même ce second avantage remporté sur ses Adversaires, qui lui assûra le premier, & il dut en bonne partie ce double triomphe au crédit des Seigneurs Flamands. Voici comment la chose arriva. D. Juan de Quevedo Franciscain, Evêque de Sainte Marie l'Ancienne du Darien, venoit d'arriver en Espagne, & c'étoit lui, qui avoit apporté les 3000. Pesos, que le Gouverneur de cette Provin-

ce envoyoit au Roi pour ſon Quint. Ce Prélat qui avoit apparemment quelque affaire au Conſeil, après avoir examiné d'où venoit l'air du Bureau, s'étoit fort attaché à Las Caſas, qu'il voyoit en grande faveur auprès des Flamands, & fort eſtimé du Roi même. Un jour que le Docteur Mota Evêque de Badajoz, un des Conſeillers d'Etat, qui favoriſoit d'avantage le Licencié, donnoit à dîner au Prélat nouvellement arrivé de l'Amérique, Las Caſas s'y trouva auſſi, avec D. Juan de Zuniga, frere du Comte de Miranda, qui fut depuis Gouverneur de Philippe II. & l'Amiral des Indes, D. Diegue Colomb. 1519.

Après la table, le diſcours tomba ſur les Indes, & Las Caſas commença par dire à l'Evêque du Darien, qu'il avoit eu grand tort de ne pas procéder par la voye des cenſures contre le Gouverneur & ſes Officiers, pour les contraindre de ceſſer les vexations tyranniques, qu'ils faiſoient aux Naturels du Pays. Comme le Prélat n'étoit pas en tout du ſentiment du Protecteur des Indiens, la converſation ne tarda pas à s'échauffer; on diſputa vivement, & long-têms, & l'on n'auroit pas même fini ſitôt, ſi l'Evêque de Badajoz n'eût été obligé de ſortir, pour aller au Conſeil, où il ne manqua pas de rapporter au Roi ce qui venoit de ſe paſſer chés lui, entre l'Evêque du Darien & Las Caſas. Ce Prince, qui ne demandoit qu'à être inſtruit, ne fut pas fâché de trouver des Perſonnes, qui puſſent lui apprendre le pour & le contre d'une choſe, qu'on ne pouvoit aſſés éclaircir, & il dit à l'Evêque de Badajoz qu'il vouloit entendre les deux parties, qu'il les avertît de ſe trouver au Conſeil, un jour qu'il lui marqua, & qu'il donnât le même ordre de ſa part à l'Amiral des Indes, & à un Pere Franciſcain, qui étoit arrivé depuis peu de l'Iſle Eſpagnole à Barcelonne, où ſe trouvoit la Cour. Ce Religieux gardoit encore moins de meſures, que Las Caſas, en parlant des affaires du Nouveau Monde, & ceux, à qui la liberté de ſes diſcours ne plaiſoit pas, l'accuſoient de parler un peu par interêt, ou par ambition, pour faire ſa cour aux Seigneurs Flamands, & ſe

frayer par-là un chemin à l'Epiſcopat.

1519. La Cauſe des Indiens eſt diſcutée en preſence du Roi.

Le jour marqué le Roi parut dans une grande Sale du Palais, ſur un Trône fort élevé, & avec tout l'appareil de la Royauté. M. de Chievres, l'Amiral Colomb, l'Evêque du Darien, & le Licencié Aguirre, étoient aſſis ſur un banc à ſa droite; le Chancelier Gatinara, l'Evêque de Badajoz, & pluſieurs autres Conſeillers d'Etat, étoient aſſis ſur un autre banc à ſa gauche, Las Caſas & le P. Franciſquain, dont je n'ai point trouvé le nom, ſe tinrent de bout contre la muraille vis-à-vis du Roi. Chacun étant placé, M. de Chievres, & le Chancelier, montant chacun de leur côté les dégrez du Trône, ſe mirent à genoux aux pieds du Roi, & lui parlerent quelque têms tout bas, ils ſe remirent enſuite à leur place, & le Chancelier ſe tournant vers l'Evêque du Darien, lui dit: « Reverend Evêque, ſa Majeſté vous ordonne de » dire votre ſentiment, touchant la maniere, dont on doit » traiter les Indiens. » Et Herrera remarque que ce fut la premiere fois, qu'on donna le titre de Majeſté au Roi d'Eſpagne, & que ce fut parce qu'il venoit de recevoir la nouvelle de ſon élection à l'Empire.

Diſcours de l'Evêque du Darien.

L'Evêque ſe leva auſſi-tôt, & après un aſſés long préambule ſur l'honneur, qu'il avoit de parler devant un ſi grand Prince, il fit entendre que les choſes, qu'il avoit à dire, étoient de nature à n'être communiquées qu'au Roi & à ſon Conſeil, & qu'ainſi il ſupplioit ſa Majeſté de vouloir bien faire ſortir tous ceux, à qui il n'étoit pas à propos de faire part de choſes, qui devoient être ſecrettes. Il inſiſta même après un ſecond ordre du Roi, ajoûtant qu'il ne convenoit, ni à ſon âge, ni à ſon caractere, d'entrer dans aucune ſorte de conteſtations. Enfin le grand Chancelier lui dit que tous ceux, qui étoient préſents, avoient été appellés pour être du Conſeil, & que Sa Majeſté vouloit qu'il parlât; il obéït, mais ſans entrer dans aucun détail, après avoir dit qu'il y avoit cinq ans, qu'il étoit parti pour la Terre Ferme; il ajoûta que depuis ce têms-là on n'avoit rien fait, ni pour le ſervice de Dieu, ni pour le ſervice du Prince;

Prince; que le Pays ſe perdoit au lieu de s'établir; que le premier Gouverneur, qu'il y avoit vû, étoit un méchant homme, que le ſecond étoit encore pire, & que tout alloit ſi mal, qu'il s'étoit cru dans l'obligation de paſſer en Eſpagne, pour en informer ſa Majeſté. Puis venant au fait, ſur lequel on avoit demandé ſon avis; il dit que tous les Indiens, qu'il avoit vûs, ſoit dans les Pays d'où il venoit, ſoit dans tous ceux où il avoit paſſé, lui avoient paru nés pour la ſervitude, qu'ils étoient naturellement pervers, & que ſon ſentiment étoit qu'on ne les abandonnât pas à eux-mêmes, mais qu'on les diviſât par bandes, & qu'on les mit ſous la diſcipline des plus vertueux Eſpagnols : ſans quoi on travailleroit en-vain à en faire des hommes, & on ne viendroit jamais à bout d'en faire des Chrétiens. Quand il eut ceſſé de parler, Las Caſas reçut ordre de répondre, & il le fit en ces termes. 1519.

« SIRE, je ſuis un des premiers Caſtillans, qui ayent » paſſé dans le Nouveau Monde; j'ai vû toutes les differen- » tes conduites, qu'on y a tenuës avec les Naturels du Pays; » je n'aurois jamais fini, & j'abuſerois de l'honneur, que » me fait V. M. ſi j'entrois dans le détail des horreurs, » dont j'ai été témoin, ou que j'ai appriſes de perſonnes ſû- » res. Je m'en ſuis déjà expliqué plus d'une fois au Con- » ſeil, & à V. M. même, qui n'aura pas oublié ce que j'ai » pris la liberté de lui dire; mais je croirois trahir la cauſe » de l'innocence, ſi je laiſſois ſans réplique devant une ſi » auguſte aſſemblée, ce qui vient d'être avancé par l'Illuſ- » triſſime Evêque de Terre Ferme. En premier lieu, ce Pré- » lat ne peut parler que des Habitans de ſa Province, & » n'y auroit-il pas de l'injuſtice à juger de tous ces Peuples par » un ſeul? Secondement il reproche aux Indiens leurs vi- » ces, & je m'aſſûre que, s'il y veut faire un peu réflexion, » il conviendra qu'ils n'en ont gueres, qu'ils n'ayent pris » des Chrétiens, & que dans ceux mêmes, que les Chré- » tiens ont pris d'eux, ils les y ont bientôt ſurpaſſés d'une » maniere ſenſible. Peut-il en effet nier que l'orgeüil, l'a- Réponſe de Las Caſas.

1519. » varice, l'ambition, le blaſphême, les trahiſons, & quantité de Monſtres ſemblables, n'ont point encore gagné » ces Infideles, qu'ils n'en ont pas même l'idée, & que » tout l'avantage, que nous pouvons nous flatter d'avoir ſur » eux, ſe réduit à un peu plus d'ouverture & de culture d'eſprit & d'élevation dans les ſentimens? Avantages, qui » ſont bien remplacés dans ces Peuples par une grande » ſimplicité, une douceur inalterable, & beaucoup de » bonne foy. Ils ne ſont pas, dit-on, capables de ſe conduire; & comment donc ſe ſont-ils ſi long-têms maintenus ſous le gouvernement de leurs Caciques? qui les » a juſqu'ici préſervés de ces guerres inteſtines, dont les » Etats de la Chrétienté les plus floriſſants, & les mieux » reglés ont été & ſont encore ſi ſouvent déchirés? Mais » enfin ſuppoſons ce qu'il faudroit commencer par prouver, » qu'ils ont beſoin de Tuteurs; où les trouver ces Tuteurs? » parmi les Eſpagnols? & comment en ont-ils été traités » juſqu'à préſent? ne ſeroit-ce pas confier aux Loups la » garde des Agneaux? tous les coins & les recoins du Nouveau » Monde, retentiſſent des cris de ces malheureux, qui gémiſſent ſous une tyrannie, dont celle des Denys & des » Phalaris n'étoit que l'ombre. Ils ſont nés pour l'eſclavage; » & depuis la naiſſance du Monde ils ont été les moins Eſclaves de tous les Hommes, ſans interêt & ſans paſſion. » Ne flattons point notre cupidité, ne nous aveuglons point » ſur notre condition; toutes les Nations ſont également » libres, & il n'eſt permis à aucune d'entreprendre ſur la » liberté des autres; uſons-en à leur égard, comme nous » aurions voulu qu'ils en euſſent uſé avec nous, s'ils avoient » paru ſur nos Rivages, avec la même ſuperiorité de forces, que nous avions ſur eux, quand nous les avons » découverts. Et pourquoi tout ne ſeroit-il pas égal de part » & d'autre? depuis quand le droit du plus fort a t il prévalu & preſcrit contre celui de la Juſtice? par quel Article du Chriſtianiſme eſt-il autoriſé?

» Mais qu'aurions nous à dire, ſi ces Peuples, trouvant

» une occaſion de nous rendre tout le mal, que nous leur 1519.
» avons fait, ils ſe mettoient en devoir d'en profiter ? car en-
» fin au droit de repréſailles ils joindroient celui, que donne
» la néceſſité de ſe précautionner pour l'avenir. Rien de ſem-
» blable n'a autoriſé, & rien n'autoriſera jamais au Tribunal
» de la Poſterité les concuſſions, les fourberies, les vio-
» lences, les rapines, les cruautés, par le moyen deſquel-
» les nous ſommes déjà venus à bout d'exterminer des Peu-
» ples ſans nombre. Ce ſont pourtant des Chrétiens, que
» je mets ici en parallelle avec des Idolâtres ; & ce qu'il
» y a encore de plus étonnant, c'eſt que tous les crimes,
» dont je viens de parler, ſont colorés du ſpecieux prétex-
» te de zele. Mais dans quel Pays du Monde les Apôtres
» & les Hommes Apoſtoliques ont-ils jamais crû avoir droit
» ſur la vie, ſur les biens, & ſur la liberté des Infidel-
» les ? quelle étrange maniere de prêcher l'Evangile, cet-
» te loy de grace & de ſainteté, qui d'Eſclaves du Démon,
» nous fait paſſer à la liberté des vrais enfans de Dieu, que
» de réduire en captivité ceux, qui ſont nés libres, de
» déchirer à coups de Foüet des Innocents, dont tout le
» crime, par rapport à nous, eſt de ne pouvoir ſupporter
» les travaux, dont nous les accablons ; d'innonder leur Pays
» d'un déluge de ſang ; de leur enlever juſqu'au néceſſai-
» re, & de les ſcandaliſer par les plus honteux excès ! Voi-
» la, SIRE, ce qu'on cache à votre Majeſté, voila ce que
» j'ai vû, & ſurquoi je ne crains point d'être démenti. Ju-
» gés à preſent la cauſe des Indiens ſelon votre ſageſſe, vo-
» tre équité, votre Religion, & je m'aſſûre qu'ils ſouſcri-
» ront ſans peine à votre Arrêt.

Diſcours d'un P. Franciſquain.

Las Caſas ayant fini ſon diſcours, le P. Franciſquain eut ordre de dire ſon ſentiment, il obéit, & commença par aſſûrer, qu'ayant été chargé par deux fois de faire le dénombrement des Inſulaires de l'Eſpagnole, il en avoit trouvé au ſecond pluſieurs milliers de moins qu'au premier ; que la diminution devenoit de jour en jour plus ſenſible, & que par rapport à cette Iſle le mal, auquel on cherchoit un re-

1519. mede, paroiſſoit incurable. Il dit enſuite qu'il craignoit bien que la meſure des crimes des Eſpagnols, ne fût à ſon comble dans les Indes, & que Dieu ne les exterminât de ces nouvelles Conquêtes, qu'ils avoient preſque entierement dépeuplées, ſans aucune raiſon, & contre leurs plus véritables interêts. « Car enfin, continua-t'il, lorſque Dieu dit à » Caïn : Voici le ſang de votre frere Abel, qui crie vers moi » de la terre, il ne s'agiſſoit que d'un homme; & ſera-t'il ſourd, » ce même Dieu, aux cris, qu'élevent vers le Ciel ces déluges » de ſang, dont tant de vaſtes Provinces ſont encore te[illegible]tes ? » SIRE, par les playes adorables du Sauveur des Hommes, & » & par les ſacrés Stigmates de mon Pere S. François, je vous » conjure de mettre fin à une tyrannie, dont la continuation » ne pouroit manquer d'attirer ſur votre Couronne tout » le poids de l'indignation du Souverain Seigneur des Rois « de la terre.

Sentiment de l'Amiral. L'Amiral des Indes fut le dernier de tous, dont on demanda l'avis, & il le donna en peu de mots. Il dit qu'il n'avoit jamais approuvé les Départemens : & il ajoûta que, ſi l'on ne ſe preſſoit de remedier aux déſordres, dont le Licencié & le Franciſquain venoient de parler, & qui n'étoient que trop réels ; les Indes ne ſeroient plus bientôt qu'un vaſte déſert : que c'étoit en partie pour repréſenter tout cela au feu Roi Catholique, qu'il étoit venu en Eſpagne, & qu'il pouvoit aſſûrer ſa Majeſté que cette affaire étoit une des plus importantes, qu'elle eut à terminer, & une de celles, qui intereſſoient autant ſa gloire & ſa conſcience.

On ne conclut rien, & pourquoi. L'Evêque du Darien ſe leva alors, & demanda la permiſſion de parler de nouveau ; mais le Chancelier lui dit que, s'il avoit quelque choſe à repliquer à ce qui venoit d'être expoſé, il le mît par écrit, & que le Roi y feroit toute l'attention, que la choſe mériteroit. Ce Prélat fit deux mémoriaux, qui ne concernoient que la Province du Darien : quand il les eut achevés, il envoya demander à dîner au Chancelier, à qui il étoit bien aiſe de les communiquer en particulier ; & celui-ci fit prier M. de Lachaux

de s'y trouver, parce que ce Seigneur avoit été mis par Las Caſas au fait de ces affaires. Pendant le repas, on demanda à l'Evêque ce qu'il penſoit de l'entrepriſe du Licencié, & il répondit, qu'il l'approuvoit fort. On pouvoit douter qu'il parlât bien ſincerement, parce qu'il ſçavoit qu'il faiſoit ſa cour en parlant ainſi. Fort peu de têms après, une fiévre maligne l'emporta en trois jours, & il ne ſe parla plus des Indes. Charles étoit ſur ſon départ, pour aller recevoir la Couronne de l'Empire, & ſa Flotte l'attendoit à la Corogne. D'ailleurs, il ne voyoit pas encore bien clair dans cette affaire, & il s'étoit apperçu que la picque & la jalouſie entroient pour quelque choſe dans la protection déclarée, que ſon Chancelier & les Flamands donnoient à Las Caſas. Il ne voulut donc rien conclure, qu'il n'eût reçû des Informations moins ſuſpectes, & qu'il n'eût eu le loiſir de réfléchir plus qu'il n'étoit alors en état de faire ſur une matiere, dont il commençoit à comprendre toute la difficulté & toute l'importance. 1519.

Etat floriſſant de l'Iſle de Cuba.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Eſpagne, on fit la découverte de l'*Yucatan* & du *Mexique*, & ce grand évenement, en attirant l'attention de toutes les Indes, & bientôt après une bonne partie de celle de la Cour d'Eſpagne, porterent à l'Iſle Eſpagnole un coup mortel, dont elle ne s'eſt jamais relevée. J'ai dit, en parlant du dernier Voyage de Chriſtophle Colomb, que cet Amiral s'étoit avancé fort près de l'*Yucatan*, & que de faux avis l'avoient empêché de continuer ſa route de ce côté là. La découverte, qu'il fit enſuite de la Province *de Veragua*, où il trouva de l'or; & celle, que fit quelques années après Jean Ponce de Leon de la Floride, furent apparemment cauſe qu'on ne ſongea pas ſi-tôt à reprendre cette navigation. Enfin vers le commencement de l'année 1517. ou ſur la fin de la précédente. L'Etat floriſſant, où étoit l'Iſle de Cuba ſous le Gouvernement de Velaſquez, y ayant attiré une bonne partie de tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable dans les Indes; ce Gouverneur ne voulut pas perdre une ſi favora-

1516. | 1519.

ble occaſion de s'étendre, en conquérant de nouvelles Provinces, qui augmentaſſent ſon Gouvernement, ou de ſe fortifier dans ſon Iſle, en la rempliſſant d'Eſclaves, qui miſſent les Habitans en état de s'enrichir par la culture des Terres.

Velaſquez s'y rend indépendant de l'Amiral.

Il propoſa donc une expedition ſur quelque endroit de la Terre Ferme, où l'on n'eût pas encore été, dans le deſſein d'y faire un établiſſement, ſi le Pays en valloit la peine, ou d'enlever des Indiens, s'ils étoient Cannibales, ou du moins d'y traitter de l'or, s'il s'y en trouvoit. Quelques Mémoires aſſûrent, qu'avant que de faire cette entrepriſe, il en demanda la permiſſion à l'Amiral D. Diegue, dont au fonds il n'étoit que le Lieutenant; mais il y a bien de l'apparence qu'ils ſe trompent. D. Diegue étoit en Eſpagne depuis trois ans, & il s'en falloit beaucoup que Velaſquez fût demeuré dans ſa ſubordination, où il devoit être à l'égard de ſon Général, à qui il avoit obligation de la place, qu'il occupoit. Il s'étoit rendu fort indépendant dans ſon Iſle, & nous apprenons d'Oviedo que ce qui l'avoit engagé, ou l'enhardiſſoit à tenir cette conduite avec l'Amiral, étoit la protection du Tréſorier Général Michel de Paſſamonté; ſes amis obtinrent même pour lui des proviſions de Gouverneur abſolu, & indépendant; mais l'Amiral eut le crédit de les faire révoquer, & tout ce que les Protecteurs de Velaſquez purent faire en ſa faveur, ce fut une Declaration du Roy, qui ôtoit à D. Diegue le pouvoir de le rappeller, comme il avoit toûjours été en droit de le faire: mais qui ne lui donnoit point droit de ſe ſouſtraire à ſon autorité.

Cependant ce qu'avoit prévû le Gouverneur de Cuba, ne manqua pas d'arriver. Pluſieurs perſonnes aiſées, des Matelots & des Soldats en grand nombre s'offrirent à lui, & un des plus conſidérables Habitans de Cuba, nommé François Fernandez de Cordouë, s'engagea à faire une bonne partie des frais de l'entrepriſe, bien entendu que la conduite lui en ſeroit confiée. Velaſquez accepta ſon offre, fit armer à Sant-Yago, Capitale de Cuba, deux Navires & un Brigan-

tin, ſur leſquels il embarqua 110. Soldats, & Fernandez ayant mis à la voile, alla achever de s'équipper à la Havane, d'où il ſortit le 8. de Fevrier. Dès qu'il eut doublé le Cap Saint-Antoine, qui eſt l'extrêmité Occidentale de l'Iſle de Cuba, ſon premier Pilote, nommé Antoine de Alaminos, fut d'avis de tirer droit à l'Oueſt, apportant pour raiſon que l'ancien Amiral, ſous lequel il avoit ſervi fort jeune, avoit toûjours témoigné une grande envie de naviguer de ce côté-là. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Fernandez, qui n'avoit point encore pris de parti ſur la route, qu'il devoit tenir, & après trois ſemaines d'une rude & périlleuſe navigation, il apperçut la Terre. 1517. | 1519.

Découverte de l'Yucatan. Pointe ou Cap de Cotoche.

L'ayant approchée d'aſſés près, il remarqua une grande Bourgade, qui paroiſſoit éloignée de la Mer d'environ deux lieuës. Toute cette Côte étoit fort peuplée, & le rivage fut en un moment couvert d'Indiens, qui ſembloient charmés de voir les Eſpagnols. Ce n'étoit pourtant qu'une feinte, les premiers Caſtillans, qui débarquerent, furent vigoureuſement attaqués dans le têms, qu'ils croyoient pouvoir compter davantage ſur l'amitié de ces Barbares, & il y en eut 15. de bleſſés. Ces Peuples n'étoient point nuds, comme la plûpart de ceux, qu'on avoit découverts juſques-là, & ils étoient aſſés bien armés : leurs armes défenſives étoient le Bouclier, & une eſpece de Cuiraſſe doublée de Cotton : les offenſives étoient l'Arc & la Fléche, des Epées, ou plûtôt des Coûteaux de pierre, une maniere de Lance, & la Fronde. D'ailleurs, ils ſe battirent bien, & avec ordre. Tout auprès de l'endroit, où ſe paſſa cette action, il y avoit quelques Edifices de Maçonnerie, & entr'autres des Temples où l'on trouva quantité d'Idoles de Terre cuitte, dont les unes avoient à peu près la figure, que nous donnons aux Démons ; d'autres celle de Femmes : & toutes, quelque choſe de monſtrueux. On y voyoit auſſi repréſenté à découvert l'infâme péché de Sodôme. Cet endroit fut appellé la pointe, ou le cap *de Cotoche*. Un Eccleſiaſtique nommé Alphonſe Gonzalés, qui étoit apparemment le Chapelain

1517. | 1519. du Général, ou un des Aumôniers de l'Armée, entra pendant le combat dans quelques-uns de ces Temples, & en enleva de petits coffres, dans leſquels il y avoit des Idoles de Terre & de Bois, avec des eſpeces de Médailles d'un aſſés mauvais or, des Bagues, des Pendans-d'Oreilles, & des Couronnes de même métal. L'agilité avec laquelle les Indiens ſe retirerent, empêcha qu'on ne fît d'autres Priſonniers, que deux jeunes gens, qui furent inſtruits & bâtiſés. L'un fut nommé Julien, & l'autre Melchior, & on s'en ſervit utilement dans la ſuite en qualité d'Interpretes.

Ce qui ſe paſſe à Campeche.

Fernandez fort content de cette Découverte fit rembarquer tout ſon Monde, & continuant de cottoyer le Rivage, il arriva à la vûë d'une groſſe Bourgade, que les Gens du Pays nommoient *Kimpech*, & où l'on a depuis bâti la Ville de *Campeche*. Ce qui le ſurprit davantage, c'eſt que dans une ſi grande étenduë de côte, il n'apperçut pas une ſeule Riviere. Nos Cartes ne laiſſent pourtant pas d'en marquer quelques-unes, entre la pointe de Cotoche & Campeche; mais il eſt vrai de dire, qu'il y a peu de Pays moins arroſé que celui-là, & l'on n'y boit ordinairement que de l'eau de Puits, qui eſt, dit-on, excellente. Les Eſpagnols en firent en cet endroit; & comme ils ſongeoient à ſe rembarquer, une Troupe de 50. Indiens vêtus de camiſoles & de mantes de cotton, s'approcherent d'eux, & leur demanderent par ſignes, s'ils ne venoient pas des Pays, d'où le Soleil ſe leve, & les inviterent à venir dans leur Bourgade. Ce qui leur étoit arrivé à Cotoche, leur rendit cette invitation ſuſpecte, & ils ſe contenterent d'entrer dans quelques Temples, qui n'étoient pas loin de-là, & dans leſquels, outre les choſes, qu'ils avoient trouvés dans les premiers qu'ils avoient vû, ils apperçûrent des traces de ſang toutes fraîches, & des croix peintes ſur les murailles. Comme on les avoit vû entrer dans ces Temples, ils y furent bientôt environnés d'une grande multitude de Gens de tout âge & & de tout ſexe, qui paroiſſoient extrêmement ſurpris de leur figure. Quelques momens après il parut comme deux

Eſcadrons,

Eſcadrons, qui marchoient en bon ordre, & venoient à eux armés de la même maniere, que ceux de Cotoche. Dans le même moment il ſortit d'un Temple environ dix Prêtres, vêtus de mantes blanches fort larges, ayant une chevelure aſſés épaiſſe, & très-mal en ordre; ils portoient à la main des Réchauds de Terre pleins de Feu, où ils jettoient une ſorte de Gomme, qu'ils nomment *Copal*, & ils en faiſoient aller la fumée du côté des Eſpagnols, en leur diſant de ſe retirer de leur Pays, parce qu'ils craignoient qu'ils ne les fiſſent mourir. 1517. | 1519.

Cette cérémonie étoit à peine finie, qu'on entendit pluſieurs Inſtrumens de guerre, qui ſonnoient la charge. Alors les Caſtillans, qui ne ſe ſentoient pas aſſés forts pour réſiſter à un Peuple furieux, dont le nombre ſeul auroit pû les accabler, ſe rapprocherent de la Mer toûjours en bataille, & furent aſſés heureux pour ſe rembarquer, ſans avoir perdu un ſeul homme. Ils naviguerent encore ſix jours faiſant le Sud, & après avoir eſſuyé un coup de Vent, qui les mit à deux doits du naufrage; ils allerent faire de l'eau dans une Anſe, où il y avoit une Bourgade, que les Habitans nommoient *Potonchan*. Il y eut là un grand combat, où 40. Eſpagnols reſterent ſur la place, & tous les autres furent bleſſés, à l'exception d'un ſeul. Fernandez, qui s'expoſa beaucoup, y fut percé de 12. Fléches, & non pas de 33. comme l'a écrit Gomara. Antoine de Solis ſe trompe encore davantage, quand il aſſûre que ce Général y fut tué. Il fallut enfin céder à la multitude, & abandonner les Morts. Les Bleſſés eurent bien de la peine à regagner leurs Chaloupes, & l'on ſe trouva encore bien plus embaraſſé, quand il fallut faire la manœuvre. Et à Potonchan.

Dans une conjoncture ſi triſte, il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que de s'en retourner à l'Iſle de Cuba; mais je ne ſçai ce qui détermina Fernandez, ou les Pilotes, à tourner vers la Floride: peut-être y furent-ils forcés par les Vents & les Courans. En effet, ils eurent le têms ſi favorable, que le quatriéme jour ils apperçurent la Terre. Retour de Fernandez à l'Iſle de Cuba.

1517. | 1519. Fernandez y débarqua avec ſon premier Pilote, & 22. hommes de ceux, qui étoient les moins bleſſés. Alaminos ne fut pas plûtôt ſur le rivage, qu'il ſe ſouvint d'avoir été là avec Jean Ponce de Leon, & il ajoûta qu'il y falloit être extrêmement ſur ſes gardes. Fernandez profita de cet avis, & comme il avoit beſoin d'eau, & qu'il falloit laver beaucoup de linges; il y fit travailler inceſſamment, après avoir poſté des ſentinelles à toutes les avenuës du Bois. Cette précaution ſervit de peu, au bout d'une heure les ſentinelles eurent à peine le têms de donner l'allarme, qu'une armée de Barbares tomba ſur les Eſpagnols. Le Pilote Alaminos fut bleſſé à la gorge; le ſeul Soldat, qui n'avoit point été bleſſé à Potonchan, & qui étoit à la garde la plus avancée, fut enlevé, & ne parut plus, & l'on dut regarder comme une eſpece de miracle, que tous les autres n'y périrent pas. Ils furent pourſuivis juſqu'à leurs Navires, que pluſieurs furent contraints de gagner à la nage, & Fernandez ayant mis ſur le champ à la voile, il arriva en deux fois 24. heures aux Martyrs; un des deux Navires y toucha rudement, & s'ouvrit, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ſa route avec les autres, &de gagner la Havane, d'où Fernandez ſe rendit à la Ville du Saint-Eſprit, lieu de ſa réſidence ordinaire. Il écrivit de là au Gouverneur de Cuba que, ſi-tôt qu'il ſe porteroit bien, il iroit à Sant-Yago, pour lui rendre compte de ſon Voyage; mais il mourut au bout de 10. jours. Les deux jeunes Indiens, qu'il avoit amenés avec lui de la pointe de Cotoche, l'avoient aſſûré qu'il y avoit de l'or dans leur Pays: ſur ce témoignage, qui ſe trouva faux, on exaggera fort le ſuccès d'une expedition, qui dans le vrai avoit abouti à très-peu de choſe, & avoit été funeſte à tous ceux, qui y avoient eu part.

Velaſquez fait un nouvel armement pour continuer les Découvertes.

Telle fut la premiere Découverte de l'Yucatan: quelques Modernes diſent Jucatan; mais ils ne font point encore une autorité ſuffiſante, pour contre-balancer celle des Ecrivains de toutes les Nations, qui continuent à écrire & à prononcer Yucatan. On n'eſt pas trop d'accord ſur l'origine de ce

nom, & il y a bien de l'apparence, qu'il a été formé de quelques termes de la Langue du Pays, qu'on aura pris d'abord pour le nom de quelques Chefs, ou de quelque Bourgade, ou même de toute la Contrée. Quoiqu'il en ſoit, Velaſquez parut fort content, & réſolut de n'en pas demeurer là. Il arma en diligence trois Navires & un Brigantin, ſur leſquels il mit 250. Eſpagnols, & quelques Inſulaires de Cuba pour les ſervir. Les trois Navires étoient commandés par trois Capitaines de nom & d'experience, ils ſe nommoient Pierre d'Alvarado, François de Montejo, & Alphonſe Davila; & il chargea de cette expedition, l'homme du monde, qui en étoit le plus capable. Il ſe nommoit Jean de Grijalva, & il étoit, non pas le parent de Velaſquez, comme l'a écrit Gomara, qui a été ſuivi par Solis, mais ſeulement ſon Compatriote, l'un & l'autre étant natifs de Cuellar. Oviedo aſſûre qu'il y eut juſqu'à 40. Gentilshommes, qui prirent parti avec lui; mais le même Gomara, dont je viens de parler, ſe trompe encore, quand il dit que dans ſes Inſtructions il étoit marqué expreſſément que, s'il trouvoit l'occaſion de faire un Etabliſſement en Terre Ferme, il ne la manquât point. A la vérité, cet Auteur, que la plûpart des Ecrivains de ſa Nation ne citent gueres, que pour le refuter, n'a parlé en cela qu'après Bernard Diaz de Caſtillo, qui avoit accompagné Fernandez dans la Découverte de l'Yucatan, qui fut du Voyage de Grijalva, & qui ſuivit Cortez à la Conquête du Mexique; mais Herrera ne balance pas à ſuivre le ſentiment contraire, ſur l'autorité de Barthélemy de Las Caſas, qui a long-têms vêcu familierement avec Velaſquez & Grijalva, & qui aſſûre que ce dernier avoit une défenſe expreſſe de faire aucun Etabliſſement. 1517. | 1519.

Cette défenſe eut de grandes ſuites, mais elle fut encore plus funeſte à Velaſquez, qu'à Grijalva. Si elle a privé celui-ci de la Gloire d'être le Conquérant du Mexique, elle ne lui a pas ôté celle d'en être eſtimé très-capable, & a fait regretter qu'il ne l'ait pas été. Effectivement, du caractere Caractere de Grijalva.

1518. | 1519. dont tous les Hiſtoriens s'accordent à nous repréſenter ce Capitaine, il eut infailliblement fait la Conquête des Pays, qu'il a découvert, ſi on ne l'eut arrêté, & il n'y eut pas rendu le nom Eſpagnol odieux : ſa Victoire n'eut été deshonorée par aucun crime, & vrai-ſemblablement, il ne ſe ſeroit jamais oublié qu'il étoit, ni ne ſe ſeroit laſſé d'être le Lieutenant de Velaſquez. A toute la valeur & la conduite qu'on peut déſirer dans le Chef d'une Entrepriſe de cette nature, il joignoit un naturel aimable, de la douceur, des mœurs, de la probité, beaucoup de Religion ; mais ſurtout une modeſtie & une ſoûmiſſion aux ordres de ſes Superieurs, qu'on eut admirée, dit Las Caſas, dans un Religieux ; il ne ſe croyoit point permis de paſſer ſes pouvoirs dans le moindre de leurs Articles, & nous verrons qu'il fut la victime de ſon obéïſſance. Mais pour châtier les crimes des Mexiquains, leſquels crioient vengeance au Ciel, il falloit une Verge de Fer, & les vertus de Grijalva n'étoient pas des inſtrumens propres à ſeconder en cela le couroux d'un Dieu irrité, qui avoit trop long-têms ſuſpendu ſon bras. D'un autre côté, Velaſquez s'étoit par de mauvaiſes voyes ſouſtrait à l'obéïſſance de l'Amiral ſon Bienfaiteur, & la Providence ménagea tellement toutes choſes, qu'il fut traitté de la même maniere par celui, qu'il ſubſtitua imprudemment à Grijalva.

Son départ. Cependant tout étant prêt pour le départ, l'Eſcadre ſortit du Port Sant-Yago le 8. d'Avril 1518. ſelon Herrera, qui a été ſuivi par Solis ; ou, ſi l'on en croit Oviedo, le 25. Janvier. On pourroit néanmoins concilier, ou du moins rapprocher ces deux ſentimens. En effet, Oviedo, qui eſt entré dans un très-grand détail des circonſtances de cette expedition, ajoûte que Grijalva, au ſortir de Sant-Yago, alla moüiller l'ancre à *Boiucar*, qui n'en eſt pas loin, pour y prendre quatre hommes fort experimentés dans la navigation ; que le 12. de Fevrier, il entra dans la Baye de *Matance*, où il ſe fournit de vivres : qu'y ayant fait la reyûë de ſes Troupes, il ſe trouva 134. Hommes de débar-

quement. Que quantité de volontaires l'y vinrent joindre de tous les quartiers de l'Iſle, qu'il reſta là deux mois, au bout deſquels, ayant fait une ſeconde revûë, il compta 200. Hommes, ſans y comprendre les Equipages de ſes Navires, dont le nombre étoit augmenté d'une Caravelle; qu'il ſortit de la Baye de Matance le 20. d'Avril, & qu'il fut 10. jours à gagner le Cap Saint-Antoine, qui n'en eſt cependant éloigné que de 70. lieuës; mais ſur cette Côte les Courants portent à l'Eſt, & ſont quelquefois aſſés forts. 1518. | 1519.

Il arrive à l'Iſle de Cozumel.

Du Cap Saint-Antoine, l'Eſcadre ſe trouva en huit jours de navigation à la vûë d'une Iſle, que ſes Habitans nommoient *Cozumel*, & qui a retenu ce nom, quoique Grijalva lui eût donné celui de *Sainte-Croix*, parce qu'il y aborda le jour, qu'on célébre dans l'Egliſe l'Invention de la Croix du Sauveur. Il y fit dire la Meſſe ce jour-là même, & s'étant un peu avancé pour reconnoitre le Pays, il ne rencontra perſonne, ſinon une Indienne de la Jamaïque. Il y avoit environ deux ans, qu'un coup de Vent avoit jetté cette Femme ſur l'Iſle de Cozumel, tandis qu'elle étoit à la Pêche avec 10. Hommes; ceux-ci furent d'abord maſſacrés par les Inſulaires, qui garderent cette Femme, & la firent Eſclave. Elle apprit aux Eſpagnols qu'à la vûë de leurs Navires, tous les Habitans s'en étoient enfuis dans les Montagnes, & Grijalva l'ayant priée de les aller trouver pour tâcher de les faire revenir; elle y conſentit; mais elle eut beau aſſûrer ces Barbares qu'on n'avoit aucun deſſein de leur faire le moindre tort, elle ne gagna rien. Voyant enſuite les Eſpagnols ſur le point de ſe rembarquer, elle les pria de la recevoir ſur un de leurs Navires, & elle l'obtint ſans peine.

Culte de la Croix dans l'Yucatan & ſon origine.

Entre pluſieurs Temples, que les Eſpagnols apperçûrent dans l'Iſle de Cozumel, & qui étoient tous biens bâtis de briques, ou de pierres; ils en remarquerent un, qui avoit la figure d'une Tour quarrée, auprès duquel étoit une Croix de pierre, environnée d'une baluſtrade de même fabrique. Ils apprirent, apparemment de la Jamaïquaine, que cette Croix étoit adorée des Indiens, ſous le titre du Dieu de la

1518. pluye, & qu'ils ne s'y adreſſoient jamais en vain pour avoir
| de l'eau du Ciel. J'ay déjà obſervé que dans la premiere
1519. Découverte de l'Yucatan, on avoit trouvé en pluſieurs endroits des Croix, qui étoient pour la plûpart peintes ſur les murailles, & voici ce qu'Herrera rapporte de l'origine de ce culte. Il dit que François de Montejo, celui-là même, qui montoit un des trois Vaiſſeaux de cette Eſcadre, étant allé en 1527. pour faire la Conquête de l'Yucatan, il fut reçu ſans réſiſtance dans une Bourgade appellée *Mini*, où on lui raconta que peu de têms avant l'arrivée de François Fernandez de Cordouë dans leur Pays, un de leurs Sacrificateurs, nommé Chilan Combal, qui paſſoit pour un grand Prophete, publia que dans peu des Hommes blancs, & ayant du poil au menton, viendroient des quartiers, d'où le Soleil ſe leve, planteroient partout des Croix, & qu'à ce ſignal tous leurs Dieux s'enfuiroient; que ces Etrangers s'empareroient du Pays; mais qu'ils ne feroient aucun mal à ceux, qui ſe ſoumettroient volontairement à leur Empire, & adoreroient le ſeul Dieu, que leurs Vainqueurs leur prêcheroient. Le Devin, continuë Herrera, après avoir parlé de la ſorte, fit faire une mante de cotton, & dit que c'étoit là le tribut, qu'exigeroient leurs nouveaux Maîtres; il fit auſſi dreſſer une Croix, & à ſon exemple on en éleva de tous côtés; peu de têms après, les Eſpagnols ayant paru ſur les Côtes de l'Yucatan, on leur demanda s'ils ne venoient point des Pays, d'où le ſoleil ſe leve, & dans la ſuite, les Habitans de ce Pays, ayant vû les Gens de la ſuite de Montejo rendre de grands honneurs à la Croix, ils ne douterent plus que la Prophétie de Combal ne s'accomplît.

Il eſt bleſſé à Potonchan & découvre la Nouvelle Eſpagne.

Pour revenir à Grijalva, ce Général étant parti de Cozumel, s'approcha de la Terre Ferme, & arriva en huit jours à Potonchan, où il trouva les Peuples fort réſolus à lui diſputer la deſcente. Il ne laiſſa pas de la faire; mais il y eut trois hommes tués & ſoixante bleſſés. Il fut lui-même bleſſé, s'étant expoſé comme le dernier des Soldats, il marcha enſuite à la Bourgade, où il n'y avoit plus perſonne, & quoi-

qu'il eût envoyé faire aux Habitans les propoſitions les plus avantageuſes ; il ne put les engager à revenir, de ſorte que ne voyant aucune eſpérance de traitter avec eux, il ſe rembarqua. Plus il avançoit, plus le Pays lui paroiſſoit cultivé & peuplé ; les Habitans plus à leur aiſe & plus policés ; les Edifices plus propres & mieux bâtis ; & un Soldat s'étant aviſé de dire qu'il lui ſembloit être dans une nouvelle Eſpagne, cette parole dite au hazard, paſſa auſſi-tôt de bouche en bouche ; & c'eſt ainſi que le nom de *Nouvelle Eſpagne* eſt demeuré à toute cette vaſte contrée. 1518. | 1519.

Grijalva cependant ſoupiroit après une Riviere, où il pût s'arrêter quelque têms, & par ce moyen prendre un peu plus de connoiſſance de l'interieur du Pays. Il en découvrit enfin une, qui ſe jette par deux embouchures dans ce que l'on a depuis appellé le Golphe du Mexique ; mais s'étant approché de celle des deux branches, qui lui parut la plus naviguable, il n'y trouva pas encore aſſés d'eau pour y faire entrer ſes deux plus grands Vaiſſeaux, le parti, qu'il prit, fut de renforcer les Equipages des deux autres, ſur l'un deſquels il s'embarqua, réſolu de remonter la Riviere le plus haut, qu'il lui ſeroit poſſible. Il étoit à peine engagé dans le courant du Fleuve, contre lequel ſes Bâtimens eurent long-têms à combattre, qu'il apperçut aſſés près de lui un fort grand nombre de Canots, remplis d'Indiens armés, qui paroiſſoient fort réſolus de défendre la deſcente. Leurs cris & leurs menaces n'épouvanterent pourtant pas les Eſpagnols, qui s'avancerent en bon ordre juſqu'à la portée du trait. Le Général leur avoit ſurtout recommandé de ne faire aucune démonſtration, par où l'on pût juger qu'ils venoient comme Ennemis ; & les Indiens de leur côté furent ſi frappés de la figure de ces Etrangers, de la belle ordonnance, dans laquelle ils avançoient, de l'intrépidité, qu'ils faiſoient paroître, malgré leur petit nombre, de la forme de leurs Armes, & de celle de leurs Navires ; que la ſurpriſe ſuſpendant toute la fureur, dont ils étoient animés, ils reſterent comme immobiles, & qu'un ſilence general

Il entre dans la Riviere de Tabaſco. Etonnement des Indiens.

1518. | 1519.

ſucceda tout à coup aux clameurs, dont un moment auparavant toutes les Campagnes & le Rivage de la Mer retentiſſoient.

Il prend poſſeſſion du Pays, & propoſe aux Habitans de ſe ſoumettre au Roi d'Eſpagne.

Le Commandant profita d'une ſi heureuſe conjoncture pour ſauter à terre; ceux, qui étoient avec lui, en firent autant, & tous les autres le ſuivirent de près. Il les rangea en Bataille à meſure qu'ils arriverent, fit déployer l'Etendart Royal, & s'appercevant que cette action avoit redoublé l'étonnement des Indiens, il fit tranquillement à leur vûë toutes les cérémonies, qui ont accoûtumé d'accompagner les priſes des poſſeſſions les moins conteſtées. Il envoya enſuite ſes deux Interpretes, Julien & Melchior, ces deux Neophites de l'Yucatan, que Fernandez de Cordouë avoit menés à Cuba, & dont la Langue s'entendoit dans une bonne partie de la nouvelle Eſpagne; il les envoya, dis-je, aux Indiens, pour leur proteſter que ſon arrivée dans leur Pays étoit pacifique, & que tout ſon déſir étoit de faire alliance avec eux. Sur cette aſſûrance, 30. des principaux ſe détacherent, & s'approcherent avec une confiance, qui ne paroiſſoit pas exempte de ſoupçon. La maniere, dont ils furent reçus, ſembla d'abord diſſiper tous leurs ombrages; le Général Eſpagnol les combla d'amitié, & leur fit à chacun un préſent, après quoi il crut pouvoir ſe hazarder à leur dire, qu'il étoit le Lieutenant d'un grand Roi, auquel obéïſſoient des Peuples ſans nombre; qu'il les invitoit à le reconnoître auſſi pour leur Souverain, & qu'ils n'auroient pas lieu de s'en repentir; ce Prince n'ayant rien plus à cœur, que de rendre heureux tous ceux, qui ſe rangeoient ſous ſes loix.

Réponſe des Indiens.

La maniere, dont cette propoſition fut reçuë, fit connoître à Grijalva qu'il s'étoit mépris, s'il avoit crû avoir affaire à des Sauvages. Il n'eût pas plûtôt fait ſa propoſition, que le plus conſiderable de la Troupe Indienne, voyant la fureur renaître ſur le viſage de ſes Gens, leur impoſa ſilence de la main, & adreſſant la parole au Général, il lui dit: « Ce n'eſt pas une paix, que vous nous offrez, mais une guerre

» guerre que vous nous déclarés ; car qui a jamais entendu » parler d'une paix, dont la premiere condition demande » une ſoumiſſion, telle qu'on a droit de l'exiger de Gens » qu'on a ſubjugués par la force ? Vous deviés bien, avant » que de nous propoſer de reconnoître votre Prince pour » notre Maître, vous informer, ſi nous étions mécontents de » celui, auquel nous obéïſſons. Toutesfois comme je ne ſuis » pas revêtu d'une autorité ſuffiſante, pour vous donner une » réponſe déciſive, je vais rendre compte à mes Superieurs, de » ce que vous prétendés, & je vous ferai ſçavoir leur derniere » réſolution. » Il ſe retira en finiſſant ces mots, & laiſſa les Eſpagnols un peu intrigués, voyant qu'ils avoient affaire à des Gens, qui penſoient trop bien pour être des Ennemis mépriſables. Mais leur inquiétude ne fut pas de longue durée. Le même Indien, qui leur avoit parlé, revint fort peu de têms après avec une nombreuſe ſuite, & leur préſenta toutes ſortes de Proviſions en abondance de la part de tous les Caciques des environs ; « Voici, dit-il enſuite, des » gages de la paix, que nous acceptons. Mes Maîtres » ne craignent point la Guerre, & l'exemple de ce qui eſt » arrivé dans l'Yucatan, ne les a point intimidés ; mais ils » jugent que la Paix eſt toûjours préférable à la plus heu- » reuſe Guerre. » 1518. | 1519.

Entrevûë du Général & du Cacique de Tabaſco.

Cette déclaration combla de joye les Indiens, pour le moins autant que les Eſpagnols, & on commençoit à traiter enſemble avec beaucoup de cordialité, lorſque le Cacique du lieu parut avec une garde aſſés peu nombreuſe & déſarmée, conſervant néanmoins un certain air de Prince, qu'il ſoutint encore mieux dans la maniere, dont il parla au General. Car après lui avoir fait étaler une quantité de raretés du Pays, dont il vouloit lui faire préſent, & parmi leſquelles il y avoit beaucoup d'ouvrages travaillés en Or. « J'aime la Paix, dit-il, ſans lui donner le têms de » faire ſon remerciement ; j'aime la Paix, & c'eſt pour la » maintenir entre nous, que je vous prie d'accepter ce Pre- » ſent, & de vous éloigner de ces lieux, de peur que la mé-

1518. | 1519.

» ſintelligence ne ſe mette parmi vos Sujets & les miens. » Le General lui répondit, que ſon deſſein n'avoit jamais été de rien faire, qui pût lui cauſer la moindre inquiétude, & lui fit entendre qu'il ne tarderoit pas à partir. Le Cacique, ſur cette aſſûrance, prit congé de lui, & les Eſpagnols s'embarquerent dès le même jour. C'eſt ainſi que Solis raconte cette entrevûë, qui ſe fit ſur le Bord de Grijalva, où ce General s'étoit retiré, après avoir déclaré ſes intentions à l'Envoyé des Caciques.

Pourquoi Grijalva ne fait point d'établiſſement dans ce lieu-là.

Herrera, qui marque expreſſément cette circonſtance, & quelques-autres, qui ne ſont pas toutes également vraiſemblables, ajoûte que pluſieurs Eſpagnols témoignerent beaucoup d'envie de s'établir dans un lieu, où tout les portoit à eſpérer qu'ils y trouveroient de grandes richeſſes; mais que le General leur oppoſa les ordres contraires, qu'il avoit de Velaſquez, & l'imprudence qu'il y auroit de laiſſer derriere eux des Ennemis, tandis qu'avec leurs forces affoiblies, ils ſeroient obligés de continuer la découverte, qu'ils avoient commencée. Il dit encore que les Indiens interrogés, où l'on trouvoit de l'Or, ne répondirent qu'en montrant de la main un Pays ſitué à l'Occident, & en repetant pluſieurs fois *Culua*. Quoiqu'il en ſoit, la Riviere, où l'Eſcadre étoit entrée, portoit le nom de Tabaſco, auquel les Eſpagnols ſubſtituerent celui de Grijalva, mais qui eſt reſté à la Province qu'elle arroſe, & qui le conſerve encore aujourd'hui.

Rio de Banderas. Premiere connoiſſance de Motezuma.

Au ſortir de cette Riviere, le General continua de ranger la Côte juſqu'à une autre Fleuve, qui fut nommé *Rio de Banderas*, parce qu'étant par ſon travers on apperçut des Indiens, qui ayant mis des eſpeces de Banderoles au bout d'une maniere de picques, ſembloient inviter les Caſtillans à deſcendre à terre. François de Montejo eut ordre de reconnoître cette Riviere avec deux Batteaux armés, & Grijalva le ſuivit d'aſſés près avec tout le reſte de ſon monde. Les uns & les autres furent parfaitement bien reçus des Habitans, qui traitterent avec eux la valeur de 15. mille Pezos en or, pour les plus viles Marchandiſes d'Eſpagne. Grijalva apprit

dès-lors, & fut encore mieux instruit dans la suite, que ces invitations, & la bonne réception, qu'on lui avoit faite en cet endroit, étoient en conséquence d'un ordre d'un puissant Roi voisin de cette Province, & qui avoit nom *Motezuma* : que ce Prince, qui avoit été exactement informé de son approche, & qui avoit, dit-on, des pressentimens de ses malheurs prochains, avoit mandé, aux Commandans de ses Frontieres, d'aller au-devant des Espagnols, de leur porter de l'or pour traitter, & de tâcher de découvrir quel étoit au juste le dessein de ces Etrangers. Le General fit encore en ce lieu-là toutes les cérémonies d'une prise de possession, & il est à observer que c'étoit au nom de Velasquez, Gouverneur de Cuba, que se faisoient tous ces Actes publics. 1518. | 1519.

L'Escadre n'étant pas en sûreté dans cette rade, où rien ne la défendoit des Vents du Nord, Grijalva donna avec bien du regret l'ordre d'appareiller, & après avoir passé deux ou trois Isles peu considerables, sans s'y arrêter, il en aperçut une, qui lui parut bien peuplée, & il y fit mettre pied à terre une partie de ses gens. Il y avoit en effet dans cette Isle plusieurs Edifices assés beaux, & un Temple entr'autres d'une structure assés singuliere, il étoit ouvert de toutes parts, & il y avoit au milieu un dégré tout découvert, par où l'on montoit à une espece d'Autel, sur lequel on voyoit des Statuës d'une figure horrible. Grijalva eut la curiosité de le visiter de plus près, & il y trouva cinq ou six Cadavres, qu'il jugea avoir été sacrifiés la nuit précedente. Ce qui lui fit donner à l'Isle le nom d'Isle *des Sacrifices*. On l'appelle aujourd'hui plus communément la Caye du Sacrifice. Il vit la même chose dans une autre Isle un peu plus éloignée, que les Insulaires nommoient *Culua* ; & qu'il crut être cette Terre abondante en Or, qu'on lui avoit indiquée à Tabasco. Effectivement, il y traitta beaucoup d'Or, & il la nomma *Saint Jean d'Ulu*. Cette Isle & la précedente, sont en elles-mêmes très-peu de chose, celle-ci ferme le Port de la *Vera Cruz*, du côté du Nord, & nous aurons ailleurs occasion d'en parler plus au long.

1518. | 1519. Le General Eſpagnol eut bien voulu prendre poſſeſſion de tant de riches Pays, autrement que par des formalités. Il croyoit même, & c'étoit le ſentiment preſqu'unanime de ceux, qui l'accompagnoient, pouvoir interpreter ſur cela les intentions de Velaſquez; mais ſon obéïſſance fut la plus forte, & tout ce qu'il jugea devoir ſe permettre, fut de lui envoyer donner avis de tout, pour recevoir de nouveau ſes ordres. Il lui dépêcha le Navire, que commandoit Pierre d'Alvarado, il chargea deſſus tout l'or, & toutes les raretés, qu'il avoit ramaſſées juſques-là, & y il fit embarquer les malades, qui n'étoient pas en état de lui rendre aucun ſervice. Velaſquez de ſon côté étoit fort en peine de ne point apprendre des nouvelles de cette Eſcadre, & envoya un Vaiſſeau commandé par Chriſtophle de Olid, pour s'informer de ce qu'elle étoit devenuë. Un coup de Vent, qui maltraitta fort ce Navire ſur les Côtes de l'Yucatan, contraignit Olid de s'en retourner au plus vîte à Sant-Yago, d'où il étoit parti; & comme ſur ces entrefaites Alvarado arriva au même Port, Velaſquez ſe conſola aiſément de l'inutilité du Voyage de l'un, par les bonnes nouvelles, que l'autre lui apporta de ce qu'on commença dès-lors à nommer la Nouvelle Eſpagne.

Grijalva envoye demander de nouveaux ordres à Velaſquez.

Il eſt vrai que, quand il eut appris qu'on n'avoit pas même bâti un Fort dans une ſi grande étenduë de Pays, il entra dans une grande colere contre Grijalva. Rien aſſûrément n'étoit moins raiſonnable; mais outre que Las Caſas, qui a dit beaucoup de bien de ce Gouverneur, convient qu'il étoit quelquefois très-difficile à contenter, ſoit pour ce qui regardoit le Commandement, ſoit pour ſon ſervice particulier, & qu'il n'étoit pas aiſé, même en faiſant ſon devoir, d'éviter ſon indignation, il avoit encore un défaut, qui étoit de croire, ſans beaucoup examiner, ce qui étoit au déſavantage des autres. Or dans un Conſeil Général, où Grijalva avoit mis en déliberation, ſi on ne conſtruiroit pas une Fortereſſe dans la Nouvelle Eſpagne, Pierre d'Alvarado avoit été pour l'affirmative, & il n'eſt

Qui s'emporte mal-à-propos contre lui.

pas hors de vrai ſemblance que, dans le récit, qu'il fit à Velaſquez de tout ce qui s'étoit paſſé à ce ſujet, il parla de ſon Commandant d'une maniere peu favorable, ou peu meſurée; c'eſt du moins ce que paroît inſinuer Antoine Herrera. Solis dit poſitivement qu'Alvarado voulut excuſer ſon Général, mais qu'il le fit foiblement, comme font ordinairement tous ceux, qui défendent un ſentiment contraire à celui, qu'ils ont ſoutenu; il y a auſſi bien de l'apparence que le Gouverneur de Cuba, n'ayant pas oſé de ſon chef, & ſans en avoir eu l'agrément de ceux, qui Commandoient dans l'Iſle Eſpagnole, donner ordre de faire des établiſſemens en Terre Ferme, eût fort ſouhaité que Grijalva l'eût pris ſur lui. 1518. | 1519.

Grijalva continue la Découverte de la Nouvelle Eſpagne.

Ce qui eſt certain, c'eſt qu'après avoir violemment invectivé contre ce Capitaine, dont tout le crime étoit de lui avoir obéi; il prit ſur le champ la réſolution de faire un nouvel armement, & d'en donner le Commandement à un autre. Mais cet emportement lui coûta cher dans la ſuite, & il ſe ſeroit épargné bien des chagrins, s'il eut rendu plus de juſtice à ſon compatriote, lequel, tandis qu'on lui faiſoit ſi injuſtement ſon procès à Sant-Yago, pourſuivoit ſes Découvertes le long du Golphe de Mexique. Il s'étoit remis en Mer peu de têms après le départ d'Alvarado, & après avoir reconnu les hautes Montagnes *de Tuſpa*, il ſe trouva dans la Province de Panuco; y ayant rencontré une Riviere, qui lui parut aſſés profonde, il y fit entrer ſes Navires, mais à peine y avoit-il moüillé les Ancres, que le Vaiſſeau commandé par Alphonſe Davila, lequel s'étoit apparemment un peu plus avancé que les autres, fut attaqué par une Flotte de Canots Indiens, & il auroit ſans doute ſuccombé, s'il n'eût été ſécouru à propos. Grijalva ayant joint toutes ſes forces, tomba ſi bruſquement ſur les Barbares, que la plûpart n'eurent pas même le têms de ſe ſauver, & qu'il en fut tué un grand nombre. Cet incident fit donner à cette Riviere le nom de *Riviere des Canots.* Grijalva en étant ſorti, cottoya la

1518. 1519. Province de Tlaſcala; il s'avança enſuite juſqu'à une pointe, où les Courans ſe trouverent contraires, & ſi forts, que le Pilote Alaminos, après pluſieurs efforts pour la doubler, déclara qu'il y avoit trop à riſquer à s'opiniâtrer davantage.

Il retourne à l'Iſle de Cuba. Reception que lui fait Velaſquez.

Pluſieurs perſonnes des plus conſiderables de l'Eſcadre firent alors une derniere tentative pour engager Grijalva à faire un établiſſement, & l'on prétend qu'il ne parut pas alors s'en éloigner beaucoup, quoiqu'il y ait bien de l'apparence, qu'il ne voulut que gagner du têms, pour attendre la réponſe de Velaſquez: mais François de Montejo ayant opiné au contraire, il reprit ſes premiers ſentimens, & fit voiles vers l'Iſle de Cuba, où il arriva ſur la fin d'Octobre. Il apprit en paſſant à Matance les grands préparatifs de Velaſquez pour une nouvelle expédition, & comme il ignoroit encore les diſpoſitions de ce Gouverneur à ſon égard, il ſe flatta qu'il ne ſongeroit point à confier ſa Flotte à d'autres, qu'à lui. Mais il ſe trouva bien loin de compte, lorſqu'au lieu des amitiés & des remerciemens, à quoi il s'étoit attendu, Velaſquez lui fit publiquement les reproches les plus ſenſibles, & lui parla de la maniere la plus dure. Il ne répliqua, qu'en lui montrant l'ordre qu'il avoit reçû de lui-même, mais le Gouverneur étoit ſi peu capable d'entendre raiſon, dit un Hiſtorien, qu'il reconnoiſſoit avoir donné l'ordre & en puniſſoit l'exécution, comme il auroit dû faire la déſobéiſſance. Il envoya Jean de Salzedo à l'Iſle Eſpagnole, pour faire agréer ſa nouvelle entrepriſe aux Peres de S. Jerôme, & ayant dreſſé ſon Plan ſur les Memoires de Grijalva, il ſongea tout de bon à donner un Commandant à ſa Flote.

Solis.

Fernand Cortez nommé Capitaine Général de la Flotte deſtinée à la Conquête de la Nouvelle Eſpagne.

Il jetta d'abord les yeux ſur Balthaſar Bermudez, qui étoit ſon Compatriote, auſſi bien que Grijalva: Antoine & Bernardin Velaſquez, ſes proches parens; Vaſco Porcallo, & pluſieurs autres Officiers de marque ſe mirent ſur les rangs, mais les uns portoient trop haut leurs prétentions, les autres n'avoient pas tout ce que demandoit un employ de

cette importance. La voix publique nommoit Grijalva, & ce ſuffrage univerſel auroit fait revenir tout autre, que Velaſquez. Enfin Amador de Lariz, Tréſorier Royal, & André Duero, Secretaire du Gouverneur, profiterent de cette irréſolution, pour faire tomber le choix ſur leur ami commun, & l'homme du monde, qui convenoit le moins aux vûës de Velaſquez. Ces vûës étoient fort extraordinaires & infiniment difficiles à remplir; ce Gouverneur vouloit un Commandant, qui eût tout le mérite d'un Conquérant, & qui n'en eut pas l'ambition, mais qui fût aſſés ſimple ou aſſés moderé, pour n'avoir en vûë que la gloire d'autruy; & tandis qu'il ne vouloit pas voir que Grijalva ſeul étoit capable de tout cela, on lui fit agréer le plus ambitieux des hommes, & le moins propre à n'agir qu'avec ſubordination à la tête d'une Armée. Ce fut le célébre Fernand Cortez, celui peut être de tous les Conquerans du Nouveau Monde, dont on a dit plus de bien & plus de mal. 1518. | 1519.

Fernand Cortez naquit à Medellin en Eſtramadoure en 1485. de Parents Nobles : ſon Pere ſe nommoit Martin Cortez de Monroy, & ſa Mere Catherine Pizarro Altamirano. On eut aſſés de peine à l'élever, & juſqu'à l'âge de quatorze ans il fut très-infirme; mais alors ſa ſanté ayant paru ſe fortifier, il fut envoyé à Salamanque pour achever ſes Etudes. Il fit aſſés bien ſes Humanités; & le deſſein de ſon Pere étoit qu'il s'appliquât à la Juriſprudence, mais comme cette occupation ne convenoit pas à ſon humeur, il y renonça bientôt, retourna dans ſa famille, & peu de têms après il obtint de ſes Parens la permiſſion d'aller ſervir en Italie, ſous le célébre Gonzalve de Cordouë; mais une maladie, dont il fut attaqué en chemin, rompit ce Voyage. Dès qu'il fut guéri il eut envie de paſſer aux Indes, & ſon Pere y ayant conſenti, lui donna des Lettres pour le Grand Commandeur D. Nicolas Ovando, duquel il étoit parent. Ce fut en 1504. qu'il s'embarqua, & quoiqu'il ne fût que dans ſa vingtiéme année, & qu'il n'eût aucune ex- Quel il étoit.

1518. 1519. perience, il fit pourtant paroître beaucoup de fermeté & de réſolution, dans de fort grands dangers, auſquels il fut expoſé pendant la Traverſée. Ovando le reçut bien, & le garda quelque têms chés lui. Enſuite il lui donnna de l'employ dans la Ville d'Azua de Compoſtelle. Il étoit bien fait, ſon air & ſes manieres avoient quelque choſe de fort aimable, il étoit généreux, ſage, diſcret, il ne parloit jamais mal de perſonne, & il avoit une converſation fort enjoüée; il obligeoit de bonne grace, n'avoit rien à lui, & ne vouloit pas même qu'on publiât ſes bienfaits, mais il ſçavoit merveilleuſement l'art de faire ſervir cette généroſité & cette modeſtie aux fins, qu'il ſe propoſoit, qui étoient de ſe faire des amis, & de s'élever.

Ses avantures. En 1511. il paſſa dans l'Iſle de Cuba avec Velaſquez, qui le fit ſon Secretaire, mais l'année ſuivante quelques mécontens, qui vouloient porter leurs plaintes contre le Gouverneur à l'Audience Royale de San-Domingo, cherchant un homme aſſés hardi, pour ſe charger d'une pareille Commiſſion, s'adreſſerent à Cortez, qui l'accepta, & entreprit de paſſer dans un Canot à l'Iſle Eſpagnole. Velaſquez, qui eut le vent de ce complot, le fit arrêter, & condamner à être pendu. Quelques perſonnes de conſideration obtinrent ſa grace; cependant le Gouverneur voulut l'envoyer Priſonnier à San-Domingo, & l'embarqua dans un Navire, qu'il y envoyoit; mais il ſe ſauva en ſautant dans la Mer pendant la nuit. Il fut pourtant repris, mais ſes Protecteurs firent entierement ſa paix avec Velaſquez, lequel dans le fond l'aimoit & l'eſtimoit. Il eut encore une affaire fâcheuſe au ſujet de ſon mariage avec une Demoiſelle de bonne Maiſon, & d'une grande vertu nommée Catherine Suarez Pacheco, & Velaſquez, qui s'y trouva engagée avec les Parens de la Demoiſelle, le fit mettre en Priſon; mais il s'en tira heureuſement, & il gagna même tellement les bonnes graces de ſon Gouverneur, que depuis ce têms-là perſonne n'en fut plus favoriſé que lui. Auſſi devint-il très-riche, & il exerçoit l'Office d'Alcaïde à Sant-Yago Capitale

Capitale de l'Iſle, lorſque ces mêmes amis, qui l'avoient jusques là ſervi ſi utilement, le firent nommer Capitaine Général de la Flotte, qu'on armoit pour la Nouvelle Eſpagne. 1518. | 1519.

Ce choix au reſte n'étoit pas auſſi étrange, qu'il pouvoit le paroître, bien que Cortez n'eût gueres eu juſques-là que des emplois plus propres à faire connoître ſon eſprit & ſes talens pour les affaires, qu'à montrer ſa valeur, & à lui acquerir de l'experience au fait des Armes; il n'avoit pas laiſſé de faire voir en pluſieurs occaſions qu'il étoit Soldat & Capitaine; il s'étoit ſurtout fort diſtingué dans la Conquête de l'Iſle de Cuba, & depuis en diverſes actions, qui ſe paſſerent dans cette Iſle entre les Eſpagnols & les Inſulaires. Auſſi ſa nomination fut-elle aſſés généralement applaudie du Peuple; mais ceux, qui le connoiſſoient plus intimement, jugerent d'abord que ce choix ſeroit fatal à ſon Auteur. On aſſûre même qu'un de ces foux, qui en divertiſſant diſent ſouvent des vérités utiles, ayant un jour rencontré le Gouverneur & le Capitaine Général, qui ſe promenoient enſemble, ſe mit à crier que Velaſquez avoit fait un beau coup, & que bientôt il lui faudroit une ſeconde Flotte, pour courir après Cortez. Velaſquez demanda à celui-ci, s'il entendoit ce que diſoit cet homme, Cortez répondit que c'étoit un fou qui parloit, cependant la prédiction ne tarda pas à ſe vérifier. Son caractere.

Ce qui contribua encore beaucoup à tromper le Gouverneur de Cuba, c'eſt qu'il crut avoir ſuffiſamment pris ſes meſures contre tout ce qu'on pourroit entreprendre à ſon préjudice. Auſſi-tôt après l'arrivée de Pierre d'Alvarado, qui lui apporta les premieres nouvelles de la Découverte de la Nouvelle Eſpagne, il avoit envoyé en Europe Benoit Martin ſon Chapelain, pour rendre compte au Roi de toutes choſes, & des projets, qu'il formoit pour tirer avantage de tout ce qui s'étoit fait; il avoit chargé cet Eccléſiaſtique de ce qu'il y avoit de plus précieux dans ce qui avoit été apporté de la Terre Ferme, & il l'avoit fait Velaſquez obtient pluſieurs graces de la Cour.

1518. 1519. ſuivre de près par Gonzalez de Guzman, auquel il recommanda, auſſi bien qu'au Chapelain, d'agir en tout de concert avec Pamphile de Narvaez, qui étoit à la Cour depuis quelque têms, & auquel il eut toûjours une très-grande confiance. Narvaez avoit effectivement bien avancé ſes affaires avant l'arrivée des deux autres, & ſur les avis, qu'il lui en donna, Velaſquez crut devoir ſe promettre toutes choſes de la protection de l'Evêque de Burgos; il avoit effectivement aſſés bien pris ſes meſures, pour mettre dans ſes interêts ce Prélat, dont l'autorité croiſſoit tous les jours, & qui vers la fin de l'année 1519. fut déclaré Préſident d'un nouveau Conſeil établi ſous le nom du Conſeil des Indes. Il s'étoit fait ami de Paſſamonté, & il en uſoit mal avec l'Amiral, que l'Evêque de Burgos n'aimoit pas. Ce Prélat fit donc valoir auprès du Roi le zele & les ſervices du Gouverneur de Cuba; il ſongea même à ſe l'attacher, en lui faiſant épouſer Donna Mayor de Fonſeca ſa Niéce, & le 13. de Novembre 1518. il fit ſigner au Roi un Concordat en vertu duquel ce Prince nommoit Velaſquez Adélantade, & le déclaroit ſon Capitaine, & Lieutenant Général dans l'Iſle de Cuba, & dans tous les lieux, qui avoient été, ou ſeroient dans la ſuite découverts par ſes ſoins & ſous ſes ordres; il lui donnoit même la permiſſion de lever pour cela du monde, par tout, où il voudroit, & juſques dans l'Iſle Eſpagnole, & regloit d'une maniere très-avantageuſe pour lui les profits, qui ſe tireroient de toutes ſes entrepriſes dans le Continent.

Ses diſgraces. On peut bien juger qu'un pareil traité, de ſi grands Privileges, & la nouvelle dignité accordée au Gouverneur de Cuba, qui par là, de ſimple Lieutenant de Colomb, devenoit quelque choſe de plus, que ſon égal, à l'Amirauté près, ne fit pas beaucoup de plaiſir à celui-ci; mais le malheureux Velaſquez reçut un peu tard ces graces, & n'en joüit pas long-têms; elles ne ſervirent même qu'à l'engager dans des entrepriſes, qui lui devinrent funeſtes, ainſi que nous le verrons bientôt; peu d'années après il fut réduit à un

état, où il fit beaucoup plus de compaſſion, qu'il n'avoit pû cauſer de jalouſie; & ſi ſon infortune eut pluſieurs cauſes differentes, la premiere & la principale fut le tour, que prit pour lui l'entrepriſe de la Nouvelle Eſpagne; mais dont il ne pût ſe prendre qu'à lui même. 1518. | 1519.

Conduite de Cortez à ſon égard.

Il avoit fait des frais conſiderables pour cette expedition, & ne doutoit pas qu'elle ne dût lui procurer les plus grands Etabliſſemens & le couvrir de gloire; mais pour cela il falloit la faire par lui-même, ou choiſir mieux ſon Lieutenant. Herrera prétend que Cortez travailla preſque auſſi tôt qu'il fut nommé pour commander la Flotte, à ſécoüer toute dépendance de ſon Général, & qu'il voulut partir furtivement pendant la nuit de Sant-Yago, craignant que Velaſquez, qui ſe repentoit déjà de ſon choix, ne voulût l'arrêter. Solis aſſûre le contraire ſur le témoignage de Bernard Diaz de Caſtillo, témoin oculaire, dont j'ai déjà parlé, & dont je ne crois pourtant pas que l'autorité ſoit telle, que celle d'Herrera ne la puiſſe balancer, d'autant plus que Solis lui même ne fait aucune difficulté de le critiquer & de l'abandonner ſouvent. D'ailleurs cet Hiſtorien, après s'être bien donné de la peine à nous vouloir perſuader que le Gouverneur de Cuba, & le Capitaine Général de la Flotte, ſe quitterent avec toutes les marques d'une confiance entiere de la part du premier, & d'une parfaite ſoumiſſion de celle du ſecond; convient que celui-ci étoit à peine ſorti du Port de Sant-Yago, qu'on réüſſit enfin à inſpirer de violents ſoupçons contre lui à Velaſquez, qui fit dès-lors de grands, mais d'inutiles efforts pour s'aſſûrer de ſa perſonne.

Velaſquez tâche en vain d'ôter à Cortez le Commandement de la Flotte.

Quoiqu'il en ſoit, Cortez fit voiles de Sant-Yago le 8. de Novembre de l'année 1518. & gagna en peu de jours le Port de la Trinité, où il avoit beaucoup d'Amis, qui voulurent le ſervir de leurs perſonnes, & de leur bourſe. Il lui vint auſſi un renfort conſiderable de la Ville du S. Eſprit, qui n'eſt pas éloignée du Port de la Trinité; mais tandis que tout étoit en mouvement dans ces deux Villes pour ſeconder ſon entrepriſe; Velaſquez ſe détermina en-

1518. | 1519. fin à tout tenter, pour lui en ôter la conduite, & commença par envoyer un ordre exprès à François Verdugo, son beau-frere, qui exerçoit l'emploi d'Alcaïde Major à la Trinité, de le dépoſer juridiquement de ſa Charge. Il étoit plus aiſé de donner une telle Commiſſion, que de l'executer. Cortez étoit bien ſûr de tous ceux, qui étoient ſous ſes ordres, & Verdugo ſentit qu'inutilement il expoſeroit l'autorité, dont il étoit revêtu, s'il ſe mettoit en devoir d'obéïr. D'ailleurs il fut charmé de la maniere, dont Cortez lui parla; de ſorte qu'il jugea à propos de ne rien faire, juſqu'à ce qu'il eût écrit à Velaſquez, & reçû de nouveau ſes ordre. La plûpart des Officiers de la Flotte écrivirent auſſi de leur côté, pour repréſenter au Gouverneur l'injuſtice, qu'il vouloit faire à un homme de mérite, dont tout le crime étoit apparemment d'avoir des envieux; & le danger, qu'il y avoit de révolter toute l'Armée, ſi on pouſſoit à bout ſon Général. Enfin Cortez écrivit lui même, & le fit d'une maniere fort meſurée, mais qui, ſans ſortir des bornes du reſpect, qu'un ſubalterne doit à ſon Superieur, faiſoit voir une Nobleſſe de ſentimens, que Velaſquez ne lui avoit peut-être pas aſſés connuë, & un peu de ce reſſentiment, qui ne ſied pas mal à la vertu calomniée.

Cortez ſe hâte de partir.

Ces dépêches parties, le Capitaine Général crut que ce qu'il avoit à faire de mieux dans les circonſtances, où il ſe trouvoit, étoit de ſortir de l'Iſle au plûtôt. Ayant donc envoyé par terre une bonne partie de ſes Soldats à la Havane ſous la conduite de Pierre d'Alvarado, il s'y rendit par Mer, après avoir couru un grand danger, ſon Navire étant demeuré échoué ſur un récif, d'où on eut bien de la peine à le tirer. Il acquit encore à la Havane un nouveau renfort de volontaires, la plûpart gens de mérite & de ſervice; & comme toute cette Nobleſſe, qui ſe donnoit ainſi à lui, n'épargnoit rien pour ſe bien équiper, il ne ſe pouvoit rien voir de plus leſte & de plus brillant, que toute cette Armée Navalle. Mais tandis que les derniers préparatifs pour le départ ſe faiſoient avec une diligence & une conduite, qui faiſoient admirer davanta-

ge de jour en jour le Capitaine Général ; Gaſpar de Garnica arriva de Sant-Yago avec des lettres de Velaſquez, pour Pierre de Barba, Commandant à la Havane : par leſquelles il étoit enjoint à cet Officier d'arrêter Cortez, & de l'envoyer Priſonnier à la Capitale. Le Gouverneur recommandoit en même têms à Diego de Ordaz, & à Jean Velaſquez de Leon, de prêter main-forte à Barba, & après leur avoir marqué l'indignation, qu'il avoit conçuë contre Verdugo, qui n'avoit pas executé un pareil ordre à la Trinité, il leur faiſoit comprendre qu'il ne recevroit aucune excuſe de leur part, s'ils ſuivoient un ſi pernicieux exemple, & s'ils lui manquoient dans l'affaire du monde, qui l'intereſſoit le plus. 1518. | 1519.

Etat de la Flotte : elle met à la voile.

Cette ſeconde tentative ne lui réüſſit pourtant pas mieux que la premiere ; elle fut même généralement déſaprouvée, & Cortez ſe voyant ſoutenu, leva le maſque. Quelque têms après le bruit courut que Velaſquez ſe préparoit à venir en perſonne à la Havane, ce qui ne ſervit qu'à faire preſſer le départ. La Flotte étoit compoſée de dix Navires, & d'un Brigantin. Cortez ayant diviſé toutes ſes Troupes en onze Compagnies, il les mit ſous les ordres des Commandans de ces onze Bâtimens, & par-là ces Capitaines devoient commander avec une égale autorité ſur Mer, & ſur Terre. Cortez prit le Commandement de la premiere Compagnie, les autres Capitaines furent Jean Velaſquez de Leon, Alphonſe Fernand de Portocarrero, François de Montejo, Chriſtophle de Olid, Jean de Eſcalanté, François de Morla, Pierre d'Alvarado, François Sancedo, Alphonſe Davila, & Ginez de Nortez, qui montoit le Brigantin. François de Orozco, qui avoit ſervi avec beaucoup de réputation dans les Guerres d'Italie, fut chargé de l'Artillerie, & Antoine de Alaminos fut déclaré premier Pilote. Toutes choſes étant ainſi reglées, & rien ne retenant plus Cortez à la Havane, il appareilla le 10. de Fevrier 1519. après avoir mis ſolemnellement ſon expédition ſous la protection du Prince des Apôtres, & fait peindre dans ſon grand Etendart une Croix avec ces paroles, qui furent

montrées au Grand Conſtantin, *In hoc ſigno vinces.*

1519. Velaſquez manque un Navire de Cortez qui alloit en Eſpagne.

On peut aiſément juger quel fut le chagrin de Velaſquez, lorſqu'il vit que ſon Ennemi lui avoit échappé ; mais rien ne dut lui être plus ſenſible, que de voir ſa conduite blâmée, & ſes projets déconcertés par ceux mêmes, ſur qui il avoit cru pouvoir compter davantage. Il réſolut pourtant de n'en point avoir le démenti, & s'il ne fit pas d'abord connoître toute la vivacité de ſon reſſentiment, c'eſt qu'il voulut ſe donner le loiſir de bien prendre ſes meſures. Vers la fin de Juillet il ſçut qu'un Navire de la Flotte de Cortez, où étoient Porto Carrero, Montejo, & le Pilote Alaminos, avoit pris terre dans ſon Iſle, aſſés près de la Havane, il ſe mit auſſi-tôt en devoir de s'en rendre le maître par ſurpriſe, mais l'adreſſe, l'activité & la hardieſſe d'Alaminos, qui le premier oſa s'abandonner aux Courans du Canal de Bahama, lui firent encore manquer ſon coup, & le Navire arriva heureuſement à Seville, au mois d'Octobre. Pour entendre le ſujet de ce Voyage, il faut reprendre les choſes de plus haut.

Conſeil établi dans l'armée. Cortez ſe démet entre ſes mains du Généralat.

Cortez ayant reconnu la petite Iſle de S. Jean d'Ulua, forma le deſſein de s'établir dans ſon voiſinage, & y traça effectivement le plan d'une Ville ; mais avant que d'aller plus loin, il voulut donner une forme de Gouvernement à ſa Colonie, en attendant les ordres de la Cour. Il en fit lui-même la propoſition à ſes Officiers, & par eux à tout le Peuple. Elle fut bien reçuë, on s'aſſembla pour choiſir les Magiſtrats de la nouvelle Ville, & quoique le Général eût laiſſé en apparence à chacun la liberté du ſuffrage, tout ſe paſſa ſelon ſes déſirs. On forma un Conſeil compoſé de deux Alcaïdes, qui furent Porto Carrero, & Montejo ; de quatre Regidors ou Conſeillers, qui furent Davila, les deux Alvarado, & Sandoval ; d'un Alguazil Major, qui fut Jean d'Eſcalanté ; & d'un Procureur Général, qui fut François Alvarez Chico. Dès le lendemain de cette Election, le Conſeil étant aſſemblé, Cortez fit demander la permiſſion d'y entrer ; elle lui fut accordée d'abord, & ayant pris ſa place après

le premier Conſeiller, quoique tous lui euſſent déferé la premiere; il repréſenta qu'il ſe trouvoit à la tête d'une Armée, ſans aucune autorité pour la commander; la Commiſſion, que lui en avoit donné Diego Velaſquez, ayant été révoquée par ce même Gouverneur : qu'il avoit fait juſques-là les fonctions de cette Charge, par la ſeule déférence volontaire de ceux, qui l'avoient d'abord reconnu pour leur Chef: qu'il avoit été néceſſaire d'en uſer ainſi, tant qu'il n'y avoit pas eu dans l'Armée une autorité ſuffiſante, pour ſe donner un Général, que cette néceſſité ne ſubſiſtoit plus, qu'il prioit le Conſeil d'uſer de ſon droit, & de n'avoir égard dans un choix de cette importance, qu'à la gloire de la Nation, & au bien du ſervice. Après avoir ainſi parlé, il mit ſur le Bureau les Proviſions, qu'il avoit reçûës de Velaſquez, & ſe retira. 1519.

Cortez n'avoit rien riſqué en ſe démettant ainſi d'un Commandement, qui dans le fond ne tenoit à rien, & que le moindre mécontentement pouvoit lui ravir; ſa partie étoit bien liée, & toutes les voix furent pour recevoir ſa démiſſion, mais à condition qu'on l'obligeroit à accepter de nouvelles Patentes de Général, proviſionnelles néanmoins, & juſqu'à ce que le Roi eût déclaré ſa volonté. Cet Acte de Juriſdiction du Conſeil avoit été précedé par la Cérémonie, qui fut faite avec de grandes formalités, de donner à la nouvelle Ville le nom *de Villa ricca de la Vera Cruz*, elle fut appellée *Villa ricca*, à cauſe de l'Or, qu'on avoit trouvé en cet endroit, & le ſurnom de *Vera Cruz* y fut ajoûté, parce qu'on y étoit arrivé le Vendredi Saint.

Le Conſeil le choiſit de nouveau pour Capitaine Général. Fondation de la Vera Cruz.

Quelque têms après, on fut aſſés ſurpris de voir entrer dans le même Port, un petit Bâtiment qui venoit de Cuba, & portoit 10. Soldats Commandés par François de Sauçedo, auquel s'étoit joint un autre Officier, nommé Louis Marin. La facilité avec laquelle ils ſe donnerent à Cortez, fit juger qu'ils n'avoient point eu d'autre deſſein que de prendre part à une expedition, dont on ſe promettoit de grandes choſes; mais ils apprirent au Capitaine Géné-

Il reçoit du ſecours & apprend des nouvelles de Cuba & envoye des dépêches en Cour.

1519. tal des nouvelles, qui lui donnerent un peu à penſer. Ils lui dirent qu'il devoit s'attendre que Velaſquez ne négligeroit rien pour le perdre ; qu'il avoit eu avis de la Cour que le Roi l'avoit nommé Adélantade de l'Iſle de Cuba, & qu'il en étoit d'autant plus animé à la vengeance, que cette nouvelle dignité ſembloit lui aſſûrer, & le droit & le pouvoir de ſe venger. Ce fut ce qui le fit réſoudre à députer au Roi les deux Alcaïdes au nom de la Colonie, pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé, tant à l'égard du Gouverneur de Cuba, que depuis que l'Armée étoit entrée dans la Nouvelle Eſpagne ; & il chargea les deux Députés de tout ce qu'il y avoit de plus précieux parmi les Préſens, qu'on avoit reçus, & le butin, que l'on avoit fait.

Vers la fin de l'année, Velaſquez reçut des Lettres de ſon Chapelain, qui étoit toûjours à la ſuite de la Cour, & qui lui mandoit que les Proviſions d'Adélantade avoient été expediées, que ſes Pouvoirs en vertu de cette Charge, s'étendoient, non-ſeulement à toute l'Iſle de Cuba, mais encore à toutes les Provinces, qui ſeroient découvertes & conquiſes par ſes ſoins & ſous ſes ordres, & qu'il pouvoit compter ſur toute la Protection de l'Evêque de Burgos ; mais il ajoûtoit que Porto Carrero & Montejo étoient arrivés en Cour, avec beaucoup d'Or & des nouvelles du Mexique, qui avoient cauſé une grande joye au Roi ; que l'Evêque de Burgos agiſſoit de ſon mieux pour faire regarder Cortez comme un Rebelle, qui méritoit d'être puni ; mais qu'il ne répondoit pas de pouvoir détruire dans l'eſprit du Prince les impreſſions, qu'y avoient faites en faveur de ce Général les Eſperances d'une ſi belle Conquête, ni de contrebalancer les ſuffrages de tous les Ordres du Royaume, qui élevoient juſqu'au Ciel le courage & la conduite d'un homme, trop heureux ce ſemble, pour être jugé criminel.

Il fait un grand armement contre Cortez & le

Ces avis exciterent dans le cœur de Velaſquez des ſentimens bien oppoſés, mais qui concoururent à lui faire prendre la réſolution de tout riſquer, pour avoir raiſon d'un ingrat

ingrat, qui lui ayant obligation de tout ce qu'il étoit, alloit, s'il n'y mettoit ordre au plûtôt, lui enlever la gloire & les profits de la plus grande Entrepriſe, qui eût encore été tentée dans le Nouveau Monde. Occupé de ces idées, il parcourut toute l'Iſle de Cuba, pour tâcher d'inſpirer à la Nobleſſe & au Peuple toute ſa paſſion, ou du moins de faire naître dans leurs cœurs le déſir de partager avec l'Armée de Cortez les Thréſors de la Nouvelle Eſpagne, & l'honneur d'ajoûter une ſi belle Couronne à toutes celles, qui brilloient déjà ſur le front de leur Souverain. Velaſquez étoit aimé, ce qu'il propoſoit n'avoit rien, qui ne parût d'une exécution aiſée; d'ailleurs il n'épargna ni ſon crédit, ni ſon bien; auſſi vint-il à bout de lever en fort peu de têms une Armée très-leſte, & de mettre en mer la plus nombreuſe Flotte, qui fût encore ſortie d'aucun Port des Indes. Elle étoit compoſée d'onze grands Vaiſſeaux, de ſept plus petits, & de pluſieurs Barques ou Bateaux; & il y avoit deſſus 800. hommes de la meilleure Infanterie, qui fût aux Indes, & 80. Cavaliers. Le premier deſſein de Velaſquez étoit de la commander lui-même; il changea néanmoins de ſentiment, & il donna pour Général à ſa Flotte Pamphile de Narvaez, qui étoit revenu depuis peu d'Eſpagne. C'étoit un ancien Officier, qui s'étoit acquis une grande réputation dans les Indes, & dont l'attachement aux interêts du Gouverneur étoit à toute épreuve. Velaſquez le nomma ſon Lieutenant, & lui recommanda ſur toutes choſes de ne rien négliger pour ſe ſaiſir de la perſonne de Cortez, de le lui envoyer ſous bonne garde, dès qu'il l'auroit en ſa puiſſance, de prendre le Commandement des deux Armées réünies, de pourſuivre la Conquête commencée, & d'y établir en même têms l'authorité du Roi, & les droits de l'Adélantade de Cuba.

1519. confie à Narvaez.

Cependant l'Audience Royale de San-Domingo fut bientôt informée de ces préparatifs, & en craignit les ſuites. Elle dépêcha auſſitôt à Velaſquez l'Auditeur Luc Vaſquez d'Aillon, pour l'engager à remettre ce grand different à ſa déciſion, avec ordre de n'épargner, ni la perſuaſion, ni les menaces, pour le détourner d'une Entrepriſe, qui ne pouvoit manquer

1519. de lui attirer l'indignation du Roi, quelqu'en fût le succès ; de lui remettre devant les yeux sa perte inévitable, & l'infamie, dont il se couvriroit, si, pour satisfaire sa passion, il allumoit dans les Indes un incendie, qui embraseroit peut-être toutes les Colonies Espagnoles ; & si toutes ces considerations ne suffisoient pas pour l'obliger à desarmer, de le lui commander sous peine de désobéïssance, & d'être traité comme rébelle. Vasquez exécuta ponctuellement ses ordres, mais il ne gagna rien sur l'esprit d'un homme, qui en vertu de sa nouvelle dignité, prétendoit n'avoir plus de Superieur dans le Nouveau Monde. La Flotte mit à la voile au mois d'Avril 1520. L'Auditeur s'y embarqua, dans la pensée que, quand il n'auroit plus affaire qu'à Narvaez, il en viendroit plus aisément à bout ; mais il fut trompé dans son attente. Arrivé au Mexique, & voyant Narvaez rejetter avec obstination toute voye d'accommodement, il lui fit intimer une défense sous peine de la vie de passer outre, sans avoir reçû les ordres de l'Audience Royale. Ce coup d'authorité, qui partoit d'une personne revêtuë d'un caractere respectable, commençoit à faire impression sur l'armée, & le Général en craignit les suites. Pour les prévenir, il fit sur le champ embarquer l'Auditeur dans une Caravelle, qu'il envoyoit à l'Isle de Cuba, en lui disant que sa trop longue absence de l'Isle Espagnole pourroit préjudicier au service de l'Empereur. Mais Vasquez engagea le Patron de la Caravelle à le mener en droiture à San-Domingo, où l'on fut extrêmement surpris d'un tel attentat. D'un autre côté les esperances, que Velasquez avoit fondées sur un si puissant effort, s'évanoüirent bientôt par la défaite & la prison de Narvaez, dont les suites furent, ainsi qu'on le lui avoit prédit, la perte de tout son bien, & la disgrace de son Prince. Mais le recit de ce grand Evenement, appartient à une autre Histoire, & m'écarteroit trop de mon sujet.

Fin du cinquiéme Livre.

HISTOIRE
DE
L'ISLE ESPAGNOLE
OU DE
S. DOMINGUE.
PREMIERE PARTIE.

LIVRE SIXIE'ME.

IEN loin que les nouvelles acquiſitions des Caſtillans dans les Indes duſſent faire à l'Iſle Eſpagnole tout le tort, qu'elles lui ont fait effectivement, elles devoient, ce ſemble, au contraire contribuer à la rendre encore plus floriſſante, puiſqu'outre ſes propres richeſſes, qui ne s'épuiſoient point, elle devenoit en quelque façon néceſſaire pour la conſervation & l'utilité de ce grand corps de Monarchie, qui ſe formoit autour d'elle, dont elle devenoit naturellement le centre & comme le cœur, & dont les membres diſperſés ne pouvoient gueres avoir de communication entre eux, que par ſon Canal. Elle eût été d'ailleurs fort en état de ſe ſoutenir encore par elle-même, ſi l'on eût voulu profiter de l'experience du paſſé, pour la conſervation des Inſulaires, mais on les pouſſa plus que jamais à bout, & après qu'on les eût réduit à une poignée de monde; ce petit reſte d'un million d'hommes, qui avoit ſubi preſque ſans réſiſtance le joug de deux à trois cens Eſpagnols, tint pendant treize ans en échec, & fut ſur le point de chaſſer de l'Iſle une 1519.

1519. Colonie puiſſante, qui occupoit de grandes Villes, tenoit de bonnes Fortereſſes, & ne manquoit de rien pour attaquer & pour ſe défendre. Voici de quelle maniere la choſe arriva.

Cacique Chretien nommé Henry donné en commande.

Dans la Ville de San-Juan de la Maguana, un jeune Eſpagnol nommé Valençuela, avoit hérité depuis peu par la mort de ſon Pere d'un Département d'Indiens, qui avoient à leur tête un Cacique Chrétien, nommé Henry, dont les Ancêtres avoient regné dans quelque canton des Montagnes de Baoruco. Henry avoit été élevé dès ſa plus tendre enfance dans le Couvent des Peres de S. François de la Vera-Paz, dans la Province de Xaragua, & il y avoit fort peu de têms, qu'il en étoit ſorti. La feuë Reine Iſabelle avoit fort recommandé qu'on procurât aux Enfans des Caciques la meilleure éducation, qu'il ſeroit poſſible, & pendant pluſieurs années ce fut là une des plus grandes occupations des PP. de S. François dans l'Iſle Eſpagnole. Iſabelle avoit bien prétendu qu'on ne s'en tînt pas là, mais qu'après avoir formé l'eſprit & le cœur de ces jeunes gens, on les employât aux choſes, dont ils ſe ſeroient rendus capables; mais en cela, comme en bien d'autres articles, ſes intentions n'avoient pas été ſuivies. Les jeunes Caciques, après avoir bien appris la Religion, la langue Eſpagnole, à lire & à écrire, & même un peu de Latin, étoient compris dans les Départemens, comme les derniers de leurs Sujets, & n'étoient gueres diſtingués du commun, que par de plus mauvais traitemens.

Le Cacique Henry eſt maltraité par ſon maître.

Celui, dont je parle, à peine ſorti de chés les PP. de S. François, avoit été donné au pere de Valençuela, il étoit bien fait, d'une taille avantageuſe, d'un bon caractere: un air de ſageſſe répandu ſur toute ſa perſonne, une phyſionomie heureuſe, de l'eſprit, & de la pieté, prévenoient d'abord en ſa faveur: en un mot on voyoit en lui tout ce qu'une bonne éducation peut produire dans un ſujet bien préparé, & perſonne ne méritoit moins le malheureux ſort, où il ſe trouvoit réduit. Il le ſupportoit néanmoins avec aſſés de

patience, & il ſervoit avec fidelité le Maître, qui lui étoit échû; mais la mort de ce Maître lui rendit bientôt ſa condition inſuportable. Valençuela ne l'eût pas plûtôt en ſon pouvoir, qu'il lui fit tous les maux, dont il put s'aviſer, juſqu'à vouloir débaucher ſa femme. Henry ſe plaignit, & ſes plaintes ne firent qu'empirer ſa condition. Il crut avoir plus de juſtice du Lieutenant de Roi de San-Juan, nommé Pierre de Badillo, il la lui demanda, mais cet Officier, bien loin de l'écouter, le menaça de le punir ſévérement, s'il lui arrivoit une autre fois de parler contre ſon Maître. 1519.

Rebuté à ce Tribunal, il s'adreſſa à l'Audience Royale; mais tout le fruit de la Supplique, qu'il lui préſenta, fut une lettre de recommandation pour Badillo. Cet Officier ſentit bien par la foibleſſe de cette démarche, qu'on le laiſſoit aſſés le maître d'en uſer, comme il le jugeroit à propos; il reçut fort mal Henry, lorſque ce Cacique lui préſenta la Lettre de l'Audience Royale, & Valençuela redoubla ſes mauvais traitemens, quand il ſçut le danger qu'il auroit couru, ſi l'on avoit fait droit au Chef de ſes Indiens ſur ſes plaintes. Henry ne voyant plus de reſſource, tâcha de gagner ſur lui de ſouffrir en ſilence un mal devenu néceſſaire, & de couler le plus doucement, qu'il lui ſeroit poſſible, le têms qui reſtoit de ſon ſervice; car l'Ordonnance qui défendoit de faire travailler les Indiens au-delà d'un certain terme, ſans diſcontinuer, s'exécutoit alors avec aſſés d'exactitude, ayant été apparemment renouvellée par les PP. de S. Jerôme. Il n'en peut avoir juſtice.

Ce terme étant expiré, le Cacique trouva moyen de s'éloigner avec un bon nombre de ſes gens, & il leur perſuada ſans peine de s'attacher à lui, en leur promettant qu'ils ne ſerviroient plus les Eſpagnols. Il chercha enſuite un poſte, dont la ſituation le mît en ſûreté contre les pourſuites de Valençuela, & il le trouva dans les Montagnes de Baoruco, où avec quelques armes, dont il avoit eu la précaution de ſe fournir, il attendit tranquillement qu'on Il ſe retire & forme un parti avec lequel il ſe cantonne dans les Montagnes de Baoruco.

1519. vînt à lui. Il n'attendit pas long-têms, Valençuela n'eut pas plûtôt appris ſa fuite, qu'il ſe mit à ſes trouſſes avec une douzaine d'Eſpagnols, & ayant découvert ſa retraite, il ſe préparoit à l'attaquer, lorſque le Cacique s'étant un peu avancé, lui dit, ſans s'émouvoir beaucoup, qu'il pouvoit s'en retourner, & qu'il ſe flattoit en vain que, ni lui, ni aucun des ſiens ſe ſoûmît jamais à travailler ſous ſes ordres. Une pareille déclaration mit en fureur le jeune Eſpagnol, qui mépriſant un ennemi, qu'il ne connoiſſoit pas aſſés, fit ſigne à ſes gens de le ſaiſir; alors Henry à la tête de ſa petite Troupe, ſe jetta de furie ſur les Eſpagnols, qui ne s'attendoient pas à une telle charge, en étendit deux ſur la place, & contraignit les autres de fuir, la plûpart bien bleſſés. Il ne voulut pourtant pas qu'on les pourſuivît, mais adreſſant la parole à Valençuela, qui avoit reçû lui-même une bleſſûre à la tête: « Allés, lui dit-il, remerciés Dieu de ce que » je vous laiſſe la vie, & ſi vous êtes ſage ne revenés pas ici.

Les Eſpagnols ſont défaits en pluſieurs rencontres.

La nouvelle de ce qui venoit de ſe paſſer, ſe répandit bientôt par tout, & l'Audience Royale crut ne devoir rien négliger, pour arrêter le mal dans ſa ſource. Elle donna ordre qu'on fit marcher inceſſamment 80 hommes pour ranger le Cacique à la raiſon, avant qu'il pût ſe fortifier. Henry averti de ces préparatifs, s'alla retrancher dans un Bois où les Soldats Eſpagnols l'ayant trouvé après une marche, qui les avoit mis preſque hors d'haleine, il ne lui fut pas difficile de les défaire; une partie fut tuée ſur le champ, 1520. preſque tous les autres furent bien bleſſés, & il ne s'en ſeroit pas ſauvé un ſeul, s'ils euſſent été pourſuivis. Cette action donna une grande réputation au Cacique, & produiſit des mouvemens bien differents dans l'eſprit des Indiens, & dans celui des Eſpagnols. Ceux-ci s'apperçurent avec étonnement qu'ils avoient à faire à des hommes, & ceux-là reconnurent avec plaiſir que leurs tyrans n'étoient pas invincibles. Un grand nombre de ces derniers, qui ſe rencontroient dans les habitations Eſpagnoles s'échapperent, & vinrent ſe joindre à Henry, qui en aſſés peu de têms ſe trou-

va à la tête de 300. hommes, ſur leſquels il pouvoit compter. 1520.

Il les arma le mieux, qu'il lui fut poſſible, & il s'étudia ſurtout à les diſcipliner. Il les tenoit continuellement en haleine, il leur faiſoit faire l'exercice des armes Europeennes, dont il ſe vit avec le têms ſuffiſamment pourvû; il les accoûtuma à combattre avec ordre; en un mot ce jeune Cacique, qui de ſa vie n'avoit vû la guerre, dreſſa ſon plan auſſi-bien, qu'auroit pû faire le plus experimenté Capitaine, & rendit formidables aux Conquerans de ſa Patrie une poignée de ces mêmes hommes, qu'ils avoient preſque mis juſques là au rang des Brutes. Mais ce qui lui fit plus d'honneur dans cette guerre, c'eſt l'attention, qu'il eut de ſe tenir toûjours dans les bornes d'une ſimple défenſe. Il eſt vrai qu'il ne fut pas toûjours en cela exactement obéi; ſes gens, ſurtout dans les premieres années, firent quelques courſes dans le plat Pays, & commirent à ſon inſçû quelques hoſtilités, mais on lui a rendu la juſtice de croire qu'il n'y avoit point eu de part, & qu'il avoit ſeulement été quelquefois obligé de diſſimuler ce qu'il ne pouvoit empêcher. Il diſcipline ſes Troupes & ſe tient ſur la défenſive.

On envoya en divers têms pluſieurs partis contre lui, & ils furent toûjours battus; mais il uſoit de ſes avantages avec une moderation, qui donnoit un nouveau luſtre à ſes victoires. Il la fit ſurtout paroître dans une rencontre, où il pouvoit en agir autrement, & affoiblir ſon Ennemi, ſans qu'on eût rien à lui reprocher. Il avoit repouſſé un corps conſiderable de Troupes Eſpagnoles, & en avoit fait un grand carnage. 71. Soldats, que la fuite avoit ſouſtraits au fer des Victorieux, rencontrerent une Caverne creuſée dans le Roc, & s'y cacherent, dans l'eſperance de pouvoir gagner la plaine à la faveur de la nuit; ils y furent découverts par un parti Ennemi, lequel ayant environné la Caverne, en boucha toutes les iſſuës avec du Bois & d'autres matieres combuſtibles, & ſe préparoit à y mettre le feu, lorſque Henry ſurvint. Il reprocha à ces furieux leur barbarie, fit dé- Sa moderation dans ſes victoires.

1520. boucher la Caverne, laissa les Espagnols en liberté d'aller où ils voulurent, & se contenta de les désarmer. C'étoit souvent l'unique butin, qu'il faisoit, mais par là insensiblement sa Troupe se trouva armée de toutes pieces, & ses Indiens commencerent à manier parfaitement les armes Espagnoles, excepté l'Arquebuse, dont il ne leur fut jamais possible de se servir.

Sa vigilance, & de quelle maniere il gouverne sa République.

Le dépit des Espagnols augmentoit en voyant ces Sauvages, contre qui ils n'avoient gueres daigné jusques là employer que des Chiens, non seulement oser leur tenir tête, mais encore les battre en toutes rencontres. Cependant ils ne connoissoient pas encore à quel homme ils avoient affaire. Le jeune Cacique ne s'endormoit point sur ses succès, & l'on auroit peine à imaginer jusqu'où il portoit la vigilance & la précaution, pour ne rien perdre de ses avantages, & pour maintenir sa petite République en bon état. Il avoit fait des Habitations dans les lieux écartés, & où il n'étoit présque pas possible de pénétrer. Les plus foibles & les femmes s'y appliquoient à la culture de la terre, & y élevoient des Bestiaux & des Volailles; ils y avoient aussi de bonnes meutes de Chiens, pour la Chasse du Cochon, enforte que l'abondance regnoit au milieu de cet affreux désert.

Ses mesures pour mettre sa personne en sûreté.

Les mesures, qu'il prenoit pour mettre sa personne en sûreté, n'étoient pas moins justes. Il avoit cinquante Braves, qui ne l'abandonnoient point, dès qu'il étoit en Campagne, & avec lesquels il accouroit d'abord aux premieres nouvelles de l'approche des Ennemis. Hors de là, quoiqu'il comptât assés sur la fidelité de tous ses gens, pour n'appréhender aucune trahison de leur part: comme il pouvoit arriver que quelques-uns tombassent entre les mains des Espagnols, & se trouvassent exposés à le découvrir malgré eux; pour parer à cet inconvenient, il avoit soin qu'aucun d'eux ne sçût jamais, où il se retiroit; enforte que, quand il les avoit envoyés quelque part, jamais ils ne le retrouvoient à l'endroit, où ils l'avoient quitté. Outre cela il postoit des Sentinelles

tinelles à toutes les avenuës de ſes Habitations ; mais il ne ſe repoſoit pas tellement ſur leur vigilance, qu'il ne viſitât lui-même exactement tous les poſtes ; ainſi il étoit partout, & l'on ne ſçavoit jamais précilément où il étoit. Ses Sujets croyoient qu'il ne dormoit point, & il dormoit effectivement très-peu, jamais deux fois de ſuite au même endroit, toûjours à l'écart, & au milieu de deux de ſes confidens, armés de toutes pieces. Après un ſommeil fort court, il ſe mettoit à faire la ronde autour de ſes quartiers, & on ne le voyoit gueres ſans un Chapelet au col, ou à la main ; car il avoit toûjours été fort dévot à la Mere de Dieu, en qui il faiſoit profeſſion de mettre toute ſa confiance. 1519. | 1520.

La terreur de ſon nom ſe répand par tout, & les effets qu'elle produit.

Sa Troupe groſſiſſoit tous les jours, les Negres mêmes déſertoient par bandes pour l'aller joindre, & la terreur de ſon nom avoit tellement glacé tous les courages, en même têms que ſa bonne conduite déconcertoit toute la Politique Eſpagnole, qu'il ne ſe trouvoit plus perſonne, qui voulût marcher contre lui. On ne pouvoit ſe perſuader qu'il demeurât long-têms ſur la défenſive ; & comme rien ne fait de plus rapides progrès que la crainte, quand elle s'eſt une fois répanduë parmi le Peuple, on s'imagina bientôt voir ce formidable Cacique porter par tout le fer & la déſolation : d'où il arriva qu'un aſſés grand nombre d'Habitations, des Villes mêmes, & des Bourgades ſe trouverent peu-à peu abandonnées, & ne ſe ſont point rétablies depuis.

Un Pere Franciſquain va traitter avec le Cacique.

Dans cette extrêmité, on crut devoir tenter la voye de la négociation, & un Religieux Franciſquain, nommé le P. Remy, du nombre de ceux, qui, ſelon Herrera, étoient venus de Picardie, s'offrit à aller trouver Henry, qu'il avoit eu, il n'y avoit pas encore long-têms, ſous ſa conduite. Il comptoit ſur la pieté & ſur le bon naturel du Cacique, & il ne ſe promettoit rien moins, que de l'engager à mettre bas les armes, pourvû qu'il pût lui faire des Propoſitions raiſonnables, & lui donner de bonnes aſſûrances. Son offre fut acceptée, on le chargea de promettre au Chef, & à tous

1519. | 1521. ceux, qui l'avoient ſuivi, un pardon général pour le paſſé, & quant à l'avenir, une exemption entiere de travail. On lui remit à cet effet un plein pouvoir par écrit, dans la forme la plus ample, qui ſe pouvoit ſouhaiter, & l'on fit armer une Barque, dont le Pilote eut ordre de débarquer le Religieux ſeul, vis-à-vis de la Beata, vers l'endroit où les Montagnes de Baoruco aboutiſſent la Mer, & de s'éloigner enſuite un peu, enſorte néanmoins, qu'il ne perdît point le P. de vûë, & qu'il pût ſe rapprocher au moment, qu'il ſeroit rappellé. Tout cela fut ponctuellement exécuté, & le Franciſquain ne fut pas plûtôt à terre, qu'il vit ſortir d'entre les Montagnes une Troupe d'Indiens, qui l'environnerent. Il les pria de le mener à leur Chef, & il leur dit que s'ils n'oſoient prendre ſur eux de faire cette démarche ſans ſon conſentement, ils allaſſent le lui demander, qu'ils n'auroient aucune peine à l'obtenir, dès qu'ils lui apprendroient que le P. Remy, dont il avoit été diſciple à la Vera-Paz, vouloit lui parler, & avoit des choſes agréables à lui dire.

De quelle maniere il eſt reçû des Indiens.

Ces Indiens, qui ne connoiſſoient point ce Religieux, lui répondirent que leur Cacique n'avoit pas beſoin de ſa viſite, que tous les Eſpagnols étoient des traîtres, qu'il avoit bien la mine d'être un Eſpion, & que toute la grace, qu'ils pouvoient lui faire, étoit de ne pas le traiter comme tel. En diſant cela, ils le dépoüillerent, & le laiſſerent nud ſur le rivage. Par bonheur pour le bon Pere, Henry n'étoit pas loin, & fut averti d'abord de ce qui ſe paſſoit, il accourut dans le moment pour empêcher qu'on ne ſe portât à quelque violence contre un homme qu'il eſtimoit, & pour lequel il avoit conſervé beaucoup de reconnoiſſance & de vénération. Il fut ſenſiblement touché de l'état, où il le trouva, il l'embraſſa tendrement, & fut quelque têms ſans pouvoir s'expliquer autrement, que par ſes larmes; après quoi il lui fit de très-ſinceres excuſes de la maniere, dont on l'avoit traité.

Ce qui ſe paſſe entre lui & le Cacique.

Le Miſſionnaire voulut profiter d'une ſi favorable diſpoſition pour engager le Cacique à rendre la paix à ſa Patrie,

& lui dit ſur cela les choſes du monde les plus fortes & les plus touchantes. Henry n'y parut pas inſenſible, mais il répondit qu'il ne tenoit qu'aux Eſpagnols de faire ceſſer la guerre, dans laquelle tout ſe bornoit de ſa part à ſe défendre contre des Tyrans, qui en vouloient à ſa liberté & à ſa vie; qu'encore qu'il ſe vît en état de vanger le ſang de ſon Pere, & celui de ſon Ayeul, qui avoient été brûlés vifs à Xaragua, & les maux, qu'on lui avoit faits à lui-même, il ne ſe départiroit jamais de la réſolution, qu'il avoit priſe, de ne faire aucune hoſtilité, ſans y être contraint, qu'il ne prétendoit rien autre choſe, ſinon de ſe maintenir dans ſes Montagnes; qu'il croyoit uſer de ſon droit, & qu'il ne voyoit pas trop, ſur quoi fondés, on vouloit le contraindre à ſe ſoumettre à des Etrangers, qui ne pouvoient appuyer leur poſſeſſion, que ſur la violence: que quant aux aſſûrances, qu'on lui donnoit d'un traitement plus doux, & même d'une entiere liberté, il ſeroit le plus imprudent des Hommes, s'il ſe fioit à la parole de gens, qui n'en avoient tenu aucune depuis leur entrée dans l'Iſle; qu'au reſte il tâcheroit de ſe conſerver toûjours dans les ſentimens de Religion que le Pere lui avoit inſpirés, & qu'il ne rendroit jamais le Chriſtianiſme reſponſable des violences, des brigandages, des injuſtices, des impietés, & des diſſolutions de la plûpart de ceux, qui le profeſſoient. 1519. | 1521.

Le P. Remy répliqua, & fut toûjours écouté avec reſpect, mais il ne gagna rien. Le Cacique fit chercher ſon habit pour le lui rendre, mais il avoit été mis en pieces, & on n'en avoit point d'autre à lui donner. Henry en eut un vrai chagrin, lui renouvella ſes excuſes, le conduiſit juſqu'au bord de la Mer, l'embraſſa de nouveau en prenant congé de lui, & rentra dans ſes Montagnes, d'autant plus réſolu à ſe bien défendre, qu'on venoit de lui faire connoître, combien on le craignoit. On ſçut quelque têms après que Badillo, dont l'injuſtice avoit été une des principales cauſes de ce ſoulevement, & qui étoit parti depuis peu pour l'Eſpagne, avec des richeſſes immenſes, avoit péri avec tous ſes tréſors, Il n'obtient rien. Extrémité ou la Colonie ſe trouve réduite.

1519. | 1521. à la vûë du Port de Cadix. Il n'y eut perſonne, qui ne reconnut la main de Dieu dans un châtiment ſi prompt, & ſi marqué; mais cet Officier n'étoit pas le ſeul coupable, dont le Ciel fut en quelque façon engagé à punir les excès; pluſieurs les expierent par les mains de ces mêmes Indiens, qui en avoient été l'occaſion & l'objet, & il n'y eut pas alors un Habitant de l'Iſle Eſpagnole, qui ne crût ſes biens & ſa vie même en danger; le parti de Henry faiſant de ſi grands & de ſi rapides progrès, qu'il y eut lieu d'appréhender la ruine entiere de la Colonie.

Voyage & Avanture d'un Navire Anglois.

Une lettre écrite au Roi Catholique par l'Audience Royale, à peu près dans le têms, que commença cette Révolte, nous apprend en quel état ſe trouvoit alors la Colonie de l'Iſle Eſpagnole; mais avant que de rapporter ce quelle contenoit, il eſt bon de dire à quelle occaſion elle fut écrite. Une Caravelle de San-Domingo étant allé charger de la Caſſave à l'Iſle de Portoric, le Capitaine Ginez, qui la commandoit, fut aſſés ſurpris d'y voir arriver un Navire de 250 Tonneaux, lequel avoit deux Canons braqués ſur le devant, &, qui conſideré de près, ne lui parut point Eſpagnol. Il arma auſſitôt ſa chaloupe pour l'aller viſiter, & il reconnut qu'il étoit Anglois. Ceux, à qui il s'adreſſa, lui dirent qu'ils étoient partis d'Angleterre avec un autre Bâtiment, pour aller chercher les Terres du Grand Cam; mais qu'une furieuſe tempête les avoit ſéparés; qu'ils s'étoient enſuite trouvés dans une Mer toute couverte de Glaces; qu'ayant été aſſés heureux pour s'en débaraſſer, ils avoient été tranſportés dans une autre Mer, dont l'eau boüilloit, comme fait celle, qui eſt dans une Chaudiere ſur le feu; qu'après s'être encore ſauvés d'un ſi dangereux parage, ils étoient allés reconnoître l'Iſle des Moruës, où ils avoient rencontré 50. Bâtimens, Eſpagnols, François & Portugais; qu'ils avoient voulu deſcendre à terre pour reconnoître le Pays, mais que les Indiens les avoient fort maltraités, & avoient tué entre autres leur Pilote, qui étoit un Piémontois: que s'étant remis en Mer, ils avoient ran-

gé la Côte juſqu'à la Riviere de Chico, (c'eſt celle, que nous nommerons bientôt le Jourdain), & que de-là ils avoient traverſé à l'Iſle de Portoric. 1519. | 1521.

Ginez leur demanda à quel deſſein ils étoient venus là, & ils répondirent que c'étoit pour y charger du Bois de Breſil, & pour être plus en état de rendre compte à leur Roi de ce que c'étoit que les Iſles, dont on parloit tant. Ils le prierent de leur marquer la route, qu'ils devoient tenir pour paſſer à l'Eſpagnole, & il ne crut apparemment pas qu'il y eut aucun inconvenient à faire ce qu'ils ſouhaittoient, d'autant plus qu'ayant examiné de plus près leur Navire, il vit bien qu'en vain il s'oppoſeroit à leur deſſein; qu'ils étoient en état d'aller malgré lui par tout, où ils voudroient, & que d'ailleurs ils avoient quantité de Marchandiſes de traitte, ſur leſquelles ceux, qui les acheteroient, pourroient faire un grand profit. Ils appareillerent donc pour l'Iſle Eſpagnole, & paſſant à la petite Iſle Mona, ils y débarquerent une partie de leurs gens. Ils reſterent deux jours moüillés à l'entrée du Port de San-Domingo, attendant réponſe à la demande, qu'ils avoient envoyé faire de traitter leurs Marchandiſes. Cette réponſe ne vint point, parce que le Gouverneur de la Citadelle, à qui leur Envoyé s'étoit adreſſé, & qui avoit fait demander à l'Audience ce qu'il avoit à faire, ſe laſſa d'attendre la réſolution des Auditeurs, & s'aviſa de tirer le Canon ſur le Navire Anglois; ce Bâtiment leva auſſi-tôt ſes Ancres, retourna à Portoric, y vendit une partie de ſa Carguaiſon à des Habitans du Bourg de Saint Germain, & ne parut plus depuis. Les Auditeurs Royaux trouverent fort mauvais que le Gouverneur de la Fortereſſe eût tiré ſur ce Navire, & lui en firent un crime à la Cour: & dans la Lettre, qu'ils écrivirent au Roi à ce ſujet, après avoir repreſenté à ce Prince le mauvais état, où ſe trouvoit cette même Fortereſſe, dont les Fortifications avoient beſoin d'être réparées, & qui manquoit également d'Hommes, d'Artillerie & de Munitions, ils le ſupplierent de faire réflexion aux articles ſui-

1519. | 1521.

vans, qu'ils prenoient la liberté de lui expoſer.

Etat de l'Iſle Eſpagnole en cette année.

Que la Colonie de l'Iſle Eſpagnole, non ſeulement étoit la premiere, que les Caſtillans euſſent établie dans les Indes, mais que c'étoit encore elle, qui actuellement nourriſſoit toutes les autres; que la Ville de San-Domingo devenoit tous les jours plus peuplée, plus riche, & plus floriſſante; que ſon Port étoit continuellement rempli de Navires de toutes les parties des Indes, qui y venoient charger des Cuirs, de la Caſſe, du Sucre, du Suif, & d'autres Marchandiſes de même prix; des Vivres, des Chevaux, & des Porcs. Que Buenaventura & la Majorada étoient au milieu de très-abondantes Mines d'Or, mais que ces Mines étoient fermées, faute d'Ouvriers, & que ces deux Villes n'avoient pour ſe ſoûtenir qu'un peu de Caſſe; que Bonao abondoit en Caſſave, en Maïz, & en autres Victuailles; que la Ville d'Azua avoit beaucoup de Sucre, & que ſon terrein étoit ſi fertile, que des Cannes plantées depuis ſix ans étoient auſſi fraîches, que ſi elles euſſent été de l'année même, ou de la précédente; qu'outre cela elle avoit encore des Mines d'Or dans ſon voiſinage; qu'il y avoit auſſi beaucoup de Sucre à S. Jean de la Maguana, & qu'il y étoit le meilleur & le plus beau de toute l'Iſle; que tout le pays d'alentour étoit plein de Mines, & fourniſſoit une très-grande quantité de Vivres; qu'on y avoit planté peu d'années auparavant un Palmier, lequel portoit déjà des Dattes: que la Ville d'Yaguana avoit un bon Port, des Mines, de la Caſſe, & tout ce qui étoit néceſſaire pour y établir un grand Commerce; qu'à Puerto Real on alloit recommencer à tirer de l'Or des Mines, qui étoient dans ſon diſtrict; que Puerto-di-Plata étoit très-floriſſant, & qu'il y venoit un très-grand nombre de Vaiſſeaux de Caſtille, qui tous y trouvoient leur charge de Sucre; enfin que Salvaleon de Higuey commençoit à faire des Sucres, & que ſes Campagnes nourriſſoient un très-grand nombre de Troupeaux. Les Auditeurs n'ajoûtoient point, ce qui étoit néanmoins véritable, que cette grande quantité de Sucre,

qui ſe fabriquoit dans l'Iſle Eſpagnole, & ailleurs, étoit un effet des ſoins, que s'étoient données les PP. de S. Jerôme, & le Licencié Alphonſe Zuazo. Parlant enſuite des autres Iſles, ils diſoient, que dans celle de Cuba, de huit Villes ou Bourgades, qui y avoient été bâties par Velaſquez, il y en avoit ſix, où l'on ne faiſoit point d'autre commerce, que celui de l'Or, & qu'on ne voyoit des Métairies & des Troupeaux, qu'aux environs de la Havane: toute l'Iſle étant fort montueuſe, & aſſés ſterile: qu'il y avoit deux Peuplades dans la Jamaïque, Oriſtan & Seville: que cette Iſle avoit peu d'Or, mais qu'on y faiſoit beaucoup de Sucre, & que quelques Habitans s'étant aviſés d'y planter de la Vigne, y avoient fait de très-bon Vin clairet. Le memoire repréſentoit enſuite à ſa Majeſté que, ſi elle vouloit conſerver des Colonies ſi utiles, il étoit abſolument néceſſaire d'y envoyer grand nombre de Negres, & il entroit dans un très-grand détail des moyens, qu'on pouvoit prendre pour établir ce Commerce & le faire circuler dans tous les lieux, où il en ſeroit beſoin. Les Hiſtoriens ne diſent point l'effet, que produiſirent ces repréſentations & ces avis, mais que la Cour entra en grande inquiétude au ſujet du Navire Anglois, qui avoit paru à Portoric & à San-Domingo. On y auroit fort ſouhaitté que le Gouverneur de la Fortereſſe de cette Capitale, au lieu de l'obliger à s'éloigner, eût fait enſorte de s'en ſaiſir, pour l'empêcher d'apprendre à ceux de ſa Nation la Route des Indes, où l'on étoit déjà dans de grandes allarmes, de ce que les François commençoient à s'y montrer très-frequemment.

1519. | 1521. De l'Iſle de Cuba.

Cependant Charles-Quint s'étant rendu à la Corogne, où j'ai dit qu'étoit la Flotte, ſur laquelle il devoit s'embarquer, pour aller prendre poſſeſſion de l'Empire, l'Amiral D. Diegue, qui ne ceſſoit point de ſolliciter ſon rétabliſſement dans tous les droits de ſes Charges, avec la permiſſion d'aller exercer celle de Vice-Roi des Indes, l'y ſuivit, & obtint, du moins en partie, ce qu'il demandoit. Charles

1520. L'Amiral retourne aux Indes. Mauvaiſe conduite de Figueroa.

1519. | 1521. reconnut ſans peine, que ce qu'on avoit écrit contre lui étoit faux dans la plûpart de ſes points, & fort exaggeré dans le reſte. Il jugea d'ailleurs que les ſervices du Pere demandoient quelque indulgence pour le Fils. Enfin on faiſoit de grandes plaintes de Figueroa, lequel ayant voulu remettre tous les Indiens en liberté, s'étoit attiré les Officiers Royaux, & ſur tout le Tréſorier Général Paſſamonté. Dans le vrai, Figueroa avoit donné priſe ſur lui, il avoit débuté d'une maniere fort odieuſe, ayant voulu faire le procès à Zuazo ſon Prédeceſſeur, qui étoit en vénération dans l'Iſle, & qui mit effectivement ſon innocence & ſa probité dans la plus grande évidence. Mais ce qui acheva de le perdre, ce fut ſon avarice, car elle le porta à vexer les Peuples, d'une maniere, qui mit tout le monde contre lui, & obligea le Roi à révoquer ſa Commiſſion; il ne le rappelle pourtant pas; il lui donna même une place dans l'Audience Royale, & lui laiſſa l'adminiſtration des Indiens. Herrera dit qu'il forma deux peuplades de ces Inſulaires, à qui on donna toute liberté de vivre à leur maniere, mais qu'ils firent paroître tant d'incapacité à ſe conduire, une ſi grande pareſſe, & ſi peu de précaution pour ſe procurer même le néceſſaire, qu'on demeura convaincu de la néceſſité des Départemens. Toutefois la petite République, établie dans les Montagnes de Baoruco par le Cacique Henry, faiſoit ſentir le contraire d'une maniere, qui ne ſouffroit point de réplique. Quoiqu'il en ſoit, Figueroa ne garda pas longtêms les deux Emplois, qu'on lui avoit laiſſés; il s'y comporta ſi mal, qu'on lui fit ſon Procès à San-Domingo pour concuſſions; il fut condamné à une très-groſſe amende, & déclaré incapable de poſſéder jamais aucun Office Royal. Il en appella au Conſeil des Indes, & paſſa en Eſpagne pour faire agir ſes amis; mais la Sentence de l'Audience Royale fut confirmée, & l'Arrêt du Conſeil lui fut ſignifié à Tolede en 1525.

Nouveaux Reglemens. Pour revenir à l'Amiral, le Roi lui ayant permis de retourner aux Indes, fit écrire à Paſſamonté que ſon intention

tion étoit qu'il vécut en bonne intelligence avec le Général ; & pour aller au-devant de toutes les conteſtations, les bornes de la juriſdiction de l'un & de l'autre furent reglées par une Déclaration, qui entroit dans les plus petits détails. Par ce Reglement l'autorité de l'Amiral ſe trouvoit extrémement diminuée ; le Roi établit même un Surveillant, qui eut droit d'informer contre lui, mais qui ne pouvoit faire autre choſe, que d'envoyer les informations au Conſeil. Le quint pour l'or, fut en même têms réduit au dixiéme dans l'Iſle Eſpagnole, où l'on commençoit à en tirer très-peu, faute d'Ouvriers pour travailler aux Mines : mais en récompenſe, il ſe faiſoit beaucoup de Sucre, & ce ſeul objet étoit capable de rendre la Colonie floriſſante. On avoit établi depuis peu des PP. de S. Dominique & de S. François à la Côte de Cumana. Le Roi recommanda fort à l'Amiral de ne les laiſſer manquer de rien. Enfin, comme on avoit déjà reçû la nouvelle de la révolte du Cacique Henri, D. Diegue eût ordre de preſſer ſon départ, & de ne rien négliger pour mettre fin à ce ſoulevement. Il s'embarqua au commencement de Septembre, & deux mois après il prit terre à San-Domingo. 1520.

Conduite de l'Amiral à ſon arrivée.

Son arrivée fit plaiſir à quelques-uns, & donna du chagrin aux autres, ſurtout à ceux, dont l'autorité ſe trouvoit affoiblie par la préſence d'un auſſi grand Seigneur. Dom Diegue de ſon côté, ne parut pas ſe mettre beaucoup en peine de regagner ceux, qui lui avoient été mal affectionnés ; il compta, ce ſemble, un peu trop ſur ſon crédit, & il commença par un coup d'autorité, qui juſtifia les craintes de pluſieurs ; quelques Gouverneurs particuliers, qui lui avoient obligation de leurs places, s'étoient voulu rendre indépendans ; il fut bien aiſe de leur faire ſentir qu'il étoit encore leur Superieur ; il les interdit, & envoya des particuliers pour gouverner en leur place, & pour leur faire rendre compte de leur adminiſtration. Zuazo fut choiſi pour l'Iſle de Cuba, où, avec les mêmes vertus, dont il avoit donné de ſi grandes preuves dans l'Iſle Eſpagnole, il eut le même ſort,

1520. c'eſt-à-dire, que les gens de bien & les pauvres lui donnerent mille benedictions; & que ceux, qui ne vouloient pas que leur conduite fût éclairée de ſi près, firent de grandes plaintes contre lui. Les choſes allerent ſi loin, que l'Amiral fut obligé de paſſer dans l'Iſle: ſa préſence déconcerta les mutins, il n'eut que des loüanges à donner au vertueux Zuazo, dont la Commiſſion étant finie, il rétablit Velaſquez dans l'exercice de ſa Charge, goûtant ſans doute, le plaiſir de ſe voir redevenu l'arbitre du ſort d'un homme, qui n'avoit payé ſes bienfaits, que d'ingratitude, & avoit voulu tirer au bâton avec lui.

Expedition de Luc Vaſquez d'Aillon dans la Floride.

On étoit alors fort occupé à marquer les Peuples, qui devoient être regardés comme Antropophages, & la moindre conjecture paſſoit aiſément pour une preuve en ce point. On connoiſſoit, par exemple, aſſés peu cette grande partie du Continent, à laquelle on a étendu depuis le nom de Floride. Jean Ponce de Leon n'en avoit découvert, que les Côtes les plus voiſines de la preſqu'Iſle, qui ſe termine au Canal de Bahama, & quelques-uns de ſes Gens y avoient apparemment été mangés par les Sauvages: ç'en fût aſſés pour déclarer Cannibales tous les Floridiens. C'étoit ouvrir un grand champ à l'avidité de ceux, qui ne cherchoient qu'à faire des Eſclaves: car toutes ces Régions Septentrionnales paſſoient pour être fort peuplées, & les hommes y paroiſſoient plus robuſtes, que dans les Provinces Meridionnales. On réſolut donc de les mettre ſous le joug. L'Auditeur Royal Luc Vaſquez d'Ayllon, dont nous avons déjà parlé, forma une Compagnie, arma deux Navires, & s'étant embarqué à Puerto di Plata, il s'éleva juſqu'au trente-deuxiéme degré de Latitude Nord. Il apperçut bientôt la Terre, & comme il la côtoyoit de fort près, pour chercher un débarquement commode, il apperçut une aſſés grande Riviere, où il entra, & à laquelle un de ſes Capitaines, ou Pilotes, appellé Jourdain, donna ſon nom. Aſſés près de l'embouchure de ce Fleuve, il y a un Cap, qui fut appellé le Cap *de Sainte Helene*, parce qu'il fut découvert le jour, qu'on

célébre la Fête de cette Sainte Impératrice.

1520. Quel en fut le succès.

Dès que les deux Navires eurent paru à cette Côte, les Sauvages, qui n'avoient jamais rien vû de semblable, accoururent en foule sur le Rivage, ce qui réjoüit fort les Espagnols. Il est vrai que l'air de ceux-ci, leurs barbes, leur habillement, leurs armes effrayerent les Barbares à un point, qu'ils s'enfuirent à toutes jambes vers le Bois; on courut après, & on en arrêta un avec sa Femme. On leur donna à manger, on les habilla, on leur fit beaucoup de caresses, on les chargea de présens, & on les renvoya fort satisfaits. Ce bon traitement fit revenir une partie de ceux, qui s'étoient retirés, & leur curiosité les porta à visiter les Navires. Dès qu'on les y eut embarqués, Vasquez mit à la voile, & reprit la route de l'Isle Espagnole; mais Dieu ne permit pas qu'il tirât aucun fruit d'une si indigne trahison. Un de ses Navires périt en Mer, & personne ne s'en sauva. Les Indiens, qu'il avoit sur son Bord, moururent tous de chagrin, les uns pendant la traversée, & les autres, peu de têms après leur arrivée à l'Isle Espagnole. Il ne laissa pas d'aller en Espagne, où il vanta fort son expedition & sa découverte, qu'il faisoit aller de pair avec celle de la nouvelle Espagne; & il fit tant, qu'il obtint de l'Empereur des provisions de Gouverneur de la Province de Chicora. J'ai déjà dit que la Riviere de Jourdain se nommoit *Chico*, on appelloit *Chicora* le Pays, qu'elle arrose. Mais cet honneur ne servit qu'à engager Vasquez dans des dépenses qui le ruinerent. Quelques-uns ont même écrit, qu'il périt dans un second Voyage, qu'il fit au même lieu, où il avoit abordé la premiere fois, & il est certain, que cette extrêmité de la Floride, qui est limitrophe de la Virginie, n'a jamais été établie par les Espagnols. La Province de Chicora faisoit partie de ce qu'on a long-têms appellé la Floride Françoise, & qui est connuë aujourd'hui sous celui de Caroline. Il s'étoit fait peu de têms auparavant une autre entreprise, qui n'eut pas un succès plus heureux. L'Amiral, en partant d'Espagne, avoit embarqué sur son Bord un ancien Habitant de San-Domingo,

1520. nommé Antoine Serrano, il fit avec lui un Traité pour former des Etabliſſemens dans les Iſles Caraïbes, & dès qu'ils furent arrivés à l'Iſle Eſpagnole, Serrano travaille à ſes préparatifs. Son deſſein étoit de peupler la Martinique, la Guadeloupe, Mont-Serrat, la Barbade, & la Dominique; & il devoit y demeurer en qualité de Commandant, juſqu'à ce que l'Amiral, ou la Cour y eût envoyé des Gouverneurs; mais ce projet, pour lequel l'on avoit déjà fait de grandes dépenſes, échoüa, ſans que j'aye pû ſçavoir ce qui l'empêcha de réüſſir.

Las Caſas repaſſe aux Indes.

Cependant Barthélemy de Las Caſas ne s'étoit pas plus endormi que D. Diegue Colomb. Il avoit auſſi ſuivi le Roi à la Corogne, où après quelques difficultés il obtint à peu près tout ce qu'il vouloit. Il n'y eut pas juſqu'à l'Evêque de Burgos, qui, pour ne pas s'attirer les Seigneurs Flamands, & le Cardinal Adrien, que Charles laiſſoit en Eſpagne avec une autorité preſque ſouveraine, ne s'étudiât à lui faire plaiſir en tout ce qui dépendit de lui. Il s'embarqua enfin à Seville avec 200. Laboureurs, qu'il avoit levés de nouveau, & une ſuite aſſés peu proportionnée à ſes vaſtes deſſeins. Il eut une traverſée fort heureuſe, juſqu'à Portoric; mais il y apprit des nouvelles, qui ne durent pas lui faire beaucoup de plaiſir.

Deux Dominiquains maſſacrés à la Côte de Cumana.

Nous venons de dire que les PP. de S. Dominique & de Saint François, s'étoient établis depuis peu à la Côte de Cumana; c'étoit déjà un grand acheminement à l'execution des projets du Licencié; d'autant plus que ces Miſſionnaires avoient gagné d'abord la confiance des Habitans de cette Province. Mais un évenement tout pareil à celui, qui avoit déjà coûté la vie à deux Dominiquains, vint encore troubler de ſi belles eſpérances. Un nommé Alphonſe de Ojeda: (je n'ai pû ſçavoir, s'il étoit parent du premier, ſi célébre dans cette Hiſtoire par ſes entrepriſes & ſes malheurs;) avoit enlevé des Indiens aſſés près d'un Village nommé *Maracapana*, à quatre lieuës du Port *de Chiribichi*, où deux Religieux du même Ordre, que les deux précedens, avoient

une petite Maiſon, qu'ils appelloient le Couvent de Sainte Foy : mais ayant eu l'imprudence de deſcendre à terre au Village même de Maracapana, qui n'étoit qu'à trois lieuës de l'endroit, où il avoit fait ſon coup, le Cacique du lieu lui dreſſa une embuſcade, où il périt avec environ ſix Eſpagnols de ceux, qui l'accompagnoient, le reſte fut aſſés heureux pour ſe ſauver à la nage. Le Cacique donna auſſitôt avis de ce qu'il venoit de faire à un autre Seigneur Indien nommé *Maraguey*, dont le Village étoit à quatre lieuës du ſien, & aſſés proche du Monaſtere de Sainte Foy, & lui conſeilla de ſe défaire des deux Religieux, qu'il avoit dans ſon voiſinage, afin de délivrer une bonne fois le Pays de l'inquiétude, où le tenoient les Caſtillans. Maraguey goûta fort cet avis, & ne differa à le ſuivre, que juſqu'au lendemain, qui étoit un Dimanche. Les deux Religieux, qui ne ſçavoient rien de ce qui s'étoit paſſé, furent pris au dépourvû, & maſſacrés dans le têms, que l'un ſe préparoit à dire la Meſſe, & que l'autre, qui n'étoit pas Prêtre, venoit de ſe confeſſer pour communier. Les Barbares pillerent enſuite, ou brûlerent tout ce qu'ils trouverent dans la Chapelle & dans la Maiſon, & mirent le feu à l'une & à l'autre. 1520.

La nouvelle de ce déſaſtre arriva à l'Iſle Eſpagnole fort peu de têms après le retour de l'Amiral, & la réſolution y avoit été priſe d'aller enlever tous les Habitans de Cumana, pour les tranſporter dans cette Iſle, où ils rempla-ceroient les Inſulaires. L'exécution en avoit été commiſe à un Gentilhomme nommé Gonzalez de Ocampo, & il s'étoit déjà embarqué à San Domingo avec 300. Hommes de bonnes Troupes ſur cinq Bâtimens abondamment pourvûs de tout ce qui étoit néceſſaire pour une pareille expédition. Ce fut ſur ces entrefaites, que Las Caſas débarqua à Portoric ; on n'y parloit que de la révolte de Cumana, & de la terrible vengeance, qu'on ſe préparoit à en tirer, & il avoit eu à peine le têms de faire réflexion ſur un accident, qui dérangeoit abſolument ſon projet, lorſque l'Eſcadre d'Ocampo vint moüiller au même Port où il étoit. Ce Ca- Embarras de Las Caſas.

1520. pitaine étoit ſon ami, le Licencié lui montra ſes Proviſions, & voulut lui perſuader qu'en vertu du pouvoir, dont il étoit revêtu, lui ſeul avoit droit de prendre connoiſſance de ce qui ſe paſſoit à la Côte de Cumana, compriſe toute entiere dans ſa conceſſion : mais il ne gagna rien.

Il s'oppoſe en vain à l'expedition contre les Indiens de Cumana.

Ocampo, que la vûë de ſon ami avec une Croix de Chevalier ſur ſon habit Eccleſiaſtique, & ſuivi d'une troupe de Gens ramaſſés, & très-mal en ordre, avoit fort réjoüi, plaiſanta beaucoup ſur ſes projets, puis prenant un ton plus ſérieux, il lui dit, qu'il avoit ſes ordres, & qu'il ne dépendoit pas de lui d'y rien changer; qu'il étoit bien mortifié d'un contre-têms ſi fâcheux; mais que c'étoit à l'Amiral, & à l'Audience Royale, qu'il devoit faire ſes repréſentations; il mit peu de têms après à la voile, & le Licencié ſuivit ſon conſeil, laiſſa ſes Laboureurs, & preſque tout ſon monde à Portoric, & paſſa ſans differer à San-Domingo. Il y trouva l'Amiral fort bien diſpoſé en ſa faveur, & il ne rencontra aucune difficulté à faire enregiſtrer & proclamer ſes proviſions. On peut bien juger que cette proclamation ne fit pas plaiſir à tout le monde; mais Las Caſas ne laiſſoit pas d'avoir des amis, & il y en eut même d'aſſés généreux pour lui ouvrir leurs bourſes.

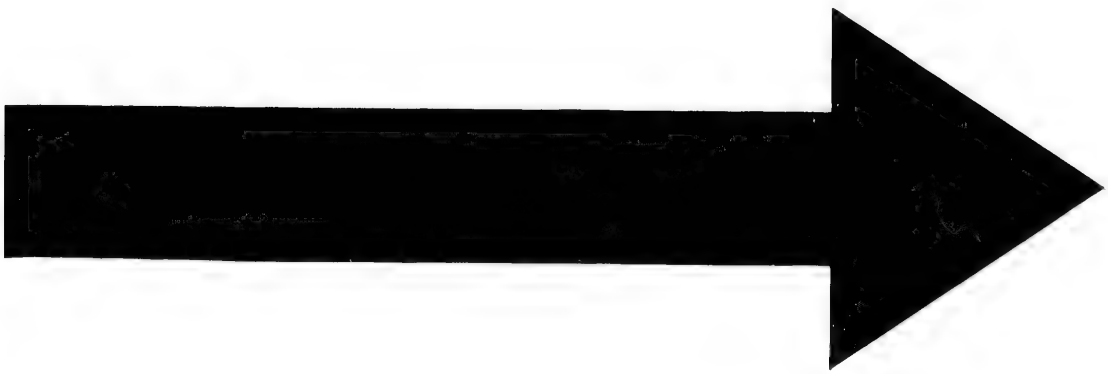
Succès de cette expedition.

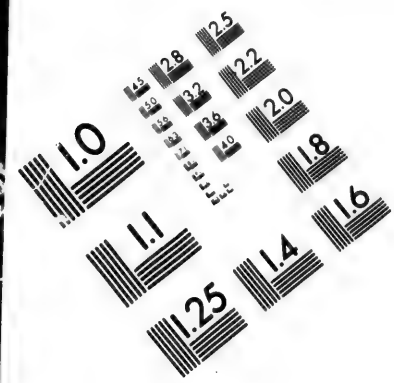
Pendant ce têms-là, Ocampo alla prendre terre à l'Iſle de Cubagua, où il laiſſa trois de ſes Navires. Son but étoit de faire des Eſclaves; pour y réüſſir, il ne falloit pas ſe montrer ſur la Côte avec toutes ſes forces, & non ſeulement, il n'y parut qu'avec deux Bâtimens, mais il fit même cacher tous les Soldats, qu'il y avoit embarqués, & l'on n'y voyoit jamais que cinq ou ſix Matelots pour faire la manœuvre. Cette fraude, toute groſſiere qu'elle étoit, lui réüſſit; il ſe vit bientôt environné de Pirogues remplies d'Indiens, à qui il préſenta du Biſcuit de Caſtille, dont ces Peuples étoient fort friands. Il ne put neanmoins lever abſolument tous leurs ſoupçons. Ces Barbares s'attendoient bien qu'on ne laiſſeroit pas impunie la mort des Eſpagnols, qu'ils avoient maſſacrés. Ocampo avoit beau leur aſſûrer qu'il

venoit de Caſtille, pluſieurs lui répondirent qu'il vouloit les tromper, qu'aſſûrément il venoit d'Hayti, & qu'il avoit quelque deſſein contre eux. A la fin pourtant, il leur fit tant boire de Vin d'Eſpagne, qu'il vint à bout de noyer toutes leurs craintes dans cette agréable liqueur, & qu'ils commencerent à ſe rendre extrêmement familiers. Il les reçut avec une affabilité, qui acheva de les ſéduire, & un jour qu'un Cacique nommé Gil Gauzalez, qui avoit eu le plus de part à la défaite d'Ojeda, l'étoit venu voir avec un bon nombre de ſes Vaſſaux, il fit paroître tout à coup ſes Soldats, & le retint priſonnier avec toute ſa ſuite. Le Cacique voulut ſe défendre, & fut tué en combattant; quelques-uns des principaux furent pendus aux Vergues, & les autres reſervés pour les Mines. Le Général Eſpagnol fit enſuite avertir les trois Navires, qu'il avoit laiſſés à Cubagua, de le venir joindre, & dès qu'ils furent arrivés, il tourna du côté, où les Eſpagnols avoient été maſſacrés, fit ſa deſcente ſans preſque aucune réſiſtance; força une Bourgade, où l'on ſe défendit foiblement, fit pendre & empaler une partie des Habitans, remplit ſes Navires d'Eſclaves, qu'il envoya ſur le champ à l'Iſle Eſpagnole, pardonna aux autres Bourgades, qui implorerent ſa clemence, & avec ce qui lui reſtoit de Caſtillans, il fonda une Ville, qu'il nomma Tolede. 1520.

Rien n'étoit plus contraire aux droits de Las Caſas, que cet Etabliſſement, & le Licencié avoit toûjours craint quelque choſe de ſemblable de l'expedition d'Ocampo; auſſi ne ceſſoit-il de demander le rappel de cet Officier à l'Audience Royale; mais on ne lui répondoit rien de précis, & l'on traînoit l'affaire en longueur, pour tâcher de le laſſer. Les Auditeurs, plus Marchands que Magiſtrats, vendoient tout, juſqu'à la Juſtice, & ſe trouvant Juges & parties d'un homme, qui prétendoit ſouſtraire à leur cupidité 300. lieuës de Côte, mais n'oſant s'oppoſer directement aux ordres de l'Empereur, ils en éludoient l'execution, tantôt ſous un prétexte, & tantôt ſous un autre; dans l'eſpérance que le

Difficultés qu'on fait à Las Caſas pour ſon expedition.





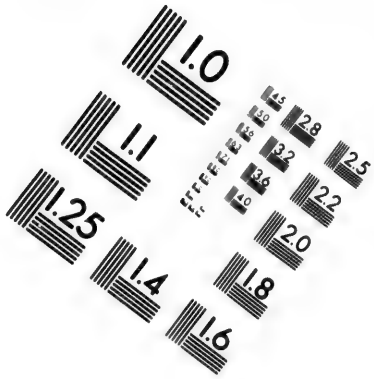
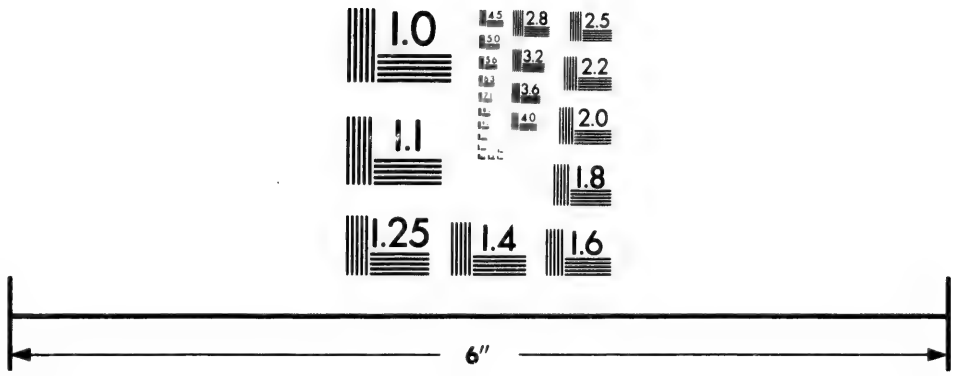
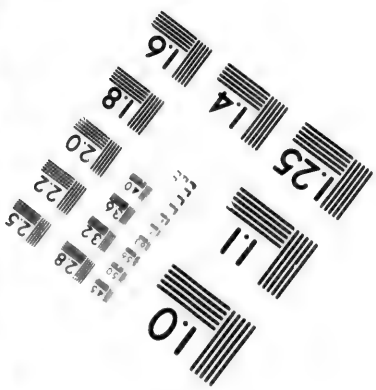
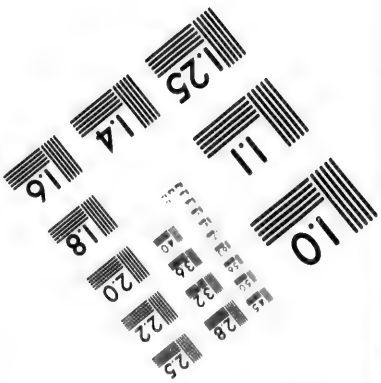


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

1.1
1.0

1520. Licencié, fatigué de tant de délais, s'accommoderoit enfin avec eux. Neanmoins, voyant qu'il ne se rebutoit point, ils s'aviserent d'ordonner une visite de son Navire, & comme on ne manqua pas de le trouver incapable de soûtenir la Mer, il fut condamné & démoli.

1521. Las Casas entre en accommodement avec l'Audience Royale. Las Casas ennuyé de tant de chicannes, perdit enfin patience, & menaça de retourner en Espagne, pour informer l'Empereur du peu d'égard, qu'on avoit pour ses ordres. Ces menaces eurent leur effet, on se rendit un peu plus traitable, & on lui fit des propositions, auſquelles il aima mieux souscrire, que de s'exposer de nouveau aux variations de la Cour & des Conseils. Il signa donc en 1521. un Traité, qui portoit l'établissement d'une Compagnie, où entrerent tous ceux, qui étoient alors en place dans l'Isle Espagnole. Toutes les difficultés furent applanies après la conclusion de ce Traité; on lui donna les mêmes Vaisseaux, qui avoient porté Ocampo à la Côte de Cumana, & 120. Hommes de bonnes Troupes, qui sous les ordres du même Ocampo, devoient faire la guerre aux Indiens, supposé que ces Barbares entrepriſſent de molester la nouvelle Colonie, ou qu'on les reconnût pour Antropophages. L'Escadre partit de San-Domingo au mois de Juillet, & prit la route de Portoric, où Las Casas ne put retrouver aucun de ses Laboureurs. Quelques-uns étoient morts, les autres avoient pris parti dans l'Isle, & n'en voulurent plus sortir. On peut juger du chagrin, que cette perte lui causa, après ce qu'il lui en avoit coûté d'argent & de fatigues pour assembler ces gens-là, & les amener jusqu'aux Indes. Mais il n'étoit encore qu'au commencement de ses malheurs.

De Portoric il alla débarquer tout droit à Tolede, dont les Habitans étoient si rebutés d'avoir continuellement à lutter contre les Indiens, qu'ils soupiroient après une occasion d'en sortir. Ils profiterent de celle-ci, s'embarquerent sur les Navires, qui avoient apporté Las Casas & sa Colonie, & jamais il ne fut possible d'en engager un seul à rester avec lui. Les Troupes, que devoit commander Ocampo

po ſuivirent une ſi dangereux exemple, & cet Officier ſe trouvant par-là ſans emploi, ne jugea pas à propos de faire le triſte perſonnage de Général ſans Troupes. Il prit congé de ſon ami, dont il ne pouvoit que plaindre le ſort, & fit voiles avec tous les autres du côté de l'Iſle Eſpagnole. Tout autre que Las Caſas auroit renoncé à une entrepriſe, contre laquelle tout ſembloit conſpirer; mais nous avons déjà vû plus d'une fois qu'il ne ſe rebutoit pas aiſément. Il commença par ſe loger & conſtruire des Magaſins; il fit enſuite avertir les Indiens par une Femme Chrétienne de leur Nation, nommée Marie, laquelle ſçavoit un peu de Caſtillan, qu'il avoit été envoyé par l'Empereur pour faire ceſſer les trahiſons, & les mauvais traitemens, qu'on leur avoit faits juſqu'alors, & leur procurer, avec la connoiſſance du vrai Dieu, tous les biens, qu'ils pouvoient ſouhaitter. Ayant enſuite remarqué la néceſſité, où étoient les Eſpagnols de Cubagua, de venir chercher de l'eau dans la Riviere de Cumana, ſur laquelle Tolede étoit ſitué; il voulut faire conſtruire une Forteresſe à l'embouchure de cette Riviere, afin d'en aſſûrer l'entrée contre les entrepriſes des Indiens; mais ſon deſſein échoüa par la malice de ceux mêmes, pour qui il vouloit travailler, & qui lui débaucherent ſon Architecte. 1521.

Ils firent pis encore. Las Caſas n'avoit pas long-têms pratiqué les Peuples de cette Province, ſans reconnoître que la meilleure Monnoye, pour trafiquer avec eux, étoit le Vin; qu'avec cette liqueur on ne manquoit ni d'Or, ni d'Eſclaves; ces Barbares allant plus avant dans les Terres enlever d'autres Indiens pour les vendre aux Eſpagnols. Mais outre ce qu'il y avoit d'inique dans ce Commerce, le ſeul uſage, que ces Indiens faiſoient du Vin, étoit pluſque ſuffiſant à un homme auſſi zelé, que l'étoit Las Caſas, pour en abolir le Commerce; car tant, qu'ils avoient de quoi boire, ils ne déſenyvroient point, & il en arrivoit tous les déſordres, qu'on peut imaginer dans les hommes de la terre les plus brutaux. Il ſongea donc ſérieuſement, Il retourne à l'Iſle Eſpagnole, & pourquoi.

1521. aux moyens de remedier à un ſi grand mal, & il fut bientôt convaincu qu'il n'y en avoit point d'autre, que de défendre abſolument aux Eſpagnols de porter du Vin aux Sauvages. Mais il n'avoit point d'authorité ſur les Eſpagnols de Cubagua, ou du moins on n'y reconnoiſſoit point la ſienne. Il falloit commencer par l'y établir, & il l'entreprit. Il paſſa dans l'Iſle, & repréſenta à celui, qui y commandoit ſous le titre d'Alcaïde Major, que la Province de Cumana étoit toute entiere de ſa dépendance, & qu'il n'étoit permis à perſonne d'y faire le Commerce, que ſous ſon bon plaiſir. L'Alcaïde ſe mocqua de ſes prétentions, & comme il étoit certain qu'inutilement on travailleroit à policer les Indiens, tant qu'on leur porteroit du Vin, & qu'on leur en porteroit, tant que le Commerce ſeroit libre aux Eſpagnols; le Licencié réſolut d'aller porter ſa plainte à l'Audience Royale de San-Domingo, déterminé, ſi elle ne lui faiſoit pas juſtice, d'aller juſqu'en Eſpagne la demander à l'Empereur.

Les Indiens pendant ſon abſence attaquent la Nouvelle Tolede.

Il partit donc pour l'Iſle Eſpagnole, laiſſant ſa petite Colonie ſous les ordres de François de Soto, auquel il recommanda principalement deux choſes: la premiere de ne point faire ſortir du Port deux Bâtimens, qu'il y laiſſoit; ſeconde, que, ſi les Indiens venoient l'attaquer en trop grand nombre, & qu'il ne fut pas poſſible de leur réſiſter, il ſe retirât avec tout ſon monde, & tous ſes effets à Cubagua. Soto executa fort mal le premier de ces deux ordres; à peine Las Caſas avoit mis à la voile, que les deux Bâtimens furent envoyés l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, pour chercher des Perles, de l'Or, & des Eſclaves. Mais Soto ne tarda pas à être puni de ſa déſobéïſſance. On eut bientôt des indices que les Sauvages machinoient quelque conſpiration contre les Eſpagnols, dont le nombre venoit d'être fort diminué par le départ des deux Bâtimens. Le Commandant ordonna qu'on mît les armes en érat: la poudre s'étant trouvée moüillée, il voulut la faire ſécher, & les Indiens s'en étant apperçûs, parce qu'ils la virent étendre au Soleil, cru-

rent l'occaſion favorable pour executer leur deſſein. Ils vinrent fondre ſur les Eſpagnols en jettant de grands cris, mirent le feu à la Ville, & tuerent deux ou trois hommes, qui n'avoient pas eu le têms de fuir. 1521.

Soto accourut au premier bruit, & reçut d'abord dans le bras une Fleche empoiſonnée. Il ne laiſſa point de gagner le Jardin des PP. de Saint François, où environ vingt Perſonnes s'étoient retirées, & d'où il gagna le Fleuve ſans être apperçu, par le moyen d'un petit Canal, que les Religieux avoient creuſé, & ſur lequel ils avoient toûjours un ou deux Canots. Les Sauvages le pourſuivirent, mais trop tard; toute la Troupe eut le têms de gagner un endroit de la Côte, où l'on avoit accoûtumé de charger du Sel, & où il ſe rencontra quelques Bâtimens, qui les reçûrent. Soto n'étoit pas venu juſques-là: ayant paſſé trois jours & trois nuits ſans boire & ſans manger, il demanda un peu d'eau pour éteindre la foif, qui le tourmentoit cruellement; mais à peine l'eut-il bûë, qu'il entra dans un accès de rage, qui l'emporta bientôt. On a depuis obſervé que le poiſon, dont ſe ſervoient ces Peuples, operoit à meſure qu'on bûvoit, & qu'on mangeoit, & que pour en guérir, il ne falloit abſolument rien prendre, juſqu'à ce qu'on eût fait les remedes convenables.

Les Eſpagnols ſont obligés de ſe ſauver. Mort de Soto.

Un bon Frere Franciſquain, nommé le Frere Denys, qui ne s'étoit pas trouvé dans le Jardin pour s'embarquer avec les autres, n'eut pas un ſort plus heureux que Soto. Après être demeuré trois jours caché, ſans prendre aucune nourriture, il ſe perſuada que les Sauvages, auſquels il n'avoit jamais fait que du bien, lui donneroient au moins la vie, & il alla ſe livrer à eux; mais ils le maſſacrerent impitoyablement; après quoi, étant paſſés en très-grand nombre à l'Iſle de Cubagua, ils intimiderent tellement l'Alcaïde Major, Antoine Flora, qui avoit 300. Hommes en état de combattre, qu'il n'eut pas le courage d'attendre qu'on le vînt attaquer. Il s'embarqua avec tout ſon monde ſur deux Caravelles, & gagna l'Iſle Eſpagnole, où les Gens

L'Iſle de Cubagua évacuée.

1521. de Soto s'étant rendus preſque en même têms, ils porterent tous enſemble à San-Domingo, la triſte nouvelle d'une révolution, qui étoit le fruit de l'imprudence des uns, & de la lâcheté des autres. Les derniers furent aſſés ſurpris qu'on ignorât dans cette Capitale le Voyage du Licencié Las Caſas, qui étoit parti de Cumana long-têms avant eux. Le fait eſt, que ſon Pilote ayant pris la Côte de San-Domingo pour celle de Portoric, étoit allé débarquer au Port d'Yaquimo, & j'ai déjà obſervé plus d'une fois, que les Vents & les Courants ne permettent preſque pas de remonter à la voile de ce Port à la Capitale. Las Caſas n'avoit pas laiſſé de l'entreprendre ; mais après y avoir perdu deux mois, il s'étoit vû contraint de ſe faire mettre à la Côte, & de pourſuivre ſon voyage par Terre.

De quelle maniere Las Caſas aprend cette révolution.

Il prit ſa route par Yaguana, ou Leogane, & il ſe repoſa quelque têms dans cette Ville. S'étant remis en chemin, un jour, qu'il s'étoit arrêté à l'ombre ſur le bord d'une Riviere, pour y laiſſer tomber la plus grande chaleur, ſes Gens apperçûrent des Eſpagnols, qui paroiſſoient venir de San-Domingo ; ils les joignirent, & leur ayant demandé s'ils ne ſçavoient point de nouvelles ; « On a appris, répon-» dirent-ils, que le Licencié Barthélemy de Las Caſas avoit » été maſſacré avec la plus grande partie de ſes Gens à la » Côte de Cumana. » Ceux, à qui ils parloient ſe mirent à rire, & aſſûrerent qu'on verroit bientôt le contraire : mais Las Caſas, qui avoit entendu tout ce Dialogue, s'étant avancé, & ayant fait aux Voyageurs pluſieurs queſtions ſur les circonſtances de cette nouvelle, ne douta point qu'elle n'eût un fondement réel, & levant les mains aux Cieux : « Vous êtes juſte, Seigneur, s'écria-t-il, & votre jugement » eſt droit. » Il arriva peu de têms après à la Capitale, où il ſçut toutes choſes au vrai. Il en fut ſenſiblement touché, mais ſans en être abbattu : il travailloit pour Dieu, & ne ſe recherchoit en rien ; mais quand il avoit fait tout ce qui dépendoit de lui, il n'avoit aucune peine à ſe ſoumettre à tout ce que la Providence ordonnoit, ou permettoit par

rapport à ſes projets. Par-là il corrigeoit ou expioit ce que ſon zéle pouvoit avoir de vicieux On peut dire auſſi qu'il entreprenoit au-deſſus de ſes forces, & peut-être n'avoit-il pas toute l'habileté néceſſaire pour conduire une entrepriſe de cette nature. Mais il faut encore avoüer, qu'il étoit difficile qu'il n'échoüât point, ayant preſque toûjours tout le monde contre lui. 1521.

Il ſe fait Dominiquain.

Quoiqu'il en ſoit, comme rien ne l'attachoit plus au ſiecle, il ſe ſentit inſpiré de le quitter, & les PP. Dominiquains n'eûrent pas beaucoup de peine à profiter de cette diſpoſition, où il ſe trouvoit, pour acquerir un homme de ce merite; d'autant plus qu'il avoit toûjours été uni de ſentimens avec eux. Il prit donc l'habit de Frere Prêcheur, & ne parut plus occupé, que du ſoin de ſe ſanctifier; juſqu'à ce que de nouvelles occaſions d'exercer ſon zéle pour le ſalut & la conſervation des Indiens, le tirerent de ſa ſolitude à l'occaſion, que nous verrons bientôt. Au reſte, je ſuis bien aiſe d'avertir ici que ce ſaint homme, ayant vû ſur la fin de ſes jours la maniere, dont les Hiſtoriens Oviedo, & Gomara ont parlé de lui, & le tour, qu'ils ont donné à ſes avantures, ne put s'empêcher d'en témoigner quelque reſſentiment, & c'eſt ce qu'Antoine Herrera, qui lui rend beaucoup plus de juſtice, a cru devoir remarquer dans ſon excellente Hiſtoire des Indes Occidentales.

Les Indiens de Cumana ſont punis & ſoumis.

Cependant l'Amiral D. Diegue, & l'Audience Royale également touchés, & de l'affront, que la Nation venoit de recevoir ſur la Côte de Cumana, & du danger, où ſe trouvoit la Colonie de Cubagua par la fuite de ſa Garniſon, firent armer un Eſcadre de quatre ou cinq Navires, pour raſſûrer les uns & venger ſur les autres le ſang Eſpagnol; & ils en donnerent le commandement à un homme de merite, nommé Jacques de Caſtellon. Cet Officier alla débarquer d'abord à l'Iſle de Cubagua, où ſa préſence fit reprendre cœur à tout le monde; il entra enſuite dans la Riviere de Cumana, & il envoya pluſieurs partis contre les Indiens, dont on fit un grand carnage. On choiſit les plus

1521. considerables parmi ceux, qui tomberent vifs entre les mains des Eſpagnols; ils furent pendus, & les autres condamnés à l'Eſclavage. Mais comme il falloit, ou abandonner abſolument la Pêche des Perles, qui étoit alors dans ſa plus grande abondance, ou s'aſſûrer de l'embouchure de la Riviere de Cumana, d'où les Habitans de Cubagua étoient obligés de tirer toute leur eau douce; le Commandant Eſpagnol reprit le deſſein, qu'avoit eu Las Caſas de bâtir une Forteresſe à cette embouchure, & il l'executa. Alors l'Iſle des Perles devint extrêmement floriſſante, on y bâtit des Maiſons de pierres, & il s'y forma une jolie Ville ſous le nom de nouvelle Cadix, ainſi que je l'ai dit ailleurs.

1522. Les Negres ſe multiplient dans l'Iſle Eſpagnole.

J'ai auſſi remarqué plus haut, qu'on s'étoit enfin déterminé à remplacer les Indiens, qui manquoient tout à fait dans l'Eſpagnole, par les Negres: mais ces nouveaux Eſclaves étoient de mauvais Mineurs, & depuis ce têms-là, les Mines ſont demeurées fermées. En récompenſe les Negres étoient très-propres aux Manufactures de Sucre, & l'on peut juger, de ce que cette Marchandiſe produiſoit alors, parce qu'on aſſûre communément, que ces magnifiques Palais de Madrid & de Tolede, qui ſont l'ouvrage de Charles-Quint, ont été entierement bâtis du provenu du ſeul droit d'entrée des Sucres de l'Iſle Eſpagnole. Cependant on peut bien croire que les Negres ne furent pas traités dans ces commencemens avec trop de douceur par des Gens accoûtumés à regarder les Indiens, comme des animaux deſtitués de raiſon; car outre que la figure & la couleur rapprochoient ceux-ci beaucoup plus des Européans, que ceux-là; l'eſclavage, où l'on retenoit les Inſulaires, étoit uniquement fondé ſur le droit du plus fort, au lieu que les Negres, ayant été achettés, & vendus par leurs propres Compatriotes, il ſembloit qu'on dût avoir moins de ſcrupule de leur faire ſentir tout le poids de la ſervitude.

Ils ſe révoltent.

Ce qui eſt certain, c'eſt que leur patience, quoiqu'ils en ayent ſur cela plus qu'aucun autre Peuple de la Terre, fut

bientôt pouſſée à bout. Ils formerent donc le deſſein, & conçurent même l'eſpérance de ſe remettre en liberté. La révolte commença par ceux, qui étoient au ſervice de l'Amiral. D. Diegue avoit une Sucrerie dans le voiſinage de la Capitale, où il faiſoit travailler cent Eſclaves, la plûpart Negres. Le 27. de Decembre de l'année 1522. une vingtaine de ces derniers, joints à un pareil nombre d'une autre Sucrerie, qui appartenoit au Licencié Lebron, ayant trouvé moyen d'avoir des armes, ſe jetterent ſur quelques Eſpagnols, qui ne ſe défioient de rien, les tuérent, & prirent le chemin de la Ville d'Azua, dans le deſſein de la ſurpendre, & après l'avoir pillé, d'aller ſe donner au Cacique Henry. L'Amiral, qui fut d'abord averti de leur marche, ſe mit dans le moment à leurs trouſſes avec peu de monde, après avoir donné ſes ordres, pour ſe faire ſuivre d'un corps de Troupes reglées, ou des Milices du Pays. Il arriva le ſecond jour ſur le bord de la Riviere *Nizao*, & il réſolut d'y attendre ſes Gens. Il apprit là que les Rebelles étoient entrés dans l'habitation d'un nommé Michel de Caſtro, qu'ils y avoient fait beaucoup de dégât, tué un Caſtillan, & enlevé un Negre avec douze Indiens; que delà ils s'étoient rendus à une lieuë d'Ocoa, où ils avoient campé, dans le deſſein de piller au point du jour une Sucrerie, que Zuazo avoit dans le voiſinage; qu'ils étoient réſolus d'y tuer tous les Chrétiens, de renforcer leurs Troupes de 120. Negres qui y étoient, & d'aller avec ce renfort s'emparer de la Ville d'Azua. 1522.

Michel de Caſtro étoit dans la petite Troupe de l'Amiral; au récit de ce qui étoit arrivé dans ſon habitation il y courut lui troiſiéme, ſans en rien communiquer à ſon Général; & il y trouva les choſes, comme on les avoit rapportées. Alors un quatriéme Eſpagnol l'ayant joint au même lieu, il envoya dire à D. Diegue qu'il alloit donner ſur les Negres à deſſein de les harceler, pour les empêcher de rien entreprendre juſqu'à l'arrivée des Troupes, & qu'il le prioit de lui envoyer du ſecours. L'Amiral fit auſſi-tôt par

Ils ſont defaits & punis.

1522. tir huit Cavaliers, & quelques Fantaſſins en croupe; & Caſtro, qui avoit eu le têms de connoître la foibleſſe des Negres, ſe crut avec ce renfort en état de les défaire, & ſe prépara à les attaquer. Les Negres de leur côté, voyant venir à eux cette poignée d'Eſpagnols, ſe rangerent en aſſés bel ordre, & reçurent de bonne grace la premiere Charge; mais ils furent ſi maltraités à la ſec , qu'ils n'eurent pas le courage d'en attendre une troiſi Caſtro eut un bras percé d'un bâton brûlé par le bou e qui ne l'empêcha point de chercher ſon Negre & douze Indiens, leſquels à ſa voix ſortirent de endroi on les avoit cachés, & vinrent le joindre. I urvint vers le midy avec tout ſon monde, & fit p vre les fuyards, dont peu échapperent, & comme à meſure qu'on les ſaiſiſſoit, on les pendoit à l'Arbre le plus proche, tout le chemin en fut bientôt bordé. Ce ſpectacle intimida tellement les Negres, qu'ils n'ont pas oſé depuis ſe révolter contre les Eſpagnols dans cette Iſle.

1523. Mauvais ſervices rendus à l'Amiral par Paſſamonté.

L'année ſuivante, ſur les repréſentations, qui furent faites à l'Empereur, que les Départemens des Indiens ne ſubſiſtant plus, les Officiers de l'Audience Royale, réduits à leurs appointemens, ne pouvoient plus ſoutenir leur rang, ni entretenir leurs familles, ce Prince les augmenta de moitié, de ſorte qu'ils montoient à 300000. Maravedis. L'Amiral reçut par la même voye des lettres fulminantes du Conſeil des Indes. Paſſamonté, qui n'avoit encore pu s'accommoder avec aucun Gouverneur, avoit des raiſons particulieres de deſſervir D. Diegue, & il avoit envoyé en Cour un Mémoire contre lui, dont on crut, ou l'on fit ſemblant de croire qu'au moins une partie étoit vraye. Il lui reprochoit ſurtout d'avoir uſurpé preſque tous les droits de l'Audience Royale, & d'avoir donné à la Déclaration de l'Empereur, qui le rétabliſſoit dans ſa Charge de Vice-Roi, une étenduë, qu'elle ne pouvoit avoir. Sur cette accuſation il fut enjoint à D. Diegue, ſous peine de décheoir de tous ſes privileges, & même de tous ſes titres, de remettre

mettre les choſes dans leur premier état, & afin qu'il ne pût pas prétendre cauſe d'ignorance d'un tel ordre, l'Audience Royale fut chargée de le faire publier, & de tenir la main à ſon exécution. 1523.

Il eſt rappellé en Eſpagne, & fait connoître ſon innocence.

Fort peu de têms après l'Amiral reçut une autre lettre, par laquelle le Conſeil lui mandoit, qu'ayant à regler pluſieurs choſes, qui concernoient ſon Gouvernement, on jugeoit ſa préſence néceſſaire en Eſpagne, & qu'on le prioit de s'y rendre au plûtôt. Il comprit parfaitement qu'il étoit révoqué; d'autant plus, que le P. Louis de Figueroa, un des trois Commiſſaires envoyés par le Cardinal Ximenez à l'Iſle Eſpagnole, venoit d'être nommé à l'Evêché de la Conception, & déclaré Préſident de l'Audience Royale, avec toute l'authorité de Gouverneur. Il obéït donc, mais étant arrivé à la Cour, il plaida ſi bien ſa cauſe auprès de l'Empereur, que ce Prince & tout le Conſeil ne purent s'empêcher de reconnoître ſon innocence ſur tous les chefs d'accuſation, dont on l'avoit chargé. Il n'eût pas plus de peine à mettre dans la plus grande évidence ſon exactitude à faire obſerver les Ordonnances, ſon zele pour le bien public, & pour le ſervice de l'Empereur, & que tout ſon malheur venoit de ce que Paſſamonté & les autres Officiers Royaux ne voyoient pas volontiers un homme, qui les éclairoit de ſi près, ou dont l'authorité les incommodoit. Il ne paroiſſoit pas difficile après cela d'obtenir qu'on lui fît juſtice ſur toutes ſes prétentions, & il la ſollicita vivement auprès de l'Empereur. Charles-Quint accorda enfin à ſes Importunitez des Commiſſaires, mais l'affaire traîna ſi fort en longueur, que le malheureux D. Diegue, par un ſort tout ſemblable à celui de ſon Pere, & même dans un âge bien moins avancé, vit trancher ſes jours, au milieu de ſes inutiles pourſuites, ainſi que nous le verrons bientôt.

Nouveaux Reglemens pour les Indiens.

L'Empereur occupoit alors ſans ceſſe le Conſeil des Indes à chercher les moyens de conſerver le peu, qui reſtoit d'Indiens fideles dans l'Iſle Eſpagnole. Enfin après pluſieurs

1523. | 1525. Assemblées de Théologiens, de Canonistes & d'autres Personnes habiles, & d'une expérience consommée; le premier jour de Septembre de cette même année 1525. Sa Majesté fit écrire aux deux Superieurs Généraux des Dominiquains & des Franciſquains, que la diverſité des ſentimens, touchant la maniere d'en uſer avec les Indiens, ne lui permettant pas de prendre une réſolution fixe & invariable, & le Siege Epiſcopal étant vacant, il leur donnoit ſur cela toute ſon authorité, déchargeoit ſa conſcience ſur la leur, & recommandoit à l'un & à l'autre, d'impoſer à ces Inſulaires tel tribut & tel travail, qu'ils jugeroient convenables. Ce qui obligeoit l'Empereur de s'adreſſer à ces deux Religieux, c'eſt que le P. de Figueroa Evêque de la Conception, & nommé Préſident de l'Audience Royale, venoit de mourir en Eſpagne, & qu'avant qu'il eût un ſucceſſeur en état d'agir, il pouvoit arriver bien des déſordres, que ce Prince vouloit prévenir. Une autre Ordonnance, que rendit Charles-Quint dans le même têms, faiſoit voir que la Colonie de l'Iſle Eſpagnole étoit déjà fort diminuée. Car elle déclaroit que quiconque voudroit aller s'y établir, ſurtout à la Conception, outre le paſſage, qu'on lui donneroit gratis, pourroit avoir ſix Eſclaves Negres, & cela contre une déclaration faite quelques années auparavant, par laquelle il étoit défendu d'avoir dans une habitation plus de Noirs, que de Blancs. Au reſte c'étoit la Conquête du Mexique, qui avoit cauſé le dépeuplement, dont nous parlons, & il fut encore augmenté par la Conquête du Perou, dont il n'eſt pas poſſible de faire comprendre quelle fut l'occaſion, ſans remonter au têms de la fondation de Sainte Marie l'Ancienne du Darien, & ſans reprendre la ſuite de ce qui ſe paſſa dans cette Colonie, après qu'on en eût chaſſé Nicueſſa. C'eſt ce que je vais faire en peu de mots.

Balboa s'empare de toute l'authorité dans la Province du Darien.

J'ai dit qu'on y avoit établi une eſpece de République, ſous l'authorité de quelques Magiſtrats. Les Partiſans de Nicueſſa, & ceux d'Enciſo n'ayant pu réüſſir à faire changer cette forme de Gouvernement, elle ſubſiſta, mais en appa-

rence seulement, parce qu'insensiblement Balboa s'attira toute l'authorité. Cela parut principalement par la maniere, dont il en usa à l'égard d'Enciso, à qui il osa bien faire le Procès. Je ne trouve nulle part, si depuis la déposition de ce Commandant, il étoit survenu quelque nouvelle broüillerie entre lui & Balboa; mais il y a bien de l'apparence qu'ayant un parti déclaré en sa faveur, il fit de nouveaux efforts pour maintenir son droit, & se porta pour Alcaïde Major. Ce qui est certain, c'est que Balboa le fit mettre en Prison, l'accusa d'avoir usurpé une Charge, dont le Roi seul pouvoit lui donner les Provisions, & cela sur la simple nomination d'un Particulier, qui n'avoit jamais eu d'authorité dans la Province, & qui étoit mort; qu'il confisqua tous ses biens, & ne lui rendit la liberté, à la priere des plus considerables Habitans, qu'à condition, qu'il s'embarqueroit pour la Castille, ou pour l'Isle Espagnole, sur le premier Navire, qui partiroit de Sainte Marie. 1511. | 1524.

Il envoye demander du secours à l'Amiral.

Il songea ensuite à se procurer les secours, dont la Colonie avoit besoin, & ayant fait regler dans le Conseil qu'on envoyeroit demander à l'Amiral des provisions, des munitions, & des Hommes, il fit nommer pour cette Commission le Regidor Valdivia son ancien ami. Il représenta ensuite qu'il étoit à propos d'informer la Cour, de la situation présente de la Province du Darien, & des grandes richesses, qu'on esperoit y découvrir, & il persuada à Zamudio son Collegue de passer lui-même en Castille. Il avoit en cela deux vûës; la premiere, de rester seul saisi de toute l'authorité, & la seconde, d'avoir à la Cour un homme, qui eût autant d'interêt que lui, à prévenir le Roi & ses Ministres, sur tout ce qui s'étoit passé d'irrégulier au sujet de Nicuessa & d'Enciso. Celui-ci de son côté étoit bien résolu à tirer raisons des injustices, qu'on lui avoit faites, & il se prépara à profiter du Bâtiment, qui devoit porter Valdivia & Zamudio à San-Domingo, pour sortir d'une Colonie, où son Ennemi étoit le maître. On avertit Balboa qu'Enciso comptoit de s'embarquer avec les deux Députés, moins

1511. | 1524.

pour déferer à l'Arrêt, qui l'y condamnoit, que pour aller porter ſes plaintes au Tribunal du Roi. Balboa fit alors ſes réflexions ſur les ſuites, que ce voyage pouvoit avoir, & travailla ſous main à l'empêcher. Des Perſonnes, qui ſe diſoient amis d'Enciſo, l'allerent trouver, & lui dirent que, s'il vouloit reſter à Sainte Marie, ils ſe faiſoient fort de le faire agréer à Balboa: qu'ils ſçavoient même que ce Magiſtrat étoit très-diſpoſé à bien vivre avec lui, & qu'ils ne le croyoient pas éloigné de le rétablir dans la Charge d'Alcaïde Major. Mais Enciſo ne prit pas le change, & Balboa pour s'aſſûrer d'une protection, qui pût le mettre à couvert de l'orage, remit à Valdivia un préſent conſiderable en Or pour le Tréſorier Général Paſſamonté, dont il ſçavoit que le crédit étoit fort grand auprès du Roi, & des Principaux Miniſtres.

Il fait la guerre aux Indiens avec ſuccès.

Valdivia fut ſix mois entiers dans ſon Voyage: à cela près ſa négociation eut tout le ſuccès, que Balboa s'en étoit promis, il revint avec des proviſions & des Hommes, & rendit à l'Alcaïde Major des Lettres de l'Amiral, qui l'aſſûroit d'un plus puiſſant ſecours, dès que le Renfort, qu'il attendoit lui même de Caſtille, ſeroit arrivé. Mais il s'étoit paſſé pendant ces ſix mois bien des choſes, qui avoient fort relevé les Eſperances de Balboa, & dont il ne tarda pas à donner avis à D. Diegue, par le même Valdivia, qu'il lui dépêcha une ſeconde fois. Il s'étoit mis à la tête d'une Troupe de 130. Braves, parmi leſquels étoient Rodrigue Enriquez de Colmenarez, cet ami de Nicueſſa, dont nous avons parlé plus haut François Pizarre, & Diego de Almagro; que nous verrons bientôt entreprendre la Découverte du Perou; & il avoit fait des Courſes dans tout le Pays juſqu'à Nombre de Dios, répandant partout la terreur de ſon nom, & ne donnant ſon amitié à ceux, qui la recherchoient, qu'au prix de leur Or: auſſi en revint-il tellement chargé à Sainte Marie, que le Quint du Roi, dont Valdivia fut chargé, pour le remettre au Tréſor Royal à San-Domingo, fut de 300. Marcs d'Or, qui faiſoient 15000. Peſos. Mais il y avoit plus encore.

1511. | 1524. Premiers Indices de la Mer du Sud & du Perou.

Un jour, que le fils d'un Cacique allié avoit préſenté à Balboa & à Colmenarez une grande quantité d'Or ; comme on le peſoit pour en faire la répartition, il ſurvint une aſſés groſſe querelle, au ſujet du partage, & l'on fut ſur le point d'en venir aux mains. Le jeune Cacique, qui étoit préſent, en fut ſurpris & ſcandaliſé, & s'étant approché de la Balance, il la ſecoüa violemment & renverſa tout l'Or, qui y étoit ; puis ſe tournant vers les Eſpagnols, « puiſque » vous vous querellés pour ſi peu de choſe, leur dit-il, & » qu'apparemment c'eſt ce métal, qui vous a fait abandon- » ner votre Patrie, eſſuyer tant de fatigues, courir tant de » dangers, & inquieter tant de Peuples, qui joüiſſoient » d'une paix profonde, que rien n'avoit encore troublé ; je » veux vous faire connoître un Pays, ou vous aurés dequoi » vous contenter. Mais pour y pénétrer, il vous faut bien » d'autres forces, que celles, que vous avés : vous aurés » à combattre des nations nombreuſes, & des Rois puiſ- » ſans, qui ne manquent, ni de courage, ni de tout ce » qui eſt néceſſaire pour ſe bien défendre. » On lui demanda de quel côté étoit ce Pays ſi opulent, & il répondit qu'après avoir marché ſix jours de l'endroit, où ils étoient alors, allant toûjours au midi, ils trouveroient un Cacique très-riche en Or, & au-delà une Mer d'une étenduë immenſe, ſur laquelle il y avoit des Vaiſſeaux peu inferieurs en grandeur à ceux des Eſpagnols ; enfin qu'en ſuivant ſur cette Mer le même air de vent, ils arriveroient dans un Royaume, où l'Or étoit ſi commun, qu'on s'en ſervoit aux uſages les plus ordinaires. Ces avis réjoüirent fort les Caſtillans, & les empêcherent de reſſentir la confuſion, que leur devoient cauſer l'action & les reproches de l'Indien. Balboa reprit peu de têms après la route de Sainte Marie, fort réſolu de ne rien négliger, pour profiter de tout ce qu'il venoit d'apprendre, & Valdivia étant arrivé quelques jours après lui de ſon premier Voyage, il le fit repartir ſur le champ, pour porter à l'Amiral de ſi heureuſes nouvelles, & l'engager à ne point differer le ſecours, qu'il lui avoit promis.

1511. | 1524. Balboa reçoit de fâcheuses nouvelles de Castille.

On fut bien des années sans sçavoir ce qu'étoit devenu cet Envoyé : ce ne fut qu'en 1519. qu'on apprit par hazard qu'ayant fait naufrage sur de petites Isles nommées les Caymans, qui sont au Nord Oueſt de la Jamaïque, & ayant voulu passer à la Terre Ferme du côté de l'Yucatan, il étoit tombé entre les mains d'un Cacique, qui le sacrifia à ses Idoles & le mangea. Balboa de son côté, après s'être désennuyé quelque têms à faire de nouvelles Conquêtes, se lassa d'attendre, & voulut passer lui-même à San Domingo, & de là en Castille, où il comptoit bien qu'avec l'Or, qu'il y porteroit, il surmonteroit tous les obstacles ; mais la Colonie s'opposa à ce Voyage, & il fallut consentir que quelque autre le fît pour lui. Il s'en consola par l'arrivée de deux Navires, que l'Amiral lui envoyoit : ils étoient chargés de munitions, & portoient une Recrue de 150. hommes choisis. Balboa reçut par la même voye des Provisions de Capitaine Général signées de Passamonté, auquel le Roi avoit, disoit-on, donné ce pouvoir. Mais il eut en même têms des nouvelles bien fâcheuses de Castille. Zamudio lui mandoit que le Roi étoit extrêmement indigné contre lui, & qu'Enciso lui rendoit de fort mauvais services à la Cour ; qu'il rejettoit sur lui une bonne partie des violences, qu'on avoit exercées contre le malheureux Nicuessa, & qu'il y avoit ordre de lui faire son procès. Il fut effectivement condamné pour le Civil à indemniser Enciso de toutes les pertes & de tous les frais, qu'il lui avoit causés ; mais pour le Criminel, Ferdinand ne voulut pas qu'il y eût de Jugement porté, que l'accusé n'eût été oüi.

1513. | 1524. Il découvre la Mer du Sud.

Balboa comprit, en apprenant ces nouvelles, qu'il étoit perdu, si le succès de la grande Entreprise, qu'il méditoit, ne lui meritoit l'abolition du passé. Il résolut donc de ne plus la differer, & ayant choisi 190. hommes, sur lesquels il crut pouvoir compter. Il travailla avec toute la diligence possible à faire ses provisions, à regler toutes choses dans la Colonie pour le têms de son absence, & à discipliner sa Troupe. Enfin, au commencement de Septembre

de l'année 1513. Il s'embarqua ſur un Brigantin, qui le porta dans les Terres d'un Cacique, nommé Careta, avec lequel il avoit fait alliance. De-là, il prit le chemin des Montagnes avec des Guides, que lui avoit donnés le Prince Indien. Il lui fallut combattre ſur la route une nombreuſe armée de Barbares, qui l'attaquerent avec aſſés de réſolution, mais que quelques coups d'Arquebuſe tirés fort à propos, diſſiperent auſſitôt après la premiere charge; & le 25. du même mois, ſes Guides l'ayant averti qu'on voyoit la Mer de deſſus une Montagne, qu'ils lui marquerent, il y monta ſeul, & la découvrit en effet. Le premier ſignal, qu'il en donna, fut de ſe mettre à genoux, & d'élever les mains au Ciel, pour rendre graces à Dieu d'un évenement ſi avantageux à ſa Patrie, & ſi glorieux pour lui. Il fit cela par deux fois, & à la ſeconde, toute la Troupe en fit de même; après quoi, tous eurent la permiſſion de venir voir une Mer, ſur laquelle on leur avoit aſſûré qu'ils trouveroient de ſi grands thréſors. 1513. | 1524.

Balboa ne manqua pas de leur faire obſerver, qu'il n'y avoit plus aucun lieu de douter de la ſincerité du récit, que leur avoit fait le jeune Cacique, puiſque juſques-là tout y étoit parfaitement conforme: & il ajoûta que le même Dieu, qui les avoit ſi heureuſement conduits, dans toutes leurs entrepriſes, ne les abandonneroit pas au milieu d'une expedition, dont le but principal étoit la propagation de l'Evangile. Balboa parloit bien; & d'ailleurs il avoit dans le ſouverain degré le talent de gagner tous ceux, qui étoient ſous ſes ordres, parce que toute la diſtinction, qu'il affectoit, c'étoit de prendre pour lui les plus rudes travaux, & les plus grands dangers. Auſſi eut-il le plaiſir dans cette occaſion, comme dans toutes les autres, de voir tous ſes Gens diſpoſés à le ſuivre partout, où il voudroit les mener. Il réſolut bien d'en profiter; mais il ne crut pourtant pas devoir s'expoſer plus avant avec ſi peu de monde, & il jugea même à propos de s'aſſûrer d'abord de tous les Caciques des environs de tous les lieux, par où il auroit à paſſer.

1513. | 1524. Il en prend poſſeſſion.

Il ſe borna donc pour lors à prendre poſſeſſion du Pays, où il ſe trouvoit, & de la Mer, qu'il venoit de découvrir. Cette Mer forme en cet endroit un Golphe, auquel il donna le nom de Saint Michel, en mémoire du jour qui fut deſtiné pour la cérémonie, dont je viens de parler, & qui fut le 29. de Septembre. Ce jour là, après que Balboa eût fait à terre toutes les formalités requiſes en pareilles rencontres, il entra dans la Mer juſqu'à la ceinture, tenant ſon Epée haute d'une main, & ſon Bouclier de l'autre, & dans cette ſituation, adreſſant la parole aux Caſtillans & aux Indiens, qui bordoient le Rivage: « Vous m'êtes témoins, leur dit-il, » que je prends poſſeſſion de cette Mer pour la Couronne » de Caſtille, & je proteſte que je ſçaurai bien avec cette Epée » lui en conſerver le Domaine. » Il s'embarqua enſuite avec une partie de ſes Gens ſur des Canots Indiens, qui ſe rencontrerent là; il reconnut de petites Iſles, autour deſquelles il ſe faiſoit une très-abondante Pêche de Perles, & il leur en donna le nom: puis ayant voulu pouſſer au large, il ſe trouva preſque hors de la vûë de terre, & fut aſſailli d'une violente Tempête, dont il ne ſe ſauva que par une eſpece de Miracle.

1514. | 1524. Il retourne à Sainte Marie.

Echapé de ce péril, où ſa témerité l'avoit engagé, il retourna à Sainte Marie, où il n'arriva que le 14. de Janvier 1514. ayant, ſelon ſa coûtume, fait pluſieurs excurſions ſur les Terres de differens Caciques, dont il gagna les uns, & dompta les autres. Il rapporta encore de cette expedition de grandes richeſſes en Or & en Perles, & ſon premier ſoin, après s'être un peu délaſſé de tant de fatigues, fut d'inſtruire le Roi & les Miniſtres de l'importante Découverte, qu'il venoit de faire, des ſuites avantageuſes, qu'elle pouvoit avoir, & de la néceſſité de ne point différer à en profiter. Il confia ſes Lettres à un nommé Pierre de Arbolancho, & il les accompagna d'une très-grande quantité d'Or, & des plus belles Perles qu'il eût, tant pour le quint du Roi, que pour faire des préſens à ceux, qu'il lui importoit plus de mettre dans ſes interêts. Arbolancho partit

tit au commencement de Mars, & remplit à ſon arrivée toute la Cour d'une très-grande joye. Fonſeca, pour lors Evêque de Burgos, & le Commandeur Lopé de Conchillos gouvernoient en ce têms-là toutes les affaires du Nouveau Monde avec une authorité preſque ſouveraine, parce que le Conſeil des Indes n'étoit pas encore établi. Ces deux Seigneurs firent au Député de Balboa un acceüil très-gracieux, & ils voulurent qu'il eût l'honneur de préſenter lui-même au Roi, ce dont il étoit chargé pour ce Prince de la part de la Colonie. Ferdinand le reçut bien, lui fit diverſes queſtions, auſquelles cet Officier répondit d'une maniere très-favorable à Balboa, & le Prince ordonna en effet à l'Evêque de Burgos d'avoir ſoin que les ſervices de ce Commandant ne fuſſent pas ſans récompenſe. 1514. | 1524.

Dom Pedrarias Davila Gouverneur de la Province du Darien.

Le malheur de Balboa fut qu'Arbolancho n'arriva point en Eſpagne deux mois plûtôt: mais les grands coups étoient déjà portés; le Roi, à qui l'on avoit fait comprendre que la Colonie établie ſur le Darien, alloit devenir un grand objet, s'étoit déterminé à lui donner un Chef, qui fût de caractere & d'un rang à y contenir le Peuple dans la ſoûmiſſion, & à y faire reſpecter l'authorité ſouveraine. Il propoſa cette place au Commandeur D. Diegue del Aguila; mais ce Seigneur, je ne ſçai pour quelle raiſon, le remercia. On lui propoſa enſuite D. Pedrarias Davila, Officier de naiſſance & de merite, & à qui le ſurnom de Galand & de Jouſteur, n'ôtoit pas la réputation de brave Homme, qu'il s'étoit juſtement acquiſe par pluſieurs belles actions. Quelques autres Seigneurs s'étoient mis ſur les rangs; mais l'Evêque de Burgos ayant appuyé Pedrarias, il fut préferé. On travailla en diligence à ſes Inſtructions, & il partit le 12. d'Avril 1514. peu de jours avant l'arrivée d'Arbolancho.

Son arrivée à Sainte Marie.

La Flotte, qui le portoit, étoit de 15. Vaiſſeaux bien équipés. Il menoit avec lui le Pere Jean de Quevedo Franciſquain, ſacré Evêque de Terre Ferme; car c'eſt le Titre qu'on lui donne ordinairement, quoique ſon ſiege fût à Sainte

1514. | 1524. Marie l'Ancienne. C'eſt le même Prélat, dont nous avons parlé ailleurs à l'occaſion des délibérations, qui furent faites en préſence de Charles-Quint, au ſujet des Indiens. Un bon nombre de Miſſionnaires du même Ordre de Saint François, des Eccleſiaſtiques, & environ 2000. tant Soldats, qu'Habitans, étoient ſur cette Flotte. Le Roi avoit donné pour Lieutenant au nouveau Gouverneur, Jean de Ayora, pour Alcaïde Major, Jean de Eſpinoſa, qui fut dans la ſuite Préſident de l'Audience Royale de San-Domingo, & Gouverneur de l'Iſle Eſpagnole, & pour Alguazil Major, Charge, qui répond à celle de Grand Prevoſt, Enciſo; ce qui fut plus que toute autre choſe de mauvais augure pour Balboa. Il y avoit outre cela quatre Officiers Royaux, auſquels, auſſi bien qu'à l'Evêque, le Gouverneur avoit ordre de communiquer toutes choſes. Gonzale Fernandez d'Oviedo y Valdez, dont nous avons une Hiſtoire du Nouveau Monde, que j'ai déjà citée pluſieurs fois, étoit un de ces quatre Officiers, & ſon emploi étoit celui de Contrôleur des Mines, & des Fontes de l'Or. Cette Flotte arriva vers la fin de Juillet, au Golphe d'Uraba, & moüilla à une lieuë & demie de Sainte Marie, où Pedrarias envoya auſſi-tôt donner avis de ſa venuë.

Sa Réception. Celui qui fut chargé de cette Commiſſion, étant entré dans la Ville, demanda à parler au Commandant: on le lui montra, & il fut fort ſurpris de voir un homme ſi célébre avec une ſimple Camiſole de Cotton, ou de Cannevas ſur ſa chemiſe, un Caleçon, & des ſouliers de corde; faiſant couvrir de feüilles une aſſés méchante Caſe, qui lui ſervoit de demeure ordinaire. Mais l'Hiſtorien, qui rapporte cette circonſtance, remarque fort judicieuſement, que c'étoit par cette ſimplicité, que Balboa étoit devenu la terreur de tant de Nations, & s'étoit tellement attaché tous ceux, qui compoſoient la Colonie du Darien, qu'encore qu'on y comptât à peine 450. Hommes en état de porter les armes, Pedrarias, avec toutes les forces, qu'il avoit amenées d'Eſpagne, ne ſeroit jamais venu à bout, de ſe mettre en poſſeſſion de ſon Gouvernement, ſi Balboa eût entrepris

Herrera.

de s'y oppoſer. Ce Gouverneur ne s'étoit pas même attendu à y être reçû ſans obſtacle ; mais il fut agréablement trompé. Son Envoyé s'étant approché de Balboa, lui dit : « Monſieur, D. Pedrarias Davila, que ſon Alteſſe a nommé » Gouverneur de cette Province, eſt dans la Rade avec ſa » Flotte. » Balboa, ſans paroître ému, lui répondit : « Aſſû- » rés-lui qu'il eſt le bien venu, & que tous ce que nous ſom- » mes ici de Sujets du Roi, ſommes très-diſpoſés à lui ren- » dre les reſpects & l'obéïſſance, que nous lui devons. » Cependant il s'éleva dans la Ville un aſſés grand murmure, il ſe fit des Aſſemblées, & il ne tint qu'à Balboa, que toute la Colonie ne ſe ſoulevât en ſa faveur ; mais il avoit pris le parti de la ſoumiſſion, & il ne s'en départit point. Il ne voulut pas même que perſonne parût armé devant le Gouverneur, & il alla au devant de lui avec tous ſes Braves, comme un Préſident à la tête d'un Conſeil. Il lui fit ſon Compliment de la maniere la plus reſpectueuſe, & l'ayant conduit dans ſa Cabane, il lui fit ſervir un repas, qui conſiſtoit en pain de Maïz, en Caſſave, en Fruits & en Racines du Pays, avec de l'eau du Fleuve pour toute boiſſon. 1514. | 1524.

Il fait faire le procès à Balboa.

Dès le lendemain, Pedrarias commença à examiner, ſi tout ce qui ſe diſoit, & tout ce qui avoit été mandé au Roi, des grandes Entrepriſes & des Conquêtes de Balboa, étoit conforme à l'exacte verité, & il trouva qu'en tout cela il n'y avoit rien d'exaggeré, que la Mer du Sud étoit découverte, & tout le Pays, juſqu'à cette Mer, entierement ſoumis ; mais les gens qui l'avoient ſuivis d'Eſpagne, & qui s'étoient imaginé qu'il n'y avoit qu'à ſe baiſſer, ou à tendre des filets dans la Riviere pour avoir de l'Or, ſe virent bien loin de compte, lorſqu'ils eurent oüi faire le récit de ce qu'il en avoit coûté aux anciens Colons pour s'enrichir. Peu de jours après le Gouverneur fit publier l'ordre, qu'il avoit, de finir le procès de Balboa, & il commanda à l'Alcaïde Major de faire ſa Charge. Ce Magiſtrat commença par ſe rendre maître de la Perſonne de l'accuſé, & après avoir examiné les Charges contenuës dans le Memoire d'Enciſo, il le con-

1514. damna à une très-groſſe amende, puis il le mit en liberté.

Cette affaire terminée, Pedrarias, ſuivant le Plan, que Balboa s'étoit propoſé, prit des meſures pour faire des peuplades dans les endroits, que ce Capitaine avoit marqués; mais tandis qu'il paroiſſoit agir avec lui dans une bonne intelligence, qui charmoit tout le monde, il écrivit au Roi que la Colonie du Darien n'étoit pas à beaucoup près ſur un auſſi bon pied, qu'on l'avoit mandé à ſon Alteſſe. D'autres Lettres partirent en même temps, où les anciens Colons faiſoient de grandes plaintes contre quelques Officiers, qui étoient venus avec le Gouverneur, & la ſuite fera connoître que ces dernieres accuſations étoient mieux fondées que les premieres.

1514. | 1521. Sa mauvaiſe foy en écrivant au Roi.

Etat où ſe trouve la Colonie. Balboa eſt nommé Adélantade de la Mer du Sud.

En effet, Pedrarias avoit trouvé la Colonie dans un état très-floriſſant; tout le monde étoit content, on ne voyoit que Fêtes, on n'entendoit que chants d'allegreſſe au ſon de toutes ſortes d'Inſtrumens; les Terres étoient enſemencées, & commencoient à fournir aſſés de vivres pour nourrir les Habitans: les Caciques étoient, non ſeulement ſoumis, mais pour la plûpart tellement affectionnés aux Eſpagnols, que ceux-ci pouvoient aller ſeuls, ſans rien craindre, d'une Mer à l'autre. Auſſi le Roi ayant parfaitement démêlé la verité au travers des nuages, dont on vouloit l'obſcurcir, écrivit l'année ſuivante à Pedrarias, que voulant reconnoître les grands ſervices, que lui avoit rendu Vaſco Nugnez de Balboa, il le créoit ſon Adélantade pour la Mer du Sud, & les Provinces de *Panama* & de *Coyba*; qu'il prétendoit qu'on lui obéît dans l'étenduë de ce diſtrict, comme à lui-même, & qu'il vouloit que tout le monde ſçût l'eſtime, qu'il faiſoit de ſon mérite: enfin, qu'encore qu'il dût être ſubordonné au Gouverneur Général, ſon intention étoit qu'on ne le gênât en rien, ſur tout ce qui regarderoit le ſervice & le bien de l'Etat. Le Roi ajoûtoit qu'il reconnoîtroit le zele de Pedrarias pour ſa perſonne au traittement, qu'il feroit à Balboa, dont il ſouhaittoit qu'il prît les avis en toutes choſes.

1515. | 1524. Pedrarias lui fait couper la tête.

Rien n'étoit plus flatteur pour Balboa, que ces Lettres de ſon Prince, mais elles ne firent apparemment qu'avancer ſa perte. Pedrarias étoit un homme violent, & il s'en fallut bien qu'il gouvernât avec la même douceur, qu'avoit fait l'Adélantade. Dès l'année 1515. Oviedo paſſa ſecrettement en Caſtille pour y faire de grandes plaintes contre lui. Il en avoit été fort maltraité, auſſi bien que Balboa, & ils avoient même été mis en priſon, je n'ai pû ſçavoir à quel ſujet. Balboa écrivit de ſon côté au Roi une grande Lettre dattée du 16. Octobre 1515. dans laquelle il ſe plaignoit fort du Gouverneur. L'année ſuivante l'Evêque le réconcilia, mais la réconciliation, ſi elle fut ſincere, ne fut pas de durée, puiſque deux ans après Pedrarias fit faire le procès criminel à Balboa, contre lequel on l'avoit aigri de nouveau par de faux rapports. La Mort de Nicueſſa, & les violences exercées contre Enciſo, lui furent encore reprochées; on y ajoûta le crime de Félonie, qui conſiſtoit en ce qu'il avoit, diſoit-on, voulu uſurper le Domaine du Roi. Il eut beau ſe récrier contre de pareilles accuſations, dont les unes ne devoient plus avoir lieu après le Jugement définitif porté contre lui par l'Alcaïde Major, & les autres étoient abſolument fauſſes: il eut la tête coupée à Sainte Marie, au grand regret de toute la Colonie. Il n'avoit que 42. ans, & le Roi perdit en lui le plus grand Sujet, qu'il eût alors dans les Indes. Ce qu'il avoit fait dans le peu d'années, qu'il avoit Commandé dans la Caſtille d'Or, ne laiſſe aucun lieu de douter qu'il n'eût bientôt découvert & conquis le Perou, ſi on ne lui eût pas donné de Superieur au moment, qu'il ſe diſpoſoit à partir pour cette grande expédition.

1517. | 1524.

Cruautés exercées par Pedrarias dans la Caſtille d'Or.

Les PP. de S. Jerôme, qui gouvernoient l'Iſle Eſpagnole, lorſque la nouvelle de cette exécution y arriva, & dont l'authorité, ainſi que je l'ai marqué ailleurs, s'étendoit ſur tous les Gouverneurs des Indes, témoignerent beaucoup de reſſentiment contre Pedrarias, & lui en écrivirent en des termes, qui durent lui faire connoître ce qu'on penſoit de cette action dans toute l'Amerique. Ils ajoûterent

1517. | 1524. qu'ils avoient reçû beaucoup d'autres plaintes de ſa conduite, & qu'il ne devoit pas ignorer que l'intention du Roi étoit, qu'il ne fît rien ſans la participation du Conſeil de ſa Province. Il étoit déjà bien tard pour donner ces avis à Pedrarias, du moins touchant la maniere, dont il en uſoit à l'égard des Indiens; ou, s'il fut averti à têms, il profita bien peu de l'avertiſſement. Las Caſas ſans le nommer, mais en le déſignant de maniere à ne s'y pouvoir tromper, nous le repréſente comme une bête féroce déchaînée par le Tout-Puiſſant dans ſa fureur, pour exterminer un peuple, dont il falloit que les crimes fuſſent montés à leur comble, pour mériter tout ce que Pedrarias lui fit ſouffrir. C'eſt tout dire que ce Gouverneur ravagea & déſola depuis le Darien juſqu'au Lac Nicaragua 500. lieuës d'un Pays très-peuplé, le plus beau & le plus riche, qu'il fût poſſible de voir, & que ſans diſtinction d'Alliés & d'Ennemis, il exerça indifferemment ſur tous des cruautés, qu'on ne pourroit jamais croire, ſi les preuves n'en avoient été dépoſées au Greffe du Fiſc Royal, auquel Las Caſas ne craint point de renvoyer ſes Lecteurs.

Sainte Marie l'Ancienne tranſportée à Panama.

Cependant on peut bien juger qu'un homme de ce caractere ſouffroit fort impatiemment la dépendance, où il ſe voyoit de tant de Superieurs, & ce fut le déſir de ſecoüer un joug, auquel il ne pouvoit ſe réſoudre à ſe ſoumettre, qui contribua plus que toute autre choſe à la deſtruction de Sainte Marie l'Ancienne; car il s'imagina qu'en allant s'établir ſur la Mer du Sud, l'éloignement le pourroit plus aiſément ſouſtraire à l'authorité de ceux, qui commanderoient dans l'Iſle Eſpagnole, & le délivreroit de l'obligation, qu'on lui avoit impoſée de prendre les avis du Conſeil de ſa Province. En 1518. il envoya l'Alcaïde Major Diego de Eſpinoſa à Panama, avec ordre d'y bâtir une Ville, ce qui fut exécuté. Il écrivit en même têms au Roi que le Pays, où étoit ſituée Sainte Marie, n'étoit pas propre à un grand établiſſement, & qu'il convenoit au bien de la Colonie de tranſporter le ſiege Epiſcopal à Panama. Il reçut

1518. | 1524.

l'année ſuivante une réponſe favorable, & auſſi tôt il envoya ordre à Oviedo, qui commandoit ſur le Darien en qualité de ſon Lieutenant, de tranſporter à Panama tout ce qu'il y avoit d'Habitans à Sainte Marie, & juſqu'aux Troupeaux. 1518. | 1524.

Cela fait, il reprit le projet des Découvertes dans la Mer du Sud, formé par Balboa. Il ſongeoit auſſi depuis quelque têms à peupler les environs du Lac Nicaragua, dont il prétendoit avoir fait la premiere découverte, & il avoit envoyé un nommé Herrera à l'Iſle Eſpagnole, pour lui en amener un puiſſant ſecours. Herrera trouva moyen d'engager dans cette entrepriſe un riche Habitant, qui avoit nom Jean de Baſurto, lequel fit à ce deſſein une grande levée d'Hommes & de Chevaux. Mais comme l'armement traîna un peu en longueur, Baſurto apprit en arrivant à Panama, que Pedrarias avoit donné le Commandement de l'entrepriſe de Nicaragua à ſon Capitaine des Gardes, François Fernandez de Cordouë. Il en témoigna beaucoup de reſſentiment, & Pedrarias pour l'appaiſer, lui propoſa de continuer les Découvertes ſur la Mer du Sud, qu'un nommé Paſcal de Andagoya avoit pouſſées en 1522. juſques à Cuzco. Baſurto accepta la propoſition avec joye, mais ne trouvant point à Panama toutes les choſes, dont il avoit beſoin pour une entrepriſe de cette conſequence, il prit le parti d'aller s'équipper à l'Iſle Eſpagnole, & mourut dans ce Voyage à Nombre de Dios. On n'en eut pas plûtôt avis à Panama, que François Pizarre & Diego de Almagro, qui s'étoient puiſſamment établis dans cette Ville là, repréſenterent au Gouverneur qu'il n'étoit pas de ſon honneur d'aller chercher hors de ſa Province des Sujets, pour exécuter de pareils deſſeins; qu'il s'y en trouvoit d'auſſi propres qu'en aucun autre endroit des Indes, & que leur experience & leurs longs ſervices méritoient bien qu'on leur donnât la préference ſur des Etrangers.

Il ſonge tout de bon à la Découverte du Perou.

Pedrarias ſe laiſſa d'autant plus aiſément perſuader, que ſans rien mettre du ſien, il pouvoit faire ſes conditions auſſi

Aſſociation entre Pizarre, Almagro, &

1524. Fernand de Lucques pour la Conquête du Perou.

bonnes qu'il voudroit, & il les fit en effet très-avantageuſes. Pizarre, Almagro, & un Eccleſiaſtique fort riche, nommé Fernand de Lucques, lequel avoit été Ecolatre de l'Egliſe de Sainte Marie l'Ancienne, firent entre eux une aſſociation, dont les principaux articles furent, que Pizarre, qui étoit homme de main, & qui toute ſa vie avoit Voyagé, & fait la guerre aux Indiens, ſeroit chargé de l'exécution du projet; qu'Almagro fourniroit toutes les proviſions, & feroit tous les préparatifs, & que Fernand de Lucques ſeroit obligé à toutes les autres dépenſes néceſſaires. Ce traité fit grand bruit dans Panama, où l'on ne pouvoit comprendre que des Perſonnes ſi ſages, & ſi éclairées engageaſſent tout ce qu'ils avoient au monde, pour aller à la Conquête d'un pays, où l'on n'avoit encore trouvé que des Marais & des Terres ſteriles, & il ne fut perſonne, qui ne crût que la tête leur avoit tourné, lorſque pour cimenter leur aſſociation on vit Fernand de Lucques dire la Meſſe, ſéparer l'Hoſtie en trois, & après en avoir pris une partie, donner les deux autres à ſes Aſſociés. Veritablement les commencemens de cette expedition n'en promettoient pas une iſſuë fort heureuſe, mais le courage, l'induſtrie & la conſtance de Pizarre, ſurmonterent tous les obſtacles. Il partit de Panama vers la mi-Novembre 1524. avec un ſeul Navire, & gagna avec bien de la peine la Riviere & la Province de Biru, qui eſt limitrophe du Royaume de Quito, & d'où l'on prétend qu'eſt venu le nom de Piru, duquel par le changement d'une lettre, & en gardant la prononciation Eſpagnole, nous avons formé celui de Perou. Mais la ſuite de cette expedition a ſi peu de rapport à l'Hiſtoire que j'écris, que je paſſerois les bornes d'une juſte digreſſion, ſi j'en diſois davantage.

Etabliſſement de l'Iſle Marguerite & de Sainte Marthe.

L'année, qui ſuivit le départ de Pizarre, le Licencié Marcel de Villalabos un des Auditeurs Royaux de San-Domingo, fit un traité avec la Cour, pour l'établiſſement de l'Iſle Marguerite, & il y a bien de l'apparence que ce traité eut ſon effet aux dépens de l'Iſle Eſpagnole, car une des conditions

conditions fut, qu'il y meneroit un certain nombre de familles Caſtillanes, qu'il ne pouvoit gueres tirer d'ailleurs. Ce fut auſſi la même année que Rodrigue de Baſtidas, (je n'ai pû ſçavoir ſi c'étoit le même, dont nous avons parlé ailleurs,) partit de San-Domingo, avec un Eſcadre pour peupler la côte de Sainte Marthe, dont il avoit obtenu le Gouvernement avec le titre d'Adélantade; mais cette expedition lui fut très-funeſte: ſes propres gens ſe mutinerent contre lui, & comme il ſe fût embarqué, pour retourner à l'Iſle Eſpagnole, dans le deſſein ſans doute d'y demander main-forte à l'Audience Royale, pour ranger les ſéditieux à la raiſon, il mourut dans l'Iſle de Cuba, où il avoit été obligé de relâcher. 1524.

Le Tréſorier Général Michel de Paſſamonté mourut l'année ſuivante 1526. à San-Domingo; & les amis des Colombs ne douterent point alors que cette famille, délivrée d'un tel ennemi, ne reprît le deſſus, mais elle n'en avoit pas pour un, & les plus à craindre n'étoient pas ceux, qui ſe montroient plus à découvert. Les Eſpagnols avoient enfin prévalu dans les Conſeils ſur les Flamands, & il n'y en avoit pas un en place, qui ne vît avec plaiſir l'abbaiſſement d'une Maiſon, qu'ils regardoient toûjours comme Etrangere. D'ailleurs les Conquêtes de Cortez, & de pluſieurs autres, tous Eſpagnols naturels, ſembloient avoir obſcurci la gloire du Grand Chriſtophle Colomb, du moins dans l'eſprit jaloux de leurs Compatriotes; & le Mexique, la Floride, l'Yucatan & le Perou dépeuploient inſenſiblement l'Iſle Eſpagnole, & les autres Provinces, dont l'établiſſement avoit été l'ouvrage des deux précédens Amiraux des Indes; je dis, les deux précédens Amiraux, parce que Dom Diegue étoit mort au commencement de cette même année. 1526. Mort de Paſſamonté.

Nous avons vû que cet Amiral en arrivant en Eſpagne avoit trouvé la Cour à Victoria, il l'avoit ſuivie pendant deux ans entiers dans les Villes de Burgos, de Valladolid, de Madrid & de Tolede. Enfin l'Empereur partant de Et de l'Amiral D. Diegue.

1526. cette derniere pour se rendre à Seville, D. Diegue, qui ne se portoit pas bien, voulut encore le suivre, & résolut de prendre son chemin par Notre-Dame de Guadeloupe, qu'il étoit bien aise de visiter par dévotion. Il étoit beaucoup plus malade, qu'il ne pensoit, & Oviedo qui étoit alors en Espagne, dit que, l'étant allé voir deux jours avant son départ de Tolede, il n'omit rien, non plus que plusieurs de ses amis, pour le détourner de se mettre en chemin dans l'état, où il étoit, & dans une saison aussi incommode. Ils n'y réüssirent pas, D. Diegue leur dit qu'il désiroit d'aller faire une neuvaine à Notre-Dame de Guadeloupe, & qu'il espéroit recouvrer sa santé par l'interceſſion de la Mere de Dieu. Il partit de Tolede en Litiere le 21. de Février, & arriva le même jour à Montalvan, qui n'en est éloigné, que de six lieuës. Alors son mal augmenta tout-à-coup de telle sorte, qu'il vit bien que sa fin étoit proche. Il s'étoit confessé & avoit communié avant que de partir de Tolede; il employa tout le lendemain de son arrivée à Montalvan à mettre ordre aux affaires de sa conscience, & le jour suivant, qui fut un Vendredy 23. de Fevrier, il expira dans les sentimens d'un parfait Chrétien.

Etat de sa famille. Il avoit laissé à San Domingo toute sa famille, qui consistoit en deux Filles, & trois Fils, dont l'aîné appellé D. Loüis, n'avoit pas plus de six ans: les deux autres avoient nom Diegue & Christophle. Les deux filles, qui étoient les aînées, se nommoient Philippine & Isabelle. Dom Loüis fut salué Amiral des Indes, dès qu'on eut appris la mort de son Pere, mais il resta sans aucune authorité dans l'Isle Espagnole, où Gaspard de Espinosa, que nous avons vû Alcaïde Major à Sainte Marie l'Ancienne & à Panama, commandoit en qualité de Juge de Résidence, ou de Président. La Vice-Reine Donna Maria de Tolede, crut que sa présence à la Cour pourroit achever ce que le défunt Amiral son Mari avoit commencé, & s'embarqua pour l'Espagne, menant avec elle la seconde de ses Filles, & le second de ses Fils. Elle trouva en arrivant l'Empereur parti pour Boulogne, où il devoit re-

cevoir la Couronne Imperiale, & s'étant renduë auprès de l'Impératrice, qui la reçut avec toute la distinction possible, elle maria quelque têms après Isabelle Colomb sa Fille à D. George de Portugal, Comte de Gelves, & Dom Diegue son Fils fut reçû Page du Prince d'Espagne, qui fut depuis le Roi Philippe II. L'Empereur ordonna en même têms qu'on augmentât les revenus du jeune Amiral, & fit plusieurs autres graces semblables à cette Famille; mais il ne jugea pas à propos de lui faire justice sur ses prétentions, & Dom Loüis ne put jamais obtenir la permission de prendre le titre de Vice-Roi des Indes, quoique son Pere eût obtenu quelque têms avant sa mort, un Arrêt, qui assûroit son droit. Il y a bien de l'apparence qu'on prétendoit en revenir. 1526.

Les années suivantes, le dépeuplement de notre Isle devint très-sensible, & c'étoit presque toûjours les plus aisés, qui en sortoient. Dès qu'il s'agissoit de quelque nouvelle Conquête, on ne manquoit point de s'addresser aux Habitans des Isles, & plus ordinairement à ceux de l'Espagnole. Ainsi, après les Entreprises de Luc Vasquez d'Ayllon, de Marcel de Villalobos, & de Rodrigue de Bastidas, dont j'ai parlé, François de Montejo ayant eu ordre d'armer pour peupler l'Yucatan, Heredia, pour bâtir Carthagene, & Pamphile de Narvaés, pour faire un établissement dans la Floride, en emmenerent avec eux un grand nombre des meilleurs Sujets. Il est vrai que dès l'année précedente 1526. le 16. de Novembre il avoit été rendu un Arrêt, par lequel il étoit défendu aux Habitans des quatre grandes Antilles d'en sortir, pour aller s'établir ailleurs, sans permission; il y étoit même expressément marqué que, si l'Empereur envoyoit quelqu'un faire un établissement dans la Terre Ferme, & qu'on ne pût se dispenser de lever des Hommes dans l'Isle Espagnole, comme étant les plus propres de tous à ces entreprises; on auroit soin de les remplacer d'autant d'Hommes, qu'on y meneroit d'Espagne, & c'est à cette occasion, qu'il fut permis indifféremment à tous les Sujets

1527. L'Isle Espagnole se dépeuple.

1527. de l'Empereur, de passer aux Indes, & de s'y établir. Mais l'Arrêt, dont je viens de parler fut mal executé.

Audience Royale du Mexique District de celle de San-Domingo.

Vers le même têms la Cour voulant moderer la grande authorité, que se donnoit Fernand Cortez dans sa Conquête, établit une Audience Royale pour le Mexique. Par-là, le district de celle de San-Domingo fut borné aux grandes Antilles, & à cette partie du Continent, qui est entre l'Orenoque, & la grande Riviere de la Magdelaine. On en a encore retranché depuis le Gouvernement de Sainte Marthe, pour l'ajoûter à celle du nouveau Royaume de Grenade. Ainsi les limites de celle de San Domingo, sont aujourd'hui de ce côté-là à Rio de la Hacha. Cette étenduë de Jurisdiction Civile & Criminelle, qui est demeurée à San-Domingo, jointe à celle, que lui donne sa Metropole pour Spirituel, empêche que cette ancienne Capitale du Nouveau Monde, après l'avoir disputé pour la grandeur, la magnificence & les richesses aux premieres Villes d'Espagne, ne soit presque réduite à la condition des plus obscures Bourgades. Effectivement le peu d'Argent, qu'on y voit, vient de ceux, qui ont des causes à porter à l'un ou à l'autre Tribunal, lesquels conservent toûjours la prééminence, que leur ancienneté leur donne sur tous les autres : sans parler du droit de Primatie, qui est attaché à l'Archevêché de San-Domingo.

Union des deux Evêches de l'Isle Espagnole.

La même année 1527. qui vit les changemens, dont je viens de parler, les deux Evêchés de San-Domingo & de la Conception, furent réünis à cause de la modicité de leurs revenus, & ce fut la premiere de ces deux Villes, qui conserva le Siege Episcopal. Le Licencié D. Sebastien Ramirez de Fuente Leal fut aussi-tôt nommé pour occuper ce grand Siege, & déclaré Président de l'Audience Royale, avec la même authorité, qui avoit été donnée au P. Loüis de Figueroa son Prédecesseur. Dès qu'il fut sacré, l'Empereur le pressa de se rendre aux Indes, & parce que les derniers Evêques s'étoient plaints que les Juges Royaux empiettoient sans cesse sur la Jurisdiction Ecclesiastique; Sa Majesté donna de bons ordres pour empêcher cet abus. Elle

transporta aussi à l'Evêque de San-Domingo, & à celui de Sant-Yago, dans l'Isle de Cuba, le pouvoir, qu'elle avoit donné peu auparavant aux Superieurs des Dominiquains & des Franciscains au sujet des Indiens; persuadée que les choses souffriroient moins de difficulté, étant décidées par des personnes de ce caractere, & de cette authorité. Mais comme ces deux Prélats avoient encore peu d'expérience des affaires du Nouveau Monde, Sa Majesté leur donna pour Adjoints dans cette Commission D. Gonzalez de Guzman, Gouverneur de Cuba, & le Pere Pierre Mexia, Superieur Général des Religieux de Saint François. D. Gonzalez avoit depuis peu succedé à Velasquez, mort de chagrin, après avoir vû échoüer toutes ses tentatives contre Fernand Cortez, dont la derniere acheva de le ruiner. 1527.

Dom Sebastien Ramirez arriva à l'Espagnole sur la fin de 1528. & l'on ne fut pas long-têms sans reconnoître le Thrésor, que le Nouveau Monde possedoit dans la personne de ce Prélat. Aussi peut-on dire, que les principales Provinces, qui composoient alors l'Empire Espagnol dans les Indes, & que l'Evêque de San-Domingo gouverna presque toutes l'une après l'autre, n'ont jamais été mieux reglées, que sous son administration. Il crut devoir ses premiers soins, dès qu'il fut dans son Diocese, à y rétablir la Paix & la bonne intelligence, ce qui étoit devenu plus facile par la mort de Passamonté. Il vuida en peu de têms, ou accommoda tous les procès entre les Particuliers, il fit comprendre à ceux, qui étoient en place, que leur interêt & celui de la Colonie demandoient qu'ils agissent toûjours de concert entre eux & avec lui, & pour s'attacher le peu d'Indiens, qui restoit encore soumis aux Espagnols, il institua une Ecole en leur faveur, & prit toutes les mesures les plus justes, pour empêcher qu'on ne les molestât en rien. 1528. | 1529. Nouvel Evêque de San-Domingo. Sa conduite.

Cela fait, il tourna toutes ses vûës du côté des Indiens révoltés. L'Empereur lui avoit fort recommandé de ne rien négliger pour finir une guerre, qui étoit devenuë fort onereuse au Fisc Royal, ruinoit les Particuliers, & faisoit dé- On tâche inutilement de gagner les Indiens révoltés.

1528. | 1529. ſerter l'Iſle. Quelque têms auparavant le P. Remy s'étoit laiſſé perſuader d'aller une ſeconde fois trouver le Chef des Rébelles, & il y avoit été accompagné par un Cacique Chrétien, nommé Rodrigue, fort affectionné à la Nation Eſpagnole. Mais peu s'en étoit fallu que le bon Pere n'eût été maſſacré par les Barbares, & Rodrigue n'en avoit pas été quitte pour la peur; les Indiens le regardant comme un homme, qui trahiſſoit ſa Nation, l'avoient arrêté & pendu à un arbre. On avoit enſuite eſſayé de les diviſer, en faiſant les plus magnifiques promeſſes à ceux, qui reviendroient dans la Colonie; & cette démarche n'ayant encore rien produit, on avoit fait un effort pour les dompter, puiſqu'on déſeſperoit de les gagner.

On ne réuſſit pas mieux par la force.

Trois Corps de bonnes Troupes pénétrerent en même têms, & par trois differens endroits dans le Baoruco, & y eurent d'abord quelque avantage, mais le Cacique ayant fait retirer tout ſon monde dans les lieux les plus inacceſſibles, les Caſtillans n'oſerent les y ſuivre, & s'en retournerent. D'un autre côté Henry n'avoit pas toûjours été le Maître d'empêcher bien des déſordres, qui ſe commettoient par les Rébelles dans les habitations Eſpagnoles, parce que pluſieurs Avanturiers de ſa Nation, s'étant faits Chefs de Bande, ne le reconnoiſſoient point pour leur Général, & n'avoient pas à beaucoup près, ni ſa moderation, ni ſa prudence. Il vint toutefois à bout avec le têms de les réünir tous ſous ſes ordres; mais ſi la guerre en devint moins préjudiciable aux Particuliers, par le bon ordre, qu'il établit dans ces nouvelles Troupes, & par la réſolution, où il ſe maintint, de ne pas combattre, ſi on ne l'attaquoit, elle en étoit devenuë beaucoup plus difficile à finir. C'étoit la ſituation, où ſe trouvoient les choſes, lorſque Dom Sebaſtien Ramirez arriva à l'Iſle Eſpagnole; & il y a bien de l'apparence que, s'il entreprit de terminer cette guerre, ce fut plûtôt pour obéir aux Ordres précis qu'il en avoit reçus, que dans l'eſpérance d'y réüſſir; car il trouva les Eſpagnols extrêmement découragés. Au reſte on ne pouvoit gueres s'y prendre mieux qu'il fit.

Il leva 150. Hommes, dont il donna le commandement à un vieux Gentilhomme de Ledesma, nommé Saint Michel, qui étoit venu fort jeune dans l'Isle du têms de Christophle Colomb, & s'étoit établi à Bonao. Il avoit servi dans toutes les Guerres avec honneur, & s'étoit si bien accoutumé à marcher dans les endroits les plus difficiles, qu'aucun Indien ne sçavoit s'en tirer mieux que lui, ni grimper avec plus de facilité sur les Montagnes les plus hautes & les plus escarpées. Il entra avec ses Soldats dans les endroits les plus impénétrables du Baoruco, & il suivit le Cacique de défilé en défilé, avec une diligence incroyable. Il s'en approcha enfin de telle sorte, qu'un jour ils se trouverent chacun sur le sommet d'une Montagne, ayant entre eux une espece de Ravine fort creuse, où couloit un Ruisseau assés profond. Ils étoient si proches, qu'ils pouvoient se parler, & ils commencerent par convenir d'une Tréve pour quelques jours. Ils eurent ensuite quelques entretiens, dans l'un desquels le Capitaine Espagnol demanda au Cacique, si une bonne Paix ne lui paroissoit pas plus souhaittable pour lui, que la situation, où il se trouvoit : il ajoûta qu'il avoit pouvoir de traitter avec lui à des conditions, dont il se flattoit qu'il seroit content; qu'on lui permettroit de choisir tel endroit de l'Isle, qu'il trouveroit plus à sa bienséance, & d'y vivre avec les siens dans une indépendance entiere; qu'on exigeoit de lui, pour toute condition, la restitution de l'Or, que ses gens avoient enlevé depuis peu à des Espagnols venus de Terre Ferme, après les avoir massacrés.

1529. Nouvelle tentative pour surprendre le Cacique.

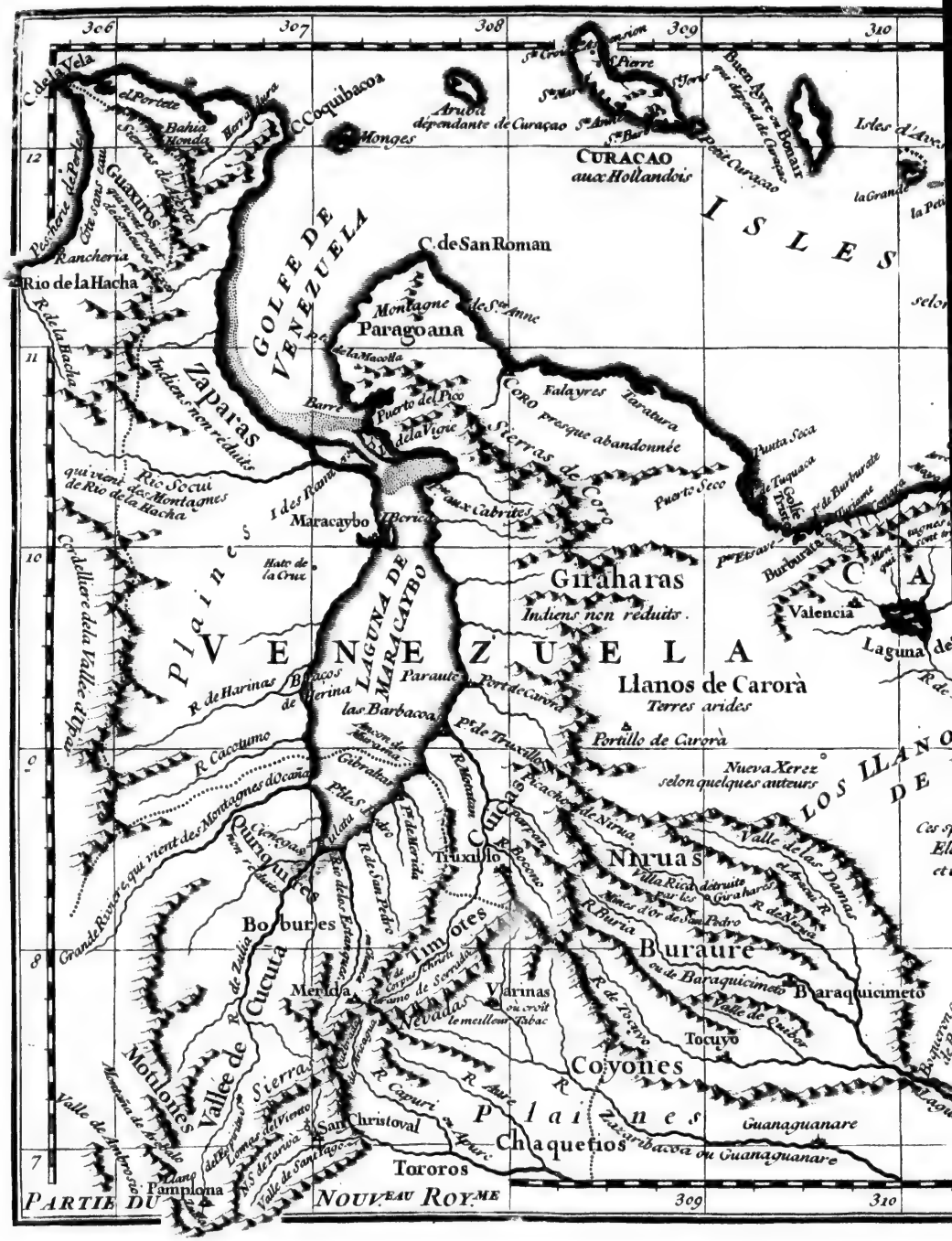
Henry répondit à cette proposition qu'il ne tenoit pas à lui que la paix ne se conclût, qu'il ne vouloit de mal à personne, mais qu'il n'étoit pas de sa prudence de se remettre à la discretion de gens, qui lui avoient si souvent manqué de parole : toute fois que, si on pouvoit lui donner des assûrances capables de lever toutes ses craintes & ses soupçons, il ne s'éloigneroit pas des voyes d'accomodement. Alors S. Michel lui montra son plein pouvoir, &

On entre en accomodement.

1529. après quelques autres discours, les deux Chefs convinrent d'un rendés-vous sur le bord de la Mer, où chacun ne pourroit amener que huit hommes. Henry se trouva exactement au lieu marqué, & y prévint même l'heure, dont on étoit convenu. Il avoit fait apporter tout l'Or, que les Espagnols redemandoient, & préparer sous une feüillée un grand repas pour regaler S. Michel. Celui-ci de son côté avoit fait les mêmes préparatifs; mais, quoiqu'il agît sincerement, il s'avisa mal-à-propos d'une manœuvre, qui gâta tout.

Ce qui le fait rompre. Il y avoit auprès de là un Navire Espagnol; S. Michel fit prier celui, qui le commandoit de s'approcher, & celui-ci y ayant consenti, Henry fut assés surpris de voir arriver en même têms S. Michel par terre, Tambour battant & Enseignes déployées, & un Navire, qui sembloit avoir envie de tenter une descente. Le parti, qu'il prit alors, fut de se retirer, & de s'aller mettre en sûreté, mais il laissa son escorte au lieu destiné à la conference, & ordonna à celui, qui la commandoit, de dire au Capitaine Espagnol, qu'une incommodité subite l'avoit empêché d'attendre plus long-têms; de lui servir le repas préparé, de lui remettre tout l'Or qu'il lui avoit redemandé, & de lui témoigner le désir sincere, qu'il avoit, de bien vivre avec tout le monde. Ses ordres furent ponctuellement executés. S. Michel parut fort mortifié de ne point trouver le Cacique, & témoigna assés qu'il soupçonnoit la véritable cause de sa retraitte. Il ne laissa pas de faire beaucoup d'amitié aux Indiens; il accepta l'Or, qu'ils lui présenterent, se mit même à table, leur marqua l'estime, qu'il faisoit de leur Chef, & les pria de lui dire qu'il vouloit être de ses amis, & qu'il l'exhortoit à faire cesser de sa part toute hostilité, comme il se faisoit fort de les faire cesser de la part des Espagnols. En effet on fut près de quatre ans depuis cette négociation, sans entendre parler du Cacique, ni de ses gens, & le Président profita de cette tranquilité pour mettre en exécution plusieurs Reglemens, dont l'Empereur l'avoit chargé.

Tandis


306
307
308
309
310
C de la Vela
C Coquibacoa
Aruba dépendante de Curaçao
Monges
CURACAO aux Hollandois
Isles d'Aves
Buen Ayre ou Bonaire
Isles
C de San Roman
Rio de la Hacha
Rancheria
GOLFE DE VENEZUELA
Montagne de Ste Anne
Paragoana
Zaparas
Indiens non réduits
Falayres
Taratura
CORO presque abandonnée
Sierras de Coro
Puerto Seco
Maracaybo
LAGUNA DE MARACAYBO
Giraharas
Indiens non réduits.
Valencia
Laguna de
VENEZUELA
Llanos de Carorà
Terres arides
Portillo de Carorà
Nueva Xerez
selon quelques auteurs
Nirua's
Valle de las Damas
Buraure
ou de Baraquicimeto
Baraquicimeto
Tocuyo
Coyones
Plaines
Guanaguanare
Chaquetios
Tororos
Boburies
Merida
Timotes
Truxillo
Varinas
Valdas
Sierra
Vallée de Cucuta
Montagnes
San Christoval
Pamplona
PARTIE DU NOUVEAU ROYME

310
311
312
313
314
Isles d'Aves ou des Oiseaux
la Grande
la Petite
Roca
Orchilla
I. Blanca
les 7 Ages
SOUS LE VENT
selon que plusieurs le prétendent
la Tortue Salée
LA MARGUERITE
Frayles
Cola
Tortuga
Morneçoro
S. Pedro
Cubagua
Coche
Punta de Arava
Farillac ou Pitt Clip
C. Blanco
C. dela Codera
Côte unie
Punta Séca
Golfe
Burburata
Valencia
Laguna de Tacarigua
d'où vient le bon Cacao
CARACAS
Otchirado
Morro de Unar
Cumanagoto
Golfe de Cariaco
Nouvelle Cordoue
CUMANA
Les Espagnols ont une Peuplade à 40. lieues de Cumana vers le Sud Est, nommée San-Felipe de Austria, et située dans des Montagnes.
San Sebastian de los Reyes
el Palmar
LOS LLANOS ou LES PLAINES DE VENEZUELA
Ces spatieuses Plaines s'étendent jusqu'à l'Orinoque vers le Sud: Elles sont très unies, coupées de grandes Rivieres, et inondées dans la Saison des Pluies.
Baraquicimeto
Laguna
ECHELLE
Lieues Espagnoles, à 17 4 au Degré.
5 10 15.
Lieues Marines, à 20 au Degré.
5 10 15 20.
Lieues communes de France à 25 au D.
5 10 15 20 25.
CARTE
PARTICULIERE
DU GOUVERNEMENT
DE VENEZUELA
DRESSÉE
Sur ce que les Espagnols en ont écrit
PAR LE Sr D'ANVILLE
Geographe Ordre du Roi.
Juin 1730.
9
8
7

306
307
308
314
C. de la Vela
el Portete
Bahia Honda
Bar. Jaure
C. Coquibacoa
Aruba
dépendante de Cure
Monges
GUAJIROS
Rancheria
Rio de la Hacha
R. de la Hacha
GOLFE DE VENEZUELA
C. de San Roman
ERITE
Frayles
Tortuga
Coro
Montagne de Ste Anne
Paragoana
Morrocoy
Zaparas
Indiens non réduits
Puerto del Pico
de la Vigne
Barre
Sierra
I. de Sta Cruz
C. de Paraco
R. Socui
qui vient des Montagnes
de Rio de la Hacha
I. des Rams
Maracaybo
Iberico
Paraulé
Pt. de Carirubana
Hato de la Cruz
Nouvelle Cordoue
PLAINES
LAGUNA DE MARACAYBO
VENEZUELA
R. de Harinas
Barcos de Harina
las Barbacoas
Pt. de Truxillo
R. Cacotumo
Gibraltar
Grande Riviere qui vient des Montagnes d'Ocaña
Truxillo
Boburnes
Timotes
Merida
Varinas
Valle de Cucuta
Motilones
Sierra
R. Copuri
R. Aure
San Christoval
Chaq
Pamplona
Tororos
Valle de Ambrosio
PARTIE DU
NOUVEAU ROYME
ARTE
CULIERE
ERNEMENT
EZUELA
ESSÉE
pagnols en ont écrit
D'ANVILLE
de Ordre du Roi.
in 1730.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient dans l'Iſle Eſpagnole, il arriva dans la partie du Continent ſoûmiſe à ſon Audience Royale un changement, qui eut des ſuites bien triſtes pour ce malheureux Pays. Les Auditeurs Royaux ayant reçû pluſieurs plaintes, que des Particuliers ſortis des Ports de leur Iſle pour aller chercher des Eſclaves, dépeuploient toutes les Côtes de la Terre Ferme, & y commettoient les plus affreux brigandages, crurent que, pour remedier à un déſordre ſi criant, il falloit multiplier les Etabliſſemens, dans la penſée que les Gouverneurs arrêteroient la licence de ces Avanturiers; & comme toute cette Contrée, qui eſt aujourd'hui connuë ſous le nom de Province de Venezuela, étoit une des plus expoſée à leurs courſes, le Facteur Royal Jean d'Ampuez eut ordre en 1527. d'aller s'y établir avec 60. hommes, qu'on lui donna. L'endroit, où cet Officier débarqua; fut ce que les Indiens appelloient la Coriane, & où j'ai dit qu'Alphonſe de Ojeda avoit trouvé une Bourgade bâtie à la maniere de Veniſe au milieu d'une Lagune. Un puiſſant Cacique nommé Manauré y commandoit à des Indiens très-braves, & le Général Eſpagnol ne pouvoit rien faire de mieux, que de s'allier, comme il fit, avec ce Seigneur, qu'il y trouva très-diſpoſé.

1527. | 1529. Colonie envoyée dans la Venezuela.

Alors rien ne s'oppoſant à l'exécution de ſes ordres, il bâtit la Ville de Coro dans une ſituation très-avantageuſe, par les onze degrés de latitude Nord. On n'y peut avoir à la vérité que de l'eau de puits; mais l'air y eſt très-ſain, & la terre y produit des Simples, dont l'uſage fort facile rend aux Habitans le miniſtere des Medecins peu néceſſaires. Cette Ville a été très-floriſſante; aujourd'hui c'eſt peu de choſe, & le Siege Epiſcopal en a été transferé à Caraque. Les Lions ſont aſſés communs dans cette Province, mais il n'y ſont pas fort redoutés, un homme avec le ſecours d'un Chien en vient aiſément à bout; d'un autre côté les Tigres y ſont terribles: & il n'eſt point rare de les voir entrer dans les Caſes des Indiens, & en emporter dans leur gueule l'homme le plus fort, avec la même facilité

La Ville de Coro bâtie par Jean d'Ampuez.

1527. | 1529. que le Chat fait une ſouris. On y a auſſi vû des Couleuvres d'une groſſeur & d'une grandeur prodigieuſe. La Ville de Coro a deux Ports ; l'un au Nord, dans une Anſe, que forme le Cap S. Romain, & où la Mer eſt toûjours tranquille ; mais ce Port a très-peu d'eau : l'autre eſt à l'Oueſt ; il eſt aſſés profond, mais la Mer y eſt toûjours agitée. Les Iſles de Curaçao, ou Coraçol, d'Oruba & de Bonayre n'en ſont qu'à 14. lieuës. D'Ampuez s'en rendit le maître, & bien lui en prit.

L'Empereur cede cette Province à des Allemands.

La Conquête d'une ſi belle Province, dont le Lac Maracaïbo, duquel nous donnerons ailleurs la deſcription, fait comme le centre, couta peu aux Eſpagnols, mais leur Général commençoit à peine à gouter le fruit de ſes travaux, & de ſa bonne conduite, qu'il lui fallut ceder la place à des Etrangers, qui ne ſçurent pas profiter de ſon exemple. Dès l'année ſuivante 1528. les Velſers, riches Marchands d'Ausbourg, qui avoient fait de grandes avances à l'Empereur, ayant oüi parler du Venezuela, comme d'un Pays très-abondant en Or, propoſerent à ce Prince de leur en abandonner le Domaine à titre de dédommagement, & ils l'obtinrent à ces conditions. 1°. Qu'ils en acheveroient la Conquête au nom de la Couronne de Caſtille, qu'ils occuperoient tout ce qui eſt entre le Cap de la Vela, où finiſſoit le Gouvernement de Sainte Marthe, & celui de Maracapana, en tirant deux lignes Nord & Sud d'une Mer à l'autre ; & qu'ils s'empareroient auſſi de toutes les Iſles, qui ſont dans cette eſpace, à l'exception des trois, dont nous avons parlé, & qui demeureroient à Jean d'Ampuez. 2°. Que dans toute l'étenduë de cette conceſſion, ils formeroient deux peuplades, & conſtruiroient trois Forteresſes ; qu'à cet effet ils leveroient au moins 300. Hommes, qu'ils fourniroient 50. Mineurs Allemands pour être diſperſés dans toutes les Provinces occupés par les Caſtillans dans les Indes, & que ces conditions ſeroient remplies dans un an.

Conditions de part & d'autre.

L'Empereur s'engagea de ſon côté à rendre perpetuelle & héréditaire dans la famille des Velſers la Charge d'Al-

guazil Major, & celle d'Adélantade, dans la perſonne & la poſterité de celui, qu'ils choiſiroient d'abord pour en être revêtu; à leur donner quatre pour Cent de profit, ſur tout ce qui ſe tireroit du Pays, dont ils feroient la Conquête: à aſſûrer 400000. Maravedis d'appointements & de penſion viagere au Général, & 200000. au Lieutenant, qu'ils mettroient à la tête de cette entrepriſe; à les exempter du droit d'Entrée pour toutes les Proviſions de bouche, qu'ils feroient venir d'Eſpagne; à leur abandonner 12. lieuës de terrein en quarré, pour le faire cultiver à leur profit: à leur permettre de prendre autant qu'ils voudroient de Chevaux, de Cavalles, & de toutes ſortes de Beſtiaux dans les Iſles du Vent; & ſur cet article on remarquera en paſſant que n'y ayant gueres alors d'Iſles peuplées dans ces Mers, que les grandes Antilles, on entendoit par Iſles du Vent ces mêmes grandes Antilles, & ſous le nom d'Iſles de deſſous le Vent, Curaçao & les autres, qui ſont preſque ſur la même ligne, ainſi que je l'ai remarqué au commencement de cette Hiſtoire. 1527. | 1529.

Il fut encore ſtipulé par ce Traité que les nouveaux Conceſſionnaires pourroient faire les Indiens Eſclaves, s'ils ne vouloient pas ſe ſoûmettre de bonne grace: mais à condition de garder les Reglemens, qui avoient été faits pour leur inſtruction, & la maniere de les traiter; qu'il leur ſeroit auſſi permis d'achetter ceux, qui étoient déjà réduits en captivité, mais qu'en tout cela ils ne feroient rien ſans la participation des Miſſionnaires & des Officiers Royaux, & qu'ils payeroient au Domaine le quatriéme de leurs Eſclaves; que pendant ſix ans ils auroient le même droit, que les Sujets de la Couronne de Caſtille, de tirer des Arſenaux de Seville toutes les choſes, dont ils auroient beſoin pour s'équiper: enfin qu'ils ſeroient ſoûmis à tout ce qui avoit été ſtatué au ſujet des nouvelles Conquêtes. Et parce qu'il s'y étoit preſque par tout introduit un grand déſordre, lequel conſiſtoit en ce que chaque Particulier cachoit avec ſoin tout ce qu'il pouvoit traiter en ſecret d'or, ou de marchandiſes prétieuſes, ce qui fraudoit le Roi de la meilleure Divers Reglemens.

1528. | 1529. partie de ſon Quint, on donna aux Officiers Royaux les pouvoirs néceſſaires pour faire par tout de très-exactes recherches; & il fut enjoint à l'Audience Royale de San-Domingo, de tenir la main à ce qu'aucun Navire des Iſles & des autres Pays, ſur leſquels s'étendoit ſa juriſdiction, n'allât faire la traite dans le Venezuela.

Arrivée des Allemands à Coro.

Ce fut un nommé Alfinger, à qui les Velſers confierent l'établiſſement de leur Colonie, & ils lui donnerent pour Lieutenant Barthélemy Sailler. Ces deux Hommes arriverent à Coro vers le commencement de l'année 1529. avec trois Navires, qui portoient 400 Hommes de pied, & 80. Chevaux. D'Ampuez eut bien voulu ſe maintenir dans ſon gouvernement, mais il vit bientôt que c'étoit une choſe impoſſible, & qu'il falloit ceder la place, trop heureux encore qu'il lui fût permis de s'aller cantonner dans les trois petites Iſles, que l'Empereur lui avoit retervées. Il y alla donc, & il emporta avec lui toute la proſperité, dont le Venezuela avoit joüi ſous ſon adminiſtration. La plûpart des Allemands étoient Lutheriens; ainſi quoiqu'on les eût obligés à mener avec eux un bon nombre de Religieux Dominiquains, la converſion des Infideles fut ce qui les occupa le moins. Ils n'avoient point d'autre vûë, que de ramaſſer de l'Or, & tout ce que la plus furieuſe cupidité, & la brutalité la plus féroce peuvent employer de moyens pour en avoir, ils les mirent en uſage aux dépens d'un million d'Indiens, qui périt de toutes les manieres les plus cruelles, par les mains de ces Hérétiques.

Leur mauſe conduite & leur cruauté.

Une des premieres Victimes, qu'ils voulurent immoler à leur avarice, fut le Cacique Manauré; ils le mirent à la Torture, pour lui faire dire, où étoit ſon Or, & il ſeroit apparemment mort ſous les coups, s'il n'avoit été aſſés heureux pour ſe tirer de leurs mains, & s'enfuir dans les Montagnes, où ils le pourſuivirent inutilement. Ils pénétrerent enſuite dans le Lac Macaraïbo, & avancerent bien loin dans les Terres, cherchant partout des Mines, & ne voulant point entendre à faire aucun établiſſement. Ils entrerent même dans le Gouvernement de Sainte Marthe, &

partout, où ils porterent leurs pas, ils y laiſſerent de ſanglantes marques de leur paſſage. Les Indiens, pour la plûpart, leur apportoient tout ce qu'ils pouvoient avoir d'Or, & pluſieurs alloient au-devant d'eux, avec toutes ſortes de rafraîchiſſemens, dans l'eſpérance d'obtenir par-là d'en être mieux traités; mais il en arrivoit tout le contraire; ce qui jetta ces Barbares dans un déſeſpoir, dont leurs impitoyables Tyrans ne tarderent pas à ſentir de triſtes effets. Alfinger trouva enfin à qui parler, il fut bien battu en pluſieurs rencontres, & ſa Troupe fut en peu de têms réduite à très-peu de choſes: ceux, qui avoient échappé aux Fléches de ces Barbares, étant mort des exceſſives fatigues, auſquelles les expoſoit la ſoif inſatiable de l'Or, qui les dévoroit. 1529.

Il s'étoit répandu un bruit, que bien avant dans le Pays il y avoit une Maiſon toute d'Or; comme rien n'eſt plus crédule, qu'une violente paſſion, Alfinger réſolut de ne point s'arrêter, qu'il n'eût ce beau Tréſor en ſa puiſſance. Il lui falloit traverſer de vaſtes Pays, où il n'étoit pas aſſûré de trouver des vivres; ainſi en ayant amaſſé une bonne proviſion, il en chargea un nombre d'Indiens, qu'il avoit fait enchaîner à peu près comme des Galériens, & chacun avec ſa chaîne, qui lui pendoit au col, avoit à porter une charge, qu'on n'auroit pas voulu donner à des Mulets. Auſſi le chagrin & l'épuiſement en firent périr la plûpart, & lorſque quelqu'un de ces malheureux étoit tombé ſous le poids, pour ne point perdre de têms à détacher le collier, qui le tenoit, & ne point arrêter les autres, avec leſquels il étoit attaché, on lui coupoit la tête ſur le champ. Cependant la maiſon d'or ne parut point, & Alfinger vit trancher ſes jours dans ſa chimerique pourſuite. Son Lieutenant, qui fut apparemment ſon ſucceſſeur, ne lui ſurvêcut pas long-têms, & le Gouvernement de cette Province, preſqu'entierement dépeuplée, & réduite dans l'état le plus triſte, ayant été long-têms ſans être rempli par les Velſers, l'Audience Royale crut devoir y pourvoir, au moins par proviſion, & juſqu'à ce que l'Empereur eût déclaré ſur cela ſa volonté.

Mort du Commandant & diſſipation de la Troupe.

1529. Un Gouverneur Espagnol envoyé dans cette Province y commet de grands excès.

Elle envoya donc à Coro le Capitaine Jean de Carvajal pour y commander, & tâcher d'y rétablir les choſes dans l'ordre; mais Carvajal étoit bien plus capable d'achever la ruine entiere de cet infortuné Pays, que de le relever de ſes pertes. On ne vit jamais un plus méchant homme; & les excès, où il ſe porta, firent preſque oublier ceux, qu'y avoient commis les Allemands. Le cri en vint juſqu'à San-Domingo, d'où l'on fut contraint de lui envoyer au plus vîte un ſucceſſeur, avec un Alcaïde Major, pour lui faire ſon procès. Il ſe défendit long-têms, mais il ne put éviter à la fin de porter ſa tête ſur un échaffaut. C'eſt ainſi, qu'on dépeuploit les plus belles Provinces de l'Amérique, dans le têms même que l'Empereur ſe donnoit plus de mouvemens, pour faire décider une bonne fois, de quelle maniere on en devoit uſer à l'égard des Indiens. Cette même année 1529. Il ſe tint par ſon ordre une grande Aſſemblée des plus habiles Theologiens & Juriſconſultes d'Eſpagne, pour examiner ce point, déjà ſi ſouvent diſcuté ſous ſon Regne, & ſous celui de ſon Prédéceſſeur, s'il étoit permis de donner les Indiens en tutelle, ou en commande.

On examine de nouveau l'affaire de la liberté des Indiens.

Ceux, qui tenoient pour l'affirmative, poſoient pour principe, que le Nouveau Monde ſeroit plus à charge, qu'utile à l'Etat, ſi l'on en uſoit autrement, & qu'aucun Particulier ne trouveroit ſon avantage à s'y établir, d'où s'enſuivroit le dépériſſement de toutes ces Colonies. Or, ajoûtoit-on, n'y auroit-il pas de l'injuſtice à obliger le Prince de ſe priver des profits de tant de Conquêtes, qui lui ont coûté des ſommes immenſes; & ſes Sujets, de ce qu'ils ont acquis au péril de leur vie, & après tant de fatigues? Où eſt donc le grand mal d'aſſujettir au travail & à la dépendance des Peuples incapables de ſe conduire eux-mêmes, ſans prévoyance, ſans aucune ſorte de ſoin, tant qu'ils ſont abandonnés à eux mêmes, ſujets aux vices les plus infâmes, pouſſant pour la plûpart l'inhumanité à des excès inconnus dans les autres parties du monde; aſſervis d'une maniere ſenſible au Démon, dont ils ſont le joüet; qu'on ne peut

s'assûrer de voir vivre en hommes, beaucoup moins en Chrétiens, qu'autant qu'on sera en état de les y contraindre? Ils ajoûtoient que parmi ceux, qui pensoient autrement, on ne connoissoit que deux sortes de personnes; les uns sans experience, que la moindre idée de servitude effrayoit, & qui ne vouloient pas approfondir les raisons, qu'on avoit de mettre ces Nations sous le joug: les autres, gens passionnés, qui agissoient bien moins par le mouvement d'un vrai zéle, & d'une charité sincere, que par l'esprit d'ambition, qui les portoit à vouloir dominer seuls sur ces Peuples. 1529.

Ceux, qui soutenoient le sentiment contraire, prétendoient qu'on supposoit aux Indiens des vices, qu'ils n'avoient pas, ou qu'on les exaggeroit du moins considérablement, pour avoir une raison plausible de les opprimer; qu'on avoit d'autant plus mauvaise grace de leur ôter la liberté, par le motif de les faire vivre en Hommes & en Chrétiens, que jusqu'alors on ne s'en étoit servi, que comme on fait ailleurs des Bêtes de Charge; enforte qu'on avoit bien plus travaillé à les abrutir, qu'à leur ouvrir, & leur éclairer l'esprit; qu'il n'étoit pas vrai qu'on ne pût tirer aucun avantage du Nouveau Monde, si l'on ne maintenoit les Départemens; mais que quand cela seroit, ce n'étoit pas une raison pour réduire en captivité des Hommes libres, dont on avoit reçû aucun tort.

Déliberation prise sur cela sans effet.

J'ai déjà observé que dans cette contestation, les deux partis convenoient assés, que si les Commandes, ou Départemens eussent été sur le pied, où ils devoient être, & où les Rois Catholiques les avoient long-têms supposés, rien n'auroit été plus avantageux aux Peuples du Nouveau Monde. Notre siecle a vû ce projet perfectionné, & executé dans plusieurs endroits de l'Amérique Meridionnale, d'une maniere, qui fera l'admiration des Siécles futurs, moins prévenus que le nôtre. De quelques traits odieux, dont la malignité & la jalousie cherchent à le défigurer, tout esprit impartial conviendra qu'il n'en fut jamais de plus grand, ni plus conforme à l'humanité, à la raison, aux véritables principes du Christianisme: que l'antiquité

1529. Profane n'a rien produit, qui puiſſe entrer en paralelle avec cette entrepriſe, ni avec les meſures, qui ont été priſes pour le ſoûtenir; que ſes plus fameux Conquerans & ſes plus ſages Legiſlateurs dont elle a fait des demi Dieux, ſont bien au-deſſous des Auteurs d'un ſi noble deſſein, le ſeul, qui pût engager les Habitans du Nouveau Monde à benir le jour, auquel ils ont connu ceux de l'Ancien. Mais rien n'étoit moins ſoutenable dans la Pratique, que les Départemens, ſur le pied où on les avoit mis; rien de plus tyrannique, rien qui choquât davantage toutes les Loix Divines & Humaines; & dût-on ſuppoſer ces Peuples plongés dans les vices les plus honteux, & plus incapables encore, qu'on ne les faiſoit, de ſe conduire par la raiſon; rien ne peut excuſer les cruautés inoüies, qu'on exerçoit contre eux. Enfin la déliberation de l'Aſſemblée fut, qu'il falloit les laiſſer joüir d'une liberté entiere, tant qu'ils ne prendroient point les armes contre les Chrétiens; les traitter comme les autres Sujets de la Couronne, leur envoyer des Miſſionnaires, pour leur prêcher l'Evangile, & les obliger ſeulement à payer la Dixme à l'Egliſe, & un Tribut annuel au Prince; le tout ſuivant leurs facultés. Cette déciſion révolta étrangement les Conceſſionnaires, & leurs cris étant venus juſqu'aux oreilles de l'Empereur, ce Prince ſe trouva dans une plus grande incertitude que jamais.

Abus qui s'étoient gliſſés parmi les Navigateurs Eſpagnols dans les Indes.

Le Préſident de San-Domingo n'étoit pas moins embarraſſé de ſon côté, à l'occaſion que je vais dire. Les Corſaires de France & d'Angleterre commençoient à ſe multiplier dans les Mers du Nouveau Monde, & y troubloient fort le Commerce des Eſpagnols. Il étoit aiſé de prévoir que ces Pirates, ayant une fois pris ce chemin-là, n'ayant pour l'ordinaire rien à perdre, étant tous gens déterminés & aguerris, & la plûpart des Navires, qui alloient d'Amérique en Eſpagne, étant très-richement chargés, ils cauſeroient de grandes pertes aux nouvelles Colonies, ſi on n'avoit ſoin de ne laiſſer partir aucun Bâtiment, que ſous une bonne eſcorte; ce qui ſeroit d'une grande dépenſe: mais ce n'étoit

n'étoit pas encore là ce qui inquietoit davantage le Préſident. Les Eſpagnols étoient eux-mêmes des Corſaires beaucoup plus à craindre, que les Etrangers, & pilloient également & les effets du Prince, & ceux des Particuliers; d'où il arrivoit que pluſieurs Habitans ſe trouvoient tout à coup ruinés, & quittoient un Pays, où ils étoient ſans reſſource, pour aller chercher ailleurs de quoi réparer les débris de leur fortune. Par-là, l'Iſle Eſpagnole, qui fut d'abord la plus maltraittée, parce qu'elle étoit la plus fréquentée & la plus riche, ſe trouva tout-à-coup preſque déſerte. 1529.

Deux choſes empêchoient ſurtout qu'on ne remediât à un ſi criant déſordre; la premiere, que les coupables n'étoient pas aiſés à connoître, ou trouvoient des aziles aſſûrés juſques dans les Navires, qui auroient dû leur donner la chaſſe; la ſeconde étoit la mauvaiſe diſpoſition du Gouvernement. Depuis quelque têms les Juriſdictions indépendantes & ſupérieures, s'étoient fort multipliées; les Gouverneurs particuliers ne recevoient la Loy de perſonne, & eux-mêmes n'étoient gueres en état de ſe faire obéïr; d'où il arrivoit que tout étoit plein de troubles & de déſordres; que les Edits de la Cour n'étoient point reſpectés; que les crimes demeuroient impunis, & ſe commettoient ſans honte; que les biens, l'honneur, & la vie des Habitans n'étoient point en ſûreté; que les Commandans, qui vouloient faire leur devoir, ne remportoient ſouvent d'autre prix de leur zéle, qu'une mort violente; & que chacun équipant en fraude des Navires, ſoit pour la chaſſe des Eſclaves, ou pour faire ſon commerce, pluſieurs, ou faute d'experience & d'habileté, ou par la trahiſon de leurs Facteurs, mettoient en Mer des Bâtimens mal armés, & qui ne valoient rien; que la moindre tempête faiſoit périr, ou qui devenoient la proye des Corſaires, d'où s'enſuivoit la ruine totale des Armateurs, & une grande diminution du Commerce. Embarras du Préſident.

Tout cela fut repréſenté par le Prélat dans une aſſem- Remede

1529. qu'il propose pour corriger ces abus.

blée générale, de tous les Ordres de la Colonie, qu'il convoqua exprès. Comme il parloit à gens, qui connoissoient toute l'étenduë du mal, & qui étoient intereſſés à y chercher un prompt remede; tous entrerent aisément dans ses vûës, & après bien des déliberations, on convint des articles suivans, qu'il se chargea de proposer au Conseil des Indes au nom de l'Assemblée. 1°. Qu'il étoit absolument nécessaire d'établir dans le Nouveau Monde un Poste, qui fût comme le centre du Commerce; de ne rien négliger pour le fortifier, & le mettre à l'abry de toute insulte, & que pour cela il falloit choisir un Port, où il y eût une Audience Royale, avec une garnison capable de faire respecter ses Arrêts, & les Ordonnances du Prince; que tous les Navires, qui sortiroient d'Espagne pour le Nouveau Monde, fussent obligés de se rendre en droiture dans ce Port, pour y recevoir leur destination, & qu'après qu'ils auroient chargé, ils retournassent au même Port, pour y être visités, & pour y prendre un certificat de la bonne conduite des Equipages, & qu'ils avoient payé les droits du Roi; sans quoi les Capitaines seroient punis suivant la qualité de leur délit. Il y avoit touchant cet article plusieurs autres Reglemens, que je passe, pour ne pas entrer dans un trop grand détail.

2°. Qu'aucun lieu du Nouveau Monde ne convenoit mieux pour ce dessein, que San-Domingo, ou du moins quelqu'autre Port de l'Isle Espagnole; qu'on trouvoit dans cette Isle toutes les choses nécessaires à la Navigation; soit pour la construction des Vaisseaux, soit pour les provisions de guerre & de bouche; qu'elle seule étoit capable de fournir des vivres en abondance à tous les Navires, qui feroient le commerce des Indes, en quelque nombre, qu'ils fussent. Que cela auroit encore un autre bon effet, qui seroit de peupler une Isle, à laquelle il ne manquoit que des Habitans, pour être le Pays du monde le plus riche; & que le Port, qui seroit destiné à l'entrepôt général, deviendroit dans peu une Ville aussi célébre, que pouvoient l'être alors

Londres & Palerme. Qu'il arriveroit de là que ce grand concours animant tous les Habitans à travailler, chacun ſuivant la nature de ſon terrein, & les mettant en état de faire de grandes entrepriſes; l'Or, l'Argent & les autres Métaux; le Sucre, la Caſſe, le Gingembre, & les autres Marchandiſes y entretiendroient un Commerce, qui ſeul ſeroit capable d'enrichir l'Eſpagne. Que le Pays ſe rempliſſant d'Eſpagnols, on y pourroit multiplier les Negres, ſans craindre qu'ils prévaluſſent; qu'il y auroit auſſi beaucoup moins à craindre des autres déſordres, quand tout ſeroit en regle, la Juſtice bien adminiſtrée, l'authorité armée, & tout le monde utilement occupé; qu'on ſçauroit tout ce qui ſortiroit chaque mois des Indes, & juſqu'où monteroit le Commerce, qui s'y feroit, par conſequent que les droits du Prince ne ſeroient pas ſi ſujets à être fraudés. Enfin que les mêmes raiſons qui avoient porté les Rois Catholiques à ordonner dès le commencement que tout ce qui entreroit des Indes en Eſpagne ſeroit déchargé à Seville, étoient encore plus fortes, pour engager ſa Majeſté Imperiale à regler que tout ce qui ſortiroit d'Eſpagne, ſeroit débarqué dans un Port du Nouveau Monde. 1529.

Après avoir ainſi établi la néceſſité & les avantages d'un pareil établiſſement, l'Aſſemblée répondit par avances aux Objections, qu'on pourroit lui faire contre ce projet. La premiere regardoit l'Audience Royale du Mexique, dont on pouvoit craindre que l'authorité ne fût fort diminuée par le grand crédit, qu'on donneroit à celle de San-Domingo : à quoi on répondoit, qu'on ne ſouſtrayoit rien à la Juriſdiction de ce Tribunal, qu'un peu de caſuel, qui ne méritoit pas qu'on y fît attention; mais que quand il en devroit ſouffrir, l'interêt général devoit l'emporter ſur le particulier, & que ſi l'on préferoit l'Iſle Eſpagnole à la Nouvelle Eſpagne, pour le deſſein, que l'on formoit, c'eſt que la ſituation de l'une y étoit beaucoup plus propre, que celle de l'autre. On pouvoit encore objecter que, ſi tous les Navires des Indes ſe trouvoient dans une eſpece de néceſſité

Réponſe aux objections contre ce projet.

1529. de ſe fournir de vivres dans une même Colonie, on les y mettroit à quel prix on voudroit, ce qui feroit établir une Monopole extrêmement préjudiciable au Commerce; mais l'Aſſemblée s'attacha à faire voir qu'il en arriveroit tout le contraire, puiſque les Habitans, ſûrs du débit de leurs denrées, travailleroient à l'envie à cultiver les Terres, & entretiendroient l'abondance dans l'Iſle. D'ailleurs que, quand on achetteroit un peu plus cher les proviſions de bouche, on en ſeroit bien dédommagé par le prix du fret, que la ſûreté de la Navigation authoriſeroit les Armateurs à hauſſer à proportion. Enfin on ajoûtoit que la Banque de Seville gagneroit beaucoup à cet établiſſement, parce que les riſques de la Mer, des Corſaires, & de la Contrebande, étant bien moins grands, il ſe trouveroit un nombre bien plus conſiderable de gens, qui armeroient, ou aſſûreroient des Navires.

Il eſt ſans effet. Il eſt certain que ce projet étoit parfaitement bien imaginé, & que les Rois Catholiques en euſſent retiré de très-grands avantages; mais de tout têms l'interêt public a été ſacrifié à celui des Particuliers, & quelquefois même à la jalouſie d'authorité, à l'indolence, & à l'entêtement de ceux, qui ont le pouvoir en main. Dans tous les Etats il eſt des choſes, dont tout le monde voit l'utilité, & même la néceſſité; & qui demeurent néanmoins ſans effet, ſans qu'on puiſſe trop ſçavoir ni comment, ni pourquoi. Tel fut le ſyſteme propoſé dans l'Aſſemblée de San-Domingo; il échoüa, ſans qu'on ait bien pû en pénétrer la véritable raiſon. C'eſt dans ces occaſions qu'il faut néceſſairement recourir à une Providence dominante, ſuperieure à toute ſageſſe & à toute puiſſance créée, laquelle, pour des raiſons à elle ſeule connuës, met des bornes au progrès, comme à la durée des Etabliſſemens humains.

1530. Nouvelles Mines découvertes. Au commencement de l'année ſuivante, le Préſident envoya à l'Empereur 10000. Peſos-d'Or, & 50. Meſures de Perles pour ſon Quint; il lui donna en même têms avis qu'on avoit découvert dans l'Iſle Eſpagnole une très-bel-

le Mine d'Argent, & pluſieurs Mines de Fer ; il lui envoya des monſtres des unes & des autres ; & l'on jugea en Eſpagne que le Fer de l'Eſpagnole vaudroit encore mieux que celui de Biſcaye. Il ne paroît pourtant pas qu'on ait jamais beaucoup travaillé à ces nouvelles Mines, & il y a bien de l'apparence que la cauſe de cette négligence fut le départ du Préſident ; car quoique ce Prélat fût ſeul Evêque dans l'Iſle Eſpagnole, il fut envoyé à Mexico, en la même qualité, qu'il avoit dans l'Audience de San-Domingo, & le Gouvernement des Antilles reſta quelque têms entre les mains des Auditeurs. En 1532. ces Magiſtrats repréſenterent au Conſeil des Indes, qu'on tiroit de grands ſervices des Negres dans les Colonies de leur Reſſort, & qu'il étoit fort à ſouhaitter que ſa Majeſté Imperiale en permît le tranſport ſans aucune reſtriction. Ils demanderent auſſi des Laboureurs, & la permiſſion de recevoir les Portugais, qui ſe préſenteroient pour s'établir parmi les Eſpagnols. Ils propoſerent d'envoyer dans leur Iſle 500. jeunes bêtes tirées des Troupeaux de l'Empereur ; d'y faire ſemer du Bled, & planter de la Vigne ; de permettre de porter en Flandres ſans paſſer par Seville, des Sucres, des Cuirs, & d'autres ſemblables Marchandiſes ; enfin d'exempter les Habitans de tous droits d'entrée pour leurs proviſions de bouche, pour les choſes néceſſaires à l'entretien de leurs Manufactures, & pour les armes, dont ils ne pourroient point ſe paſſer. Charles-Quint étoit en Flandres, lorſque le Conſeil reçut les lettres des Auditeurs, on attendit ſon retour, pour lui communiquer leurs demandes, qui furent preſque toutes accordées, mais les affaires de l'Iſle allerent ſi fort en décadence dans cet intervalle, que les réponſes favorables du Prince, n'y purent pas avoir beaucoup de lieu. 1531. | 1532.

La guerre avoit recommencé plus vivement que jamais avec le Cacique Henry, dont les Troupes étoient conſiderablement groſſies. Au mois d'Avril de l'année 1532. un de ſes partis courut juſqu'à Puerto Réal, où il coupa la gorge à un Habitant, à ſa femme, à ſes deux enfans, La guerre recommence avec les Indiens.

& à quatorze Indiens, qui étoient à leur ſervice. Nul endroit de l'Iſle n'étoit plus à l'abry de leurs hoſtilités, & les choſes allerent ſi loin, que l'Empereur averti de la néceſſité de finir cette guerre, ou d'abandonner l'Iſle Eſpagnole, prit enfin des meſures, qui furent efficaces, pour rétablir la paix. Il venoit de nommer pour Gouverneur de la Caſtille d'Or un Officier d'un grand mérite, & d'une experience conſommée dans les affaires des Indes, nommé François de Barrio Nuevo. Il lui ordonna de paſſer à San-Domingo avec 200. Hommes d'élite, de ne point ſortir de l'Iſle, qu'il ne l'eût entierement pacifiée, de quelque maniere que ce fût; il lui donna pour cela un Plein-pouvoir abſolu, à condition ſeulement qu'il ſauvât l'honneur de la Nation; il lui recommanda même de commencer par tenter les voyes de la douceur, & il lui remit une lettre pour Henry, par laquelle Sa Majeſté Imperiale, convioit ce Cacique à rentrer dans l'obéïſſance, lui offroit une Amniſtie ſans aucune reſerve pour lui & pour les ſiens, & le menaçoit de tout le poids de ſa puiſſance & de ſon indignation, s'il refuſoit ces offres, & perſiſtoit dans ſa révolte. 1532.

Un Commiſſaire arrive de la part de l'Empereur pour la finir.

Ce Prince avoit tellement à cœur la conſommation de cette affaire, que n'y ayant point d'autre Vaiſſeau, qui fût prêt à mettre à la voile, que celui, qui l'avoit porté en Eſpagne; il le donna à Barrio Nuevo, qui ne perdit pas un moment de têms, pour ſe rendre à l'Iſle Eſpagnole. Il préſenta en arrivant ſes Proviſions à l'Audience Royale, & il rendit une lettre de l'Empereur à l'Amiral. Ce jeune Seigneur étoit toûjours demeuré dans l'Iſle Eſpagnole, & quoiqu'il n'y eût aucune authorité, par rapport au Gouvernement, on ne laiſſoit pas d'y avoir pour lui de fort grands égards, & de lui rendre tous les honneurs dûs à ſon ſang, qui du côté maternel étoit uni à celui de l'Empereur même: aux ſervices de ſon Pere & de ſon Ayeul, & à ſa Dignité. Le Gouverneur de la Caſtille d'Or voulut enſuite en homme ſage

qu'on déliberât ſur le ſujet de ſa Commiſſion, & ſur les moyens de l'exécuter ; mais les Auditeurs refuſerent de ſe charger ſeuls d'une déliberation de cette conſequence. Ils convoquerent une Aſſemblée générale, où fut appellé tout ce qui ſe trouvoit alors dans la Capitale, ou dans les environs de Perſonnes diſtinguées par leurs Emplois, & par leur experience ; & comme les ſentimens y furent extrêmement partagés, on chargea quatre des plus anciens Habitans des Indes de conferer entre eux, & de donner par écrit leur avis commun, quand ils en ſeroient convenus. 1532.

On délibere ſur le parti qu'on doit prendre.

Ces Députés furent François & Alphonſe Davila, Lopé de Bardeci, & Jacques de Caſtellon, dont nous avons déjà parlé. Ils eurent pluſieurs conferences, & le réſultat fut que les choſes n'étant plus dans la même ſituation, où elles étoient, lorſque Sa Majeſté Imperiale avoit été ſuppliée d'y mettre ordre ; les meſures qu'elle avoit priſes pour cela, n'étoient plus pour la plûpart d'aucune néceſſité ; que les 200. Hommes de Troupes, que Barrio Nuevo avoit amenés, étoient ſurtout fort inutiles pour une guerre, qui demandoit des Soldats accoûtumés au Pays ; qu'il falloit s'en tenir aux Milices, & continuer la guerre ſur le plan, qu'on avoit imaginé depuis quelque têms, & dont on ſe trouvoit bien. Ce Plan conſiſtoit à placer des bandes de 15. ou 20. Soldats dans tous les endroits, où les Indiens avoient accoûtumé de paſſer, pour venir piller le Pays, & ſe fournir des choſes, dont ils avoient beſoin, & où on pouvoit les ſurprendre, ou les combattre avec avantage ; par-là on les affoibliſſoit, ou dumoins on les obligeoit à reſter dans leurs Montagnes. Les quatre Députés ajoûtoient qu'il n'y avoit néanmoins aucun inconvenient à ce que l'Officier envoyé par l'Empereur prît avec lui trois ou quatre de ces Troupes de Milices, ſe fît accompagner de quelques Religieux, pénétrât le plus avant, qu'il ſeroit poſſible dans les Montagnes de Baoruco, & tâchât de joindre le Cacique Henry, pour lui rendre la lettre de l'Empereur, ſuppo-

1532. sé qu'il y fût encore, car il y avoit long-têms qu'on n'entendoit plus parler de lui, & l'on ne ſçavoit pas ce qu'il étoit devenu; enfin qu'il n'omît rien, s'il le rencontroit, pour l'engager à une paix ſolide & durable.

Quel fut le réſultat de cette délibération.

L'Audience Royale ayant reçû cet avis, le communiqua à Barrio Nuevo, qui l'approuva fort, déclara qu'il s'en rapportoit ſans peine au ſentiment de ceux, qui devoient mieux ſçavoir que lui ce qui convenoit, & aſſûra qu'il exécuteroit avec plaiſir tout ce qui lui ſeroit marqué. On lui donna donc 30. Hommes, réſolus à le ſuivre par tout, & l'on y joignit un pareil nombre d'Indiens fideles, pour le ſervir & le guider dans les Montagnes. On nomma quelques Peres Franciſquains pour l'accompagner, & on choiſit ces Religieux préferablement aux autres, parce que Henry avoit été élevé chés eux, & avoit toûjours témoigné beaucoup de vénération pour leur Robe. Enfin on arma une Caravelle à San-Domingo, pour porter le Général & ſa Troupe juſqu'à l'endroit, où l'on entre dans les Montagnes. Ces préparatifs occuperent tout le reſte de l'année 1532. & les premiers mois de la ſuivante. La Caravelle en mit enſuite deux entiers à ranger la Côte juſqu'au Port d'Yaquimo, parce que le Général envoyoit ſouvent ſa Chaloupe à terre, pour tâcher d'y avoir des nouvelles du Cacique Henry; mais il n'en apprit aucune.

1533.

Marche de Barrio Nuevo pour chercher le Cacique.

Le Port d'Yaquimo eſt formé par une aſſés belle Riviere, que le Général remonta le plus loin qu'il put. Il trouva d'abord une Caſe Indienne, où il ne ſe rencontra perſonne, & un peu plus haut, un champ enſemencé; mais il ne voulut pas qu'on touchât, ni à la Caſe, ni au Champ. Peu de têms après, ſur quelques indices, qu'il eut que Henry n'étoit pas loin, il lui écrivit, pour lui donner avis de ſon arrivée, l'inſtruire de ſa Commiſſion, & l'informer qu'il avoit une lettre de l'Empereur à lui rendre. Il envoya la ſienne par un Indien, qui s'offrit de lui-même à chercher le Cacique, & qui ſe fit fort de le trouver; mais cet homme n'a point paru depuis, & l'on n'en a jamais

mais pû ſçavoir aucune nouvelle. Après qu'on l'eût attendu 20. jours, le Général entra dans les défilés des Montagnes, & après trois jours d'une marche, qu'il n'auroit jamais pû ſoutenir, s'il n'en avoit fait l'apprentiſſage dans les Montagnes de Portoric, il apprit par des Indiens que le Cacique étoit dans une Lagune, que les Eſpagnols appelloient la Lagune du Commandeur, & qui a deux lieuës de circuit; c'eſt apparemment une des deux parties du Lac Xaragua, dont nous avons parlé; mais il y avoit encore 8. lieuës à faire pour aller juſques-là, & le chemin paroiſſoit impraticable à tout autre, qu'à des Indiens. Les Eſpagnols obſerverent auſſi que ſur toute la route, qu'ils avoient faite juſques-là, il n'y avoit pas une ſeule branche coupée aux Arbres, ni aucune trace, par ou l'on pût connoître qu'on y eût paſſé : c'étoit une précaution du Cacique pour empêcher qu'on ne découvrît ſa retraite. 1533.

Il falloit avoir autant de courage, qu'en avoit le Général Eſpagnol, pour s'engager plus avant dans un Pays inconnu, & où à chaque pas, il trouvoit des difficultés capables d'effrayer les plus hardis : mais rien ne l'arrêta. Il arriva enfin à un Village, dont les maiſons étoient aſſés bien bâties, où il y avoit des vivres en abondance, & toutes les commodités, dont ces Peuples pouvoient avoir l'idée. Il ne voulut pas encore permettre qu'on y prît rien, quoiqu'il n'y eût pas une ame dedans; il conſentit ſeulement qu'on en emportât quelques Calebaſſes, qu'il fit remplir d'eau, dont il avoit un extrême beſoin. Au ſortir de-là, il trouva un chemin fort large, qui avoit été coupé dans le bois, & y étant entré, il ſçut que le Cacique étoit à une demie lieuë de-là; mais que pour aller à lui, il falloit marcher dans la Lagune, ayant de l'eau juſqu'aux genoux, & quelquefois juſqu'à la ceinture; puis traverſer un défilé de Montagnes très-difficile. Courage de ce Général à ſurmonter de grandes difficultés.

Il étoit trop avancé pour reculer, il s'approcha de la Lagune, & ayant apperçu des Indiens, qui étoient dans un Canot, il envoya leur demander s'ils n'avoient, point vû Il découvre le lieu de la retraite du Cacique.

1533. un homme de leur Nation, qui portoit une Lettre à leur Chef. Ils répondirent que non, mais que le Cacique étoit informé de l'arrivée d'un Officier, qui avoit une Lettre à lui remettre de la part de l'Empereur. Sur cette réponſe Barrio Nuevo ne fit plus aucune difficulté de s'approcher, & pria ces Inſulaires de vouloir bien prendre dans leur Canot une Femme Indienne, & la conduire à leur Chef, chés qui elle avoit demeuré, & qu'elle inſtruiroit du ſujet de ſa venuë. Ils lui répondirent que cela n'étoit pas néceſſaire, que leur Seigneur étoit inſtruit de tout, & qu'ils n'oſeroient prendre ſur eux, de faire ce qu'il ſouhaittoit. Ils ſe rendirent pourtant à ſes inſtances; mais comme ils ne voulurent jamais s'approcher du bord, l'Indienne fut obligée pour s'embarquer, de ſe mettre à l'eau juſqu'à la ceinture.

Le Cacique envoye lui faire un compliment.

Le lendemain de bon matin il parut deux Canots, dans l'un deſquels étoit l'Indienne, avec un Parent du Cacique nommé Martin de Alfaro, ſuivi d'une Troupe fort leſte de ſoldats Indiens, armés de Lances & d'Epées. Ce Canot vint débarquer auprès des Eſpagnols: Barrio Nuevo s'avança ſeul, Alfaro en fit de même, & ordonna à ſes gens de s'éloigner, puis ayant ſalué le Général, il lui fit les excuſes du Cacique, de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même lui rendre ſes devoirs, une incommodité, qui lui étoit ſurvenuë, en ayant été l'unique cauſe. « Mais puiſque vous avés » tant fait, ajoûta-t-il, que de venir juſqu'ici, Henry ſe flatte » que vous voudrés bien vous tranſporter juſqu'au lieu, où » il eſt arrêté. » Le Général reçut ce Compliment d'une maniere également noble & affable, & conſentit d'aller trouver le Cacique. Ses gens firent en vain tous leurs efforts pour l'en détourner: il ne prit même avec lui que quinze Hommes, & ſans autres armes, qu'une maniere d'Eſponton, qu'il tenoit à la main, & ſon Epée au côté, il s'abandonna à la conduite de Martin d'Alfaro. Cet Indien le mena par des chemins ſi rudes & ſi embaraſſés, que ſouvent il étoit obligé de marcher ſur les mains, autant que ſur les pieds. Ses gens ſe laſſerent bientôt, & vouloient l'engager à retour-

ner ſur ſes pas, en lui repréſentant que le Cacique, ou ſe mocquoit de lui, ou avoit deſſein de le faire périr ; mais il leur ferma la bouche, en leur diſant : « Je ne contrains » perſonne de me ſuivre : quiconque a peur, peut s'en re- » tourner : pour moi, duſſai-je demeurer ſeul, je ſuis réſo- » lu d'aller juſqu'au bout : en acceptant la Commiſſion, dont » l'Empereur mon Maître m'a honoré, j'en ai compris la » difficulté, & je me ſuis attendu à tout : ſi j'y laiſſe la vie, » je périrai content, puiſque ce ſera en faiſant mon devoir. » Au fonds, rien ne fait mieux ſentir la ſuperiorité, qu'avoit priſe le Cacique ſur les Eſpagnols, que la conduite, que ceux-ci tinrent en cette rencontre, & où l'on ne reconnoît point la fierté de cette Nation. 1533.

Le courage ne ſoutint pourtant pas long-têms Barrio Nuevo, il ſe trouva tout à coup ſi épuiſé de fatigues, qu'il fut obligé de s'arrêter pour prendre un peu de repos. Le bois néanmoins commençoit à s'éclaircir, & l'on découvroit à travers les arbres la demeure de Henry. Alfaro prit alors les devants à la priere du Général, & demanda de ſa part au Cacique, où, & comment il vouloit que l'entrevûe ſe fît. Henry commença par gronder fort Alfaro, de n'avoir pas fait ouvrir un chemin, & lui ordonna d'y travailler ſur le champ, puis il envoya dire au Général qu'il pouvoit avancer en toute ſûreté. Barrio Nuevo ſe remit auſſi-tôt en marche, & Henry le voyant venir dans un état à faire peur, tout couvert de fange, & pouvant à peine ſe ſoûtenir, il courut au-devant de lui, & fit paroître une très-grande confuſion, de lui avoir cauſé tant de fatigues. Le Général répondit à ces honnêtetés d'une maniere polie, mais qui ne laiſſoit pas de faire ſentir au Cacique, qu'il n'en avoit pas uſé avec lui, comme il convenoit à l'égard d'une perſonne de ſon Rang, & d'un Envoyé de l'Empereur. Henry s'excuſa le mieux, qu'il lui fut poſſible, & prenant le Général par la main, il le conduiſit ſous un grand arbre, où ils s'aſſirent tous deux ſur des Couvertures de Cotton, qu'on y avoit étenduës exprès. Dès qu'ils y furent, cinq

Il arrive chés le Cacique.

1533. ou ſix Capitaines Indiens vinrent embraſſer Barrio Nuevo, puis allerent ſe mettre à la tête de ſoixante Soldats armés de Boucliers, d'Epées, & de Caſques. Les Capitaines étoient armés de même, mais ils avoient des Pennaches à leurs Caſques, & tous s'étoient entouré le corps de groſſes cordes teintes en rouge, & qui leur faiſoient comme une maniere de Cuiraſſe. Les deux Chefs, après un court entretien, qui ſe paſſa en politeſſes réciproques, firent éloigner un peu d'avantage leurs gens, & le Général Eſpagnol prenant la parole, dit :

Son diſcours au Cacique.

« L'Empereur, mon très-redouté Seigneur, & le vôtre, » le plus puiſſant des Souverains du Monde, mais le meil» leur de tous les Maîtres, & qui regarde tous ſes Sujets » comme ſes enfans, n'a pû apprendre la triſte ſituation, où vous » êtes réduit avec un grand nombre de vos Compatriotes, » & l'inquiétude, où vous tenés toute cette Iſle, ſans en être » touché de la plus vive compaſſion. Les maux, que vous » avés faits aux Caſtillans, ſes premiers, & ſes plus fidéles » Sujets, n'ont pourtant pas laiſſé de l'irriter d'abord ; mais » quand il a ſçu que vous êtes Chrétien, & les bonnes qua» lités, dont le Ciel vous a favoriſé, toute ſa colere s'eſt » calmée, & ſon indignation s'eſt changée en un déſir ar» dent de vous voir prendre des ſentimens plus raiſonna» bles. Il m'a donc envoyé, pour vous exhorter à mettre » bas les armes, & vous offrir le pardon du paſſé, pour vous, » & pour tous ceux, qui vous ont ſuivi ; mais il y a ajoûté » un ordre de vous pourſuivre à toute outrance, ſi vous » perſiſtés dans votre rebellion ; & il m'a donné des forces » ſuffiſantes pour cela. C'eſt ce que vous verrés encore » mieux exprimé dans cette Lettre. Vous n'ignorés pas » combien il m'en a coûté pour vous la rendre moi-même ; » je me ſuis expoſé à tout avec plaiſir, pour obéir à mon » Souverain, & par l'eſtime que je fais de votre Perſonne ; » perſuadé d'ailleurs que je ne riſquois rien, en me livrant » entre les mains d'un Homme, en qui je ſçavois qu'on avoit » remarqué des ſentimens dignes de ſa Naiſſance & de ſa Re-

» ligion, beaucoup de moderation, & aſſés de diſcerne- 1533.
» ment, pour faire la diſtinction de ceux, qui viennent com-
» me amis, & de ceux, qui cherchent à le ſurprendre. »

La réponſe du Cacique.

Henry écouta ce Diſcours avec attention, & reçut la Lettre de l'Empereur avec une joye reſpectueuſe ; mais comme il avoit mal aux yeux, il pria le Général de vouloir bien en faire la lecture. Barrio Nuevo y conſentit avec plaiſir, & lut d'une voix aſſés haute pour être entendu des Soldats du Cacique. L'Empereur donnoit à Henry le titre de Dom ; & du reſte, la Lettre contenoit en ſubſtance tout ce que le Général venoit de dire ; elle finiſſoit par aſſûrer aux Indiens qu'il envoyoit ſes ordres à l'Audience Royale, afin que, s'ils ſe ſoumettoient de bonne grace, elle leur aſſignât des Terres, où ils puſſent vivre en liberté, & ne manquaſſent de rien. Cette Lecture finie, le Général rendit la Lettre au Cacique, qui la baiſa de nouveau avec reſpect, & la mit ſur ſa tête. Il reçut auſſi le ſauf-conduit de l'Audience Royale, ſcellé du Sceau de la Chancellerie, & l'ayant examiné, il dit qu'il avoit toûjours aimé la Paix, & n'avoit fait la Guerre, que par la néceſſité de ſe défendre ; que ſi juſqu'alors il avoit rejetté toutes les voyes d'accommodement, c'eſt qu'il n'avoit point trouvé de ſûreté à traitter avec les Caſtillans, qui lui avoient ſouvent manqué de parole. « A préſent que le Très-Auguſte Empereur me donne la
» ſienne, ajoûta-t-il, je reſſens, comme je le dois, l'hon-
» neur, que me fait Sa Majeſté Impériale, & j'accepte avec
» une très-humble reconnoiſſance la grace qu'Elle veut bien
» m'accorder. »

Conditions du Traité.

En achevant ces mots, il s'approcha de ſes Gens, leur montra la Lettre de l'Empereur, & leur dit qu'il n'y avoit plus moyen de refuſer l'obéïſſance à un ſi puiſſant Monarque, qui leur témoignoit une ſi exceſſive bonté. Ils répondirent tous par leurs acclamations ordinaires, c'eſt-à-dire, par de grandes aſpirations, qu'ils tirerent avec effort du fond de leur poitrine ; après quoi le Cacique ayant rejoint le Général Eſpagnol, ils délibererent quelque têms enſe-

1533. ble, & convinrent enfin des articles ſuivans. 1°. Que le Cacique rappelleroit inceſſamment tous ceux de ſon parti, qui étoient répandus en differens quartiers de l'Iſle, & qu'il les obligeroit à reconnoître à ſon exemple l'Empereur pour leur Souverain Seigneur. 2°. qu'il mettroit deux de ſes Capitaines aux trouſſes des Negres fugitifs, pour les rendre à leurs Maîtres, moyennant une reconnoiſſance, dont on conviendroit. 3°. Qu'il ſeroit toûjours dans l'obligation de retenir tous les Indiens dans le devoir, ou d'y faire rentrer ceux, qui s'en écarteroient dans la ſuite. 4°. Que pour lever tout ombre de défiance, il quitteroit au plûtôt les Montagnes, & deſcendroit dans la Plaine, ou on lui donneroit pour ſon entretien un des Troupeaux de l'Empereur.

Il eſt ratifié par les Indiens.

Les Traités ne ſe font jamais parmi ces Peuples, qu'au milieu des Feſtins. On jugea que dans une occaſion de cette importance il ne falloit pas s'éloigner de cette ancienne pratique. Les Eſpagnols avoient apporté avec eux du Ris & de l'Eau de Vie. Les Indiens fournirent le Gibier & le Poiſſon, on ſe mit à table, & le Général commença par boire à la ſanté de l'Empereur, action, qu'il accompagna de grandes marques du plus profond reſpect. Il but enſuite à celle du Cacique, que les Indiens, depuis qu'ils eurent vû la lettre de Sa Majeſté Imperiale, n'appelloient plus que, *D. Henry notre Seigneur.* La joye fut grande parmi les Convives, & l'on ſe fit de part & d'autres mille proteſtations d'une amitié ſincere & durable. D. Henry & Donna Mancia ſon Epouſe, ne voulurent pourtant pas ſe mettre à Table, & ne gouterent de rien, ſous prétexte qu'ils avoient dîné. Ce refus, qui avoit un air de défiance, fit quelque peine au Général, mais il la diſſimula ſagement : à cela près il eut tout lieu de ſe loüer des bonnes manieres du Cacique, qui lui promit d'aller inceſſamment à San-Domingo, pour y ratifier la paix. Il voulut même qu'un de ſes Capitaines nommé Gonzalez, accompagnât le Général à cette Capitale, pour y ſaluer de ſa part l'Amiral, les Auditeurs &

tous les Officiers Royaux. Il eſt vrai qu'il recommanda en particulier à cet homme de bien obſerver toutes choſes, & de voir, s'il n'y avoit pas encore quelque trahiſon cachée ſous des démarches en apparence ſi ſinceres. Enfin il fit reconduire les Eſpagnols juſqu'à leur Navire par un Officier à la tête d'un détachement. 1533.

Accident qui penſe rallumer la guerre.

La Caravelle étoit moüillée dans un Port, qui eſt aujourd'hui connu ſous le nom de Jacquemel. Dès que Barrio Nuevo y fut arrivé, il voulut régaler ſon Eſcorte, & il donna à ces Indiens du Vin de Caſtille, & des Liqueurs à diſcretion; la plûpart en burent avec excès, & en furent tellement incommodés, qu'on crut qu'ils alloient mourir. Cela inquieta fort le Général, & il craignit avec raiſon que, ſi ce malheur arrivoit, le Cacique ne l'accuſât d'avoir empoiſonné ſes Gens; mais ſa crainte fut bientôt diſſipée; un peu d'huile, qu'on fit avaler aux malades, les fit vomir, & ils recouvrerent en peu d'heures une parfaite ſanté. Barrio Nuevo leur fit à tous en les congediant, une gratification, & envoya de fort beaux préſens au Cacique, & à ſon Epouſe, après quoi il mit à la voile, pour ſe rendre à la Capitale, qu'il remplit à ſon arrivée de la plus grande joye, qu'elle eût reſſentie depuis long-têms. On y donna à ſon courage, à ſon zéle & à ſa prudence les éloges, qui leur étoient dûs, & la paix fut proclamée avec de grandes Cérémonies.

Défiance du Cacique, & ſurquoi elles étoient fondées.

Le Député de D. Henry ne ſe laiſſa pas encore prendre à ces premieres démonſtrations; & avant que de faire aucune démarche, qui pût engager ſon maître, il voulut examiner à loiſir, ſi tout ce qu'il voyoit, n'étoit pas un jeu concerté. Il alloit de maiſon en maiſon pour tâcher de découvrir ce qu'on y diſoit, & il n'omettoit rien pour ſe bien inſtruire de la diſpoſition, où l'on étoit à l'égard du Traité fait avec D. Henry. On s'apperçut bientôt de ſes inquiétudes, on s'attacha à le bien régaler, & ſes ſoupçons s'évanoüirent enfin tout-à-fait. Il ſe trouva même ſi bien de ce nouveau genre de vie, qu'il oublia de s'en retourner

1533. au têms, qui lui avoit été preſcrit. Ce retardement donna à penſer au Cacique; il attendit encore quelques jours, au bout deſquels il voulut ſçavoir ce qui empêchoit Gonzalez de revenir. Il s'approcha de la Ville d'Azua, & fit dire aux Habitans, qu'il ſouhaittoit de parler à quelqu'un d'entre eux. Il étoit preſque ſeul, mais il avoit placé 50. Hommes dans un Bois qui étoit proche: il ne fut pas long-têms ſans voir venir à lui une centaine d'Eſpagnols, qui l'aborderent avec toutes les marques d'une réconciliation ſincere.

Elles ſont levées & la paix publiée.

Il leur demanda, s'ils n'avoient point des nouvelles de Gonzalez, & ils répondirent qu'il étoit paſſé par Azua, il y avoit quatre jours, dans une Caravelle, accompagné d'un Officier Caſtillan, nommé Pierre Romero, lequel étoit chargé de préſens pour lui, & d'un plein pouvoir pour ratifier le Traité de paix au nom de l'Audience Royale. On lui ajoûta que la Caravelle devoit être actuellement à Xaragua. Cette réponſe le réjoüit fort, il fit appeller ſes gens, on s'embraſſa, & l'on célébra de nouveau la paix par un Feſtin. D. Henry refuſa encore de toucher à rien, s'excuſant ſur une indiſpoſition, qui lui étoit ſurvenuë. Le lendemain il prit la route de Xaragua; où il trouva la Caravelle. Il y a de l'apparence que ce qu'on appelloit encore Xaragua, étoit Leogane ou Yaguana, bâti aſſés près de l'endroit, où avoit été l'ancienne Xaragua, laquelle ne ſubſiſtoit plus. Le Cacique reçut avec beaucoup de reconnoiſſance les préſens, que lui remit Romero; Gonzalez l'aſſûra qu'il ne devoit plus avoir aucun doute de la ſincerité des Eſpagnols, & ſur le champ il fit embarquer ſur la Caravelle un bon nombre de Negres fugitifs, qu'il avoit déjà fait arrêter. Enfin tous les ombrages furent diſſipés de part & d'autre, & l'on fit par tout de grandes réjoüiſſances pour le retour d'une paix ſi long-têms déſirée.

Le P. de Las Caſas va trouver le Cacique.

Mais perſonne n'y prit plus de part, que le Pere Barthélemy de Las Caſas. Ce Religieux vivoit depuis 12. ans, dans une retraite auſtere, & y édifioit autant par la pratique des

des vertus propres de ſon nouvel Etat, qu'il avoit fait auparavant par l'ardeur d'un zele infatigable. L'accomodement conclu avec ſes chers Indiens réveilla ce zele, & avec la permiſſion de ſon Superieur, il alla trouver le Cacique, dont il étoit fort connu. Il en fut parfaitement bien reçû, & l'on célébra avec beaucoup d'alegreſſe dans les Montagnes de Baoruco, l'arrivée du grand Protecteur des Indiens. Las Caſas profita de cette favorable réception pour décharger ſon cœur à ſes chers Inſulaires, & il parla ſur tout ce qui s'étoit paſſé avec une liberté, qui dans la bouche d'un autre n'eût peut-être pas produit un trop bon effet. Il leur fit ſurtout extrêmement valoir la bonté de l'Empereur, qui avoit bien voulu s'abaiſſer juſqu'à les rechercher, pour ne pas expoſer le ſalut de leurs ames, ſoit en les pouſſant à bout, ſoit en les laiſſant plus long-têms dans une ſituation, où tout leur manquoit pour vivre en véritables Chrétiens. Il les trouva ſur ce point dans des ſentimens très-raiſonnables, & le Cacique lui avoüa que ſa plus grande peine avoit été de voir mourir quantité d'Enfans ſans Baptéme, & d'Adultes ſans Sacremens; & que cette conſideration avoit bien autant contribué, que tout autre choſe, à lui faire conclure un Traité, qu'il ne ſçavoit pas encore trop, s'il ne ſeroit pas un jour fatal à ce qui reſtoit des triſtes débris de ſa Nation. Il lui ajoûta en particulier qu'il n'avoit pas manqué un jour à dire ſes prieres ordinaires, & qu'il avoit exactement jeûné tous les Vendredis; on ſçavoit d'ailleurs qu'il avoit veillé avec beaucoup de ſoin ſur la conduite & les mœurs de ſes Sujets, qu'il avoit ſurtout pris de bonnes meſures pour empêcher tout Commerce ſuſpect, entre les perſonnes de different ſexe, & qu'il avoit porté l'attention juſqu'à ne permettre à aucun des ſiens de ſe marier avant 25. ans,

1533.

Ses travaux Apoſtoliques parmi les Indiens.

Le Pere de Las Caſas demeura quelque têms dans ces Montagnes, & tâcha de raſſûrer le Cacique ſur ce qui lui donnoit encore un peu d'inquiétude pour l'avenir. « L'Empereur, lui dit-il, a engagé ſa parole & ſon honneur, il

1533. » n'y a point de ſûreté au monde, s'il ne s'en trouve pas » dans un Traité établi ſur de tels fondemens. Enfin quand » on a agi avec autant de prudence, que vous avés fait, il » faut abandonner le reſte à la Divine Providence, qui fait » ſervir au bien de ſes Elûs juſqu'à la malice de leurs propres » Ennemis. » D. Henry parut content, & l'Homme de Dieu trouva la même docilité parmi tous ſes Sujets. Il leur dit pluſieurs fois la Meſſe; baptiſa tous ceux, qui n'étoient point baptiſés, & adminiſtra aux autres les Sacremens de Pénitence & d'Euchariſtie. Il eſt étonnant que ces Inſulaires, qui étoient tous Chrétiens, & dont pluſieurs avoient été inſtruits dès l'enfance avec ſoin, ne ſçuſſent pas que dans un beſoin ils pouvoient conferer le Baptême; car de leur aveu ils avoient laiſſé mourir juſqu'à 300. Enfans ſans leur procurer l'adoption Divine, qui eſt le fruit de ce Sacrement. Le Miſſionnaire trouva encore bien de l'ignorance dans ces Neophites ſur leurs plus eſſentiels devoirs, & les principaux Articles du Chriſtianiſme, & il y remedia autant, qu'il lui fut poſſible dans le peu de têms, qu'il avoit à leur donner. D. Henry le reconduiſit lui-même juſqu'à Azua, ou un Capitaine Indien nommé Tomaios, celui de tous, qui avoit fait le plus de peine aux Eſpagnols, fut Baptiſé. L'Audience Royale avoit témoigné beaucoup de reſſentiment de ce que le Pere de Las Caſas avoit entrepris ce Voyage ſans ſa participation, & vouloit qu'il fût puni, mais elle s'appaiſa, lorſqu'elle eut appris tout ce qui s'étoit paſſé pendant ſon ſéjour parmi les Indiens. D'ailleurs ce Religieux ſçut bien faire obſerver à ces Magiſtrats, que la paix ayant été publiée dans les formes; rien n'empêchoit déſormais d'aller viſiter des gens, qu'on ne regardoit plus comme Ennemis, & qu'il étoit ſurprenant qu'on en fît ſurtout un crime à un homme de ſon caractere, & qui n'avoit jamais uſé de ſon crédit ſur ces Peuples, que pour le bien de l'Etat.

Nouvel établiſſement du côté de Monte-Chriſto.

Vers le même têms, c'eſt-à-dire, ſur la fin du mois d'Août, en vertu d'un Traité fait avec un Habitant de San-Domingo nommé Boleños, ſoixante Laboureurs arriverent

d'Eſpagne, la plûpart avec Femmes & Enfans, pour s'aller établir du côté de Monte-Chriſto : cette Contrée eſt une des plus fertiles de l'Iſle, & le voiſinage de Cibao auroit pu être un attrait dans un autre têms ; mais, faute d'Indiens, les Mines étoient abandonnées, & les nouveaux Habitans prirent le parti de ſe borner à la Culture des Terres. Sur le même Vaiſſeau, qui les avoit apportés, le Licencié Gilles Gonzalez Davila, étoit venu avec la qualité de Viſiteur Royal, pour gouverner l'Iſle dans l'abſence du Préſident D. Sebaſtien Ramirez, lequel étoit toûjours au Mexique. 1533.

Le Cacique D. Henry étoit encore dans ſes Montagnes, & il tardoit beaucoup aux Eſpagnols qu'il en ſortît. Il tint enfin la parole, qu'il en avoit donnée ; mais ce ne fut qu'après qu'il eût conſommé les vivres, dont il avoit fait de grandes proviſions ; il ſe rendit enſuite à San-Domingo, où il ſigna le Traitté de Paix, qui juſques-là n'avoit été ſigné, que par ſes Députés. Il fut reçû dans cette Capitale d'une maniere, qui eût été capable de le gagner, quand il auroit encore eu quelque doute de la droiture des Eſpagnols : on lui laiſſa choiſir un lieu, pour s'y établir avec tous ceux de ſa Nation, dont il fut déclaré Prince héréditaire, exempt de Tribut, & obligé au ſeul hommage, qu'il ſeroit tenu de faire rendre en ſon nom à l'Empereur, & à ſes Succeſſeurs Rois de Caſtille, toutes les fois, qu'il en ſeroit requis. Il ſe retira peu de têms après, dans un lieu nommé *Boya*, à treize ou quatorze lieuës de la Capitale, vers le Nord-Eſt. Tous les Indiens, qui purent prouver leur deſcendance des premiers Habitans de l'Iſle, eurent permiſſion de le ſuivre, & leur poſterité ſubſiſte encore aujourd'hui au même lieu, & joüit des mêmes Privileges. Leur Prince, qui s'intitule, *Cacique de l'Iſle Hayti*, juge & condamne à mort ; mais il y a appel à l'Audience Royale. Ils étoient environ quatre mille, lorſqu'ils furent ainſi réünis ; mais ce nombre eſt fort diminué depuis ce têms-là. J'ai pourtant quelque peine à croire qu'ils fuſſent réduits, il y a quinze ans, à trente Hommes, & cinquante ou ſoixante Femmes, com-

D Henry va à San Domingo. De quelle maniere le Traité fait avec lui eſt executé.

1533. me je l'ai vû marqué dans un Mémoire, d'ailleurs très-exact.

Decadence de la Colonie Eſpagnole.

Quant aux autres Indiens, qui avoient été amenés d'ailleurs, ils ne changerent pas de condition, & comme on ne les ménagea gueres plus, qu'on avoit fait juſqu'alors, on ne fut pas long-têms ſans en voir la fin. La perte des uns ne rendoit pas les autres plus moderés, chacun ſongeoit à profiter du préſent, & ſe mettoit peu en peine, ſi ſes Succeſſeurs auroient des Eſclaves, pourvû qu'il tirât de ceux, dont il étoit en poſſeſſion, toute l'utilité, qu'ils étoient capables de lui apporter. De cette ſorte les richeſſes, que l'Iſle Eſpagnole renferme dans ſon ſein, ſont aujourd'hui fort inutiles à ceux de ſes Habitans, qui ſont plus à portée de les en tirer, & qui croyent faire beaucoup, que d'empêcher leurs voiſins d'en profiter.

1538. L'Audience Royale fait monter la Monnoye, & l'Empereur le trouve mauvais.

J'ai dit qu'on avoit découvert une Mine d'Argent dans cette Iſle; l'Empereur avoit donné la permiſſion d'y fabriquer de la Monnoye de ce métal, & l'on y faiſoit des Reaux de la valeur intrinſeque de ceux d'Eſpagne. La cherté des denrées, & la néceſſité, où l'on étoit de ſe ſervir de cette Monnoye, firent croire à l'Audience Royale, qu'elle pouvoit la mettre plus haut, & elle avoit fait monter le Real à 24. Maravedis; ce qui s'étoit bientôt étendu à toutes les autres Provinces du Nouveau Monde, & cauſoit de grands déſordres dans le Commerce. L'Empereur apprit avec étonnement cette entrepriſe, & la regarda comme un attentât contre l'authorité du Souverain. Il commença par remettre les choſes ſur l'ancien pied, puis il fit avertir les Auditeurs de n'être pas une autrefois aſſés hardis, pour rien oſer de pareil ſans ſon aveu. L'Amiral des Indes D. Loüis Colomb étoit alors à la Cour de Charles-Quint, où il pourſuivoit vivement le procès, que ſon Ayeul avoit commencé contre le Fiſc Royal, mais avec auſſi peu de ſuccès. Deux ans après, il ſe fit un Traitté, dont le Cardinal de Loayſa, & D. Fernand Colomb, Oncle de l'Amiral, furent les Arbitres. Par ce Traitté, D. Loüis fut déclaré Ca-

pitaine Général de l'Iſle Eſpagnole, mais avec de ſi grandes limitations, qu'il ne lui en reſta gueres que le Titre. 1540.

Il ne laiſſa pas de faire le Voyage des Indes; mais il y a bien de l'apparence qu'il n'y reſta pas long-têms. Il céda enfin tous ſes droits, & toutes ſes prétentions ſur la Vice-Royauté perpetuelle du Nouveau Monde, pour les Titres de Duc de Veragua, & de Marquis de la Vega. C'étoit une groſſe Bourgade de la Jamaïque; & l'on s'accoûtuma même dans la ſuite, à ſubſtituer le nom de l'Iſle à celui de cette Place. L'Amiral joüit peu du fruit de cet accommodement, & il y a de l'apparence que ſes deux Freres étoient morts avant lui. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'Iſabelle Colomb, ſa Sœur aînée, devenuë heritiere de cette Famille, en tranſporta tous les Titres dans une Branche de la Maiſon de Bragance, qui eſt établie en Eſpagne, ayant épouſé, ainſi que je l'ai dit plus haut, D. Georges de Portugal, Comte de Gelves, dont la poſterité s'intitule, *de Portugal Colomb, Duc de Veragua, Marquis de la Jamaïque & Amiral des Indes.*

D. Louis Colomb paſſe à l'Eſpagnole en qualité de Capitain. Général. Extinction de cette famille.

En 1547. l'Egliſe de San-Domingo fut érigée en Métropole. Cette Ville avoit pourtant dès-lors beaucoup perdu de ſon luſtre, & l'Or & l'Argent commençoient à y être ſi rares, que peu d'années après, on n'y voyoit plus que de la Monnoye de Cuivre. Le Pere de Las Caſas avoit quitté l'Iſle Eſpagnole, & après avoir refuſé l'Evêché de Cuſco dans le Perou, avoit été contraint d'accepter celui de Chiappa, dans le Mexique. Il eut en ce têms-là de grandes diſputes avec le Docteur Jean Ginés Sepulveda, au ſujet de la maniere, dont on devoit traitter les Indiens, & ſur le droit, qu'on avoit eu de les aſſujettir par la force des armes; mais l'Iſle Eſpagnole ne pouvoit plus prendre aucun interêt à cette controverſe, dont il paroît que l'Evêque de Chiappa eut tout l'honneur; juſques-là, que les Ouvrages, que le Docteur compoſa pour ſoutenir ſon ſentiment, furent cenſurés & ſupprimés par l'authorité du Prince; mais comme pluſieurs étoient encore d'avis de laiſſer aux Habitans des Colonies Eſpagnoles les Eſclaves, 1547. San-Domingo érigée en Métropole.

1547. dont ils étoient actuellement les Maîtres, en les mettant sur le pied de Domestiques à gages, le Prélat entreprit de faire voir que la chose étoit impratiquable, & que laisser ces malheureux entre les mains des Espagnols, c'étoit les sacrifier.

Quelle fut l'occasion qui engagea Las Casas à écrire son Livre de la tyrannie des Espagnols.

Ce fut alors & à cette occasion, qu'il composa ce fameux Traitté de la Tyrannie des Espagnols dans les Indes, qu'il fit imprimer plusieurs années après, & qu'il dédia au Roy Philippe II. il y assûre que les Espagnols avoient fait périr plus de quinze Millions d'Indiens. Mais il faut convenir qu'il regne dans son Ouvrage un air de vivacité & d'exaggeration, qui prévient un peu contre lui, & que les faits, qu'il rapporte, sans être alterés dans la substance, ont sous sa plume, je ne sçai quoi d'odieux & de criant, qu'il pouvoit peut-être adoucir. Il n'avoit apparemment pas assés fait réflexion, qu'il ne suffit pas à un Historien d'être veridique, pour ne pas manquer à la fidelité, que demande l'Histoire, qu'il faut encore être extrêmement en garde, contre ce que la prévention, la haine, l'interêt, l'amitié, l'engagement, un zéle ou trop amer, ou trop ardent peuvent donner de couleurs, ou étrangeres, ou trop vives aux faits d'ailleurs plus certains. Mais on peut bien assûrer que le Saint Evêque de Chiappa, dont, malgré ses défauts, ou, pour parler plus juste, les excès de ses vertus, le nom est demeuré très respectable dans les Annales du Nouveau Monde, & dans les Histoires d'Espagne, ne prévoyoit pas les mauvais effets, que produisit son Ouvrage peu d'années après, qu'il eut été rendu public, lorsque traduit en François par un Hollandois, il se fut répandu parmi les Révoltés des Pays-Bas. Car il est vrai de dire, que rien n'anima davantage ces Peuples à persister dans leur rébellion, que la crainte qu'il ne leur arrivât, s'ils entroient en quelque accommodement avec l'Espagne, ce qui étoit arrivé dans la plûpart des Provinces de l'Amérique, où l'on n'avoit jamais exercé plus de cruautés contre les Indiens, que quand ils se croyoient plus assûrés sur la foy de s

Traités, ou qu'ils faiſoient paroître plus de reſpect & de ſoûmiſſion. Du moins, fut-on bien aiſe de pouvoir prétexter cette crainte, & l'authoriſer d'un tel exemple. 1586.

En 1564. la Conception de la Vega fut preſque toute renverſée par un Tremblement de Terre. Cette Ville étoit bâtie au pied d'une Montagne, ſur laquelle on avoit planté une Croix. Les Indiens, qui voyoient les Eſpagnols ſe proſterner devant cette Croix, s'imaginerent apparemment que c'étoit là leur Dieu, & pour ſe venger de tous les maux, que ces Etrangers leur faiſoient, réſolurent de la renverſer, ils commencerent par y attacher des cordes; mais ils eurent beau tirer, la Croix n'en fut pas même ébranlée. Ils amaſſerent enſuite quantité de bois tout autour, & y mirent le feu. Cette ſeconde tentative ne réüſſit pas mieux que la premiere : la Croix au milieu des flammes ne changea pas même de couleur, ſinon au pied, où il paroiſſoit un peu de noir, comme ſi on en eût approché une chandelle allumée. Après cela, ils eſſayerent de la couper avec leurs pierres aiguiſées, & ils remarquerent qu'auſſi-tôt qu'ils en avoient coupé un morceau, le vuide ſe rempliſſoit. Ils renoncerent enfin à un travail inutile, & pluſieurs ont même aſſûré, qu'ils avoient apperçu une Dame d'un port & d'un regard pleins de majeſté, aſſiſe ſur un des Bras de la Croix, qui rendoit tous leurs efforts inutiles. Le bruit d'un ſi grand prodige ſe répandit bientôt partout, & chacun voulut avoir un morceau de la Croix miraculeuſe. Dieu fit pour authoriſer & pour montrer qu'il agréoit la pieté des Fidéles, ce qu'il avoit fait pour confondre la ſacrilege entrepriſe des Infideles; on eût beau couper la Croix pendant bien des années, elle ne diminua point. Enfin le Miracle ceſſa, & alors on tranſporta dans l'Egliſe ce qui reſtoit de ce précieux Bois, & on le conſerva avec ſoin; les différens morceaux, qu'on en avoit coupés, furent les inſtrumens de pluſieurs guériſons ſurnaturelles, & dans le Tremblement de Terre, dont je viens de parler, aucun de ceux, qui en avoient, ne fut bleſſé, quoique pluſieurs ſe fuſſent trouvés ſous les ruines des

1586. Edifices, comme les Religieux de Saint François, ſous celles de leur Egliſe. On aſſûre auſſi que la Cathedrale, qui étoit de pierre de taille, ayant été abattuë, le ſeul endroit, où l'on gardoit la Croix miraculeuſe, fut conſervé. Il y a environ 15. ans, qu'on voyoit encore au milieu des mazures de cette Ville, un Monaſtere tout entier, & ce ne pouvoit être que celui des Religieux, dont je viens de parler, deux Fontaines, & quelques reſtes de Fortifications. Le Village de la Vega, dont j'ai parlé ailleurs, & qui a été formé des débris de la Conception, n'en eſt qu'à deux lieuës au Sud-Eſt.

Grand Commerce de l'Iſle Eſpagnole. Priſe de San-Domingo.

Cependant l'Iſle Eſpagnole ne laiſſa pas de ſe ſoûtenir encore aſſés long-têms, après qu'on eût ceſſé d'en tirer de l'Or. Elle avoit de quoi réparer cette perte, qui étoit pourtant pour les ſeuls droits du Roi, de cinq ou ſix millions tous les ans, par le grand Commerce, qu'elle faiſoit de Sucre, de bois de Breſil, de Caſſe, de Tabac, de Cotton, & de Gingembre. Cette derniere Marchandiſe s'avilit enfin par ſa trop grande abondance; les autres ont manqué peu à peu, faute d'Ouvriers. Acoſta dit qu'en 1587. on apporta en Caſtille plus de 22000. quintaux de Caſſe de l'Iſle Eſpagnole, & 9000. Caiſſes de Sucre. Néanmoins dès l'année précedente, ſa Capitale avoit été priſe, pillée, & ruinée en partie par François Drak. Ce Capitaine Anglois fit ſa deſcente à l'Oueſt de la Ville, & mit environ 1200. Hommes à terre. S'étant enſuite avancé en ordre de Bataille, il fut attaqué par la Cavalerie Eſpagnole, qu'il mit aiſément en fuite. Après ce premier ſuccès il partagea ſa Troupe en deux bandes, & attaqua en même têms deux Portes de la Ville. Il les emporta ſi bruſquement malgré le Canon des Aſſiegés, que ceux-ci eurent à peine le loiſir de ſe ſauver par une troiſiéme, qui étoit à l'autre extrêmité de la Ville. Le butin, que firent les Vainqueurs, ne répondit pas à la réputation de cette Métropole du Nouveau Monde; ils y trouverent ſeulement quelques meubles précieux & quelque Vaiſſelle d'Argent; peu d'Or & d'Argent monnoyé,

monnoyé, & beaucoup de monnoye de cuivre. Drak, avant que de permettre le pillage, mit ſes gens en Bataille dans la grande place ; puis il envoya ſommer le Gouverneur du Château de ſe rendre, & ſur ſon refus il fit donner un aſſaut, que les Eſpagnols ſoûtinrent mal. Le Château fut forcé, & Drak Maître de tout, mit ſes Soldats à diſcretion dans les plus belles Maiſons. Ils y reſterent un mois, enſuite ils commencerent à raſer la Ville ; ils en avoient déjà abbattu une bonne partie, lorſque les Eſpagnols accoururent, & rachetterent le reſte. Dans la rélation, que les Anglois ont publiée de cette expédition, ils ont rapporté qu'ils trouverent ſur une muraille un Globe peint, avec la figure d'un homme à Cheval, qui ſortoit de plus de la moitié de la circonference du Globe, avec cette deviſe, *Non ſufficit orbis.* Cinq ans après Yaguana eut un ſort pareil à celui de San-Domingo : Chriſtophle Ne ſ port la prit & la ruina preſque entierement. 1586. 1591.

L'Iſle Eſpagnole ſe ſeroit pourtant encore relevée de ces pertes par le Commerce, lequel continuoit toûjours ſur un aſſés bon pied, ſurtout avec les Hollandois ; mais le Roi Catholique ôta aux Habitans cette unique reſſource, qui leur reſtoit, en leur défendant de trafiquer avec les Etrangers. Les Hollandois, à qui ce Commerce apportoit de grands profits, voulurent le ſoutenir par les Armes, & envoyerent dans ces Mers une Flotte commandée par Abraham de Verne ; mais celle d Eſpagne l'ayant rencontrée en 1606. vers les Côtes de Cuba, l'attaqua avec tant de réſolution, qu'après avoir pris & coulé à fonds pluſieurs Navires, elle obligea les autres à ſe ſauver. Le Commerce ne laiſſa pas de continuer comme auparavant, malgré la vigilance des Gouverneurs, ou peut-être même par leur connivence ; mais le Conſeil prit pour ſe faire obéïr un moyen, qui fut efficace, ce fut de faire raſer les places Maritimes, qu'on ne pouvoit garder. On démolit Yaguana, qui étoit extrêmement déchû, Puerto-di-Plata, & Bayaha, qui étoient les Rendés-vous les plus ordinaires des Interlopes ;

Le Commerce avec les Etrangers défendu aux Habitans de l'Iſle Eſpagnole.

1606.

1606. & les Habitans de ces trois Places, eurent ordre de se retirer dans les Terres. Ceux d'Yaguana & de Bayaha se joignirent ensemble, & allerent à l'Orient, où ils formerent une Ville, à laquelle ils donnerent le nom de *Bayaguana*. Ceux de Puerto-di-Plata s'approcherent de la Capitale, & bâtirent Monte-di-Plata, auprès de Boya, où D. Henry s'étoit posté. Les Villes de Salvatierra de la Savana, d'Yaquimo, de San-Juan de la Maguana, de Bonao, de Buenaventura, de Larez de Guahaba & de Puerto-Real, avoient déjà été abandonnées. L'indigence & le défaut du Commerce, avec l'esperance de faire ailleurs plus de fortune, en ayant dispersé les Habitans dans les nouvelles Colonies, surtout dans le Mexique.

Déperissement entier de la Colonie.

Enfin du moment que le Commerce eut entierement cessé avec les Etrangers dans l'Isle Espagnole, elle ne fut plus reconnoissable. Il n'y venoit qu'un Navire d'Espagne tous les trois ans; le Président & les principaux Officiers en achettoient d'abord la Carguaison, & la vendoient en détail aux Habitans, au prix qu'ils vouloient. Aussi la plûpart se trouvoient réduits à aller presque nuds, n'ayant pas de quoi avoir un morceau de toile pour se couvrir, ce qui a donné lieu à une Coûtume assés singuliere, qui dure encore. Dans les Villes ou grosses Bourgades, on dit les Dimanches & les Fêtes une Messe avant le jour, afin que ceux, qui n'ont pas le moyen d'être décemment vêtus, puissent se couvrir des ténebres de la nuit, pour satisfaire au précepte de l'Eglise. Telle étoit la situation, où se trouvoit la premiere, & la Mere de toutes les Colonies Espagnoles de l'Amérique, lorsque les François entreprirent de partager avec les Castillans une Isle, dont ceux-ci laissoient depuis long-têmps une si grande partie en friche. C'est ce qui va faire la matiere de la seconde partie de cet Ouvrage.

Fin du sixiéme Livre & de la premiere Partie.

TABLE DES MATIERES CONTENUES Dans ce premier Volume.

A

Abricot de S. Domingue, Voyés *Mamey*.

Abrojo, autrement appellé *le Mouchoir quarré*. Ecüeil dangereux au Nord de l'Isle Espagnole. Sa situation, p. 6.

Acclamations. Maniere, dont les Insulaires de l'Espagnole faisoient leurs acclamations, 469.

Acosta. Le Pere Joseph de Acosta, Jesuite. Son sentiment sur la nature du Vent alisé, ou de la Brise, 7. *& suiv.*

Acul. Port de l'Isle Espagnole, les premiers noms, qu'il a portés. 33.

Acuña. Dom Alvare d'Acuña, Réception, qu'il fait à Christophle Colomb dans le Port de Lisbonne. 104.

Adélantade. Ce que c'est que cette Charge. 129.

Adrien Doyen de Louvain, depuis Cardinal & enfin Pape, 335. Approuve le projet du Licencié Barthélemy de Las Casas, 347. 456.

Agama. Sorte de Cancre. Sa description, 21.

Aguado. Dom Jean Aguado, Maître d'Hôtel de la Reine Isabelle de Castille, est envoyé Commissaire à l'Isle Espagnole. Sa maniere d'agir avec D. Barthélemy Colomb, 136. Sa conduite envers Christophle Colomb, 137. Son retour en Espagne, 139.

Agueynaba, Cacique de l'Isle de Portoric, reçoit bien les Espagnols, les conduit aux Mines d'Or, les en rend les Maîtres. Se fait nommer *Jean Ponce de Leon*, 278.

Aguila. D. Diegue del Aguila refuse le Gouvernement de la Province du Darien, qui lui est offert par le Roi Ferdinand, 433.

Aguilard. Le Marquis d'Agui-

lard, Grand Veneur & Conſeiller d'Etat, conſulté ſur la cauſe des Indiens, 356.

Aguirre. Le Licencié Aguirre aſſiſte à un Conſeil tenu pour décider la cauſe des Indiens, 360.

Aigrettes, ou, *Peſcheurs*, ſortes d'Oiſeaux, qu'on trouve dans l'Iſle Eſpagnole, 30.

Alaminos. Antoine de Alaminos premier Pilote ſur l'Eſcadre, qui fit la découverte de l'Yucatan, détermine le Commandant à tourner de ce côté-là, & pourquoi, 367. Il eſt bleſſé dans la Floride, 370. Ne peut doubler une pointe ſur la Côte de la Nouvelle Eſpagne, 382. Il eſt nommé premier Pilote de la Flotte de Fernand Cortez, 389. Il eſt envoyé en Eſpagne par Cortez; arrive à l'Iſle de Cuba, échappe à la vigilance de Velaſquez, & paſſe le premier de tous le Canal de Bahama, 390.

Albe. Le Duc d'Albe Favori du Roi Ferdinand, & ſon Couſin Germain, ſollicite en faveur de D. Diegue Colomb, qui avoit Epouſé ſa Niece, 271.

Albitez. Diego de Albitez habitant de Sainte Marie l'Ancienne du Darien, trahit Diego de Nicueſſa, 306. 307.

Albuquerque. Rodrigue d'Albuquerque. L'emploi de Diſtributeur des Indiens eſt créé en ſa faveur. Son avarice. 330. On écrit contre lui en Cour, & il eſt ſoutenu par la faveur de Zapata ſon parent, 331. Il eſt enfin dépoüillé de ſon Emploi, 332.

Alcaïde. Ce que c'eſt que cet Emploi, 152.

Alexandre VI. Ferdinand & Iſabelle donnent avis à ce Pape de la découverte du Nouveau Monde, & lui en demandent la proprieté, 109. 110. Il partage les nouvelles Découvertes entre les Eſpagnols & les Portugais par le moyen de la Ligne de Demarcation, 110.

Alfaro. Martin de Alfaro Capitaine Indien, parent du Cacique D. Henry, eſt envoyé à Barrio Nuevo pour le complimenter; il le conduit vers le Cacique, par des chemins très-rudes, 466. Il en eſt reprimendé du Cacique, 467.

Alfinger Capitaine Flamand, envoyé Gouverneur dans la Province du Venezuela. Cruautés inoüies, qu'il y exerce, 452. 453. Sa mort, 453.

Alguazil. Ce que c'eſt que cet Emploi: 314.

Alis Aliſé. Signification de ces deux mots, origine du dernier, 7.

Allemands. Leurs cruautés dans la Province de Venezuela, 452. 453.

Almagro. Diego de Almagro ac-

compagne Vaſco-Nugnez de Balboa dans la guerre, que ce Capitaine fait aux Indiens, 427. Demande la Commiſſion de découvrir le Perou, 439. L'engagement, qu'il prend avec Pizarre & Fernand de Lucques, 440.

Alvarado. Diego de Alvarado entreprend de défendre la Forteresſe de San-Domingo contre Bovadilla, 195.

Pierre de Alvarado Commandant d'un des Vaiſſeaux de l'Eſcadre, qui découvrit la Nouvel-Eſpagne, 371. Grijalva l'envoye à Velaſquez pour recevoir ſes ordres, 380. Il ne parle pas d'une maniere favorable à ſon Général, 380. 381. Cortez l'envoye par terre de la Trinité à la Havane avec une partie de ſes Troupes, 388. Il commande un des Navires de la Flotte deſtinée à la Conquête de la Nouvelle Eſpagne, 389.

Amanas, ou Iſles Turques, au Nord de l'Iſle Eſpagnole recommandables par leurs Salines, 6.

Ambre. On croit avoir trouvé une Carriere d'Ambre dans l'Iſle Eſpagnole, 124.

Ambre gris. On en trouve après une violente tempête ſur une des Cayes, qui ſont au Nord de l'Iſle Eſpagnole.

Americ Veſpuce s'embarque pour le nouveau Monde avec Ojeda, publie une fauſſe relation de ſon Voyage, laquelle fait donner ſon nom à tout cet hemiſphere, 187. 188. Son ſecond Voyage avec Ojeda, il ſe broüille avec lui, & le fait mettre aux fers, 216.

Ampuez. Jean d'Ampuez Facteur Royal, eſt envoyé pour faire un Etabliſſement dans la Province de Venezuela. Sa bonne conduite, il bâtit la Ville de Coro, 449. Il ſe rend Maître de Curaçao, & de quelques autres Iſles, 450. Il eſt obligé de ceder la place aux Allemands, 452. Il ſe retire dans les Iſles, qu'il avoit conquiſes, & que l'Empereur lui avoit conſervées, 450. 452.

Anacoana Reine de Maguana; Sœur de Behechio Roi de Xaragua, ſe retire après la mort de ſon mari chés ſon Frere, 62. Son caractere, ſon affection pour les Eſpagnols; 147. Elle détermine ſon Frere à payer le Tribut à la Couronne de Caſtille, 149. Elle viſite un Navire Eſpagnol, 151. Elle ſuccede à ſon Frere au Royaume de Xaragua, 231. Elle careſſe fort les Eſpagnols, qui ne la payent que d'ingratitude, & l'accuſent d'avoir de mauvais deſſeins contre leur Nation, *là-même*. Réception, qu'elle fait au Gouverneur Général, 232. Elle eſt menée priſonniere à San-

Domingo, & elle y eſt penduë, 234.
Andagoya. Paſcal de Andagoya découvre le Royaume de Cuzco, 439.
Andalouſie. Nouvelle Andalouſie. Limites de cette Province, 284. Voyé *Ojeda.*
Anges, ſorte de Poiſſons, qui ſe pêche ſur les Côtes de l'Iſle Eſpagnole, 21.
Anglois. Navire Anglois à Portoric. Ses avantures, 404. 405.
Anthropophages. Peuples déclarés Anthropophages, & à quoi ils ſont condamnés, 410. Voyés *Cannibales.*
Antigoa. L'Iſle d'Antigoa eſt découverte, d'où lui vient ce nom, 114.
Antilles. Situation des Antilles, 1. Leur diviſion, 2. Origine de ce nom, 2. & 3. Iſle imaginaire de ce nom, 3.
Araignées. Araignées de l'Iſle Eſpagnole, 33.
Arana. Pierre de Arana Commandant d'un Vaiſſeau, que Chriſtophle Colomb envoye à l'Iſle Eſpagnole, 162.
Rodrigue de Arana, proche parent du précédent, eſt fait Gouverneur de la premiere Fortereſſe bâtie dans l'Iſle Eſpagnole, 98. Il y eſt aſſiegé, 116. Sa mort, 117.
Arbolancho. Pierre de Arbolancho, envoyé en Cour par Balboa, 432. Il eſt bien reçû, 433. Il arrive trop tard, *là-même.*
Arcahay, quartier de la Côte Occidentale de l'Iſle Eſpagnole, premierement appellé Cahay, 189.
Arcs-en-Ciel, formé par la clarté de la Lune, 12.
Arenal. Punta del Arenal, découverte par Chriſtophle Colomb, 164.
Armes. Armes des Inſulaires de l'Eſpagnole, 50.
Armoiries, données par le Roi & la Reine de Caſtille, à Criſtophle Colomb, 109.
Armoiries, données par Ferdinand à l'Iſle Eſpagnole & à ſes principales Villes, 236.
Arriaga. Louis Arriaga, ſon traité pour bâtir quatre Villes, 212. Il eſt ſans effet, 213.
Artibonite, ou *Hartibonite*, Riviere de l'Iſle Eſpagnole. Sa ſituation, 18.
Arzilla, Fortereſſe ſur la Côte d'Afrique, attaquée par les Maures, qui levent le ſiege, 214.
Atença. Pierre d'Atença porte les premieres Cannes de Sucres dans l'Iſle Eſpagnole, 267.
Atlantide, Iſle imaginaire. Ce qu'en écrit Platon, 66.
Audience Royale. Tribunal Superieur, établi à San-Domingo, 287.
L'Audience Royale de San-Domingo envoye un Auditeur à Velaſquez, pour lui défendre de faire la guerre à Cortez, 393.

Audience Royale établie au Mexique, limites de celles de San-Domingo, 444.
Auditeurs, ou Conſeillers de l'Audience Royale de San-Domingo, refuſent de faire rendre des Indiens injuſtement enlevés, & ſont accuſés de les avoir eux-mêmes achettés; 338. Ils ſont interdits pour avoir abuſé de leur pouvoir, 341. Ils ſont cités par Zuazo, 343. Ils ſont rétablis, 343. Ils refuſent d'expedier le Licencié Las Caſas, 415. Leurs appointemens ſont augmentés, & pourquoi, 424. Ils demeurent chargés du Gouvernement en l'abſence du Préſident, 461.
Avocats. Chriſtophle Colomb les fait exclure des Indes, 142.
Axi, ou *Piment*, ſorte de Poivre, qui croît dans l'Amerique, 50. Les Eſpagnols eſperent en faire un grand commerce, 108. Merveilles arrivées ſur des racines d'Axi, 150.
Ayllon. Luc Vaſquez d'Ayllon Auditeur Royal, eſt nommé pour aller complimenter le Roi Charles ſur ſon avenement à la Couronne, 348. Il eſt arrêté & ſes papiers ſaiſis, *là-même*. Il eſt envoyé à l'Iſle de Cuba, pour détourner Velaſquez de mettre en Mer une Flotte contre Cortez, 393. Il n'y réüſſit pas & s'embarque ſur la Flotte, 394. Il arme deux Vaiſſeaux pour aller en Floride, 410. Il y enleve des Sauvages, & n'en profite point, 411. Il paſſe en Eſpagne, & obtient le Gouvernement du Pays, qu'il a découvert, *là-même*. Sa mort dans une ſeconde expedition en Floride ſelon quelques Auteurs, *là-même*.
Ayora. Jean de Ayora, eſt nommé Lieutenant au Gouvernement de la Province du Darien, 434.
Azua de Compoſtella. Port & Ville de L'Iſle Eſpagnole. Sa fondation, 256. Fertilité de ſon Terroir, 406. Ce qui ſe paſſe auprès de cette Ville, entre les Habitans & le Cacique Henry, 472.
Azur. On croit en avoir trouvé une Carriere dans l'Iſle Eſpagnole, 124.

B

Badajoz. Voyés *Fonſeca* & *Mota*.
Badillo. Pierre de Badillo, Lieutenant de Roi de San-Juan, refuſe de rendre juſtice au Cacique Henry, 397. Il perit malheureuſement. 403.
Bahama. Iſle de Bahama, une des Lucayes, donne ſon nom au Canal, 6. Qui l'a paſſé le premier. 340.
Balboa. Vaſco Nuñez de Balboa. Avis important, qu'il donne, premiere cauſe de ſa for-

tune, 298. Son caractere, *là-même*. Ce qu'on a dit de la maniere, dont il étoit ſorti de l'Iſle Eſpagnole, 299. Vûës, qu'on lui attribuë, en conſeillant de placer la Colonie d'Ojeda dans la Caſtille d'Or. Il eſt fait Alcaïde Major de Sainte Marie l'Ancienne, 301. Il refuſe de recevoir Nicueſſa dans cette Ville, 305. il s'en répent, & fait punir un homme, qui avoit mal parlé de ce Gouverneur, auquel il fait donner un bon conſeil, 306. Il s'attire toute l'authorité dans ſa Colonie, fait faire le procès à Enciſo; envoye demander du ſecours à l'Amiral; engage ſon Collegue à paſſer en Eſpagne, & pourquoi, 427. Il tâche en vain de ſe racommoder avec Enciſo. Il envoye un riche preſent au Tréſorier Royal des Indes, pour s'aſſûrer de ſa protection. Il fait de grandes Conquêtes, & envoye 300. Marcs d'Or au Roi d'Eſpagne pour ſon Quint, 428. Il apprend les premieres nouvelles de la Mer du Sud, 429. Il fait de nouvelles Conquêtes, veut paſſer à l'Iſle Eſpagnole, & de-là en Caſtille, mais on s'y oppoſe. Il reçoit du ſecours de l'Amiral des Indes, & de mauvaiſes nouvelles d'Eſpagne. Il ſe diſpoſe à la Découverte de la Mer du Sud, 430. Il la fait heureuſement. Il eſt fort aimé de ſes gens, 431. Il prend poſſeſſion de la Mer du Sud d'une maniere fort ſinguliere. Il découvre les Iſles des Perles, & court riſque de faire naufrage. Il fait part à la Cour de ſes Découvertes: & y envoye beaucoup d'Or, & de Perles, 432. Le Roi Catholique veut qu'il ſoit récompenſé, 433. Comment & en quel équipage il reçoit la nouvelle de l'arrivée de Pedrarias, en qualité de Gouverneur de la Province du Darien, 434. 435. Il ne tient qu'à lui que toute la Province ne ſe ſouleve en ſa faveur. On lui fait ſon procès, 435. Il eſt condamné à une groſſe amende, 436. Il eſt fait Adélantade de la Mer du Sud, & des Provinces de Panama & de Coïba, & le Roi recommande à Pedrarias de le bien traiter, & de ſuivre ſes conſeils, 438. Il ſe broüille avec Pedrarias: on les réconcilie. Pedrarias lui fait couper la tête, 439.

Baleine. Golphe de la Baleine. Sa ſituation, 166.

Balleſter. *Michel Balleſter* Commandant à la Conception de la Vega, refuſe d'y recevoir Roldan. Donne avis à Dom Barthélemy Colomb qu'il n'eſt pas en ſûreté à Iſabelle, 155. Il va trouver Roldan de la part de l'Amiral, pour l'engager à mettre bas les armes, 173. Il y retourne une ſeconde fois

fois avec Carvajal, 175. Avis qu'il donne à l'Amiral de la disposition où il a trouvé les Rebelles, 177. Il est assiegé dans la Conception de la Vega, par Roldan, 181. L'Amiral l'envoye en Espagne, 184.

Bananier. Arbrisseau fruitier de l'Isle Espagnole, qui porte toûjours du fruit, 51.

Banderas. Rio de Banderas, origine de ce nom, 378.

Baoruco. Montagnes de Baoruco sont les mêmes que les Montagnes de la Beata, 17*. Un Cacique, parent d'Anacoana, s'y retire après la prise de cette Reine, 285. Les Ancêtres du Cacique Henri avoient regné dans quelque canton de ces Isles, 396. Il s'y retire, 397. Il y établit sa République, 400. Reception qu'on y fait au P. de Las Casas, 473.

Baracoa. Port de l'Isle de Cuba, 88.

Barba. Pierre de Barba, Commandant à la Havane. Reçoit ordre de Velasquez d'arrêter Cortez, 389.

Bardeci. Lopé de Bardeci, Habitant de l'Isle Espagnole, est consulté sur la maniere de finir la guerre avec le Cacique Henri, 463.

Barrantés. Garcias de Barrantés est envoyé en Espagne par Christophle Colomb, 184.

Barrientos. Etienne Barrientos, Habitant de Sainte Marie l'ancienne, veut tromper Nicuessa pour le perdre, 306.

Barrio Nuevo. François de Barrio Nuevo, nommé Gouverneur de la Castille d'Or. Il reçoit ordre de finir la guerre du Cacique Henri, & se rend en diligence à l'Isle Espagnole, 462. Il consulte l'Audience Royale, 463. En conséquence de la délibération faite à San-Domingo, il va chercher le Cacique, 464. Difficultés qu'il rencontre dans sa marche, & son courage à les surmonter, 465. 466. Il joint le Cacique, & ce qui se passa entr'eux, 467. 468. 469. Il conclut le Traitté de Paix, 470. Ce qui lui arrive à son retour au Port d'Yaquimo, 471. De quelle maniere il est reçu à San-Domingo, *là-même.*

Barros. Jean de Barros Historien célébre, particularité qu'il raporte de l'Isle de Corve, 68.

Bastidas. Rodrigue de Bastidas, Capitaine Espagnol, découvre le Port de Carthagene, arrive à Xaragua, où le Gouverneur General le fait arrêter. Il échape au naufrage, qui fait périr la Flotte Espagnole. Il est récompensé à la Cour pour sa bonne conduite envers les Indiens, 216.

Rodrigue de Bastidas obtient le Gouvernement de Sainte Marthe, avec le titre d'Adélantade. Ses propres gens se

révoltent contre lui. Sa mort, 441.

Baſtimentos. Puerto de Baſtimentos découvert par Colomb, 240. Comment il eſt nommé par Nicueſſa, 304.

Baſurto. Jean de Baſurto fait de grands préparatifs pour peupler les environs du Lac Nicaragua; il trouve en arrivant à Panama, qu'on y a envoyé un autre Commandant. On lui propoſe la découverte du Perou. Sa mort. 439.

Batos, eſpece de Balon, de quoi compoſé, 39. 40. Jeu de Batos, 40.

Bayaha. Ville Eſpagnole détruite, & pourquoi, 481.

Bayaguana. Bourgade. A quelle occaſion elle eſt bâtie. 482.

Beata. Petite Iſle, ſa ſituation, 256. Montagnes de la Beata, 17*. 173.

Begue. Bourgade Eſpagnole. Sa ſituation. Son origine. 480.

Behechio, Roi de Xaragua avoit trente-deux femmes, 62. Il ne peut être rendu Tributaire de la Caſtille par l'Amiral Chriſtophle Colomb, 134. D. Barthelemy Colomb entreprend de le ſoumettre, 147. Il ſe laiſſe perſuader, 149. Il paye ſon premier Tribut, 151. Sa mort, 31.

Benitez. François Benitez parle mal de Nicueſſa, & en eſt puni, 306.

Berezillo. Fameux Chien. Son Hiſtoire, 281. 282.

Bermudez. Balthaſar Bermudez, Velaſquez ſonge à lui, pour le charger du commandement de ſa Flotte, 382.

Beſchiuchi. Ce que c'eſt, ſes proprietés, 52.

Bethléem. Riviere. Pourquoi elle eſt ainſi nommée, ſon premier nom, 242. Sa profondeur, elle ſe déborde prodigieuſement, & pourquoi, 243. Bourgade bâtie ſur ſes bords, 244. brûlée & abandonnée, *là-même*.

Bimini. Petite Iſle des Lucayes. Sa ſituation, 322. Fontaine fabuleuſe de Bimini, *là-même*.

Blanc. Sorte de Monnoye. Sa valeur, 265.

Bohio. L'Iſle Eſpagnole eſt indiquée à Chriſtophle Colomb ſous ce nom. Sa ſignification, 89.

Boincar. Port de Cuba, 372.

Boleños. Habitant de San-Domingo. Son Traité pour un établiſſement Eſpagnol à Monte-Criſto, 474.

Bonao. Bourgade. Sa ſituation, 173. Ce qui s'y paſſe à l'occaſion de la révolte de Roldan, 173. *& ſuiv*. Ce que produit ſon terrein, 406.

Bonayre. Petite Iſle proche de Curaçao. d'Ampuez s'en empare, 450. L'Empereur la lui conſerve, *la même*. Il s'y retire, 451.

Bonites. Ou Poiſſons volans. chaſſés par les Dorades, 23. & par des oiſeaux, 24.

Boriquen. Voyés *Portoric*.

Boto. Le Cap Boto. Sa ſituation, 167.

Bovadilla. Dom François de Bovadilla Commandeur de l'Ordre de Calatrava. Il eſt envoyé aux Indes, en quelle qualité. Son caractere. Ses Inſtructions. Il arrive à San-Domingo, 193. Il ſomme D. Diegue Colomb de lui livrer la Citadelle, 194. Sur ſon refus il s'en empare à force ouverte, 195. Il délivre les Priſonniers qui y étoient, & parle mal des Colombs, *là-même*. Ses violences à l'égard de Chriſtophle Colomb, qu'il fait mettre en priſon les fers aux pieds dans la Forteresſe, 197. Il traitte de la même maniere les deux Freres de l'Amiral, 198. Il fait beaucoup d'amitié à Roldan, & à ſes Complices. Il fait inſtruire le procès de trois Freres, 199. Son embarras. Il ſe détermine à les envoyer en Eſpagne, avec les pieces de leur procès, 200. Il publie une amniſtie en faveur de tous ceux, qui étoient coupables des dernieres Révoltes. Ordre qu'il donne à celui, qui conduiſoit les Colombs en Eſpagne, 201. Indignation du Roi & de la Reine contre lui, 202. Sa conduite dans le Gouvernement des Indes, 204. 205. Il rend les Inſulaires eſclaves, 205 206. Il eſt révoqué, 207. Sa ſurpriſe à cette nouvelle, 210. Il eſt abandonné de tout le monde, 211. Il périt en Mer, 215. Il maltraite Rodrigue Baſtidas, 216. Il refuſe de faire juſtice d'un Eſpagnol, qui avoit fait éventrer un Cacique par un Dogue, 220.

Boutin. Le P. Pierre Boutin Jeſuite, Miſſionnaire à Saint Domingue. Ses obſervations ſur la longitude du Cap, 4.

Boya. Bourgade Indienne. Sa ſituation; à quelle occaſion elle a été bâtie, 475.

Boyl. Le P. Boyl Benedictin Catalan, nommé Superieur des premiers Miſſionnaires envoyés à l'Iſle Eſpagnole, 112. Il opine à arrêter le Roi de Marien, 117. Ses démêlés avec l'Amiral, qui le choiſit, pour être membre du Conſeil établi à Iſabelle, 125. Il ſe met à la tête des Mécontens. Sa conduite imprudente, ſon retour en Eſpagne, & quel en fut le motif, 128. Il déclame à la Cour contre Chriſtophle Colomb, 136. Ses déclamations ſont ſans effet, 141. Elles ſont cauſe d'un Reglement, qui exclut des Indes ceux, qui ne ſont pas Caſtillans, 143.

Brayau. Cacique de l'Iſle de Portoric. Comment il s'aſſûre que les Eſpagnols ne ſont pas immortels, 280. 281.

Breſil. Bois de Breſil fort commun auprès du Port d'Yaquimo, 188. Il donne à ce Port le nom de Port du Breſil, 236. Reglement pour la coupe du Bois de Breſil,

209.

Briſe. Vent qui ſouffle de la partie de l'Eſt. Origine de ce mot : cauſes & nature de ce Vent, 7. *& ſuiv.*

Buenaventura. Ville Eſpagnole, ſa fondation & ſa ſituation, 235. Fontes d'or, qui s'y faiſoient, 266. En quel état elle étoit après que les Mines eurent été fermées, 416.

Burgos. Voyés *Fonſeca.*

Burgot. Sorte de Coquillage, qui ſe trouve ſur les rivages de l'Iſle Eſpagnole, 21.

Butet. M. Butet Lieutenant de Roy, Commandant à Bayaha. Son Journal, ce qu'il rapporte de la ſituation de l'Etang ſalé, & de celui du Cul-de-Sac, 17. 18.

Butios. Prêtres & Medecins de l'Iſle Eſpagnole, ce qui les diſtinguoit des autres. Leur fourberie, 57. Riſques qu'ils couroient, quand un Malade mouroit entre leurs mains, 58. Leur maniere de traitter les Malades. *là-même.*

C

Cabanes. Port des Cabanes. Sa ſituation, & pourquoi il eſt ainſi nommé, 166

Cabrera. Gabriel de Cabrera, ce que lui dit un Inſulaire de Cuba, 319.

Cacao. Fruit découvert la premiere fois par Chriſtophle Colomb. Uſage qu'en faiſoient les Indiens, 238.

Cacique. Signification de ce mot, 39. Obſeques des Caciques, 45. Fourberie d'un Cacique pour ſe faire payer un tribut, 55. Fonctions des Caciques dans les Fêtes publiques. Secret, qu'avoient les Caciques, 56. Preſque tous les Caciques de l'Iſle Eſpagnole ſe liguent comme les Caſtillans, 127. Ordre de la Reine Iſabelle touchant les Enfans des Caciques, 396. Un jeune Cacique ſcandaliſé de voir les Eſpagnols prêts à ſe battre pour de l'Or, renverſe la balance, ou on le peſoit, 429.

Cadix. Nouvelle Cadix, Ville Eſpagnole. Sa ſituation, 277. En quel têms elle fut bâtie, 422.

Cahay. voyés *Arcahay.*

Caïques. Iſles qui ſont au Nord de l'Iſle Eſpagnole, 6.

Calçadilla. Voyés *Ortiz.*

Campeche. Origine de ce nom. Situation de la Ville de Campeche, 368.

Canards. Eſpece de Canards Sauvages dans l'Iſle Eſpagnole, 28.

Cancres. Trois eſpeces de Cancres dans l'Iſle Eſpagnole, 21. 22.

Cannibales. C'eſt la même choſe qu'Antropophage, 2. 38.

Canots. Riviere des Canots. Sa ſituation. Pourquoi elle eſt ainſi nommée, 381.

Caonabo. Prince Caraïbe, Roi de Maguana, 61. Aſſiege la premiere Forteresſe des Eſpa-

gnols, & la brûle, 116. 117. Eſt défait par le Roi de Marien, *là-même*. Il fait mine d'aſſieger la Forteresſe de Saint Thomas, 127. Il eſtime plus la Fonte & le Cuivre que l'Or, 129. Eſt enlevé par Ojeda, 130. Sa fierté à l'égard de Chriſtophle Colomb, 131. Sa mort, *là-même*. Sa priſe cauſe un ſoulevement preſque général dans l'Iſle, 132.

Cap François. Sentimens divers ſur ſa longitude, 3.

Vieux Cap François. Sa ſituation, 101.

Caracole. Baye de Caracole. Sa ſituation. Les Eſpagnols l'avoient nommé *Puerto Real*, 95.

Caracoli. Ce que c'eſt, 168.

Caraïbes. Habitans des petites Antilles, Antropophages, 2. Il eſt permis de les enlever comme tels pour les faire eſclaves, 284. Ceux de la Guadeloupe ſe défendent bien, 287.

Caraque. Ville Eſpagnole. Le Siege Epiſcopal de Coro y eſt transferé, 449.

Caret. Eſpece de Tortuë, 23.

Careta. Cacique Indien, allié de Balboa, 431.

Cariari. Bourgade Indienne, 239.

Caroline. Province de l'Amerique Septentrionnale, 411.

Carrieres. Qui ſe trouvent dans l'Iſle Eſpagnole, 20.

Carthagene. Voyés *Baſtidas*, 216. Ce qui s'y paſſe entre Ojeda & les Indiens, 289. Heredia chargé d'y bâtir une Ville, 443.

Carthaginois. Ce qu'on rapporte d'un Navire Carthaginois, qui fut porté ſur une terre inconnuë, 67. Conduite qu'on ajoûte que tint le Sénat de Carthage à cette occaſion, 68.

Carvajal. Alonſe Sanchez de Carvajal. Il eſt choiſi pour être du Conſeil établi à Iſabelle, 125. Il commande un Vaiſſeau que Chriſtophle Colomb envoye à l'Iſle Eſpagnole, 161. Il ſe rend par terre de Xaragua à San-Domingo, 171. Il arrive à cette Capitale, 172. Les Rebelles ne veulent traitter qu'avec lui. Il eſt ſuſpect à l'Amiral, 174. 175. L'Amiral ſe détermine à ſe ſervir de lui, *là-même*. Il négocie avec ſuccès avec Roldan, 176. 177. L'Amiral mande au Roi & à la Reine qu'il ſouhaite qu'on s'en rapporte à lui, ſur tout ce qui s'eſt paſſé à l'occaſion de ces broüilleries, 179. Il pourſuit les Rebelles, 181. Il vient enfin à bout de les amener à un accommodement, 182. L'accord ſe rompt, & Carvajal le renoüe, 183. Il ſigne le Memoire que l'Amiral envoye à la Cour, 184. Il reçoit ordre de la Cour de reſter dans l'Iſle pour avoir ſoin des interêts des Colombs, 209.

Jean de Carvajal eſt envoyé

par l'Audience Royale de San-Domingo, pour commander par interim dans la Province de Venezuela. Y exerce des cruautés inoüies, on lui fait ſon procès, & il a la tête coupée, 454.

Le Docteur Carvajal, Conſeiller d'Etat, 335. reprimande que lui fait le Cardinal Ximenés, 341.

Caſas. D. Barthelemy de Las Caſas, Licencié. Le nombre de Rivieres qu'il compte dans la Vega Real. Son ſentiment ſur l'état de l'Iſle Eſpagnole au têms de ſa découverte, 61. Ce qu'il penſoit du grand Commandeur Ovando, 265. Il ſuit Velaſquez dans l'Iſle de Cuba, les ſervices qu'il y rendit à la Religion & à l'Etat, 321. Son caractere, 333. Il paſſe en Eſpagne pour y plaider la cauſe des Indiens, 334. Les mouvemens qu'il ſe donne à la Cour, *là-même*. Il demande au Cardinal Ximenés la permiſſion d'aller trouver le Prince Charles en Flandre, elle lui eſt refuſée ; mais le Cardinal entre dans ſes deſſeins. Il forme un plan de conduite pour la maniere de traitter les Indiens, 335. En quoi conſiſte ce Plan, 336. On ſe récrie contre, 338. Il eſt déclaré Protecteur des Indiens, 341. Les PP. de ſaint Jérôme ne veulent point qu'il s'embarque avec eux, & pourquoi, 342. Il ſe broüille avec eux, 343. Il ſe retire chés les Dominiquains, & repaſſe en Eſpagne, 344. Il ne ménage point en Cour les PP. de S. Jerôme, 345. Il intente un procès criminel aux Auditeurs Royaux, mais ſans ſuccès, 346. Il eſt protegé par M. de Chiévres, & propoſe d'envoyer des Negres & des Laboureurs à l'Iſle Eſpagnole, 346. Il agit efficacement contre les Départemens, pour faire mettre en liberté quantité d'Indiens, qu'on avoit enlevés ſous prétexte qu'ils étoient Anthropophages. Les PP. de S. Jerôme en reviennent à ſon ſiſtême, 349. Il envoye des Laboureurs à l'Iſle Eſpagnole, & on les lui débauche en chemin, 353. Il propoſe le Plan d'une Colonie fort ſinguliere, *là-même*. 354. Il engage les Predicateurs & les Theologiens du Roi à une démarche hardie, 354. Il obtient une Junte par le crédit des Seigneurs Flamands, 356. La Junte approuve ſon projet, contre lequel il s'éleve un cri public, 356. 357. Il répond à tout ce qu'on lui objecte, 357. Ce qui ſe paſſe entre lui & l'Evêque de Darien, 358. Son diſcours en préſence de l'Empereur, 361. Ce qu'il penſoit de Grijalva, 372. Et de Velaſquez, 380. Son projet eſt approuvé en partie. Il

passe aux Indes avec 200. Laboureurs, 472. Il apprend en arrivant à l'Isle de Portoric de fâcheuses nouvelles du lieu de sa Concession, 413. Il passe à San-Domingo, où on lui fait de grandes difficultés touchant l'execution de son projet, 415. Il est obligé de s'accommoder avec l'Audience-Royale, 416. Il repasse à Portoric, où il ne retrouve plus ses Laboureurs, *là-même*. Il arrive à la Côte de Cumana, & il trouve partout des obstacles à ses desseins, 417. Il retourne à l'Isle Espagnole, & les ordres qu'il laisse dans sa Concession sont mal executés. Ce qui en arrive, 418. 419. Il apprend par hazard la déroute de ses gens, 420. Il se fait Dominiquain. Il se plaint de Gomara & d'Oviedo, 421. Ce qu'il a écrit contre Pedrarias, 438. Il va trouver le Cacique Henry, & ce qui se passe à cette entrevûë, 472. 473. L'Audience Royale le trouve mauvais, & s'appaise, 474. Il refuse l'Evêché de Cusco, & est obligé d'accepter celui de Chiappa. Ses disputes contre le Docteur Sepulveda, 477. Son Traitté de la Tyrannie des Espagnols. Et le mauvais effet qu'il produisit dans les Pays-Bas, 478.

Cassave. Nourriture des Insulaires de l'Espagnole, 50.

Cassier ou *Caneficier*. De quelle maniere il pousse ses racines, 16. Ils meurent tous dans l'Isle Espagnole, dont ils faisoient le plus grand commerce, 350.

Castañeda. Dom Jean de Castañeda, Gouverneur de l'Isle de Sainte-Marie, une des Açorres, manque Christophle Colomb, qu'il vouloit arrêter, 103.

Castellon. Jacques de Castellon réduit les Indiens de Cumana, 421. Son sentiment sur la maniere de finir la guerre du Cacique Henry, 463.

Castille. La seule Castille fait tous les frais de la Découverte du Nouveau Monde, 79.

Castille d'Or. Limites de cette Province, 284. Voyés *Nicuessa*.

Castillo. Bernard Diaz de Castillo Soldat Espagnol, qui a été à la Découverte & à la Conquête de la N. Espagne. Auteur peu exact, 371. 387.

Castro. Michel de Castro Habitant de l'Isle Espagnole, apprend le désordre que les Negres révoltez ont fait dans son habitation, 423. Il court après eux, est blessé, les défait, & ramene les Esclaves, qu'on lui avoit enlevés, 424.

Catay. Sa situation, 70. Colomb s'en croit très-proche, 239.

Catherine Cacique établie sur le fleuve Ozama, attire les Espagnols dans son Pays, 145. *& suiv.* Epouse un jeune Espagnol, & se fait baptiser, 146.

Caverne, d'où ſont ſortis le Soleil & la Lune, ſelon les Inſulaires de l'Eſpagnole. Sa ſituation, & ſa deſcription, 60.
Cayacoa Roi de Higuey, 63. *Agnez Cayacoa* ſa Veuve, ſe fait Chrétienne, *là-même.*
Caye Saint Loüis. Obſervations du Pere Feuillée en cet endroit, 5.
Caymans. Particularités touchant ces animaux, 26.
Cemaco. Cacique Indien, attaque les Eſpagnols, 299. Il eſt défait, 300.
Cerron. Michel Cerron eſt fait Gouverneur de Portoric par l'Amiral D. Diegue, 279. Jean Ponce de Leon l'envoye Priſonnier en Eſpagne, *là-même.* Il eſt rétabli dans ſon Gouvernement, 321.
Cervantez. Gonzalo Gomez de Cervantez, parent du Commandeur François de Bovadilla, qui ordonne qu'on remette les Colombs entre ſes mains, 201.
Chanſons. Les Chanſons étoient les annales des Inſulaires de l'Eſpagnole, & on les changeoit à chaque nouveau Regne, 38. Elles étoient toûjours accompagnées de danſes en rond, 39. à quelle occaſion on les compoſoit, 45.
Charles-Quint Roi d'Eſpagne, arrive à Villaviciosa, 346. Il accorde aux Seigneurs de la Cour des Départemens d'Indiens, *là-même.* Son attention au ſoulagement de ces mêmes Indiens, 348. 349. Il fait aſſembler un Conſeil Extraordinaire, pour examiner de quelle maniere on les doit traitter, 359. Ce qui s'y paſſe, 360. *& ſuiv.* Il eſt pour la premiere fois traitté de Majeſté dans cette aſſemblée, & à quelle occaſion, 360. Il ne conclut rien, & pourquoi, 365. Il reçoit les premieres nouvelles de la Conquête du Mexique, 392. Il s'embarque pour aller prendre poſſeſſion de l'Empire, 401. Il renvoya aux Indes l'Amiral D. Diegue Colomb, 408. Il limite ſon authorité, 409. Il fait de nouveau examiner la cauſe des Indiens, 425. Il renvoye cette affaire aux Superieurs des Dominiquains & des Franciſcains, 426. Il réfuſe de rendre juſtice à la famille des Colombs, 443. Nouvelle Junte aſſemblée par ſon ordre, pour diſcuter la cauſe des Indiens, 454. Il ſe trouve plus embarraſſé que jamais, 456. Les meſures qu'il prend pour finir la guerre du Cacique Henri, 462.
Charles VIII. Roi de France. Il apprend à Barthelemy Colomb les découvertes de ſon Frere, & lui fait un préſent, 126.
Charpentier. Pic-vert de l'Iſle Eſpagnole. Pourquoi il eſt appellé *Charpentier*, 29.
Chaſſe. Différentes manieres de chaſſer en uſage parmi les Inſulaires

fulaires de l'Eſpagnole, 46.
Chats. Port des Chats. Sa ſituation. Erreur, qui donne lieu à ce nom, 166.
Chemis. Quadrupedes de l'Iſle Eſpagnole, 35.
Chemis ou *Zemez.* Voyés *Zemez.*
Chevaux. Surpriſe des Inſulaires de l'Iſle Eſpagnole, à la vûë de ces Animaux, 119.
Chico. François Alvarez Chico eſt fait Procureur General du Conſeil établi à la Vera-Cruz, 390.
Chico, Riviere de la Floride, préſentement de la Caroline, 405. Elle eſt nommée *le Jourdain*, & pourquoi, 411.
Chicora, Province de la Floride, où eſt la Riviere Chico, 411.
Chiens employés dans les combats contre les Inſulaires de l'Eſpagnole, 133. Cacique éventré par un Chien, 219. Un Officier va à la chaſſe des Inſulaires, avec une meute de Chiens, 329.
Chievres. M. de Chievres favorable à Las Caſas, 346. 347.
Chilan Combal, Sacrificateur de l'Yucatan, ſa prédiction, 374.
Chique, appellé *Nigua* par les Inſulaires de l'Eſpagnole, petit inſecte fort incommode, 34. 35.
Chiribichi, Port de la Province de Cumana, 412.
Choux Caraïbe, eſpece d'Arum, ou de pied de Veau, 50.
Ciba. Signification de ce mot, 121.
Cibao. Province ou canton de l'Iſle Eſpagnole. Chriſtophle Colomb s'imagine que c'eſt le Cipango de Marc-Paul de Veniſe, 90. Ojeda y arrive, & en rapporte quantité de Montres d'Or, 121. Chriſtophle Colomb viſite auſſi ce canton, 123. On n'a point trouvé ailleurs d'or plus pur, ni de Mines plus abondantes que dans cette Province, 218.
Cibas, Pierres, ou Coquilles précieuſes, 118.
Ciguayos, Peuple de l'Iſle Eſpagnole, 157. Ils paroiſſent vouloir remuer, 184.
Cipanga. Nom, que les premiers Habitans de l'Eſpagnole lui donnerent, & pourquoi, 4.
Cipangi, Nom, que portoit autrefois l'Iſle de la Martinique, 4.
Cipango. Iſle abondante en Or, ſelon Marc-Paul de Veniſe, 70.
Ciſternes. San-Domingo, par la pareſſe de ſes Habitans, eſt réduit à l'eau de Ciſterne, qui n'eſt pas bonne, 222.
Climat. Varieté des Climats dans l'Iſle Eſpagnole, 11. Incommodité de ces changemens, 14.
Cobos. D. Franciſco de los Cobos du Conſeil des Indes. 347.
Cochem. Iſle. Sa ſituation, & ce que ſignifie ce mot, 169.
Cochons. Voyés les pages 297. & 351.
Cochon Marin, 24.
Cohiba. Voyés *Tabac.*
Colibry, Oiſeau ſingulier, 31. 32.
Colmenarez. Rodrigue Henriquez

de Colmenarez arrive à Sainte Marie l'Ancienne. Y négocie en faveur de Nicuessa, 302. Il va le trouver, 304. En quel état il le trouve, 305. Il suit Balboa à la Guerre contre les Indiens, 428.

Colomb. Christophle Colomb. Il veut engager les Espagnols à se préparer à la recherche de l'Or, en recevant les Sacremens de Penitence & d'Eucharistie, 47. Quel étoit Christophle Colomb, 64. 65. Ses premieres Navigations, 66. Ses conjectures sur l'existence de Nouveau Monde, 67. On prétend faussement qu'il a profité des Memoires d'un autre, qui avoit été avant lui dans l'Amérique, 69. Il fait son Plan, & le propose à plusieurs Puissances, 70. Trahison, qu'on lui fait en Portugal, 71. Il passe en Espagne, *la même.* Il s'adresse au Roi Ferdinand, 72. Il essuye bien des contradictions & des lenteurs de cette Cour, 73. Il s'adresse aux Ducs de Medina Celi, & de Medina Sidonia. Il veut passer en France, 74. 75. Son projet est approuvé, & ses conditions acceptées, 76. 77. Il va s'embarquer, 79. Il met à la voile, 80. Mutineries des Espagnols, 81. 82. Sa conduite en cette occasion, *la même.* Proposition hardie, qu'il leur fait, 83. Il découvre le premier la Terre, & il est salué Amiral & Vice-Roi des Indes, 84. Il prend possession de l'Isle de S. Sauveur, 85. Suite de ses Découvertes, 87. *& suiv.* Un de ses Navires le quitte; il arrive à l'Isle Espagnole, 90. Il découvre la Tortuë 91. Son Navire se brise, 94. Ce qui se passe entre lui & le Roi de Marien, 95. *& suiv.* Il bâtit une Forteresse dans les Etats de ce Prince, 97. Il part pour l'Espagne, 98. Il découvre toute la Côte du Nord, 99. Le Navire, qui l'avoit quitté, le rejoint, 100. Il entre dans la Baye de Samana, & ce qui s'y passe, 101. Il essuye une violente Tempête. Mauvaise manœuvre, qu'il fait en cette occasion, 102. Ce qui lui arrive aux Açorres, 103. Il relâche en Portugal, de quelle maniere il y est reçû, 103. 104. 105. Il arrive en Espagne, reception, qu'on lui fait, 105. 106. Il reçoit des Lettres du Roi, 106. Ses imaginations touchant le Pays, qu'il a découvert 107. Son entrée à Barcelonne, *la même.* Ce qui se passe à l'Audience, que lui donnent le Roi & la Reine, 108. Honneurs, qu'on lui rend. Graces, que la Cour lui fait, 109. 110. On lui délivre des Patentes confirmatives d'Amiral & de Vice-Roi des Indes. 111. Son Audience de congé, 112. Il part pour retourner aux Indes, 113. Il découvre

les petites Antilles, 114. Et l'Isle de Portoric, 114. 115. Il trouve sa Colonie ruinée, 115. Conseil violent, qu'on lui donne, & qu'il rejette, 117. Sa conduite avec le Roi de Marien, 118. Il bâtit la Ville d'Isabelle, 119. Il envoye visiter les Mines de Cibao, 120. Il découvre une sédition. Il va visiter lui-même les Mines de Cibao. Sa marche bruyante, & le mauvais effet, qu'elle produit, 122. Découvertes, qu'il fait dans son Voyage de Cibao, 124. Il y bâtit une Citadelle, *la même.* Mutinerie contre lui, sa conduite avec le Superieur des Missionnaires, 125. Il découvre les Isles de Cuba & de Sant-Yago, *la même.* Il tombe malade & retourne à Isabelle, 126. mécontentemens contre lui, 127. Il crée son Frere Adélantade des Indes, 128. Il reçoit du secours d'Espagne, & marche contre une Armée d'Indiens, 132. Il les défait, 133. Il rend la plûpart des Rois de l'Isle Tributaires de la Couronne de Castille, 134. Toute la Colonie se déclare contre lui, & contre ses Freres, 137. Sa conduite à l'égard d'un Commissaire de la Cour, *la même.* Il se dispose à passer en Espagne, & découvre les Mines de Saint Christophle, 138. Il s'embarque; ce qui lui arrive à la Guadeloupe, 139. Son arrivée en Espagne, & sa réception à la Cour, 140. Reglemens, qu'il fait pour l'Etablissement des Indes, 141. Avis pernicieux, qu'il donne pour les peupler, 142. Source de la haine, que lui porte Jean Rodrigue de Fonseca. Il ordonne de placer la Colonie ailleurs qu'à Isabelle, 144. Offres, que lui font le Roi & la Reine d'Espagne, & pourquoi il les refuse; avis qu'on lui donne, 160. Il part pour son troisiéme Voyage, 161. Il fait un grand détour & pourquoi, 162. Il découvre l'Isle de la Trinité, 163. & peu de têms après le Continent, 164. Diverses autres Découvertes, 165. 166. Ses imaginations sur les diverses Observations qu'il fait, 167. Il découvre la Pêche des Perles, 168. Calomnies inventées contre lui à ce sujet, 169. Il arrive pour la premiere fois à San-Domingo, 170. Il y apprend de fâcheuses nouvelles, *la même.* Sa conduite à l'égard des Révoltés, 171. *& suiv.* Il rend compte à la Cour de cette Révolte, 179. Son entrevûë avec le Chef des Révoltés, 181. Il concluë un Traité avec lui; il balance s'il n'ira point en Espagne, & se détermine mal à propos à n'y point aller, 183. Il écrit de nouveau à la Cour, au sujet de la Révolte, 184. Ce qui se passe entre lui & Ojeda, 188.

& ſuiv. Mouvement à Grenade contre lui, 190. La Reine ſe détermine à le rappeller, 191. Prétexte, qu'elle prend pour cela, 192. De quelle maniere il reçoit la nouvelle de l'arrivée de Bovadilla, 196. Il ſe met à la diſcretion de ce Gouverneur, qui le fait enfermer dans la Fortereſſe les fers aux pieds, 197. Il engage Dom Barthelemi ſon Frere à ſe livrer auſſi, 198. Chefs d'accuſations contre lui, 199. Ses réponſes, 200. Il eſt envoyé en Eſpagne, il ne veut point qu'on lui ôte les fers, 201. La réception, qu'on lui fait en Eſpagne, 202. Son diſcours à la Reine, 203. Propoſition, qu'il lui fait pour de nouvelles découvertes, 204. Il part pour ſon quatriéme Voyage. On lui refuſe l'entrée du Port de San-Domingo, 214. Il prédit une groſſe Tempête, *la même.* Comment tout ſon bien échape au naufrage, 215. Il découvre la Province de Honduras, 237. Il manque la découverte du Mexique, nouvelles Découvertes, 239. *& ſ.* Il eſſuye une violente Tempête, 241. Il découvre la Province de Veragua, 242. Il y fait bâtir une Bourgade, 244. Danger, où il ſe trouve, *la même.* Il arrive en mauvais état à la Jamaïque, 245. Ses Navires y demeurent échoüés. Sa conduite avec les Inſulaires, 246. Ses gens ſe ſoulevent contre lui, 248. Stratagême, dont il s'aviſe pour avoir des vivres, 251. Il reçoit des nouvelles de l'Iſle Eſpagnole, 252. Mauvaiſes manieres d'Ovando à ſon égard, 253. Il tente inutilement de ramener les Mutins, *la même.* Il arrive à San-Domingo, 255. De quelle maniere il y eſt reçû, 256. Il arrive en Eſpagne, 257. Ses efforts inutiles pour rentrer dans ſa Charge de Vice-Roi; de quelle maniere il ferma la bouche à ſes envieux, 258. Sa mort, 259. Son caractere, 260. Ce qui lui arrive dans l'Iſle du Cuba, 320.

D. Chriſtophle Colomb, petit-fils du precedent, 442.

D. Barthelemy Colomb, Frere du premier Amiral. Ses premieres Avantures; il paſſe en Angleterre, 71. Il eſt annobli, 109. Il arrive à Iſabelle, 128. Il eſt fait Adélantade des Indes, 129. La maniere, dont il eſt traité par le Commiſſaire Royal, 136. Il viſite Puerto di Plata, 139. Il bâtit la ville de San-Domingo, 146. Il en part pour le Royaume de Xaragua, 147. De quelle maniere il y eſt reçû, 148. Il engage le Roi à payer tribut à la Couronne de Caſtille, 149. Il paſſe ſur le ventre à une Armée d'Inſulaires, & fait priſonnier le Roi Guarionex, 150. Il reçoit le premier tribut de

Behechio, 151. Défauts de ſon Gouvernement, 152. Il tâche envain d'appaiſer une Révolte excitée contre lui & contre ſes Freres, 155. Il reçoit du ſecours d'Eſpagne, 156. Il fait offrir ſon amititié au Roi des Ciguayos, & à quelles conditions, 157. Elles ſont rejettées, *la même*. Il le défait & le prend, 158. Il le fait mourir, 159. Pourquoi l'Amiral ſon Frere ne l'envoye point continuer ſes découvertes, 180. Il eſt chargé de fers, 198. Il s'embarque avec ſon Frere pour de nouvelles découvertes, 214. Il ſe rend Maître d'un grand Canot d'Indiens ſur la Côte de Honduras, 238. Il découvre pluſieurs Mines d'Or dans la Province de Veragua, 243. Il eſt chargé de faire un Etabliſſement dans le Pays, enleve le Cacique du lieu, ſa Bourgade eſt brûlée, 244. Il défait les Rebelles dans la Jamaïque, 254. Il ſe ſaiſit de leur Chef, 255. L'Amiral ſon Frere l'envoye au Roi Philippe & à la Reine Jeanne ſon Epouſe, 259. Le Roi Ferdinand l'envoye à l'Iſle Eſpagnole, 320. Faveur, qu'il lui fait, 321. Sa mort, 331. Son Eloge, 332.

D. Diegue Colomb, Frere de l'Amiral Dom Chriſtophle. Il eſt annobli, 109. Il eſt fait Gouverneur d'Iſabelle, 122. Et Preſident du Conſeil, 125. Ce qui ſe paſſe entre lui & D. Pedro Marguarit, 127. De quelle maniere Roldan en uſe avec lui, 154. Il refuſe de livrer les Priſonniers & la Citadelle de San-Domingo à Bovadilla, 194. 195. Il eſt mis aux fers, 198. Il repaſſe à San-Domingo, 274.

D. Diegue Colomb, Fils aîné du premier Amiral Dom Chriſtophle Colomb, & ſon Succeſſeur. Son Pere le laiſſe Page auprès du Prince d'Eſpagne, 113. Et demande à la Cour, qu'on le lui envoye pour le former, 184. Il épouſe la Niece du Duc d'Albe, 270. Il obtient de repaſſer aux Indes pour y commander; mais non pas en qualité de Vice-Roi, 271. Il arrive à San-Domingo, il ne s'y conduit pas avec aſſés de prudence, 274. Il établit l'Iſle des Perles, 276. Il change de ſon authorité le Gouverneur de Portoric nommé par la Cour, 279. Il établit la Jamaïque. Mortifications, qu'il reçoit de la Cour, 285. Sa conduite peu politique, 286. Nouvelle mortification, que lui donne le Roi, 287. Il eſt accuſé de pluſieurs choſes ſans fondement, 308. Le Roi lui envoye ſon Oncle D. Barthelemy, & pourquoi, 320. Les droits de ſa Charge diminués, 330. Il repaſſe en Eſpagne, 331. Son ſentiment touchant la maniere de traiter les Indiens, 369. Conduite de

Velaſquez à ſon égard ; il ſollicite ſes droits, 407. L'Empereur reconnoit ſon innocence ſur preſque tous les points d'accuſation intentés contre lui, & le renvoye aux Indes, 408. Son arrivée à San-Domingo, & la conduite qu'il y tient, 409. Il marche contre les Negres révoltés, 423. Nouvelles accuſations contre lui, 424. Il eſt encore rappellé, & fait de nouveau connoître ſon innocence, 425. Secours, qu'il envoye à Balboa, 428. Sa mort, 441. 442.

D. Diegue Colomb, ſecond Fils du precedent, 442. Il eſt reçû Page du Prince d'Eſpagne, 443.

Dominique Colomb, Pere du premier Amiral, pourquoi ſe retire dans l'Etat de Genes, 65. Quelques-uns croyent que c'eſt de ſon nom que la Capitale de l'Iſle Eſpagnole a été nommée San-Domingo, 146.

D. Ferdinand ou *Fernand Colomb*, ſecond Fils du premier Amiral. Son peu d'exactitude dans la vie de ſon Pere, 55. Son Pere le met Page auprès du Prince d'Eſpagne, 117. Il n'étoit point du troiſiéme Voyage de ſon Pere, 163. Il s'embarque avec ſon Pere, 214. Il paſſe à San-Domingo, 274. Il conclut un Traité entre la Cour & ſon Neveu, 476.

Jean-Antoine Colomb, Parent des precedens. Commande un Navire, que le premier Amiral envoye à l'Iſle Eſpagnole, 162. Ce qui lui arrive à Xaragua, 171.

Colomb le jeune, fameux Armateur, ſes Explois, 65.

Iſabelle Colomb, Fille cadette de l'Amiral D. Diegue, 442. Son mariage, 445.

D. Loüis Colomb, Fils aîné de l'Amiral D. Diegue, & ſon Succeſſeur dans la Charge d'Amiral des Indes, 442. 443. Ses revenus ſont augmentés, *la même*. L'Empereur lui écrit, 462. Son Traité avec la Cour, 476.

Philippine Colomb, Fille aînée de l'Amiral D. Diegue, 442.

Colonie. Avis touchant la maniere de peupler les Colonies, 142. 143.

Commiſſaires. Voyés *Aguado* & *Jeronymites*.

Conception de la Vega. Ville de l'Iſle Eſpagnole. Sa premiere Fondation, 138. Elle eſt aſſiegée par les Rebelles, 155. Le Chef des Rebelles ſe préſente de nouveau pour l'attaquer, 181. Fontes d'Or, qui s'y font, 266. Elle eſt érigée en Evêché, 309. Diligence de l'Empereur pour la peupler, 426. Son Evêché eſt réüni à celui de San-Domingo, 444. Elle eſt renverſée par un tremblement de terre, 479. Bour-

gade bâtie de ſes ruines, 480.
Conception. Iſle, 88.
Conception. Port de l'Eſpagnole, 91.
Conchillos. Le Commandeur *Lopé de Conchillos*, eſt contraire au Licencié de Las Caſas, 334. Il perd ſon département d'Indiens, 337. Il gouverne les affaires du Nouveau Monde avec Fonſeca, 433.
Concubines. Indiennes tenuës par les Eſpagnols à titre de Concubines. On oblige ceux-ci de les renvoyer, ou de les épouſer, 263.
Congres. Sortes de Poiſſons, qui ſe pêchent ſur les Côtes de l'Iſle Eſpagnole, 21.
Conſeil établi à Iſabelle, 125. Et à la Vera-Cruz, 390.
Contraſtés. La Coſta de los Contraſtés, ſa ſituation. Origine de ce nom, 242.
Copal. Sorte de Gomme, 369.
Coquillages, qui ſe trouvent ſur les Côtes de l'Iſle Eſpagnole, 21.
Coraçol. Voyés *Curaçao.*
Cordouë. Voyés *Fonſeca.*
Le P. François de Cordouë, Dominiquain, eſt envoyé à la Côte de Cumana, 326. Danger où il ſe trouve, & à quelle occaſion, 327. Il eſt maſſacré par les Barbares, 328.
François Fernandez de Cordouë eſt nommé Chef de l'entrepriſe faite pour la découverte du Continent, 366. Il découvre l'Yucatan, 367. Ce qui lui arrive à Campêche, 368. Il eſt bleſſé, 369. Il débarque en Floride, & y eſt attaqué par les Sauvages, 370. Il arrive à l'Iſle de Cuba, & y meurt, *la même.*
François Fernandez de Cordouë, Capitaine des Gardes de Pedrarias, eſt chargé de faire un Etabliſſement vers le Lac Nicaragua, 439.
Gonzalez de Cordouë, ſurnommé le Grand Capitaine, 373.
Le P. Pierre de Cordouë, Superieur des Dominiquains de l'Iſle Eſpagnole. Ce qu'il répond aux Officiers, qui ſe plaignoient de la liberté avec laquelle un de ſes Religieux avoit parlé en Chaire, 312. Il paſſe en Eſpagne, 324. Il retourne à l'Iſle Eſpagnole, & envoye des Miſſionnaires à la Côte du Cumana, 325. Ses efforts inutiles pour ſauver ces Religieux, 328.
Coris. Quadrupede de l'Iſle Eſpagnole, 35. 36.
Coriane. Canton de la Province de Venezuela.
Cornets. Sortes de Coquillage, 21.
Corneilles, 28.
Coro ou *Venezuela*, 326. Ville bâtie par Jean d'Ampuez, 449. Ses deux Ports, 450.
Coronel. Pero Fernandez Coronel eſt choiſi pour être du Conſeil de la Ville d'Iſabelle, 125. Il amene du ſecours à San-

Domingo, il Negocie envain avec le Chef des Rebelles, 156. Il ſigne le Memoire de l'Amiral ſur cette Révolte, 184.

Corſaires. Ils commencent à fréquenter les Mers des Indes, 456.

Cortez. Fernand Cortez, eſt choiſi pour la conquête de la nouvelle Eſpagne, ſa naiſſance; il paſſe à l'Iſle Eſpagnole, 383. Ses premieres Avantures, 384. Son caractere, 385. Sa conduite à l'égard de Velaſquez, 387. Il part de Sant-Yago, *la même.* Ce qui lui arrive à la Trinité de Cuba, 388. Ce qui lui arrive en allant à la Havane, *la même.* Ce qui lui arrive dans ce Port. 389. Il met à la voile, *la même.* Il ſe démet du Generalat, qui lui eſt rendu par le Conſeil de la Vera-Cruz, 391. Il reçoit du ſecours, & apprend des nouvelles de l'Iſle de Cuba, *la même.* La Cour, modere la trop grande authorité, qu'il ſe donne, 444.

Martin Cortez de Monroy, Pere du précédent, 383.

Corves, Iſle des Açorres. Ce qu'on y trouva, lorſqu'on la découvrit, 68.

Coſa. Jean de la Coſa, Fameux Pilote, s'embarque avec Ojeda, & Americ Veſpuce, 186. 187. Il s'aſſocie avec Rodrigue de Baſtidas, pour de nouvelles Découvertes, 216. Il s'offre à accompagner Ojeda dans une nouvelle entrepriſe, 283. Il le va joindre à l'Iſle Eſpagnole, 284. Il donne au Capitaine un bon avis, qui n'eſt pas ſuivi, 289. Il eſt tué, 290.

Cotoche. Pointe, ou Cap de Cotoche, 367.

Cotton, 87. 89.

Cotubanama, Roi du Higuey, 63. Il ſe ſoumet au Tribut, 134. Il fait la guerre aux Eſpagnols, 220. Il demande & obtient la Paix, 221. Il ſe fait appeller Jean de Eſquibel, 222. Il recommence la guerre, 262. Sa priſe, & ſon ſupplice, 264.

Cotuy. El Cotuy Ville Eſpagnole, 236.

Cozumel. Iſle de Cozumel. Nom, que lui donne Grijalva, & ce qu'il y trouve, 273. 274.

Crabes. Trois ſortes de Crabes dans l'Iſle Eſpagnole, 22. 23.

Crapau de Mer, 24.

Crocodiles ou *Caymans*, 21. Particularités de ceux de Cuba, 26. 27.

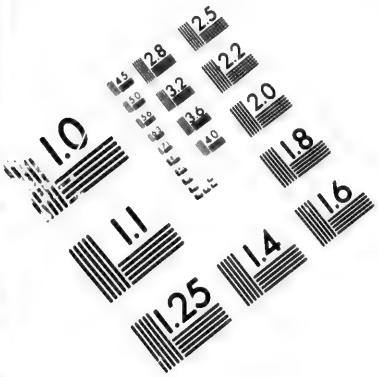
Croix. Voyés *Oxi.* Croix trouvée dans l'Yucatan, 368. Origine de ſon culte dans cette Province, 373. Croix miraculeuſe auprès de la Conception de la Vega, 479.

Cuba. Premiere découverte de cette Iſle, 88. Chriſtophle Colomb en fait le tour, 125. Conquête de cette Iſle, 375. *& ſ.* Créance des Inſulaires, 318. Ses differens noms, *la même,*

même. La Religion y eſt prêchée par Las Caſas, 321. Credulité des Habitans de cette Iſle, 322. Etat floriſſant de la Colonie Eſpagnole, 365. En quel état elle étoit en 1520. & ce qu'on en tiroit, 407.
Cubagua. Découverte de cette Iſle, & nom qu'on lui donne, 169. On y fait un Etabliſſement, 276. Particularités de cette Iſle 277. Las Caſas n'y peut établir ſon authorité, 418. La Garniſon Eſpagnole s'en retire, 419. On y bâtit la nouvelle Cadix, 422.
Cubanacan, Canton de l'Iſle de Cuba, 89.
Cuivre, Mine de Cuivre trouvée dans l'Iſle Eſpagnole, 267.
Cul-de-Sac, Etang du Cul-de-Sac. Voyés *Xaragua* Quel côte de l'Iſle Eſpagnole porte ce nom, 147.
Culua. Voyés *Ulua*.
Cumana, Province du Continent de l'Amérique, 188. Les PP. Dominiquains s'y établiſſent, 325. 326. Trahiſon qu'un Capitaine Eſpagnol y fait aux Indiens, 326. Les ſuites, qu'elle eut, 327. La même choſe arrive une ſeconde fois, & elle a les mêmes ſuites, 412. 413. Vengeance tirée des Habitans de cette Province, 414. Las Caſas y va faire un Etabliſſement, 416. Les Eſpagnols en ſont chaſſés, 418. Ils y retournent; vengeance, qu'ils tirent des Indiens, 421. 422.
Curaçao, Iſle. Sa ſituation, 2. Jean d'Ampuez s'en empare, & le Gouvernement lui en reſte, 450.
Cuzco, Las Caſas réfuſe l'Evêché de cette Ville, 439.

D

Danſes des Inſulaires de l'Eſpagnole, 39.
Darien, Riviere, ſa ſituation. Colonie établie ſur ſes bords, 299. Province du Darien, voyés *la Caſtille d'Or*.
Davila. Voyés *Pedrarias*.
Alphonſe Davila, un des Capitaines de Grijalva, eſt attaqué par les Indiens, 381. Il commande un Navire de la Flotte de Cortez, 389. Eſt nommé Regidor du Conſeil de la Vera-Cruz, 390.
Alphonſe Davila, Habitant de l'Iſle Eſpagnole. Son ſentiment ſur les moyens de finir la guerre des Indiens, 463.
Le Licencié Gilles Gonzalez Davila eſt envoyé en qualité de Viſiteur Royal, pour gouverner l'Iſle Eſpagnole, 475.
N. Davila envoyé à San-Domingo Commiſſaire, 270.
Declinaiſon de l'aiguille aimentée, premiere obſervation, qui en fut faite, 81.
Demarcation. Ligne de Demarcation, ce que c'eſt, 110.
Demoiſelles qui accompagnent la Vice-Reine à l'Iſle Eſpagnole,



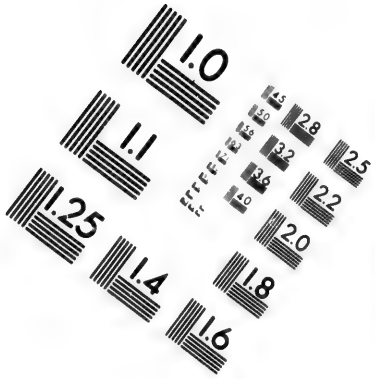
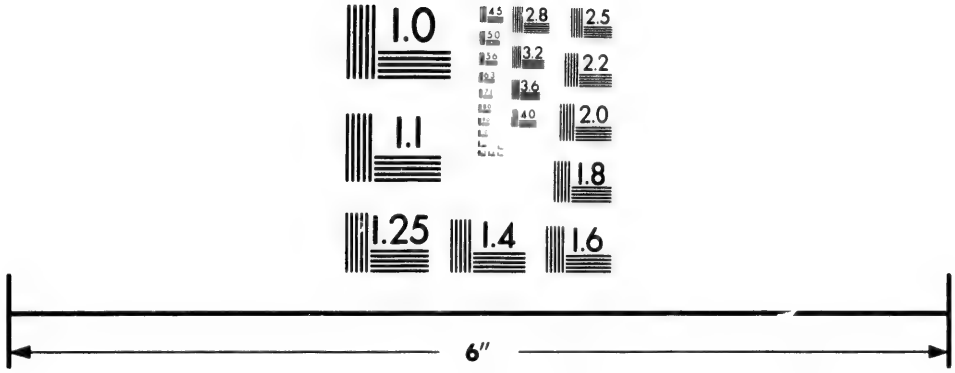
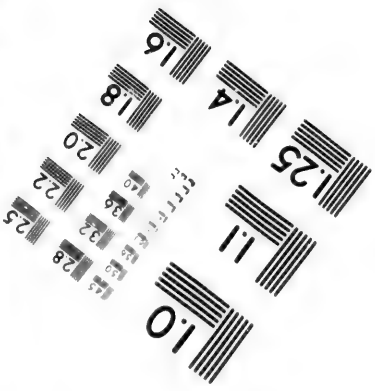
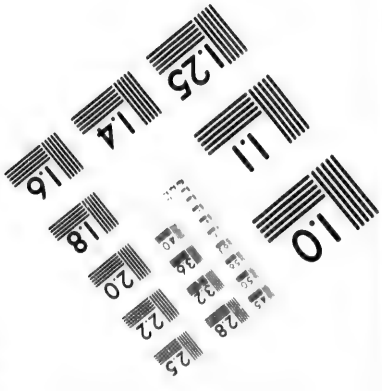


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

274. Elles s'y marient, & la policent, 275.
Demon. Le Demon préſidoit d'une maniere ſenſible aux ſuperſtitions des Inſulaires de l'Iſle Eſpagnole, 53. Il ſe faiſoit voir à eux, 54.
Denys. Le Frere Denys Franciſquain, tué par les Indiens, 419.
Départemens, ce que c'eſt, différens noms, qu'on leur a donnés, leur origine 185. Ils ſont établis dans l'Iſle Eſpagnole, 228. Les Seigneurs de la Cour en obtiennent, 266. Ils ſont inſoutenables, 456. Voyés *Las Caſas*, *Monteſino*, *Indiens*.
Deſirade. La Deſirade, une des petites Antilles, ſa découverte, origine de ce nom, 114.
Deza. D. Diego de Deza, Archevêque de Seville eſt d'avis qu'on tienne à Chriſtophle Colomb tout ce qu'on lui a promis, 258. Il donne à Las Caſas des Lettres de recommandation pour le Roi, 314.
Le Docteur Pierre de Deza, parent du precedent, eſt déſigné Archevêque de Xaragua 309. Eſt nommé à l'Evêché de la Conception, 310.
Diaz. Michel Diaz découvre les Mines de S. Chriſtophle, 138. 139. Son avanture avec une Dame Indienne, 144. *& ſuiv.* Refuſe de livrer à Bovadilla la Fortereſſe de San-Domingo, 195. Eſt fait Lieutenant du Gouverneur de Portoric, 279. Eſt envoyé priſonnier en Eſpagne, *la même*. Eſt rétabli dans ſa Charge, 321.
Dieux des Inſulaires de l'Eſpagnole, 54.
Dieux des Eſpagnols ſelon un Cacique Indien, 316. 317.
Dominique. La Dominique, une des petites Antilles, ſa découverte, pourquoi elle eſt ainſi nommée, 114.
Dominiquains, les PP. Dominiquains arrivent à l'Iſle Eſpagnole. Leur zéle & l'auſterité de leur vie, 288. 289. Ils ſe récrient inutilement contre un Reglement déſavantageux aux Indiens, 311. 333. Ils s'établiſſent à la Côte de Cumana, 409. Voyés *le P. Pierre de Cordouë*. L'Empereur Charles-Quint ſe décharge du Traittement des Indiens ſur leurs Superieurs, 426. Voyés *Franciſquains*.
Dorades, ſorte de Poiſſon, qui donne la chaſſe aux Bonites, 21.
Drago. Boca del Drago, ſa ſituation, origine de ce nom, 167.
Drak, François Drak, Capitaine Anglois, prend & pille San-Domingo, 480. 481.
Duero. André Duero, Secretaire de Velaſquez, l'engage à mettre Cortez à la tête de ſon expedition de la nouvelle Eſpagne, 383.

E

Eclipſe, 251.
Ecoſſe, un Pere Franciſquain, parent du Roi d'Ecoſſe,

passe aux Indes, 342.
Ecrevisse de Mer, 21.
Ecu. Port de l'Ecu. Son premier nom, 91.
Elephans, il n'y en a point dans le Nouveau Monde, 69.
Enciso, un des Capitaines d'Ojeda, est envoyé chercher du secours à l'Isle Espagnole, 291. Il oblige Pizarre & la Colonie d'Ojeda de retourner à S. Sebastien, 297. Il gagne une bataille contre les Indiens de Darien, il y bâtit une ville, faute qu'il fit en cela, 300. Il défend mal à propos la Traitte de l'Or; il est dépoüillé du Commandement, 301. Balboa lui fait faire son procès, 327. Il part pour l'Espagne, 428. Il y agit efficacement contre Balboa, 430. Il est fait Alguazil-Mayor de la Province du Darien, 434.
Epinard Sauvage, Legume de l'Isle Espagnole, 50.
Escalanté. Jean de Escalanté, un des Commandans de Navire de la Flotte de Cortez, 389. Il est fait Alguazil-Mayor de la nouvelle Espagne, 390.
Escobar. Diego de Escobar, Commandant du Fort de la Magdeleine se range du parti des Rébelles, 155. 174. Il est envoyé à la Jamaïque avec une Lettre & un Présent pour l'Amiral Christophle Colomb, 252. Il conduit à la guerre du Higuey les Milices de la Conception, 263.
Escovedo, 84.
Escovedo. Rodrigue Escovedo, Notaire Royale sur l'Escadre, qui fit la découverte du Nouveau Monde, 86.
Espagnols. Ils ont apporté dans l'Europe le mal de Naples, 43. 44. Leurs plaintes contre Americ Vespuce, 187. Extrême aversion que les Indiens ont d'eux. 318. Voyés *Castillans.*
Isle Espagnole. Ses differens noms, sa situation, sa description, 4. *& suiv.* Origine de ce nom, 92. Sources de sa décadence, 395. 396. Ce qui la fait déserter, 401. 441. 443. 457. Ce qui la fait entierement tomber, 481.
Nouvelle Espagne, sa découverte, d'où vient ce nom, 375. Voyés *Cortez.*
Espinar. Le P. Alphonse de Espinar, Franciscain, porte en Espagne la Lettre des Officiers Royaux contre les Dominiquains, 313.
Espinosa. Jean de Espinosa est fait Alcaïde Major de la Province de Darien, 434. Il fait le Procès à Balboa, 437. Il est chargé de bâtir la Ville de Panama, 438. Il est envoyé Presidént à San-Domingo, 442.
Jean de Espinosa. Sergent. Bovadilla lui consigne les Prisonniers, qu'il trouve dans la Forteresse de San-Domingo, 195.
Esquibel. Jean de Esquibel est chargé de la guerre du Higuey,

220. Il oblige les Ennemis à quitter la Campagne. Il accorde la Paix à leur Cacique. Il bâtit une Forteresse dans le Pays, 221. Il est de nouveau chargé de leur faire la guerre, & les défait, 263. Il est envoyé à la Jamaïque pour y faire un Etablissement, 285. Bravades d'Ojeda à son occasion, *la même.* Comment il s'en venge, 295.

Evêchés. Fondation des Evêchés dans l'Isle Espagnole, 309.

F

Faisans, dans l'Isle Espagnole, 29.

Famine, 120. 124. 135. 172.

Femmes, pluralité des Femmes dans l'Isle Espagnole, 45. Femmes ensevelies toutes vivantes avec leurs Maris. Elles heritent de leurs Freres, 49. Origine des Femmes suivant les Insulaires de l'Espagnole, 60.

Ferdinand, Roi Catholique. Ses ombrages contre Christophle Colomb; la populace de Grenade se mutine contre lui, 190. Il est peu favorable à Colomb, 202. 204. Lettres, qu'il lui écrit, 213. Les Indes lui restent en propre. Il refuse de rendre justice à Colomb, 258. Il accorde des Départemens d'Indiens aux Seigneurs de la Cour, 266. Il s'oppose aux poursuites de l'Amiral Dom Diegue, 270. Il fait des Reglemens pernicieux aux Indiens 311. Il reconnoît qu'on l'a trompé, 313. Sa mort, 334. Il envoye un Gouverneur à la Province de Darien, 433.

Ferdinand & Isabelle, leur Traitté avec Christophle Colomb, 77. 78. Honneurs, qu'ils lui font, 106. 108. 109. Ils demandent au Pape la proprieté des Indes, 109. 110. Ils renouvellent les donations, qu'ils ont faites à Christophle Colomb, 111. Reception, qu'ils lui font, lorsqu'il arrive enchaîné en Espagne, 202. Les Instructions qu'ils donnent à Ovando, 208. *& suiv.*

Ferdinandine, nom donné à l'Isle de Cuba, 3. 8.

Fernambouc, opinion sur la découverte de cette Côte, 69.

Fernandine, Isle des Lucayes, 88.

Feu. Maniere de faire le feu dans l'Isle Espagnole, 48.

Feüillée. Le P. Feüillée, Minime. Ses Observations à la Caye S. Loüis, 5.

Figueroa. Le P. Louis de Figueroa, Jeronimite est envoyé Commissaire aux Indes, 336. Il est nommé Evêque de la Conception, & President de l'Audience Royale de San-Domingo, 425. Sa mort, 426.

Le Licencié Rodrigue de Figueroa envoyé Commandant à l'Isle Espagnole; il arrive à

San-Domingo, 351. Son avarice, on lui fait ſon Procès, 408.

Fieſchi. Barthelemi Fieſchi, Gentilhomme Genois, paſſe en Canot de la Jamaïque à l'Iſle Eſpagnole, 246.

Flamand, ſorte de Fourmi de l'Iſle Eſpagnole, 34.

Flamand, Oiſeau de l'Iſle Eſpagnole, 31.

Flamand, Naufrage d'un Capitaine Flamand, 296.

Flamands, les Seigneurs Flamands obtiennent des Départemens d'Indiens, 346. Ils ſont d'avis qu'on caſſe les Départemens, 348. Ils favoriſent Las Caſas, 357. 358.

Fléches. Baye des Fléches. Sa ſituation, origine de ce nom, 101.

Flora. Antoine Flora, Alcaïde Major de Cubagua, ſa lâcheté, 419.

Floride, ſa découverte, 323. Ce qui y arrive à François Fernandez de Cordouë, 370. Expedition de Luc Vaſquez d'Ayllon dans la Floride, 410. Pamphille de Narvaés y va faire un Etabliſſement, 443.

Floridiens ſont Anthropophages, 38. 411.

Fonſeca. Antoine de Fonſeca, ſon diſcours à Ovando, 210.

Fonſeca. D. Jean Rodrigue de Fonſeca. Il eſt chargé des Armemens des Indes, 144. Il eſt nommé à l'Evêché de Badajoz, il eſt Rappellé à la Cour, 161. Il eſt ſoupçonné d'appuyer les Révoltés contre les Colombs, 180. Infidelité, qu'il fait à Chriſtophle Colomb, 186. Il eſt fait Evêque de Cordouë, 201. Il paſſe à l'Evêché de Palencia, il ſe broüille avec Ovando, 272. Source de ſa haine contre les Colombs, 285. 286. Il reçoit mal Las Caſas, 335. Il paſſe à l'Evêché de Burgos, on lui ôte ſon Département d'Indiens, 337. Il eſt du Conſeil des Indes, 347. Las Caſas ne peut le gagner, 353. Sa réponſe aux Prédicateurs du Roy, 355. Il eſt recuſé par Las Caſas, 356. Il eſt favorable à Velaſquez, 386. 392. Il favoriſe Las Caſas, 412. Il fait nommer Pedrarias Gouverneur de la Caſtille d'Or, 433.

Mayor de Fonſeca, Niece du précedent, deſtinée en mariage à Velaſquez, 386.

Fontaine de Cubagua, 277.

Fontaine de Jouvence, 322.

Fontes d'Or dans l'Iſle Eſpagnole, 263.

Fourmis, ravage, qu'elles font dans l'Iſle Eſpagnole, & dans celle de Portoric, 350.

Fourmis blanches, autrement appellée *Poux de Bois*, ravage, qu'elles font dans les Iſles, 35.

Fraîcheur des nuits dans l'Iſle Eſpagnole, 13.

Franciſquains, Chriſtophle Colomb demande de ces Reli-

gieux pour les Indes, 141. Ils ſont les premiers Religieux établis dans le Nouveau monde, 210. Ils ſont chargés d'élever de jeunes Indiens, 229. Ils ſont favorables aux Départemens, 313. Quatorze de ces Religieux venus de Picardie, paſſent aux Indes, 342. Experience, qu'ils font pour faire mourir les Fourmis, 351. Un P. Franciſquain ſe déclare à la Cour contre les Départemens, 360. Son diſcours devant l'Empereur 363. Franciſquains établis à la Côte de Cumana, 409. Leur Superieur eſt chargé de ce qui regarde le traittement des Indiens, 426.

François. Des Corſaires François commencent à fréquenter les Mers des Indes, 407.

Frezier. M. Frezier Ingenieur du Roi, ſes obſervations, 5.

Froid extraordinaire ſous la Zone Torride, 165.

Fronk. Ce que c'eſt, 241.

Fuente. Le Docteur de la Fuente, ſon diſcours aux Miniſtres d'Etat, 355.

G

Galera. Le Cap de la Galera, 164.

Galere, Inſecte de Mer, Sa deſcription, 29.

Gallega, Nom de la Capitane, ſur laquelle Chriſtophle Colomb découvrit le Nouveau Monde, 80. Elle échouë & ſe briſe, 94.

Gamiz. Pierre de Gamiz, un des Chefs de la Révolte de l'Alcaïde Major, 174. Il eſcorte Carvajal à la Capitale, 175.

Gange. Chriſtophle Colomb ſe croit près de ce Fleuve, 230.

Garay. François de Garay découvre les Mines de Saint-Chriſtophle, 138. Il trouve un grain d'Or extraordinaire, 206.

Garcez. Le P. Jean Garcez Dominiquain, eſt envoyé à la Côte de Cumana, 326. Danger où il ſe trouve, 327. Il eſt maſſacré par les Indiens, 328.

Garnica. Gaſpard de Garnica, il eſt envoyé à la Havane, & pourquoi, 389.

Gâteaux preſentés aux Idoles par les Inſulaires de l'Eſpagnole, 56.

Gatinara. Le Grand Chancelier Gatinara. Las Caſas s'adreſſe à lui, pour obtenir l'execution de ſon projet, 353. Il aſſiſte à un grand Conſeil tenu devant l'Empereur pour la cauſe des Indiens. Ce qu'il dit à l'Evêque de Terre-Ferme, 360.

Gayac. Bois de Gayac, à quoi il eſt bon, 45.

Genes. La République de Genes refuſe d'entrer dans le projet de Chriſtophle Colomb, 70.

Genois entreprennent la Traitte des Negres dans l'Iſle Eſpagnole, elle ne leur réüſſit pas, 347.

Georges de Portugal, Comte de Gelves, épouſe Iſabelle Colomb, heritiere de cette Maiſon, les Titres, qu'il prend, 443.
Ginez, Capitaine Eſpagnol, ce qui lui arrive à l'Iſle de Portoric, 44. 404.
Globe peint trouvé à San-Domingo. 481.
Goacanaric, Roi de Marien, 61. Il invite Chriſtophle Colomb à le venir voir, 94. Ses bons ſervices dans le naufrage de la Gallega, 95. 96. Réception qu'il fait à l'Amiral, 97. Continuation de ſes bonnes manieres, 98. 99. Il envoye ſon Frere à l'Amiral, 116. Il eſt ſuſpect aux Eſpagnols, 117. L'Amiral lui rend viſite, & en eſt bien reçû, 118. Il mene des Troupes aux ſecours des Eſpagnols, 132. Il ſe rend Tributaire de la Couronne de Caſtille. Mauvaiſes manieres des Eſpagnols à ſon égard, ſa mort. On l'accuſe des plus honteux excès, 134.
Gohava, Ville de l'Iſle Eſpagnole, 256.
Gomez. Alexis Gomez, ſon combat contre un Indien, 264.
Gonaives, Etang des Gonaives, 25.
Gonzalez. Alphonſe Gonzalez, Eccleſiaſtique, ce qu'il trouve dans un Temple de l'Yucatan, 367.
Gonzalez, Capitaine Indien eſt envoyé par D. Henri à San-Domingo, 467. De quelle maniere il s'y conduit, 468.
Gilles Gonzalez, Cacique Indien, il eſt attiré par un Navire Eſpagnol, à quel deſſein, & pourquoi. Il eſt tué en combattant, 415.
Goſchi, Quadrupede de l'Iſle Eſpagnole, 35. 36.
Goſier. Grands Goſiers ſorte d'Oiſeaux, 30.
Gracia, Puerto di Gracia. Sa ſituation. Origine de ce nom, 100.
Terre de Gracia, ſa ſituation, 166.
Gracias à Dios, Cap, pourquoi il eſt ainſi nommé, 239.
Grain d'Or. Voyés *Garay.*
Grange. La Grange, Montagne, ſa ſituation, 99.
Grijalva. Jean de Grijalva eſt nommé Commandant de l'Eſcadre deſtinée à pourſuivre les Découverte de l'Yucatan: défenſe, qui lui eſt faite, 371. Son caractere, *la même.* Son départ & ſes Découvertes, 372. *& ſuiv.* Il eſt bleſſé, 274. Ce qui lui arrive dans la Riviere de Tabaſco, 375. *& ſuiv.* Continuation de ſes Découvertes, & pourquoi il ne fait point d'Etabliſſement dans la nouvelle Eſpagne, 378. *& ſ.* Il en prend poſſeſſion, 376. 379. Il envoye demander permiſſion à Velaſquez de faire un Etabliſſement, 380. Il retourne à l'Iſle de Cuba, Reception, que lui Velaſquez, 382. La voix publique le de-

mande pour Capitaine General de la Flotte, deſtinée à la conquête de la nouvelle Eſpagne, 383.

Guadeloupe, une des petites Antilles, ſa découverte. Origine de ce nom, 114. Ce qui y arrive à Chriſtophle Colomb, 139. 140. Un Eſpagnol, qui vouloit y enlever des Caraïbes, y eſt repouſſé avec perte, 187.

Guahaba. Larez de Guahaba, Ville de l'Iſle Eſpagnole, 236. Elle eſt détruite, 309.

Guanahani, la premiere découverte de Chriſtophle Colomb, 87.

Guanaja, Iſle de la Province de Honduras, 237.

Guanajos, Peuples de la Province de Honduras, 237.

Guanin, ſorte de métal, 162.

Guaric, les Eſpagnols nomment ainſi le Cap François, & pourquoi, 61.

Guarionex, Roi de Magua; il ſe défend quelque têms de payer Tribut à la Couronne de Caſtille, & s'y ſoumet enfin, 134. Ses Sujets l'obligent à prendre les armes de nouveau; il eſt pris, & mis en liberté à la priere de ſes Sujets. 150. Il ſe retire chés les Cyguayos. La maniere dont il y eſt reçû, 157. Il eſt livré aux Eſpagnols, 160. Il eſt embarqué pour l'Eſpagne, & périt en chemin. Pourquoi il ne ſe fit pas Chrétien, 214.

Guerra. Chriſtophle Guerra maltraite les Indiens, 289.

Guevara. D. Fernand de Guevara, un des Chefs de la conſpiration contre l'Alcaïde Major, eſt condamné à être pendu, & délivré par Bovadilla, 195. Il eſt bien traité par le même Bovadilla, 199. 201.

Guichardin, ce qu'il dit de l'origine du mal de Naples, 44.

Guzman. D. Gonzalez de Guzman, eſt envoyé en Eſpagne par Velaſquez, 386. Il eſt Gouverneur de Cuba, & donné pour Adjoint aux Evêques de San-Domingo & de Sant-Yago, pour ce qui regarde les Indiens, 445.

Guttierez. Pierre Guttierez. Chriſtophle Colomb lui montre la terre, qu'il venoit de découvrir, 84.

H

Hacha. Rio de la Hacha; ſa ſituation, on y pêche des Perles, 277.

Hayti, Nom Indien de l'Iſle Eſpagnole, 4. Les premieres connoiſſances qu'en eût Chriſtophle Colomb, 90.

Hamach, ce que c'eſt. Origine de ce mot. 53.

Hanegua, meſure de Bled, 141.

Hatuey, Cacique de l'Iſle de Cuba, d'où il étoit originaire, 316. Avis qu'il donne aux autres Caciques touchant le Dieu des Eſpagnols, 316. 317. Il s'oppoſe

s'oppoſe à la deſcente des Eſpagnols, & il eſt pris & condamné à être brûlé, 317. Pourquoi il ne veut pas être Chrétien, 318.

Hattibonite. Voyés *Artibonite.*

Havane. Ville & Port de l'Iſle de Cuba, ce qui a donné occaſion de l'établir, 324. Velaſquez y envoye ordre d'arrêter Cortez, 388. Fertilité de ſon terroir, 407.

Hayna, Riviere de l'Iſle Eſpagnole, ſa ſituation, 223.

Henry de Portugal, Comte de Viſeo, conte qu'on fait à ſon ſujet, & au ſujet de l'Iſle Antille, 4. C'eſt lui, à qui l'on doit les premiers efforts des Européens pour les nouvelles Découvertes, 64.

Henry. Cacique de l'Iſle Eſpagnole. Elevé chés les PP. de S. François, puis réduit à l'eſclavage, 396. Il eſt maltraité de ſon Maître, & n'en peut avoir juſtice, 397. Il ſe cantonne dans les Montagnes du Baoruco, & y remporte pluſieurs avantages contre les Eſpagnols, 397. 398. Sa moderation, 399. Sa bonne conduite, ſa vigilance, 400. Ce qui ſe paſſe entre lui & un Pere Franciſquain, 401. 402. 403. Il n'eſt pas toûjours obéï de ſes gens, 446. Ce qui ſe paſſe entre lui & le ſieur de S. Michel, 447. Ses Troupes ſont conſiderablement groſſies, 461. Il envoye faire des Complimens au Commiſſaire de l'Empereur, 466. Son entrevûë avec ce Commiſſaire, & ce qui s'y paſſe, 468. Il reçoit une Lettre de l'Empereur, 469. Son Traité avec les Eſpagnols, 470. Ses défiances, 470. 471. Elles ſont levées, & la paix ſe publie, 472. Ce qui ſe paſſe entre lui & le P. Barthelemy de Las Caſas, 373. 474. Il arrive à San-Domingo, & y ratifie le Traité. Il eſt déclaré Prince de ſa Nation, & s'établit à Boya avec ce qui reſte d'Inſulaires de l'Eſpagnole, 475.

Heredia, eſt chargé de bâtir la Ville de Carthagene, 443.

Heriſſons, Sorte de Poiſſon de Mer, qui ſe trouve ſur les Côtes de l'Iſle Eſpagnole, 24.

Herons. Voyés *Aigrettes.*

Herrera. Antoine Herrera, Hiſtorien célébre. Son opinion ſur l'origine du nom des Antilles, 3. Hiſtoire qu'il raconte d'un Lamentin, 26. Il s'efforce envain de juſtifier le procedé d'Ovando envers Chriſtophle Colomb, 253. Et pour prouver que la petite Verole étoit naturelle aux Peuples de l'Amérique, 349. Son exaggeration ſur la quantité de Sucre, qui ſe faiſoit dans la Vega Real, 450. Ce qu'il a écrit au ſujet de la rupture, entre Velaſquez & Cortez, 387. Il rend juſtice à D. Bar-

thelemy de Las Casas, 421.
Herrera, Habitant de l'Isle Espagnole. Engage Basurto à un grand armement, pour un Etablissement vers le Lac Nicaragua, 439.
Hesperides. Oviedo croit que les Antilles sont les Hesperides des Anciens, 68.
Higuey, Province Orientale de l'Isle Espagnole, 62. Premiere guerre dans cette Province, 220. *& suiv.* Seconde guerre, 262. *& suiv.*
Hirondelles, de l'Isle Espagnole, semblables aux nôtres, 28.
Hispaniola, Nom Latin de l'Isle Espagnole, 92.
Hyguanama, Reine de l'Isle Espagnole, 63.
Honduras, découverte, & situation de cette Province, 258.
Hospitalité. Jusqu'à quel point elle est pratiquée par les Insulaires de l'Espagnole, 49.
Humidité, causes de l'humidité dans l'Isle Espagnole, & ses pernicieux effets, 10.

I

Jamaïca ou *Jamaïque*, une des grandes Antilles. Sa découverte, 125. A quelle occasion les Espagnols s'y sont établis, 283. 284. 285. Femme de la Jamaïque, dans l'Isle de Cozumel, 375.
Jean. D. Jean II. Roi de Portugal, Christophle Colomb s'adresse à lui pour son projet, 70. Réception qu'il lui fait au retour de la découverte du Nouveau Monde, 104. 105.
D. Jean d'Arragon, Prince hereditaire d'Espagne, 112. Sa mort, 161.
Le P. Jean [illegible]igieux de Saint François, [illegible]he la Foi dans les Etats d[illegible]arionex, 150
Je[illegible]ne d'A[illegible]n, son mariage [illegible]duc d'Autriche, [illegible] arrive en Espagne, 259.
Jeronymites. Quatre Peres Jeronymites sont envoyés Commissaires aux Indes, 336. Leurs instructions, 337. *& suiv.* Ils arrivent à S.n-Domingo, 342. Las Casas se broüille avec eux, 343. Pourquoi ils ne touchent point aux Départemens, 344. Ce qu'on leur reproche à cette occasion, 345. Ils sont rappellés, 347. Ils changent de conduite, 349. Ils repassent en Espagne, & ne peuvent obtenir une Audience du Roi 352. Avantages, qu'ils procurent à l'Isle Espagnole par la fabrique du Sucre, 407. Avis qu'ils donnent à Pedrarias, 437.
Igniame, sorte de Plante, 151.
Iguana ou *Ivana*, Amphibie, sa description, 27.
Immortalité, ce qu'en pensoient les Insulaires de l'Espagnole, 59.
Indiens. Descriptions, caracteres,

Mœurs, Coûtumes, Gouvernement, Religion des Inſulaires de l'Eſpagnole, 36. *& ſuiv.* Pourquoi ils ſont nommés Indiens, 106. Des Inſulaires de l'Eſpagnole ornent le Triomphe de Chriſtophle Colomb, 107. Bâtême des premiers Indiens, 112. Ils ſont vexés par les Eſpagnols, leur déſeſpoir, & les ſuites qu'il eut, 135. Ils ne veulent plus travailler pour nourrir les Eſpagnols, 149. La Reine de Caſtille trouve mauvais qu'on les faſſe eſclaves, 161. Ce qui ſe paſſe entre les Eſpagnols & les Indiens de la Côte de Para, 165. Les Inſulaires de l'Eſpagnole ſont réduits en eſclavage, 205. Attention de la Cour pour leur converſion, 209. Ils ſont déclarés libres, & ne veulent plus travailler aux Mines, 211. On les y oblige en les payant, 217. Belle action d'un Indien, qui ſe bat contre deux Eſpagnols, 221. Les Indiens du Higuey ſont défaits, 221. 222. Meſures, que prend la Cour pour les policer, 230. Horrible maſſacre des Indiens de Xaragua, 254. Indiens du Continent, 240. Les Inſulaires de la Jamaïque croient les Eſpagnols immortels, 255. Déſeſpoir des Indiens du Higuey, 263. 264. Les Inſulaires ſont plus maltraitté que jamais, 265. Comment ceux de Portoric s'aſſûrent que les Eſpagnols ne ſont pas immortels, 280. 281. Ce qui les porte à ſe ſoûmettre à eux, 282. Les PP. Dominiquains entreprennent de convertir les Inſulaires de l'Eſpagnole, & y réuſſiſſent, 288. Indiens de Carthagene. Voyés *Ojeda*, 289. Ils ſont défaits, 291. Indiens de Saint Sebaſtien, *la même.* On examine au Conſeil la maniere, dont on doit traitter les Indiens, 313. 314. Ordonnances en leur faveur ſans effet, 315. Indiens enlevés à la Cote de Cumana, 327. Les autres s'en vengent ſur les Miſſionnaires Dominiquains, 328. On veut empêcher les Miſſionnaires d'inſtruire les Inſulaires de l'Eſpagnole, 329. Ils ſe convertiſſent, 330. On permet les mariages des Eſpagnols avec les Indiennes, 333. Sous quel prétexte on prétend qu'ils doivent demeurer dans l'Eſclavage, 344. La petite Verole en fait mourir un grand nombre, 349. Leur Cauſe eſt plaidée de nouveau, 259. *& ſuiv.* Indiens de l'Yucatan, 367. Indiens ſujets à l'yvrognerie, 417. On examine de nouveau, s'il faut les rendre libres, ou les retenir eſclaves, 454. Déliberation priſe à ce ſujet, ſans effet, 456. Nouvelles diſputes à leur ſujet, 477.

Jourdain, Fleuve de la Floride

Sa découverte, d'où vient ce nom, 408. Son premier nom, 410.

Jouvence, Fontaine de Jouvence, 322. *& ſuiv.*

Iſabelle Reine de Caſtille. Ce qu'elle dit au ſujet du peu de profondeur des racines des arbres dans l'Iſle Eſpagnole, 16. Elle accepte les conditions propoſées par Chriſtophle Colomb, 76. Les dépenſes qu'elle fait pour les Indes, 113. Elle trouve mauvais qu'on réduiſe les Indiens en ſervitude, 133. Elle veut que les ſeuls Sujets de la Couronne de Caſtille paſſent aux Indes, 143. Elle s'irrite contre Chriſtophle Colomb, & le rappelle, pourquoi, 191. Elle lui donne une Audience particuliere, & ce qu'elle lui dit, 202. *& ſuiv.* Elle ſe confirme dans la penſée de n'envoyer aux Indes que ſes propres Sujets, 208. Sa mort & ſon caractere, 257. *& ſuiv.* Ses ordres pour l'éducation des jeunes Caciques, 396. Voyés *Ferdinand Iſabelle.*

Iſabelle, une des Iſles Lucayes, 88.

Iſabelle, premiere Ville bâtie dans le Nouveau Monde. Sa ſituation, 120. On y établit un Conſeil, 125. On la trouve mal placée, 144. Grande diſette & grande mortalité dans cette Ville, 149. Sa décadence, 218.

Juana, Nom donné à l'Iſle de Cuba, par Chriſtophle Colomb,

Ivana. Voyés *Iguana.*

Jucatan. Voyés *Yucatan.*

Juifs, Ils ſont exclus du Nouveau Monde, 209. 213.

Jules II. Souverain Pontife. Il conſent à l'érection de quelques Evêchés dans le Nouveau Monde, 309.

Julien. Indien de l'Yucatan, amené à l'Iſle de Cuba, 368. Il ſert d'Interprete à Grijalva, 376.

Junte extraordinaire pour examiner la Cauſe des Indiens, 356.

K

Kimpech. Voyés *Campeche.*

L

Labat. Le P. Labat, Dominiquain, ce qu'il dit du grand goſier, 30. Du Colibry, 32. Et de l'origine du mot de Tabac, 41.

Laboureurs. Voyés *Las Caſas*, 346. 353.

Lachaux. M. de Lachaux, un des Protecteurs du Licencié de Las Caſas, qui lui communique ſon projet d'Etabliſſement à la Terre Ferme de l'Amérique, 354. 364.

Lacs de l'Iſle Eſpagnole, 18. *& ſuiv.*

Lambis, ſorte de Coquillage, qui ſe trouve ſur les rivages de l'Iſle Eſpagnole, 21.

Lamentin, Deſcription de cet animal, 24. 25. Hiſtoire d'un Lamentin apprivoiſé, 25. 26. Chriſtophle Colomb le prend pour la Syrene des Anciens, 108.

Langage des Inſulaires de l'Eſpagnols, 53.

Lapa, Cap de Lapa. Sa ſituation, 166.

Larez. Voyés *Guahaba*.

Lariz. *Amador de Lariz*, Threſorier Royal dans l'Iſle de Cuba; il engage Velaſquez à nommer Cortez, Capitaine General de la Flotte, deſtinée à la Conquête de la Nouvelle Eſpagne, 383.

Limaçon de Mer, dans les Mers des Antilles, 21.

Lebron. *Le Licencié Lebron*, Diſtributeur des Negres dans l'Iſle Eſpagnole, 332.

Ledeſma. *Pierre de Ledeſma*, Pilote Eſpagnol, action hardie, qu'il fait pour ſauver Chriſtophle & Barthelemy Colomb d'un grand danger, 245.

Lemery, Erreur de M. de Lemery ſur l'origine du mot de *Petun*, 41.

Leogane, 235. Voyés

Leon. *Jean Ponce de Leon*, Capitaine Eſpagnol, mene les Milices de San-Domingo à la guerre du Higuey, 267. Il paſſe dans l'Iſle de Portoric, il y eſt bien reçû, il en eſt fait Gouverneur, 278. 279. Il y fait la guerre avec ſuccès, 281. Il court après la Fontaine de Jouvence, 321. 322. Il découvre la Floride, 323. Il retourne à l'Iſle de Portoric, 324. Il ne fait aucun Etabliſſement à la Floride, 410.

Lepre, Maladie commune à San-Domingo, 224.

Linotte, Oiſeau de l'Iſle Eſpagnole, 30.

Lions, communs dans la Coriane; mais il n'y font point de mal, 449.

Locuyos, ou, Mouches luiſantes. Deſcription de cet Animal, 32. 33.

Louyſe. La Baye du Can de Louyſe, ou l'Acul, 93.

Lucayes. *Iſles Lucayes*, leur ſituation, 6. D'où vient ce nom, 87.

Lucayes, Habitans des Lucayes, 87. On les enleve pour les mener à l'Iſle Eſpagnole, comment, & avec quel ſuccès, 268. 269. On s'en ſert avec ſuccès pour la Pêche des Perles, 276.

Lucques. *Fernand de Lucques*, Ecolatre de l'Egliſe de Sainte Marie l'Ancienne. Sa ſocieté avec Pizarre & Almagre, pour la découverte du Perou. Comment il la cimente, 440.

Lumbreros. *Pierre de Lumbreros*, ſon courage pour découvrir un Lac, 19.

Lune, effet de ſa clarté ſous la

Zone Torride, 12.
Luxan. Jean de Luxan, Conſeiller du Conſeil d'Iſabelle, 125.

M

Macana, ſorte d'Armes des Inſulaires de l'Eſpagnole, 50.
Macoris, Riviere de l'Iſle Eſpagnole, ſa ſituation, 17.
Magdeleine. La Magdeleine, Fortereſſe, 155.
Magua, Royaume de l'Iſle Eſpagnole, 61.
Maguana, Royaume de l'Iſle Eſpagnole, 61. Voyés *San-Juan*, 62. 406.
Majeſté, La premiere fois, que ce Titre fut donné au Roi d'Eſpagne, 360.
Majorada, Ville de l'Iſle Eſpagnole, 406.
Maiſons des Inſulaires de l'Iſle Eſpagnole, leur deſcription, 51. 52.
Maïz, ſorte de Legumes de l'Amérique, 50. 51.
Mal de Naples, ſon origine, & les divers noms, qu'on lui donne, 43. 44.
Malaber eſt envoyé à Roldan, pour le faire rentrer dans ſon devoir, 155.
Maldonade. Alphonſe Maldonade, eſt nommé Alcaïde Major de l'Iſle Eſpagnole, 208. Il fait mettre en priſon Chriſtophle de Tapia, 273.
Malſenis, Oiſeau de proye de l'Iſle Eſpagnole, 30.
Mameys, Abricots de S. Domingue, imagination des Inſulaires de l'Eſpagnole ſur ce fruit, 59.
Manati. Voyés *Lamentin*, 25.
Manauré, Cacique Indien de la Province de Venezuala. Il s'allie avec les Eſpagnols, 449. Les Allemands le mettent à la Torture, pour ſçavoir où eſt ſon Or, 452.
Mancia, Femme du Cacique Henry, 470.
Manicatex, General de l'armée des Inſulaires de l'Eſpagnole, 133. Il ſe ſoûmet aux Eſpagnols, 134. Roldan ſe retire chés lui, & reçoit ſon Tribut, 155.
Manioc, plante des Indes, 51. Le jus de ſa racine eſt un poiſon très-préſent, 329.
Manuel. D. Jean Manuel, 356.
Manzanedo. Le P. Bernardin de Manzanedo, Jeronymite, eſt envoyé Commiſſaire aux Indes, 336. Il paſſe en Eſpagne, 345. Il ſe retire à ſon Couvent, 347.
Maracapana, Village de la Côte de Cumana, 188. 412.
Maraguey, Cacique Indien qui fait maſſacrer deux Religieux de S. Dominique, 413.
Maravedis, Monnoye d'Eſpgne, 84.
Marc-Paul de Veniſe, 70.
Marchena. Le P. Jean Perez de Marchena, Franciſquain, rend ſervice à Chriſtophle

Colomb, 74. 80.
Marée de l'Isle Espagnole, 7.
Margarit. Le Commandeur D. Pedro Margarit, Seigneur Catalan. Est fait Commandant du Fort de Saint Thomas, 124. Il est envoyé pour faire des courses sur les Terres de Caonabo, 125. Il reçoit ordre de visiter toutes les Provinces de l'Isle Espagnole, 126. Belle action, & mauvaise conduite de ce Commandant, 127. Il repasse en Espagne, 128. Il y invective contre les Colombs, 136.
Marguerite, Isle. Sa découverte, 169. Les Espagnols de Cubagua s'y retirent 277. Etablissement fait dans cette Isle, 490.
Marie, Femme Indienne de la Côte de Cumana, sert d'Interprete à Las Casas, 417.
Marien, Royaume de l'Isle Espagnole, 61.
Marigalante, l'une des Antilles, Pourquoi elle est ainsi nommée, 114.
Marin, *Louis Marin*, Officier Espagnol, va joindre Fernand Cortez à la nouvelle Espagne, 391.
Martin. Benoît Martin, Chapelain de Velasquez, qui l'envoye en Espagne, 385.
Martinique. Voyés *Matinino*.
Martyr. D. Pierre Martyr d'Anglerie. Seigneur Milanois. Ecrit peu exactement sur le sujet des Indes, 4. Ce qu'il dit du Lac Xaragua, 18. Ce qu'il dit de la naissance de Christophle Colomb, 64. Ce qui fait que son authorité n'est pas grande au sujet des Indes, 117. Il donne toûjours le tort aux Indiens, 131. Il est du Conseil des Indes, 347.
Martyrs, Isles de la Floride, 323.
Matance, Baye & Bourgade de l'Isle de Cuba, 372.
Matiençe. Le P. de Matiençe, Dominiquain, Confesseur du Roi Ferdinand, rend service à Las Casas, 334.
Matinino, une des Antilles, aujourd'hui la Martinique. On prétend qu'elle a peuplé l'Isle Espagnole, 4. 214.
Matteos. Fernand Perez Matteos, Pilote sous Christophle Colomb, 163.
Maures, ils sont exclus des Indes, 209. 213.
Mayci, *La Pointe de Mayci*, dans l'Isle de Cuba.
Mayobanex, Cacique des Cyguayos retire chés lui Guarionex, 157. Refuse l'amitié de Barthelemy Colomb, & de lui remettre Guarionex, *la même*. Réponse généreuse, qu'il fait à ses Sujets, 158. Il est pris & pendu à San-Domingo, 159. 160.
Medecins. Quels ils étoient, & comment on les traittoit parmi les Insulaires de l'Espagnole, 57. 58.
Medina Celi, *Les Dues de Medina Celi, & de Medina Sidonia*,

refuſent d'écouter Chriſtophle Colomb, 74.
Melchior, Indien de l'Yucatan, mené à l'Iſle de Cuba, 368. Il ſert d'Interprete à Grijalva, 376.
Mendez. Diego Mendez paſſe en Canot de la Jamaïque à l'Iſle Eſpagnole, 246. 247. Il ne peut rien obtenir du grand Commandeur, & paſſe en Eſpagne, 247.
Mendoza. Le Cardinal de Mendoza, Archevêque de Tolede, donne une Audience favorable à Chriſtophle Colomb, 75. Comment il le fait ſervir à table, 109.
Mer, Nature de la Mer des Antilles, 20. 21.
Mer du Sud. Sa découverte, 429. voyés *Balboa.*
Meſcia, ou *Mexia. Rodrigue de Meſcia* eſt envoyé pour découvrir un Lac, & ne peut aller juſqu'au bout, 19. Il eſt envoyé contre les Indiens, & les défait, 235. Il eſt chargé de pluſieurs Etabliſſemens, 236.

Le P. Pierre Mexia, Superieur General des Franciſquains eſt donné pour Adjoint aux Evêques de San-Domingo, & de Sant-Yago, pour regler la maniere de traitter les Indiens, 445.
Mexique. Voyés *Nouvelle Eſpagne*, *Grijalva*, & *Cortez.*
Mines. Mine d'Or, à la ſource de l'Yaqué, 19. Mines de Cibao. Voyés *Cibao.* Découvertes des Mines de Saint Chriſtophle, 138. 139. Mines de Cuivre près de Puerto Real, 267. Mines d'Argent & de Fer dans l'Iſle Eſpagnole, 461.
Mini, Bourgade de l'Yucatan, comment les Eſpagnols y ſont reçûs, & ce qu'ils y apprennent, 375.
Minieres de l'Iſle Eſpagnole, 20.
Miſſionnaires, On les empêche d'inſtruire les Inſulaires de l'Eſpagnole de nos Myſteres, 329. Leurs bons exemples convertiſſent ces mêmes Inſulaires, 330.
Mohuis, ſorte de Quadrupede de l'Iſle Eſpagnole, 95.
Moluques. Chriſtophle Colomb propoſe de chercher un paſſage par l'Amérique, pour aller aux Moluques, 204.
Mombins, ſorte de Fruits de l'Iſle Eſpagnole,
Mona La Mona, petite Iſle entre Portoric & l'Iſle Eſpagnole, 5. Le Roi Catholique en cede la proprieté à D. Barthelemy Colomb pour ſa vie, 321. Les Anglois y débarquent, 405.
Montſerrat, une des Antilles. Sa découverte, & d'où lui vient ce nom, 114.
Montagnes d'une hauteur extraordinaire dans l'Iſle Eſpagnole, 15.
Monte-Criſto, Montagne, Riviere, Bourgade, 17. 99. 475.

Monte di Plata, Montagne de l'Iſle Eſpagnole, d'où lui vient ce nom, 100. Bourgade, à quelle occaſion elle fut bâtie, 482.

Montejo. François de Montejo, un des Capitaines de l'Eſcadre de Grijalva, 371. Comment il eſt reçû dans l'Yucatan, 374. Il entre dans le *Rio de Banderas*, & y eſt bien reçû, 378. Il n'eſt pas du ſentiment qu'on s'établiſſe dans la nouvelle Eſpagne, 382. Il commande un des Navires de la Flotte de Cortez, 389. Il eſt nommé Alcaïde de la Vera-Cruz, 390. Il eſt envoyé en Eſpagne par Cortez, & bien reçû de l'Empereur, 392. Il eſt chargé de peupler l'Yucatan, 443.

Monteſino. Le P. Antoine Monteſino, Dominiquain. Prêche contre les Départemens à San-Domingo, & ce qui en arrive, 311. 312. Son Superieur l'envoye en Eſpagne, où il plaide ſa Cauſe avec ſuccès, 313. 314. 315. Il s'embarque pour la Côte de Cumana, 325. Il tombe malade à Portoric, 326.

Moralez. André de Moralez, Pilote Eſpagnol. Son Serment, 188.

Moralez, Thréſorier fort puiſſant à la Cour. Les Révoltés de la Jamaïque comptent ſur ſa protection, & pourquoi, 249.

Morla. François de Morla, un des Capitaines de la Flotte de Cortez, 389.

Morne rouge, dans la plaine du Cap, on croit qu'il renferme une Mine de Cuivre, 267.

Mota. Le Docteur Mota, Evêque de Badajoz, ce qui ſe paſſe chés lui, 358.

Motezuma, Empereur du Mexique eſt informé de l'approche des Eſpagnols, & les ordres qu'il donne, 370.

Mouches luiſantes. Voyés *Locuyos*.

Mouchoir quarré. Eceüil, 5. Voyés *Abrojo*.

Moules, 21.

Mouſtiques, préſervatif contre ces Inſectes, 32.

Moxica. Adrien de Moxica, un des principaux Officiers de la conſpiration de Roldan, 174. L'Amiral lui écrit, 183. Il eſt pendu, 190.

Mulets, ſortes de Poiſſons, qu'on pêche ſur les Côtes de l'Iſle Eſpagnole, 21.

N

Narvaez. Pamphile de Narvaez va chercher Ojeda à l'Iſle de Cuba, 295. Il fait à la Cour d'Eſpagne les affaires de Velaſquez, 386. Velaſquez le nomme General de ſa Flotte contre Cortez, ſa conduite à l'égard de Vaſquez, 393. Il eſt chargé de faire un Etabliſſement dans la Floride, 443.

Navedad. La Navedad, nom de la premiere Fortereſſe, qui

fut bâtie dans l'Iſle Eſpagnole, 97. Chriſtophle Colomb à ſon ſon retour la trouve brûlée & démolie, 115. Comment cela s'étoit paſſé, 117.

Naufrage d'une Flotte Eſpagnole chargée d'Or, 215.

Negres. Le Grand Commandeur Ovando s'oppoſe à ce qu'on envoye des Negres aux Indes, & pourquoi, 229. On les introduit dans l'Iſle Eſpagnole, 287. A quelle occaſion, 288. Las Caſas propoſe d'en envoyer par toutes les Indes, 346. Le premier envoy des Negres ne réüſſit point, & pourquoi, 347. Les Negres déſertent & ſe rangent auprès du Cacique Henry, 401. On en demande un grand nombre à l'Empereur, 407. Ils ſe multiplient dans l'Iſle Eſpagnole, & s'y révoltent, 422. Ils ſont défaits & punis, 423.

Newport. Chriſtophle Newport, prend & pille Yaguana, 481.

Neyva, une des grandes Rivieres de l'Iſle Eſpagnole, 17.

Nicaragua, entrepriſe pour s'établir ſur les bords du Lac Nicaragua, 439. Voyés *Pedrarias.*

Nicayagua, un des noms de la Riviere Yaqué, 122.

Nicot. M. Nicot, Ambaſſadeur de France à Lisbonne, envoye à la Reine Mere la premiere Plante de Tabac, qui ſoit venuë dans ce Royaume, 41.

Nicotiane, nom, qui fut donné au Tabac à cauſe de M. Nicot.

Nicueſſa. Diego de Nicueſſa eſt nommé Gouverneur de la Caſtille d'Or, 283. 284. Il enleve cent Caraïbes à l'Iſle de Sainte Croix, 284. Réponſe qu'il fait à Ojeda, qui lui propoſoit de vuider leur différent par un Combat ſingulier, *la même.* Il ſecoure fort à propos le même Ojeda, 290. 291. Il eſſuye une rude Tempête, & les malheurs, dont elle fut ſuivie, 302. *& ſuiv.* On l'appelle pour gouverner la Colonie du Darien, & ſa mauvaiſe conduite, 305. Il n'eſt point reçû à Sainte Marie, *la même.* On cherche à la tromper, & on en vient à bout, 306. 307. Ce qu'il devint, 307.

Niña. La Niña, une des Caravelles, qui découvrirent le Nouveau Monde, 80.

Nizao, Riviere de l'Iſle Eſpagnole, 19.

Nombre de Dios, Ville Eſpagnole du Continent de l'Amérique. Découverte de l'endroit où elle a été bâtie, 215. Sa Fondation, 304.

Nords, nom qu'on donne à S. Domingue aux Vents forcés du Nords.

Norogna. D. Martin de Norogna, reçoit ordre du Roi de Portugal de conduire Chriſtophle Colomb juſqu'à Lis-

bonne, 105.
Nortez. Ginez de Nortez, un des Capitaines de la Flotte de Cortez, 389.
Nourriture ordinaire des Insulaires de l'Espagnole, 50. 51.
Nugnez. Alphonse Nugnez, un des Capitaines de Nicuessa, 303.

O

Obseques des Insulaires de l'Espagnole, 45.
Ocampo. Gonzalez de Ocampo, est chargé d'aller punir les Indiens de la Côte de Cumana, 413. De quelle maniere il s'y prend pour en venir à bout, 414. Il execute ses ordres, 415. Il commande l'Escadre, qui porte Las Casas au même endroit, 416. Il retourne, sans avoir rien fait, à l'Isle Espagnole, & pourquoi, 117.
Ojeda. Alphonse de Ojeda, Capitaine Espagnol, son caractere, 120. 295. Il découvre les Mines de Cibao, 121. Il est chargé de défendre la Forteresse de Saint Thomas, 125. De quelle maniere il se saisit de Caonabo, 130. 131. Il découvre l'impieté de quelques Indiens, 131. Il part d'Espagne, pour faire des découvertes, 186. Succès de ce Voyage, 187. Il passe à l'Isle Espagnole, sa conduite avec l'Amiral, 188. *& s.* Il entreprend un second Voyage avec Americ Vespuce, qui se broüille avec lui, & le fait mettre aux fers, 216. Risque qu'il courre en se sauvant, 217. Il est fait Gouverneur de la nouvelle Andalousie, 283. Il se broüille avec Nicuessa, & le défie, 284. Il menace le Gouverneur de la Jamaïque, & met à la voile, 185. Ses avantures à la Côte de Carthagene, 289. Il bâtit la Ville de Saint Sebastien, 291. Il est blessé d'une Fléche empoisonnée, 292. Etrange maniere, dont il se guérit, 293. Il s'embarque pour l'Isle Espagnole, & il est mis aux fers dans son Navire, *la même*. Il est dégradé dans l'Isle de Cuba, ce qu'il y eut à souffrir. Sa dévotion envers la Mere de Dieu, 294. Il arrive à la Jamaïque, & passe à l'Isle Espagnole, où il meurt miserable, 295.

Alphonse de Ojeda, différent du précedent, enleve des Indiens dans le Continent de l'Amérique, 412. Il y périt dans une Embuscade, 413.
Olano. Lopé de Olano, Lieutenant de Nicuessa, l'abandonne, & par-là est cause de presque tous ses malheurs, 302. Nicuessa lui fait grace de la vie, & le retient prisonnier, 303.
Olid. Christophle de Olid, est envoyé pour sçavoir des nou-

velles de la Flotte de Grijalva ; un coup de Vent l'oblige à retourner à l'Iſle de Cuba, 380. Il commande un des Navires de la Flotte de Cortez, 389.

Ophir. Voyés *Vatable*.

Opinion, preuve ſenſible que c'eſt l'opinion des Hommes, qui met le prix aux choſes, 96.

Or, comment les Indiens ſe diſpoſoient à chercher de l'Or, 47. 243.

Oracles, les fauſſes Divinités des Inſulaires de l'Eſpagnole rendoient des Oracles, 54. Fourberie à ce ſujet, 55.

Ordaz. Diego de Ordaz. Velaſquez lui ordonne de prêter main forte à ſon Envoyé contre Cortez, 389.

Pierre de Ordaz paſſe en Canot de l'Iſle de Cuba à la Jamaïque, pour y demander du ſecours en faveur d'Ojeda, 295.

Orenoque, grand Fleuve du Continent de l'Amérique. Force de ſon courant, 167. 168.

Oriſtan, Ville ou Bourgade de la Jamaïque, 407.

Orozco. François de Orozco eſt chargé de l'Artillerie, pour la Conquête de la nouvelle Eſpagne, 389.

Ortiz. Dom Diego Ortiz, Evêque de Ceuta. Autrement, *Le Docteur Calçadilla*, ſa mauvaiſe foi à l'égard de Chriſtophle Colomb, 70.

Ortolans de l'Iſle Eſpagnole, 29.

Oruba, Iſle de la Côte de Venezuela, Jean d'Ampuez s'en empare, 450. Il s'y retire, & pourquoi, 452.

Oüan. Voyés *San-Oüan*, 64.

Ovando. D. Nicolas Ovando, Commandeur de Larez, puis grand Commandeur d'Alcantara. Envoye découvrir un Lac de l'Iſle Eſpagnole, 19. Il eſt nommé Gouverneur General des Indes, 207. Ses inſtructions, 208. 209. 210. Il arrive à San-Domingo, 210. Sa conduite en arrivant, 211. Il ſonge à bâtir des Villes & des Bourgades, 212. Il refuſe de recevoir Chriſtophle Colomb à San-Domingo, & pourquoi, 214. 215. Il mépriſe un avis, que cet Amiral lui donne, 215. Il oblige les Inſulaires à travailler aux Mines, en les payant, 317. Il envoye des Troupes pour réduire la Province du Higuey, 220. Il rebâtit San-Domingo, & le place mal, 222. Il y fait conſtruire une Citadelle, & un Hôpital, 225. Il écrit en Cour au ſujet des Inſulaires, 227. La réponſe, qu'on lui fait, 226. Il établit les Départemens d'Indiens, *la même*. Eloge de de ſon Gouvernement. Il bâtit deux Monaſteres de Saint François, 229. Nouveaux ordres, qu'il reçoit de la Cour; il trouve le moyen de les éluder, 230. Il reçoit des plain-

tes contre la Reine de Xaragua, & prend la réſolution de ſe tranſporter ſur les lieux, 231. Réception, que lui fait la Reine: il ſe perſuade qu'elle a effectivement de mauvais deſſeins contre les Eſpagnols, 232. Il ſe ſaiſit de ſa perſonne, 233. Il la fait pendre, Cruautés, qu'il exerce contre les Sujets de cette Princeſſe, 234. Il fonde pluſieurs Villes, 235. 236. Son inſenſibilité, en apprenant que Chriſtophle Colomb étoit dégradé à la Jamaïque, 248. Il lui fait ſçavoir de ſes nouvelles d'une maniere, qui ſent l'inſulte, 252. Il l'envoye chercher, 255. Réception, qu'il lui fait, 256. Il recommence la guerre dans le Higuey, 263. Ce qu'on diſoit de bien & de mal de ſa maniere de gouverner, 265. Il s'oppoſe envain à ce qu'on donne des Départemens aux Seigneurs de la Cour, 266. Il remedie au concubinage, qui s'étoit introduit dans l'Iſle Eſpagnole, & propoſe d'y tranſporter les Habitans des Lucayes, 268. De quelle maniere il garantit Bernardin de Sainte Claire de ſa ruine entiere, 270. Il eſt rappellé, 271. Cauſes de ſon rappel, 272. Il eſt regretté dans les Indes, 273. Il eſt bien reçû à la Cour, 274. Pourquoi il s'oppoſe à ce qu'on introduiſe des Negres dans les Indes, 287.

Oviedo. Gonzale-Fernandez d'Oviedo y Valdez, Autheur d'une Hiſtoire des Indes, ce qu'il dit du Lac Xaragua, 18. Ce qu'il dit des mœurs des Inſulaires de l'Eſpagnole, 42. Et de l'origine du mal de Naples, 44. Il croit que les Antilles ſont les Heſperides, & ſes imaginations à ce ſujet, 68. Comment il raconte la maniere, dont une des Caravelles de Chriſtophle Colomb l'abandonne, 100. Voyés 128. 131. 138. 163. Ce qu'il dit à Charles-Quint de la Ville de San-Domingo, 225. Ce qu'il dit au même Empereur au ſujet de Chriſtophle Colomb, 261. Il parle mal de Las Caſas, 421. Il paſſe dans la Caſtille d'Or, & en quelle qualité, 434. Il ſe broüille avec Pedrarias, & repaſſe en Caſtille, 457. Il eſt chargé de tranſporter les Habitans de Sainte Marie l'Ancienne à Panama, 439. Ce qu'il raconte de la mort de D. Diegue Colomb, 442.

Ouragan, origine de ce terme, 53. Ce qui fait ceſſer les Ouragans ſur la Côte du Sud de l'Iſle Eſpagnole, 275.

Ozama, un des grands Fleuves de l'Iſle Eſpagnole, 17. 225.

Oyes, particularités de ces Oiſeaux dans l'Iſle Eſpagnole, 29.

TABLE

P

Pacheco. Catherine Suarez Pacheco. Cortez l'épouſe, malgré les Parens de la Demoiſelle, 384.

Padilla. Le P. Garcias de Padilla, Franciſquain, eſt propoſé pour l'Evêché de Larez, 309. 310. Eſt nommé premier Evêque de San-Domingo, 310. 347. 355.

Pagurus, eſpece de Cancre, 22.

Paix. Le Port de Paix, ſon premier nom, ſa ſituation, 5.

Palacios Rubios. Le Docteur Palacios Rubios, eſt chargé de convenir avec Las Caſas d'un Reglement pour les Indiens, 335.

Palencia. Voyés *Fonſeca.*

Palmier, particularités de cet arbre, 16.

Palos. Port de l'Eſtramadoure, 79. Il avoit les meilleurs Matelots de l'Eſpagne du têms de Chriſtophle Colomb, qui s'y embarque, pour la découverte du Nouveau Monde, 80.

Panama, fondation de cette Ville, 438.

Province de Panama, 436.

Pani, Riviere de l'Iſle Eſpagnole, 19.

Panuco, Province de Panuco, 381.

Paon, où ces Oiſeaux ſe trouvent dans l'Iſle Eſpagnole, 29.

Paradis. Paradis des Inſulaires de l'Eſpagnole, 59. Le Paradis terreſtre placé dans l'Iſle Eſpagnole, 69. Idée de Chriſtophle Colomb ſur le Paradis Terreſtre, 168.

Paria, Côte du Continent de l'Amérique, ſa découverte, 166.

Paros, une ſorte de Monnoye Eſpagnole, 311.

Paſmo, ſorte de Maladie, 224.

Paſſamonté. D. Michel de Paſſamonté, bâtit un Hôpital à San-Domingo, 225. Eſt envoyé à l'Iſle Eſpagnole, avec le titre de Thréſorier General, & pour y adminiſtrer la juſtice, 270. Il eſt ennemi déclaré de l'Amiral D. Diegue, 330. Il demande au Roy la permiſſion de paſſer en Eſpagne, & la réponſe qu'il en reçoit, 341. Les PP. Jeronimites font de grandes plaintes de lui, 352. Il protege Velaſquez contre l'Amiral, 366. Il contribuë à la diſgrace de Figueroa, 408. Il rend de mauvais ſervices à l'Amiral, 424. Balboa s'aſſûre de ſa protection par des preſens, 428. Il ſigne des Proviſions de Capitaine General en faveur du même Balboa, 430. Sa mort, 441.

Patate. Racine, qui fait une des plus ordinaires nourritures dans l'Amérique, 50. Diverſes eſpeces de Patates, 51. 89.

Pedrarias. D. Pedrarias Davila, plaintes de Las Caſas contre

lui, 357. & de l'Evêque du Darien, 358. Il eſt nommé Gouverneur de la Caſtille d'Or, 433. Il arrive à Sainte Marie l'Ancienne, 434. De quelle maniere il eſt reçû, 435. Il fait faire le Procès à Balboa, *la même*. Sa mauvaiſe foi à l'égard de Balboa, 436. Il lui fait couper la tête, 437. Avis, qu'il reçoit de la part des PP. de Saint Jérôme, *la même*. Cruautés, qu'il exerce contre les Indiens; il tranſporte la Ville de Sainte Marie l'Ancienne à Panama, 438. Il ſonge à la découverte du Perou, & à l'Etabliſſemeut ſur le Lac Nicaragua, 439.

Perdrix dans l'Iſle Eſpagnole, 29.

Perez, Matelot Eſpagnol, qui le premier découvre l'Iſle de la Trinité, 164.

Perez. Rodrigue Perez, Sergent Major, 190.

Perles, découverte de la Pêche des Perles, 168. 169. 277. 432.

Perou premieres notions du Perou données aux Eſpagnols, 429. Traitté pour la découverte de ce grand Pays. D'où vient le nom de Perou, 440.

Perroquets, ſont naturels aux Iſles de l'Amérique, 30. Manieres de les prendre, 46. On en apporte un grand nombre aux Eſpagnols, 87.

Perroquets de mer, 24.

Pers. Le P. Jean-B. le Pers Jeſuite. Voyés *la Préface*. Ce qu'il dit du Lac Xaragua, 18. Ce qu'il dit du Colibry, 32.

Pêcheurs ou *Aigrettes*, Oiſeaux, 30.

Petun. Voyés *Tabac*.

Philippes I. Roy d'Eſpagne, arrive en Eſpagne. L'Amiral lui envoye ſon Frere, 259.

Pians, ſorte de Maladie, qui fait périr beaucoup de Volailles, 29.

Picardie. Des PP. Franciſquains de Picardie vont aux Indes, en qualité de Miſſionnaires, 342.

Pic-vert de l'Iſle Eſpagnole, 29.

Pilote, ſorte de Poiſſon, 21. 23.

Piment Voyés *Axi*.

Pinçon. François-Martin Pinçon, Pilote de la Pinta, une des Caravelles, qui firent la découverte du Nouveau Monde, 80.

Martin Alphonſe Pinçon, Commandant de la Pinta, 80. Il s'imagine avoir vû la Terre, 81. Il quitte Chriſtophle Colomb, 90. Il le rejoint, & ce qu'il avoit fait pendant ſa ſéparation, 100. Son arrivée en Eſpagne, 105. 106. Sa mort, 106.

Vincent Yanez Pinçon, Commandant de la *Niña*, 80. Il ſecoure à propos Chriſtophle Colomb, 95.

Pins. Iſle des Pins, 238.

Pinta. Voyés *Pinçon*.

Pintades. Poules Pintades originaires de l'Iſle Eſpagnole,

leur différence de celles de Guinée, 29.
Piſe. Bernard de Piſe, conſpire contre Chriſtophle Colomb, qui l'envoye priſonnier en Eſpagne, 122.
Pizarre. François Pizarre, Ojeda le laiſſe Commandant à Saint Sebaſtien, 293. Il s'embarque pour retourner à l'Iſle Eſpagnole, 296. Enciſo l'oblige à retourner à Saint Sebaſtien, 297. Il accompagne Balboa dans ſes Conquêtes, 428. Il s'offre pour la Conquête du Perou, 439. Son aſſociation avec Fernand de Lucques, & Diego de Almagro, 440.
Catherine Pizarro Altamirano, Mere de Fernand Cortez, 383.
Plata. Monte di Plata, 100.
Platon, Ce qu'il dit de l'Iſle Atlantide, 66. & de ce qui étoit au-delà, 67.
Playa. Puerto de la Playa, 164.
Pluyes, particularités ſur les Pluyes de l'Iſle Eſpagnole, 10.
Poiſon, effet extraordinaire d'un poiſon, 419.
Poiſſons qui ſe trouvent ſur les Côtes de l'Iſle Eſpagnole, 21.
Pommes de mer, ſorte de Coquillages, 21.
Pompes d'eau, ce que c'eſt, 241.
Pontevedra, Cavalier Eſpagnol, déſarmé par un Indien, 221.
Porcello. Vaſco Porcello, prétend au Commandement de la Flotte deſtinée à la Conquête de la nouvelle Eſpagne, 382.
Porcelaine, ſorte de Coquillage, 21.
Porras. François de Porras, Capitaine d'un Navire de la derniere Eſcadre de Chriſtophle Colomb. Diſcours inſolent, qu'il tient à cet Amiral, 248. Il ſe révolte ouvertement, & ce qui le rendoit ſi hardi, 249. Il s'embarque envain juſqu'à trois fois, pour paſſer à l'Iſle Eſpagnole, ce qu'il dit aux Inſulaires contre l'Amiral, 250. Sa conduite à leur égard, 351. De quelle maniere il répond aux avances de l'Amiral pour le regagner, 253. 154. Il eſt défait & pris par D. Barthelemy Colomb, 254. Ovando le délivre malgré l'Amiral, 256.
Port du Prince dans l'Iſle du Cuba, 90.
Portobelo, ſa ſituation, origine de ce nom, 25.
Portocarrero. Alphonſe Fernand de Portocarrero, Commandant d'un Vaiſſeau de la Flotte de Cortez, 389. Il eſt fait Alcaïde de la Vera-Cruz, 390. Il eſt Député au Roi d'Eſpagne, pour l'informer de tout ce qui s'étoit paſſé, ſoit dans l'Iſle de Cuba, entre Velaſquez & Cortez, ſoit dans la nouvelle Eſpagne, 392.
Portoplatte, autrement *Puerto di Plata*, 100. 101.
Portoric. Voyés *Boriquen*, 101.

Chriſtophle Colomb découvre cette Iſle, 101. Il la viſite, 114. 115. Deſcription de cette Iſle, 277. On y trouve des Mines d'Or, & elle eſt miſe ſous le joug, 278. Elle ſe révolte, 279. 280. 281. Elle eſt aſſujettie de nouveau, 281. 282.

Potonchan, Bourgade de l'Yucatan, les Eſpagnols y ſont battus, 369. Grijalva y eſt bleſſé, 474.

Pourpier, Legume, 50.

Pourpre, ſorte de Coquillage, 21.

Poux de Bois. Voyés *Chique*, *Nigua*.

Predicateurs du Roi, démarche hardie, qu'ils font à l'inſtigation de Las Caſas, 354. *& ſuiv.*

Prêtres de l'Iſle Eſpagnole, 57. & de l'Yucatan, 369.

Proceſſion des anciens Inſulaires de l'Eſpagnole. Voyés *la Vignette du premier Livre, & la page* 56.

Procureurs, ils ſont exclus des Indes, & pourquoi, 142.

Providence, Iſle de la Providence, 7.

Puerto Bueno, Port de la Jamaique, mal nommé, 246.

Puerto de los Hidalgos, ou *Porta de los Cavalleros*, 123.

Puerto di Baſtimentos, nommé depuis *Nombre de Dios*, 240. 304.

Puerto di Plata, 100. 101. l'Amiral & ſon Frere le viſitent à deſſein d'y faire un Etabliſſement, 139. Ovando reprend ce deſſein, 218. & l'execute, 226. Etat floriſſant de ce Port, 406. Il eſt démoli, 481.

Puerto Real, autrement *Baye de Caracole*, Chriſtophle Colomb y fait naufrage, 95. On y fait un Etabliſſement, 236. On tire de l'Or des Mines voiſines, 306.

Q

Quevedo. D. Jean de Quevedo, Franciſquain, premier Evêque de la Terre-Ferme de l'Amérique, 358. La diſpute s'échauffe entre lui & Las Caſas, au ſujet de la maniere, dont il faut traitter les Indiens, 359. Son diſcours en préſence de Charles-Quint, 360. 361. Il veut parler de nouveau, & on ne le lui permet pas, 364. Sa mort, 365. Où étoit le ſiege de ſon Evêché, 433.

Quibia, Cacique du Veragua, 241. D. Barthelemy Colomb lui rend viſite, & ce Cacique le trompe, 243. D. Barthelemy le fait priſonnier, il ſe ſauve, & brûle la Bourgade Eſpagnole, 244.

Quint. Le Quint, droit du Roi d'Eſpagne, 212. Il eſt réduit au Dixiéme, 409.

Quiſquey & *Quiſqueya*, ſignification de ces termes.

TABLE

R

Racines, de quelle maniere les Arbres jettent leurs Racines dans l'Iſle Eſpagnole, 15. *& ſuiv.*

Ramiers, 28.

Ramirez. D. Sebaſtien Ramirez de Fuente Leal eſt nommé Evêque de San-Domingo, & Preſident de l'Audience Royale, 444. Eloge de ce Prélat, 445. Son attention à remedier aux abus, 456. *& ſuiv.* Il envoye beaucoup d'Or à l'Empereur, 460. Il eſt fait Preſident de l'Audience du Mexique, 461.

Rancheria. La Rancheria, Bourgade du Continent de l'Amérique, auprès de laquelle on pêche des Perles, 277.

Ravet, ſorte de Hanneton de l'Iſle Eſpagnole, 35.

Rayes, Poiſſons, 21.

Religion des Inſulaires de l'Eſpagnole, 53. *& ſuiv.*

Remora, Poiſſon, 23.

Remy. Le P. Remy, Franciſquain, va trouver le Cacique Henry, & ce qui lui arrive, 401. *& ſuiv.* Il y retourne, & avec quel ſuccès, 446.

Retrete. el Retrete, Port du Continent de l'Amérique, d'où vient ce nom, & ce qui ſe paſſe en cet endroit, 240.

Rhinoceros, ſorte d'Eſcarbot. Sa deſcription, 33. 34.

Riquille, ou Etang ſalé, 18. 19.

Riviere de l'Iſle Eſpagnole, 17. 61.

Roche, Poiſſon de Roche, 24.

Rochefort. Le Miniſtre Rochefort, ſon ſentiment ſur l'origine du mot d'Antilles, 20. Voyés 42.

Rocou, les Inſulaires de l'Eſpagnole ſe frottoient de Rocou, & l'effet que cela produiſoit, 36.

Rodrigue, Cacique Indien, il va pour faire ceſſer la guerre du Cacique Henri, & les Révoltés le font pendre, 446.

Roldan. François Roldan Ximenez, il eſt nommé Alcaïde Major de l'Iſle Eſpagnole, ſon caractere, 153. Il ſe révolte & fait ſoulever les Indiens, 154. 155. Il tente de s'emparer de la Conception: ſon entrevûë avec D. Barthelemy Colomb, 155. Son entrevûë avec Coronel, 156. Il débauche des Eſpagnols nouvellement débarqués, 171. L'Amiral eſſaye de le gagner, 172. *& ſuiv.* Il lui écrit, 175. Suite de la négociation, 177. Il trouve de l'appuy à la Cour, 180. Son entrevûë avec l'Amiral; il attaque de nouveau la Conception; il concluë un accord avec Carvajal; ce qui le fait rompre, 182. Nouvel accord executé, 183. Ce qui ſe paſſe entre lui & Ojeda, 188. *& ſuiv.* Bovadilla le comble d'honnêtetés, 199. 201. Il eſt rappellé, 208. Ovando informe contre lui, 211. Sa

mort, 215.
Romain. Le P. Romain, Jéronymite, prêche la Foi dans les Etats de Guarionex, 150.
Romero. Pierre Romero, Officier Caſtillan, eſt envoyé pour ratifier le Traitté fait avec le Cacique Henry, 472.
Roſées, force des roſées dans l'Iſle Eſpagnole, 12.
Roſſignol, Oiſeau de l'Iſle Eſpagnole, aſſés peu ſemblable à notre Roſſignol, 30. 42.

S

Sacrifices, Iſle, ou Caye des Sacrifices. D'où vient ce nom, 379.
Sailler. Barthelemy Sailler, Lieutenant d'*Alfinger*, 452. 453.
Saint Blaiſe. Le Cap Saint Blaiſe, ſa ſituation, 245.
Saint Chriſtophle. Iſle de Saint Chriſtophle, une des petites Antilles. Découverte & nommée par Chriſtophle Colomb, 114.
Mines de Saint Chriſtophle, 139. 265.
Montagnes de Saint Chriſtophle, 243.
Saint Dominique. Le P. Alphonſe de Saint Dominique, Jeronymite, un des Commiſſaires envoyés aux Indes, 336.
Saint Eſprit, Ville de l'Iſle de Cuba, 387.
Saint Jean de Portoric, Iſle, 114. Voyés *Portoric*. La Ville de Saint Jean de Portoric eſt érigée en Evêché, 310.
Saint Michel, Golphe de Saint Michel, 432.
Saint Michel, Gentilhomme Eſpagnol, eſt envoyé contre le Cacique Henry, il convient avec lui d'une entrevûë, 447. Il la manque par ſon imprudence, 448.
Saint Nicolas. Port & Mole Saint Nicolas, 90.
Saint Romain. Le Cap Saint Romain, 450.
Saint Sebaſtien, fondation & ſituation de cette Ville, 291. Elle eſt brûlée par les Indiens, 297.
Saint Thomas, Port de l'Iſle Eſpagnole. Ses autres noms, 93.
Fort de Saint Thomas, bâti pour la ſûreté des Mines de Cibao, 124.
Sainte Catherine, Port de l'Iſle de Cuba, 90.
Sainte Claire. Bernardin de Sainte Claire Thréſorier, amaſſe des biens immenſes, ſon luxe inſenſé; on lui fait ſon procès. Ses biens ſont vendus, & on trouve moyen de les lui conſerver, 270.
Sainte Croix. Voyés *Cozumel*.
Sainte Helene. Cap Sainte Helene, ſa ſituation, 410.
Sainte Marie. Port Sainte Marie, 174.
Sainte Marie, nom que Chriſtophle Colomb donna à la Capitane, qu'il montoit, lorſqu'il découvrit le Nouveau Monde, 80.

TABLE

Sainte Marie, une des Iſles Açorres, ce qui y arrive à Chriſtophle Colomb, 103.

Sainte Marie l'Ancienne, Ville bâtie ſur le Darien, ainſi nommée en vertu d'un Vœu, 300. Voyés *Quevedo*. Elle eſt abandonnée, & les Habitans tranſportés à Panama, 438.

Saiſons, différence & partage des Saiſons dans l'Iſle Eſpagnole, 13.

Salamanca. Diego de Salamanca, Maître d'Hôtel de Chriſtophle Colomb, qui l'envoye à Bonao, 181.

Salamanque. Le P. Michel de Salamanque, Dominiquain. Son diſcours hardi en préſence du Conſeil des Indes, 355.

Salvaleon de Higuey, ſituation & fondation de cette Ville, 264. Ponce de Leon, Gouverneur de Salvaleon, 278. On commence à y faire du Sucre, 406.

Salvatierra de la Savana, Ville Eſpagnole, ſa fondation, 236. Ses Armoiries. Voyés *Armoiries*, cette Ville eſt le rendez-vous pour la Conquête de Cuba, 316.

Salzedo, Domeſtique de Colomb, 84.

Salzedo, les Inſulaires de Portoric le noyent, & pourquoi, 280.

Diego Lopez de Salzedo, neveu du grand Commandeur Ovando, eſt pourvû du Gouvernement de la Fortereſſe de de San-Domingo, 272.

Jean de Salzedo, eſt envoyé par Velaſquez aux PP. de Saint Jérôme, & pourquoi, 382.

Samana, preſqu'Iſle de l'Iſle Eſpagnole, ſa ſituation, 101.

Sancedo. François Sancedo, un des Capitaines de la Flotte de Cortez, 389.

Sanchez. Rodrigue Sanchez, Contrôleur des Guerres dans l'Eſcadre, qui découvrit le Nouveau Monde, 84.

San-Domingo, Capitale de l'Iſle Eſpagnole, ſa fondation. Origine de ce nom, 146. Son autre nom, *la même*. Elle eſt renverſée par un Ouragan, 217. Elle eſt rebâtie magnifiquement, & mal ſituée, 222. 223. Particularités de cette Ville, 224. 225. 226. Ouragans à cette Côte, 275. La Ville eſt érigée en Evêché, 276. Etat floriſſant de cette Ville, 406. Elle eſt propoſée pour ſervir d'entrepôt univerſel toutes les Indes, 438. *& ſuiv.* Elle eſt érigée en Archevêché, 477. Elle eſt priſe & pillée par les Anglois, 480. 481. Voyés *Audience Royale*.

San-Juan de la Maguana, Ville Eſpagnole, 62. 435. 406.

Sandoval, Regidor, ou Conſeiller de la Vera-Cruz, 390.

San-Oüan, 62. Voyés *San-Juan de la Maguana* & *Maguana*,

235.
San-Salvador, nom que donna Chriſtophle Colomb à la premiere Iſle, qu'il découvrit, 85.
Santa. Iſla Santa, 165.
Santa-Cruz de Ycayagua, Ville Eſpagnole, ſa ſituation, elle eſt détruite, 264.
Santa Gloria, Port de la Jamaïque, où les Vaiſſeaux de Chriſtophle Colomb échoüerent, 246.
Santa Maria de la Verapaz, fondation de cette Ville, 235.
Santa Maria del Puerto, Ville Eſpagnole, ſa ſituation, 235.
Sant-Angel. Louis de Sant-Angel, ſes bons offices auprès du Cardinal de Mendoza, & de la Reine Iſabelle, en faveur de Chriſtophle Colomb, 75. 76.
Santigliano. Alphonſe de Santigliano, grand Commandeur, 212.
Sant-Yago, Ville Eſpagnole. Sa ſituation, 218. 219.
Saomoto, Iſle des Lucayes, que Chriſtophle Colomb nomma Iſabelle, 88.
Saona, petite Iſle à l'Eſt de l'Eſpagnole, 5. Elle fournit des vivres à San-Domingo. Le Cacique en eſt dévoré par un chien, comment les Inſulaires s'en vengent, 219.
Sargaſſes, ce que c'eſt, 23.
Saturnin. Saint Saturnin eſt invoqué pour faire ceſſer le fleau des Fourmis, 451.
Saucedo. François de Saucedo va joindre Cortez, 391.
Sauvages, étonnement des Sauvages la premiere fois qu'ils virent les Européens, 86. 87.
Scibo ou *Zeïbo*, Ville Eſpagnole. Sa fondation, & ſa ſituation, 264.
Sedition contre les Colombs à la Jamaïque, 248.
Seneque, prétenduë Prophetie du Poëte Seneque, ſur la découverte d'un Nouveau Monde, 66.
Seneque le Philoſophe, met en queſtion, par maniere de diſpute, ſi l'Ocean n'eſt pas infini, 73.
Serein, pourquoi le ſerein incommode moins dans l'Iſle Eſpagnole qu'ailleurs, 13.
Serrano. Antoine Serrano, ſon projet pour établir les petites Antilles. Ce qui le fait échoüer, 412.
Seville, Ville ou Bourgade de la Jamaïque,
Seville, Ville d'Eſpagne eſt déclarée Métropolitaine des Indes, 310. C'eſt le ſeul Port d'où l'on puiſſe partir pour les Indes, 459.
Sierpe. Canal de Sierpe, 167.
Singes. Gros Singes dans le Continent de l'Amérique, 166.
Sodomie, les Inſulaires de l'Eſpagnole étoient-ils ſujets à ce peché? 42. 43. Il eſt repréſenté dans l'Yucatan, 367.
Soldat, eſpece d'Ecreviſſe, ſa

description, 23.
Solis. Antoine de Solis, Autheur de l'Hiſtoire de la Conquête du Mexique, ſe trompe au ſujet de la mort de François Fernandez de Cordouë, 369. Son ſentiment ſur le têms auquel Cortez ſe broüille avez Velaſquez, 387.
Songe, les Inſulaires de l'Eſpagnole voyoient ſouvent en ſonge les Démons, 34.
Soto. François de Soto, Las Caſas l'établit Commandant dans ſa Colonie, il n'execute pas les ordres, que le Licencié lui en avoit donnés, & ce qui en arrive, 418. Il meurt enragé, & pourquoi, 419.
Soto Mayor. D. Chriſtophle de Soto Mayor, eſt nommé par le Roi Gouverneur de Portoric, & ce qui l'empêche d'entrer en poſſeſſion de ſon Gouvernement, 279. Il accepte la Charge d'Alcaïde Major, & ſe dédit, *la même*. Sa Mort funeſte, 281.
Succeſſion, ordre des ſucceſſions dans l'Iſle Eſpagnole, 49.
Sucre, premieres Cannes de Sucre plantées dans l'Iſle Eſpagnole, 267. Toutes les Cannes de Sucre, dont la Vega Real ſurtout étoit pleine, meurent, 350. Endroits, où il ſe fabriquoit du Sucre dans l'Iſle, 406. Grand Commerce de Sucre dans cette Iſle, & ce qui en revenoit au Roi Catholique, 422.

T

Tabac, maniere de le fumer, 40. Origine de ce mot, 41.
Tabaco, ſignification de ce mot, 41.
Tabagie, origine de ce mot, 41.
Tabaſco. Voyés *Labat*.
Tabaſco, Riviere, Grijalva y entre, & ce qui s'y paſſe, 375. *& ſuiv.*
Talavera. Bernardin de Talavera cherchant à fuir les pourſuites de la juſtice, enleve un Bâtiment, ſur lequel il arrive à Saint Sebaſtien, 292. Il fait mettre Ojeda aux fers, 293. L'Amiral D. Diegue le fait pendre, 295.
Le P. Fernandez de Talavera, Jéronymite, Confeſſeur de la Reine Iſabelle, fait une aſſemblée de Coſmographes, pour examiner le projet de Chriſtophle Colomb, 73.
Tambour, deſcription du Tambour des Inſulaires de l'Eſpagnole, 39.
Tapia. Chriſtophle de Tapia eſt nommé Gouverneur de la Fortereſſe de San-Domingo, le Grand Commandeur refuſe de le mettre en poſſeſſion, 273. Il eſt mis en priſon,
François de Tapia, Frere du précedent, eſt nommé au même Gouvernement, 273. L'Amiral refuſe de lui ceder

le logement, qui lui appartient, il repaſſe en Eſpagne, obtient la main-levée de ſon logement, & un département d'Indien, 274. eſt condamné à une amende par les PP. de S. Jérôme, 343.
Tellez. Dom Alphonſe Tellez, Conſeiller d'Etat, 356.
Temple dans l'Yucatan, 367. 368. 373. & dans la nouvelle Eſpagne, 374.
Terroir, diverſité étonnante du Terroir dans l'Iſle Eſpagnole, 15.
Tertre. Le P. du Tertre, Dominiquain, Auteur de l'Hiſtoire des Antilles, ſon ſentiment ſur l'origine du terme d'Antilles, 2. 42.
Tiburon. Le Cap Tiburon, 69.
Tiburons, ſorte de Poiſſons, 242.
Tigres ſont méchans, & très-forts dans la Coriane, 444.
Tlaſcala, Province de la nouvelle Eſpagne, découverte par Grijalva, 382.
Tolede. D. Ferdinand de Tolede, Grand Commandeur de Leon, & Grand Veneur de Caſtille, donne ſa fille en mariage à l'Amiral D. Diegue Colomb, & ſollicite auprès du Roi, en faveur de ſon gendre, 271.
Doña Maria de Tolede, Fille du précedent, épouſe l'Amiral D. Diegue Colomb, 271. Elle arrive à San-Domingo, 274. Elle paſſe en Eſpagne, 442. Elle marie une de ſes filles, 443.
Nouvelle Tolede, Ville de la Côte de Cumana, par qui elle fut bâtie, 415. Elle eſt abandonnée & ruinée, 419.
Tomaios, Capitaine Indien. Il reçoit le Baptême, 474.
Tominos. Voyés *Colibry*.
Torrez. Antoine de Torrez doit commander au retour la Flotte, qui conduit Chriſtophle Colomb à l'Iſle Eſpagnole, 111. Il eſt chargé des Armemens pour les Indes, 161. Ovando laiſſe une partie de ſa Flotte ſous ſes ordres, 210. Il ſe perd dans un naufrage, 215.
Tortuë, Iſle, 5. Chriſtophle Colomb la découvre, & pourquoi il la nomme ainſi, 91.
Tortuës, Iſles du côté de la Floride, par qui elles ſont découvertes, 324.
Tortuë, animal. Il y en a de deux eſpeces, 23.
Tourterelles, 28. Il y en a de différentes eſpeces dans l'Eſpagnole, 29.
Traditions des Inſulaires de l'Eſpagnole, 38.
Traſſierra, Le P. Jean de Traſſierra, Franciſquain rend à Chriſtophle Colomb une Lettre du Roi Catholique, 197.
Tremblemens de Terre fréquens, & peu dangereux aux environs du Fleuve Ozama,
Tribut impoſé aux Caciques de l'Iſle Eſpagnole, 134.
Trinité. La Trinité, Iſle de l'Amérique, découverte par Chriſtophle Colomb; pourquoi el-

le fut ainſi nommée, 164. Ses Habitans ſont fort doux. Soins que ſe donne Las Caſas pour empêcher qu'on ne les enleve comme Cannibales, 349.

La Trinité, Ville de l'Iſle de Cuba. Ce qui s'y paſſe à l'égard de Cortez, 387. 388.

Trompes Marines, 241.

Truxillo, Ville de la Province de Honduras, 238.

Turques, Iſles Turques, leur ſituation. Voyés *Amanas*.

Tuſpa, Montagnes de la nouvelle Eſpagne, 381.

V

Valdenebro, Cavalier Eſpagnol déſarmé par un Indien, 221.

Valdivia. François Valdivia eſt nommé Regidor de Sainte Marie l'Ancienne, 301. On l'envoye demander du ſecours à l'Iſle Eſpagnole, 427. ſuccès de ſon Voyage, 428. Il y retourne pour le même deſſein, 423. Sa mort funeſte, 430.

Valence. Plats de Valence, 169.

Valençuela, Habitant de l'Iſle Eſpagnole; il pouſſe à bout le jeune Cacique Henry, qui étoit dans ſon département, 396. 397. Il le pourſuit, & il eſt bleſſé, 398.

Vallejo. Alphonſe de Vallejo eſt chargé de conduire en Eſpagne les Colombs enchaînés, ſes bonnes manieres à leur égard, 201.

Valparaïſo, premier nom du Port de Paix, 93.

Vargas. Le Licencié Vargas eſt d'une Junte établie pour examiner la Cauſe des Indiens, 456.

Vatable, ce qu'il dit de l'Iſle Eſpagnole, 69.

Vega. La Vega Real, grande plaine de l'Iſle Eſpagnole. Son étenduë, ſa fertilité, ſa beauté, 61. 124.

Vega, Bourgade de la Jamaïque, 477.

D. Fernand de Vega, Grand Commandeur de Caſtille, eſt du Conſeil des Indes, 407.

Nouvelle Vega. Sa ſituation, 486.

Veginez. Jean de Veginez, Habitant de Sainte Marie l'Ancienne, trahit Nicueſſa, 306.

Vela. Cap de la Vela découvert par Ojeda, 188.

Velaſquez. Antoine & Bernardin de Velaſquez, parens de celui qui ſuit, 382.

Diego de Velaſquez eſt chargé de pourſuivre les Indiens cantonnés dans les Montagnes de Baoruco, 235. Il eſt envoyé à l'Iſle de Cuba, pour en faire la Conquête, 315. Son caractere, 316. Il fait ſa deſcente, & acheve en très-peu de têms la Conquête de toute l'Iſle, 317. Etat floriſſant de l'Iſle de Cuba ſous ſon Gouvernement, 365. Il envoye une Eſcadre à la Découverte

couverte du Continent, 366. Il arme une nouvelle Escadre pour continuer les découvertes, ordre qu'il donne au Commandant, 371. Il est en peine de cette Escadre, & peu de têms après il en apprend des nouvelles; il s'emporte mal à propos contre le Commandant, 380. Il le reçoit mal, fait un nouvel Armement, & envoye demander aux PP. Jéronymites, la permission de faire des Etablissemens dans la nouvelle Espagne. Il a de la peine à se déterminer pour le choix d'un Capitaine General de sa Flotte, 382. Quelles étoient ses prétentions; il choisit Fernand Cortez, 383. Ce qui s'étoit passé auparavant entr'eux deux, 384. On lui prédit qu'il se repentira de ce choix. Ce qui avoit le plus contribué à le tromper, 385. L'Evêque de Burgos se déclare son protecteur, lui destine sa Niéce en mariage, & lui obtient la qualité d'Adélantade de l'Isle de Cuba, & des nouvelles découvertes, 386. Il se broüille avec Cortez, & fait envain plusieurs efforts, pour lui ôter l'emploi, qu'il lui avoit donné, 387. 388. Il manque un Navire, que Cortez envoyoit en Espagne, 390. Il reçoit avis que ses provisions sont signées; mais que toute la Cour se déclare pour Cortez, 392. Il arme une puissante Flotte pour faire la guerre à Cortez, 393. l'Audience Royale de San-Domingo lui envoye faire défense de passer outre, 393. 394. Il n'obéit pas, 394. Il est interdit, & rétabli dans son Gouvernement, 409. 410. Il meurt de chagrin, 445.

Jean Velasquez, Thrésorier Royal, rend à Christophle Colomb une Lettre de Roi & de la Reine d'Espagne, 197.

Jean Velasquez de Leon, parent de Diegue Velasquez, qui lui mande de prêter main forte à son Envoyé contre Cortez. Il commande un des Navires de la Flotte de Cortez, 389.

Velosa. Gonzalez de Velosa est le premier qui fit bâtir un Moulin à Sucre dans l'Isle Espagnole, 267.

Velsers. Les Velsers, Bourgeois d'Ausbourg. L'Empereur Charles-Quint leur cede la Province de Venezuela pour les avances, qu'ils lui ont faites. Conditions de ce Traité, 436. 451. 452.

Venezuela. Golphe de Venezuela, ou de la petite Venise, découvert par Ojeda, d'où vient ce nom, 188. Voyés *Coro*, 326. Jean d'Ampuez fait un Etablissement dans la Province de Venezuela, particularités de ce Pays, 449. L'Em-

pereur le cede aux Velſers, 450. *& ſuiv.* Les Allemands y commettent de grandes cruautés, auſſi bien qu'un Capitaine Eſpagnol, 452. *& ſuiv.*
Vent de Terre, Ce qui le produit & ſes effets, 10.
Villa-Ricca de la Vera-Cruz, premiere Ville bâtie dans la nouvelle Eſpagne, 379. Conſeil de la Vera-Cruz, 390. Origine de ce nom, 391.
Veragua, Fleuve du Continent de l'Amérique, abondant en Or, 241. Chriſtophle Colomb y entre, 242. La poſterité de l'Amiral obtient le Titre de Duc de Veragua, 477.
Vera-Paz. Voyés *Santa Maria de la Vera-Paz.*
Verdugo. François Verdugo reçoit ordre de dépoſer Cortez de ſa Charge de Capitaine General, 388. Velaſquez eſt fort irrité contre lui, parce qu'il n'avoit pas exécuté cet ordre, 389.
Verne. Abraham de Verne, Commandant d'une Flotte Hollandoiſe, eſt battu par les Eſpagnols, 481.
Verole. La petite Verole fait de grands ravages dans les Antilles, 349. Herrera prétend mal à propos, que cette Maladie étoit naturelle à ces Pays-là, 350.
Verettes, plaine des Verretes, 18. 19.
Vif-Argent. Mines de Vif-Argent à San-Domingo, 224.
Villalobos. Le Licencié Marcel de Villalobos, Auditeur Royal de San-Domingo, fait un Traité pour l'Etabliſſement de l'Iſle Marguerite, 440.
Villaman. Martin de Villaman, Capitaine Eſpagnol, eſt établi Commandant d'une Forteresſe dans la Province de Higuey, 222. Sa mauvaiſe conduite eſt cauſe du renouvellement de la guerre, & il eſt maſſacré, 262. 263.
Vin. On fait de bon Vin à la Jamaïque, 407. Les Indiens de Cumana ſont forts friands des Vins d'Eſpagne, 415. Ils en boivent avec excès, 417.
Ulua ou *Culua*, Iſle de la nouvelle Eſpagne, que Grijalva nomma *Saint Jean d'Ulua*, 379.
Voleurs, ſupplice, dont les Inſulaires de l'Eſpagnole les puniſſoient, 48.
Uraba. Golphe d'Uraba, 291.
Urira, Mines d'Urira, 243.
Utias Quadrupede de l'Iſle Eſpagnole, 35. & de l'Iſle de Cuba, 89.

X

Xanique, Riviere de la Province de Cibao, 124.
Xaragua. Lac de Xaragua, 18. 19. 465. Royaume & Ville de Xaragua, 62. 170. 231. On ſonge à ériger en Archevêché la Ville de Xaragua, 309.
Ximenés. Le Cardinal François

Ximenés de Ciſneros, Franciſquain, Archevêque de Tolede eſt conſulté ſur les prétentions de Chriſtophle Colomb, quel fut ſon avis, 258. Il eſt déclaré Régent du Royaume, & ſe détermine à envoyer des Commiſſaires aux Indes, 335. *& ſuiv.* Il leur donne pour Adjoint un Adminiſtrateur, & fait Las Caſas Protecteur General des Indiens, 341. Sa mort, 346.

Y

Yaguana, Ville Eſpagnole dans la Province de Xaragua, 235. Avantages de cette Ville, 406. Elle eſt pillée par les Anglois, 481. Les Eſpagnols la démoliſſent eux-mêmes, les Habitans ſe tranſportent à l'Orient de l'Iſle, 481. 482.

Yaqué, grande Riviere de l'Iſle Eſpagnole, 17. Ses différens noms, 99. 123.

Yaquimo, ou le Port du Breſil, aujourd'hui Aquin, 188. 236. Deſcription de ce Port, 464.

Ybarra. Le Licencié Ybarra arrive à San-Domingo, avec la qualité de Diſtributeur des Indiens, & meurt auſſitôt, non ſans ſoupçon de poiſon, 332.

Ycayagua, canton du Higuey, 263.

Yebra, ou Riviere de Bethléem dans la Province de Veragua. 242.

Yucatan, premieres notions de ce Pays-là, 238. Il eſt découvert par François Fernandez de Cordouë, 3 7. *& ſuiv.* Variations ſur ce nom, 370. Grijalva dans l'Yucatan, 372. *& ſuiv.*

Yuna, une des grandes Rivieres de l'Iſle Eſpagnole, 17. 18.

Z

Zamudio. Jean de Zamudio, Alcaïde de Sainte Marie l'Ancienne, 301. Il eſt fort animé contre Nicueſſa, 306. Il l'oblige à s'embarquer ſur un méchant Bâtiment, 307. Balboa lui perſuade d'aller en Eſpagne, & pourquoi, 427. Ce qu'il mande de la Cour à Balboa, 430.

Zapata. Le Docteur Zapata, Conſeiller d'Etat, fait nommer Albuquerque ſon parent, Diſtributeur des Indiens, 330. Il obtient en ſa faveur un Brevet du Roi, 331. Le Cardinal Ximenés le conſulte ſur les projets de Las Caſas, 335. Il s'oppoſe aux intentions du Cardinal, qui lui en fait une verte reprimende, 341.

Le Licencié Zapata, du Conſeil des Indes, 347.

Zeibo. Voyés *Scibo*.

Zemés ou *Chemis*, Idoles des Insulaires de l'Isle Espagnole, 54. 55. Oracles sur l'abolition de leur culte, 63.

Zuazo. Le Licencié Alphonse Zuazo, est envoyé Administrateur aux Indes, 341. Il arrive à San-Domingo, & ce qu'il y fait, 343. Il a du dessous dans une occasion, 346. Il arrête les papiers de l'Auditeur Luc Vasquez d'Ayllon; & il est révoqué, 348. Son successeur, 351. Il est calomnié, 352. Bon effet de ses soins pendant son administration, 407. Son successeur veut lui faire son Procès, & il démontre son innocence, 408. Il est envoyé pour gouverner l'Isle de Cuba, où il se comporte avec la même droiture & la même integrité qu'à San-Domingo, & avec le même succès. 409. 410.

Fin de la Table des Matieres du Premier Volume.

FAUTES

A CORRIGER DANS LE PREMIER VOLUME.

Page 21. *Ligne* 25. Coral, *liſés*, Corail.
Page 27. *Ligne* 28. pates, *liſés*, pattes.
Page 32. *Ligne* 16. un peu plus petit, *liſés*, une fois plus petits.
Ligne 20. aux Eſpagnols, *liſés*, aux Inſulaires.
Page 60. *Ligne* 9. de Dondon, *liſés*, du Dondon.
Page 62. *Ligne* 10. nous parlerons, *liſés*, nous avons parlé.
Page 107. *Ligne* 11. grand Empire, *liſés*, vaſte Empire.
Page 109. *Ligne* 25. en-deſſous, *liſés*, au-deſſous.
Page 167. *Ligne* 1. de ce Cap, *liſés*, entre ce Cap.
Page 225. *Ligne* 21. y fit conſtruire, *liſés*, fit conſtruire à San-Domingo.
Page 234. *Ligne* 28. pieté, *liſés*, pitié.
Page 236. *Ligne* 11. 13. 20. Guahana, *liſés*, Guahaba.
Page 242. *Ligne* 20. la mauvaiſe, *liſés*, & la mauvaiſe.
Page 262. *Ligne* 33. Villeman, *liſés*, Villaman.
Page 271. *Ligne* 35. qui l'uniſſoit, *liſés*, qui les uniſſoit.
Ligne 31. Donna, *liſés*, Doña.
Page 305. *Ligne* 22. de ſon arrivée, *ajoûtés* prochaine.
Page 326. *Ligne* 11. Caro, *liſés*, Coro.
Page 372. *Ligne* 3. ſi on ne l'eût arrêté, *liſés*, ſi on ne l'eût pas arrêté.
Page 405. *Ligne* 17. de Mona, *liſés*, de la Mona.
Page 408. *Ligne* 15. rappelle, *liſés*, rappella.
Page 415. *Ligne* 8. Gauzalés, *liſés*, Gonzalés.
Page 421. *Ligne* 20. vicieux, *liſés*, défectueux.
Page 437. *Ligne* 11. le reconcilia, *liſés*, les reconcilia.
Page 440. *Ligne* 32. Villalabos, *liſés*, Villalobos.
Page 47. *Ligne* 27. Donna, *liſés*, Doña.